This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

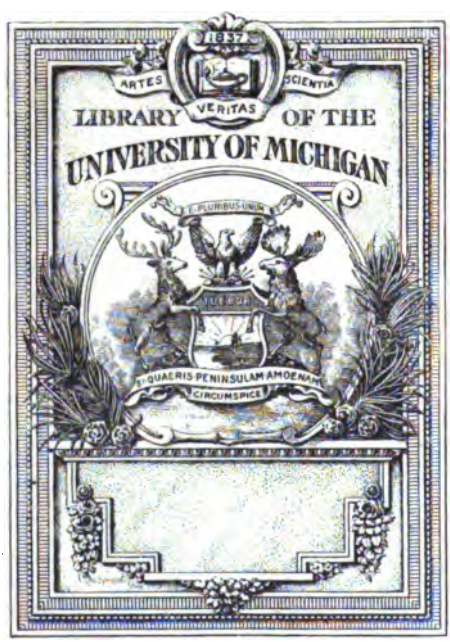
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DK
414
.S18
1841

HISTOIRE

DE

POLOGNE.

14022

HISTOIRE

DE

POLOGNE

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

HISTOIRE

DE

POLOGNE,

AVANT ET SOUS

LE ROI JEAN SOBIESKI,

par

M. DE SALVANDY,

de l'Académie française.

..... Ferrea jura
Insanumque forum.....
Vme.

1-2

Tome I.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

NOUVELLES

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

Mai 1830.

Dans un temps où la marche de la Russie sur le Danube et le Balkan, la renaissance sanglante de la Grèce et la lutte suivie parmi nous pour assurer le dénouement de quarante ans d'orages, étaient les grands intérêts qui occupaient tous les esprits, il me parut que les annales polonaises pouvaient offrir un double aliment à l'attention publique.

L'histoire de la Pologne n'est rien moins que celle de l'Orient et du Nord, tant les destinées de ce peuple vaillant et agité ont toujours été mêlées dans les révolutions des nations voisines. Comment tracer le tableau de ces vicissitudes sans embrasser dans le même cadre les progrès de la civilisation et de la puissance russe, les travaux des Gustave Adolphe, des Christine, des Charles Gustave, la fortune des margraves de Brandebourg, les combats et la chute de la liberté hongroise, l'agrandissement de la maison d'Autriche, et, plus que tout, les longues conquêtes de ces Turcs qui, pendant trois cents ans, s'avancent pas à pas sur l'Europe consternée? C'est au héros de la Pologne qu'il était réservé de marquer le terme fatal de leur grandeur; et ce ne fut pas pour Jean Sobieski, comme on le suppose, l'affaire d'une grande journée : ce fut l'œuvre de trente ans de travaux et de victoires. Si l'Europe ne lui avait pas été infidèle, il eût rétabli l'empire grec et rejeté le croissant en Asie. En ce temps-là, l'histoire de Pologne ne fait plus qu'un avec la nôtre. C'est le complément du *Siècle de Louis XIV*. Tout ce que Voltaire a laissé dans l'ombre, les affaires du Nord, les ressorts de la conduite des cabinets sont ici en lumière. On voit à découvert cette politique de

Mazarin et de Louis qui triomphe aux Pyrénées, à Oliva, à Nimègue fléchit à Riswick, se relève à Utrecht; qui tour à tour humilie Rome, secourt Candie, foudroie Alger, abandonne Tékéli, livre Vienne, bat en ruines où sauve l'Empire; qui enfin couronne la maison de Bragance, soutient les Wasas, perd les Stuarts, étend le sang de France sur les trônes du Midi, et trouve dans la Pologne, tantôt le point d'appui qui assure ses desseins, tantôt l'obstacle qui les renverse. Un jour nouveau éclaire le caractère et la conduite de Charles XII comme les travaux de Pierre-le-Grand. On comprend trop bien pourquoi une nation qui naguère contrecarrait la France, et délivrait l'Allemagne, disparaît de l'Europe avant ces musulmans qu'elle fut près d'en bannir. Son sort est écrit d'avance dans toutes les pages de son histoire. Aussi cette histoire a-t-elle le triste avantage d'offrir en quelque sorte une action achevée; et les mœurs singulières des Polonais, le mouvement de leur vie politique, le jeu de leurs institutions, leurs longs combats, tout, jusqu'au dénouement inévitable, répand un intérêt animé sur ce vaste drame.

Mais ce drame ne promet pas seulement d'attachans spectacles: il renferme aussi de grandes leçons. Car nulle part ailleurs ne se font si bien sentir les périls où des institutions mal pondérées peuvent jeter un grand peuple. Là éclate la nécessité, pour les nations libres, de la modération et de la sagesse, plus encore que du courage. Là se découvre sans effort la limite où l'anarchie commence, le point d'arrêt au-delà duquel les garanties, de protectrices qu'elles doivent être, ne sont plus que menaçantes, que désastreuses. Et quand on a eu le bonheur de rendre quelques services à la cause des libertés de son pays, on croit avoir acquis le droit de prémunir ses concitoyens contre tous les entraînemens; on croit avoir contracté le devoir d'affermir dans les esprits, comme des ancres, au milieu du choc des intérêts et des maximes contraires, les principes conservateurs sur lesquels reposent la paix, la force, l'indépendance des empires.

Tel est le double intérêt qui a fixé long-temps mes études sur la Pologne. Mon travail, malgré mes efforts pour le rendre digne de la bienveillance publique, a rencontré, au milieu de nombreux témoignages de la plus indulgente bonté, des reproches sévères et de sévères conseils. Il en est contre lesquels je ne réclamerai assurément pas. On s'entend toujours sans peine avec la critique quand elle ne dénie que le talent.

Il est des dissidences que je ne crois pas devoir non plus combattre. A moins d'adopter les formes si heureusement mises en œuvre par le naïf, l'habile historien des ducs de Bourgogne, l'histoire, telle qu'elle a été conçue jusqu'à ce jour, est condamnée, en jugeant les faits, à professer des systèmes. Par exemple, j'ai pensé que les Slaves habitaient de toute antiquité les contrées, où on les suppose établis récemment. La prétendue dynastie de Lezko m'a paru un assemblage de traditions confuses des temps barbares et de réminiscences grossières d'Hérodote. J'ai cru voir dans le règne des Jagellons, princes descendus des forêts de la Lithuanie sur cette Pologne ouverte par Casimir-le-Grand aux institutions comme aux lumières du Midi, une sorte d'invasion des barbares qui avait rivé les fers des masses asservies, étouffé les semences d'un tiers-état, extirpé à jamais tout commerce et toute industrie. Sans imaginer le moins du monde, comme on me l'a fait dire étrangement, que la civilisation fût restée sur la terre des Kochanowski, des Copernic, des Zamoyski, ce qu'elle était aux temps des Slaves, j'ai établi que la constitution polonaise était demeurée à l'état barbare : j'ai dit que ce roi, tout à la fois général, juge, président des assemblées délibérantes et entouré d'entraves à tous ces titres, n'était que le chef de tribu, le *krole* des premiers temps ; et que ces assemblées souveraines qui se réunissaient les armes à la main, rendant la justice, réglant l'administration, décidant la paix et la guerre, donnant audience aux ambassadeurs, et montrant le sabre à leur roi, étaient toujours les *champs de Mars* des races du Nord ; que c'était par cette fidélité aux coutumes de la vie sauvage, que la Pologne avait péri. Toutes ces opinions, et plusieurs autres, la plupart nouvelles, ne pouvaient manquer d'être combattues. Un homme de beaucoup de talent [1] est allé jusqu'à prétendre que j'ai supposé à tort l'existence ancienne de serfs en Pologne ; que les vieilles lois ne parlent pas d'eux parce que tous les habitans étaient égaux et libres ; que le mot de noble, qui s'y trouve sans cesse, n'a pas de sens précis ; que ce fut en l'an de grâce 1495, que quelques millions d'hommes se firent paisiblement les esclaves de cent mille. Que puis-je répondre ? sinon que sur tous les points débattus ma façon de voir est le résultat d'un examen attentif et impartial des faits. J'y persiste. Le public jugera.

[1] *Revue encyclopédique.*

Enfin, je ne pense pas devoir justifier les couleurs sous lesquelles j'ai peint le grand homme qui tient le premier rang dans mon ouvrage comme dans les annales de son pays : tout ce que je puis dire, c'est que si j'avais été partial, ce serait à mon insu. Je prie des critiques, de qui assurément je ne décline pas la compétence, M. Léonard Chodzko, M. Michel Podczasynski, M. d'Herbelot, de remarquer que dans les États libres, il y a perpétuel conflit sur toutes les renommées comme sur toutes les doctrines; souvent les opinions contraires se transmettent de génération en génération ; elles passent, pour ainsi dire, dans le sang des partis. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les écrivains anglais jugent diversement, selon les divers points de vue, Strafford et Sidney, Charles Ier et Guillaume III. Or, Sobieski était lié au parti de la France, au parti polonais, au parti des grands. Lui opposer, comme autant de faits établis et de jugemens sans appel, toutes les accusations du camp de la petite noblesse, du camp lithuanien, du camp de l'Autriche, ne serait pas justice, mais esprit de parti. Et, je l'avoue, il m'est difficile de ne pas craindre que tel soit le mobile de ces attaques, quand je vois que ceux qui dépriment violemment la gloire de Jean cherchent en même temps à réhabiliter, contre le cri unanime de l'histoire, le faible Michel Koributh, l'élu de la faction contraire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas une seule de ces inculpations, que je n'aie fidèlement relatée. Si la plupart pâlissent en présence des faits, est-ce ma faute? Si, par exemple, j'ai constaté ce reproche d'avarice adressé par tous ses ennemis à sa vieillesse ; si j'ai même reconnu que le nombre des témoignages m'obligeait d'y souscrire, puis-je pourtant m'abstenir de raconter que lorsqu'on ouvrit ce trésor dont les factions avaient fait tant de bruit en Europe, on y trouva à peine deux années du revenu des domaines de ses pères?

Loin de nourrir une prévention aveugle, j'ai signalé dans sa vie publique et privée des fautes que nul avant moi n'avait relevées, notamment son mariage si étourdi, si funeste, avec Marie d'Arquin, et l'abandon de Tékéli. Mais apparemment ce n'était pas un homme que, malgré ses torts, on pût s'abstenir d'admirer, ou même n'admirer qu'à demi ; car un écrivain, le plus sévère de ses détracteurs comme le plus indulgent de mes critiques, termine en ces termes l'acte d'accusation qu'il dresse contre sa mémoire [1].

[1] *Revue encyclopédique.*

« Disons que Sobieski a eu sa part dans les malheurs de la Pologne : » mais avouons en même temps qu'il ne pouvait la perdre plus glo- » rieusement. Quels que soient les torts de sa politique, il lui reste » une renommée impérissable ; sa valeur fut digne des anciens preux, » et sa science de la guerre fit l'admiration du monde, au temps de » Turenne, du prince de Condé et de Charles de Lorraine. La cam- » pagne de 1672 contre les Turcs nous a rappelé ces jours d'éternelle » mémoire, où Napoléon, tombant du trône, illustrait par un combat » chaque canton de la Champagne ; et certes, les prodiges de Kalusz, » de Budziacz et de Chotcim ne sont pas inférieurs à ceux de Brienne, » de Montmirail et de Champ-Aubert. Quant à la délivrance de » Vienne, c'est un des exploits les plus éblouissans dont l'histoire ait » gardé le souvenir ; c'est un de ces triomphes qui suffisent à immor- » taliser un prince et *une nation*. Le lendemain de cette bataille, » Sobieski était vraiment le héros de la chrétienté, le Charles Martel » du dix-septième siècle, et certes il est plus d'un homme de guerre » qui eût troqué toute sa vie contre cette seule journée. »

Ces lignes d'un ennemi ne risquent-elles pas de paraître plus partiales que toute mon Histoire ? A coup sûr, elles me justifient.

J'arrive à des accusations plus sérieuses, à des accusations qui sont près de blesser l'homme même. Celles-là exigent une réponse.

On s'est, je ne sais pourquoi, attaché dans quelques recueils à contester les longues et patientes recherches, les efforts consciencieux que mon travail m'a coûtés. C'était me contester mon respect pour la vérité, pour le public et pour moi-même.

Certes, je suis bien loin de croire que, malgré plusieurs années d'études, des erreurs ne se soient pas glissées sous ma plume ; et je ne sais ce qui m'étonne le plus, du mauvais succès des critiques qui se sont appliqués à en découvrir, ou de l'étrange légèreté de leurs assertions et de leurs démentis.

J'insisterai peu sur des attaques fort âpres du *Bulletin scientifique* de M. de Férussac. On m'a reproché de n'être pas remonté aux *sources*, parce que les travaux d'écrivains dont la Pologne s'honore aujourd'hui, me seraient restés inconnus. C'est oublier qu'il n'y a de sources historiques que les ouvrages contemporains des époques que l'on retrace, les chroniques, les monumens, les archives, les pamphlets, les journaux, et je me suis arrêté dans mon récit précisément à l'époque où le latin cessait d'être sans partage la langue savante et politique de la Pologne.

On m'oppose plusieurs pages d'une aride nomenclature des publications qui ont eu lieu depuis 1824 à Warsovie, et celui qui fait cet emprunt à je ne sais quel journal de la librairie, ne sait pas que plusieurs des livres qu'il mentionne sont des reproductions d'ouvrages qui couvrent depuis deux cents ans les rayons de nos bibliothèques.

Il traite de fables des récits qui sont littéralement ceux de Cromer, de Kadubko, de Sarnicki, de Dlugoss, de Lenguich, de tous les annalistes considérables de la Pologne, les guides nécessaires de ses historiens modernes. Il fait grand bruit de ce que j'appelle Verync un bourgeois allemand, magistrat de Cracovie sous le grand Casimir, ignorant que c'est l'orthographe fournie par Cromer. Permis à lui de préférer celle qu'adopte aujourd'hui Naruszéwicz. Je comprends même qu'il en tire occasion de regretter que ma narration soit loin d'offrir le mérite littéraire de cet habile écrivain, non plus que celui *des autres* historiens polonais. Mais, après cette observation, que sa généralité rend peu patriotique, il ne faudrait pas ajouter que j'emploie des mots qui ne sont pas reçus en français, tels que *pospolite* et *interroi*; car il s'expose à me voir récuser les jugemens d'un homme qui prouve ainsi qu'il n'a lu ni Rulhière, ni Rousseau, ni Voltaire.

Une seule de ses objections est sérieuse. Oui : on a imprimé à tort dans un passage que *Szcziponowski* fut le nom de famille de saint Stanislas; mais lui-même se trompe quand il m'avertit d'écrire *Szczepanowski*. S'il veut bien ouvrir le nobiliaire du P. Niesiecki intitulé *Korona Polska*, ou l'*Orbis Polonus* de Simon Obolski, ou la *Vie de saint Stanislas* de *Bialinski*, il reconnaîtra que c'était *Szczepanowski* qu'il aurait dû dire.....

J'ai honte de paraître m'arrêter sérieusement sur ces misères. Je cours à une guerre et plus vive et plus grave, car elle a été plus opiniâtre : onze numéros d'un même journal y ont été consacrés; encore cette sorte de siége a-t-il été levé tout-à-coup sans que le corps de l'ouvrage fût presque atteint. C'est à en ruiner tous les fondemens que s'est attachée cette critique minutieuse et obstinée. Elle a fait usage de toutes armes; elle a été prodigue de citations qui étaient infidèles, d'assertions qui étaient inexactes : sous un rare luxe d'érudition, elle cachait, je suis obligé de le dire, une ignorance plus rare encore, et cette ignorance se montrait si belliqueuse, si assurée, si triomphante, que les lecteurs pouvaient en être asservis.

Ils pouvaient l'être d'autant mieux que le journal où les articles

que je signale ont trouvé place est d'ordinaire plus érudit et plus mesuré. Ils y avaient apparemment été reçus sans examen ; j'aime à en trouver la preuve dans le loyal empressement avec lequel y furent réfutées aussitôt les prétendues réfutations que m'opposait celui de ces articles qui est resté le dernier : c'était sans doute le seul que les rédacteurs accoutumés de *l'Universel* eussent pris la peine de lire.

L'auteur inconnu de cette longue controverse, M. J. H. S., s'est proposé d'établir que mon Histoire a été composée sans lecture, et, disons-le, sans conscience. Les inexactitudes qu'il y a découvertes, sont de nature à en *rendre suspects les plus authentiques récits*. Quand j'annonce mes autorités, je le fais de manière à *n'inspirer que de la défiance*, à témoigner que je n'ai pas lu les écrits que j'invoque. L'imputation est grave ; on en donne deux preuves.

La première est que j'appelle *Kadlubko* l'évêque *Kadlioubek*, le plus ancien historien de la Pologne, et « comment comprendre qu'un » écrivain, qui aurait fait une étude du livre, eût pu dénaturer ainsi » le nom de l'auteur ! » La seconde est qu'à propos de Charlemagne, j'ai cité le moine de Saint-Gall, et apparemment j'ai voulu parler de *Martinus Gallus*, publié par M. Bandtke, sur les manuscrits du prince Adam Czartoriski.....

Voilà un savoir malencontreux : il prouve que M. J. H. S. ignore des choses que le monde entier connaît. Qu'il veuille bien feuilleter Basnage, Duchêne, dom Bouquet, dom Rivet ; qu'il ouvre le tome III des Mémoires traduits par M. Guizot, le tome V de l'*Histoire littéraire de France*, il y trouvera la *Chronique des faits et gestes de Charlemagne*, attribuée à Notker-le-Bègue, dite du moine de Saint-Gall, l'un des plus curieux et des plus célèbres documens de ces temps reculés.

Quant à l'évêque de Cracovie, auteur ou plutôt continuateur des plus anciennes annales de la Pologne, qu'il prenne la peine de recourir à l'ouvrage même ; il verra les quatre livres de la *chronique vincentienne*, réunis sous le titre : *Vincentii Kadlubkonis historiæ*. A la vérité, les noms de Kadlubk, Kadlubeus [1], Kadlubek (jamais Kadlioubek), lui ont été donnés quelquefois, notamment par les écrivains allemands ; mais Starovolski qui a écrit son histoire (Vita Vincentii Kadlubkonis), Simon Obolski en parlant de la maison des Rose de laquelle il était issu, presque tous les écrivains polonais enfin, et, ce

[1] Angelus Manrique, *Annal. cistert.*

qui est plus décisif encore, l'épitaphe même du prélat conservée dans le monastère d'Andreiow, où il mourut le 8 mars 1223, justifient l'orthographe à laquelle je me suis arrêté, et que, dans tous les cas, il y aurait eu du pédantisme à changer, puisque les écrivains français l'avaient adoptée avant moi.... Quand on lance de telles accusations, il serait bien de prendre des points de départ plus solides.

Mais non. A l'appui de mon opinion sur l'ancienneté des établissemens de la race slavonne, j'ai rappelé en courant que des tribus des bords du Danube étaient connues par les Grecs sous les noms d'*Auchétes* et d'*Alazones*, traductions évidentes, traductions littérales de celui de Slaves qui veut dire *les glorieux*. L'inconnu m'arrête, me combat, me raille. Il ne *peut croire que je parle sérieusement*. « Car » enfin ἀλάξω, dit-il, ne signifie pas, comme αὐχέω, se glorifier, mais » crier, hurler.... »

Avant de railler un homme et un travail sérieux, il serait à propos d'avoir notion des sujets dont on parle, et M. J. H. S., qui s'annonce très-fort sur le slavon, n'a évidemment pas compris le grec dans ses études. En feuilletant un lexique pour y scruter mes étymologies, il a lu ἀλάξω (qui n'existe pas) dans ἀλαλάζω, qui signifie *crier*, non dans le sens de hurlement, mais dans celui des cris de guerre et de victoire du soldat, des cris du prêtre appelant les dieux; et il a supposé que c'était de cet ἀλαλάζω, dont il fait le barbarisme ἀλάξω, que je faisais venir les Alazones, tandis que ce mot vient d'ἀλαζωνεία. Ἀλαζονεύομαι a exactement le sens d'αὐχέω. Que M. J. H. S. ouvre un Henri Étienne, il trouvera ἀλαζών, *jactator*, *ostentator*, *gloriosus*. La racine de l'un est λαλεῖν, parler; la racine de l'autre λάσθη, qui veut dire honte et mépris.

On comprend que je ne puisse suivre pas à pas un tel critique. Signaler ses méprises serait trop longue affaire, quoiqu'il ait adopté une méthode sûre pour en diminuer le nombre. Si j'ai attentivement distingué les Russies diverses et leurs diverses destinées, il assure que j'ai rangé à la fois sous le sceptre de la Pologne la grande et la petite Russie, et il prouve ensuite victorieusement que ce serait réduire à peu de chose la monarchie des Wladimir et des Iwan.

Si j'ai rappelé que les Slaves dans leurs excursions guerrières mêlèrent leur sang au pur sang de la Grèce, et laissèrent après eux les Maïnottes indomptés, ce fait, qui est partout, mais qu'il ignore, lui donne à penser que j'ai confondu les Monténégrins avec les Spartiates, et il démontre passablement bien que l'*erreur* est *grossière*.

Si j'ai dit que le commerce d'Archangel *avait créé des relations suivies* entre les Hollandais et le gouvernement moscovite, il s'indigne, évoque en foule les souvenirs historiques, amasse presque autant d'erreurs que de souvenirs, se fait loyalement redresser par *l'Universel* lui-même, mais tient bon parce que j'ai dit que les Hollandais *avaient créé le commerce d'Archangel*, et que mes erreurs grossières sont l'unique point qui importe au public. Dans tout le cours de cette polémique, c'est même science, même justice.

Voici une autre méthode de l'inconnu pour faire toucher au doigt et à l'œil l'inconsistance de mes études et l'étendue de son savoir. Si j'ai nommé la ville de Kaminiec, parlé des Leszinski, des Jablonowski, des Czartoriçki, il ne me citera point sans accompagner rudement chaque nom de cet erratum, lisez : Kaminietz ; lisez : Tchartoriiski ; lisez : Iablonofski ; lisez : Letchinski. Le public doit croire que je n'ai pas même pris la peine de regarder comment s'appellent les Montmorency, les Maillé, les Crillon de la Pologne. Or, l'orthographe de M. J. H. S. n'est autre que la prononciation même, la prononciation russe bien plus que polonaise. Il veut qu'on écrive Sinkantin, Mess, Rims pour nos villes ; Mayé, Monmoranssi, Bovo, pour nos noms illustres ; Ioum, Checspire, Bonarchés pour Beaumarchais, Hume, Shakspeare. L'anonyme est le Marle de l'histoire.

Le système peut être beau ; mais il eût été bien de prévenir le public que c'était un système.

Ce qui eût été bien surtout, c'était de ne pas attribuer à mon Histoire un esprit précisément contraire à celui qui l'a dictée. M. J. H. S. semble avoir pris à tâche de la signaler comme une apologie de l'anarchie polonaise. Il veut bien me donner des lumières sur ce qu'il faut entendre par le mot de liberté. Il regrette que j'aie *pallié* les leçons sévères qui naissent des annales de la Pologne ; *une seule fois* j'ai fait une *justice tardive !*... Cette seule fois est tout mon livre ; cette justice tardive, empreinte sur le frontispice du monument que j'essayai d'élever, est tracé sur toutes ses assises, comme la sentence divine sur les murs du palais de Balthazar. Je l'avoue, je suis plus près de comprendre l'écrivain qui me taxe d'inclination pour le despotisme. Celui-là ne prouve qu'une chose, assurément fort permise, c'est qu'il ne connaît pas ma vie. Comment puis-je faire pour me persuader que l'autre ne connaissait pas mon livre ?

Il a un autre soin. Bien que je réhabilite sous de nombreux rap-

ports l'ancien gouvernement russe; bien que je restitue au czar Alexis, fils de Pierre-le-Grand, sa gloire méconnue; bien que dans l'expression de ma sympathie profonde pour le généreux caractère des Polonais et pour leurs malheurs, je me sois abstenu, comme d'une tâche cruelle, de tout ce qui pouvait irriter sans fruit ce vaillant peuple contre les lois auquelles la Providence l'a soumis, il a plu à M. J. H. S. de signaler en moi un ennemi déclaré de la Russie; et en conséquence il se donne beaucoup de peine pour défendre contre ce qu'il appelle *mes répugnances*, un empire suffisamment défendu, ce semble, par la grandeur de son territoire, la puissance de ses armées, les progrès de sa civilisation et la gloire de ses princes.

Il faut savoir qu'une intrigue avait été ourdie pour fermer à mon Histoire de Pologne l'accès de la Pologne et de la Russie. Certainement, le critique de *l'Universel* a ignoré ces manœuvres; certainement, i n'aurait pas voulu y tremper par de tels moyens. Je me borne à m'affliger pour lui de cette triste coïncidence, qui lui fera sentir le péril de traductions fautives. Du reste, qu'il se rassure : il ne m'a porté nul préjudice, non plus que les auteurs des menées dont je parle. Mon livre a pu pénétrer en Pologne; il y a même obtenu des suffrages dont je suis fier. Le gouvernement russe a trop de lumières pour s'être montré accessible à d'obscures dénonciations. Il ne pouvait descendre à les accueillir plus que moi à les réfuter.

A mes yeux, l'histoire a une haute et religieuse mission : cette mission, je l'ai d'abord exposée; j'ai ensuite essayé de la remplir. Je comprends trop que le succès n'ait pas répondu à mes vœux; mais j'ai le droit de croire que quiconque méconnaît l'intention n'a pas voulu ou n'a pas su me lire.

La préface, qui sera conservée ci-après, aurait dû me dispenser de toute explication. On y voit que, lorsque l'Histoire de Pologne fut écrite et fut imprimée, c'était dans le feu même de la lutte animée où je m'étais engagé pour la défense de libertés qui sont à mes yeux le complément nécessaire de la restauration, qui, sous des mains loyales et fortes, seront ses plus sûrs remparts. En suivant cette lutte, je ne pensais pas seulement aux intérêts du jour; j'attachais mes regards sur le lendemain; et, comme il est dans ma foi politique que toutes les fautes entraînent des fautes, toutes les réactions des réactions, je redoutais ce lendemain; je le redoutais dans l'intérêt de l'ordre légitime, dans l'intérêt de l'autorité souveraine dont je com-

battais les conseils. J'écrivis pour frapper à l'avance les esprits, par un triste et mémorable exemple, de la vérité de ces maximes qui sont la moralité de mon livre, et qui le terminent : LA NÉCESSITÉ DE LA JUSTICE DANS LA DOMINATION, LA NÉCESSITÉ DU POUVOIR AUPRÈS DE LA LIBERTÉ.

Quand mon travail parut, les circonstances étaient autres. J'aurais eu mauvaise grace alors à me vanter de cette sollicitude pour les droits du pouvoir souverain. Aujourd'hui que mes relations avec le pouvoir sont changées comme les conjonctures, je puis dire ma pensée tout entière : l'estime publique m'en tiendra compte.

ANCIENNE PRÉFACE.

Septembre 1827.

J'avais promis à M. le comte Plater, gentilhomme lithuanien, éditeur de Lettres récemment découvertes du roi Jean Sobieski, une notice biographique sur ce grand homme. Mais la Pologne est un pays tellement à part qu'on ne peut entendre le moindre récit, détaché de ses annales, sans avoir dans l'esprit l'ensemble de sa constitution; et sa constitution est son histoire même. Au lieu d'une notice, je fis un livre. C'est ce livre que je publie.

Je me suis dès lors consacré tout entier à essayer de le rendre digne de son nouveau caractère. Nulle étude n'y a été négligée. Cet ouvrage aurait droit à quelque bienveillance par les soins qu'il a coûtés, si le public était un juge près de qui les efforts dussent suffire.

Ce n'est donc plus simplement la vie d'un grand homme, mais celle de tout un peuple que j'ai essayé de reproduire. Il m'a fallu renfermer dans un cadre étroit le tableau des temps qui ont précédé l'avènement de la maison de Wasa au trône de Pologne, parce qu'alors les fastes de cette contrée lointaine et barbare ne présentaient que l'éternel retour des mêmes agitations ou des mêmes guerres, toujours sans intérêt comme sans résultat. La forme biographique, qui domine le reste du récit, m'a permis d'entrer plus avant dans ces détails de mœurs que recherche le public de nos jours, qui l'initient en effet au secret des institutions comme des coutumes, et dont l'ensemble donne en quelque sorte une physionomie à l'histoire.

Les difficultés qui abondent dans l'examen des siècles reculés se sont trouvées aplanies pour moi par des recherches antérieures, élémens d'une composition plus vaste, où seront exposées la filiation des races diverses, leurs migrations, leurs vicissitudes. Admise ici, sans discussion, comme la loi sous laquelle les nations se sont formées et ont grandi, là sera démontrée, ce me semble, cette haute

dispensation de la Providence qui, au lieu de partager ses dons d'une façon égale entre toutes les branches de la grande famille, a fait de leur mélange la condition des progrès éclatans et soutenus des sociétés humaines.

Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que les Polonais ont écrit généralement dans l'idiome national. Jusqu'alors il n'est pas de monumens qui ne soient tracés dans la langue du monde politique d'alors. Le latin était d'ailleurs la langue politique et officielle de la Pologne. Toutes les recherches m'ont donc été faciles, grace à l'obligeance infinie de ce savant infatigable qui a dévoué ses jours à l'instruction et à la gloire d'autrui. Les letres reconnaissantes nomment M. Van Praet.

Dans l'exposition des temps modernes, je ne me suis pas contenté du témoignage des documens et des livres. Plus de deux cents volumes des gazettes et journaux ont passé sous mes yeux pour l'étude d'un intervalle de soixante et dix années. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. On ne saurait croire combien cette sorte d'écrits, informes dans leurs commencemens et marqués si souvent au coin de l'ignorance ou du mensonge, jettent sur l'histoire des lumières nouvelles. Le passé s'y montre tout vivant. On l'y voit renaître avec ce flux et reflux quotidien d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se compose l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge n'est qu'une révélation de plus; car ses artifices ne sauraient abuser la critique tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des évènemens. Enfin on y trouve une chronologie à la fois constante et minutieuse qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cet ouvrage est particulièrement frappé. Je l'avoue, j'ose penser que les maîtres de l'art tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits; en négligeant de conduire les évènemens de front comme fait la fortune, les plus grands historiens m'ont paru souvent ravir à la narration historique son premier attribut, celui d'être un miroir fidèle des temps accomplis. N'est-ce pas, en effet, dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire? Quand on raconte de suite tous les évènemens qui se sont passés aux pieds des Alpes, comment discerner leur influence sur ceux dont le théâtre

est aux bords du Rhin ou de la Seine? Il n'est pas de si faible anachronisme que les ressorts les plus importans de la politique d'un règne, d'un siècle peut-être, ne puissent s'y perdre tout entiers. Souvent un système, adopté d'un accord unanime par les historiens, se serait écroulé devant une date. Une délibération du parlement anglais en apprendra plus que les mémoires du temps sur la paix de Nimègue; la marche de Jean Sobieski sur Vienne donnera la clef du siége de Courtray; l'arrivée d'un ministre turc près le conseil aulique suffira pour expliquer l'invasion du Palatinat par Louis XIV. Si donc je me suis attaché à reproduire les évènemens dans leur succession première, à tenir à la fois dans la main tous les fils, à écrire l'histoire par mois et presque par jour, comme les marges en feront foi, c'est moins pour le plaisir de la difficulté vaincue que par conviction de l'utilité de la tentative et de l'excellence de la méthode. Les inconvéniens qui pourront en résulter dans mon ouvrage, ne me dissuaderont pas. D'autres feront mieux que moi.

Une autre opinion qui se lie à celle-ci est de penser que les historiens ont tort de s'enfermer si exclusivement dans le sujet qu'ils traitent, que leur lecteur ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. Toutes les révolutions se tiennent par quelque point. On ne sait pas bien les annales d'un peuple ou d'une époque quand les regards, toujours fixés sur un coin de terre, ne s'étendent point au dehors, pour saisir les rapports de l'évènement particulier qui occupe l'écrivain, avec la destinée générale des nations. Combien d'hommes, en lisant Rollin pour la première fois, s'imaginent que Cyrus et ses conquêtes ont précédé de plusieurs centaines d'années le temps où on est convenu de faire vivre Romulus!

L'histoire que je soumets au public serait dépourvue de toute instruction si j'eusse procédé ainsi; car ce qui rend utile l'étude des annales polonaises est précisément l'observation des contrastes de mœurs, de coutumes, de lois qui distinguent ce vieux peuple de tous les autres, et qui ont fait sa ruine. Quand on arrive au grand siècle, celui où le génie de la France, personnifié dans son roi, éblouit le monde du double éclat des lettres et des armes, alors il n'y a en quelque sorte plus d'histoire particulière : pour quiconque sait y regarder de près, il y a communauté d'action entre tous les empires. Le monde roule sur un axe unique. Louis XIV tient à tout. Il est près de tout remplir. Si c'est trop souvent par des torts et par des

fautes qu'il intervient dans les affaires des différens peuples, ces torts qui ne l'empêchent pas d'être respecté, ces fautes qui ne l'empêchent pas d'être puissant et formidable, sont autant de témoignages de sa grandeur. C'est pour n'avoir eu que des points de vue étroits que la plupart des écrivains ont mal compris et mal jugé la politique du cabinet de Versailles dans ce long période où elle remua l'Europe. Chaque historien étranger ne s'est occupé que de sa patrie sans discerner les mille fils qui la rattachaient, ou comme instrument ou comme obstacle, au vaste système du roi de France. Les écrivains nationaux de leur côté n'ont vu que la France dans le tableau de ce règne qui embrassa le monde; le Nord surtout s'est dérobé aux regards, parce que les mémoires, les correspondances ne s'étendaient point jusque sur ces régions lointaines. J'ai essayé d'y porter la lumière, de montrer ce que fut dans le septentrion ce siècle créateur qui a changé la face de l'univers. On verra comment alors le Nord et le Midi participèrent aux mêmes vues, comment tombèrent les barrières antiques, comment la Pologne en particulier intervint dans toutes les transactions, en mettant dans la balance des destinées publiques de l'Europe, un poids qui fut trente ans immense, l'épée de Jean Sobieski.

Mon livre s'arrête au dix-huitième siècle, à cet âge de renouvellement qui commence avec la vieillesse de Louis XIV et la maturité du czar Pierre. Alors la Pologne est en première ligne sur la scène du monde. Les évènemens de son histoire font partie de l'histoire de l'univers. Elle est mêlée à toutes les affaires et du Nord et du Midi; elle y est mêlée comme la proie qu'on se dispute, qu'on délaisse, qu'on dévore. Et qui n'a ces évènemens dans la mémoire? quel livre ne les reproduit? Rhulière surtout les a racontés, et bien que ce soit un historien plus habile qu'exact, il est si habile qu'il y aurait eu trop de témérité à reprendre ses récits. Les temps qui ont précédé, sont au contraire ensevelis pour nous dans des ténèbres profondes. La vie de Sobieski a été seule écrite en France avec succès; l'auteur, l'abbé Coyer, obtint ces louanges, en quelque sorte royales, de Voltaire, auxquelles le public conformait docilement son suffrage. Mais il fut loin de les devoir à la vérité des détails et à la connaissance des faits, autant qu'à son style élégant et à ses opinions philosophiques. Nul écrivain n'est plus que lui sous le charme des institutions de cette malheureuse république que ses institutions ont tuée; et rien

n'est pénible comme une semblable illusion, pour des lecteurs de nos jours, qui ont sous les yeux l'arrêt cruel prononcé par la fortune. Dans la passion de liberté qui fit le génie du dernier siècle, ses plus grands hommes furent exposés à juger des choses par les noms; souvent ils sévirent contre la royauté de Warsovie en haine de la royauté de Louis XIV. Peut-être était-il tout simple que l'histoire comme la philosophie fussent partiales : c'était la seule opposition de ce temps-là.

Aujourd'hui, l'histoire doit reprendre son rôle d'institutrice sévère pour tous. En parlant de la Pologne, un régime désordonné, où les masses gémissaient sous un joug de fer ne recevra point de nous le grand nom de liberté, seulement parce que le roi aussi était esclave; et on ne criera plus à la tyrannie comme le premier historien de Sobieski, toutes les fois que la couronne essaiera de rappeler aux principes conservateurs une nation que l'anarchie dévore.

Peut-être me dira-t-on que le moment [1] est mal choisi pour publier un livre dont la moralité après tout est le péril des excès de la liberté. On pensera que ce ne sont pas les peuples qui, dans les circonstances où nous sommes, ont besoin d'avertissemens. A cela je répondrai que je suis de l'avis d'un philosophe qui avait habitude de dire, quand il voyait sur sa route se présenter une montagne : Nous allons descendre.

[1] C'était sous le ministère de M. de Villèle, pendant le règne de la censure.

POST-SCRIPTUM.

Paris, mars 1829 [1].

Cette préface fut écrite lors du dernier établissement de la censure. Qu'on me pardonne de l'avoir conservée !

A l'époque dont on parle, les sept premiers livres, c'est-à-dire deux volumes presque entiers, étaient imprimés. Il m'importe d'établir que la sollicitude dont l'ouvrage entier est empreint pour les intérêts de l'ordre, remplissait ma pensée précisément dans le feu de la lutte animée où je m'étais engagé pour la défense des libertés publiques. Mes lecteurs retrouveront, dans les premières pages non moins que dans les dernières, le sentiment de la mission haute et nouvelle que nos institutions assignent à l'histoire. Ces institutions généreuses l'ont purifiée et ennoblie en l'affranchissant. Quand elle peut tout dire, dire vrai est en même temps pour elle un devoir, une nécessité, une puissance. Ses écarts seraient sans excuse. Sa voix libre doit à tous d'équitables arrêts. La prévention et la colère ne se pardonnent qu'à la servitude.

Ainsi ces institutions glorieuses étendront leur salutaire empire sur les générations mêmes qui ne sont plus. Désormais, justice sera faite envers et contre tous. Le passé sera interrogé, point envahi, par nos doctrines. On lui demandera des leçons, non des armes, pour les passions. On reconnaîtra le bien qu'il y eut dans ses œuvres, en travaillant à ce qu'il y en ait davantage dans les nôtres. Du spectacle des révolutions qui ont ébranlé les empires, perdu des nations dans la poussière, créé enfin ou détruit des États, on ne tirera que des conseils d'ordre et de sagesse. La sagesse doit être la suite comme elle est la condition de la liberté.

Au temps de Louis XIV, un seul pouvoir régnait. Alors Bossuet appela l'histoire l'institutrice des rois. Aujourd'hui, ses devoirs se sont étendus : ses enseignemens sont dus aussi aux nations.

[1] Après la chute du ministère de 1827 et l'entrée de l'auteur dans les affaires.

Septembre 1827.

Nous avions promis à M. le comte Plater, gentilhomme lithuanien, éditeur de lettres récemment découvertes du roi Jean Sobieski, une notice biographique sur ce grand homme. Mais la Pologne est un pays tellement à part qu'on ne peut entendre le moindre récit, détaché de ses annales, sans avoir dans l'esprit l'ensemble de sa constitution ; et sa constitution est son histoire même. Au lieu d'une notice, on fit un livre. C'est ce livre qu'on publie.

Nous nous sommes dès lors consacré tout entier à essayer de le rendre digne de son nouveau caractère. Nulle étude n'y a été négligée. Cet ouvrage aurait droit à quelque bienveillance par les soins qu'il a coûtés, si le public était un juge près de qui les efforts dussent suffire.

Ce n'est donc plus simplement la vie d'un grand homme, mais celle de tout un peuple qu'on a essayé de reproduire. Il a fallu renfermer dans un cadre étroit le tableau des temps qui ont précédé l'avènement de la maison de Wasa au trône de Pologne, parce qu'alors les fastes de cette contrée lointaine et barbare ne présentaient que l'éternel retour des mêmes agitations ou des mêmes guerres, toujours sans intérêt comme sans résultat. La forme biographique, qui domine le reste du récit, a permis d'entrer plus avant dans ces détails de mœurs que recherche le public de nos jours, qui l'initient en effet au secret des institutions comme des coutumes, et dont l'ensemble donne en quelque sorte une physionomie à l'histoire.

Les difficultés qui abondent dans l'examen des siècles reculés se sont trouvées aplanies pour nous par des recherches antérieures, élémens d'une composition plus vaste qui s'étendrait à la filiation des races diverses, à leurs migrations, à leurs vicissitudes ; et, admise ici comme la loi sous laquelle les nations se sont formées et ont grandi, là sera démontrée, ce nous semble, cette haute dispensation de la Providence qui, sans partager ses dons d'une façon égale entre toutes les

branches de la grande famille, a fait de leur mélange la condition des progrès éclatans et soutenus des sociétés humaines.

Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que les Polonais ont écrit généralement dans l'idiome national. Jusqu'alors il n'est pas de monumens qui ne soient tracés dans la langue du monde littéraire d'alors. C'était d'ailleurs la langue politique et officielle de la Pologne. Toutes les recherches nous ont donc été faciles, grace à l'obligeance infinie de ce savant infatigable qui a dévoué ses jours à l'instruction et à la gloire d'autrui. Les lettres reconnaissantes nomment M. Van Praet.

Dans l'exposition des temps modernes, nous ne nous sommes pas contenté du témoignage des documens et des livres. Plus de deux cents volumes des gazettes et journaux ont passé sous nos yeux pour l'étude d'un intervalle de soixante et dix années. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. On ne saurait croire combien cette sorte d'écrits, informes dans leurs commencemens et marqués si souvent au coin de l'ignorance ou du mensonge, jettent sur l'histoire des lumières nouvelles. Le passé s'y montre tout vivant. On l'y voit renaître avec ce flux et reflux quotidien d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se compose l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge n'est qu'une révélation de plus; car ses artifices ne sauraient abuser la critique tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des évènemens. Enfin on y trouve une chronologie à la fois constante et minutieuse qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cette histoire est particulièrement frappé. Il pense que les maîtres de l'art eux-mêmes tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits, qu'en négligeant de conduire les évènemens de front comme fait la fortune, ils ravissent à la narration historique son premier attribut, celui d'être un miroir fidèle des temps accomplis. N'est-ce pas, en effet, dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire? Quand on raconte de suite tous les évènemens qui se sont passés aux pieds des Alpes, comment discerner leur influence sur ceux dont le théâtre est aux bords du Rhin ou de la Seine? Il n'est pas de si faible anachronisme que les ressorts les plus importans de la politique d'un règne, d'un siècle peut-être, ne puissent s'y perdre tout entiers. Souvent un système, adopté d'un accord unanime par les

historiens, se serait écroulé devant une date. Une délibération du parlement anglais en apprendra plus que les mémoires du temps sur la paix de Nimègue; la marche de Jean Sobieski sur Vienne donnera la clef du siége de Courtray; l'arrivée d'un ministre turc près le conseil aulique suffira pour expliquer l'invasion du Palatinat par Louis XIV. Si donc nous nous sommes attaché à reproduire les évènemens dans leur succession première, à tenir à la fois dans la main tous les fils, à écrire l'histoire par mois et presque par jour comme les marges en feront foi, c'est moins pour le plaisir de la difficulté vaincue que par conviction de l'utilité de la tentative et de l'excellence de la méthode. Les inconvéniens qui pourront en résulter dans notre ouvrage ne nous dissuaderont pas. D'autres feront mieux que nous.

Une autre opinion qui se lie à celle-ci est de penser que les historiens ont tort de s'enfermer si exclusivement dans le sujet qu'ils traitent, que leur lecteur ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. Toutes les révolutions se tiennent par quelque point. On ne sait pas bien les annales d'un peuple ou d'une époque quand les regards, toujours fixés sur un coin de terre, ne s'étendent point au dehors, pour saisir les rapports de l'évènement particulier qui occupe l'écrivain, avec la destinée générale des nations. Combien d'hommes, en lisant Rollin pour la première fois, s'imaginent que Cyrus et ses conquêtes ont précédé de plusieurs centaines d'années le temps où on est convenu de faire vivre Romulus!

L'histoire que nous soumettons au public serait dépourvue de toute instruction si on eût procédé ainsi; car ce qui rend utile l'étude des annales polonaises est précisément l'observation des contrastes de mœurs, de coutumes, de lois qui distinguent ce vieux peuple de tous les autres, et qui ont fait sa ruine. Quand on arrive au grand siècle, celui où le génie de la France, personnifié dans son roi, éblouit le monde du double éclat des lettres et des armes, alors il n'y a en quelque sorte plus d'histoire particulière: pour quiconque sait y regarder de près, il y a communauté d'action entre tous les empires. Le monde roule sur un axe unique. Louis XIV tient à tout. Il est près de tout remplir. Si c'est trop souvent par des torts et par des fautes qu'il intervient dans les affaires des différens peuples, ces torts qui ne l'empêchent pas d'être respecté, ces fautes qui ne l'empêchent pas d'être puissant et formidable, sont autant de témoignages de sa grandeur. C'est pour n'avoir eu que des points de vue étroits que la plupart des

écrivains ont mal compris et mal jugé la politique du cabinet de Versailles dans ce long période où elle remua l'Europe. Les historiens étrangers n'ont vu que leur patrie sans discerner les mille fils qui la rattachaient ou comme instrument ou comme obstacle, au vaste système du roi de France. Les écrivains nationaux n'ont vu que la France dans le tableau de ce règne qui embrassa le monde. Le Nord surtout s'est dérobé aux regards. Les mémoires, les correspondances ne s'étendaient point jusque sur ces régions lointaines. Nous avons essayé d'y porter la lumière, de montrer ce que fut dans le septentrion ce siècle créateur qui a changé la face de l'univers. On verra comment alors le Nord et le Midi participèrent aux mêmes vues, comment tombèrent les barrières antiques, comment la Pologne en particulier intervint dans toutes les transactions, en mettant dans la balance des destinées publiques de l'Europe, un poids qui fut trente ans immense, l'épée de Jean Sobieski.

Notre livre s'arrête au dix-huitième siècle, à cet âge de renouvellement qui commence avec la vieillesse de Louis XIV et la maturité du czar Pierre. Alors la Pologne est en première ligne sur la scène du monde. Les évènemens de son histoire font partie de l'histoire de l'univers. Elle est mêlée à toutes les affaires et du Nord et du Midi; elle y est mêlée comme la proie qu'on se dispute, qu'on délaisse, qu'on dévore. Et qui n'a ces évènemens dans la mémoire ? quel livre ne les reproduit ? Rhulière surtout les a racontés, et bien que ce soit un historien plus habile qu'exact, il est si habile qu'il y aurait plus que de la témérité peut-être à reprendre ses récits. Les temps qui ont précédé sont au contraire ensevelis pour nous dans des ténèbres profondes. La vie de Sobieski a été seule écrite en France avec succès. L'auteur, l'abbé Coyer, obtint ces louanges, en quelque sorte royales, de Voltaire, auxquelles le public conformait docilement son suffrage. Mais il fut loin de les mériter par la vérité des détails et la connaissance des faits, autant que par son style élégant et par ses opinions philosophiques. Nul écrivain n'est plus que lui sous le charme des institutions de cette malheureuse république que ses institutions ont tuée. Rien n'est pénible comme une semblable illusion, pour des lecteurs de nos jours, qui ont sous les yeux l'arrêt cruel prononcé par la fortune. Dans la passion de liberté qui fit le génie du dernier siècle, ses plus grands hommes furent exposés à juger des choses par les noms, et souvent ils sévirent contre la royauté de Warsovie en haine

de la royauté de Louis XIV. Peut-être était-il tout simple que l'histoire comme la philosophie fussent partiales : c'était la seule opposition de ce temps-là.

Aujourd'hui, l'histoire doit reprendre son rôle d'istitutrice sévère pour tous. En parlant de la Pologne, un régime désordonné, où les masses gémissaient sous un joug de fer, ne recevra point de nous le grand nom de liberté, seulement parce que le roi aussi était esclave ; et on ne criera plus à la tyrannie comme le premier historien de Sobieski, toutes les fois que la couronne essaiera de rappeler aux principes conservateurs une nation que l'anarchie dévore.

Peut-être nous dira-t-on que le moment est mal choisi pour publier un livre dont la moralité, après tout, est le péril des excès de la liberté. On pensera que ce ne sont pas les peuples qui, dans les circonstances où nous sommes, ont besoin d'avertissemens. A cela nous répondrons que nous sommes de l'avis d'un philosophe qui avait coutume de dire, quand il voyait sur sa route une montagne : Nous allons descendre.

POST-SCRIPTUM.

Paris, mars 1829.

Cette préface fut écrite lors du dernier établissement de la censure. Qu'on nous pardonne de l'avoir conservée !

A l'époque dont on parle, les sept premiers livres, c'est-à-dire deux volumes presque entiers, étaient imprimés. Il nous importe d'établir que la sollicitude dont l'ouvrage entier est empreint pour les intérêts de l'ordre, remplissait notre pensée précisément dans le feu de la lutte animée où nous nous étions engagé pour la défense des libertés publiques. Nos lecteurs retrouveront, dans les premières pages comme dans les dernières, le sentiment de la mission haute et nouvelle que nos institutions assignent à l'histoire. Ces institutions généreuses l'ont purifiée et ennoblie en l'affranchissant. Quand elle peut tout dire, dire vrai est en même temps pour elle un devoir, une nécessité, une puissance. Ses écarts seraient sans excuse. Sa voix libre doit à tous d'équitables arrêts. La prévention, la colère, l'injustice ne se pardonnent qu'à la servitude.

Ainsi, ces institutions glorieuses étendront leur salutaire empire sur les générations mêmes qui ne sont plus. Désormais, justice sera faite envers et contre tous. Le passé sera interrogé, point envahi, par nos doctrines. On lui demandera des leçons, non des armes, pour les passions. On reconnaîtra le bien qu'il y eut dans ses œuvres, en travaillant à ce qu'il y en ait davantage dans les nôtres. Du spectacle des révolutions qui ont ébranlé les empires, perdu des nations dans la poussière, créé enfin ou détruit des États, on ne tirera que des conseils d'ordre et de sagesse. La sagesse doit être la suite comme elle est la condition de la liberté !

Au temps de Louis XIV, un seul pouvoir régnait. Alors Bossuet appela l'histoire l'institutrice des rois. Aujourd'hui, ses devoirs se sont étendus : ses enseignemens sont dus aussi aux nations.

HISTOIRE

DE

POLOGNE.

EXPOSITION.

Il semble que ce soit une digne récompense des vertus éclatantes et des éclatans services, que de lier à un nom illustre, et de placer en quelque sorte sous ses auspices l'histoire de tout un peuple. Les temps modernes ont produit peu d'hommes qui aient mieux mérité cette gloire que le roi de Pologne Jean Sobieski. Car il soutint trente ou quarante ans sa patrie sur le penchant d'une ruine inévitable; et ce n'est point là son seul titre aux hommages de la postérité : il changea la face de l'Orient, et voulut relever la Grèce.

L'Europe ne sait pas assez peut-être que la campagne de Vienne, restée à jamais célèbre, n'est point la plus importante, ni la plus extraordinaire des grandes actions de Sobieski. Cette campagne, dont les contemporains s'expliquèrent les prodiges par l'intervention d'un miracle, ne fut que la répétition de miracles tout aussi frappans et la suite de vastes desseins. Jean était né, il grandit, il vécut pour abattre la puissance ottomane. Tel a été le but, telle a été aussi l'œuvre de sa vie. Ce fut lui dont le bras redoutable posa la borne que la domination des Osmanlis ne devait plus franchir. Ce fut devant ses victoires que cette dernière invasion de barbares, jusque-là toujours indomptable et menaçante, vint briser sa furie : elle n'a fait depuis lors que retirer ses flots. L'Europe a pu reprendre, et conserver l'offensive. Du Pont-Euxin à l'Adriatique, sur le Danube comme sur l'Ilissus, ce camp sauvage a replié ses tentes. Les Grecs, enfin, se relevant du milieu des ruines, ont redit leur grand nom oublié aux échos des Thermopyles; et ainsi s'est trouvée de jour en

jour mieux justifiée par la fortune l'éloquente inspiration de ce prêtre qui s'écria dans Vienne délivrée : IL FUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU QU'ON NOMMAIT JEAN !

L'histoire doit à Sobieski cette louange qu'entre les hommes de guerre de tous les siècles, il est celui qui a gagné le plus de batailles dans les situations le plus désespérées ; celui qui a le plus souvent sauvé son pays ; l'un de ceux qui ont rendu le plus de services à leurs semblables, le glaive à la main. Soldat et prince, tous ses jours s'écoulèrent dans le perpétuel sacrifice de ses penchans, de ses affections, de sa fortune, de sa vie aux intérêts de la Pologne. Lui seul semblait, champion infatigable, occupé à la défendre ; ses efforts pour lui conserver des lois et des frontières tiennent du prodige. Cette passion domina le cours entier de son existence. Il réussit à dompter les ennemis qui tenaient la république des Jagellons pressée et envahie de toutes parts, plus facilement qu'à vaincre ceux qu'elle portait dans son sein. Ensuite il expira ; et, ce puissant soutien abattu, la Pologne mit en quelque sorte aussi le pied dans la tombe. Elle ne devait plus, sous les successeurs de Jean III, qu'achever de mourir.

Nul héros, peut-être, jusqu'à lui n'avait jeté un aussi grand éclat dans le monde, soit parce qu'il fut donné à peu d'hommes d'accomplir tant de choses extraordinaires, soit encore parce que les circonstances au milieu desquelles l'illustre Polonais a vécu servirent merveilleusement les intérêts de sa gloire.

Jean Sobieski vint dans le temps qu'une grande révolution s'accomplissait en Europe ; révolution féconde, trop peu observée jusqu'à ce jour, qui avait alors son siége en France et son arbitre au Louvre. De la longue et vaste lutte du protestantisme étaient né, au sein de l'univers chrétien, des intérêts communs devant lesquels faiblissaient tous les intérêts et toutes les affections de patrie. Les courses victorieuses de Gustave Adolphe au travers de l'Allemagne, la politique étendue de Richelieu, les catastrophes des Wasas, des Stuarts, des enfans de Rurik, les émigrations opposées que ces bouleversemens provoquèrent, celles qui accompagnèrent nos troubles civils, les victoires enfin et déjà, sinon la monarchie, du moins en quelque sorte la royauté universelle de Louis XIV, plus que tout, les progrès du temps, achevaient d'aplanir toutes les frontières. Digne transition du règne des armes à celui de la parole, la Fronde avait préparé l'aristocratie farouche et menaçante des siècles passés à se résoudre

en cette aristocratie élégante, communicative, discoureuse, qu'on appelle la grande compagnie. Élevant ainsi sur les ruines des puissances féodales une autre puissance, celle de l'esprit et de l'opinion, moins facile à soumettre par les doubles armes de la force et de la faveur, les salons savaient déjà converser et correspondre. Les gazettes avaient aussitôt pris naissance. Les gazettes, milices nouvelles de cette nouvelle autorité, combattaient comme les armées de Montécuculli et de Turenne, pour ou contre Louis XIV, et demandaient à ce tribunal, dont l'empire et presque l'existence étaient encore des secrets pour ses fondateurs même, la confirmation des arrêts de la victoire.

Louis, qui mettait une partie de sa sécurité aussi bien que de sa splendeur dans les succès de cette société docile et fière de grands désarmés, de femmes élégantes, de littérateurs à la fois hommes de cour et hommes de génie; Louis les encourageait lui-même à occuper leurs loisirs de ce qui se passait au delà du Rhin et de la Manche. Or, dans ce temps-là, mille hasards tenaient fixés sur la Pologne les regards de la cour et du monde de France. Les rapports s'étaient multipliés depuis quarante ans entre les deux États. Des relations de famille s'étaient formées entre la plupart de leurs grandes maisons, à l'ombre d'alliances ou de migrations royales. Une Française d'illustre lignage avait successivement partagé la couche de deux frères, prédécesseurs de Sobieski [1]; le dernier des deux [2] était venu donner à la France le spectacle, dirons-nous, d'une vie royale commencée et finie dans le cloître, ou d'une existence monastique troublée par une sécularisation, le mariage et la royauté? Cependant, la fille d'un gentilhomme français ceignait avec Sobieski la couronne des Jagellons, et Sobieski lui-même tenait à notre patrie par un séjour de quelques années, par les souvenirs de sa jeunesse, par son apprentissage du métier des armes fait dans la garde de nos rois, par l'alliance qui avait rattaché à la cour de Louis XIV sa vie et sa fortune, par ses relations avec nos plus grands hommes, surtout par ses affec-

[1] Marie-Louise de Gonzague, mariée en 1645 à Wladislas IV, et en 1649 à Jean Casimir, frère et successeur de Wladislas.

[2] Jean Casimir, jésuite en 1643; cardinal en 1646; roi en 1648; marié à sa belle-sœur Marie de Gonzague; en 1649, abbé de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1669; remarié, a-t-on dit, en 1672, à Marie Mignot, veuve du maréchal de l'Hôpital; mort dans son abbaye de St-Martin de Nevers, en 1673.

tions et ses penchans. L'Europe faisait honneur de son élection à l'assistance et au crédit du cabinet de Saint-Germain. Louis encourageait une opinion qui n'était point sans vérité, qu'il voulait que l'on supposât plus vraie encore qu'elle ne l'était, et la France continuait à s'applaudir des succès de ce règne éclatant comme d'une portion des triomphes et des grandes actions de son roi.

Ce fut alors que les périls de Vienne et sa miraculeuse délivrance vinrent frapper les hommes d'État, les guerriers, les beaux esprits, les ames pieuses, les femmes. Jamais, depuis plus d'un siècle, les Ottomans n'avaient tant menacé l'Europe au cœur. Un homme de moins, et Vienne tombait devant eux; l'Allemagne fléchissait sous leur débordement destructeur; le torrent pouvait arriver par le Milanais aux pieds du Vatican : c'est là qu'un visir ambitieux prétendait le porter. Louis XIV allait avoir à recommencer sur le Rhin ou les Alpes l'œuvre de Charles Martel sur la Loire. Et, sous Louis XIV, les croyances religieuses, vives et sincères qu'elles étaient, fortifiaient dans tous les cœurs cette secrète révolte de l'humanité qui se soulève à l'aspect des barbares. On conçoit l'éclat immense que répandit en Occident l'apparition victorieuse de Sobieski, victorieuse comme une marche du grand Condé, et magique comme une résurrection de l'esprit des croisades.

Le libérateur de Vienne, placé si haut par sa fortune dans l'admiration du monde, ne devait pas en déchoir. Jeté aux extrémités de l'Europe après Gustave-Adolphe et avant le czar Pierre, il fut plus de vingt ans le seul point élevé de cet horizon ; et, si lui seul des princes du Nord fixa les regards de ses contemporains, lui seul des chefs de la république polonaise mérita les hommages de la postérité. Il n'eut pas, à vrai dire, de successeur. Après lui vinrent Charles XII et Catherine ; après lui, l'anarchie et le partage.

Cette grande vie intéresse autant qu'elle étonne. Peu d'hommes reçurent de la Providence de plus riches présens. Doté par sa main prodigue des dons de l'ame comme de ceux du corps, comme de ceux du génie, nul ne réunit de plus curieux et de plus touchans contrastes. Grand citoyen, grand orateur, grand capitaine, grand roi, il fut aussi l'un des plus spirituels et des plus excellens hommes qui aient vécu ; brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, le culte des femmes, le génie des croisades; chrétien fervent, son esprit se

nourrissait des plus hautes spéculations de la philosophie; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance, prince parvenu, qui reçut de la royauté moins d'éclat qu'il ne lui en donna par sa gloire, et eut l'honneur d'être jugé digne de l'envie de Louis XIV, son histoire propose également d'utiles leçons, dans le spectacle de ses vertus et dans celui de ses misères. Là, se montre l'un des plus singuliers exemples de ce que peuvent les faiblesses de l'homme pour gâter les faveurs de la fortune; là, on apprend quel prix cette mystérieuse fortune met à ses présens, et combien un grand homme, un monarque victorieux peut être à plaindre. Mais la pitié qu'inspire Sobieski, entouré des respects du monde et des trahisons de sa famille, salué par la chrétienté reconnaissante du nom de son libérateur, et en butte à l'ingratitude de sujets factieux qui s'agitent de concert, sous sa main puissante, pour mettre leur patrie en lambeaux; cette pitié inattendue répand un triste intérêt de plus sur le drame d'une si belle vie. Ce n'est point ce *je ne sais quoi d'achevé* que la vertu emprunte au malheur, suivant l'expression du premier des historiens modernes [1]; c'est tout simplement ce quelque chose d'incomplet qui se rencontre à la fois et dans les plus grands caractères, et dans les plus belles destinées. Il y a une haute moralité à voir quelles longues peines suivent des entraînemens d'un jour, jusque sous le bandeau des rois.

Français, nous essayons de retracer l'histoire de l'illustre roi de Pologne, sans craindre que l'éloignement des temps, ou celui des lieux, en affaiblisse l'intérêt au sein de notre patrie. Le temps n'a fait que consacrer parmi nous la mémoire de celui qu'une de nos femmes illustres croyait avoir suffisamment désigné, dans le siècle des grands hommes, en disant : Le héros, le brave roi [2]. Le temps aussi a resserré les liens qui attachèrent toujours le génie de la France aux destins de la nation polonaise. On oserait affirmer que nul peuple en Europe n'est aimé davantage des Français; et la Pologne, aujourd'hui encore ne compte pas dans ses fastes de nom plus populaire parmi nous que celui du vaillant et sage roi Jean Sobieski.

[1] Bossuet.

[2] Correspondance de madame de Sévigné. Voyez la lettre du 28 novembre 1676.

Le vieil attachement de la France pour le pays des Casimir, des Stanislas, des Kosciusko, des Poniatowski s'explique aisément, soit parce qu'un même amour du métier des armes, une même galanterie, une même fierté valeureuse et légère, quelque chose de magnifique et d'aventureux, dans les habitudes des deux peuples, établissent entre eux de nombreux rapports de caractère, soit parce qu'une rare communauté d'intérêts religieux et politiques a confondu, dans toute la durée de leur histoire, leurs sentimens aussi bien que leurs drapeaux. C'est un fait digne de remarque que, s'étant rencontrés nombre de fois sur les champs de bataille, ce fut toujours pour s'y voir côte à côte, en face jamais. Aussi la France s'est-elle sentie blessée dans tous les coups qui ont porté sur cet empire lointain. La France seule compta quelques-uns de ses fils parmi les défenseurs malheureux de l'indépendance polonaise. Dans ce naufrage d'un grand peuple, nos enseignes ont recueilli sa vaillance : elles ont hérité de ses exploits, et la sympathie nationale s'est ainsi accrue sous la double charme du malheur et la gloire.

Aujourd'hui que la fortune des grands États de l'orient et du nord préoccupe tous les esprits, peut-être nous saura-t-on gré d'avoir essayé de réunir dans un rapide tableau les traits principaux de l'histoire polonaise, ceux qui font le mieux connaître l'étrange constitution de cette république de nobles armés, ceux qui font le mieux comprendre sa chute fatale. Puisse en même temps la critique nous pardonner d'avoir rattaché, suivant d'illustres exemples, toute la partie des annales de la Pologne qui a été le moins explorée en Occident à la vie de l'un de ses grands hommes, comme à un centre, et en quelque sorte à un phare commun ! Cette vie se lie elle-même à la plupart des grands intérêts du temps où nous sommes. La carrière de Sobieski embrasse tout le siècle de Louis XIV. Il a vu la face des affaires changée en Europe, le Brandebourg érigé en puissance, l'Angleterre renouvelée sous Guillaume, Tékéli abattu avec la constitution antique dont ce brave comte fut le dernier défenseur, la maison d'Autriche affermie sur tous ses trônes électifs, et une vaste monarchie héréditaire assise au centre du continent sur les ruines de plusieurs nations libres. On ne peut retracer son histoire sans suivre dans leur principe l'agrandissement de la Russie comme la décadence de la Porte, et la chute de la Hongrie comme le réveil de la Grèce. C'est surtout la Pologne dont son règne semble comprendre toutes

les destinées; la Pologne qui ne pouvait être effacée du rang des nations sans que tous les États ne fussent ébranlés sur leurs fondemens, et la politique moderne changée tout entière d'objet et de maximes; la Pologne, vaste débris, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse, au début du combat de tous les pouvoirs et de toutes les libertés, pour instruire le monde du péril de ces deux excès, de ces deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence.

LIVRE PREMIER.

Tableau historique de la Pologne, depuis les premiers temps jusqu'à la naissance de Jean Sobieski.

(.... — 1629.)

La Providence a mis un tel enchaînement dans les choses humaines, que, lorsqu'on veut retracer quelques scènes des révolutions d'un peuple, et démêler les causes de ses prospérités ou de ses malheurs, on est involontairement ramené, de degrés en degrés, jusques à son berceau. Il suffit d'un regard jeté sur le cours entier des annales de la Pologne, pour reconnaître qu'à la différence de toutes les grandes sociétés modernes, cette vaillante nation, toujours guerrière et jamais conquérante, n'a fait depuis les premiers temps que déchoir par sa durée. Une autre particularité de son histoire, c'est que l'autorité royale a été s'y affaiblissant de siècle en siècle davantage, à mesure que le corps de l'État était plus mutilé par les envahissemens de l'étranger. Tandis que partout ailleurs, liberté, richesse, puissance, gloire, sont biens qui s'enchaînent et marchent d'un pas égal, là, au contraire, l'État a précipité sa décadence, il a couru à sa ruine aussi rapidement que la liberté intérieure étendait son empire. Ces bizarreries funestes tiennent à une seule cause : c'est que, dans l'origine, la race de qui les Polonais descendent ne fut ni conquérante ni conquise. Seule, dans le monde policé, elle s'est conservée jusqu'à nos jours telle que la fit sa vie sauvage. La société s'y est maintenue indépendante des législations aussi bien que des mœurs étrangères. Les résistances, les lumières, les goûts, le sang même de nations vaincues n'ont point corrigé chez elle les penchans du caractère primitif. Les pratiques de l'existence ombrageuse et libre des forêts y sont devenues, y sont restées des lois, et on a vu par son histoire ce qu'eussent été les races du nord, si leur impatience native ne s'était pas tempérée

dans le commerce et l'alliance de populations à la fois plus flexibles, plus patientes, plus inventives, plus dociles. On a vu aussi par son code politique ce que serait le gouvernement représentatif, si ce beau système avait été, suivant l'expression de Montesquieu, trouvé dans les bois.

La nation polonaise est à la fois la plus nouvelle de l'Europe, si on s'arrête au temps où elle se constitua, et la plus ancienne, si on remonte jusqu'à son origine. Lorsque la digue, opposée durant quelques siècles par la puissance romaine aux torrens de barbares qui grondaient sur les frontières de l'empire, tomba enfin devant leurs assauts, ces peuples débordèrent de toutes parts sur les champs du midi, et poussés les uns par les autres comme les vagues dans la tempête, ils ne s'arrêtèrent que dans des parages lointains, de proche en proche et à la longue. Les Vandales arrivèrent jusqu'aux ruines de Carthage, les Visigoths et les Suèves à l'Espagne, les Angles et les Saxons aux îles britanniques, les Francs au-delà des rives de la Loire. Ce grand mouvement de toutes les tribus du septentrion vers des patries meilleures est ce qu'on appelle l'invasion des barbares.

Mais les nations transplantées eurent long-temps à défendre leurs nouvelles demeures contre les peuples moins favorisés du ciel. L'ébranlement s'était communiqué jusque dans le fond du Nord. Les hordes les plus éloignées accoururent. Durant des siècles, chacune battit de ses flots, comme autant de barrières ennemies, les États naissans qui faisaient obstacle à ses progrès. C'est ainsi qu'Attila et ses Huns vinrent aux bords de la Seine épouvanter les bandes déjà mises en possession d'établissemens doux et solides. Les résistances victorieuses des Allemands marquèrent aux Hongares le terme de leurs conquêtes. Les Saxons de Witikind se brisèrent contre le glaive impitoyable de Charlemagne ; et grace à la Hongrie, aux Vénitiens, à la Pologne, trois États qui ont peut-être sauvé tous les autres, et qui ne sont plus, lorsque Tchengis-kan, lorsqu'après lui les Osmanlis parurent, ces dernières colonies de barbares ne purent entamer l'Europe que par ses extrémités.

L'histoire moderne tout entière est remplie de cette grande tourmente. Il a fallu quinze siècles aux nations pour se fixer et s'affermir au sein des domaines qui leur échurent dans ce long partage de la terre.

Au milieu du flux et reflux des races humaines, un peuple se ren-

contra que la fortune tint opiniâtrément enchaîné aux lieux où la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges, avait conduit ses chariots errans ; ce peuple couvrait les steppes immenses de la Sarmatie, et se donnait le nom de Slawe, qui signifie gloire [1]. C'est de lui que les Polonais descendent ; ils sont demeurés jusqu'à nos jours comme un grand débris de l'ordre antique, étouffé lentement par les progrès du nouveau.

Nulle nation, sans excepter les Celtes, ne s'était répandue sur un aussi vaste territoire que la race Slavonne. Appuyée à trois mers, à la Baltique, à l'Euxin, à l'Adriatique, l'Hœmus et les Alpes Rhœtiennes lui servaient à peines de frontières au midi ; au nord, elle n'en avait pas. Ses diverses tribus étendaient leurs courses depuis le pays des Pélasges jusqu'à celui des Mongols, depuis les demeures des Teutons jusqu'à celles des Finnois et des Scandinaves. Les Vénètes, qui ont depuis fondé Venise, sont les mêmes que les Wendes de Poméranie ; les Kriwites de Courlande, les mêmes que les Khrobates, aïeux des Croates d'aujourd'hui ; les Kosakes, objets de tant de controverses, les mêmes encore que les Kzèkes ou Bohémiens des temps reculés. On retrouve dans les Triballes de la Thrace les Driwères de la Lithuanie. Les Ross's, Roxolans, Ruthènes, erraient depuis l'Oder et les monts Crapathes jusque vers les rivages de la mer Caspienne. Il y avait des Leskiens sur les deux versans du Caucase comme dans les plaines de la Vistule ; et des Esclavons, des Serves, Serviens ou Sorabes, ont laissé leurs noms à des provinces modernes en Turquie, en Autriche, en Saxe, et jusqu'au fond du nord, c'est-à-dire à toutes les extrémités de la domination slavonne, parce que tous ces noms sont autant de formes du mot Slave [2] : la prononciation seule diffère.

Nous espérons pouvoir démontrer ailleurs, contre une opinion commune, que tous ces peuples, unis par les mœurs et le langage,

[1] Nous persistons dans cette étymologie, quoique des savans recommandables adoptent aujourd'hui celle de Slowo, qui signifie parole. Il est incontestable que Slawa entre dans la plupart des surnoms honorifiques des langues slavonnes. Il est donc naturel de penser que la nation entière s'est attribuée ce titre respecté. Ce que nous disons plus bas des Alanenes et des Auchètes est un argument nouveau en faveur de notre opinion.

[2] Tout le monde sait que le *l* et le *v* se changent perpétuellement en leurs équivalens *r* et *b*. On trouve constamment Serbes pour Serves, et Sorabes pour Slaves, Slavons, Esclavons.

portèrent, dès la haute antiquité, dans les mêmes contrées, le nom national dont leurs fils, après tant de siècles et sous tant de jougs divers, sont fiers encore. On ne saurait en méconnaître la traduction fidèle dans les dénominations d'Auchètes (les glorieux) et d'Alazones (les glorieux encore), attribuées par la géographie grecque à des populations campées vers les bouches du Danube. La Sarmatie, et mieux la Sauro-matie, n'était-elle pas simplement le pays des Serves ou Sorabes ? Et n'est-ce point de ces peuples que naquit à Rome le vieux mot de *servitude*, comme d'eux aussi est né dans l'Europe moderne celui d'esclavage, apparemment parce que, confinant avec toutes les nations, et toujours en guerre avec elles, ils durent plus souvent approvisionner de leurs guerriers les marchés de captifs [1] ? Ainsi, deux fois en vingt-cinq siècles, la race la plus jalouse de sa liberté qu'il y ait eu sur la terre, se trouve avoir prêté son nom à l'asservissement, et comme s'il y avait là quelque secret arrêt du ciel, cette race a presque tout entière passé sous des dominations ennemies ; il n'en est demeuré libre, d'une liberté orageuse et périclitante, que les sauvages Monténégrins et la frêle république de Cracovie.

(Ve siècle) On comprend maintenant pourquoi les Slavons apparaissent tout à coup, lors de la chute de l'Empire, nombreux et formidables, sans qu'on réussisse à découvrir nulle part leurs filiations, leurs travaux, leurs progrès. Cachés sous le voile des formes ou des traductions grecques et latines, ils n'ont dû faire bruit dans l'univers qu'au temps où, la langue des Hellènes et celle de Rome cessant de régner sans partage, il fut donné à toutes ces nations, qui succédaient à l'empire du monde, d'instruire de leurs noms l'univers qu'elles remplissaient. Mais cette révolution s'accomplit sans profit pour les Slaves. Ils avaient plus que d'autres souffert de la grandeur romaine. Rejetés par les légions derrière l'Elbe et le Danube, ils les avaient re-

[1] Il n'est pas contesté que Slave ait fait esclave. Quant au latin *servus*, on remarquera qu'il n'a de racines ni dans le grec, ni dans les langues sémitiques. Il faut en dire autant de *laus* (gloire), de *salus* (force, salut), et des dérivés de ce dernier, *salvare* et *servare*, qui ne sont qu'un même verbe prononcé différemment. Ces mots viennent évidemment de Slava. La prononciation, qui a substitué les Serves aux Slaves, a également prévalu dans *servare*, plus usité que *salvare*. Le latin a fait dans le principe un grand nombre d'emprunts aux langues septentrionales, et particulièrement aux langues slavonnes, qui depuis le lui ont bien rendu. Cette curieuse particularité s'explique aisément par la diversité d'origine des peuplades qui concoururent à bâtir la ville éternelle.

trouvées jusque sur le Pont-Euxin ; et, ces vieilles barrières abattues, ils ne purent marcher en avant, pressés qu'ils étaient entre les deux grandes routes que suivaient les enfans de la Scandinavie, ou les hordes élancées des extrémités de l'Orient, pour arriver au Capitole, le commun rendez-vous. Toute la zone méridionale de leur territoire disparut sous les pas des barbares ; le cours entier du Danube passa sous des lois étrangères ; et quand, de cette inondation effroyable, il ne resta plus que le balancement d'une mer agitée long-temps par la tempête et cherchant à rasseoir ses eaux, les pâtres guerriers de la Sarmatie se trouvèrent contenus pour jamais entre les établissemens des peuples qui avaient donné leur nom à la Hongrie, et les expéditions contraires de ces Francs, dont la domination encore flottante pesait à la fois sur l'Elbe et sur les Pyrénées.

Ainsi, dès lors, la race slavonne se montre en voie de revers. Quand tout songeait à conquérir, elle seule ne fut occupée qu'à se défendre. On remarquera que tel a été le destin de la Pologne dans toute la durée de son histoire, et c'est une des fatalités par lesquelles elle a péri. Les corps politiques seraient-ils assujétis à cette grande loi de toutes les choses de ce monde : croître ou dépérir ?

(VIe siècle) Vainement, du sixième siècle au huitième quelques peuples slaves voulurent tenter les aventures. Des armées sorties de leur sein battirent en brèche le Bas-Empire. La ville de Constantin les vit avec épouvante mettre le siége devant ses murailles. Ils remplissent long-temps cette scène sanglante ; mais leurs excursions ressemblent aux sorties d'une place assiégée. Le corps de la nation est resté aux prises sur toutes ses frontières avec des tribus puissantes, maîtresses d'établissemens considérables, et ardentes à les étendre. Ils ne peuvent que semer de rares colonies au travers de la Grèce, mêler quelques gouttes de leur sang au sang affaibli de Lacédémone, et laisser après soi ces Maïnotes qui, toujours indomptés, protesteront jusqu'à nos jours dans leurs montagnes héroïques contre la domination de l'Osmanli [1]. Viennent alors des restes d'Alains et d'Herules, des Awares, des Patcinacètes, des Bulgares, qui écrasent, dans leur marche sur la Grèce ou l'Italie, ces bandes conquérantes. Le Slave perd de nouveau, mais non sans retour peut-être, la plus belle partie de l'héritage de ses aïeux : son nom seul restera à l'Esclavonie et à la

[1] Voyez M. le vicomte de Châteaubriand, Itinéraire, introd.

Servic. Adoptée par les nouveaux maîtres du sol, sa langue continuera de s'étendre, assujétie et mutilée comme les peuplades conquises, de la mer Noire au golfe Adriatique. Là, s'élèvent peu à peu de ses débris, groupées le long du Danube, une foule de souverainetés toujours indépendantes et toujours tributaires, vaste proie qui demeurera éternellement à disputer entre les dominations voisines. Après mille ans, aujourd'hui même, la plupart n'ont pas vu encore se fixer leurs destins. On dirait que ce que le Transylvain, le Moldave, le Bosniaque, le Servien, le Walaque, ceux de Bessarabie, conservent de sang slavon, résiste à la servitude, sans suffire pour la liberté.

Mal servis par la fortune, les Slaves n'étaient pas non plus organisés pour la conquête : avec leurs usages, leurs goûts, leurs besoins, le monde policé n'avait rien qui pût tenter leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtemens que le wilkzura, ou peau de loup attachée sur les épaules, qui avait sans doute fait dire au bon Hérodote que les peuples de ces contrées se changeaient en loups à volonté ; singulier témoignage de l'exactitude littérale et trompeuse du père de l'histoire !

De tels hommes cherchaient de vastes pâturages, des steppes sans bornes, des déserts. Leur plus vive passion était l'amour de cette liberté sauvage qui se compose d'une existence sans domaine, d'une société sans lois, d'une patrie sans frontières. Ces peuples, qui eussent regardé comme un commencement de servitude la nécessité de s'occuper des soins de la vie, avaient des esclaves, captifs faits dans les combats, ou populations anciennement subjuguées, pour paître leurs troupeaux, conduire leurs chars, fabriquer leurs instrumens de guerre. Là, les esclaves ne portaient point, comme autrefois chez les Germains, un joug léger ; c'est en bêtes de somme que les traitaient leurs maîtres. Ces maîtres altiers ne leur auraient pas permis, dans les plus grands périls, de prendre les armes : les malheureux ne pouvaient que mettre la main à les façonner ou tendre au tranchant un cou docile. Propriété personnelle d'un homme, ils ne constituaient point, comme chez les peuples nouveaux dans leurs établissemens, une seconde nation attachée à la glèbe ou parquée dans les villes et destinée à relever la tête quelque jour : c'était l'esclavage à la façon des Grecs pratiqué par des barbares.

La Pologne allait recueillir cette société partagée en deux classes

éternellement distinctes : l'une faite pour le travail, la domesticité, le servage ; l'autre pour l'indépendance, le mouvement, la guerre, le pouvoir ; société malheureuse qui ne connut d'autre principe que la force, et déduisit de ce principe la liberté ou bien l'oppression sans mesure. Ce n'est point là cette chaîne de droits et de devoirs balancés qui, sous le nom de gouvernement féodal, descendit bientôt dans le reste de l'Europe depuis le trône jusqu'à la glèbe, ayant presque autant de contre-poids que d'anneaux. La féodalité, loi de fer sous le poids de laquelle le Nord s'allia au Midi et les races se croisèrent, qui tint en présence des vaincus forts de leur civilisation, de leurs lois, de leur culte, et des vainqueurs forts de leurs mœurs et de leurs conquêtes, qui mit aux prises la noblesse et le sacerdoce, les communes et la royauté, puissances rivales, hiérarchies jalouses, mères de l'égalité légitime par leurs combats et de la véritable liberté par leurs victoires successives ou par leurs transactions ; la féodalité, qui, dans les voies de la Providence, devait, après un travail douloureux de plusieurs siècles, enfanter des biens sans nombre, a manqué aux Polonais, et de là vient que la Pologne n'est plus. De là vient qu'elle a donné le spectacle d'une nation sans peuple, puisque des esclaves ne sauraient porter ce nom, d'armées sans discipline comme sans infanterie, de frontières sans places fortes, de cités sans bourgeoisie, sans commerce, sans industrie ; le spectacle enfin d'une république où les contre-poids étaient partout et le pouvoir nulle part.... De là vient que la Pologne n'est plus.

Cependant, deux grandes révolutions s'accomplirent dans le destin des tribus du milieu desquelles la nation polonaise allait sortir : l'une changea en société policée leur société sauvage, l'autre en lois positives leurs coutumes antiques. Toutes deux furent les effets nécessaires, quoique tardifs, des progrès du temps, et toutes deux, loin d'altérer les formes primitives, ne firent qu'en perpétuer l'empreinte et la rendre ineffaçable.

La première de ces révolutions n'a point d'époque fixe : la civilisation est toujours comme ce fleuve fécond dont on ne connaît pas les sources. Dépossédée de ses frontières du midi et pressée entre les monts Crapathes et la Baltique, la Slavinie, comme on disait alors, occupait encore un territoire immense depuis les bouches de l'Elbe jusques au cours du Don et du Wolga. Ses extrémités opposées touchaient à l'Europe et à l'Asie. Les peuplades campées sur l'Oder et

la Vistule regardaient Rome et l'Occident ; celles qui passaient les rivages du Dniester, de la Desna, du Dniéper auquel nous conserverons son vieux nom de Borysthène, pesaient sur Byzance et la Grèce. La diversité de situation produisit la diversité de destinée.

Les habitudes de la vie sédentaire et cultivée pénétrèrent au milieu des Slaves, plus hâtives chez ceux qui étaient voisins de l'empire grec, plus lentes chez ceux que l'Allemagne séparait des pâlissantes clartés de l'Italie. Ainsi dès lors une différence de génie se prononça selon les établissemens divers : les premiers eurent plutôt des cités populeuses et un ordre régulier ; les seconds, pressés de tous côtés par des barbares, furent plus long-temps à se plier aux heureuses servitudes de l'état policé. Leurs demeures restèrent encore pendant plusieurs siècles des huttes que Gibbon [1] n'ose pas, dit-il, de peur d'encourir le reproche de flatterie, comparer à celles du castor. Ce fut l'esprit des anciens temps qui présida à cet ordre nouveau. Les habitations se fixèrent sans se rapprocher. Née du besoin de l'indépendance, cette coutume le fortifia : éloignés et faibles, les propriétaires du sol furent obligés de se réunir constamment pour le conseil aussi bien que pour la guerre ; et ainsi se perpétua dans ces régions sauvages le gouvernement des assemblées nationales, le seul que connurent les Pélasges, les Celtes, les Scythes, les Germains, cette grande et noble branche de l'espèce humaine, partout amie de la liberté, des femmes et des combats, qui a couvert en deux fois le sol de l'antique Europe, et fait le généreux, le puissant génie de l'Europe moderne.

Les choses ne se passèrent pas ainsi chez les Slaves d'orient. Ils fléchissaient sous le poids des hordes finnoises et mongoles. Là, le feu du sang slavon s'était perdu dans les flots de peuples sans nombre qui roulaient autour de leurs confins ; là, régnaient déjà d'autres mœurs. Des aventuriers scandinaves, un Rurik, un Oleg, un Igor, y firent accepter aisément leur empire ; une organisation prompte et forte naquit de la conquête. Ainsi commença la nation russe. Le reste continue à ne connaître ni alliance, ni domination étrangère ; ce fut la Pologne.

La Pologne, en langue nationale Polacy, c'est-à-dire champ des Lakes, s'appela ainsi des Lesgiens ou Lakites, tribu puissante qui avait ses établissemens au centre de la contrée, entre le Bug et le

[1] Tom. VII, p. 279.

Niémen. La Russie prit son nom des Roxolans ou Ruthènes, qui dominaient depuis les sources de la Vistule jusque vers la mer Caspienne. Attirées par les deux grands foyers de civilisation, les deux nations s'appuyèrent, l'une à Gnesne et Cracovie, l'autre à Novogorod, à Kiow, à Moscou plus tard; et entre toutes deux erra, grossie des pirates du nord, la nombreuse famille des Lettons et Driwères ou hôtes des bois, qui consommèrent la séparation des deux autres, en restant plusieurs siècles dans les steppes de la Lithuanie, indépendans, nomades, payens et indisciplinables.

Mais les deux zones furent loin d'avoir des dénominations tranchées. Long-temps les principautés de Kiow, de Perenslaw, de Susdale, de Moscovie, devaient frapper seules de loin à loin l'Occident du bruit de leurs révolutions, sans porter un nom commun. Celui de Russie comprit une immense région divisée en nombreux gouvernemens, et presque tout entière soumise, il y a moins de deux siècles encore, au sceptre de la Pologne. C'étaient la grande et la petite Russie, la Russie noire, la Russie blanche, la Russie rouge, désignations bizarres qui ont suscité mille débats dans le monde savant, qui se rattachent peut-être aux différences de races brunes ou blondes auxquelles les premiers habitans se mêlèrent. Dans la grande et la petite Russie seules s'est constituée presque de nos jours, sous le nom de grand-duché de Moscou, la puissante monarchie des Czars, alors fugitive et bannie loin des rives du Borysthène où elle avait pris naissance. La Russie proprement dite, ou Russie rouge, qui comprend les vastes territoires de l'Ukraine et de la Kiovie, fut son premier siége. Mais ce royaume, création de la race de Rurik, n'avait pas tardé à retomber au pouvoir de la Pologne; il y est demeuré jusque vers le temps où naquit Pierre-le-Grand. La Russie blanche, où est Smolensk, suivit constamment le sort de la Lithuanie. La Russie noire, riche district qui occupe le pied des monts Crapathes, fit toujours partie des provinces polonaises; la plupart des grandes maisons y avaient leurs domaines. Ce fut le berceau de Jean Sobieski.

Le territoire des Polaques se divisa de bonne heure en trois grandes régions. La Pologne teutonique embrassait la Bohême, le Mecklembourg, le Holstein, la Lusace, les Marches de Brandebourg, la Silésie. Cette contrée, s'étendant de l'Oder à la mer Baltique, confinait à la Franconie et au Danemarck; le sang slave y était partout mêlé de germain. Elle ne tarda pas à passer tout entière sous d'autres lois.

La Poméranie et les lieux où devait fleurir Dantzick, les champs marécageux qu'envahit la race septentrionale des Borusses ou Prussiens descendue tard sur ces rivages, le duché souvent indépendant des Mazwres où Warsovie s'éleva, celui de Cujavie, la province des Polaques proprement dits, enfin tout le centre et le nord s'appelèrent grande Pologne.

La petite Pologne se composa du vieux royaume d'Halicz ou Gallicie, de la Russie noire, de la Wlodomirie. On peut comprendre aussi sous ce nom la Podolie, la Pokutie, les deux Wolhynie, vastes et fertiles provinces qui s'étendaient au midi jusque sur les frontières des Hongrois, des Russes rouges, des Walaques, éternels champs de bataille, déserts sanglans où se sont vidées, depuis les anciens temps jusqu'à nos jours, toutes les querelles des races amassées sur ces confins, et des monarchies nées de leurs alliances ou de leurs combats.

Tels étaient les domaines de la Pologne naissante, à cette époque de confusion où il n'y avait dans le monde que des nations mêlées, que des souverainetés étroites et flottantes. C'était encore une grande partie de ce que les anciens avaient nommé pays des Scythes ou des Sarmates; et ces peuples trouvaient dans l'attachement aux coutumes paternelles un lien commun. Chez eux, rien n'avait rompu la chaîne des traditions et des usages. Aussi la langue, les mœurs, les vêtemens même y sont restés, jusque dans le dernier siècle, semblables aux temps antiques, différens de tout ce qui était ailleurs. Les fourrures, la pelisse flottante, les bonnets de peaux de bêtes fauves, l'absence de linge, et le luxe des armes distinguaient leur costume national. Ils se faisaient remarquer, il y a peu d'années encore, par cette étroite couronne de cheveux qui ceignit, du temps même des Scythes, leur tête rasée; mode singulière où on a voulu trouver une imitation des formes monastiques et une injonction du saint-siége. Le goût d'une vie errante s'est transmis des Slaves à leurs derniers neveux, au milieu de tous les raffinemens de la civilisation. Aller à la campagne sous des tentes, voyager de campement en campement, fut toujours, chez la noblesse polonaise, l'un des passe-temps de l'opulence, l'une des marques de la grandeur.

Malgré des scissions nombreuses, cette communauté d'extraction et de pratiques devait produire celle de gouvernement et de destinée. Mais comment comprendre qu'en formant un même empire, les

peuplades sans nombre qui confondaient ainsi leurs rameaux restassent fidèles à la coutume de régler en corps de nation, tous en masse, dans une seule assemblée, les intérêts communs? Camp terrible, ces comices où tous les maîtres du sol étaient convoqués, prononçaient sur les affaires publiques, les discussions privées, les périls, le butin. Les gouvernans, les citoyens, les nobles, qui, sous le nom de diète, décidaient l'ouverture des hostilités, furent aussi les soldats qui, sous le nom de *pospolite*, mettaient à exécution le décret de guerre. L'absence eût donc été en même temps une abdication et un déshonneur. Malgré les distances, tout noble, c'est-à-dire tout propriétaire, tout homme libre accourait.

Et comme, aux yeux de cette race altière, la volonté de l'homme libre était chose que nulle puissance humaine ne devait plier à ses lois, le principe fondamental de tout ce régime fut l'unanimité des suffrages. Mais l'unanimité ne saurait se rencontrer dans des masses ignorantes et passionnées; il arriva qu'il n'y eut qu'une manière de conclure les débats : la majorité ne pouvant contraindre ses adversaires, parce qu'il y aurait eu oppression sur des égaux, ni s'abstenir de prononcer pour leur complaire, parce qu'il y aurait eu interrègne, elle les massacrait.

On présage tout ce qui se développa d'inimitiés et de discordes sous ces auspices. Tandis que les mœurs, les affections, le sang, la fortune portaient les membres de ce grand corps à rester unis, un esprit contraire les tenait divisés. Cet étrange combat a duré autant que la Pologne. Les provinces nourrissaient entre elles des rivalités profondes. Entretenues par le feu des assemblées, ces guerres intestines descendirent plus bas encore. Les woiewodies, ou palatinats, dans lesquels chaque province se divisa pour l'administration de la justice et la conduite de la guerre, conservèrent la plupart du temps les noms, les limites des établissemens primitifs d'antiques peuplades. Ils vidèrent souvent dans les diètes des différends dont l'origine remontait au temps des Slaves. Cette hiérarchie d'inimitiés arriva jusqu'aux familles; bientôt les dissidences religieuses vinrent partager en deux moitiés égales, en deux camps implacables, le corps entier de l'État; et la Pologne fut un immense champ clos, qui ne devait connaître ni paix ni trève, jusqu'à ce que tout passât sous le joug de l'étranger.

Les commencemens de la nation polonaise, c'est-à-dire les temps

où cette société imparfaite cessa, comme la nation russe, d'errer dans ses vastes déserts, sont peu ou mal connus. Kiow avait des chroniques, qu'à peine les Lakites possédaient-ils encore des cités. Le plus ancien historien de la Pologne, l'évêque Kadlubko, écrivait dans le treizième siècle. Jusqu'alors, et même long-temps après, les annales de ces contrées sauvages sont à peine confusément indiquées par des moines de l'occident, qui faisaient envoyer du camp d'Alexandre de Macédoine au chef des Slaves l'investiture de leur souveraineté, ou par des philosophes de Byzance qui en étaient revenus à croire sur la foi d'Aristote que le Danube prenait sa source non loin des colonnes d'Hercule. Aussi les récits des premiers temps ne sont-ils que de grossières imitations de toutes les histoires de l'antiquité classique, chargées de noms barbares et de miracles ridicules. Ainsi que dans ces histoires, la narration s'enfonce avec assurance dans les ténèbres de la nuit des âges, et la même série de faits se représente sans cesse sous des noms divers, soit parce que chaque historien a voulu vieillir de quelques siècles sa patrie, soit parce que, manquant de critique pour reconnaître des événemens communs dans les traditions des différentes tribus, ils se contentaient de les rapporter toutes. C'est ainsi que les fastes de la Pologne s'accordent à nommer pour premier roi du pays, premier auteur de la civilisation et des lois, un Lezko, dont le règne, souvent reproduit, ne manque pas d'être suivi d'un interrègne durant lequel douze seigneurs administrent l'empire. Ce Lezko a toujours un frère, comme le fondateur de Rome; leur vie est d'inégale durée; des crimes ou des prodiges en terminent le cours, et les chroniqueurs ne se divisent que sur la question de savoir s'il faut les donner pour fils aux patriarches ou pour contemporains aux Ptolémées.

Par malheur, un écrivain judicieux s'est rencontré, qui, troublé d'avoir à dire la vie d'une foule d'enfans de Noé, de neveux des Gracques, de beaux-frères de Jules-César, s'est avisé de rapprocher les temps, de faire vivre les Lezko, les Cracus, les Vanda, les Przémislas, les Popiel, à des époques sensées; il les échelonna entre les années 550 et 842. Dès lors, ces fabuleuses majestés ont pris dans l'histoire la place qu'il leur assigna; la critique ne les a pas encore détrônées.

Cependant, il suffit de remarquer le retour des mêmes incidens, le défaut de documens écrits, l'arbitraire des dates, la confusion où

tous ces peuples étaient plongés au temps de nos Clovis et de nos rois fainéans, pour faire sévère justice de ces récits. Lak, Lekon ou Lezko, n'est autre chose que le nom même des Lakites; c'est celui de la nation entière. Le règne de Lak doit être relégué avec ceux des Ægyptus, des Tros, des Romulus, des Scytha, des Francus, et mille autres princes, héros législateurs qui créèrent des empires et les dotèrent de leurs noms. Aussi, le frère de Lezko, qu'on prépose au gouvernement de Bohême, porte-t-il précisément le nom de Czeçko, sous lequel les Bohémiens étaient connus alors. Ce royaume eut long-temps une histoire commune avec la Pologne, et quelquefois avec des noms différens, souvent sous ce voile, les mêmes narrations ouvrent les fastes des deux peuples.

(VIIe siècle) On ne saurait cependant méconnaître quelque souvenir historique dans la tradition qui, peu après le règne de Lekon, attribue la fondation de Cracovie à un Hrac ou Cracus, dont les moines polonais n'ont pas manqué de faire un Gracchus, sorti de Rome cinq cents ans avant J.-C., pour venir civiliser leur patrie. Ce fut lui qui enseigna aux Polakes l'art de bâtir des villes, lui qui adoucit les mœurs, lui qui fit un corps de peuple de ces tribus errantes. Comme tous les héros de l'antiquité, il eut un monstre à détruire, le dragon mange-tout, autrement dit d'une façon plus sonore, Holophage. Cet Alcide soutint aussi de longues guerres contre des peuples de Gaule; sans doute, a-t-on prétendu, que Ségovèse et Bellovèse entraînèrent loin du pays des Æduens, six siècles avant J.-C; ou bien encore, disent les annalistes, ces Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, allèrent épouvanter Rome et la Grèce. La Bohême, sous un nom semblable, celui du roi Crocus, raconte la même histoire. Maintenant voici probablement la vérité.

(623) La chronique de Frédégaire, et l'auteur inconnu de la vie de Dagobert[1] rapportent que, la quarantième année du règne de Clotaire, un Franc nommé Sam ou Samon, s'associa plusieurs marchands du Sundgau, passa chez la puissante tribu des Wendes, les secourut dans une guerre qu'ils soutenaient contre les Huns, et fut proclamé roi. Cet aventurier, à qui les chroniqueurs contemporains donnent le nom de marchand, peut-être pour le déconsidérer, était,

[1] Voyez la Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, par M. Guizot, tome II.

suivant toute apparence, un de ces Francs du septième siècle qui résistaient encore au joug du christianisme. Le séjour des contrées méridionales, où, comme on disait alors, des provinces romaines, avait dégrossi ce barbare. Il étonna les Slaves par les prodiges de son savoir, leur apprit quelques-uns des arts de la paix et de la guerre, mérita ainsi de rester leur chef une trentaine d'années. On pourrait croire que ce fut lui qui, ayant ouï parler dans les Gaules des triomphes de l'aigle des Césars, donna aux siens, pour signe de ralliement, l'aigle blanche que la Pologne porte dans ses armes, et dont on rattache l'origine à la fondation de Gnesne, par Lezko, fils de Japhet, et à la découverte d'un nid[1] d'aiglons dans les fondemens. Quoi qu'il en soit, appelés par lui, ou attirés par sa fortune, des marchands du pays des Gaules arrivèrent en Slavinie; quelques-uns furent massacrés. Dagobert se plaignit, et son envoyé eut avec Samon un dialogue que les historiens francs ont évidemment altéré, mais qui fera connaître les princes de ce temps dont nos écrivains ont toujours bien d'appeler la hutte sauvage un palais, et les compagnons plus sauvages encore, une cour. L'histoire est trop souvent à refaire.

Samon aurait dit : « Nous sommes les hommes de Dagobert, et » cette terre est à lui, à condition qu'il voudra conserver amitié » avec nous. — Il n'est pas possible, répondit l'envoyé, que des » chrétiens, serviteurs de Dieu, fassent amitié avec des chiens. » — Samon répliqua : « Si vous êtes les serviteurs de Dieu, nous sommes » les chiens de Dieu; et puisque vous agissez perpétuellement contre » lui, nous avons reçu la permission de vous déchirer à coups de » dents. »

Les effets suivirent de près les paroles. Il y eut un choc violent des deux races. Les Francs furent vaincus par ceux du nord, et Samon continua trente ans de leur faire respecter ses lois.

Il est permis de supposer que le fondateur de Cracovie n'est autre que le Samon de nos chroniqueurs. Il put rester dans la mémoire comme un exilé de Rome, puisqu'il abandonnait les provinces romaines et qu'il en apportait les biens; il dut être appelé le Franc par la tradition, et notre alphabet n'ayant pas d'équivalent complet dans l'ancienne langue polonaise, on se trouva plus tard obligé d'écrire Hracus, Crac ou Gracus; cette difficulté de l'orthographe primitive

[1] Gnesne (Gniazdo) veut dire nid.

explique comment la France et la Grèce se confondent parfois dans les vieux historiens de la Pologne[1]. A l'appui de notre conjecture vient une distraction de Frédégaire, qui, oubliant que Samon conduisait les Wendes, leur donne ailleurs pour duc, sous la rubrique de la même année, un certain Walluc, c'est-à-dire Gallus ou Gaulois[2]. Enfin, le nom même de Samon n'a pas été entièrement perdu. On peut le retrouver dans ces Pr-sémi-slas, Semovit, Lesnemi-slas, c'est-à-dire Samon le Fort et le Glorieux, tous précédés ou suivis comme Cracus d'un Lezko; comme Samon régnant une trentaine d'années avec gloire, laissant un souvenir respecté, vivant au milieu des prodiges, et assignés à des temps où n'ont point pénétré les clartés de l'histoire.

Au premier de ces héritiers de Cracus succède une femme, la reine Wanda, Sémiramis vertueuse et charmante, dont la légende poétique est simplement l'histoire de la nation Wende, en jouant sur son nom qui voulait dire appât. Cette princesse, dont la beauté avait des rois pour victimes et désarmait les nations rangées en bataille, finit comme la reine d'Assyrie, par un suicide et une apothéose. Les historiens découvrent après elle dans les forêts sauvages de la Sarmatie, un orfèvre habile, Pr-sémi-slas, qui mérita le diadème en sauvant par son génie guerrier les Slaves prêts à périr. Ce nouveau Samon a pour héritiers d'autres Lezko dont la vie est tissue de prodiges renouvelés d'Hérodote, et à leurs règnes brillans succède la longue tyrannie des Popiel, deux monarques dont le nom est aussi celui d'une ancienne divinité de la contrée, et qui ont pour capitale Gnesne, la ville sainte de la Pologne idolâtre, le siége primatial de la Pologne chrétienne. Tous leurs prédécesseurs parent le trône des vertus de l'âge d'or. Eux seuls sont des monstres effroyables. Dans les Popiel revit personnifié l'empire du paganisme.

(VIIIe siècle) Tous ces princes qui n'ont ni régné, ni vécu, portent dans les annales polonaises le nom de dynastie de Lezko ou première dynastie. Les mêmes nuages s'étendent sur le huitième siècle tout entier. On ne sait rien de cette époque reculée, sinon qu'alors les Polaques étaient soumis à autant de chefs de guerre ou woiewodes qu'il y avait d'associations, et réunis seulement par la conformité

[1] Voyez Durocher, *Observ. prélim.*, p. 42.

[2] On sait que le *w* se change fréquemment en *g*, comme dans ces mots, Wilhelm — Guillaume, Wales — Galles, guerre, guerrier, — war, warrior.

des mœurs, du langage, quelquefois des périls. Tour à tour les alliés ou les ennemis de Witikind, ils furent de ces peuples auxquels Charlemagne fit une telle guerre que « l'aimable empereur, au dire » du moine de Saint-Gall, ordonnait de toiser les jeunes garçons et » les enfans même avec une épée, et de décapiter tous ceux qui » excéderaient en hauteur cette mesure. »

C'est chose curieuse que d'entendre les chroniqueurs qui font ces récits, ignares héritiers du langage et de l'orgueil des Romains, prodiguer à tout ce qui n'était pas compris dans le nouvel empire le titre de barbares. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette prétention était et reconnue et fondée. Il y avait une différence profonde de civilisation suivant les différentes fortunes. Les peuples qui n'avaient pas changé de patrie n'avaient pas non plus changé de condition. Les Slaves n'opposaient aux soldats francs, heureux possesseurs de toutes les armes des légions romaines, que des arêtes taillées en flèches ou en javelots, et redoutables seulement par le venin de vipères dont ils les empoisonnaient. Telle était la supériorité des barbares du midi sur ceux du septentrion, qu'on voit dans les chroniques un capitaine de Charlemagne partir pour une de ces expéditions en s'écriant : « Que m'importent ces petites grenouilles ! » j'en portais çà et là sept, huit et même neuf, enfilées sur ma » lance, et murmurant je ne sais quoi. C'est bien à tort que » notre seigneur roi et nous, nous fatiguons contre de pareils » vermisseaux. »

(IXe siècle) L'avènement au pouvoir change promptement les races aussi bien que les simples hommes. Les maîtres des provinces romaines étaient comme des parvenus, déjà méconnaissables dans leur existence nouvelle. Ces premiers venus du nord imposaient si bien à l'univers de ce temps-là, qu'on voit les chefs des Slaves comparaître en justiciables aux plaids de Louis-le-Débonnaire. C'était Rome, sa puissance tombée, ses souvenirs, son ombre que les nations croyaient honorer en s'inclinant devant les hôtes farouches assis sur ses ruines.

Rome et Byzance étaient restées grandes dans les respects du monde barbare. Il semblait que quelque chose du vieil effroi des pères à ces noms puissans fût passé dans le sang des fils. L'autorité des lumières, de l'opulence, d'une religion plus sainte leur rendaient en crédit ce qu'elles avaient perdu en force. C'est là un des plus glorieux tributs que la civilisation ait reçus de la barbarie.

La ville de Constantin du moins, toute battue qu'elle était par les orages, se montrait encore à la tête d'un empire. Elle avait des princes, des frontières, un reste d'armée. Rome ne possédait que son nom, mais ce nom était si grand qu'il avait suffi pour élever la chaire de saint Pierre au-dessus de tous les trônes ou plutôt de tous les pavois guerriers d'alors. Mesurant la puissance des souvenirs, du nom, des formes de la domination romaine, Charlemagne, admirable génie, l'homme de tous les siècles qui laissa son siècle le plus loin derrière soi, avait inventé de ressusciter en Occident à son profit la majesté des Césars. Le sacerdoce et l'empire se disputèrent dès lors le privilége de conférer aux chefs des nations nouvelles les honneurs de la royauté. Le pontife chrétien qui officiait au Capitole faisait ainsi valoir l'héritage de Samuel ; le barbare qui s'appelait empereur, celui d'Auguste et de Trajan.

Cette habile innovation favorisa singulièrement les progrès du christianisme et ceux de la civilisation dans le reste du monde. Clovis s'était paré des titres de patrice et de consul, pour briller de quelques-uns de ces reflets de gloire qui partaient toujours du trône des Césars. Le chagan (shahkan) des Hongres, le duc des Slaves de Bohême, avaient brigué ce titre de rois qui devait faire d'eux des membres de l'empire, et leur assurer un appui contre les hordes farouches du nord. En cessant d'être un pouvoir domestique pour devenir à la fois une dignité romaine et un sacerdoce chrétien, la royauté semblait ne devoir plus dépendre du caprice des sujets. Pour accomplir cette révolution, les chefs devaient d'abord convertir les peuples ; et les peuples, auxquels des cultes sauvages ne suffisaient déjà plus, étaient promptement illuminés des clartés ou éblouis des mystères d'une religion, qui, cherchant ces cœurs farouches, les faisait battre enfin pour autre chose que les joies du combat et celles du pillage. D'ailleurs, la polygamie tombait devant l'Évangile ; l'esclavage semblait devoir être adouci par sa parole. Le christianisme se trouvait avoir pour sectateurs les serfs et les femmes, les nations et les rois.

Vers la fin du dixième siècle, l'Évangile pénétra chez tous les peuples d'origine slavonne. Les Lithuaniens seuls restèrent avec leur impur fétichisme, tradition méconnaissable des religions orientales [1].

[1] M. Maltebrun, dans le volume 6e qui vient de paraître de sa *Géographie universelle*, et nombre d'autres savans révoquent en doute ces rapports. Nous persistons cependant à croire à l'origine indienne des cultes slaves, et nous espérons

Mais la religion chrétienne, par la manière dont elle arriva aux duchés du Borysthène et à ceux de la Vistule, éleva entre eux une barrière plus grande que celle des distances, des inimitiés locales, des penchans contraires. Ceux qui touchaient l'empire grec passèrent sous le joug du schisme de Byzance, ceux qui regardaient Rome et l'Europe furent éclairés des lumières de l'église latine. Ici, les temps historiques s'ouvrent pour ces contrées.

C'était l'époque où la postérité de Robert-le-Fort se frayait le chemin au trône des Carlovingiens déchus, en sauvant la France du joug de l'étranger. La maison de Rurik, cet aventurier scandinave dont le sang s'est perpétué six cents ans sur les trônes du nord, régnait alors chez la nation russe. Sur la Pologne régnait la maison de Piast, la seconde dynastie que compte l'histoire, la première que la critique avoue. Cette nouvelle famille de rois, dont le berceau se perd encore au milieu des fables, est ainsi appelée du nom de son fondateur, paysan obscur, et monarque bienfaisant, comme la plupart des demi-dieux de la Pologne. Ce Piast avait été pris à la charrue par les chefs de guerre, et désigné à leur choix, tout idolâtre qu'il était aussi bien que son peuple, par deux anges du ciel : c'est toujours la légende du marchand, de l'orfèvre, du Franc Samon. Il est même à remarquer que ses successeurs sont encore des Semo-vit, ou Semo-mislas et des Lezko. On peut conjecturer que le premier chef habile entre les Polaques qui sut, après l'heureux étranger, reprendre son ouvrage en ralliant ces tribus errantes, fut surnommé Piast, mot qui veut dire moyen et soutien. Ce surnom se sera transmis comme un titre de gloire, et une sorte de distinction nationale. En effet, depuis la chute de la nombreuse lignée de rois qui en fit son patrimoine, et qui reste ainsi désignée tout entière, on a toujours appelé des Piasts les citoyens polonais donnés pour compétiteurs aux candidats d'origine étrangère lors des vacances du trône. Jean Sobieski, par exemple, était un Piast.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités, les dynasties de Piast et de Rurik avaient, dit-on, compté quatre ou cinq règnes; Olga, princesse de Kiow, que les historiens grecs appellent archontesse de Russie, était allée, depuis quelques années (955), abjurer dans Byzance le

parvenir à le démontrer ailleurs. (Cette note était écrite avant la perte que les sciences déplorent.)

culte des dieux slaves, lorsque deux princes, dont la vie est tissue de crimes et de miracles, Micislas en Pologne, Wladimir en Kiovie (967), comprirent le baptême parmi les clauses d'une alliance de famille qu'ils formèrent, le premier avec les rois de Bohême, le second avec les empereurs de Constantinople (998). Dambrowçka et la princesse Anne eurent la gloire d'être des Clotilde de ces derniers Clovis. Il fallut que le pape Jean XIII envoyât des prélats tirés de France et d'Italie, pour occuper les siéges créés aussitôt dans les duchés sauvages de la Pologne. Quand Micislas, pour prix de sa conversion, réclama ce titre de roi qui faisait l'envie de tous les chefs barbares, qu'Étienne de Hongrie venait d'obtenir, il essuya un refus glorieux pour le saint-siége. Benoît VII déclara ses peuples trop adonnés au brigandage et trop cruels envers leurs esclaves pour avoir à leur tête un prince honoré de l'onction sainte.

(XIe siècle) Quelques années après, l'empire fut moins difficile que le sacerdoce, et le fils de Micislas, Boleslas Chrobri, l'un des plus grands hommes de la maison de Piast, guerrier terrible, qui fit un moment rentrer dans le sein de la mère-patrie les royaumes de Russie et de Bohême, Boleslas, disons-nous, reçut des mains même d'Othon III, dans l'église de Gnesne, le bandeau des rois (1000). Toujours plus puissante, Rome contesta cette investiture, et les quatorze premiers successeurs de Boleslas renoncèrent au nom royal, pour ne pas payer le prix auquel les souverains pontifes voulaient mettre leur sanction.

Cependant, la race slavonne était rentrée enfin tout entière dans la grande famille des nations chrétiennes et policées; et, chose singulière, il arriva que la religion de J.-C. développa chez les Slaves d'occident les élémens de la liberté, chez les Slaves d'orient ceux de la servitude publique. Il devait arriver encore que la liberté serait mortelle aux premiers, que le pouvoir absolu ferait des seconds le peuple le plus formidable de la terre. Tel est l'étrange tour que prennent quelquefois les choses humaines!

Le christianisme fit pour la monarchie de Rurik ce qu'il avait fait pour l'Europe féodale : il donna aux esclaves un refuge, au chef de la nation un appui dans le sacerdoce. Kiow était alors le siége d'une civilisation superficielle, grossière, dépravée. C'étaient les corruptions du Bas-Empire transportées chez les barbares. Les arts et les vices même de la Grèce eurent besoin du concours des classes inférieures :

elles se relevèrent. La noblesse, au contraire, restait ignorante et devenait efféminée : c'était renoncer à la puissance. Les grands-ducs achevèrent de recueillir cet héritage ; et, comme les travaux, l'instruction, les austérités du sacerdoce répugnaient à la mollesse des seigneurs, les serfs purent prétendre à ces honneurs et à ce pouvoir nouveau ; ils inclinèrent vers l'autorité souveraine avec l'obséquieux empressement des fortunes nouvelles. Le mariage des popes changea bientôt le clergé en une sorte de classe moyenne, distincte du gros de la nation par ses lumières, de l'aristocratie par son extraction et ses habitudes : elle se trouva liée d'intérêts avec le trône, et fit de l'obéissance passive une superstition de plus pour le peuple le plus superstitieux de la terre.

Par l'introduction de la langue grecque et la haine qu'ils vouèrent à l'église latine, les prêtres fermèrent tout accès aux législations plus généreuses, aux coutumes plus indépendantes de l'Occident. Cette milice religieuse servait ses princes comme elle allait quelque jour servir les musulmans dans Byzance. A sa voix, une sorte de discipline mystique unit tous les Russes dans un culte fanatique pour la volonté du maître. Aussi, durant une suite de plusieurs siècles, ne voit-on de guerres civiles que par l'hésitation de l'obéissance entre des frères qui se disputaient, les armes à la main, l'héritage sanglant du trône. Un historien remarque que, dans les divergences religieuses, à peu près les seules que les annales russes présentent, on a vu des hérétiques préférer la mort au plus grand malheur qu'ils comprissent, l'obéissance, au plus grand crime qu'ils connussent, la révolte : bizarre et terrible peuple chez qui la soumission ne savait finir, la rébellion commencer qu'au suicide !

Toutes ces causes ont fait de la Moscovie une nation et presque une armée de serfs intrépides, qui, malgré la longue léthargie où la plongèrent les deux siècles de l'invasion des Tartares, a rapidement grandi en civilisation et en puissance. C'est qu'autant le pouvoir absolu est malfaisant et corrupteur chez les peuples adultes, autant sa tutelle puissante les fortifie dans leur premier âge. La liberté leur serait mauvaise alors, comme aux jeunes hommes la volupté trop tôt goûtée. Le despotisme est un maître sévère qui développe, qui éclaire par une rude discipline et des moyens violens ; la liberté, une institutrice indulgente qui énerve, corrompt et tue. Ceci nous ramène à la Pologne.

Entourée de nations à demi-sauvages et ne communiquant avec elles que par le pillage et la guerre, la Pologne n'avait point allégé, pour les masses asservies, le poids de leurs fers. Les honneurs de l'Église ne pouvaient descendre jusqu'à des êtres aussi incultes que dégradés. Le maître, le noble, la vraie nation, se saisit sans partage de ce nouveau moyen d'empire, et l'intervention de la puissance religieuse fut un poids de plus qui écrasa la classe déshéritée.

En même temps que l'esclavage ne se trouva point adouci, l'autorité royale ne se trouva point fortifiée. Le clergé ne forma jamais un ordre ; il eut rarement des intérêts à part ; c'était comme nobles, et non comme évêques, que les chefs de l'église polonaise intervenaient dans les affaires publiques. Ce ne fut pas aux sujets qu'ils parlèrent d'obéissance, ce fut aux rois. Plus d'un prince tomba devant l'opposition des évêques. Le sacerdoce, en donnant à la multitude ombrageuse des assemblées d'habiles interprètes et en quelque sorte des tribuns sacrés, ne fit, par cette fatalité qui tourna tous les incidens contre la Pologne, que créer au trône des périls nouveaux, à l'anarchie une nouvelle puissance.

Ajouterons-nous que l'introduction de la langue latine comme langue religieuse, et par suite comme langue politique du pays, produisit dans les termes une confusion qui ne tarda point à passer dans les pouvoirs? Le mot de république polonaise fut employé d'abord dans le sens général où les Romains le prenaient d'habitude, sans y attacher la condition de formes particulières de gouvernement. Les étrangers l'entendirent bientôt dans l'opposition qu'il a présentée chez la plupart des modernes aux doctrines et aux institutions de la monarchie. Les Polonais finirent par le comprendre comme on faisait au dehors, et c'est une chose curieuse que de suivre dans les écrivains ou les orateurs les progrès que fit cette méprise et les résultats qu'elle a enfantés. On en vint à s'épouvanter de tout rapport avec les royautés héréditaires et puissantes du reste de l'Europe, comme d'une infidélité aux traditions des ancêtres, aux constitutions antiques de l'État, au nom même adopté par la patrie.

Les publicistes nationaux ou étrangers qui ont traité de la constitution polonaise, se sont donné grande peine pour chercher dans ce chaos sanglant des lumières sur les formes primitives et les droits antiques de l'autorité royale. Le flambeau de l'histoire ne pouvait que leur prêter un jour trompeur. On trouve des précédens pour

l'ordre héréditaire ; on en trouve pour l'ordre électif. Les écrivains ont, au gré de leurs passions, épaissi ces nuages. La vérité est que long-temps ces peuples ne possédèrent pas de droit public. Ils n'avaient que des coutumes ; le *krole* fut dans ses palais de bois, comme auparavant sous les tentes, président des assemblées, général et juge : ce poste appartenait à qui le recevait du vœu de tous. Seulement, il arriva que ce vœu fut renfermé long-temps entre les membres d'une même famille, parce que les parens du chef avaient pu se former de longue main une clientelle, qu'ils avaient pu s'honorer par des commandemens et des batailles. C'est ainsi qu'au milieu des choix arbitraires, des élections sanglantes, des dépossessions, des catastrophes, la maison de Piast réussit à régner quatre cents ans ; alors les nobles, épars sur un vaste territoire, ne sentaient pas la royauté. Dès que la civilisation eut compliqué les ressorts, l'impatience native se tint toujours en éveil. La vieille liberté sarmate fut mise constamment en pratique, et une grande nation demeura ce qu'avaient été les hordes nomades, un camp où le glaive régnait, où le sang ruisselait à flots.

Cependant, une fois, la noblesse parut comprendre l'utilité de la concorde et celle d'un trône placé au-dessus de tous les orages (1025). Après le grand Boleslas Chrobri, était venu le règne du faible Micislas II qui laissa la Bohême, le Holstein et le Mecklembourg se détacher pour jamais du faisceau de la domination polonaise (1034). Son fils Casimir, encore mineur, fut élu roi. La reine-mère Rikza fut élue régente par des hommes à qui plaisait le gouvernement d'un enfant et d'une femme. Mais cette femme prit à la lettre le titre qu'elle portait. Elle voulut régner, tenta d'améliorer le sort des classes inférieures, fut chassée avec ses fils (1036) et vit régner à sa place les dévastations, le meurtre, la terreur. En ce moment, les serfs se soulevèrent. Ils avaient reçu le christianisme comme un bienfaiteur, et ses promesses temporelles n'étaient pas tenues ; leur rébellion obligea la noblesse, qui ne savait qu'opprimer, à s'occuper de se défendre. Elle recourut dans ce péril aux miracles, à la prudence, à l'ordre, enfin à la royauté : ses députés cherchèrent par toute l'Europe le jeune roi proscrit (1040).

Ce prince, le premier des rois de Pologne du nom de Casimir, le premier que la France vit passer de ce trône lointain dans un de ses cloîtres, s'était lié par des vœux éternels à la vie monastique, dans

l'abbaye déjà célèbre de Cluny. Il grandissait en paix sous les auspices du roi Henri Ier, tout occupé alors de contester la Normandie à l'illustre bâtard qui allait soumettre l'Angleterre.

A l'aspect des grands de Pologne arrivés à Cluny pour lui offrir sa couronne perdue, le jeune religieux s'étonna. Les grands aussi, en voyant revêtu du cilice le prince qui devait conduire leurs armées, hésitèrent. Mais le saint-siége intervint; trois pontifes se disputaient dans Rome, les armes à la main, la chaire de saint Pierre. L'un d'eux consentit à briser les chaînes sacrées de Casimir; et le jeune bénédictin régna. Il régna, soumit les factions, et fit rentrer les serfs dans le sommeil dont cette classe déshéritée ne devait plus sortir.

(1058) Casimir Ier laissa un fils d'un génie plus haut que lui, grand homme de guerre, l'effroi des étrangers, le conquérant de la Kiovie, le vainqueur des Bohêmes et des Pruczieus, mais destiné à expier, malgré sa gloire, la paix intérieure du règne précédent. Boleslas II était son nom. Les Russes l'avaient surnommé l'intrépide. Il trouva ses sujets fatigués d'obéir, et l'évêque de Cracovie fut pour lui un adversaire plus redoutable que les princes ses voisins. Ce prélat, appelé Stanislas Szczepanowski, battait en brèche l'autorité royale, et ressuscitait les morts (1079). Lassé de ses agressions et de ses miracles, Boleslas, au lieu de respecter sa divine puissance, se délivra, dit-on, de lui par un assassinat. Aussitôt Grégoire VII, ce conquérant sacré devant qui s'étaient humiliés Robert Guiscard, Salomon de Hongrie, le malheureux empereur Henri IV, arrive avec ses foudres au secours de la liberté polonaise en péril (1081). Il lance l'interdit sur le royaume, délie les peuples de leurs sermens, sanctifie l'évêque, dépose le roi, le réduit à errer, sans pain et sans asile, dans l'Europe remplie alors du ferment des croisades. Depuis ce temps, tout roi de Pologne, avant d'être couronné, va verser des pleurs sur le tombeau de saint Stanislas, et demander pardon au pontife, au saint-siége, à Dieu, du forfait de son prédécesseur. Depuis lors aussi, l'histoire répète fidèlement les anathèmes de Grégoire VII et ceux des écrivains nationaux contre la mémoire de Boleslas. Tous racontent les crimes sans nombre qui avaient soulevé ce qu'ils appellent les pieuses remontrances de l'évêque de Cracovie. Un de ces crimes est d'avoir voulu, assure-t-on, obliger toutes les femmes de son vaste empire d'allaiter de jeunes chiens, et de paraître toujours en public, portant suspendus à leur sein découvert ces étranges nourrissons. Des

fables si ridicules et les chroniques bien lues disent assez que, dans les luttes où le sujet perdit la vie et le roi la couronne, le bon droit était du côté de l'autorité royale.

C'est ainsi que la proscription des princes, et après leur mort les calomnies de la postérité, échos fidèles des calomnies contemporaines, ont châtié tous ceux qui ont fait effort pour créer au sein de la Pologne un pouvoir solide et tutélaire. Rien n'est plus étrange que de voir les annalistes modernes de cette malheureuse contrée, quels que soient leur pays et leur doctrine, répéter docilement ce qu'ils nomment les cris de la nation contre des despotes farouches. Ce sont les faits qui crient, et crient en vain contre de tels jugemens. On transcrit toujours les devanciers; les devanciers étaient des gentilshommes ou des prélats qui ne comprenaient pour leur patrie, comme eux-mêmes s'exprimaient, que *la liberté* et *l'égalité*, antique formule de ces peuples qu'ainsi la révolution française n'eut pas la gloire d'inventer, qu'elle n'eut point la force d'appliquer mieux. Le premier écrivain judicieux qui recueillera les fastes de la Pologne, protestera souvent contre les décisions de la fortune, en réformant tout aussi souvent les arrêts de l'histoire.

Les Polonais, au contraire de ce qui s'est toujours passé dans le reste du monde, ne laissèrent le pouvoir s'affermir qu'aux mains de monarques imbécilles. Là, ce furent toujours les grands rois qui tombèrent : ceux-là se perdaient en tentatives hardies pour plier au joug des lois les hommes libres, et adoucir aux serfs le joug de l'esclavage.

Ainsi, l'autorité suprême, qui allait partout s'enrichissant des dépouilles de la puissance féodale, ne fit en Pologne que s'affaiblir par le progrès du temps. Toutes ses prétentions d'agrandissement venaient se briser contre une masse d'hommes compacte, indépendante, courageuse, où il n'y avait prise nulle part pour les menaces ni les divisions. Dans leur ambition de liberté, dans leur fierté jalouse, les nobles ne supportaient entre eux aucune distinction; ils repoussèrent long-temps les ordres étrangers, et ne connurent point, jusque vers les derniers temps, les titres n'ont plus que les institutions et les charges féodales dont ces titres sont aujourd'hui une ombre et un souvenir. Ils allaient jusqu'à vouloir que chacun fut égal à tous. C'est donc, pour vrai dire, à une démocratie de nobles que la royauté avait affaire. Les Piasts multiplièrent des efforts habiles pour créer, au sein de cette démocratie, des grands; à côté de ces nobles, une

bourgeoisie. Ce furent choses également difficiles à faire. Dans une hérédité constamment orageuse et souvent rompue, nul dessein ne pouvait être exécuté avec persévérance. A la différence des autres États, ce furent là les sujets qui eurent une politique uniforme et suivie.

Ailleurs le temps avait promptement établi des hiérarchies. L'ordre héréditaire s'était propagé depuis la royauté jusqu'au moindre fief, par le besoin réciproque d'assujétir la nation vaincue et d'assurer à chacun sa part de conquête. En Pologne, les woiewodes ou chefs de guerre, d'administration, de justice, qui prirent de l'Empire le nom de palatins, les castellans, lieutenans des woiewodes, les starostes, sortes de bénéficiers, de magistrats, de commandans d'armes inférieurs, loin de fonder une aristocratie en se perpétuant dans leurs charges, ne furent pas toujours nommés par le prince. Leur autorité, celle surtout des palatins, excita également les ombrages des rois auxquels ils devaient obéir, et des nobles auxquels ils devaient commander. Il n'y eut donc, pour ainsi dire, ni lien ni autorité nulle part.

On ne s'étonnera point que de tels hommes joignissent à cet orgueil qui ne supporte rien au-dessus de soi, celui qui abat, foule aux pieds, écrase tout ce qui est au-dessous. De peur d'avoir à partager la puissance des inférieurs élevés en richesse et en lumière, ils attachèrent le déshonneur à toute profession utile comme à une marque de servitude. Leur maxime fut que la noblesse ne se perd pas par l'indigence et la domesticité, qu'elle se perd par le commerce et l'industrie. Leur politique s'affermit dans l'ancienne coutume d'éloigner du métier des armes la masse entière des serfs, et parce qu'on avait appris à les craindre, et parce que l'on continuait cependant à les mépriser. Enfin, s'effrayant de tout concours comme d'un péril, de toute supériorité comme d'un outrage, de tout pouvoir comme d'une usurpation, de tout travail comme d'une déchéance, c'était une société qui se constituait en hostilité avec tous les principes sur lesquels reposent les sociétés humaines.

Affaiblis de cette manière comme l'étranger par leur liberté autant que par leur tyrannie, inférieurs à tout ce qui les entourait en nombre ainsi qu'en discipline, les Polonais furent le seul des peuples belliqueux connus dans le monde à qui la guerre ou même la victoire ne donna jamais ni des conquêtes, ni la paix. D'uniformes combats contre

les Allemands, les Hongrois, les Moscovites, les pirates du nord, tous acharnés déjà sur la Pologne comme sur une proie dévouée, occupent la suite entière de ses annales. Elle vit la Moravie, les Marches, le Brandebourg, la Poméranie passer successivement sous d'autres lois, comme avaient fait la Bohême et le Mecklembourg, sans songer à fonder dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un rempart qui protégeât contre la marche progressive de l'étranger les restes de sa grandeur. Elle devait subir jusqu'au bout tous les malheurs d'une aristocratie impitoyable et d'une folle égalité.

(XIIe siècle) Vainement le temps dans sa marche, en brisant le faisceau de cette égalité farouche et oppressive, réunit où les rois avaient échoué. La Pologne devait, dans le cours entier de ses destinées, différer des autres nations européennes. Chez elle, une bourgeoisie germa d'abord ; l'aristocratie fleurit plus tard, et il arriva de cette combinaison que toutes deux furent sans racines. Nous allons voir la première naître et périr aussitôt ; la seconde, dans ses efforts pour s'établir au pouvoir, a de nos jours déterminé la chute de son pays.

Le douzième siècle fut un long incendie. La Silésie, prête à se séparer à son tour du tronc antique, et à livrer ainsi le cours même de l'Oder en des mains ennemies ; les nouveaux États qui se formaient des débris de la puissance polonaise et la Baltique et le Danube, agrandis aux dépens de la mère-patrie ; les incursions des Lithuaniens, des Hongrois, des Prussiens, de ceux de Brandebourg, encouragées : tous ces peuples prenant l'importance que perdaient les fils des Slaves ; des révolutions, des interrègnes, des massacres, telle se présentait la Pologne lorsque deux grands événemens se passèrent.

(XIIIe siècle) Impuissante à se défendre contre les Prussiens, ces barbares campés au centre de son territoire, elle appela (1230), pour sauver sa foi et son indépendance, un funeste secours, celui de l'ordre Teutonique. Croisés qui n'avaient plus rien à faire en Palestine, guerriers qui cherchaient des païens à vaincre et des foyers à conquérir, prêtres qui disaient la messe leur cuirasse sur le dos et leur glaive au flanc, ces chevaliers furent installés dans le palatinat de Culm pour baptiser les Prussiens dans le sang et défendre la république des assauts de ces colonies sauvages. Mais bientôt la république eut ses défenseurs mêmes à combattre ; ce furent d'autres guerres acharnées ; et le jour devait arriver où sujette des margraves de Brande-

bourg et suzeraine des Prussiens convertis par le fer et le feu, cette congrégation de soldats sacrés constituerait aux dépens de la Pologne une puissante monarchie; et, chose bizarre, la plus grande des souverainetés protestantes du continent.

(1240) En même temps que l'ordre Teutonique, d'autre hôtes parurent au sein des provinces polonaises. Ceux-ci ne s'annonçaient pas comme des confesseurs, des colons, des alliés; l'incendie volait devant eux. La destruction, la mort, des barbaries effroyables formaient leur cortége. Là où ils avaient passé, il ne restait pas pierre sur pierre; il ne restait pas derrière eux âme vivante. Tout ce qui ne tombait point égorgé, les femmes, les enfans, des populations entières, troupeaux chargés de plaies et de chaînes, se voyaient traînés en esclavage. L'Europe s'ébranla d'épouvante. C'était une inondation de Tartares, les soldats des héritiers de Tchengis-kan qui venaient rendre aux nouvelles nations de l'Europe les maux qu'elles-mêmes avaient autrefois versés sur les terres de la domination romaine. Le duché de Moscou, la république de Novogorod, puissante par le commerce et par les armes, tous les États russes, toute la Lithuanie plièrent sous le torrent destructeur. La Pologne fut sillonnée en tout sens de ses ravages.

Boleslas V ou le Pudique régnait alors. Seul prince de ce nom qui n'ait pas été un grand homme; c'était une sorte de moine couronné qui priait au lieu de régner et de combattre. Sur ce même trône où, de l'aveu du saint-siége, plusieurs monarques arrivèrent du cloître pour être époux et rois, il se croyait obligé à laisser sa femme stérile à ses côtés comme son épée: un tel prince devait abandonner son royaume aux barbares. Une colonne de feu, envoyée d'en haut à sa prière, fut à peu près l'unique défense qu'il leur opposa dans les champs de la Silésie (1241). Par malheur, la magie servit les infidèles mieux encore; ils vainquirent le miracle par les enchantemens, et les Polonais par le glaive. L'Allemagne crut toucher à sa dernière heure.

Cependant, ces combats et ces défaites même sauvèrent l'Occident. Les Tartares fatigués ne purent que promener leur furie d'un bout de la république à l'autre. Ce fut entre le Volga et la mer Noire qu'ils fixèrent leurs établissemens, ayant les descendans de Rurik pour tributaires et pour vassaux, détruisant ou du moins arrêtant pour longues années dans le Nord les rapides progrès de la civilisation grecque, privant ainsi la Pologne de l'utile voisinage de peuples po-

licés, et fixant une guerre opiniâtre depuis le long de ses confins.

Misérable émule de son glorieux contemporain le grand roi saint Louis, Boleslas pesa cinquante ans sur ses peuples du poids de son ignorante et désastreuse piété (1277). Après lui, tous les fléaux déchaînés contre la république, les invasions de ses voisins, les guerres de ses woiewodes, les attentats des évêques, l'anarchie, continuèrent leurs ravages cinquante ans encore, sous les règnes confus de Lezko-le-Noir, de Pr-zémi-slas II (1295), qui reprit le titre de roi pour consacrer sa puissance et mourut assassiné (1296), de Wladislas Lokietek et du roi de Bohême Wenceslas, appelés tour à tour au trône par les factions (1300).

Enfin, la couronne, que se disputaient tous les princes du sang de Piast, se fixa, parmi ces orages, au front de Casimir III, et tout changea (1333). Spirituel et poli, doux mais ferme, habile dans la guerre, plus habile dans la paix, amoureux des sciences, des lettres, des arts et trop amoureux des femmes, tel était ce prince qui sut se rendre respectable aux factions ainsi qu'à l'étranger. Des victoires signalèrent ses commencemens; il ne triompha que pour pacifier. La paix fut achetée au prix de deux belles provinces; il fallut souscrire la cession définitive de la Silésie et de la Poméranie, que ses prédécesseurs n'avaient pas su défendre. Après la ligne de la Saale, après celle de l'Elbe, après celle de la Sprée, la barrière même de l'Oder se trouvait perdue; mais le Brandebourg et la Bohême, contraints de poser les armes sans prétendre à des conquêtes nouvelles, l'ordre Teutonique dépossédé de la Cujavie, les Lithuaniens réprimés, la Wolhynie reprise sur les Tartares, ces peuples rejetés pour jamais derrière le Borysthène, toutes les frontières enfin affermies, c'étaient là des biens immenses, et la Pologne respira.

L'heureux Casimir sut en même temps forcer la noblesse épuisée à l'obéissance. Les lois régnèrent; leur niveau courba ces têtes indociles. Toujours mêlée avec l'administration et le commandement militaire, la justice fut du moins dépouillée de quelques-unes de ses formes barbares. On vit de sages réglemens établis, des places fortes construites, des monumens élevés, des arts conviés de tous les coins de l'Europe, une riche université fondée au sein de Cracovie. Cette université reçut et conserva le nom de ville de Sorbonne, en mémoire de ce que des docteurs de la Sorbonne de France vinrent enrichir de cette institution la capitale que le Franc Samon avait bâtie.

Casimir, roi législateur, prit surtout en pitié la servitude des classes inférieures; son règne se composa d'efforts pour les relever de leur misère. Le siècle affreux qui venait de s'écouler avait commencé, par ses calamités même, l'établissement d'une classe moyenne. Il fallut bien, sous le poids de tant d'invasions, enrégimenter les serfs; et le métier des armes, les faveurs des rois créèrent parmi eux quelques existences favorisées. L'introduction des arts de l'Europe dota quelques cités d'une bourgeoisie plus éclairée que l'ordre équestre, enrichie par ses travaux, empressée à recueillir la dépouille des maîtres du sol ruinés par la guerre, initiée par l'amour de l'étude à la connaissance des lois romaines, et par la connaissance des lois aux charges de l'administration, quand une administration se forma. Déjà Lezko-le-Noir avait introduit en Pologne ces libertés municipales qui, sous le nom du droit de Magdebourg, propageaient dans les provinces allemandes toutes les prospérités. Casimir fit plus; il osa consacrer pour les paysans le droit de devenir soldats, instituer pour les nobles qui assassinaient des serfs la peine d'une amende de plusieurs écus, régler les priviléges des citadins, leur accorder une juridiction, aplanir devant eux l'accès du sacerdoce, appeler même aux diètes les bourgeois de quelques-unes des villes les plus florissantes. Il voulait élever ces communes au rang d'un ordre dans l'État, et, inquiet de leur faiblesse, il imagina de prendre au dehors une bourgeoisie toute faite pour la transplanter dans les déserts de la Pologne. Des ouvriers, des négocians, des juristes, des professeurs, accoururent en foule d'Allemagne dans ses cités agrandies. La république brilla d'un éclat inusité. Cracovie posséda en même temps dans ses murs les rois de Danemarck, de Chypre, de Hongrie, l'empereur Charles IV, nombre de princes qui venaient assister au mariage d'une nièce de Casimir; et telle était la condition où les classes industrieuses et éclairées s'étaient élevées promptement, à l'ombre de la protection royale, qu'un bourgeois d'immense richesse, l'Allemand Verync, reçut un jour à sa table toutes ces têtes couronnées. Il fut même revêtu de la charge de trésorier de la couronne. C'était le temps où dans l'Europe entière le peuple des cités faisait effort pour prendre rang parmi les puissances, où se pressèrent à la fois, témoignages d'une grande et profonde réaction, les triomphes de la liberté helvétique, les tentatives de l'Anglais Wat Tyler, la domination de ce Rienzi, le dernier tribun des Romains, la querelle des Phallburgers d'Allemagne, le règne enfin

des fameux états de Paris, et la rapide fortune d'Étienne Marcel ; c'était le temps de la publication de la bulle d'or et des débuts de Charles-le-Sage.

A force de bienfaits, le roi de Pologne encourut ces remontrances de l'évêque de Cracovie devant lesquelles ses prédécesseurs étaient souvent tombés du trône. Le prélat trouvait un trop plausible prétexte dans les tendres faiblesses et les désordres croissans du prince. Casimir sut plier à propos, mais sans déposer ses droits au titre de roi des paysans dont ses contemporains le poursuivirent, et que la postérité ratifie en mettant à la place le surnom de Grand.

L'habile monarque s'était occupé cinquante ans de donner à la Pologne ce dont elle a manqué, un peuple et des lois. Malheureusement cette vie glorieuse eut enfin un terme (1370) ; et il y a un instinct, nommé esprit de corps, qui ne meurt pas, qui éclaire, plus sûrement que ne feraient les calculs du génie, les masses les plus bornées sur les intérêts communs. La démocratie nobiliaire se mit à détruire les créations du grand roi avec autant de persévérance et plus de succès que le trône n'en avait eu pour les préparer ; des princes de race barbare survinrent, et ils abandonnèrent la politique des Piasts pour tremper dans les haines de la noblesse polonaise. Toutes les institutions de Casimir furent abolies ; on alla jusqu'à interdire aux bourgeois le droit d'acheter des terres. Et de ce règne magnifique, le seul où il y eut gloire au dehors et paix au dedans, parce qu'une autorité puissante veilla sur la patrie, il ne resta bientôt que le fléau d'une population étrangère appelée pour hâter les progrès de la civilisation et ceux de la richesse publique, mais qui ne fit que les corrompre et les étouffer.

Les historiens ont reproché au grand Casimir d'avoir introduit les juifs par amour pour une fille de ces nomades du monde policé, alors usuriers partout, parce qu'ils étaient partout proscrits. Cromer a même raconté qu'il avait laissé deux de ses filles grandir dans la religion de leur mère. Nul chrétien au monde ne l'eût fait alors, et ce sage monarque l'eût osé moins qu'un autre. La vérité est sûrement qu'il ouvrit son royaume aux israélites, comme il l'eût ouvert à l'industrie, au commerce, à la finance même, et ce peuple fournissant à la noblesse toutes les ressources d'une civilisation croissante, sans prétendre à une existence politique, sans éveiller la crainte d'une concurrence importune, il conserva en Pologne ses priviléges, tandis

que la bourgeoisie polonaise perdit ses droits. Ce qui, dans la pensée de Casimir, devait propager l'industrie, la perdit sans retour : les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Ces professions suffirent pour ravir au sang sa vertu. La richesse, fruit du travail, déshérita les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait dû conférer; et multipliée seule par des lois protectrices, cette population étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, est restée jusqu'à nos jours attachée au sol des provinces polonaises comme une lèpre dévorante.

La maison de Piast avait présidé aux destins de la république cinq cent vingt ans, si l'on admet son fondateur douteux et sa chronologie plus douteuse encore, ou du moins quatre siècles entiers, à ne compter que de Micislas, premier prince chrétien. Cette maison, féconde en grands hommes, cessa de régner avec Casimir III, le plus grand de tous (1370). Il n'avait laissé que des filles. Quoique les princes de son sang fussent loin de manquer à la Pologne, puisqu'ils la troublèrent deux cents ans de leurs discordes domestiques, les assemblées appelèrent au trône le roi de Hongrie Louis, neveu de Casimir par les femmes. Un étranger tint paisiblement le sceptre pour la première fois : nouveauté mémorable, parce qu'à ce règne de dix années se rattachent l'avènement d'une dynastie célèbre et les révolutions les plus importantes de l'histoire polonaise.

Ici un nouveau spectacle nous attend. La nation, l'État va se constituer. Aux coutumes d'une société barbare succéderont des lois; mais ces lois ne seront que les vieilles pratiques consacrées, et le droit, en se montrant sur cette terre malheureuse, ne fera que prêter aux traditions de la force son nom et son autorité.

Sous le long empire des Piasts, une seule institution s'était établie, celle d'un corps sans attributions fixes, dépositaire permanent de la volonté nationale. Les rois, dans les commencemens, afin de donner une sanction et un appui à leur puissance, réclamaient pour tous leurs actes les conseils et le contre-seing des hommes considérables qui étaient près d'eux, qui les avaient aidés à monter sur le trône, qui pouvaient à tout moment les en précipiter : ainsi naquit le sénat.

Composé peu à peu des évêques, des palatins, des castellans, d'un staroste, de tous les grands officiers de la république, ce corps ne fit pas ombrage à la noblesse, parce qu'elle y voyait le gardien de ses intérêts, l'exécuteur de ses caprices. Mais le poste de sénateur ne put

jamais être héréditaire. Il fallut des siècles pour que la Pologne s'accoutumât à y reconnaître une dignité, et cette dignité fut longtemps, en quelque sorte, tribunitienne et populaire. Le sénat était moins le lien du trône et des sujets que celui des diètes successives entre elles. A la longue, il prit rang comme le second des trois ordres : le roi constitua le premier; le troisième comprit tous les nobles, c'est-à-dire la nation ; c'est ce qu'on appelle l'ordre équestre.

A l'avènement du roi Louis, la nation s'occupa de régler les droits qu'elle déléguait avec la couronne. En dressant l'inventaire des prérogatives royales, elle obligea son chef à le souscrire. Ce fut là ce qui a été depuis nommé *pacta conventa*. Chaque monarque eut à les consacrer de son serment : mais ces chartes devaient être fixées de nouveau, à toutes les vacances du trône, par l'assemblée qui précédait l'élection; et dès lors, acceptées avec empressement par les candidats avides de plaire, elles ne pouvaient manquer de se grossir de règne en règne des précautions nouvelles dont l'inquiétude nationale s'épuisait à les charger. Les malheurs publics s'accrurent ainsi ; ils se perpétuèrent par ce qui semblait devoir en préserver l'avenir.

Dès la première fois, la diète s'avisa de stipuler que toutes les charges seraient irrévocables. Les rois ne pouvaient plus que les conférer; dépositaires d'une ombre de pouvoir, on la leur rendait ainsi redoutable. Ils allaient avoir des généraux plus maîtres qu'eux de l'armée, des ministres plus maîtres qu'eux des affaires, des grands officiers qui seraient moins leurs serviteurs que leurs geôliers.

Tandis qu'on liait la main du prince par de telles chaînes, Louis de Hongrie, qui semblait n'avoir accepté le fardeau de cette royauté orageuse que pour servir les intérêts de sa propre nation et ceux de sa famille, ne craignit pas d'aliéner du territoire de la Pologne deux ou trois provinces, pour en doter son gendre, le marquis de Brandebourg, et ses peuples hongrois; il osa même convoquer à Bude une diète polonaise, dans l'espoir d'obtenir à ces violences une ombre de sanction. Douze Polonais seulement parurent ; onze souscrivirent aux actes de spoliation et de déshonneur : le douzième, l'évêque Lubranski, eut la gloire de braver les périls du refus.

(1381) Peu après, une diète vraiment nationale se réunit; Louis s'y rendit à la tête d'une armée. Au moment où il se présentait dans l'assemblée, la hache du bourreau venait, par ordre de la diète, d'abattre aux pieds de son trône les têtes des onze citoyens infidèles.

Et, le croirait-on? c'est sur les donations de ce roi étranger, hostile, désavoué de cette façon sanglante, que, quatre cents ans plus tard, l'Autriche et la Prusse se sont fondées pour démembrer la Pologne, en frappant à l'honneur de leur attentat des médailles sur lesquelles on lisait : *Vindicata jura ;* les droits ressaisis, la justice vengée!

(1382) Comme le dernier des Piasts, Louis ne laissa que des filles. Le marquis de Brandebourg, voisin qui grandissait en puissance aux dépens de la Pologne, avait épousé l'aînée. Il annonçait la volonté de garder un ministre chargé de la haine publique : les comices le chassèrent (1384). La seconde fut élue; elle devait recevoir un époux du choix de ses peuples : jeune, belle, passionnée, Hedwige leur demanda le duc d'Autriche, son cousin, beau prince, avec qui, disait-elle dans sa tendresse naïve, elle avait été élevée dans le même lit. Le duc, en briguant à Cracovie les suffrages de la Pologne, ne réussit qu'à compromettre grandement la gloire de la jeune reine. Il se vit contraint de fuir devant un rival en qui son amante repoussait un idolâtre et un barbare, en qui la Pologne aimait une dot formée de tout un peuple; c'était le grand-duc de Lithuanie Jagellon (1386).

Les nombreux démembremens de la race slavonne, qui étaient demeurés jusqu'alors indépendans des gouvernemens russes et polonais, les Lettons et les Driwères, occupaient un vaste territoire entre la Baltique, la Dwina et le Borysthène. Gidimin, grand homme de guerre qui arriva au gouvernement de la Lithuanie par un assassinat, avait soumis à ce duché la Samogitie, la Sévérie, la Sémigalle, les Russies Blanche et Rouge. Les nombreux enfans de Gidimin s'étaient partagé son puissant héritage. Jagellon l'avait recueilli presque tout entier. En rentrant dans le sein de leur race, tous ces peuples apportaient à la Pologne des habitudes belliqueuses, une contrée fertile et des frontières. Cette vieille Polaquie, étendue autrefois des bouches de l'Elbe aux bords du Pont-Euxin, et maintenant pressée, comme une étroite lanière, entre les Prussiens et les Hongrois, les Brandbourgeois et les Tartares, sans avoir de limites certaines à peu près nulle part, réparait à la fois toutes ses pertes. La Dwina et le Borysthène passaient ensemble sous ses lois; Kiow et l'Ukraine rentraient sous son empire. Tandis que les enfans de Rurik continuaient de transplanter plus au nord, vers Novogorod et Moscou, leur frêle monarchie tributaire des Tartares, la nation russe tout entière se trouvait assujettie à la nation polonaise. C'était encore la plus vaste et la

plus compacte des souverainetés d'alors; c'eût été facilement la mieux défendue. Comment douter qu'elle ne soumît sans peine les Prussiens indociles; qu'elle ne ressaisît la frontière de l'Oder? Appuyée alors à de grands fleuves sur ses extrémités, à la mer Baltique dans le nord, aux monts Crapathes dans le midi, cette vaillante nation pouvait défier le monde. Tels étaient les biens que promettait le grand-duc Jagellon.

(XVe siècle) Petit, laid, cruel, toujours vêtu de peaux de bêtes fauves, ce barbare épouvantait la tendre Hedwige; mais il fallait rester reine, et elle se laissa vaincre à la séduction pieuse de le gagner, avec les vingt autres petits-fils de Gédimin et tout son peuple, aux autels de Jésus-Christ. Il prit, sur les fonts baptismaux, le nom de Wladislas IV, et il travailla aussitôt à propager l'Évangile chez les Driwères, tantôt en missionnaire fervent et en pieux prédicateur, tantôt en roi farouche, en impitoyable bourreau. D'ordinaire, pour aller plus vite, on rangeait par troupes ces néophytes sauvages sur les bords d'un fleuve, et tandis que, le glaive à la main, le monarque recueillait leurs sermens de renoncer au serpent sacré, et les faisait descendre tous ensemble au milieu des eaux, un prêtre prononçait sur chaque troupe les paroles du baptême, et donnait un seul nom pour tous.

Malheureusement, les peuples de Lithuanie différaient déjà de penchans avec leurs nouveaux concitoyens. Repoussés vers Novogorod et Kiow par les combats des chevaliers porte-glaives, anciens croisés allemands établis en Courlande et en Livonie pour y propager avec la torche et l'épée la foi catholique, ils n'avaient d'inclination qu'aux habitudes des peuples russes. Ce qui avait pénétré de christianisme parmi eux leur était venu de ces contrées; la religion grecque eut toujours plus de faveur dans leurs provinces que le rit latin. Elle régnait souverainement dans la Russie Blanche, dans la Russie Rouge, dans les Wolhynies; elle fit de rapides progrès au sein de la petite Pologne tout entière, et envahit surtout le bas clergé. Le saint-siége flatta en vain les curés de la permission de conserver réunis le mariage et le sacerdoce; ils restèrent fidèles, et leurs troupeaux avec eux, à la religion russe. Ce fut un nouveau ferment destructeur qui se trouva bientôt scinder en deux zones ennemies la nation polonaise.

C'est aussi vers les coutumes politiques des Moscovites que les Lithuaniens se sentaient portés. Mêlés anciennement de Finnois et de

Mongols, ils s'étaient pliés depuis long-temps à l'ordre héréditaire, et formaient, errans dans les forêts, un état despotique; tel était sur eux l'empire de leur grand-duc qu'un historien presque contemporain [1] raconte que, condamnés par lui à mourir, ils dressaient eux-mêmes la potence, et, de peur de déplaire par des retards, consommaient leur supplice en toute hâte : sujets si dociles, qu'ils craignaient la disgrace jusque sur l'échafaud.

Avec cette diversité de penchans, les deux branches de la famille slavonne eurent de la peine à se confondre. La Lithuanie lutta long-temps à main armée contre la réunion. Un prince du sang de Gidimin, le célèbre Vitold, la tint près de quarante ans en révolte contre son cousin Jagellon. Ces inimitiés nationales, souvent adoptées par les rois eux-mêmes, suscitèrent plus d'un siècle d'orages. Cependant on ne peut douter que l'accession du grand-duché n'ait grandement fortifié et pour long-temps soutenu le corps affaibli de la Pologne. Jagellon ressaisit sur les Hongrois la frontière des monts Crapathes, sur les Russes et les Tartares toutes les places de la Kiovie, sur les Prussiens quelques districts des bouches de la Vistule. Grace à lui, les Polonais, après tant de siècles, revirent les rivages de la mer Baltique; on raconte qu'ils dansèrent de joie à l'aspect de ses flots d'azur. L'ordre Teutonique, le duc de Poméranie, le woiewode souverain des Moldaves, celui des Walaques rendirent hommage dans les diètes à la nation polonaise comme ses cliens et ses vassaux.

La Bohême voulut aussi se replacer sous cette égide respectée, et Jagellon refusa de ceindre une couronne de plus. Il avait assez à faire d'employer sa puissance à pacifier ses États en brisant les résistances de la Lithuanie et les factions de la Pologne. Élever la première à la civilisation et à la liberté, la seconde à l'ordre, au respect des lois, était une entreprise qui passa ses forces. Toutefois il réussit à tempérer l'ardeur des brigandages domestiques et à introduire dans les rangs désordonnés de la pospolite, ou levée en masse des nobles, quelque ombre de discipline.

Les Polonais sentaient de jour en jour davantage le besoin de convertir en droits écrits tous ces usages d'indépendance qu'ils s'étaient contentés de tenir du temps, du hasard, de leur caprice, de leur épée. Les diètes devenaient régulières. Souvent tumultueuses, toujours

[1] Cromer, *Hist. Pol.*, liv. 14.

superbes, toujours armées, attaquant d'une façon insultante les nombreux mariages du roi, qui changeait de femme sans en trouver de fidèle, injurieuses même jusqu'à prendre des habits de fête quand il suivait en deuil la pompe funéraire de l'une de ses compagnes, ces assemblées donnèrent cependant un corps de lois à leur pays. Jagellon imagina quelquefois de ne convoquer en diète que la noblesse de la grande ou de la petite Pologne, et il porta plus loin cette nouveauté. Occupé d'assurer de son vivant l'élection de l'un de ses fils, il recueillit les suffrages des nobles dans leurs propres foyers, en réunissant l'ordre équestre par palatinats ou même par starosties en diétines. Cette institution semblait devoir promettre des résultats heureux. Ainsi la constitution se fixait. La lumière pénétrait dans ce chaos. Un accord inconnu liait pour la première fois tous les membres de l'État. L'Europe alors semblait sortir tout entière d'un long embrasement. Dans le même temps, Charles VII, royalement inspiré par la faible Agnès Sorel, et la France, suivant aux combats la vierge de Domremy, retrouvaient quelque repos et quelque grandeur en triomphant de l'anarchie aussi bien que de l'étranger.

(1433) Jagellon avait régné quarante-sept ans avec gloire. Un magicien hussite et peu après une comète annoncèrent sa fin prochaine. L'année suivante, il tenait la diète quand l'évêque de Cracovie, qui allait représenter la Pologne dans le concile de Bâle, fit, en présence de l'assemblée, ses adieux au vieux monarque qui la présidait ; et de peur, dit-il, de ne plus le retrouver sur le trône à son retour, le tança cruellement, parmi les applaudissemens de la noblesse charmée, de tous les vices de son caractère et de tous les crimes de sa vie. Jagellon, dont les comices irritaient la douleur par leur joie cruelle, exhala d'abord en menaces sa colère impuissante, puis il plia la tête devant le pouvoir du tribun religieux, parla de repentir, et mourut ; prince qui n'eut d'autres reproches à se faire que d'avoir lié ses intérêts, soit par sentiment de barbare, soit par politique de nouveau venu, aux passions de cette noblesse ou plutôt de cette multitude oppressive. Il n'avait réussi à se concilier l'amour de tels hommes ni par ses dévotions et ses pélerinages, ni par ses conquêtes et sa gloire, ni même par ses efforts pour détruire l'ouvrage du grand Casimir, en appesantissant sur les classes inférieures le joug de fer qui les écrasait.

A ce grand prince succéda, au milieu des orages, un enfant, Wladislas V, l'aîné de ses fils. La guerre étrangère et la guerre civile se

donnèrent de nouveau carrière à la faveur d'une minorité. Mais l'œuvre de Jagellon lui survécut. Le royaume et le grand-duché n'eurent qu'un chef. Formée des deux peuples, la république pouvait maintenant montrer des armées de cent mille hommes ; et tandis que les Tartares l'attaquaient en vain, le Moldave, le Transylvan, le Walaque, le Hongrois, le Croate, ceux d'Illyrie et d'Allemagne, imploraient la protection de ses armes. C'est un bonheur qui a trouvé l'Europe bien ingrate, qu'un État puissant se soit rencontré alors sur ses confins. Les rois ont oublié de quels périls l'étoile des Jagellons sauva leur couronne.

Une race nouvelle, descendue récemment du Caucase, étendait sur la chrétienté ses armes menaçantes. Le monde avait vu l'empire d'Orient se perdre dans le gouvernement imbécille de moines ignares et fanatiques, de factions acharnées, de despotes sans puissance et sans vertu. Les débris de la monarchie des Comnènes étaient depuis quelques siècles au pillage entre toutes les nations. Les Génois s'étaient saisis de quelques îles de la mer Égée ; les Vénitiens, de Corfou, de Négrepont, du Péloponèse ; des seigneurs français, de Constantinople et de la pourpre impériale, riches dépouilles retombées ensuite au pouvoir des Lascaris. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem campait à Rhodes ; les Lusignan régnaient en Chypre. La maison d'Othman, héritière des califes, tenait sous ses lois Antioche, Éphèse, Sardes, Pruse ; mais l'Asie ne pouvait lui suffire, et les bandes musulmanes parurent de ce côté de l'Hellespont, sur les rivages de la Macédoine et de la Thessalie. Les derniers venus d'entre les Barbares, les Turcs étaient aussi les plus redoutables. Ils n'apportaient pas simplement la conquête ; ils apportaient le brigandage, le rapt, l'apostasie, la mort. Déjà leurs hordes s'étaient frayé, par le fer et le feu, de sanglants passages sur le corps de la Grèce, jusqu'à la Transylvanie et aux principautés des bords de l'Adriatique. L'Allemagne et l'Italie découvertes tremblaient au bruit de leurs pas. Les Hongrois écrasés à Cassovie, l'élite des princes et des chevaliers de France abattus dans les champs de Nicopolis, l'Europe restait sans boulevart, quand la Hongrie appela le jeune roi de Pologne au trône de Saint-Étienne et et de Gisa (1440). Cet enfant, le front chargé de couronnes, s'élança au secours de l'Europe ébranlée. Le célèbre Jean Corvin Huniade, woiewode de Transylvanie, qui avait balancé la fortune d'Amurath, marchait sous les drapeaux de Wladislas, ou plutôt les guidait. Déjà

les deux princes avaient repoussé le torrent jusqu'aux champs de Macédoine et fait trembler les Osmanlis dans leur campement d'Andrinople, lorsque le roi de Pologne, héros de vingt ans, trouva la mort aux plaines de Varna (1444). Tranquilles alors du côté de l'Occident, l'effort des barbares se porta sur la ville de Constantin, que le dernier des Constantins ne put défendre. Cet empereur d'Orient, sans empire et sans patrie, tomba comme il convenait à un prince qui avait l'étrange fortune d'être à la fois le dernier représentant de Rome et de la Grèce : il tomba les armes à la main.

L'empire romain avait commencé, il finit par un Auguste ; l'empire de Byzance commença, il finit par un Constantin. Qui le recommencera ?

La catastrophe de Varna se fit sentir à la Pologne et par les misères d'un trop long interrègne, et par le fléau de l'administration ennemie qui le termina. Toujours occupés de la réunion du grand-duché, les Polonais avaient élu (1445) le second fils de Jagellon, Casimir IV, prince léger, faible, ne respirant que pour les intérêts et les vengeances de sa Lithuanie, portant une haine brutale à l'autre moitié de ses peuples, indigne enfin du sang des Wladislas et du nom de Casimir. Son règne de cinquante ans ne fut qu'un long complot contre la Pologne. Déposséder les Polonais des États héréditaires de sa maison, démembrer leur pays au profit des Lithuaniens, les livrer à toutes les agressions pour parvenir plus sûrement aux fins de son patriotisme étroit et sauvage, telle fut l'unique pensée de ce misérable fils d'un père si grand. L'Europe apprit par les suites de ces trahisons de quel poids les Polonais pouvaient être dans la balance de ses destinées. Casimir IV enchaînait les peuples qui lui étaient soumis loin de la scène des affaires, et, ce rempart de moins, la chrétienté semble démantelée. Mahomet II parcourt la mer Noire avec ses vaisseaux, la Chersonèse avec ses armées. Il subjugue la Bessarabie, menace la Russie Rouge, insulte les Moldaves, assiége Belgrade, réunit à ses domaines le pays des Serviens et des Bosniaques, attaque la Carinthie, jette l'épouvante dans Venise, lance des partis sur la Pouille et l'Italie, fait trembler le pape au Vatican ; et les cris de l'Occident, non plus que ceux de la Pologne, ne peuvent déterminer Casimir à sortir de son profond sommeil, si ce n'est pour envoyer des présens au successeur des califes, afin de désarmer sa colère. Cependant les enfans de Rurik brisaient, après deux cents ans, le joug des

Tartares (1462). Iwan III, fils de Wassili (Basilowitz), rétablit au Kremlin le trône de sa maison. Ce grand homme étendit sa domination jusque sur l'Asie, visita le Borysthène par ses victoires, et soumettant à ses lois la république de Novogorod, alors vassale de la Pologne, il annonça aux Jagellons les périls où la grandeur de ses fils mettrait un jour leur patrie. Ce spectacle même ne put ébranler l'inaction criminelle du monarque qui conspirait la ruine de son pays.

Plus prévoyans que leur chef, les Polonais montrèrent une patience et une circonspection rares chez des masses, pour conserver l'alliance des deux États. Ils supportèrent jusqu'au bout l'empire hostile du fils de Jagellon, et quelques succès dans le nord couronnèrent leur politique habile (1469). Le grand maître de l'ordre Teutonique prit place aux côtés du roi dans la diète de Petrikow, comme sujet de la Pologne; la soumission d'une partie des Prussiens enrichit le royaume de palatinats nommés depuis lors Prusse royale. La Vistule ainsi ne coula plus que sous les lois des fils des Slaves, et rendu à ce vaste empire dont les fleuves unissaient la Baltique et le Pont-Euxin, dont les provinces touchaient à l'Europe et à l'Asie, Dantzick lui apporta une place de commerce, un port, un chantier, quelques fabriques, des arts, et bientôt la seule imprimerie qu'ait eue long-temps la Pologne, celle du célèbre monastère d'Oliva.

Mais ce n'était pas assez de ces prospérités; la sagesse voulait qu'au milieu d'un mouvement ascendant qui se prononçait d'un façon rapide chez toutes les puissances voisines, les Polonais s'occupassent enfin d'entreprendre de solides conquêtes sur les traditions de leur indépendance sauvage; celles-là seules pouvaient être durables et efficaces. La force des empires réside moins dans le nombre des provinces que dans l'habile mesure du pouvoir et de la liberté.

Une grande révolution sembla promettre des sacrifices. Les assemblées nationales, au lieu de se composer du corps entier des hommes libres, sous le nom d'ordre équestre, commencèrent à se tenir par députés. Cette révolution pouvait être une source de bienfaits: elle n'enfanta que des malheurs.

Les peuples de l'Europe ancienne, formés du mélange des colonies de l'Orient avec cette généreuse race blonde dont nous sommes issus, ne connurent de liberté politique, de discussion des intérêts publics, que personnelle, active, commune à tous les membres de la cité; ils ignorèrent cette liberté par mandat, ce concours au pouvoir par com-

mission, que les modernes appellent gouvernement représentatif. Aussi la grandeur des États décida de leur destinée. Il n'y eut point de milieu entre le régime de la place publique d'Athènes et la servitude des monarchies asiatiques : dès que les comices de la cité de Romulus ne purent contenir tous les citoyens, la république romaine passa sous le joug d'un maître.

L'église chrétienne, qui mit en lumière tant de hautes doctrines et d'idées nouvelles, eut la gloire d'offrir au monde, dans le naufrage de toutes les institutions antiques, de toutes les antiques maximes, le modèle d'un gouvernement qui donne à tous les intérêts droit de suffrage, en pouvant au besoin embrasser les deux bouts de la terre; qui conserve à la liberté sa vertu, en rejetant ses vices mortels; qui maintient la tribune et supprime le forum avec ses orages. L'institution des conciles éleva sur les ruines de l'ordre ancien un ordre nouveau. Là se trouva représenté tout entier le monde romain ; là tout un sacerdoce, qui comprenait l'univers, siégea par ses délégués pour règler les communes affaires de l'Église. L'Église resta jusqu'au dix-septième siècle une monarchie représentative ; elle est aujourd'hui encore le dernier royaume électif qu'il y ait au monde. L'Empire, en renaissant, s'était constitué sur le même modèle : chef élu, lois fixes, assemblées dépositaires des pleins pouvoirs de tous les membres de ce grand corps. Toutes les nations empruntèrent peu à peu ces règles du droit ecclésiastique, alors l'unique dépôt des traditions de la sagesse humaine. Ce fut la religion des peuples vaincus, ce fut le clergé, leur représentant héréditaire, qui instruisit les vainqueurs à tenir encore les assemblées souveraines au sein de vastes territoires, comme autrefois dans leurs forêts natales. Combinaison admirable qui accorda pour eux la domination avec la liberté! On voit que le système représentatif n'a pas été trouvé dans les bois; il l'a été dans les catacombes de Rome au siècle des souffrances de l'Église, dans les sanctuaires de Nicée, de Sardique, de Byzance, au siècle de ses triomphes.

Aux temps où ce récit est parvenu, ceux de Casimir IV, de Ferdinand et d'Isabelle, de la chute de Grenade et des projets chevaleresques de Charles VIII de France sur Constantinople et la Grèce, au temps de l'empereur Maximilien Ier et du grand schisme d'Occident, il n'y avait pas en Europe un peuple qui n'exerçât par députés le droit de régler en conseil national les destinées publiques. Aucun n'avait

abdiqué sa puissance primitive dans les mains de la royauté absolue, et les vieux champs de mars n'étaient plus : les cortès, les états-généraux, les diètes de l'Allemagne et du Nord, les parlemens avaient pris la place de ces comices sauvages. Les Polonais maintenaient seuls l'usage antique d'appeler chacun à discuter, en corps de nation et sous les armes, les intérêts de tous. Chez eux florissait, pour leur malheur, un régime véritablement découvert dans les bois.

Ils furent obligés enfin d'emprunter une institution à ce monde né de la conquête, auquel ils demeuraient toujours étrangers. Mille causes les y poussèrent. Les soins de la guerre et de la paix, toujours plus multipliés dans un état de civilisation croissante, avaient rapproché sans mesure les assemblées nationales. Les nobles passaient leur vie sur les chemins pour aller au loin, tantôt délibérer, tantôt combattre; et comme le temps avait, en dépit des mœurs et des lois, en dépit même de l'égalité des partages, rompu l'antique niveau de la société polonaise, et constitué par degrés l'inégalité des fortunes, beaucoup d'entre eux ne pouvaient supporter les dépenses de cette existence errante : le patronage des riches répugnait encore, le pillage des routes ne suffisait déjà plus. Le brigandage commençait à être mal famé, parce que chacun à son tour avait à gémir des spoliations sans être jamais content des profits. Les idées de police avaient tant gagné, qu'une diète se rencontra qui permit l'arrestation des chevaliers pris en flagrant délit d'outrages aux femmes, d'assassinat, de vol et d'incendie; cette nomenclature atteste les mœurs du temps. On alla même bientôt jusqu'à décréter contre les nobles, coupables de tels attentats, une année entière de cachot.

La difficulté de nourrir ces comices [1] de cent mille citoyens à cheval, les obligeait à terminer en deux ou trois jours les affaires publiques, ou plutôt à se séparer après avoir affamé le pays et entamé la guerre civile, mais non pas résolu les questions débattues. Enfin l'espoir d'amortir les haines des provinces, en évitant de trop fréquentes rencontres, les conspirations de Casimir, qui commandaient une perpétuelle vigilance, tant de motifs et plus que tout les progrès du temps, amenèrent par degrés les nobles à élire dans les diétines établies depuis Jagellon, pour régler les affaires de chaque palatinat, des

[1] C'est le nom que les Polonais donnaient en latin à leurs assemblées. Il était d'une exactitude remarquable.

nonces, ou députés territoriaux [1], investis des droits de tous (1355).

Par malheur, le régime bienfaisant de la délégation des pouvoirs ne pénétra dans la constitution polonaise que d'une façon incomplète. Il lui emprunta un caractère propre au lieu de la réformer; son introduction ne corrigea aucun des vices antiques, ne divisa point les pouvoirs, et ne servit pas à les affranchir plus qu'à les séparer. Le roi était toujours le chef, le krola des premiers temps, général, juge, administrateur, président des assemblées, et entouré d'entraves à tous ces titres; chargé d'attributions exorbitantes, et impuissant; assiégé de ministres, de généraux inamovibles, et obligé de défendre les projets, les actes de son cabinet, contre les représentations, quelquefois les cris emportés des diètes; roi qui ne pouvait obtenir de l'ascendant sur les esprits que par le souvenir de ses victoires, ou le crédit de l'éloquence. Et ces diètes qui se réunissaient le sabre à la main sous l'œil du chef de la nation, qui traitaient de toutes les affaires de l'État, réglaient l'administration, rendaient la justice, faisaient seules les lois, donnaient audience aux ambassadeurs, décidaient la paix ou la guerre; ces diètes souveraines restaient toujours les champs de mars des races du nord dans les forêts, et au jour de la conquête. C'était la même confusion de pouvoirs, les mêmes élémens de désordre, la même licence, la même tyrannie. Par la révolution qui nous occupe, la Pologne ne fit que parer de l'une des formes de l'Europe policée le dernier des gouvernemens barbares.

Il arriva de cette innovation, que la royauté, déjà si faible et si fragile, cessa en quelque sorte d'exister; les sessions revinrent à des temps rapprochés et fixes. Le sceptre qui, du moins jusqu'alors, passait par intervalles des mains de la nation, nous voulons dire de la noblesse, à celles de son chef, resta fixé dans les diètes; ou plutôt ce n'était pas seulement la royauté qui semblait abolie: tout gouvernement se trouva dissous; car les diètes mêmes ne réussirent pas à se saisir du pouvoir. On peut dire, que, toujours épouvantés de voir se concentrer quelque part la force publique, les Polonais prirent le parti de s'en passer.

Le système des députations ne s'établit que peu à peu. Des provinces y résistèrent. La Prusse royale conserva même toujours le

[1] *Nuntii terrarum;* ce qu'on traduit ordinairement en français d'une manière ridicule: nonces terrestres.

droit d'envoyer aux assemblées, s'il lui plaisait, tous ses gentilshommes; et dans toute la Pologne l'ordre équestre n'eut jamais la pensée de renoncer à aucune de ses prérogatives. Il se réserva le droit de continuer à prononcer en masse, quand bon lui semblerait, sur les intérêts de la patrie. Les diètes générales, où tout le monde se précipitait, étant plus rares, furent plus complètes; et, comme elles n'avaient lieu que pour de graves débats, tels que l'élection d'un roi, on y apportait de la passion en même temps que de l'inexpérience et de l'ivresse du pouvoir : autant de causes d'anarchie.

Les diètes ordinaires étaient une nouvelle puissance; on s'occupa de leur chercher des entraves, ainsi qu'on avait fait à l'autorité royale. Quelquefois, la multitude nobiliaire, épouvantée des droits qu'elle avait confiés, accourait, comme par une terreur panique, pour assiéger ses mandataires, suivre de l'œil leurs travaux, opposer, s'il le fallait, des armes à des lois. C'était ce qu'on appelait *tenir la diète sous le bouclier*.

Cependant l'ordre équestre avait pris des précautions multipliées pour garder le pouvoir en le déléguant. Les palatinats enfermaient leurs nonces dans un cercle de questions prévues, leur remettaient des cahiers obligatoires, et tenaient, après chaque session, des diétines appelées postcomitiales, pour leur demander un compte rigoureux de la manière dont ils avaient rempli leur mandat. Ainsi, les affaires se trouvaient décidées par les provinces avant d'être débattues par l'assemblée nationale; et comme l'unanimité des suffrages paraissait toujours une condition nécessaire pour conserver les droits de tous, nulle conclusion n'était possible quand il y avait divergence dans les instructions des diétines. Les législateurs, épars maintenant sur la face de la république, ne pouvaient plus comme autrefois s'entendre, s'accorder, se contraindre même le sabre à la main. Aussi devait-il arriver que les majorités passeraient outre en dépit des protestations de leurs adversaires; et pour parer à cette tyrannie, on prit l'unique parti qui restât, celui de constituer en faveur des minorités dissidentes le privilége de la guerre civile. Les *confédérations* s'établirent, ligues armées d'un nombre quelconque de nobles, qui se choisissaient un maréchal ou président, et opposaient les décrets aux décrets, la force à la force; diètes dissidentes qui élevaient tribune contre tribune, et eurent quelquefois le roi pour chef ou pour captif; institution déplorable et insensée, qui ouvrait à tous les mécontens une voie légale

pour mettre en feu leur pays! Une chose confond, c'est que la vaillance de la noblesse polonaise ait réussi à couvrir si long-temps les fautes de sa fierté. On peut dire qu'une nation qui entendait ainsi son gouvernement n'existait déjà plus, et pourtant elle n'était encore à bout ni de victoires, ni de folies!

(1492) Casimir IV était mort au milieu des troubles et des guerres, laissant plusieurs fils. L'un d'eux ne vivait que dans le ciel; il faisait des miracles. Le plus jeune était prince de l'Église. Les quatre autres furent rois.

(XVIe siècle) L'aîné, Wladislas, avait été appelé à la tête des royaumes électifs de Bohême et de Hongrie. Jean Albert, faible disciple de Philippe Callimaque, et Alexandre, prince plus faible encore, passèrent sans gloire, l'un après l'autre, sur le trône de Pologne (1506). Enfin, Sigismond recueillit l'héritage de ses deux frères, et le transmit, après quarante-deux ans de règne, à Sigismond Auguste, son fils. Ces deux derniers rois également pacifiques, également habiles, employèrent tout leur génie à faire durer la Pologne aussi long-temps qu'eux. Leur administration, qui embrasse les soixante-dix années les plus fécondes du seizième siècle, sembla une longue trêve. Tandis que ce grand siècle tenait aux prises l'Église et la réformation, l'Empire et la France, le Danemarck et la Suède, le Moscovite et le Tartare, enfin le Moldave, le Hongrois, le Dalmate, Venise, la chrétienté tout entière et la Porte Ottomane, les deux Sigismond se firent, entre ces immenses intérêts, une loi de la neutralité; mais la neutralité est une sage politique au milieu de puissances qui s'entre-détruisent, et, à l'exception de Rome, tout croissait alors. La terre elle-même venait de s'agrandir d'un monde, et le premier résultat de cette féconde découverte fut bientôt d'étendre sous des cieux lointains les domaines de toutes les nations, hormis la Pologne. Le genre humain semblait doubler ses forces par les leviers du savoir et du génie. De grands rois brillaient à sa tête sur tous les trônes, occupés presque tous de faire régner jusque dans l'avenir leurs races et leurs maximes. L'ame ambitieuse de Charles-Quint embrassait le monde; Léon X, François Ier, Henri VIII, Iwan IV, Gustave Wasa, Soliman, Les Sigismond, Luther, étaient des émules ou des compétiteurs dignes de lui. Prenant son essor au-dessus des hiérarchies féodales, que le temps battait en ruines, la royauté commençait à fonder de toutes parts ce pouvoir absolu, de qui tous les progrès, ceux

même de la liberté, devaient sortir un jour; et à l'ombre de ces grands noms aussi bien que de ces formes nouvelles, l'intelligence humaine faisait partout des miracles. Ce fut la gloire de Sigismond-Auguste de porter un culte aux arts de la pensée (1548). Comme son père, il voulut associer ses peuples à ce vaste mouvement des esprits qui, jetant sur le monde des lumières inconnues depuis longtemps, a mérité de s'appeler la renaissance des lettres. La Pologne fut loin de prendre une aussi riche part que le Midi de ces vives clartés; mais enfin elle fournit aussi son contingent de gloire. Elle enfanta Copernic.

Dans ce grand travail des esprits, les États semblaient ne se heurter encore que pour se fixer et s'affermir. On eût dit que les peuples en étaient aux derniers mouvemens de la grande révolution qui les avait mis en possession de leurs nouveaux domaines : ils ne combattaient plus que pour assurer leurs frontières. Les temps du repos pouvaient être pressentis.

Mais cette ère nouvelle était menaçante pour la Pologne : elle voyait de tous côtés s'établir autour de ses confins des empires vastes et forts.

Au midi, la maison d'Autriche fixait sur la tête de ses membres la couronne impériale; et des usurpations ou des mariages livrèrent à la branche qui se saisit de l'héritage des Césars la Hongrie, la Bohême, l'Italie, tandis qu'un autre rameau régnait sur l'Espagne, Naples, les Pays-Bas, le Nouveau-Monde. Tranquille au centre, et ses extrémités séparées en dominations lointaines, la monarchie espagnole devait être sans cesse battue en brèche par le temps. La monarchie autrichienne, qui avoisinait la Pologne, compacte, assiégée de périls, et sa capitale découverte, ne pouvait manquer d'être tout ce qu'elle a été, inquiète et avide, astucieuse et conquérante.

A l'ouest, la maison de Brandebourg commençait une autre monarchie doublement redoutable, parce qu'elle fut aussi mal bornée que la république polonaise et mieux régie. Le margrave Albert, grand maître de l'ordre Teutonique, voulut s'emparer des domaines de l'ordre et les transmettre à sa postérité : c'est ce qu'on nomme la Prusse ducale. Sigismond Ier avait cru faire un acte habile en trempant dans cette spoliation au prix de quelques redevances. Les électeurs de Brandebourg reçurent en effet à genoux, dans les diètes polonaises, l'investiture de leur nouveau duché; mais rendre la pos-

session de Kœnigsberg héréditaire dans la maison qui tenait déjà Berlin, était une faute désastreuse. Comment ne pas voir que de tels sujets seraient bientôt ennemis et rois?

Au nord, la Suède commençait à embrasser les deux rives de la mer Baltique. Tranquille du côté du Danemarck, et pleine du vaste génie de Vasa, elle cherchait les occasions de marquer en Europe, lorsque Sigismond-Auguste, imitant son père, partagea la dépouille des chevaliers porte-glaives de Riga et de Mittau avec le grand-maître Gothard Kettler, qui offrait la Livonie pour s'assurer la Courlande. La Livonie mettait les Polonais en contact avec des voisins redoutables; la Suède ne leur donna la main de ce côté que pour les assaillir et les écraser.

A l'est, le Moscovite se fortifiait chaque jour aux dépens et de l'Europe et de l'Asie. Le farouche Iwan IV, vainqueur de Casan, de la Sibérie, d'Astracan, convoita aussi la Livonie, et il l'emporta de même que la Sémigalle, la Sévérie, la Russie Blanche, Smolensk, Polock. C'était tourner contre la Pologne cette ligne de la Dwina qu'elle avait eue pour soi jusqu'alors. Du règne d'Iwan III datait l'empire moscovite. Du règne d'Iwan IV date sa grandeur.

Les Tartares continuaient de profiter des troubles de la république, et de l'humeur paisible de ses chefs pour porter la désolation au cœur des provinces polonaises. Les Sigismonds, en essayant de se racheter de ces ravages à prix d'or, firent ce qu'avaient fait les derniers Césars: ils dégradèrent leur empire au rang des états tributaires, et vendirent, pour un jour de sécurité, l'avenir même de la patrie.

Enfin les Turcs continuaient à s'étendre, non plus comme un torrent qui renverse tout dans sa course, mais comme un lac grossi par la tempête, et agrandissant à la fois tous ses rivages. Les Bajazet II, les Sélim Ier, ne s'étaient avancés sur l'Europe, du côté de la Dalmatie, de l'Épire, de la Hongrie, de la Crimée, qu'autant qu'il le fallait pour assurer leur domination sur les deux rives du Danube, et rendre la paix désirable à toutes les couronnes. Ce fut surtout afin de rompre des ligues importunes que le terrible Soliman, après avoir emporté Belgrade, couvrit la Hongrie de ses bandes, et apparut, aux yeux de Charles-Quint étonné, sur les glacis de Vienne.

La politique des sultans était d'asseoir leur empire sur des bases solides. La Syrie et l'Égypte, en attirant le poids de leurs armes, laissèrent respirer l'Europe; ils voulaient ne voir derrière eux que

l'Océan indien, les sources du Nil, des déserts ; et avant de se remettre en marche pour envahir l'Occident, ils avaient encore à renverser les souverainetés chrétiennes, éparses comme des citadelles ennemies au milieu de leurs conquêtes. Rhodes, qui vit les compagnons de L'Isle-Adam multiplier des merveilles de vaillance, Chio, dernière possession des Génois, la plupart des îles que Venise conservait dans les mers de la Grèce, les places du Péloponèse, tous ces grands débris d'une gloire de deux mille ans, tombèrent peu à peu en la puissance des Barbares.

(1571) Une autre guerre, sous un autre règne, entraîna la chute de Chypre. Sélim II, qui l'avait emportée, menaçait déjà Corfou, ce dernier boulevart de l'Italie, quand la bataille navale de Lépante, gagnée dans les parages d'Actium par les flottes unies de l'Espagne et de Venise, annonça le réveil et les alarmes de la chrétienté. Cette victoire ne fut qu'une joute magnifique, où cinq cents vaisseaux de guerre avaient lutté d'une façon brillante sous les yeux de l'univers. Don Juan d'Autriche parut ne combattre que pour la gloire ; à peine triomphant, il se retire. Les Turcs vaincus dictèrent des conditions de paix plus dures aux Vénitiens victorieux ; et on peut dire que, si cette grande journée est restée dans tous les souvenirs, c'est surtout parce que, simple soldat sous l'étendard de la croix, Cervantes en rapporta de la mêlée que la main dont il traça l'immortelle histoire de *Don Quichotte*.

Sigismond-Auguste cessa de vivre l'année même de la bataille de Lépante, et avec lui finit la descendance masculine du roi Jagellon. La branche régnante de la maison de Gédimin s'éteignait en laissant un legs magnifique à la Pologne.

L'œuvre utile des deux derniers règnes fut la réunion définitive de la Lithuanie et de ses diverses dépendances, la Sévérie, la Semigalle, la Russie et Kiow, à l'empire polonais. Le grand-duché, tout en restant vaillant pour le royaume, prit l'engagement de ne plus en séparer ses destinées. Les perpétuelles incursions des Tartares, les progrès des Moscovites sous le terrible Czar Iwan IV, avaient imposé silence aux vieilles antipathies. Les Lithuaniens souscrivirent la loi de réunion, comme ils élevaient autour de Wilna des retranchemens et des murailles.

Toutefois, il fut en vain stipulé qu'il n'y aurait plus pour les deux peuples qu'une même diète, un même prince, de mêmes lois. Les

deux États demeurèrent toujours séparés l'un de l'autre, aussi bien que les deux cours. On distingua les charges de la Lithuanie de celles de la couronne. Le royaume eut, aussi bien que le grand-duché, ses ministères, ses grands officiers, ses généraux, son armée, nouvel élément de désordre dans le désordre, et de destruction dans la destruction.

L'édifice bizarre de ce double gouvernement se composait de dix suprêmes dignitaires : les deux grands maréchaux de la couronne et de la Lithuanie, les deux chanceliers, les deux vice-chanceliers, les deux grands trésoriers, les deux maréchaux de la cour. Il importe de dire les attributions de ces grandes charges, dont le nom se reproduira sans cesse dans le cours de cette histoire.

Le grand maréchal de chacun des deux États y était le personnage le plus éminent. La police, l'administration, les relations avec l'étranger, se réunissaient dans ses mains puissantes; c'était lui qui fixait le prix des denrées, faisait les réglemens somptuaires, maintenait l'ordre dans les diètes; et tandis qu'il punissait de mort sans appel, il fallait sa sanction pour qu'une sentence capitale pût être exécutée dans les domaines de la Lithuanie ou de la Pologne. Comme les grands maréchaux, chaque grand chancelier avait un tribunal; tous les magistrats du pays le reconnaissaient pour chef; il tenait le sceau du royaume ou du duché, et les vice-chanceliers exerçaient dans une sphère indépendante des attributions semblables. Tous quatre portaient la parole royale aux diètes, et répondaient aux ambassadeurs. Le grand trésorier était le gardien des archives, des joyaux et du trésor, le contrôleur général des finances, l'administrateur suprême des revenus publics. Les fonctions des maréchaux de la cour se rapprochaient de celles des grands maréchaux : leur pouvoir était moins vaste dans l'État; il s'étendait à plus de détails dans la maison du prince. Des ministères inférieurs et des charges de second ordre complétaient ce système d'administration et de cour, où tous les emplois étaient des dignités, toutes les dignités des charges de palais, et toutes les charges des postes inamovibles. Investis d'attributions confuses, armés de toute puissance, les grands officiers semblaient former autour du trône une barrière qui le séparait des peuples. C'est dans leurs mains que venaient s'arrêter et se confondre tous les fils du souverain pouvoir.

L'armée était régie comme l'État : deux généraux, sous le nom

de grands hetmans, présidaient sans contrôle aux destinées militaires des deux pays. Levées de troupes, organisation, armemens, discipline, châtimens, distribution des quartiers, ordres de marche, préparatifs de guerre, commandement suprême, enfin les arsenaux, les caisses, les forteresses, les camps, tout était livré à deux hommes. Jamais l'épée du connétable ne conféra un si vaste empire; jamais sujets dans une monarchie, jamais citoyen dans une république, ne furent ainsi revêtus de force et d'autorité au péril de la patrie; et irrévocables comme les hauts dignitaires de l'État, ces deux collègues, ou plutôt ces deux compétiteurs de puissance et de gloire, avaient sous leur commandement deux lieutenans, autres rivaux qui, sous le nom d'hetmans de campagne, étaient inamovibles et presque redoutables à l'égal des grands hetmans. On verra, dans la suite de cette histoire, combien les luttes de pouvoir et d'orgueil, sans cesse renaissantes dans un ordre de choses où la majesté royale pouvait toujours connaître l'envie, où les rangs inférieurs n'avaient jamais à éprouver la crainte, ont fécondé les germes de mort que l'infortunée Pologne portait dans son sein.

L'extinction de la descendance de Jagellon fut encore un malheur pour elle. Les princes de Lithuanie avaient régné sur la république cent soixante-dix ans. Les Polonais n'auraient jamais voulu chercher des rois ailleurs, et peut-être l'ordre héréditaire, en donnant au trône plus d'empire, fût-il parvenu à préserver le pays des derniers excès, des dernières calamités.

Ce n'est pas que le sang de Gidimin fût épuisé. Plusieurs maisons puissantes étaient sorties de ce vieux tronc. Tels étaient les princes Radziwill, Czartoriçki, Sangusko, Wieçnowieçki; mais, inconnus à la Pologne, ennemis de la branche aînée de leur race, déchus de leur grandeur, ils n'étaient pas en position d'aspirer à réunir les deux couronnes; et, à dater de ce moment, l'ordre électif régna sans partage.

(1574) Charmée d'une haute renommée guerrière, et d'une naissance plus haute encore, la Pologne déféra la succession du dernier des Jagellons au dernier des Valois. Henri de France ne fit que passer sur ce trône lointain, entre les massacres de la Saint-Barthélemy et la mort de Charles XI. On sait comment, las de ces peuples qui l'avaient adopté sur la foi de sa gloire trompeuse, il s'évada de leur trône pour venir plier et s'avilir sous la couronne de ses pères (1576).

Après sa fuite, les suffrages se portèrent sur un jeune soldat que de beaux faits d'armes et une conduite habile avaient déjà élevé au principat de la Transylvanie. Étienne Batori marqua son règne par l'établissement de troupes régulières. On ne tarda point à voir la soldatesque, dans ses mécontentemens, imiter les palatinats dans leurs dissidences. Les armées aussi se *confédérèrent* contre les diètes, contre le roi, contre leurs généraux; elles déposaient alors le grand hetman, soit celui de la couronne, soit celui de la Lithuanie; quelquefois tous les deux s'élisaient un maréchal ou président, délibéraient avec des formes régulières, et faisaient valoir leurs délibérations les armes à la main. Le nom de *rokoz*, attribué aux séditions militaires, les consacra comme une nouvelle branche de la puissance souveraine. Et cette institution d'une armée permanente, qui devait assurer les frontières, ne fortifia que l'anarchie.

(1586) A la mort du sage et vaillant Batori, une élection orageuse investit de la suprême magistrature un jeune fils des rois de Suède, neveu de Sigismond Auguste, et nommé Sigismond comme lui. Les Wasas allaient présider, quatre-vingts ans en trois règnes, aux destins de la Pologne; quatre-vingts ans où se développèrent tous les germes funestes qu'elle portait dans son sein; quatre-vingts ans qui eussent consommé sa ruine, si un génie puissant n'était venu détourner ou suspendre les menaces de la fortune.

(1587) Sigismond III arriva au trône à travers les feux de la guerre civile, et il en resta entouré quarante ans. Ce fut au profit de la société de Jésus qu'il sembla tenir les rênes, tandis que la lutte de la réforme et de l'Église mettait le monde en feu. Prince entreprenant et léger, frivole et cagot, passionné pour le luxe et pour l'orthodoxie, partagé sans cesse entre la danse et la dévotion, du reste bon et généreux, mais entêté de ses préoccupations, et inflexible dans les volontés qu'on lui avait données; monarque imprudent, qui ne prenait pas la peine d'étudier l'esprit des peuples, ou pensait pouvoir impunément leur faire violence, il perdit par goût de prosélytisme deux couronnes héréditaires, et appela des calamités éternelles sur le royaume que l'élection lui avait livré. L'empereur Ferdinand, aïeul de ses deux femmes, disait de lui, que pour avoir le ciel il renonçait à la terre.

Ses alliances avec l'Autriche furent au nombre des causes de tous ses malheurs de son règne. Les Polonais l'accusaient de soumettre

son gouvernement à une influence ennemie de leur grandeur et de leur liberté. L'esprit oppressif du cabinet de Vienne lui faisait envie. C'était un modèle qu'il aurait voulu avoir la hardiesse d'imiter. En haine des institutions de ses sujets, il se mettait dans la dépendance de l'étranger pour ne pas se croire dans la dépendance de ses peuples. La guerre civile naquit de ses discordes et régna plus que lui. Les nobles se confédéraient sans cesse contre son pouvoir ; le sang coulait, et on vit au milieu de ces combats l'ordre équestre déclarer, lui présent, la vacance du trône.

(1592) A la mort du roi Jean, son père, la Suède lui échappa, révoltée des agressions de tout ce qui l'entourait aux pratiques du culte national. Son oncle, Charles de Sudermanie, profita de ses fautes pour obéir au cri des peuples, provoquer ce cri peut-être, et régner. Eric Sparr, chancelier de Sigismond, et ses autres ministres eurent la tête tranchée (XVIIe siècle). Il ne lui resta de la succession paternelle que le titre de roi de Suède, et pour ce vain débris de l'héritage de Gustave Wasa, s'alluma (1601) dans la Livonie, entre la branche victorieuse et la branche dépossédée, une guerre qui devait de proche en proche embraser le monde. Une bataille gagnée par Zamoyski, l'un des plus grands capitaines qu'ait eus la Pologne, coûta beaucoup de sang ; celui même du nouveau roi, Charles IX, y fut versé ; mais les cœurs des Suédois étaient à lui, et bien que le palatin de Lublin, autre guerrier illustre de ce temps-là, battît ce prince à son tour, tous ces coups n'ébranlèrent pas sa fortune.

(1606) La société de Jésus lança en même temps la Pologne dans d'autres guerres du côté du nord. Il s'agissait d'établir sur le trône de Moscovie, où le sang de Rurik s'était épuisé dans les parricides, un jeune religieux grec qui se donnait pour le prince Démétrius, fils du czar Iwan IV, dernier rejeton de cette race antique, et voué au poignard par l'usurpateur Boris Gudunow. Le religieux promettait l'extirpation du schisme d'Orient. Les historiens ne croient point à sa naissance royale. Cependant, où serait le miracle quand il aurait échappé à ses assassins? et comment, sans présomptions puissantes, un pauvre moine eût-il obtenu chez de grands seigneurs polonais un asile, du crédit, des armées? Le palatin de Sandomir, prince du sang de Gidimin et du nom de Wieçnowicz, qui descendait de Koributh l'un des frères de Jagellon, permit à sa fille Marine d'aimer cet aventurier. L'aventurier vainquit et régna. Marine Wieçnowieçka

alla partager dans Moscou son empire, et, peu de jours après, il tomba, au vu de la capitale entière, sous le glaive impitoyable de de Bazile Zuisky son heureux compétiteur. Les témérités des jésuites l'avaient perdu.

Bazile couronné, la société suscite un nouveau Démétrius qui se donne aux provinces pour le prince égorgé dans Moscou. A l'aspect de l'imposteur, Marine Wieçnowieçka n'hésite point, se jette dans ses bras, le reconnaît pour son époux, le montre aux peuples comme le même grand-duc dont ils avaient adopté une première fois la naissance douteuse, et les droits incertains. Dans ce conflit, Bazile irrité envahit la Lithuanie déjà menacée par les Suédois. Heureusement, à la place de Zamoyski dont la glorieuse carrière venait de se fermer, un grand homme se rencontra pour assiéger Smolensk, ressaisir la Russie Blanche et la Sévérie (1609), écraser à Kluszin cinquante mille Moscovites avec quatre mille cavaliers polonais, faire prisonniers, après cette magnifique victoire, le général des vaincus Pont de la Gardie, l'élite de la noblesse ennemie, les fils du grand-duc Bazile, pénétrer enfin dans la capitale du czar et charger de chaînes ce prince dont le règne et la vie s'achevèrent en captivité sur les bords de la Vistule.

(1610) Mais Sigismond ne méritait pas un lieutenant tel que Zolkiewski. Cet habile capitaine n'avait point borné ses succès à des batailles. Il pacifia promptement par sa sagesse l'immense contrée qu'il venait d'assujétir par ses victoires; et tandis que Marine s'agitait pour soutenir contre les Moscovites et contre ses concitoyens son faux Démétrius que le courage avait abandonné en même temps que la fortune, le héros polonais sut, dans une assemblée des grands, faire tomber le sceptre de la maison éteinte de Rurik aux mains de Wladislas, fils aîné de Sigismond. Le roi de Pologne perdit ce vaste empire comme il avait perdu la Suède. Les Moscovites demandaient la présence de l'enfant qu'ils avaient accepté pour czar : son père craignit qu'une foi encore tendre fût compromise dans cette atmosphère schismatique. Les jésuites, qui avaient abandonné leur imposteur abattu pour le fils des Wasas, se hâtèrent de leur côté d'apprendre aux peuples qu'ils étaient conquis pour le compte du saint-siége; et assaillie aussitôt par une révolte unanime (1612), l'armée polonaise ne put que livrer Moscou et ses cent mille maisons de bois à l'incendie, maintenir quelque temps ses drapeaux sur les épaisses

murailles du Kremlin, et frayer un passage à quelques-uns de ses escadrons, pour regagner tout sanglans les frontières de la Pologne. En lisant dans les auteurs contemporains [1] le récit du désastre de cette capitale détruite de fond en comble par les flammes, on croit avoir sous les yeux quelques pages d'une histoire plus récente. Des pompes triomphales honorèrent l'entrée de Zolkiewski à Warsovie : comme, dans l'ancienne Rome, un souverain captif décorait de sa haute infortune ces fêtes qui relevaient des victoires perdues, ou couvraient des revers de leur éclat trompeur.

Au nombre des prisonniers, ornemens de ce triomphe, marchait à la suite du czar Bazile un des chefs de l'église russe, l'archevêque Théodore Romanow, dont le fils montait dans le même moment au Kremlin (1613), porté par les Moscovites sur le trône des grands-ducs. L'archevêque était gendre d'Iwan IV. Liée ainsi à l'ancienne dynastie, la maison de Michel Romanow a régné jusqu'aux jours de Catherine et d'Élisabeth. Son élévation fut scellée du sang de Marine Wieçnowieçka. Cette princesse, son deuxième époux mis à mort, cherchait d'autres Démétrius pour ressaisir à tout prix ses grandeurs : elle fut étranglée.

L'affermissement de la nouvelle dynastie entraîna des troubles dans lesquels se perdirent un moment les rapides progrès de la Moscovie ; et, au lieu de faire tourner au bien des deux empires les dispositions forcément pacifiques du jeune czar, Sigismond aima mieux profiter de ses embarras pour tenter de nouveau la fortune (1617). Au refus de Zolkiewski, un conseil d'hommes graves fut commis à la conduite de Wladislas, qu'on se décidait enfin à montrer aux Moscovites ; mais il était trop tard. Ce fut trop tard aussi que s'ouvrit la campagne. Il fallut hiverner à Mojaïsk avant de mettre le siége sous Moscou (1618). Là, des propositions de paix endormirent la prudence des politiques et l'ardeur des assaillans. L'été s'écoula. Une sédition militaire vint couper court à tout espoir de succès. Il fallut se retirer, ou plutôt fuir... Fuir à travers ces déserts glacés, ces neiges effroyables, cette atmosphère homicide, où le jour est sans lumière, la terre sans abri, où la faim moissonne ce que le froid épargne ! Tout périt. Wladislas, presque seul, vint raconter ses désastres à son père.

[1] Voyez *Stanislai à Kobierzcycko Kobierzcki, Castellani gedanensis, Historia Wladislai, Poloniæ et Sueciæ principis, ab infantiâ ejus ad excessum Sigismundi III, Poloniæ Sueciæque regis;* in-4°, lib. 6.

Avec tous ses liens rompus, sa discipline relâchée, ses discordes croissantes et son roi imbécille, la Pologne n'était pas en position de se mettre à faire des conquêtes. A peine pouvait-elle repousser les Tartares, que Sigismond avait soulevés contre soi en prêtant main-forte à l'empereur pour écraser le woiewode de Transylvanie, leur allié, qu'il eût été plus sage de défendre. Et cependant, ce malheureux monarque, entouré d'ennemis, loin de travailler à éteindre l'incendie qui dévorait ses frontières du golfe de Courlande à la mer Noire, s'avisa de l'étendre jusqu'aux rives du Danube.

Dans leur ambition patiente, les Turcs continuaient de se saisir des débris de la domination chrétienne en Orient, retardés dans leur marche par les agressions de la Perse, les révolutions des janissaires, les vices du sérail, mais prêts à s'avancer sur l'Europe, terribles et inexorables, le jour où les derniers retranchemens des chrétiens dans les mers de la Grèce seraient enfin tombés sous leurs coups. La Porte se contentait d'inquiéter toujours les Vénitiens, les Polonais, l'Empire, le saint-siége, en prenant tour-à-tour les places des Hongrois et des Dalmates, ou exigeant çà et là des tributs. Les principautés du Danube ne luttaient plus contre son joug. Un traité venait de lui abandonner la suzeraineté de la Moldavie, en livrant à ses armes la forteresse de Kotzim, qui défendait les approches du Dniester et l'entrée de la Wolhynie. Le danger s'approchait ainsi peu à peu de Warsovie, de Vienne, de Venise. Ces capitales avaient les barbares à leur porte.

Peu après la transaction qui soumettait la Moldavie au gouvernement de Constantinople, le woiewode des Moldaves, Gaspar de Gratz, Allemand parvenu au pouvoir par le commerce et par l'intrigue [1], encourut les disgraces du divan. Il offrit aussitôt son hommage à la république, vanta ses troupes, promit des merveilles. Sigismond se hâta, malgré Zolkiewski, d'accepter ses sermens et ses armées. Mais les armées ne se rencontrèrent pas; le woiewode était seul et fugitif. Tous les foudres de la puissance musulmane se trouvèrent appelés en pure perte sur la Pologne.

(1620) Aussitôt cent mille hommes, osmanlis et tartares, débor-

[1] Tous les historiens l'appellent Gratien ou Gratian par une fausse traduction des histoires latines, dans lesquelles il n'est désigné sous le nom de Gratianus que par allusion au lieu de sa naissance, Gratz, capitale de la Styrie.

dèrent sur la Moldavie. Zolkiewski n'en avait pas huit mille pour les combattre ; et des déserts le séparaient déjà de son pays. Par un rare privilége, récompense de tant de glorieux travaux, ce général réunissait alors deux des hautes charges de l'État, celles de grand hetman et de grand chancelier de la couronne [1]. Vainqueur à Cécora sur le Pruth, dans un premier combat (16 septembre 1620), il était parvenu à tenir dans une bataille générale (17 septembre) la fortune indécise, lorsque tout à coup le découragement, à l'aspect des pertes de la journée et du nombre toujours croissant des ennemis, le souvenir de présages sinistres, tels que la chute de l'étendard du grand hetman, par-dessus tout la discorde des généraux et les efforts de quelques-uns d'entre eux pour ravir à leur chef ses troupes et sa gloire, mettent dans le camp polonais le désordre, la sédition, la fuite. Zolkiewski se perd en efforts pour apaiser la révolte et calmer l'effroi. Il rallie à peine une partie de ses soldats, n'ambitionnant plus que de les sauver et de mourir.

L'illustre vieillard range alors en un carré long, sur sept lignes et tout attelés, les chariots sans nombre dont une armée polonaise marchait toujours embarrassée ; il distribue son artillerie en tête et en queue sur les deux fronts contraires de ce camp retranché ; place dans l'intérieur les blessés, les munitions, les femmes, la cavalerie ; assigne à chaque compagnie de fantassins la partie de ces murailles profondes qu'ils doivent défendre ; puis un soir (29 septembre), quand le soleil est couché et la prière finie, il ébranle la citadelle roulante et tourne vers la Pologne. Il fallait pénétrer au travers d'épaisses forêts, de steppes incultes ; à peine trois mille combattans habitaient cette forteresse assaillie nuit et jour par cent mille hommes, et renfermant dans son étroite enceinte la disette, la maladie, le désespoir, la rébellion. Zolkiewski sut maintenir dans l'obéissance ces troupes soulevées, dans l'ordre prescrit ces remparts de chariots, qui traversaient des bois et des marécages dans l'hésitation, ces assiégeans sans nombre, que le prodige d'une telle marche étonne et peut-être épouvante. Six jours et six nuits se sont écoulés ; quatre-vingts lieues de terrain ont été franchies. L'ennemi fatigué ne suit plus qu'avec peine cette retraite héroïque. Les Polonais, tombant de faim, de sommeil, de

[1] C'est-à-dire de la Pologne. Les charges de Lithuanie étaient dites du grand-duché.

lassitude, font halte (5 octobre) aux bords du Kobilta, à deux lieues du Dniester, non loin de Kotzim et de Mohilow, en vue du sol de la patrie. Ils n'ont pas la force d'aller jusque-là.

L'armée était, selon l'usage, suivie d'une seconde armée de valets de troupe, race turbulente et avide, qui, dans la sédition de Cécora, n'avait pas craint d'exercer des rapines jusque sur le camp même. Inquiets des châtimens qui les attendent de l'autre côté de la frontière, ces misérables imaginent de se saisir de tous les chevaux, de mettre encore une fois le camp au pillage, puis de s'enfuir, laissant leurs maîtres comme enchaînés sous les coups des barbares que ce désordre réveille et ranime. Les restes sanglans de l'armée chrétienne sont en effet surpris; ils sont accablés dans leur confusion et leur faiblesse. Des gladiateurs de feu avaient été vus, disait-on, s'entre-détruisant dans les nues, et ce funeste présage achève de livrer sans défense aux assaillans qui les environnent de toutes parts les nobles et leurs soldats trahis. Un gentilhomme présente à Zolkiewski la seule monture qu'on trouve encore, pour qu'il sauve sa précieuse vie, dernier espoir de la Pologne. Le vieillard ne répond qu'en tirant le sabre, pour étendre à ses pieds le cheval dont on veut qu'il aide sa fuite. Mais son bras affaibli ne sait plus donner de coups mortels; à peine un peu de sang a coulé sous son cimeterre, et comme on le presse de voir dans son effort trompé un avertissement d'en haut, un ordre impérieux du ciel : « Non, répond-il, là où reste le troupeau, » là reste le pasteur. » Il dit, et se place en avant de ses compagnons, sentinelle dévouée de la république, au poste du danger. Son armée est noyée dans le sang, sa famille entière tombe moissonnée autour de lui : il combat encore ayant une de ses mains qui pend tranchée par le glaive de l'infidèle, et recevant, sous les coups des barbares, la bénédiction de son confesseur Wiblerski, père de la société de Jésus, qui, debout à ses côtés, ne cessera qu'à la fois de prier et de vivre.

Le lendemain, Skinder-pacha, séraskier qui commandait en chef les Turcs, parcourait le champ de bataille. Il reconnut Zolkiewski parmi des monceaux de morts, à sa barbe blanche, à son front encore empreint de génie et d'autorité. On dit que, lui-même vétéran renommé, il n'envoya point à Constantinople la tête du grand homme sans la contempler long-temps avec une émotion profonde. Peu après, à la suite d'une querelle qu'il eut avec un sultan des Tartares au

sujet même de ces dépouilles sanglantes, le vieux séraskier fut mis à mort.

La république resta quelque temps sans apprendre le désastre du Kobilta. La nouvelle lui en fut portée par une invasion des hordes victorieuses qui promenèrent, d'un bout à l'autre de la petite Pologne, la dévastation et l'incendie. On fait monter à deux cent mille le nombre des femmes, des prêtres, des nobles, que ce torrent destructeur entraîna dans sa retraite; riche proie qui allait être distribuée entre les marchés de la mer Noire, pour alimenter la Porte d'esclaves et de janissaires. Un écrivain contemporain [1] remarque qu'au milieu de la consternation et de la terreur publique, le désespoir de la femme de Zolkiewski émut la nation entière. Deux grands coups avaient frappé en même temps la vieillesse de l'illustre veuve; car son fils Jean Zolkiewski était tombé au pouvoir des barbares tout couvert de blessures. Elle voulut ressaisir du moins les restes de l'époux qui avait fait sa gloire, et alla chercher ce tronc mutilé sur le champ de mort. Elle le reconnut à une blessure que le grand hetman avait reçue dans une de ses victoires, s'en saisit, s'y attacha, ne put en être séparée qu'en retenant, pour en demeurer vêtue, sa pelisse sanglante. La république éleva dans ce lieu même un monument visité souvent depuis lors par le Turc, le Tartare, le Moscovite, et toujours respecté comme l'ombre même du héros. La pierre du Kobilta portait cette inscription : « Apprenez de moi combien il est bon et doux de mourir » pour la patrie.»

Le bâton de grand hetman, l'anneau de grand chancelier furent reportés solennellement au roi et à la diète. Les comices reçurent ces insignes avec autant de respect que de douleur, et un fils du grand Zamoyski mérita les louanges de toutes les histoires du temps, en prononçant au milieu de l'assemblée une oraison funèbre, où il commençait par raconter longuement la vie de Codrus, de Brutus, de Décius, et de Paul Émile.

Des honneurs plus grands accueillirent les restes même de Zolkiewski. A leur approche, les cités et les provinces s'étaient levées; la noblesse accourut en armes. Peut-être n'avait-on pas vu de deuil si grand depuis les funérailles de Germanicus. Les narrations qui nous

[1] *Joannes Innocentius Petrikius*, Historiæ rerum in Poloniâ gestarum, anno MDCXX et MDCXXI. Cracoviæ, 1637.

en sont restées sont écrites dans l'intention de provoquer ce parallèle. Près de ce cercueil qu'accompagnait de ville en ville un peuple immense, qu'entouraient toutes les bannières des troupes, toutes les enseignes des palatinats abaissées vers la terre, marchaient la veuve de l'illustre capitaine, sa fille unique, mariée au palatin de Russie Danielowicz, qu'on disait issu des anciens rois de Gallicie, et sa petite-fille Théophile Danielowiczowna, à peine sortie de l'enfance et annonçant déjà une rare hauteur de caractère. Dans le sein de Théophile semblait battre le grand cœur de Zolkiewski. Au milieu des plus tristes scènes, elle n'avait de larmes que pour les humiliations de la Pologne. Cette jeune fille, sa mère et son aïeule, en déposant dans leur ville de Zolkiew, parmi les cendres de leurs ancêtres, les restes du grand hetman, inscrivirent sur le marbre funéraire ce vers du poète :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !

Le vœu était prophétique : de ce sang illustre sortit un vengeur.

Jamais la république ne s'était trouvée en de plus grandes extrémités. Elle était en proie à une guerre furieuse et à des discordes plus furieuses encore. La diète, inspirée par Sigismond, inventa de prendre les momens de relâche que laissait l'hiver pour inquiéter, par des menaces de réunion, le schisme grec, croyance héréditaire d'une moitié des peuples. De là, les émeutes, les sacriléges, les pillages, les destructions d'églises, les incendies. La Lithuanie et la Russie, sa vaste dépendance, furent accusées d'incliner vers la domination moscovite ; on préluda par des meurtres à de nouvelles guerres civiles ; un évêque tombe égorgé dans le temple, et se vengea par des miracles. Le poignard menaça même Sigismond, qui ne reçut qu'une légère blessure. L'assassin fut conduit à un théâtre dressé dans la plaine pour son supplice ; il y fut traîné avec des tenailles brûlantes. Une fourche de fer cloua sa main droite sur un bûcher où le feu la consuma. Le fer trancha les lambeaux que le feu ne put dévorer, et la main gauche coupée à son tour, le patient obtint enfin la grace d'être livré aux bourreaux qui l'écartelèrent.... On devine que l'assassin était schismatique.

(1621) L'été vint. Le jeune empereur Osman, récemment mis par les janissaires en possession du trône de son oncle Mustapha, qu'il laissait vivre dans un coin du sérail, regarda la victoire du Kobilta et les désordres de la république comme des avertissemens du ciel. Il

se mit en marche pour le Nord, chassant devant soi trois cent mille combattans. L'Europe en trembla. Des volontaires accoururent d'Allemagne et de France; la Grande-Bretagne elle-même envoya des secours. Le successeur de Zolkiewski, Chodkiewicz, à la fois grand hetman de la couronne et de la Lithuanie, ce qui ne s'était pas vu encore, mais capitaine d'un âge avancé et d'une santé chancelante, prit, sous le jeune Wladislas, le commandement de l'armée. La diète donna pour appui à l'inexpérience du prince et à la vieillesse du capitaine une commission de citoyens renommés qu'elle investit de sa toute-puissance dans la paix et la guerre. Il fallut marcher à la rencontre de toutes les forces de l'Asie avec environ soixante mille hommes de toutes les nations. Des ennemis plus meurtriers que les Turcs et les Tartares, le typhus, la faim, les assaillirent; une sédition militaire fut sur le point de dissoudre le camp dévasté. Ces bandes si peu unies, manquant de tout, que ne commandèrent long-temps ni Wladislas malade ni le grand hetman moribond, attendaient, appuyées aux murs de Kotzim qu'elles venaient de reprendre, le choc des masses innombrables du sultan. Trois fois elles rompirent l'effort des barbares, et les commissaires de la diète travaillèrent aussitôt à obtenir la paix d'Osman étonné.

La paix se conclut. Kotzim en fut l'unique prix; car la promesse de payer avec exactitude aux Tartares la redevance que les premiers Sigismonds avaient accordée sous le nom de présent, ne formait pas une condition nouvelle. Dans l'abaissement de la fortune nationale, la république accueillit ce traité avec joie et reconnaissance; l'Europe y applaudit. Cette guerre, cette paix de Kotzim, jetèrent un grand éclat. Des travaux plus grands, accomplis aux mêmes lieux, devaient quelque jour en effacer le souvenir.

La Pologne respira du côté de l'étranger; il ne lui restait que ses discordes. Les Turcs gardèrent le traité, malgré les révolutions de sérail qui punirent sur le jeune Osman la faiblesse de cette transaction. Amurat IV, que ce malheureux enfant eut pour successeur, fut un grand homme. Le bonheur voulut qu'il détournât ses regards de l'Europe, alors remplie de guerres et de convulsions; il employa son ardent génie à détruire l'ouvrage de Schah-Abbas, à donner du côté de Bagdad à la puissance ottomane des fondemens plus solides. Michel Romanow se vit obligé, pour s'affermir, de demander une trêve à Sigismond, et de lui abandonner toutes les conquêtes de Zolkiewski,

Smolensk et la frontière de la Desna au-delà du Borysthène. De leur côté, les Wasa de Suède, satisfaits de posséder sans trouble Riga et la Livonie, Mittau et la Courlande, avaient suspendu leurs coups.

Les Tartares seuls troublèrent de leurs brigandages le repos de la république; créanciers toujours mécontens, ils venaient jusque dans le cœur de ses provinces chercher de prétendus arrérages de leur tribut. Au fond du palatinat de la Russie Noire, à trois lieues de Lemberg, la veuve de Zolkiewski, sa fille et l'ardente Théophile, furent près de tomber dans leurs mains; ces trois femmes eurent à soutenir un siége derrière de faibles murailles: leur courage les sauva.

(1625) Insulté ainsi sans défense par des hordes sauvages, Sigismond contraignit encore un rival formidable à reprendre les armes; et tout à coup, dans les champs de la Prusse, paraît, pour châtier ses inflexibles prétentions au trône de Suède, le grand Gustave Adolphe. Victorieux dès l'abord, ce prince, que le cardinal de Richelieu et la ligue protestante d'Allemagne appelaient sur l'Empire, que la maison d'Autriche s'appliquait à tenir occupé loin de soi, multiplie aussitôt des efforts magnanimes pour amener Sigismond vaincu à souscrire la paix. En vain lui reconnaît-il le titre de roi de Suède; en vain même accorde-t-il le retour de la couronne à la branche aînée: tout sera inutile; Sigismond veut son trône, et la guerre de trente ans commencera par les Polonais ses longs ravages.

(1626) Le *Lion du Nord*, étendant toujours le long de la Baltique le progrès de ses armes, sème d'abord la terreur dans la Lithuanie, emporte Brunsberg, Elbing, Marienbourg, Dirshaw, les deux Werdern, soumet l'évêché de Warmie, fait briller ses enseignes en vue de la capitale épouvantée. Là, les Horn, les Wrangel, les Banier, les Torstenson préludent, sous l'œil de leur maître, aux travaux qui doivent les illustrer; là, Oxenstiern, préposé à l'administration des provinces assujéties, s'instruit au gouvernement d'un royaume (1628). Les Polonais aux abois demandent la paix à Sigismond, et ce prince entêté s'obstine à vouloir la guerre sans savoir la soutenir, à revendiquer la Suède sans pouvoir garder la Pologne. Il faut alors appeler les impériaux au secours de la république qui succombe. Les impériaux arrivent, et fléchissent à leur tour sous l'ascendant de Gustave Adolphe (1629). Le grand Wallenstein envoie à ses troupes vaincues son illustre lieutenant, le duc de Saxe-Lawenbourg, qui ne rétablit pas les affaires des alliés; et la journée de Brodnitz, celle de Stum,

achèvent d'abattre la fortune de la nation polonaise et son courage.

Cependant, les Tartares, de leur côté, continuaient de mettre l'Ukraine, la Russie, la petite Pologne à feu et à sang. Leurs courses, étendues jusque non loin de Cracovie, paraissaient ne devoir s'arrêter qu'aux lignes du camp suédois. Envahie de toutes parts, partout vaincue, le sein déchiré par les dissensions, en proie ici aux soulèvemens de soldats qui demandaient, en armes, leur solde et du pain, ailleurs aux discordes religieuses que Sigismond avait enseignées au seul peuple tolérant qu'il y eût alors, comme si ce n'était pas assez des vieux déchiremens; telle était la Pologne : cette vaillante nation semblait toucher à sa dernière heure.

Au milieu de ces désastres, se passa, dans un château lointain, un évènement destiné à les réparer plus tard. Un jour de l'été de cette année 1629, un orage affreux avait éclaté sur le canton d'Olesko, petite place de la Russie Noire, au pied des monts Crapathes, sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, au centre du plateau le plus élevé de ces contrées, là où deux fleuves prennent leur source : le Bug, pour courir au nord se marier à la Vistule et se perdre avec elle dans la Baltique, le Bogh, pour aller à travers l'Ukraine et la Tartarie grossir le Borysthène à son embouchure dans le Pont-Euxin. Le château, manoir féodal, est bâti dans une situation magnifique, sur le sommet d'un mohila, montagne immense, faite de main d'homme, qui fut un autel ou un tombeau des Slaves. L'orage ébranlait jusqu'aux fondemens ce mohila escarpé, ce château suspendu dans les nuages. Durant la tempête, dans ce lieu qui domine toute la Pologne, qui se lie à tous les souvenirs de son antique histoire, un enfant naquit [1] : la petite-fille de Zolkiewski lui donna le jour. Tandis que les roulemens effroyables du tonnerre rendaient sourds à ses côtés, pour le reste de leur vie, quelques-uns de ses serviteurs, la courageuse Théophile devint mère, en souriant aux foudres et aux éclairs. Les flatteurs, qui de temps immémorial se pressent en Pologne sous le toit des grands, voyaient, comme elle, dans cet ébranlement du ciel et de la terre, de glorieux présages; les mathématiciens, interrogés sur l'horoscope du nouveau-né, lui prédirent une éclatante fortune et des destinées extraordinaires. Ce fut Jean Sobieski.

[1] Ces détails sont empruntés d'une relation autographe dont on trouvera un extrait dans les premières pages du livre suivant.

LIVRE II.

Jeunesse de Jean Sobieski et règne de Wladislas Vasa.

(1629 — 1648.)

Les historiens, aussi bien que les orateurs, ont coutume, lorsqu'ils remontent au berceau des grands hommes, de faire d'abord profession d'attacher peu de prix au hasard de la naissance, tout en poursuivant le fil de généalogies vraies ou fausses jusque dans les nuages. Nous serons de tout point plus sincère. L'illustration du sang ne repose pas à nos yeux sur une illusion ni un préjugé, plus que la gloire, dont elle est le reflet passant du front des pères sur la tête des fils. Ce brillant héritage devient une récompense pour qui le transmet, un engagement pour qui le recueille; et l'histoire serait obligée d'en tenir compte, ne fallût-il y voir qu'une faveur de la fortune, qui aplanit d'ordinaire l'accès de la puissance et de la renommée.

En Pologne, plus encore que dans le reste de l'Europe, la noblesse s'était fort tard soumise à l'usage des noms héréditaires. Avant ce changement, les branches d'un même tronc n'avaient qu'un lien commun; elles ne conservèrent, depuis, qu'un moyen de reconnaissance : ce fut le blason. Les armoiries polonaises se distinguaient par leur simplicité. L'écu était le plus souvent un champ uni avec une seule pièce et deux au plus. Les familles de gentilshommes appartenaient à la souche de la flèche, de l'otelle, des deux poignards, du fer de cheval, de la double ou triple croix, de la lance, du bouclier. Il n'y avait pas plus de huit cents à mille de ces armes distinctives pour le corps entier de l'ordre équestre. Rien n'était plus propre à confondre les extractions, à fausser les généalogies. Le grand nombre de maisons qui se trouvaient quelquefois comprises sous un seul de ces signes héréditaires, permet de penser que dans le principe ils avaient désigné, non une famille, mais une horde tout entière. C'était

encore là une des traditions de l'état sauvage. Ainsi se marquaient les tribus chez les Scythes aussi bien que chez les Arabes.

Héros et roi, Jean Sobieski ne pouvait manquer d'aïeux. Nous avons vu son extraction du côté maternel ; sa race paternelle formait l'un des quarante rameaux de la tige du bouclier. Cette tige respectée portait le nom commun de Janina ; elle tirait son origine de Jean ou Janik, palatin des anciens temps, resté célèbre pour ses exploits. Il est à remarquer qu'un nobiliaire, composé pendant l'enfance même du grand citoyen qui fait le sujet de cet ouvrage, porte qu'entre tous les Janinas, les Sobieskis avaient pour attributs particuliers le dévouement à la patrie, l'amour des périls et de la gloire [1]. L'écrivain ajoute que quelques historiographes rattachaient le fondateur de leur race aux princes du sang de Piast. Cette version pouvait-elle être négligée lorsque la fortune fixa sur un descendant de Janik la couronne de Pologne et les regards du monde? On trouva que Wissimir, oncle de Casimir-le-Grand, à la veille de combattre les tribus païennes et barbares qui infestaient la Gallicie et la Russie Noire, avait reçu un bouclier d'une trempe céleste, des mains mêmes de saint Michel ; l'arme divine était restée le partage de Janik, qu'on supposa son fils ; c'était en mémoire du présent de l'archange que tous les Janinas portaient un bouclier dans leurs armes.

De quelque intérêt qu'il pût être pour un roi nouveau de laisser sa famille devenir toute royale, et se lier au ciel même par des miracles, Sobieski n'accepta point le secours offert par la flatterie à l'ambition de ses fils. Après lui, fut trouvée dans ses papiers une note écrite de sa main, où il parle de sa naissance, dans les termes qu'on va lire.

Note manuscrite du roi Jean III.

« Le nonce apostolique désire connaître l'histoire de ma maison ;
» je le satisferai, sans me perdre dans la nuit des temps, ni même
» remonter jusqu'à Janik, palatin de Sandomir, sous le règne de

[1] Sobiescii in palatinatu lublinensi, quorum quilibet præstantius esse existimat operam suam patriæ impendere, quàm in otio tranquillam vitam, voluptatum copiâ auctam, agere... gloriosum enim unicuique ducitur, si propriis periculis quærat universorum tranquillitatem.

(*Orbis Polonus, authore Simone Okolski*, Cracoviæ, 1641.)

» Lezko-le-Noir, guerrier célèbre dont les victoires sur les Jajyges
» sont attestées par de grands mohilas, ou montagnes tumulaires,
» élevées dans mon patrimoine de Sobieska-Wola. Je passe sous
» silence d'autres personnages de haute renommée et leurs glo-
» rieuses expéditions contre les ennemis de la patrie. Les seules
» guerres que j'aimerais à rappeler sont les guerres sacrées ; les héros
» dont je suis le plus fier de descendre sont ceux qui baignèrent
» de leur sang la terre des infidèles, et me transmirent en héritage
» de longues vengeances à exercer sur les barbares. Je ne parlerai
» ici que de l'un de mes ancêtres, Marc Sobieski, palatin de Lublin,
» rival de l'illustre Zamoyski, sous le grand règne d'Étienne Batori.
» Étienne disait souvent que, s'il lui fallait, comme dans les temps
» anciens, se reposer sur un seul homme de la défense de la patrie,
» il n'hésiterait pas à désigner pour champion de la Pologne Marc
» Sobieski.

» Du reste, je ne raconte pas les hauts faits du palatin de Lublin ;
» il n'eut que des chrétiens à combattre. Sous l'empire de Batori
» et dans les commencemens de Sigismond III, les Turcs laissèrent
» la Pologne en paix.

» Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc, reste profondé-
» ment gravé dans mon cœur : c'était mon père. Il fit ses premières
» armes sous le grand Zolkiewski, dans cette ancienne guerre
» de Moscovie qui livra au jeune Wladislas le trône des czars ; dans
» l'expédition suivante, il fut au nombre des chefs chargés, sur le
» refus de Zolkiewski, de commander l'armée, et de présenter le
» prince aux peuples qui l'avaient choisi pour maître. Blessé au bras
» à l'assaut de Moscou, mon père assista cependant depuis lors à
» toutes les campagnes de ces temps orageux, toujours suivi de ses
» hussards d'ordonnance qu'il entretenait à ses frais, et que leur
» valeur éclatante comme leur riche tenue faisaient nommer la
» *troupe d'or*. Ce fut lui qui dans la campagne glorieuse de Kotzim,
» membre d'une commission investie des pleins pouvoirs de la diète
» pour la conduite des hostilités, réussit à conclure la paix avec
» l'empereur Osman. Depuis ce succès, il fut chargé de toutes les
» négociations de la république avec les Suédois, les Kosakes, les Tar-
» tares, les Moscovites, les Turcs. Quatre fois les nonces le mirent
» à leur tête dans les diètes, en l'élisant maréchal, et il finit par
» arriver, de charge en charge, au poste de premier sénateur sécu-

» lier de la Pologne, sous le titre de castellan de Cracovie.... »

Ici le royal historien se trouve conduit à placer un récit détaillé de la vie entière et de la mort de Zolkiewski, dont Jacques Sobieski, son père, épousa la petite-fille. Théophile jugea digne de son alliance le brillant citoyen qui avait contribué dans la guerre de Kotzim à laver l'injure du Kobilta, et la note manuscrite explique avec complaisance, presque avec orgueil, quelles fatalités firent arriver aux Sobieskis l'héritage du vainqueur de Moscou. Ce grand homme avait un fils dans lequel il semblait devoir revivre. Tombé à ses côtés et racheté de l'esclavage au prix de sommes énormes, Jean Zolkiewski ne revint de Constantinople que pour mourir des suites de ses blessures. Sa sœur, Sophie Zolkiewska Danielowiczowna, resta héritière des biens immenses et des traditions de leur illustre père. Elle avait aussi deux enfans ; elle apprit un jour que son unique fils, entraîné par une ardeur héréditaire dans les rangs des Tartares, avait trouvé la mort dans la tente et sous le cimeterre d'un sultan. Pour la seconde fois une fille se trouva encore dépositaire de tout cet héritage de gloire. C'était la courageuse Théophile ; sœur du brave et malheureux Danielowicz, nièce de Jean Zolkiewski, petite-fille du grand hetman, belle-fille du palatin de Lublin Marc Sobieski, enfin femme de Jacques, elle tenait de tous côtés à des citoyens illustres.

« C'est de Théophile Danielowiczowna Sobieska, continue la note » manuscrite, que je reçus le jour, en présence de sa mère et de sa » grand'mère [1], veuve du conquérant de la Moscovie. Ma naissance » fut accompagnée de phénomènes tels que ceux dont abonde l'his- » toire des Romains. La vie de Zolkiewski avait été tout entière » tissue de prodiges, et la prédiction d'une vieille femme qui dans » son enfance lui annonça tous les grands évènemens de sa carrière, » n'est pas la moins remarquable de ces merveilles. J'eus un frère » aîné nommé Marc comme notre aïeul, deux sœurs et deux frères » plus jeunes ; ces deux derniers ne vécurent pas. Marc ne devait » parvenir à l'âge d'homme que pour être égorgé comme l'avait été

[1] Il y a ici une erreur qu'expliquent les voyages de Sobieski dans sa première jeunesse, et les travaux qui depuis son retour remplirent toute sa vie. Son aïeule ne peut assister à sa naissance. Nous trouvons dans un recueil des épitaphes intéressantes du Nord la preuve qu'elle avait reçu les honneurs de la sépulture en 1626, trois ans avant la naissance de son petit-fils. Voyez *Monumenta Sarmatica*, Cracoviæ, 1640.

» le jeune Danielowitz par les Tartares. Tous les miens ont ainsi » trouvé la mort sous les coups des infidèles pour la défense de notre » religion sainte. Moi seul étais réservé à d'autres destins par la vo- » lonté divine. »

Nos lecteurs connaissent et le rang dans lequel la Providence fit naître Jean Sobieski et les évènemens qui entourèrent son berceau. Il allait grandir sous les auspices de serviteurs glorieux de la république, sous l'œil d'une mère que la guerre avait frappée à coups redoublés dans ses affections les plus tendres; elle ne pouvait manquer de l'élever pour la vengeance et la gloire : mais c'était surtout dans les rangs de l'armée que ses ressentimens, son patriotisme, sa foi devaient lui montrer la gloire et la vengeance. On peut dire que la naissance de Jean fit toute sa destinée.

Un jour serein éclaira le cours entier de son enfance. Cette année 1629, que nous avons vue s'ouvrir par de sanglans désastres, s'était terminée d'une façon plus heureuse. Conjurée comme par miracle, l'affreuse tempête qui grondait sur la Pologne alla épuiser ailleurs ses foudres; ce miracle fut l'ouvrage de Richelieu. Tandis que les Polonais étaient aux abois, il intervint. La république dut à ses efforts le bienfait d'une longue trève, que payèrent de nouveaux sacrifices de territoire. Les coups de Gustave Adolphe se trouvèrent ainsi détournés sur l'Empire, et dans l'Orient les révolutions du sérail, ou les mouvemens de la Perse sous le second Schah-Abbas, au Nord la faiblesse de la maison de Romanow, et bientôt la minorité, puis le pacifique génie d'une jeune fille qui remplaça Gustave sur le trône de Suède, tous ces heureux accidens permirent aux Polonais de respirer jusqu'au temps où Jean Sobieski fut d'âge à tenir une épée. On dirait que la fortune, prenant pitié de tant d'adversités, donna un sursis de vingt ans à la république, afin de laisser croître son défenseur. Il ne fallait pas moins pour la faire vivre jusqu'à nos jours.

Cependant, presque aussi redoutables que *le Lion du Nord,* les discordes intestines continuèrent leurs ravages tant que Sigismond vécut. L'esprit d'intolérance s'affermissait dans les conseils de la nation comme dans ceux du prince; l'ordre équestre, toujours confédéré, n'était occupé qu'à se défendre contre le roi, la diète, l'hérésie; il oubliait de préparer les moyens de se défendre quelque jour contre l'étranger, et surtout contre lui-même.

(1632) Une même année vit disparaître de la scène du monde les

deux Wasa, les deux rivaux, qui, avec des sentimens aussi divers que leurs génies, avaient été presque également funestes à la Pologne. Gustave rencontra la mort sur le champ de victoire de Lutzen; Sigismond mourut plus paisiblement qu'il n'avait régné. Il termina dans son lit un empire orageux de quarante-quatre ans. De deux sœurs, archiduchesses d'Autriche, auxquelles il s'était successivement allié, il avait eu, entre autres enfans, deux fils qui se transmirent la main d'une princesse française, la couronne élective de leur père, et ses malencontreuses prétentions au trône de Suède. Le premier, Wladislas, s'était, jeune encore, signalé dans les combats; le second, Jean Casimir, essayant de rompre les brigues qu'une faction formait pour lui, sollicita, en faveur de son frère aîné, les suffrages des Polonais. La diète avait élu pour maréchal, ou président, Jacques Sobieski, le compagnon d'armes ou plutôt le guide de Wladislas dans les expéditions de Moscou et de Kotzim. Ce seigneur fit valoir et les titres de son royal disciple et les efforts magnanimes de Jean Casimir, avec son éloquence entraînante, dont les poésies du temps ont célébré les prodiges [1]. Dans cette grande conjoncture, Jacques Sobieski se surpassa. Un historien, témoin des évènemens qu'il raconte, dit que les étrangers émerveillés ne comprenaient pas dans un homme de guerre ces trésors de faconde et de savoir [2].

L'habile maréchal l'emporta. La diète se rendit aux vœux des fils de Sigismond, et l'un, à peine roi, courut gagner des batailles sur le czar Michel, lui dicter la paix aux portes mêmes de Moscou,

[1] Les vers suivans du père Kirkow, jésuite, donneront une idée de la réputation du palatin, et de l'état de la poésie latine en Pologne à cette époque.

Remigio famæ cœlo subvecte Sobiesci,
Plena cui eloquii flumina ab ore cadunt:
Martigenas scutum hoc loquitur, patriæque periclis
Impensos vestram sæpe dedisse domum:
Tu mihi major eris, namque uno pectore virtus,
Herculea et Tulli consociata tuo.

Toi qui t'élèves jusqu'aux cieux sur l'esquif de la renommée, toi de qui la bouche épanche à flots des torrens d'éloquence, ô Sobieski, ce bouclier proclame que ta race fut féconde en enfans de Mars, en héros dévoués à la patrie. Mais tu seras à mes yeux le plus grand de tous, puisque dans ton sein tu rassembles l'ame d'Hercule et celle de Cicéron.

[2] *Piaseckii chronica*, lib. ultimus ann. 1633.

et tenir en respect les Tartares; tandis que l'autre, après avoir quelques années voyagé en Europe, s'embarquait (1638) à Gênes pour aller prendre en Espagne un commandement contre la France, était traversé dans ses desseins par la tempête, jeté sur les côtes de Provence, retenu deux ans prisonnier, dissuadé de ses rêves de gloire et tourné vers la vie du cloître par ardeur de foi ou chagrin d'amour, puis enfin reçu jésuite en Italie, pour s'ennuyer bientôt de ses liens, et y échapper sous le chapeau de cardinal.

Cependant, l'ambitieux Wladislas, impatient de la paix, se disposait toujours à la guerre. Ses frontières de l'orient défendues par des victoires, il avait voulu tourner ses armes contre le Nord. La diète, plus sage, s'était décidée à traiter avec la jeune reine Christine, qui avait reçu en héritage, avec le sceptre de Gustave Adolphe, la guerre sanglante de l'Empire. Représentant de la branche aînée des Wasas, Wladislas ne consentit point à quitter le titre de roi de Suède, qu'il continuait de porter à l'exemple de son père. Un traité définitif ne pouvait pas dès lors terminer cette longue et vaine querelle. Jacques Sobieski négocia une nouvelle trêve de vingt-six années entre les deux couronnes.

Quelques incursions des Tartares, quelques menaces du Turc, qui s'agitait sous le faible Ibrahim, furent tout ce qui troubla la Pologne. Obligé, par l'inflexible volonté des diètes, à déposer tout espoir de guerre au dehors, Wladislas ne songea qu'à maintenir la paix au dedans, comme une compensation nécessaire de son repos. Il fallait à ce prince l'image des douceurs de la vie privée, ou la grande, la passionnée, l'orageuse vie des camps. Aussi s'appliqua-t-il à désarmer l'ordre équestre par une perpétuelle condescendance; il tenta même de ramener à une seule communion les églises dissidentes. Le conventicule de Thorn échoua, comme en France le colloque de Poissy; dans ce pays couvert de synagogues, et nommé le paradis des juifs, les évêques ne purent pas même se résigner à entendre la lecture de la profession de foi des chrétiens réformés. Mais enfin la tolérance personnelle du roi réussit à tempérer l'ardeur des dessensions religieuses, et, quoique taxée d'indifférence ou d'hérésie, cette tolérance fut un bienfait.

Un règne tranquille, pour la première fois depuis les temps barbares, ouvrit à la civilisation les chemins du Nord. Le génie remuant du monarque rendit féconds tous les biens de la paix; il tourna son

activité du côté des travaux utiles. Le goût des arts et des monumens du Midi pénétra sous ces tristes cieux. A des églises, à des palais de bois, il s'en mêla de brique et de pierre. Des ponts rapprochèrent les bords des fleuves, et franchirent les marais; des routes furent tracées. A la voix de Wladislas, Warsovie s'enrichit de créations élégantes et utiles. Une statue qu'il éleva au roi Sigismond, tout en ne consacrant que les illusions de la piété filiale, était, pour les places publiques de cette capitale un monument nouveau. Le peintre Dolabella vint d'Italie étonner la Pologne des prodiges de son art. Son habile pinceau décora d'une façon royale les murs du palais de Wiasdowa. Les plafonds représentèrent l'histoire entière du grand hetman Zolkiewski, sa victoire de Klussyn, son entrée triomphale dans les comices de Warsovie avec le czar captif; peintures glorieuses que Charles XII admira, que Pierre Ier eut la politesse de détruire, quand il disposait, en faveur d'Auguste de Saxe, du trône de Pologne.

Ami des arts comme le roi, Jacques Sobieski profitait de son immense fortune pour enrichir son pays et décorer ses châteaux de collections dispendieuses de toutes les merveilles de Rome et de Florence. On vit, à son exemple, nombre de grands s'environner de statues et de tableaux, orner de bibliothèques leurs demeures agrandies, rechercher l'entretien des érudits de plus en plus nombreux, aider le savoir indigent à payer l'assistance de la presse du monastère d'Oliva, ou de celle de Cracovie, les seules du royaume. Des seigneurs puissans employèrent leur opulence à fonder des écoles. Le grand Zamoyski avait donné cet exemple, que ses héritiers suivirent, et leur ville de Zamoysce dut à ses propriétaires une académie florissante. Quelques hommes de rang illustre parlaient déjà des langues étrangères; Wladislas pouvait correspondre en italien avec la mère de Louis XIV. Jacques Sobieski était renommé pour son amour des lettres françaises, grecques et latines; cet illustre citoyen a laissé des écrits qui déposent de son application à toutes les branches de savoir cultivées de son temps. Voulant doter Marc et Jean, ses deux fils, d'une éducation qui les rendît utiles à la république dans la paix comme dans la guerre, il ne fut pas obligé de confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes ames; grand homme qui eut le rare bonheur de pouvoir allier les devoirs du précepteur aux jouissances du père.

Cependant un capitaine, un diplomate tel que lui risquait sans cesse de se voir enlevé à ses soins paternels par les intérêts de la chose publique. Il s'assura le concours de Stanislas Orchowski, savant renommé; et afin de mieux frapper l'esprit de cet instituteur des grandes considérations auxquelles l'enseignement se liait dans sa pensée, il composa l'un des traités d'éducation les plus précieux pour la justesse et la hauteur des aperçus. Jacques Sobieski voulait que Marc et Jean apprissent de bonne heure que, nés citoyens d'un état libre, ils devaient tout à leur pays, et pouvaient aussi en tout attendre.

Alors palatin de Belez, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permirent de vivre constamment à Zolkiew, chef-lieu de l'héritage immense des Zolkiewski. C'est là que Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance, élevés dans la magnificence qui distinguait les grands seigneurs au milieu des misères profondes de la Pologne. Ville forte de la Russie Noire aux pieds des monts Crapathes, centre d'un commerce qui s'étendait à la Hongrie, à la Russie Rouge, à la Moldavie, à la Crimée, et habitée par un grand nombre de juifs opulens, Zolkiew ne formait, avec ses cinquante villages et ses vingt lieues de territoire, qu'une portion de la fortune de Jacques Sobieski. Le palatin s'occupait encore à enrichir ce domaine en l'embellissant; il voulait tracer des routes sur la crête des montagnes escarpées qui en défendent l'accès, dessécher les marécages des vallées, créer des jardins magnifiques dans ces magnifiques aspects autour du palais, tout entier de brique, que les Zolkiewski avaient laissé.

De tels patrimoines étaient des souverainetés; aussi quelques-uns de ces grands propriétaires avaient-ils sollicité ou reçu des empereurs, au péril de leur popularité, des diplomes de princes du saint-empire romain, pour se distinguer enfin de la foule par le titre comme par la richesse, et joindre un nom royal à une royale existence. Une armée sous le nom de garde, des sentinelles à toutes les portes, une maison montée sur le modèle des cours et composée des mêmes charges, des légions de valets nobles : gentilshommes pauvres qui conservaient leur droit d'élire le monarque et pliaient sous les coups de fouet d'un maître, une musique nombreuse pour accompagner du bruit des instrumens toutes les actions de la vie domestique, enfin un grand luxe de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets

rares, de précieux parfums, étaient les attributs accoutumés de l'opulence, mais d'une opulence qui ne pouvait efféminer, parce qu'elle était encore indigente et grossière. Les amis invités à séjourner dans ces palais, où brillaient partout le marbre, la soie et l'or, étaient obligés d'y apporter leur lit; les convives d'apporter leurs couverts à des festins que charmait une molle harmonie. Chaque laquais prenait sa part de tous les plats présentés au fier seigneur qu'il servait, et ne lui remplissait sa coupe d'argent que pour commencer par en vider lui-même la moitié. La gaîté de ces banquets splendides se perdait presque toujours dans le vin, et quelquefois dans le sang; à l'exemple des maîtres, les valets tiraient le sabre, et c'était pour se disputer les débris dont la table restait couverte, et porter ces délices inconnues à leurs femmes avides. Dans ces appartemens ensanglantés par des combats et décorés des chefs-d'œuvre de l'Italie, la fumée du tabac se mariait à un luxe d'aromates qui égalait quelquefois en dépense la fortune de riches seigneurs du reste de l'Europe[1]. Les femmes, entourées de respect, mais bornées strictement dans leurs dépenses personnelles à l'usufruit de certaines branches de revenu, et dans leur pouvoir à la surveillance de certaines branches d'administration, ne pouvaient étendre leurs attributions qu'à force d'humiliations et de prières; elles trouvaient tout simple de se jeter aux pieds d'un mari, et pour la plus légère demande on les voyait embrasser ses genoux.

L'éducation se ressentait de ce mélange des nouveaux raffinemens et des pratiques anciennes. On apprenait la danse, l'escrime, la musique, dès le berceau. Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et s'annonçait pour un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le palatin initia lui-même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique, s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence

[1] Le docteur Connor, médecin de Jean Sobieski, dans son utile ouvrage, *Description of Poland*, estime ce service à plus de seize mille impériales par an, c'est-à-dire environ 70,000 francs de nos jours.

parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de ses succès et de sa renommée. Leur faisant prendre pour tribune le premier meuble qu'offrait le hasard, il les obligeait à justifier leurs actions ou leurs vœux les plus simples, en termes faciles. Ainsi a fait, depuis, le grand lord Chatam pour donner à l'Angleterre William Pitt.

Le génie actif de Jean était prompt à tout saisir. Il eut bientôt autant de savoir que son père, et il promit plus d'éloquence. Jamais jeune homme n'avait reçu de la Providence tant de dons à la fois. Chez lui l'esprit s'alliait à l'adresse, la grace à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, et une application passionnée pour les travaux de l'intelligence à non moins d'ardeur pour les fatigues et les périls. Son intrépidité, son air martial surprenaient et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand, aux jours marqués pour se délasser de l'étude, il lui fallait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, la chèvre sauvage, l'élan ou le bison terrible.

Théophile Sobieska s'associait à cette éducation qui semblait ne pouvoir manquer de faire des héros. Les pieuses mains de la palatine avaient réuni dans l'église de Zolkiew les cendres de son frère, le brave Danielowicz, et celles du jeune Jean Zolkiewski son oncle, aux restes de son aïeul le grand hetman. Jacques Sobieski était même parvenu à obtenir d'Osman, moyennant rançon, la restitution de la tête du vainqueur de Klussyn et de Cécora, long-temps attachée aux portes du sérail. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Des architectes et des peintres, conviés de tous les coins de l'Europe, exécutaient ces travaux sous l'œil de Théophile. Elle bâtit avec splendeur un monastère de dominicains, et le dota plus richement encore pour assurer de perpétuels honneurs aux sépulcres de ces martyrs de la foi et de la patrie. Chaque jour madame Sobieska conduisait sa jeune famille, au milieu de cette autre famille tombée sous le fer des barbares; elle remplissait le cœur et la tête de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean Sobieski raconte dans un écrit qui nous a été conservé [1] que, montrant à ses enfans le bouclier qui brillait dans le blason de leur race, la palatine leur répétait le mot des mères Spartiates : *avec ou dessus*. L'aristocratie légitime ses

[1] Zaluski, *Litteræ hist. familiares*, t. III.

supériorités, quand elle porte dans les ames cette exaltation généreuse, cet utile orgueil qui n'accepte l'illustration et la grandeur que comme des bienfaits à reconnaître, des dettes à payer.

Jean reçut du récit de la mort de Zolkiewski, recommencé sans cesse sur la pierre du temple entre l'autel et ces tombeaux, une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parens le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un mémoire adressé, du champ de mort, par le grand hetman au roi Sigismond, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée, que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane; qu'Étienne Batori avait été enlevé au milieu de sa carrière, quand une ligue sainte, formée par ses soins, allait réunir toute la chrétienté contre l'infidèle; que c'étaient là les desseins qu'il fallait reprendre, qu'il fallait suivre avec persévérance, pour sauver de ce juge destructeur, qui s'approchait peu à peu, et la république polonaise, et le monde chrétien tout entier. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski; c'était Annibal au même âge, faisant à son père, à sa patrie, aux dieux, le serment de haïr les Romains.

Chose étrange! Théophile Sobieska, qui devait se connaître en mâles courages et les aimer, ne pouvait se défendre d'une prédilection singulière pour l'aîné de ses fils. Marc avait plus de douceur, plus de docilité. Comment l'humeur impatiente de Jean, la vivacité de ses émotions, son esprit impérieux, et ses emportemens même, ne lui annonçaient-ils pas le vengeur qu'elle demandait au ciel? ce cœur impétueux alarmait par son trouble précoce la vertu d'une mère. A quinze ans, entraîné, malgré les résistances d'une piété fervente, vers toutes les faiblesses que l'histoire pardonne aux grands hommes, il avait aussi les inclinations généreuses qui malheureusement pallient ces faiblesses aux yeux du monde et les ennoblissent. Son ame se montrait dès lors ouverte à toutes les passions qui la dominèrent depuis. Il était facile de prévoir que la patrie et la gloire, l'étude, les femmes et les combats, rempliraient sa vie.

(1644) Le palatin comprit la nécessité de donner désormais à ses fils des maîtres meilleurs que lui-même, l'expérience, les voyages, le spectacle du monde, et il résolut de les envoyer visiter l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité, l'Italie, l'Allemagne, la Porte Ottomane. C'était surtout à Paris et

chez les Turcs qu'ils devaient séjourner ; à Paris, pour achever le cours de leur éducation dans cette grande cité, nommée dès ce temps la capitale du monde policé ; chez les Turcs pour commencer leur vie d'hommes, en mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours. Le dessein de Jacques Sobieski était même de les faire passer en Asie, afin qu'ils pussent étudier ce terrible adversaire jusques dans le siége de sa puissance.

En ce moment, des apprêts immenses inquiétaient l'Europe. Le dernier boulevart de la chrétienté dans les mers d'orient, le royaume de Candie, d'où les Vénitiens dominaient les rivages du Péloponèse, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, telle était la proie que convoitèrent les ministres de l'imbécille Ibrahim. La chute de la Canée signala d'une façon désastreuse les débuts de cette longue et sanglante guerre, après laquelle ce peuple conquérant allait pouvoir enfin porter à son gré sur les nations civilisées tout le poids de sa grandeur barbare.

Cependant les jeunes Sobieski étaient partis de Zolkiew. En leur donnant sa bénédiction : « Mes enfans, avait dit leur père, ne vous » occupez en France que des arts utiles, car pour ce qui est de la » danse, vous aurez le temps de vous perfectionner avec les Tartares. »

Anne d'Autriche accueillit les jeunes étrangers dans sa cour. Le cardinal Mazarin régnait alors sous le nom de Louis XIV au berceau. Le parlement commençait à s'annoncer pour un compétiteur redoutable. Mais la lutte n'était pas déclarée ; on y préludait par des arrêts et des chansons. Quelques graves magistrats, quelques femmes brillantes semblaient tenir la guerre civile en réserve, comme une dernière ressource de cette étrange coalition de prétentions tribunitiennes et de folles amours, sous laquelle se cachaient, à l'insu de tout le monde, les intérêts de la féodalité déchue et ceux des communes agrandies. Durant toute l'administration du cardinal de Mazarin, la galanterie fut à la fois une mode et une passion, un délassement et une puissance. Grands, beaux, bien faits, pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans un monde enthousiaste, changeant, rempli d'intrigues et d'orages. Les plaisirs couronnèrent de fleurs les débuts de Jean Sobieski ; nous verrons ces premières joies lui créer sur le trône même, après un laps de trente années, des difficultés sérieuses et de bizarres ennuis.

Cependant, jeune et livré à lui-même, la séduction qui l'environnait ne lui fit pas perdre de vue la patrie et la gloire. Pressé de faire son apprentissage du métier des armes, il obtint de son père la permission de s'enrôler dans l'éclatante compagnie rouge que Richelieu avait léguée à la couronne. Louis XIV enfant se trouva compter parmi ses mousquetaires un grand roi.

(1645) Paris fut alors frappé du spectacle d'une ambassade polonaise, qui fit son entrée au nombre de plus de huit cents gentilshommes, dans leurs costumes à moitié asiatiques, où l'originalité le disputait à la magnificence. Les Sobieski s'y joignirent; ils en augmentèrent l'éclat par leur suite et leur richesse. Cette ambassade, conduite par un Leczinski, dont le sang devait deux siècles plus tard régner au Louvre, venait contracter avec la France une alliance royale qui resserra les rapports déjà fréquens des deux contrées, et multiplia les rapides progrès de la Pologne. Veuf d'une archiduchesse, et toujours déçu dans l'espérance de déterminer sa cousine Christine de Suède à réunir, en se mariant avec lui, les deux branches de la maison de Wasa, Wladislas s'unit à une princesse de Clèves, de Nevers et de Mantoue, que plus d'un lien unissait au sang de France, et qu'une étroite amitié attachait à madame la Princesse, mère du grand Condé. Anne d'Autriche la dota d'un présent de 600,000 livres. Elle était issue de cette brillante maison de Gonzague qui, comptant nombre de femmes célèbres dans la république des lettres, semblait alors en possession de donner des reines à tous les trônes.

Sœur de la fameuse princesse palatine Anne de Gonzague, la princesse Marie, alors âgée de trente-quatre ans, était l'une des plus belles, des plus tendres et des plus spirituelles personnes de la cour de France, à une époque où l'esprit et la beauté pacifiaient le royaume et le mettaient en feu par passe-temps. Ses amours avec le malheureux Cinq-Mars sont restés célèbres par la sanglante catastrophe qui les avait terminés, que peut-être ils provoquèrent; ce fut sans doute par un scrupule de fidélité romanesque, conforme aux idées du temps, qu'au moment de son mariage elle déposa le nom sous lequel le jeune favori l'avait autrefois aimée, pour prendre le seul qu'elle ait porté dans ses liens nouveaux. La princesse Marie ne fut jamais que la reine Louise.

Les deux époux se montrèrent peu satisfaits l'un de l'autre, et la

Pologne, ou comme on disait alors en France, la Scythie, parut à l'esprit délicat de la reine un affreux exil, malgré les pompes sous lesquelles les grands essayèrent de cacher à ses yeux l'indigence du peuple et l'aspérité du climat. Ils lui prodiguèrent à l'occasion du couronnement les présens et les fêtes, et lorsqu'au retour de la ville du sacre [1] elle se rendit à Zolkiew, et séjourna avec Wladislas et toute la cour chez Jacques Sobieski, alors castellan de Cracovie, la castellane lui donna un vase de vermeil du poids de cent marcs, enrichi des médailles les plus précieuses des empereurs romains (août 1646). Théophile donna aussi au roi et à l'ambassadeur français, marquis de Brégy, douze chevaux tigrés dont les gazettes d'alors célébrèrent la beauté.

Wladislas, devenu, quoique jeune, infirme et morose dans les ennuis du repos, aimait à vivre solitaire, simple, étranger à ce faste sous lequel la noblesse polonaise prétendait cacher, à force de bruit et d'or, les vestiges de son antique grossièreté. Louise, pour s'accoutumer à sa patrie adoptive, eut besoin de s'entourer des souvenirs de sa chère patrie. Sa maison était toute française. L'essaim de ses jeunes filles d'honneur continuait à l'entourer. Elle fonda, sous l'invocation de Marie, une communauté de religieuses venues de France, au milieu desquelles elle allait souvent déposer sa grandeur et passer en retraite des semaines entières. La voix ravissante de sœur Antonide Mignot, l'une des saintes filles, réconciliait Warsovie avec ce couvent étranger. Des jésuites français arrivèrent en foule et répandirent l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la physique. Nos ingénieurs, nos officiers d'artillerie, de brillans aventuriers se pressèrent dans cette cour où toutes les avenues de la fortune ainsi que la gloire leur étaient ouvertes; et ils instruisirent la pospolite à donner enfin le savoir pour appui au courage.

Nos arts les plus humbles prirent aussi la route du nord. Les cuisiniers français étaient déjà en grande renommée; il n'y eut pas jusqu'à nos cabaretiers qui accoururent pour établir dans les villes cette hospitalité commode qui se donne à prix d'argent, en place de celle qu'il fallait auparavant chercher quelquefois de château en château, quelquefois sous les karczemas, sorte de grandes halles ouvertes à tous venans, où les chevaux, le bétail, les hommes dormaient côte à côte, sans que le voyageur eût d'autres vivres que ses provisions, d'autres

[1] Cracovie.

lits que ceux qu'on portait ajustés sous la selle. Il fut aisé de parcourir la Pologne même en été. Utiles suppléments des traîneaux, les voitures devinrent communes. On put faire, sans attendre les glaces et les neiges, jusqu'à dix lieues par jour. Un service de chariots, établi pour le transport des marchandises et des lettres, mit les Polonais en rapport avec le reste du monde. Aux professions d'un faste asiatique commencèrent à se mêler de toutes parts les facilités et les délicatesses du monde policé. On peut croire que les modes françaises firent invasion. L'habit de la cour de Saint-Germain ne tarda pas à remplacer dans le palais les peaux de bête fauve, vêtement national de la Pologne. Bientôt madame de Motteville n'aurait plus eu raison de dire que, « dans leur magnificence sauvage, les seigneurs polonais avaient » des diamans, mais n'avaient point de linge. »

Ces changemens étaient l'ouvrage du facile ascendant de la reine. Le cardinal Jean Casimir avait donné l'exemple de la passion de lui plaire; et un nouveau règne, qui commença presque aussitôt sous des auspices plus doux pour elle, lui permit, pendant vingt ans, d'étendre son utile empire. A travers le bruit des armes, et lors même que son autorité eut fatigué des nobles, tout surpris et en quelque sorte repentans d'obéir, elle polica les fêtes et le luxe de ses sujets; elle adoucit leur piété farouche, qui se complaisait dans les flagellations, les plaies, le sang; son confesseur Fleuri charma toute la contrée par l'alliance du savoir et de la philosophie. La langue de Rotrou, de la Calprenède, de Voiture, de Corneille, fut apprise et parlée. La jeunesse polonaise venait en foule admirer la patrie de la reine : un voyage de Paris devint un complément nécessaire de l'éducation, une marque de la grandeur.

La ville de Thorn exprima bien ce commerce des deux pays qui glorifiait l'un et civilisait l'autre, en écrivant sur un arc de triomphe élevé à la fille des princes de Nevers :

Vistula nunc Gallis bibitur, Ligerisque Polonis.

La Vistule aujourd'hui coule pour les Français,
La Loire pour les Polonais.

Les filles de la reine, mariées peu à peu aux plus nobles seigneurs de la Pologne, formèrent une sorte de lien permanent entre les deux royaumes. Leurs grandes maisons ne tardèrent pas à se trouver unies

par les nœuds de parenté. Eugénie de Maillé-Lascaris, cousine des Condé, épousa Christophe Paz, chancelier de Lithuanie, homme d'esprit et d'ambition, qui allait jouer un rôle important dans les affaires de son pays. Michel Paz, vaillant officier qu'attendaient les premiers postes de l'armée lithuanienne, l'émule et l'ennemi de Sobieski toute sa vie, s'unit à une demoiselle de Lussé. Une autre Française fut demandée par Morstyn, depuis grand trésorier. Parmi toutes les filles d'honneur, il en était une que distinguaient également et la faveur de Louise de Gonzague, et sa beauté précoce, et son esprit plus précoce encore, et les vœux des courtisans les plus illustres. C'était Marie Casimire de La Grange d'Arquien, petite-nièce du maréchal de Montigny, et fille de la marquise d'Arquien, qui avait été gouvernante de la princesse de Nevers. Louise, sur le trône, ne cessa d'aimer d'une vive tendresse la fille de sa gouvernante, qui l'avait accompagnée à peine âgée de onze ans, déjà pleine de séduction et exerçant autour de soi un inexprimable empire, auquel tout cédait, sa maîtresse, les grands et les rois.

Tandis que cette enfant charmante grandissait à Warsovie pour d'illustres hymens, trois hommes, de qui elle devait dominer la destinée, contractaient à Paris l'habitude d'aimer la France et tout ce qui en retraçait le souvenir. Jean de Zamoysce, l'un des plus magnifiques seigneurs de ce temps, y étalait son luxe fabuleux. Le jeune Stanislas Jablonowski terminait ses études à l'université; enfin Sobieski devenait homme dans le salon de la duchesse de Longueville, et il ne se lassait ni d'entendre converser les héroïnes de la Fronde, ni de contempler le grand Condé.

Condé, jeune d'âge et déjà vieux de gloire, avait su deviner l'homme de génie dans l'étranger de vingt ans qui tenait souvent attaché sur lui un œil avide, au milieu de la foule illustre fixée aux pieds de sa sœur par la magie du rang, de l'esprit et des graces. Dans ces cercles dignes de mémoire, se rencontraient Bassompierre, La Force, d'Estrées, derniers représentans du siècle passé; Turenne, Créqui, Fabert, l'abbé de Gondi, Balzac, madame de Sévigné déjà renommée, Péréfixe, Mézeray, Omer Talon, Mathieu Molé, tous l'orgueil, la force de l'âge présent; et une jeunesse parée de grands noms qui ne brillaient encore que de la gloire d'aïeux illustres, ou portant presque ignorés et perdus des noms qui devaient être si grands : les Catinat, les Luxembourg, d'autres d'Estrées, les Pascal, les Bossuet, les Col-

bert, les Vauban, Jean Sobieski enfin, troisième génération de grands hommes, dont la réunion offrait sous les mêmes lambris l'élite des beaux génies de ce siècle puissant, et peut-être de tous les siècles.

Distingué par le héros de Nordlingen et de Rocroy, le jeune Polonais lui dit qu'en le voyant il oubliait sa naissance pour ne penser qu'à ses victoires. Un commerce particulier d'entretiens et bientôt de lettres s'établit entre eux; il dura toute leur vie. Le prince et le mousquetaire parlaient de politique, et, citoyen d'un État libre, Sobieski étonnait Condé, en proposant pour remède aux maux de la monarchie la convocation des états-généraux, qui, rassemblés dans ce travail des esprits, dans cet équilibre des forces, auraient peut-être fixé dès lors, sans la rude épreuve du despotisme éclatant de Louis XIV et de l'effroyable réaction de 1789, les destins de la France. Le prince et le mousquetaire parlaient aussi de marches et de batailles, et tous les mots que le maître laissait tomber de sa bouche allaient se graver comme des oracles dans l'esprit du jeune disciple, qui n'eut que trop tôt à faire usage de ces leçons.

Les paisibles prospérités de la Pologne touchaient à leur terme, aussi bien que la guerre de trente ans. Les conférences de Munster et d'Osnabruk n'avaient pas encore rendu le calme aux peuples de l'occident et du nord, que déjà en Pologne les tempêtes se déchaînèrent.

Les premiers coups vinrent du dedans. Les misères des masses asservies, la tyrannie impitoyable et l'aveugle turbulence des classes dominantes, enfin les vices de la monarchie élective, ces trois grandes plaies de la constitution polonaise, firent le mal. Les invasions l'accrurent. L'existence de l'État ébranlé fut long-temps un problème, et sans doute sa chute aurait attristé l'Europe, un siècle plus tôt, si un homme ne s'était pas rencontré qui lui donna cent ans de vie.

L'ordre équestre semblait s'appliquer en même temps et à diminuer les forces de la patrie et à augmenter ses périls. Des tribuns ombrageux avaient pris l'alarme, en voyant le roi conserver sur pied quelques troupes, plus belles que nombreuses. On lui supposa l'intention d'en faire usage pour assurer l'élection de son fils unique, né du premier lit, enfant presqu'au berceau; et la diète n'eut point de relâche qu'il n'eût licencié cette vieille armée à laquelle Zolkiewski, et lui-même, avaient montré tous les chemins de Moscou. Tant d'ingratitude blessa vivement l'ame de Wladislas; au bout de peu de mois, son fils

mourut (1647), et ce second chagrin le jeta dans une langueur dont, par malheur pour son pays, le sage monarque ne devait pas se relever.

L'armée à peine dissoute, les comices se mirent à décréter des lois de sang contre les anabaptistes et les ariens, ou plutôt contre le socinianisme, doctrine fort accréditée dans le Nord, plus puissante en Pologne qu'ailleurs, et, là seulement, élevée à la dignité de culte reconnu. La Russie ne comptait pas moins de six mille gentilshommes atteints par la proscription. On continua en même temps à inquiéter l'église grecque, qui régnait souverainement dans ces provinces. Il n'en fallait pas tant pour y allumer un incendie terrible; et cependant la diète sut encore se faire de ce côté de plus redoutables ennemis.

La république était alors en possession d'un immense territoire, si fertile, que les grands, heureux d'y avoir leurs plus beaux domaines et propriétaires du sol presque entier, l'appelaient terre de lait et de miel; si vaste, que ses limites incertaines s'étendaient du Dniester au Tanaïs et de la mer Noire jusque non loin de Moscou. L'Ukraine est son nom; le Borysthène, dans sa marche droite et rapide, le partage en deux moitiés égales. Celle qui s'appuie à la rive occidentale se divise en Podolie et Wolhynies haute et basse; sur la rive gauche s'étendent les steppes sans bornes au milieu desquels se perdit Charles XII. Ainsi, les Polonais se trouvaient alors maîtres du cours entier de ce beau fleuve qui réunit en quelque sorte le lac Ilmen et la Baltique au Pont-Euxin, et qui semblait former une barrière qu'aucun État placé plus à l'orient ne pourrait jamais franchir.

Les habitans de l'Ukraine sont devenus fameux depuis lors. Ils s'appelaient, de temps immémorial, les Kosakes, peuple singulier, issu de toutes les races qui envahirent ces contrées, mêlé principalement de Bosniaques et de Tatars, grossi de tous les serfs fugitifs, de tous les gentilshommes proscrits ou mal famés des États d'alentour, recruté même d'aventuriers allemands, espagnols, français, accoutumé au métier de la guerre, et formant sous le joug des seigneurs polonais qui possédaient les fermes et sous la suzeraineté de la couronne qui possédait la plupart des villes fortes, une république indépendante de pâtres grossiers, de soldats laboureurs.

Ces pâtres, ces laboureurs, toujours sous les armes, avaient fatigué par leur résistance le peuple de Tchengis-kan; et sans arrêter ses courses ils bornèrent à peu près l'empire tartare, du côté de l'Europe,

à la Bessarabie et à la Crimée, résidence des sultans de la maison de Gieray. Les Kosakes trouvaient, pour braver à la fois le kan, le czar et la Porte Ottomane, une place de sûreté inaccessible dans les cataractes du Borysthène, chute magnifique, après laquelle le fleuve, précipitamment lancé sur les plaines qui avoisinent la mer Noire, les couvre au loin de ses eaux écumeuses, et forme une sorte de mer intérieure d'où s'élancent des îles verdoyantes, qui sont les plus riches des pâturages, les plus beaux des jardins, les plus fortes des citadelles, et qui auraient pu devenir, si la Pologne l'avait voulu, les plus sûrs des ports et des chantiers, les plus florissans des comptoirs. Les Kosakes eurent soin d'entretenir dans ce delta du Pont-Euxin une sorte de camp permanent et terrible, à l'ombre des innombrables rochers sur lesquels se brise le fleuve, et qu'on nomme dans la contrée porohi [1]. Ces Kosakes, dits Zaporogues du nom de leur retraite, étaient des brigands aussi redoutables sur mer que sur terre. Ils désolaient, en Europe et en Asie, toutes les nations voisines. La Pologne employait sans cesse son faible ascendant à essayer de réprimer leurs courses. Mais ils n'obéissaient qu'à un chef toujours élu par eux, et ce chef bravait souvent les lois de la république. Jacques Sobieski, dans les commentaires latins qu'il a laissés pour l'instruction de ses fils Marc et Jean, sur la guerre et la paix de Kotzim, parle en ces termes des institutions, des mœurs, et des penchans de la nation kosake.

« Au retour des expéditions guerrières, écrivait le palatin, quelques » vétérans retournent à leurs quartiers du Borysthène. Le grand » nombre, enrichis par le pillage, ne songent plus qu'aux affaires de » leur ménage, et campent, en quelque sorte, au milieu des villes » qui appartiennent à la couronne ou à la noblesse, avec leurs » femmes et leurs enfans [2]. Ils se dédommagent des ennuis du repos

[1] Marches d'escalier.

[2] Ce récit d'un homme éclairé, qui avait des terres chez les Kosakes, que la paix et la guerre appelèrent souvent parmi eux, détruit la fable fort accréditée du perpétuel célibat de la nation zaporovienne. On a dit partout que ces peuples n'avaient point de femmes, qu'ils n'en souffraient point parmi eux, que seulement ils en tenaient un certain nombre cantonnées dans quelques îles, y faisaient des incursions au hasard, et n'adoptaient parmi les fruits de ce commerce sauvage que les enfans mâles. Le scepticisme de Voltaire ne l'a point préservé de cette erreur (Histoire de Russie, liv. 1). Même sans le secours de l'explication que donne Jacques Sobieski, il était aisé de reconnaître qu'on avait confondu les mœurs d'un camp avec l'existence de la nation. Toutes les fois que les historiens

» par de fréquentes assemblées, et leurs comices sont d'autres » guerres, souvent sanglantes. C'est là qu'ils élisent leur hetman, » ou chef suprême, en jetant leurs bonnets de peau dans les airs. » Cette inconstante multitude brise souvent son ouvrage ; mais » tant que l'hetman règne, il a droit de vie et de mort. Quatre » conseillers l'assistent ; un notaire public correspond pour lui avec » le roi, au nom de la nation et de son chef. La ville de Tretchi- » mirow, en Kiovie, que leur donna Étienne Batori pour récom- » penser de fidèles services, leur sert d'arsenal, de marché, de ma- » gasins, de trésor. Là est le dépôt de tout le butin enlevé par leurs » pirates dans les places turques de la Romélie et de l'Asie Mineure. » Là aussi sont précieusement conservées les chartes d'immunités » accordées aux Kosakes par la république. Là flottent les étendards » que le roi, dans son insigne bienveillance, daigne leur envoyer » toutes les fois qu'ils prennent les armes pour le service de l'État. » C'est autour de l'étendard royal que la nation s'assemble dans ses » comices. Sous cette enseigne respectée se placent alors l'hetman » et son conseil. L'hetman ne s'adresse à la multitude que le front » découvert, l'air respectueux, prompt à se disculper de tous les » griefs, habile à solliciter humblement sa part des dépouilles de » l'ennemi. Des acclamations, des cris féroces, sont pour la nation » l'unique manière de répondre.

» Ces farouches paysans aiment la guerre de passion. La plupart » ne connaissent point la francisque. Le pistolet est une arme » commune à tous. Graces à leurs troupes agiles et courageuses, la » Pologne peut braver l'infanterie des plus puissans princes de la » terre, et ils sont aussi utiles dans le revers que pour la victoire. » Battus, ils forment de leurs chariots rangés sur plusieurs lignes » un camp retranché auquel nul autre rempart ne peut être com- » paré. Derrière ces *tabor*, ils défient les assauts du plus redoutable » ennemi. »

Jacques Sobieski raconte encore que, non moins adroits écumeurs de mer, ils ne craignaient pas de descendre le fleuve et ses cataractes, de sillonner le Pont-Euxin d'un bout à l'autre, montés sur de frêles canots. Ils savaient en garnir le flanc de larges fascines de jonc, qui

parlent d'une société contre nature, on peut-être certain qu'il y a méprise ou fausseté. Ceci s'applique aux Amazones.

tenaient ces esquifs suspendus sur la tempête. Le P. Avril, de la société de Jésus, qui voyagea dans ces contrées, rapporte que chaque barque ne pouvait, la plupart du temps, recevoir qu'un seul homme, avec ses avirons, ses vivres, ses armes; et on voyait son corps sortir à moitié entre deux capotes inégales de cuir tendu, qui, recouvrant le léger navire, lui donnaient l'air d'une conque glissant au-dessus des eaux [1]. Ces forbans intrépides surpassaient ainsi des galères à la course; ils les enlevaient à l'abordage, et allaient en vingt-quatre heures porter l'épouvante jusque dans la rade de Constantinople. Le sérail frémit souvent de leur audace. Leurs invasions semaient l'alarme à Trébizonde comme à Byzance, aux bords où les historiens placèrent la toison d'or comme à ceux où régnait le kan des Tartares. Comment la Pologne n'apprit-elle pas d'eux à devenir une puissance maritime, et à saisir cet empire de la mer Noire dont le czar Pierre, arrivé au trône sans avoir un pouce de terre sur ces rivages, comprit si bien la grandeur?

Loin d'élever ses vues aussi haut, l'ordre équestre ne songea même point à l'utilité dont lui était l'attachement de tels peuples. On oublia que peu de liens les unissaient à la Pologne : leur religion était celle des chrétiens de Byzance, celle de la Moscovie, celle de toutes les populations voisines, des monts Crapathes à la Tauride. Dans la Russie Noire, la Lithuanie, la Russie Rouge, les paysans faisaient cause commune avec les Kosakes; tous ces hommes rapprochés par les croyances l'étaient encore par le malheur : tous portaient un insupportable joug.

Dans les provinces centrales, le pouvoir sans bornes des propriétaires était tempéré par l'habitude de vivre avec leurs serfs. Les excès étaient rares; les mœurs valaient généralement mieux que les lois. Mais ici les nobles n'habitaient jamais sur leurs terres, espèces de bénéfices lointains dans des contrées sauvages. Il fallait plier sous la puissance infinie de ces maîtres qu'on ne voyait pas, et par suite sous la tyrannie, sans cesse présente, des juifs, que l'ordre équestre avait pour intendans et pour créanciers, d'un bout de l'empire à l'autre. On devine si cette tyrannie était sordide, brutale, cruelle; car il y a quelque chose de pire mille fois que la puissance, même absolue, d'une aristocratie : c'est la domination d'hommes faits au

[1] Voyage du père Avril en Pologne et en Asie, in-4°, liv. 4.

mépris et au servage. Le joug d'affranchis en pouvoir dut être inventé afin de trouver les limites de la patience humaine.

Comment ne pas sentir les vices et la fragilité d'un ordre de choses où les mêmes hommes qui, rassemblés en corps de peuple, avaient élu leurs chefs et décidé la paix ou la guerre, se trouvaient ensuite, dès qu'ils revenaient à la glèbe, courbés sous le fouet d'un intendant; de telle sorte que la nation était libre, et ses membres esclaves!

Dans cette situation extraordinaire, les Kosakes s'étaient souvent agités pour obtenir des priviléges, en d'autres termes des garanties, une protection, de la sécurité. Leur hardiesse alla même jusqu'à solliciter pour leurs chefs l'entrée des diètes. Suivant l'usage, ces doléances provoquèrent une oppression plus dure; et de l'oppression naquit la révolte. La révolte, longue et sanglante, troubla le règne de Sigismond; Zolkiewski eut, à plusieurs reprises, à l'en défendre. Elle renaquit sous Wladislas. Comme il arrive presque toujours au commencement des révolutions, l'insurrection fut d'abord vaincue, par suite châtiée, châtiée avec perfidie et cruauté. La tyrannie banda tous ses ressorts contre les rebelles abattus. Tretchimirow et les autres places de sûreté leur furent arrachées. Ces nobles, qui les faisaient gouverner par des israélites, prétendirent leur défendre la profession du culte grec, qui était celui de leurs pères. On renversa les temples. Les popes furent proscrits. La nation enfin se vit tourmentée à la fois dans ses affections, dans ses intérêts et dans ses croyances. Une famille opulente, les princes Koributh de Wieçnowicz, neveux de cette ambitieuse Marine Wieçnowieçka, femme de tous les faux Démétrius qui revendiquaient le trône des czars, se signalèrent dans cette émulation des seigneurs à appesantir sur leurs Kosakes un joug de fer. Nous avons dit que ces princes étaient du sang de Gidimin, comme les Jagellons; ils professaient pour la classe servile le mépris impitoyable qui semblait tenir au sang de la maison souveraine de Lithuanie. C'était oublier que de semblables serfs avaient du cœur et des armes, des prêtres et des voisins.

Les Kosakes assemblés portèrent d'abord au pied du trône leurs plaintes et leurs misères. On raconte que le monarque, ulcéré contre son inquiète noblesse [1], leur répondit simplement: « N'avez-vous

[1] *Anecdotes de Pologne* par le chevalier de Beaujeu, pseudonyme pour Daleyrac, chambellan de la reine, femme de Sobieski.

point de sabres? » Il est difficile de croire à ce cri de colère et de vengeance que la Pologne aurait entendu aussi bien que l'Ukraine, qui l'aurait justement soulevée, que démentent d'ailleurs les unanimes regrets payés par la nation polonaise à la mémoire de Wladislas. Quoi qu'il en soit, les sabres brillèrent; et comme ce sont toujours les incidens les plus vulgaires qui donnent le branle aux révolutions que de grandes causes ont préparées, un moulin capricieusement enlevé mit en feu l'Ukraine, la Pologne et tout le Nord.

Il y avait un Kosake blanchi sous les drapeaux de la république, capitaine d'expérience et de courage, ne manquant même pas de lecture, précédemment investi du poste éminent de notaire de sa nation, et connu de toute la Pologne par son hardi génie. Bogdan Chmielniçki était son nom. Il avait conçu le dessein d'aller, avec six cents navires, bloquer Constantinople, tandis que Wladislas, soutenu par la république de Venise, et fort des difficultés de la longue guerre de Candie, s'avancerait par terre, à la tête d'une armée, pour mettre le siége devant la capitale des Ottomans. Cette entreprise avait facilement séduit le roi; la diète s'y opposa. Vingt ans auparavant, le même homme avait défendu Zolkiew dans une incursion de Tartares, et préservé de l'esclavage Théophile Danielowiczowna. Alors jeune fille, belle, de noble sang, la mère de Jean Sobieski aurait apparemment été vendue à Constantinople pour donner des héritiers au successeur des kalifes.

Tel était Bogdan. Ce Kosake possédait aux environs de Czehrin, près du Borysthène, un moulin qui avait plu à l'intendant des Koniecpolski, propriétaires de tout ce territoire. Une première fois, l'intendant avait traduit Bogdan, sur un prétexte frivole, au tribunal de leur maître commun Alexandre Koniecpolski, grand enseigne de la couronne. D'après la sentence de ce seigneur, le brave serviteur de la république fut aussitôt jeté dans les fers, et il eût été pendu sans miséricorde, si Jacques Sobieski n'était intervenu et ne l'avait sauvé. Castellan de Cracovie, comme tel le seigneur le plus qualifié du royaume, le seul sénateur séculier qui partageât avec le primat le titre d'altesse [1], Jacques était un protecteur puissant. Par malheur, il

[1] Le castellan de Cracovie avait le singulier privilége d'être au-dessus, non-seulement de tous les autres castellans, mais même de tous les palatins du royaume. On attribue cette subversion des hiérarchies à ce que, dans une bataille, le palatin de Cracovie prit la fuite, et son castellan rétablit les affaires.

mourut. Il mourut au moment où Wladislas venait de le choisir pour représenter la Pologne au congrès de Munster. Le plus habile des négociateurs polonais ne concourut pas à la rédaction d'un pacte qui allait fixer pour long-temps la politique de l'Europe, et l'intendant de Koniecpolski n'hésita plus à s'emparer du moulin qu'il convoitait.

(1648) Bogdan Chmielniçki voulut porter plainte. On entreprit d'assassiner ce factieux. D'autres disent qu'on le flagella. Toujours est-il qu'il s'enfuit, courut chez les Zaporogues, alla chercher un asile à la cour du kan des Tartares. Là, il apprit que l'intendant, l'infâme Czaplinski, venait d'outrager sa femme et d'égorger l'un de ses fils sur le cadavre de leur mère, deux fois sa victime. A cette nouvelle, Bogdan reparaît. Cette fois, cent mille hommes l'environnent en armes; bientôt, il en a trois cent mille. La race entière des Kosakes s'est levée, ivre de rage et de vengeance. Un roseau à la main, unique indice de sa dignité, Bogdan marche à leur tête, hetman terrible qui a sa tribu et ses injures à venger [1].

Au premier bruit de sa marche, le jeune Potoçki a résolu de s'élancer à sa rencontre jusque dans les îles du Borysthène. Il est écrasé (15 avril). Son père, grand hetman de la couronne, accourt avec ce qui reste d'armée à la Pologne (26 mai). L'illustre capitaine succombe à son tour sous les coups d'un paysan et de bandes sauvages; ses troupes sont exterminées. Czarneçki, général habile, l'hetman de campagne et Potoçki lui-même tombent vivans aux mains de Bogdan, qui les épargne. Le plus à plaindre d'entre les siens, lui seul conservait quelque modération au comble de l'infortune, au faîte de la puissance.

Depuis lors, ce sénateur est le premier des sénateurs laïques, le second de tous après l'archevêque de Gnesne, primat du royaume.

[1] Tout ce récit est fort confus et fort divers dans les historiens du temps. La seule chose sur laquelle ils soient d'accord, c'est une cruelle iniquité, cruellement châtiée. La relation officielle de Pastorius de Hirtemberg, soigneusement dégagée comme on peut croire de détails désavantageux pour les Polonais, se contente de dire que Bogdan Chmielniçki eut le grave tort de venger sur l'État même les injures privées qu'*il pouvait avoir reçues*. *Privatam quam a Czaplinskio, subpræfecto Koniecpolskiano, accepisse videbatur injuriam, publico malo ulcisci statuit*. Dans notre narration, nous nous sommes conformé aux versions les plus naturelles, non les plus atroces, celles de deux contemporains généralement exacts et impartiaux, *Martini Zeller iter in Poloniam, seu Poloniæ posterior descriptio*, *Ulmæ* 1656, et *Laurentii Joannis Rudawski historiæ Poloniæ ab anno* 1658, *usque ad annum* 1660, avec les notes de Laurent Mixler, conseiller et médecin de la cour de Pologne.

Cependant, Wladislas n'était plus. C'était là un nouveau malheur, et le plus grand de tous. Le chagrin venait de conduire au tombeau, dans la force de l'âge, le 20 mai, après seize ans d'un règne prospère, l'un des plus bienfaisans et des plus sages princes qu'ait eus la Pologne. Une lettre du Kosake victorieux arriva à son lit de mort, demandant respectueusement la paix au lieu de la dicter. Mais ce grand roi descendu dans la tombe, Bogdan ne respira plus que la guerre. L'interrègne livrait le pouvoir sans contrôle à la noblesse, et partant à l'anarchie, à la colère, aux tentatives de vengeance. Le prince Jérémie Koributh Wieçnowieçki se jeta en effet au travers des négociations avec quelques troupes, parvint à ressaisir une de ses villes insurgées, et répondit aux habitans qui demandaient à genoux la vie, par un appareil inoui de bûchers, et de croix, et de haches, et de tenailles brûlantes. Il criait au bourreau : « Frappe de manière à ce qu'ils » sentent le supplice. » Le vœu du monstre fut entendu. Cent mille paysans russes sentirent le supplice de leurs frères, et coururent aux armes.

En un moment toute la Kiovie fut en feu ; les nobles anabaptistes et ariens, que la diète s'était mise à proscrire, prirent place dans les rangs de leurs serfs soulevés, pour tirer vengeance de la république, leur commune ennemie. Ces furieux n'avaient pas assez de tourmens pour deux classes d'hommes : les jésuites, perturbateurs obstinés de la paix de l'église grecque, et les juifs, ces fléaux du servage. La Podolie, la Pokutie, les Wolhynies, passèrent, comme le reste de l'Ukraine et la Russie, sous les lois de Bogdan. La Lithuanie s'ébranla ; les Tartares de Bessarabie, ceux de Krimée, déposant leurs vieilles haines de religion et de voisinage, vinrent se rallier aux étendards des révoltés pour les aider à mettre la république en lambeaux. Cette coalition de musulmans, de sociniens, de Grecs, presque tous incultes et féroces, allait renversant les temples catholiques, incendiant les monastères, ne laissant vivre, parfois, les religieuses et les prêtres romains que pour se donner la joie de les forcer à contracter mariage sous le poignard. Malheur au corps entier de la noblesse ! Les hommes étaient taillés en pièces sans pitié, et les femmes, les filles chassées à coups de fouet toutes nues devant les escadrons, jusqu'à ce qu'elles expirassent dans les plaies, la fatigue, le désespoir, la honte ; les barbares fouillaient les sépulcres des grandes maisons pour supplicier les morts quand il n'y avait plus à tuer de vivans, lavant ainsi le sang par le

sang, et habiles à surpasser le prince Jérémie Wieçnowieçki en raffinemens d'atrocité. En ce moment l'Europe remplissait les temples pour bénir Dieu d'un bienfait immense, la conclusion du traité de Westphalie.

Tandis que l'épée de Turenne et de Condé, de Wrangel et de Konigsmark, coupaient court enfin à la longue guerre de l'Occident, la noblesse polonaise, sans guide et sans lien, se disposa à un effort décisif pour mettre un terme à la plus effroyable invasion qui fut jamais. Le grand enseigne de la couronne, Alexandre Koniecpolski, et le prince Jérémie, ces grands coupables, l'un et l'autre promoteurs de la rébellion par leur tyrannie, tous les palatins, tous les grands, coururent à la rencontre des hordes déchaînées en se disputant l'autorité suprême. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formaient quarante mille combattans; ils joignirent l'ennemi non loin d'Olesko, dans les champs de Pilawicz, et frappée on ne sait de quelle terreur panique, cette noblesse altière se mit tout à coup à fuir, vaincue et débandée sans combat. Après avoir tant accablé ces misérables paysans au temps de leur soumission et de leur faiblesse, il ne manquait plus que cette honte de ne pas savoir affronter leur révolte armée.

La fuite de Pilawicz livrait la république entière à Bogdan. Il s'avança au travers de la petite Pologne en marquant sa route par l'extermination et l'incendie. Une fois sorti des palatinats schismatiques, il ménagea les églises romaines, mais continua de faire main basse sur les châteaux. Les nobles le trouvaient toujours sans pitié. Il épargnait les serfs, et les appelait à la jouissance de cette liberté dont ils entendaient depuis tant de siècles gronder au-dessus d'eux le nom et les violences. L'habile hetman donnait ainsi à son entreprise la couleur d'une jaquerie. Dans cette même année, le czar Alexis, fils glorieux de Michel Romanow, et digne père de Pierre-le-Grand, était contraint de s'humilier devant les séditions soulevées par un ministre en butte à la haine publique; un duc de Guise appelait aux armes le peuple de Naples, et recherchait l'héritage du pêcheur Mazaniello; à l'exemple du Portugal, la Catalogne s'agitait, travaillée par une vieille passion d'indépendance; l'Espagne était réduite enfin à reconnaître l'émancipation de la république de Hollande; les janissaires préparaient le cordon pour le misérable sultan Ibrahim; Louis XIV fuyait devant le peuple de Paris, et Charles Ier s'acheminait du côté

de Londres pour porter sa tête royale au long parlement qui demandait cette grande victime. L'histoire des hommes est le récit d'une tempête de quelques mille ans, et la tourmente battait dès lors en ruine les vieux pouvoirs.

En Pologne, point de roi, point de généraux, la plupart des grands, captifs chez les Tartares, trente mille gentilshommes immolés par les Russes [1] ou les Kosakes à leurs vengeances, la torche enfin, et le glaive, multipliant leurs ravages, telle se montrait la république. Dans cet abandon, il n'y eut point anarchie. Jamais tant de calme n'avait régné dans les palatinats; c'était le calme de la terreur et celui des tombeaux.

Le palatinat de Russie avait passé sous les lois de Bogdan. Il fallut enlever du trésor de Cracovie, exposé désormais à leurs premiers coups, le sceptre, la couronne, les joyaux de la royauté, qui, depuis cinq mois, n'avaient point de maître (6 octobre). Une diète extraordinaire, assemblée à Warsovie pour mettre fin à ce sanglant interrègne, songeait à fuir jusqu'aux bords de la mer Baltique, et à s'enfermer dans les murs de Dantzick. Louise de Gonzague, malade et mourante comme la république, ne pouvait prêter à ce grand corps qui périssait l'appui de son ferme génie. Ses filles d'honneur, ayant à leur tête Marie Casimire d'Arquien, imaginèrent d'aller à pied en pélerinage, implorer l'assistance d'une Notre-Dame miraculeuse qui résidait à douze lieues de Warsovie. Malgré ses seize ans, l'intrépide Marie Casimire mit à fin cette laborieuse entreprise que le succès suivit. La reine reprit assez de force pour déclarer que la veuve du dernier roi de Pologne ne quitterait point la capitale qu'il n'eût un successeur; elle demandait si l'ordre équestre voudrait la livrer à des serfs révoltés. La noblesse, réunie tout entière à cheval pour choisir un roi, se résolut à soutenir le choc des assaillans, et déjà le château de Zamoysce avait arrêté toute cette multitude innombrable autour de son étroite enceinte (10 décembre).

[1] Dans tout ce période de l'histoire du Nord, quand il est question *des Russes et de la Russie* simplement, on doit entendre par ces mots la Russie Rouge ou Kiovie. On dit *palatinat de Russie* pour désigner la Russie Noire, qui a pour capitale Lemberg ou Léopol, l'une des principales villes de la petite Pologne. Le canton de Smolensk est toujours nommé *Russie Blanche*, et l'empire des czars ne s'appelle pas autrement que Moscovie. Au temps où notre récit est parvenu, la Russie, la Russie Blanche, et le palatinat de Russie, faisaient également partie intégrante de la république polonaise.

Ce château avait été bâti et fortifié par le grand Zamoyski sous Henri de Valois et sous Étienne Batori. Le propriétaire actuel était l'un des plus braves et des plus singuliers seigneurs du royaume. Prince ou comte du saint empire romain, bientôt palatin de Sandomir, c'était à lui que l'affection de la reine réservait la main de sa jeune favorite. Ce fut le premier mariage et la première élévation de l'ambitieuse Marie d'Arquien. Jean de Zamoysce était revenu de France afin de s'enfermer dans sa forteresse, et il comptait de vaillans auxiliaires dans les officiers français dont sa maison était remplie. Il en trouva aussi dans les nombreux disciples de l'académie que ses ancêtres avaient fondée, que ses soins assidus faisaient fleurir. Le bienfait porta ainsi sa récompense. Des troupes allemandes soutinrent ces volontaires. Tous les nobles des palatinats voisins vinrent chercher un asile derrière les murailles de Zamoysce pour ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs femmes, leurs enfans, leurs joyaux, leur or. Là se réfugièrent, honteuses de la déroute de Pilawicz, les princesses Wieçnowieçka dont l'une, Griselda, était la sœur de l'intrépide Zamoyski, et avec elle son jeune rejeton, Michel Koributh, qu'attendait la couronne. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska, parente des Wieçnowieçki. N'ayant plus sur la terre de plus grand intérêt que ses fils, la castellane de Cracovie apportait des trésors qu'elle gardait pour sa patrie et pour eux. Le seigneur du lieu avait lui-même une immense fortune. Sa magnificence fabuleuse était célèbre dans toute l'Europe. On savait qu'il n'y avait pas un de ses banquets où les tables ne fussent chargées de monceaux de ducats, livrés, sous la forme de mets divers, à l'appétit des convives. Zamoysce était ainsi de tous points la plus belle proie qui eût jamais brillé aux yeux des Kosakes et des Tartares. L'espérance de l'avoir tout entière intacte les tint en quelque sorte enchaînés aux pieds des remparts. Ils n'osaient ni perdre de vue les murailles, ni presser l'assaut, respectant déjà, comme l'avare, toutes ces richesses qui leur restaient à conquérir.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur était arrivé le bruit des malheurs publics, les petits-fils de Zolkiewski. L'empire turc ne savait pas quel riche dépôt se trouvait en sa puissance. Les deux Sobieski renoncèrent à leur voyage d'Asie, pour voler à la défense de la Pologne, et ils parvinrent à passer au milieu de deux ou trois cent mille captifs, que les Kosakes et les Tartares entraînaient sur des rives lointaines, pour les vouer au supplice de l'exil, de l'apos-

tasie, de l'esclavage. Les villes qu'ils traversèrent étaient désertes et incendiées. De la mer Noire à la Vistule ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de débris, ce n'était plus qu'un sépulcre immense.

Les bandes qui entouroient Zamoysce formaient autour de la place une ceinture plus épaisse que forte. Dans les ennuis d'un siége, des querelles s'élevèrent entre les barbares sur le partage du butin, et ceux de Crimée abandonnèrent Bogdan pour aller mettre en sûreté dans leurs demeures les fruits de cette campagne, aussi courte que féconde. Les Kosakes et les Russes restèrent seuls; et chargés de dépouilles, ils pensaient à jouir plus qu'à combattre. Ces paysans, surpris de manger dans des plats d'argent, de boire dans des coupes d'or, de coucher sur de riches fourrures, de parer leurs fronts de bonnets de martre rehaussés d'aigrettes de diamans, passaient les jours et les nuits dans des orgies où ils s'amusaient à faire entre eux les rôles de nobles, de palatins ou d'évêques; et, pour jouer ainsi, en quelque sorte, la comédie de leur rapide fortune, ils oubliaient le grand drame de la guerre. Le génie de leur chef et son autorité luttaient en vain contre l'enivrement de masses tombées en délire. Les Sobieski franchirent aisément ces lignes désordonnées. Les ponts-levis de Zamoysce s'abaissèrent devant eux, et ils tombèrent, en pleurant, aux genoux de leur mère qui s'écria :

« Mes fils, venez-vous pour nous venger? » Puis : « Je ne vous » reconnaîtrais pas pour mes enfans, continua Théophile, s'il se » pouvait que vous ressemblassiez aux combattans de Pilawiz! »

LIVRE III.

Travaux de Jean Sobieski et règne de Jean Casimir Jagellon-Wasa.

(1648 — 1668)

(Novembre) La noblesse, formée en diète d'élection, et réunnie sous les armes depuis cinq semaines, ne réussissait pas à s'entendre pour donner un roi à la Pologne. Aussitôt après la mort de son frère Wladislas, le cardinal Jean Casimir s'était hâté de déposer la pourpre romaine, de prendre le funeste titre de roi de Suède, et de briguer près de l'ordre équestre un plus solide héritage. Il eut d'abord pour compétiteurs le grand Georges Rakocy, woiewode souverain de Transylvanie, qui se perdait en promesses, et le czar, non moins prodigue de menaces; Alexis Michaelowitz parlait de soutenir sa candidature à la tête de cent mille hommes. Les offres démesurées du premier, l'arrogant langage du second, les perdirent tous deux, et Jean Casimir vit un rival inattendu se mettre sur les rangs. C'était son frère puîné, l'évêque de Breslau. L'Europe eut l'étrange spectacle de deux frères, élevés tous les deux aux premiers honneurs du sacerdoce, et se disputant la couronne chez un peuple de soldats. Tout le monde savait que le trône de Wladislas n'était pas seul, dans cette grande succession, convoité par les deux princes. Leur rivalité s'étendait jusque sur la main de la veuve de leur frère.

Deux partis puissans divisèrent l'assemblée. L'un voulait qu'on sauvât la république en traitant avec les masses soulevées et victorieuses. L'autre, selon l'usage des puissances déchues, ne comprenait pas les transactions. Fugitifs et désarmés, ces furieux votaient toujours l'extermination des rebelles. Ils reconnaissaient pour chef le prince Jérémie. C'était lui qui soutenait l'évêque de Breslau dont le caractère dur et superbe donnait des garanties à ces haines obstinées.

Jean Casimir, au contraire, quoique l'habit de jésuite se laissât voir encore sous le manteau royal qu'il portait, ralliait tous les esprits sages, tous les sociniens proscrits, tous les schismatiques inquiets pour leurs autels, tous les Polonais qui sentaient qu'il n'y avait plus d'autre alternative que de transiger ou de périr. Suivant toute apparence, ce prince s'était déjà mis en relation avec Bogdan ; il proposait le renouvellement des anciennes clauses des *pacta conventa* qui assuraient la liberté des cultes ; enfin, il avait pour soi son caractère aimable, sa bonté, l'appui des couronnes, les vives recommandations de la France, et les brigues, les trésors de la veuve de Wladislas. S'il faut en croire les mémoires du temps, la reine aimait dans le cardinal un prince mieux fait, plus jeune, plus affectueux, plus occupé d'elle que celui auquel le sort l'avait précédemment unie. Peut-être lui savait-elle gré d'être aussi romanesque qu'elle-même, beaucoup moins résolu, et, à tout prendre, moins habile. Elle ne pouvait douter que s'il obtenait la couronne, ce ne fût pour en partager avec elle l'éclat et le fardeau. L'évêque de Breslau était loin de lui promettre un roi aussi débonnaire, non plus qu'un aussi docile époux.

Jean Sobieski n'avait rien à faire à Zamoysce durant l'espèce de trève d'un blocus indécis ; il se rendit au champ électoral. Là s'ouvrait sa vie politique. A le voir devant ce trône vacant, on dirait un athlète qui mesure du regard la carrière qu'il va fournir. Mais cette carrière devait être semée d'écueils. Ses premiers pas en rencontrèrent. Dans les comices s'agitaient les Paz, famille nombreuse de Lithuanie, qui comptait quelqu'un de ses membres sur toutes les avenues de la puissance et de la gloire. Les plus considérables avaient épousé des filles de la reine. Une querelle que Jean eut, on ne sait pourquoi, avec un d'eux, les établit tous en hostilité contre lui pour le reste de ses jours. Cette querelle sanglante le charma peut-être d'abord comme un brillant début ; et la haine de fiers Lithuaniens, irritée par des rivalités de patrie, de faveur, de pouvoir, de renommée, entrava quarante ans sa fortune ! C'est le malheur des jeunes hommes d'ignorer l'importance des premiers pas qu'ils font dans la vie ; quand on l'apprend, il est trop tard.

(20 novembre) Jean Casimir fut élu. Il s'occupa aussitôt de faire asseoir sa belle-sœur sur le trône à ses côtés. En attendant que les bulles du pape Innocent X et les bienséances du veuvage permissent cette alliance, il voulut montrer ses fers à tous les yeux, suivant l'usage

de ce temps, et fit, pour le sacre, son entrée à Cracovie en habit français (1649). La princesse qui exerçait cet empire avait quarante ans; leur union fut d'abord féconde; et, mère à cet âge pour la première fois, Louise put croire qu'elle ceignait aussi pour la première fois le bandeau royal : ce fut à peu près elle seule qui régna.

Le premier des Casimir avait, comme le dernier, quitté un monastère pour l'empire; la princesse qu'il épousa portait le même nom que la princesse de Nevers. Il avait commencé sa vie dans une abbaye de France, et c'est ainsi que le nouveau monarque devait finir.

Trop tendre pour le cloître, et trop faible pour le trône, Jean Casimir était en quelque sorte trop juste, trop honnête homme pour son siècle et pour son pays. Le cri d'un parti puissant l'appelait en vain à la tête de la pospolite rassemblée. « Nous ne devions pas, » disait-il, brûler le moulin de Bogdan Chmielnicki, encore moins » outrager sa femme et l'égorger avec son fils. Nous ne serions pas » réduits maintenant à chercher le moyen de châtier des crimes » trop bien justifiés par les nôtres. »

Le premier acte de Jean Casimir avait été d'écrire au chef des Kosaks, de lui proposer l'oubli du passé et la restitution des anciennes chartes, en joignant à ses offres pacifiques l'envoi de l'étendard royal et du bâton de commandement, signes ordinaires de la bienveillance de la couronne pour la nation kosake et pour son hetman. Bogdan incline aussitôt ses lèvres sur la lettre royale, se saisit du bâton et de l'étendard, contre-mande, malgré le récri des siens, l'assaut qu'il allait enfin livrer au château de Zamoysce, et va fixer ses tentes à dix lieues plus loin. Des négociations se sont ouvertes. Le succès en était prochain, quand le prince Jérémie, résolu d'empêcher à tout prix la honte d'une transaction, et ne redoutant pas la honte d'une perfidie, courut, à la tête de la noblesse confédérée, se jeter au travers des conférences pacifiques, et assaillir le camp des insurgés sans défiance. Le massacre fut grand. Bogdan se retira avec ce qu'il put rallier sur la Wolhynie et l'Ukraine. Il se retira, le cœur gros de vengeance. Le roi, empressé de rétablir les négociations et d'excuser la violation de la trêve, ayant envoyé aussitôt de nouveaux plénipotentiaires, le terrible hetman leur fit scier le corps.

(Juin) Ce fut au milieu des joies de leur mariage que Jean Casimir et la reine reçurent la nouvelle de ces sanglantes représailles. On ne pouvait plus hésiter à tirer l'épée; et toute cette cour, si divertie, si

brillante qu'elle ne concevait pas des chances funestes, se jeta dans la guerre, parée de toutes ses pompes, comme pour voler à d'autres fêtes. Louise voulut suivre les premières marches. Le couple royal s'embarqua sur la Vistule pour en remonter le cours. Tandis que les volontaires, la garde du roi, celle des grands, les simples gentilshommes, le gros de l'armée couraient sur le rivage, enseignes éployées, le fleuve se chargea d'esquifs dont le luxe annonçait qu'ils portaient toutes les grandeurs de la Pologne. Là se rencontraient ses noms les plus illustres, les Radzivill, les Czartoriski, les Sangusko, tous princes du sang de Gidimin, comme les Koributh; les Ossolinski, les Ostrorog, les Sapieha, deux Potoçki chargés d'ans, et leurs fils dignes d'eux; plusieurs Leczynski, dont l'un était vice-chancelier de la couronne; un Denhoff, seigneur de Pomérélie, issu du sang de Piast. La plupart des chefs de l'armée, le grand hetman de la couronne, l'hetman de campagne, une foule d'officiers de nom et de mérite, manquaient à ce rendez-vous de toutes les hautes renommées : ils étaient encore prisonniers chez les Tartares. Mais on distingue déjà, dans la foule, ceux qui les remplaceront un jour : Georges Lubomirski, bientôt après grand maréchal de la couronne, déjà honoré par de beaux faits d'armes, et l'une des colonnes de la république; l'ardent Zamoyski toujours prêt à briller dans les siéges, dans les combats, dans les fêtes; les Paz, l'espoir de la Lithuanie; Démétrius de Wieçnowicz qui va faire ses premières armes, et dans lequel la Pologne trouvera un capitaine moins cruel que son oncle le prince Jérémie, plus heureux et aussi brave; les deux Sobieski enfin, qui se font remarquer par leur port élégant, leur jeunesse, leur armure éclatante et leur nombreux cortége. Pour parler comme un historien du temps, tout le monde cherche à deviner dans leurs traits, s'ils auront quelque chose du génie qui fit de leur père les délices et l'ornement de la république [1]. Louise de Gonzague et ses femmes paraient de leurs atours étrangers cette pompe guerrière : et à peine distinguait-on des femmes, à la richesse de sa parure, à la beauté de ses traits, un page de la reine, plus connu alors pour ses galanteries que pour ses faits d'armes, et destiné à paraître, soixante ans plus tard, aux côtés de Charles XII et de Pierre-le-Grand, comme chef de ces Kosakes contre lesquels il allait éprouver son courage : c'était Mazeppa.

[1] *Olkoski, Orbis Polonus*, t. I, p. 302.

Le peuple qui se pressait sur les bords de la Vistule pour contempler ces magnificences inconnues, cherchait dans le cortége le prince Jérémie à la taille de géant, à l'air farouche, en qui les paysans aimaient un zèle impitoyable pour la foi catholique, et les nobles, un impitoyable mépris des classes inférieures. Mais, impatient de porter les premiers coups dans cette guerre qui était son ouvrage, il avait couru avec le grand enseigne et presque toute la pospolite, jusqu'à Zbaras, ville de Wolhynie, propriété et résidence de sa maison, pour chercher Bogdan qui regardait tranquillement venir l'orage (juillet). Le vieux Kosake avait rallié toute l'Ukraine et toute la Russie à son étendard; le kan des Tartares marchait en personne à son secours. Voir les escadrons polonais, les battre, les cerner avec ses bandes innombrables de Kosakes et de paysans, fut pour lui l'affaire de quelques heures. Toute cette armée, assiégée dans son camp, avec peu de provisions, point de concorde et non plus d'espérance, se jugea perdue. La fleur de la noblesse était là captive. Bogdan fit offrir à ses ennemis la vie sauve, pourvu que Koniecpolski et le prince Jérémie fussent livrés à ses justices.

Cependant, Jean Casimir et la reine s'étaient séparés. Le roi, en s'élançant sur le rivage de la Vistule pour courir à l'ennemi, laissa la reine tomber évanouie dans les bras de Marie d'Arquien. Jean de Zamoysce s'éloigna, le cœur déchiré comme le roi; mais ce n'était point vers Louise de Gonzague qu'il élevait ses regrets. Jean Sobieski et toute la noblesse se précipitèrent sur les pas du monarque, ne pensant qu'à la gloire, ne rêvant que la vengeance.

On mit dix jours à franchir les trente lieues qui séparent Warsovie de Lublin, ville située vers les frontières de la grande et de la petite Pologne. Jean Casimir s'y arrêta pour organiser son armée, puis il se remit en marche, impatient de tenter la délivrance de la noblesse polonaise (13 août); et à peine arrivé aux champs de Zborow, il vit tout à coup devant soi Bogdan, ses Russes, ses Tartares, dont les ailes semblaient se déployer au loin pour enfermer le dernier espoir de la Pologne dans leur cercle immense. L'hetman avait laissé une partie des siens continuer le siége du camp retranché de Wieçnowieçki; et le kan Isla marchait à ses côtés, prince habile et brave, chef de la puissante maison de Gieray destinée à l'héritage de la dynastie d'Othman, et lui-même magicien doué d'une puissance infinie. Le bruit de ses prodiges, l'aspect d'une multitude innombrable de bar-

bares, le cri effroyable des hordes de Circassie et de Crimée, portèrent d'abord la terreur dans les rangs polonais. Après une bataille de deux jours, ils se débandèrent. La nuit était venue (15 août). Le roi, une torche à la main, courut au milieu de ces soldats qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Ils n'écoutèrent point la voix du prince ; la révolte se joignit au désordre de la défaite et du désespoir. Les chefs eurent en vain recours à la persuasion et à la force : tout était perdu peut-être, lorsqu'un officier quitte le riche cortége de noblesse qui l'entoure, et ose s'élancer au milieu des factieux, brillant de jeunesse, de beauté, de courage. Un arc d'argent flotte sur sa pelisse ; sa main balance une pesante hache d'or ; son œil est plein de feu : la fierté de sa contenance étonne d'abord les soldats que charme bientôt la grace de son accent, qu'entraîne l'inexprimable autorité de ses paroles. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces ames égarées. Ils pleurèrent, et l'armée repentante courut se jeter aux pieds de Casimir, guidée par le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu sa colère et ses terreurs. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. Il avait à peine vingt ans. Ce n'était pas tout-à-fait l'âge du grand Condé à Rocroy.

Jean fut pourvu de la starostie de Javorow. On appelait starostie une sorte de commandement militaire et d'administration civile, qui se liaient à la gestion des revenus royaux, et à la possession viagère de vastes territoires. Les grands accumulaient dans leurs mains ces *bénéfices*, principaux alimens de l'opulence des maisons illustres. Mais jamais ils ne purent en rendre la possession héréditaire. Le droit de les conférer faisait la force du trône. La starostie de Javorow fut toujours chère à Sobieski ; roi, il venait encore l'administrer en personne tous les ans ; avant lui, son père et le grand Zolkiewski l'avaient possédée.

L'armée, ralliée à l'étendard royal, attendit le choc des barbares. Elle se trouva comme perdue au milieu de ces masses sans nombre, fut aisément défaite ; et, cernée de toutes parts, elle n'eut d'autre alternative que de poser les armes ou de périr. La noblesse à Zbaras, le roi et l'armée à Zborow se voyaient livrés à la merci de ces paysans provoqués d'une façon si coupable, bravés d'une façon si orgueilleuse et si légère. Dans l'un des deux camps était Marc Sobieski ; Jean était dans l'autre.

Jean Casimir assemble tous ses officiers ; il tient conseil à cheval,

et les grands reconnaissent qu'une seule ressource leur reste; elle est à peu près sans espoir : c'est de demander la paix (16 août). Le roi écrit en même temps au kan des Tartares et au chef des rebelles dont il vient de mettre la tête à prix. De la réponse dépendait le sort de la république. On l'attendait avec de mortelles perplexités. La lettre suivante arriva bientôt : nous la traduisons en l'abrégeant.

« Sire,

» Je prends Dieu à témoin que j'ai toujours été le plus humble » esclave de votre couronne. Mon père m'enseigna la fidélité dès le » berceau en mourant pour la république. Si je verse aujourd'hui » un sang précieux, à qui la faute? Que V. M. le demande aux » grands qui l'entourent. Ils lui diront quelles violences, quelles » injures, quelles barbaries nous ont mis les armes à la main.

» Je suis prêt, sire, à satisfaire tous les vœux de Votre Majesté. » Pour ce qui me touche, nul orgueil ne m'aveugle. Je ne veux » qu'une chose, la certitude de vivre en paix à l'ombre de vos » lois. »

« Au camp de Zborow, le 16 août 1649. »

(17 août) Cette lettre rendait la vie à la Pologne. Les conditions exigées avant la rupture de la trève furent reproduites et accordées. La couronne promit de rendre Tretchimirow et les autres places de sûreté; de confier les fonctions civiles et militaires de la Russie et de l'Ukraine à des sujets schismatiques; d'instituer des siéges dans le sénat pour des évêques grecs; de tolérer une armée permanente de 40,000 hommes dans les provinces insurgées. Les Kosakes demandaient encore l'expulsion des juifs, celle des jésuites et l'extradition de l'intendant Czaplinski, de son maître le grand enseigne de la couronne et du prince Jérémie. Mais ils n'insistèrent pas sur les questions de vengeance. Les Polonais, en leur sacrifiant les israélites, défendirent vivement la société de Jésus comme un contre-poids à la puissante armée que les Kosakes allaient tenir sur pied.

De son côté, le kan des Tartares stipula pour sa part, dans la rançon de la Pologne, le paiement exact du vieux tribut promis par la république à son peuple. Et, la paix enfin signée à ces conditions,

Bogdan vint, son roseau à la main, dans le camp royal, au milieu des Polonais qui se pressaient pour le contempler, fléchir le genou devant Casimir, demander grace pour ses crimes, et recevoir en pompe le bâton de commandement qui confirmait son autorité sur les Kosakes (18 août). Ce barbare prononça un discours où se confondaient, comme dans son caractère, la modération et la rudesse. Il finissait par dire aux grands que le serpent qu'on veut écraser ne peut manquer de relever la tête.

La noblesse polonaise n'était pas capable d'entendre cette leçon. Elle ne comprenait pas de limites à sa domination plus qu'à sa liberté. A peine hors des Fourches Caudines, son orgueil s'indigna des concessions de Casimir à une race méprisée. La paix de Zborow fut partout accusée, sans cesse enfreinte. Le grand hetman Potoçki, qui arrivait de captivité, assembla des troupes aux environs de la Russie. Au dedans tout respirait la guerre; au dehors, le saint-siége, l'Empire, toutes les cours furent frappées des prières de la Pologne, qui demandait assistance pour cette folle entreprise. Une année ne s'était pas écoulée, que déjà la diète proclama le dessein de soumettre par les armes ces sujets indociles. Il n'y eut point de menaces, point d'outrages, dont on ne se montrât prodigue envers eux. Depuis lors, Warsovie les a vus faire sentinelle à la porte de ses palais.

(1650) Bogdan Chmielniçki, avant de repousser les agressions, voulut châtier les outrages. Tous les princes du voisinage se disputaient le cœur et la main de la belle Rosanda de Moldavie. Sa sœur était unie à un prince Radzivill. On dit que le woïewode son père, fidèle allié de la Pologne, l'avait promise elle-même au prince Jérémie, qui, marié alors à la princesse Griselda sœur de Zamoyski, aurait sans doute recouru au divorce, très-fréquent chez les Polonais, pour contracter ces nouveaux liens. Le jeune Timothée Chmielniçki avait vu Rosanda. Elle avait fait sur lui une impression profonde; et, résolu d'assurer à son fils cette glorieuse conquête, Bogdan envahit avec ses Kosakes les terres de Moldavie, dicta la paix dans Jassi, et obligea le woïewode à promettre l'union de la princesse avec Timothée, soit que le vieil hetman ne vît dans cette guerre et ce mariage que des représailles douloureuses pour Wieçnowieçki, soit qu'il fût déjà saisi de la passion de tous les potentats parvenus pour les nobles alliances, soit enfin qu'il voulût par cet hyménée relever tout son

peuple, plus encore que sa famille, d'une abjection héréditaire [1].

On pourrait croire que sa politique était habile, s'il fallait en juger par les cris que les Polonais poussèrent et par les tentatives qu'ils firent pour rompre le mariage du jeune Chmielnicki. A voir les fureurs de la Pologne, on eût dit que la nation entière était blessée au cœur comme Jérémie.

La politique de Bogdan était désormais changée. Ce ne fut plus en sujet qu'il suivit ses démêlés avec la république. Le fier Kosake avait résolu de traiter de puissance à puissance. Non content d'appeler à la liberté tous les serfs et tous les pauvres à la propriété, il voulait lever l'étendard contre la religion romaine, et se mettre à la tête d'une sorte de croisade pour le triomphe de l'église grecque. La Russie Blanche, la Lithuanie, presque toute la petite Pologne ne passeraient-elles pas du côté de ses drapeaux? Et enlever ces provinces à la couronne, ce serait former de ses débris un État plus puissant, plus compacte qu'elle-même.

(1651) La Porte était dans ce temps-là le refuge de tout ce qu'il y avait en Europe de chrétiens opprimés par leurs maîtres. La Hongrie, déjà réduite à ses comtés du nord par les conquêtes des Turcs, songeait à se placer tout entière sous l'égide de ces barbares, pour se défendre contre les desseins despotiques de l'empereur Ferdinand III. Les Transylvans, les Moldaves, les Walaques, les Albanais, les Dalmates, reconnaissaient les sultans pour suzerains, ne trouvant guère cette suzeraineté plus oppressive que celle de Venise ou de la Pologne, et voyant dans Constantinople moins la capitale de l'héritier des kalifes que le siége antique du chef de l'église d'orient. Le patriarche détermina les Kosakes à traiter aussi avec le divan.

Mahomet IV régnait alors, ou plutôt les janissaires, la sultane

[1] Les rédactions des actes de Bogdan étaient bizarres. Son traité avec le hospodar était ainsi conçu :

I. Princeps Valachiæ Valachiam pleno iure obtineto.

II. Filius Chmielnicii, principis Valachiæ gener esto.

III. Tartaris Cosacisque nunc sexcenta millia thalerorum numerato.

IV. Polonis dequaquam faveto.

Peu de temps après, il fit adresser par le kan des Tartares la sommation suivante à la Pologne.

I. Miles Polonus e castris dimittatur.

II. Hiberna non in Russia, sed in ipsâ Poloniâ habeantur.

III. Contra Chmielnicium arma ne promoveantur. (Rudawski, p. 65.)

Valideh et un grand homme régnaient au nom de cet enfant, depuis la chute de son père Ibrahim. Un règne glorieux de quarante années avait commencé sous la tutelle d'une aveugle soldatesque et d'une femme captive dans le sérail. Mais cette femme sut, avec le tact assuré de son sexe, distinguer Kiuperli Ogli. Le fils d'un prêtre grec se trouva maître de la monarchie musulmane, et l'heureux génie de la nation vaincue éclata dans la manière dont ce ministre, et, ce qui est plus extraordinaire encore, son fils et son neveu, grands visirs après lui, gouvernèrent la nation conquérante. Il travailla d'abord à rétablir quelque ordre dans les administrations et les finances, surtout à plier au joug de la discipline l'indisciplinable milice des janissaires, exaspérée par les efforts que les derniers sultans avaient tentés pour la détruire. Cette tâche était si grande que le visir borna à la conduite de la guerre de Candie tous ses projets au dehors. Il n'eut garde cependant de refuser à Bogdan son patronage. Il lui conféra le titre de prince de l'Ukraine, et ordonna aux Tartares de tirer l'épée pour la cause de ce nouveau vassal de la sublime Porte. Mais les Kosakes ne reçurent de Constantinople d'autre secours qu'un sabre bénit, des reliques et une légion de missionnaires. Le sabre était un riche présent que le patriarche adressait à Bogdan. Les reliques, en propageant l'espoir de mériter les palmes du martyre, entraînèrent jusqu'aux enfans et aux vieillards dans ce camp mi-parti infidèle. Enfin les missionnaires firent au loin des conquêtes ; c'étaient l'archevêque de Corinthe dont la présence excita la ferveur du clergé, un abbé d'Athènes, que l'hetman prit pour ministre, et des moines du mont Athos, qui se mirent à courir la Wolhynie, la Podolie, la Russie Noire, les provinces lithuaniennes, en prêchant avec ferveur le meurtre des nobles et l'incendie des châteaux.

De son côté, Casimir avait rempli l'Europe du bruit de ses armemens. Non content des cent mille gentilshommes à cheval que lui promettait la pospolite convoquée tout entière dans Lublin, il avait profité du désœuvrement des vieilles bandes de Wallenstein et de Montécuculi pour appeler à sa défense cinquante mille des meilleurs soldats de l'Empire (avril). Et, dernier renfort, une ambassade magnifique vint, à grand bruit, remettre en ses mains royales, au nom du pape Innocent X, un casque et une épée consacrés par les bénédictions du chef de l'Église. Le légat plaça l'éclatante armure

sur ce front qui avait porté la pourpre romaine. Il remit à la reine une rose d'or, en témoignage de la satisfaction du saint-siége; et, encouragé, par la gloire de défendre la cause de Dieu, à quitter pour les travaux de la guerre Louise de Gonzague et Warsovie, Jean Casimir se porta une seconde fois à la tête des armées, après être allé jusqu'en Lithuanie compléter ses apprêts guerriers par un pélerinage à la chapelle miraculeuse de Zurowik (mai).

Le feu de la rébellion embrasa rapidement la Lithuanie. La Wolhynie, la Russie presque entière, tous les palatinats enfin compris entre les monts Crapathes et le Borysthène, prirent parti pour la cause du schisme et de la liberté. Le nom seul de la liberté fut assez puissant pour étendre aux pays catholiques ce vaste embrasement. Après un sommeil de tant de siècles, des paysans s'agitèrent dans les environs de Cracovie et de Posen, soulevés par les gentilshommes sociniens qui avaient à venger leurs autels, à reconquérir une patrie. De toutes les oppressions sortaient ainsi un péril et une vengeance.

(Juin) Bogdan, déjà campé à Zbaras, sur les confins de la Gallicie, n'avait plus que le palatinat de Belcz à traverser pour lier cette dernière révolte aux séditions qui grondaient du Dniester au golfe de Courlande. L'armée royale s'avança tout entière à sa rencontre, fortifiée par les exercices du jubilé qu'elle venait de faire en pleine marche. Son camp était assis à Berestecz, propriété des Leczynski, château fort du palatinat de Russie, non loin de Zolkiew et d'Olesko (27 juin). Jean Casimir se préparait à passer outre, quand tout à coup (28 juin) le kan de Crimée, revenu en personne, et Bogdan, son allié, parurent à la tête de leur multitude innombrable de Tartares, de Zaporogues, de prêtres, de paysans armés; ils étaient, dit-on, plus de trois cent mille. Les Polonais rentrèrent dans leurs lignes, et tout se prépara aussitôt pour un choc terrible.

La noblesse lithuanienne avait été obligée de rester dans ses foyers pour les défendre. La pospolite de plusieurs des palatinats de la couronne était encore en retard; mais jamais les volontaires n'avaient offert des lignes aussi profondes. Les grands, les évêques, les chapitres, comprenant que c'était pour eux une guerre de salut, s'étaient hâtés de lever des régimens à leurs frais; et, avec les troupes mercenaires, il n'y avait pas moins de cent mille combattans. En présence de hordes éparses et bruyantes, cette armée semblait avoir quelque

ordre et quelque discipline. La misère de la foule des gentilshommes était cachée sous des peaux d'ours, de loup, de tigre quelquefois (29 juin). Les gazettes du temps rapportent que Zamoyski se faisait remarquer de l'armée moins par son escorte de quinze cents chevaux, de deux mille valets ou charretiers, et de trois mille bœufs, que par sa grande écharpe blanche et son habit français. Près de lui s'était rangé le jeune Stanislas Jablonowski, qui arrivait de France pour prendre son rang comme volontaire parmi les défenseurs de la patrie. Ses amis d'enfance, les Sobieski, s'apprêtaient à guider ses débuts. Déjà les deux frères s'étaient illustrés depuis l'ouverture de la campagne dans plusieurs rencontres par d'heureux faits d'armes; une troupe de mursas, ou chefs des tribus tartares, qu'ils avaient faits prisonniers à la tête de leurs propres levées, attestait leur dévouement et leur courage. L'armée savait ce qu'on pouvait espérer d'eux dans la grande journée qui s'approchait : on allait combattre presque en vue du palais de leur mère, et du tombeau de Zolkiewski.

(30 juin) Jean Casimir, après une nuit passée en prière, rangea ses troupes en bataille au point du jour. Il les forma sur trois lignes, plaça au centre dans la première son infanterie allemande, avec sa garde royale que commandait un Radziwill, distribua sa cavalerie légère sur les ailes, son artillerie sur le front, fit laisser, sur les retranchemens du camp auquel son armée restait appuyée, toutes les lances de sa grosse cavalerie, pour doubler aux yeux de l'ennemi le nombre des escadrons; et, confiant la droite à l'expérience du grand hetman, à l'habileté du grand maréchal, à la valeur des Sobieski, la gauche à l'épée des princes de Wieçnowicz et de Zamoyski, il se chargea de commander le centre en personne. Un brouillard épais, en prolongeant jusqu'à neuf heures du matin les ombres de la nuit, lui avait permis de faire tranquillement ses apprêts; une fois terminés, l'armée s'inclina sous la bénédiction de l'évêque de Culm, Leczynski, grand chancelier du royaume; tout à coup le brouillard se déchira, dit un contemporain [1], comme un rideau qui aurait laissé voir les deux armées. Des deux côtés, il y eut un moment de surprise et de terreur. Les Polonais crièrent au miracle. Mais ils virent déployés autour d'eux, en amphithéâtre, sur les collines qui terminaient la

[1] Pastorius de Hirtemberg, *Bellum Scythico-Cosaicum*, Dantisci, 1652.

plaine, leurs trois ou quatre cent mille adversaires. Le terrible Bogdan touchait leur aile gauche, et avait couvert son front d'un vaste tabor, citadelle de chars également redoutable pour l'attaque et utile pour la retraite; les Tartares fermaient le vaste demi-cercle, en agitant dans les airs leurs flèches empoisonnées, et poussant des cris horribles. On reconnaissait, à un immense drapeau blanc qui flottait près de lui, le kan Isla entouré de tous les sultans ses fils, et les Polonais observaient avec inquiétude tous ces princes : on aurait bravé leurs armes; on redoutait toujours leurs enchantemens.

De son côté, l'ennemi n'éprouvait pas moins de trouble. Les serfs soulevés de la Russie avaient d'abord lâché pied, en voyant leurs maîtres en face, pour la première fois et de si près. L'archevêque de Corinthe, prompt à relever les courages, promena son crucifix au milieu des hordes, soutenu de tous ses moines qui criaient comme lui : Religion et liberté! tandis que l'évêque grand chancelier de la Pologne courait à cheval dans les rangs, le saint-sacrement à la main, exaltant le miracle dont l'armée venait d'être témoin, promettant des prodiges nouveaux, et criant avec Jean Casimir : Religion et patrie!

Cinq heures s'étaient écoulées dans ces hésitations. Enfin, le roi a donné le signal : le prince Jérémie Wiçnowieçki s'élance sur ces barbares, dont la vengeance venait de saccager tous ses domaines; plusieurs palatinats le suivent. L'ennemi se précipite du haut des collines au-devant du choc, et les champs de Berestecz sont en feu. On combattit long-temps avec des succès divers. La victoire semblait passer tour à tour des esclaves aux maîtres, ou des drapeaux de l'église grecque à ceux de l'église latine. Marc et Jean Sobieski montèrent plusieurs fois à l'assaut de ces hauteurs hérissées de fer; mais, plus heureux que son frère, Marc seul vit fuir les hordes ennemies. Jean resta sur le champ de bataille, atteint à la tête d'une blessure qui fit d'abord désespérer de lui.

Rome et la Pologne l'emportaient. Les Tartares avaient fléchi les premiers. Jean Casimir, animé par la pensée de servir encore l'Église sous la pourpre royale, fit voir de près au kan fugitif le casque qu'Innocent X lui avait donné. Bogdan, au désespoir, s'éloigna un moment de ses compagnons qui tenaient encore, pour courir après le prince de Crimée fugitif, et le ramener s'il se pouvait au combat; mais rien ne put vaincre le musulman. Et, soit ressentiment de re-

proches trop vifs, soit calcul perfide, ce barbare saisit son allié et l'entraîna captif, dans sa fuite précipitée sur la Kiovie.

(1er juillet) Les Kosakes s'enfermèrent dans leur veste tabor au nombre de deux cent mille, et, animés par l'archevêque de Corinthe, ils tinrent dix jours entiers en échec l'armée royale fortifiée de l'artillerie de tous les châteaux voisins. Ce ne fut que pressés par la faim, et régulièrement assiégés, qu'ils s'élancèrent hors de ce camp retranché qui devenait un tombeau (11 juillet). Trente mille périrent dans les marais. Trois cents de ces malheureux enfermés dans une île arrêtèrent quelque temps la poursuite des vainqueurs. Frappé de leur courage, le grand hetman Potocki leur offrit la vie. Pour toute réponse, ils jetèrent au fond de l'eau ce qu'ils avaient d'or, afin de n'être pas une proie bonne à saisir, et continuèrent à faire payer cher leur chute. Un seul était resté debout : il trouva moyen, au dire des relations polonaises, de tenir trois heures en suspens toute l'armée. Des Allemands, le poursuivant dans les marécages, finirent par l'abattre à coups de faux.

Les troupes royales saisirent dans le tabor des Kosakes, le secrétaire intime du kan des Tartares, celui de Bogdan, la mitre, la sainte ampoule, les ornemens de l'archevêque de Corinthe, et, dit-on, le sabre bénit qu'il avait apporté à l'hetman. L'ardent apôtre du schisme périt dans la fuite, sauvé par cette mort des supplices que lui réservaient les catholiques victorieux. Les débris de l'insurrection se réfugièrent derrière le Borysthène. Ce revers entraîna la soumission des rebelles en Lithuanie. Ceux de Cracovie et de Posen furent en même temps abattus. A peine certaine de ses triomphes, la pospolitese sépara en toute hâte. Le roi n'était pas moins impatient que les gentilshommes de retrouver ses foyers. Il vola aux pieds de la reine dont sa tendresse, tour à tour ardente et volage, ne savait ni se passer long-temps, ni se contenter toujours. Ainsi, le camp royal se trouva dissous par la victoire, comme le camp ennemi l'était par le revers; et toute cette grande guerre qui avait embrasé la Pologne sembla finie.

Elle n'était que suspendue. Le vieux Bogdan, délivré à prix d'or des fers de son allié, accourut pour recueillir les débris des siens sur le Borysthène, et toujours inébranlable, représentant aux paysans que leur désastre n'était pas l'ouvrage des Polonais, mais des Tartares, qu'au reste, s'ils pliaient, la mort punirait inévitablement leur rébellion, il sut les ramener par la confiance et par la terreur au cou-

rage. Lui-même opposant toujours une atrocité à un revers, comme d'autres brûlent leurs vaisseaux, il fit mettre en croix la femme du misérable intendant Czaplinski, après l'avoir fait entrer dans son lit. Tous les nobles polonais qui tombaient sous sa main étaient enterrés vivans. Ces hardiesses achevèrent de rassurer les tribus inquiètes; tout courut aux armes. Les Russes et les Kosakes, dit un journal du temps[1], ressuscitaient autour de lui.

Il parla bientôt de pacification, moins en sujet vaincu qu'en ennemi menaçant. Jean Casimir inclinait à l'écouter. Les fureurs du prince Jérémie et du grand enseigne de la couronne l'arrêtèrent. Mais Jérémie mourut sur ces entrefaites à la fleur de son âge. Le plus dévot, le plus cruel et le plus brave des hommes, il emporta les regrets unanimes de l'armée. Son jeune fils, que cette guerre avait ruiné, devait un jour être roi.

Koributh de Wieçaowicz mort, Koniecpolski malade s'éloigna; et Bogdan vint avec assurance traiter de la paix dans la tente du grand hetman Potoçki, après avoir reçu Marc Sobieski en otage. Le grand hetman se hâta de signer la paix, acte de politique et de justice qui, donnant aux insurgés des garanties contre l'oppression, en donnait à la république contre la révolte.

(1652) Mais toutes les tentatives de transaction étaient inutiles. Il ne pouvait plus y avoir de pacte entre les maîtres qui avaient appris en frémissant le secret de leur faiblesse, et les serfs qui avaient trouvé dans leurs revers même la preuve de leur force. L'hiver se passa dans les discordes intérieures en Ukraine comme en Pologne, dans les chocs sans cesse renouvelés entre les deux nations, dans les efforts des chefs pour disculper leurs sujets et les contenir, dans les négociations perdues et les combats sanglans. Enfin, le fils de Bogdan, Timothée Chmielniçki, résolu de conduire à l'autel Rosanda de Moldavie, prit le parti d'aller la chercher à la tête d'une puissante armée de Kosakes et de Tartares. Les Polonais voulurent le surprendre dans sa marche sur la principauté. Ils l'assaillirent (2 juin) au nombre de quarante mille hommes à Batowiz, furent cernés, pris, exterminés. Au bruit de ce désastre, la Pologne se crut perdue. On s'enfuyait, de Cracovie même, jusques en Allemagne. La cour songea à se retirer sur la Baltique. Jamais l'effroi ne fut plus grand. L'élite de la noblesse, la plu-

[1] Pastorius de Hirtemberg.

part des officiers importans de la couronne avaient péri. Au nombre des victimes de cette grande journée était Marc Sobieski. Il tomba, dit-on, au pouvoir du kan des Tartares, qui lui fit trancher la tête. Jean, de son côté, retenu au lit par une nouvelle blessure qu'il n'avait pas reçue pour son pays, n'avait pu combattre aux champs de Batowiz. Ce furent là pour l'ame de Théophile deux coups presque également cruels. Cette femme, qui rappelait Sparte, s'enfuit désolée loin de la Pologne. Elle n'y retourna jamais.

Le désastre de Batowiz est raconté de mille façons diverses. Les chefs de l'armée polonaise périrent-ils les armes à la main? trouvèrent-ils la mort dans le camp ennemi? est-ce le kan des Tartares qui commit cette barbarie? est-ce Timothée Chmielniçki ou bien son père? Comment le savoir, quand, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, les rapports étaient si éloignés, si lents, si incertains, qu'on voit dans les journaux du temps qu'un an après on n'était pas fixé sur le sort des chefs de l'armée, qu'on les supposait prisonniers en Crimée, esclaves à Constantinople, réfugiés en Italie? Cependant, Jean Sobieski crut toujours que son frère avait été massacré après la victoire. Il imputait cette atrocité à ceux qui avaient déjà immolé ainsi son oncle Jean Danielowicz, et ce fut sur les infidèles qu'il voulut toute sa vie punir cet attentat. Il n'était pas en effet dans le génie de Bogdan de commettre des crimes inutiles. Il n'égorgeait guère, que trahi et vaincu. Vainqueur au delà de toute espérance, il désavoua sa victoire près du roi de Pologne, envoya des ambassadeurs à Warsovie, au lieu des hordes victorieuses qu'on y attendait, fit tout pour maintenir cette paix sans cesse troublée par des séditions ou des batailles; et Timothée ne s'occupa que de continuer sa route pour Jassi, où l'appelait, dit-on, un amour partagé. Malgré les déclarations hostiles de deux diètes polonaises, le fils du Kosake conduisit paisiblement à l'autel la belle princesse de Moldavie.

Toujours livrée à d'imprudens conseils, la république déclara la guerre, fit des levées, convoqua par trois fois la pospolite, menaça la Russie et l'Ukraine de prochaines vengeances. Un an s'écoula dans ces clameurs. Les Polonais ne parlaient que d'extermination, et n'avaient pas d'armée. Tandis qu'ils forçaient le vieux Bogdan à s'occuper malgré lui de rentrer en lice, ils se voyaient obligés à pousser jusque dans la diète de Ratisbonne des cris de détresse; et, dans la note officielle qui sollicitait les secours de l'Empire, ils se déclaraient

perdus[1]. Ils montraient l'Allemagne même envahie bientôt par les Kosakes aux cris d'insurrection et de liberté. Et en effet ils n'étaient plus en mesure de lutter contre les paysans de la Russie et les hordes de l'Ukraine. Tel était le mépris où la Pologne était tombée au dehors que le kan des Tartares, dont Jean Casimir marchandait l'alliance, trouvait tout simple de demander, entre autres conditions, le droit de saccager deux provinces.

Au dedans, il n'y avait partout que division et découragement. Le roi était parvenu à créer, par ses galanteries, une nouvelle source de discordes sanglantes. La vice-chancelière, séduite par d'augustes amours, avait pris son mari en une haine furieuse. Elle s'était mise à guerroyer avec lui dans les rues de Warsovie, et jusque dans le palais du monarque. Les querelles des deux époux et les vengeances du trône mirent aux prises la cité, la diète et l'armée. Radjiewski, c'est le nom du vice-chancelier, fut banni du royaume, dépouillé de ses honneurs, privé de ses biens, sans que les réclamations d'une oppo-

[1] La note s'exprimait ainsi dans deux passages :

« IV. Occupatâ Poloniâ, multùm barbaris et ferocibus gentibus virium acce» deret, ex vario genere hominum, qui incolunt Poloniam.

» V. Prætextus ipse libertatis augeret potentiam Cosacorum. Multos enim in» venirent in Silesiâ et Germaniâ, qui, causâ libertatis, partes illorum seque» rentur.

» VII. Quamdiu adhuc extat Poloniæ regnum, jam fessum et conquassatum, » posset *cæsarea majestas* et imperium mediocri auxilio obviare impedentibus » malis, pacique et securitati Germaniæ consulere. Quod si regnum Poloniæ » concidet, et ab hostibus qui ad illuc hoc anno delendum omnes vires suas » exerunt, occupabitur, amisso hoc regno, difficile jam esset cæsareæ majestati » et imperio, inundationem hanc barbarorum et victores eorum exercitus com» primere. »

Nous croyons devoir traduire ces curieux passages :

« La Pologne conquise ajouterait beaucoup aux forces de ces nations féroces » et barbares à cause de la diversité des races qui l'habitent.

» Le nom de liberté mis en avant augmenterait la puissance des Kosakes ; *ils* » *trouveraient en Allemagne et en Silésie beaucoup de partisans qu'attacherait à* » *leur cause l'amour de la liberté.*

» Tant que le royaume de Pologne existera encore, tout accablé et tout ébranlé » qu'il est, S. M. I. et l'empire pourront, avec un faible secours, détourner les » maux qui les menacent, et veiller ainsi à la sûreté de l'Allemagne. *Si le* » *royaume de Pologne tombe au contraire et devient la proie des ennemis résolus* » *à le détruire, ce royaume une fois perdu sans retour, il serait difficile à S. M. I.* » *et à l'empire d'arrêter le débordement des barbares victorieux.* »

(Rudawski, p. 135.)

sition courageuse pussent déterminer la diète à prendre contre Casimir le parti de la justice et celui des lois : tant une succession de trois règnes dans la même maison avait rapidement fortifié l'autorité royale! L'illustre proscrit, réfugié à Stockholm, alla remplir de ses inimitiés la cour et les conseils de Christine, déjà irritée de l'obstination des Wasas de Pologne à conserver leur titre de rois de Suède, perpétuel obstacle à une pacification définitive entre les deux royaumes.

Cependant l'hetman, provoqué au combat, s'y disposait en souverain autant qu'en capitaine. Résolu d'étendre au loin ses alliances, il avait profité des ressentimens et des intrigues de Radjiewski pour se lier avec le Nord, et s'était attaché l'inquiet Rakocy, woïewode de Transylvanie; il tourne enfin ses regards du côté des Moscovites (1653). Communauté d'extraction, de langue, de croyance, tout est là. Les Polonais n'ont pas compris ce péril. Par miracle, il se trouve que, malgré ses ressentimens contre l'ordre équestre qui ne le voulut point pour roi, Alexis Michaelowitz s'étonne d'abord, hésite, refuse, invité à la guerre par l'ambition et la vengeance, retenu par la crainte d'un coupable exemple et d'une contagion funeste, quand il s'agit d'une guerre faite à des boyards au nom de serfs insurgés. Ce monarque fut le seul des souverains de ce temps qui ne consentit point à fléchir devant la fortune de Cromwell.

Alexis était un grand prince. Digne d'avoir le czar Pierre Ier pour fils, il a été trop effacé dans l'histoire par l'éclat que jeta ce règne immortel. Plus sobre que Pierre-le-Grand, plus affectueux, plus enclin aux vertus de la royauté, et non moins appliqué aux affaires, il prépara les hautes destinées de sa maison et de son empire par son amour éclairé des arts aussi bien que par son ambition habile. Ce fut lui qui mit la Moscovie en communication avec le reste du monde par ses ambassades fréquentes, lui qui créa l'ordre en introduisant la police dans les villes et la discipline dans l'armée, lui encore qui propagea les lettres latines, réforma les mœurs, affermit tour-à-tour, par des traités et des conquêtes, par des bienfaits et de la gloire, l'héritage chancelant de Romanow. Il sut l'agrandir autant que le pacifier; toutes les frontières furent reculées par ses armes. On peut dire qu'il constitua la Moscovie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la polir.

La piété d'Alexis était ardente. Le patriarche de Moscou lui fit un devoir sacré de prêter l'oreille aux cris de ses coreligionaires de

Pologne, menacés dans leurs autels. Déjà des griefs s'étaient élevés entre les deux couronnes. Alexis se plaignit d'ouvrages qui racontaient d'une façon injurieuse pour sa maison, les victoires de Zolkiewski. La diète répondit que la presse était libre; puis enfin fit brûler les écrits hostiles par la main du bourreau [1]. C'était proclamer sa faiblesse, et la faiblesse n'a jamais sauvé les États. Alexis se plaignit alors de ce qu'anciennement on avait oublié une syllabe dans la nomenclature infinie des titres que prenaient ces barbares; et il assembla, du côté de la Lithuanie, une de ces immenses armées que les czars traînaient alors toujours après eux dans leurs expéditions guerrières. Le bruit de ses apprêts ne détourna point la Pologne de ses projets hostiles contre les Kosakes. Une comète même n'y put rien; une croix de feu qui apparut dans le soleil, un grand incendie dans Warsovie, une peste affreuse, des conjonctions de mars et de saturne, tous ces phénomènes se succédèrent sans éclairer la république sur ses dangers. Les politiques criaient que ces présages menaçaient les ennemis de la couronne. Les mathématiciens de la Sorbonne de Cracovie répondaient en vain que la Pologne seule était menacée par le ciel en courroux. On ne les crut pas; et, pour la plus grande gloire de l'astrologie, la fortune justifia tous leurs oracles.

Casimir se mit enfin en campagne sous ces tristes auspices à la tête d'une puissante armée; Jean Sobieski se réjouit à son approche. Depuis deux ans retenu par un pieux dévouement dans les plaines de la Wolhynie, mille petits combats exerçaient son courage sans satisfaire son ardeur pour la vengeance, ni sa passion pour la gloire. On ne sait pas combien, quelquefois, l'ame s'irrite de ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, où la patrie même ignore ce qu'on fait pour elle. Le jeune staroste, heureux de servir son pays à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis de ces campagnes stériles en réunissant dans ses tentes toutes

[1] On trouve dans les écrits d'un diplomate autrichien du temps des réflexions sur ce fait très-judicieuses, et décisives dans la question de la liberté de la presse. Les voici :

« Quamvis combustæ paginæ illæ fuerunt, memoria tamen earum quæ continebant combusta nequaquam fuit; imo per flammas illas illuminata, luculentius claruit. Excitata inde hominum curiositas fuit ad noscendum quid tandem esset id quod Moschovitæ tantâ contentione occultatum vellent, ut eius propagatores ad ignem damnarentur. »

(Page 206, *Voyage en Moscovie du Baron de Mayerberg*, déjà cité.)

les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la philosophie remplissaient toujours ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un officier de vingt-cinq ans, qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, de Descartes, d'Harvay, de Cassini, tous ces travaux qui changeaient la face du monde. Son imagination, vivement préoccupée de la recherche de la vérité, était aussi attentive aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église; la secte naissante des quakers, celle des memnonites, celle des fauteurs de la cinquième monarchie, celle encore des préadamites, étaient dans toute leur ferveur, aussi bien que la grande querelle des jansénistes et la guerre de Port-Royal. Les doctes écrits d'Arnaud, de Voetius, d'Hersent, de Labadie, les fameuses petites lettres de Pascal, venaient, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la bibliothèque de campagne du brillant seigneur polonais, qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

L'approche du roi ne fit pas naître devant l'impatient Sobieski la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches perdues, dans des escarmouches inutiles. Nul succès, nulle entreprise même, ne marqua les débuts de cette grande guerre, par laquelle la république prétendait abattre sans retour l'insurrection. Seulement, dans une de ces rencontres obscures, Timothée Chmielniçki fut blessé à mort. L'église grecque fit du jeune barbare un saint et un martyr. L'église latine triompha de cette faible victoire, unique fruit d'une laborieuse campagne, que Jean Casimir avait prolongée jusque sous les neiges et les glaces de l'hiver. Il était facile de prévoir que Bogdan furieux voudrait des vengeances et saurait en trouver.

Père outragé, le vieillard sollicita Alexis de lancer enfin sur la république ses deux cent mille combattans assemblés depuis si longtemps auprès des frontières (1653). Le czar, encore incertain, s'en remit à la décision d'un jugement de Dieu usité dans le Nord. Deux taureaux furent baptisés des noms de Pologne et de Moscovie, puis on les lâcha l'un sur l'autre. Si le Polonais était écrasé, Alexis pro-

mettait d'obéir à l'ordre d'en haut; ce fut le Moscovite qui resta vaincu.

Toutefois, le patriarche sut faire parler l'ambition et la foi plus haut que de vaines terreurs. Il ne se lassa point de représenter l'avantage religieux et politique de réunir sous un même sceptre l'église grecque tout entière, et l'appui que trouverait cette entreprise dans les provinces qui relevaient de l'antique métropole de Kiow. C'était la moitié de la Pologne. Pour lever tous les obstacles, Bogdan, qui était moins occupé d'ambition que de vengeance, qui voulait à tout prix faire un mal éternel à la république, Bogdan, rompant tout pacte avec elle, se déclara le vassal du Moscovite et lui rendit hommage comme au suzerain de l'Ukraine et des Russies. Deux armées moscovites s'avancèrent, l'une sur la Russie Blanche et Smolensk, l'autre sur la Russie Rouge et Kiow (janvier 1654), afin de saisir ces grandes proies; et la Pologne, pour prix de ses oppressions et de ses témérités, vit, en quelques jours, passer sous des lois ennemies le cours entier du Borysthène, depuis le lac Ilmen jusqu'aux rives de la mer Noire. La face du monde se trouvait changée.

(Mars) Une diète fut promptement assemblée. La noblesse ne revenait pas de ces nouvelles extraordinaires, et tandis qu'elle perdait le temps à s'étonner des grands coups par lesquels la Providence châtiait son imprudente tyrannie, Bogdan remettait aux mains du czar l'antique Kiow, cette ville sainte de tous les Russes, le berceau de la grandeur des Rurik, long-temps la métropole des Grecs du nord, et depuis mille ans la ville la plus policée qu'il y eût dans ces régions lointaines.

Au lieu d'amasser en toute hâte des moyens de défense, les Polonais ne songeaient qu'à imputer au trône les malheurs publics. Plusieurs diétines avaient mis dans leurs cahiers l'instruction aux nonces qui les représentaient, d'exiger que le roi ne reparût pas à la tête des armées, et qu'un général plus habile se chargeât de combattre et de vaincre les ennemis de la patrie. La diète fut toute remplie des mauvais sentimens que la Pologne portait au monarque. Il marchait avec plus de violence que d'habileté au pouvoir absolu. Ses excès dans l'affaire du vice-chancelier avaient montré aux plus aveugles le rapide agrandissement de l'autorité royale. Ce fut ainsi l'injustice qui fit sentir l'usurpation; et quand le prince, au lieu de déférer son pouvoir sur les troupes à un grand hetman, garda en main le bâton de com-

mandement, innovation heureuse qui émancipait la royauté, ce changement fut pris dans la même haine que les fautes et les revers de Casimir. Il se vit alors contraint de remettre à un Radziwill, le prince Janus, le bâton ou bulawa de la Lithuanie, à un Potoçki, palatin de Kiovie, presque aussi vieux que le dernier grand hetman, le bulawa de la Pologne; et dans la suite de la guerre, il ne fut pas exempt du soupçon de poursuivre de son envie les chefs de l'armée, au détriment de son pays, et au péril de sa couronne.

(Juin) Une seconde diète n'eut point de résultats meilleurs. Des tracasseries domestiques la remplirent. Cependant, Bogdan et ses alliés ne s'endormaient pas. Les Moscovites prenaient en Europe la place de la Pologne. Smolensk, malgré ses larges murailles et ses trois cents tours, tomba devant eux, et le bruit de sa chute entraînait Witepsk, Polocz, Mohilow. Toute la Sévérie, toute la Sémigalle étaient réunies sans retour à la Moscovie. Perenslaw, Human, Braclaw dans la Podolie, assuraient jusque sur les frontières des Moldaves cette vaste conquête. Les paysans de Lithuanie égorgeaient leurs maîtres, et couraient à leurs frères en criant liberté. Des combats, où la valeur luttait contre le nombre, ne firent que réunir aux mains du czar les profits et les honneurs de la victoire. Radziwill fut écrasé; Potoçki et ses Polonais soutinrent mieux l'assaut des Kosakes et des Tartares (décembre). Là était Jean Sobieski. Une grande bataille livrée sous les murs d'Human illustra son courage; en vain il planta sa bannière sur les lignes ennemies : ses charges terribles vinrent se briser aux pieds des hauteurs qu'occupait Bogdan. Mais tel fut l'éclat de ses coups que les Polonais purent s'attribuer les honneurs de cette journée, qui ne changea rien aux justices du ciel.

En ce temps-là des acteurs, comme des évènemens nouveaux, se produisaient de toutes parts sur la scène du monde. Cromwell venait d'affecter le protectorat au milieu des respects de toutes les têtes couronnées. Louis XIV, sorti de minorité, mais non de tutelle, avait commencé à Reims et à Stenay, parmi des pompes et des combats, son grand règne. Innocent X mettait le pied dans la tombe, et le génie du cardinal de Retz, en portant au pontificat le cardinal Chigi, qui fut Alexandre VII, préparait à son insu de nouveaux chocs, de nouveaux triomphes au jeune Louis. Louis devait trouver un rival plus vivace et plus redoutable dans l'archiduc Léopold, que l'empereur Ferdinand son père travaillait à mettre en possession des

couronnes électives de roi de Bohême, de roi de Hongrie, et de roi des Romains. Le terrible Aurengzeb, à la fois le Léopold et le Louis XIV de l'Asie, annonçait, par des scènes sanglantes, dans le royaume de Golconde, son règne cruel, artificieux, dévot et magnifique de cinquante ans. L'habile ministre de Mahomet IV, de ce faible contemporain de tant de grands princes, poursuivait la réforme intérieure de l'empire et la longue guerre de Candie. Venise, inébranlable aux coups de l'Ottoman, faiblissait devant la société de Jésus à laquelle le sénat rouvrait enfin, après trente ans, le catholique giron de la république pour complaire à Louis XIV, tandis que l'Allemagne et la Hongrie s'agitaient pour obtenir l'expulsion de ces pères dont l'étrange destinée est, que sous chacun de leurs pas naisse un orage. Dans le Nord, une dynastie que leur influence avait scindée en compétiteurs implacables, achevait de descendre du trône : le monde avait les regards fixés sur une princesse de vingt-sept ans qui échangeait l'empire et la gloire contre la liberté de la vie privée, la profession de la foi catholique, les jouissances des arts et le ciel de l'Italie.

Christine n'abdiqua le sceptre de Gustave Adolphe, son père, qu'après s'être montrée digne de le porter. Dernière représentante de la branche cadette et protestante des Wasas, elle désigna pour son successeur son cousin le prince des Deux-Ponts, de la maison palatine, jeune encore, mais illustré déjà dans les dernières campagnes de la guerre de trente ans. Il était dès lors dans le génie de la Suède de prendre pour fondateurs de dynastie les capitaines fameux du continent.

L'élévation de Charles Gustave bannissait du trône le sang des Wasas ; et Jean Casimir, le chef, bientôt même l'unique rejeton de cette race glorieuse, se hâta de protester contre l'exclusion qui lui était donnée. Le malheureux Casimir, héritier de presque tous les travers de Sigismond son père, nourrissait cet espoir éternel des dynasties détrônées. Son nouveau rival s'indigna de protestations à la fois injurieuses et impuissantes ; alors vinrent les explications tardives, les concessions pusillanimes qui l'enflammèrent. Pour justifier la rupture de la trève en vertu de laquelle les deux États devaient rester en paix quelques années encore, Charles Gustave s'aperçut que, dans une lettre du roi de Pologne, deux *etc.*, seulement suivaient ses titres, au lieu de trois qui étaient stipulés. Pour cet *etc.*, il déclara

la guerre, comme le czar Alexis l'avait déclarée pour une syllabe; et Casimir se trouva avoir attiré sur son royaume, au sein duquel les Moscovites continuaient leurs conquêtes, une terrible invasion de plus (1655).

Il faut tout dire : Charles Gustave avait été heureux de ces prétextes. Puffendorf [1] raconte avec de longs détails et sans surprise, sans colère, que ce prince, à peine couronné, voulut porter la guerre quelque part pour entretenir le feu de la vaillance suédoise; qu'indécis d'abord entre trois puissances, il dédaigna le Danemarck, respecta la Moscovie, et choisit la Pologne, comme une ennemie débile et cependant une belle proie. Quels calculs! le sénat de Suède intervint : cette assemblée discuta, non la justice, mais les chances de l'entreprise, et approuva tout. Depuis lors, la Suède a vu passer de ses lois à celles des czars, la Livonie, l'Estonie, toutes les rives de la Baltique, la Finlande, enfin le sceptre du Nord : la Providence est féconde en châtimens.

Kiuperli Ogli fut plus habile que Charles Gustave; effrayé des conquêtes du czar, il se hâta de se rapprocher de la Pologne, de rompre ses alliances avec Chmielniçki (janvier), d'ordonner au nouveau kan de Crimée, Mahomet Gieray, frère et successeur d'Isla, d'armer aussitôt pour la république; et Jean Sobieski reçut le commandement d'un corps nombreux de Tartares. Mais qu'était ce secours, alors que les Kosakes poursuivaient leurs ravages dans toute la Podolie et la Wolhynie, que le torrent des Moscovites arrivait (mai) du Borysthène et de la Bérésina, aux sources du Bog et du Dniester, emportait Olesko, Lemberg, Zolkiew, inondait ainsi, pour la première fois, toutes les Russies; et que terrible, inexorable, repoussant d'une façon insultante toutes les négociations et toutes les prières (juillet), Charles Gustave apparaissait, au milieu de la trève, en dépit de la foi jurée, sur les rivages de la Poméranie, à la tête des bandes qui avaient si long-temps fait la loi dans la Pologne et dans l'Empire? Jean Sobieski fut choisi pour remplir près de ce prince une nouvelle mission de paix ou plutôt de supplication. Le fier staroste refusa. Charles Gustave en était venu à ne plus même recevoir aucune des lettres du roi de Pologne, trouvant tantôt que son titre était mal indiqué, tantôt que le nom de seigneur n'était pas écrit deux fois (domino, domino), tantôt que son amitié devait être plus que très-

[1] *Historia Caroli Gustavi*, t. I, liv. 1, in-folio.

honorable (colendissimam). Sobieski aima mieux combattre un tel ennemi que de travailler à le fléchir.

Une armée de soixante mille hommes justifiait les insolences du roi de Suède; il avait pour lieutenans les Wittemberg, les Horn, les Lewenhaupt, les Banier, les Oxenstiern, les Steimbock, les Wrangel, les Lagardie, tous, les héros de la guerre de trente ans ou leurs fils et leurs émules. Ses manifestes annonçaient une guerre de religion plus que de conquêtes. Tandis que le czar combattait au nom du schisme, le Suédois se disait armé pour toutes les sectes de réformés que les Wasas s'étaient mis à proscrire. Une foule de princes, le duc de Croy, le landgrave de Hesse, Adolphe de Nassau, le margrave de Bade, le comte palatin de Sulzbach, le prince d'Anhalt, le duc de Mecklembourg, s'étaient rangés sous ses drapeaux dans cette croisade protestante; et le vice-chancelier Radjiewski apportait à l'invasion un utile renfort de plus en provoquant la Pologne à la révolte, au nom de la liberté en péril.

(Août) Ces appels à tous les mécontentemens furent entendus. Un parti nombreux gémissait des empiètemens de la maison de Wasa sur la vieille liberté républicaine. Un autre parti, plus puissant encore, avait en haine la société de Jésus; un troisième s'était formé que lassaient l'empire d'une femme et l'ascendant de la France. A l'approche de Charles Gustave, tous s'émurent. Deux palatinats entiers, ceux de Posen et de Calish, passèrent d'abord sous les drapeaux du roi de Suède. Sirad en fit autant. La Masovie suivit cet exemple. Warsovie ouvrit ses portes. Le palais de Wiasdowa, riche monument de Wladislas, vit un monarque étranger régner dans ses murs. Cracovie ne tarda pas à se soumettre (septembre), et Jean Casimir, fugitif avec la reine, erra de désert en désert, cherchant un asile qu'il ne trouvait pas. A force de prétendre à ressaisir la Suède, il avait laissé échapper la Pologne.

Une armée polonaise existait encore qui combattait, sous les ordres du grand hetman Potoçki, pour l'indépendance nationale, cédant depuis un an le terrain au Kosake, au Russe, au Moscovite, de colline en colline, de combat en combat, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouva dans les champs de Lublin, aux bords de la Vistule, adossée à une autre armée ennemie, celle de Charles Gustave. Il n'y avait plus de Pologne. Dans ce camp magnanime, quelques milliers d'hommes faisaient encore à eux seuls la patrie; là combattaient le grand enseigne

Alexandre Koniecpolski, impuissant à réparer par sa bravoure tous les maux qu'il avait faits à son pays par ses violences. Là, le grand maréchal Lubomirski, le prince Démétrius Koributh de Wieçnowicz, Stanislas de Jablonow, Jean Sobieski grandissaient en renommée. Sobieski était placé déjà au nombre des chefs de l'armée par son habileté à manier une troupe nombreuse, et à se faire suivre des Tartares aussi bien que de ses paysans changés à la hâte en soldats. Ce ne fut point là que le faible Jean Casimir chercha un refuge. Il alla se mettre en sûreté sur les terres de l'Empire. La Silésie lui servit de retraite (octobre). Cette fuite acheva de tout perdre.

Battue par les Kosakes, écrasée par les Moscovites, délaissée par son roi, l'armée n'avait plus qu'un moyen de sauver les débris de la Pologne; c'était de lui donner pour défenseur un des ennemis qui la tenaient conquise : les troupes et leurs chefs reconnurent Charles Gustave. L'armée lithuanienne n'eut pas de peine à se résigner aux mêmes extrémités. Janus Radziwill, qui inclinait pour les opinions protestantes, entraîna ses troupes. La noblesse du grand-duché, effrayée de plier sous des barbares, laissa le clergé se livrer aux Moscovites déjà maîtres de Wilna. Elle se jeta dans les bras de Charles Gustave. Une agression déloyale et hautaine avait, en trois mois, donné à ce prince l'héritage entier des Jagellons.

Le marquis de Brandebourg, Frédéric Guillaume, prince ambitieux et habile qu'on a surnommé le Grand Électeur, voulut disputer à Charles Gustave la Prusse et la Pomérélie. Charles n'eut qu'à paraître; les remparts de Thorn, de Marienbourg, d'Elbing, tombèrent devant lui (décembre); Guillaume se reconnut, pour la Prusse ducale, vassal de la Suède. Inquiet de voir le czar annoncer par un jeûne de vingt-sept jours quelque grande entreprise, Charles Gustave se hâta d'étendre ses armes jusqu'aux approches de la Baltique. Il courut soumettre la Livonie, et obligea le duc de Courlande à le reconnaître aussi pour suzerain. La Pologne avait perdu l'un après l'autre tous les fleurons de sa couronne.

Le monarque suédois formait ainsi un empire qui, embrassant tous les rivages de la Baltique, et s'étendant des monts Crapathes au fond du Nord, aurait constitué la plus vaste et la plus formidable monarchie de l'Europe. L'Allemagne fléchissait dès lors sous les héritiers de Gustave Adolphe, et la cause protestante, que la politique de Mazarin favorisait à l'exemple de Richelieu, se trouvait près de dominer le monde.

Mais Charles Gustave n'était pas fait pour les longues prospérités ; il les perdit par la violence et la déloyauté qui les lui avaient données. Toutes ses promesses enfreintes, l'esprit national des Polonais sans cesse blessé, des prétentions à une domination héréditaire hautement proclamées, la levée de contributions énormes, l'étalage de fréquens supplices, le gibet infligé à des nobles et à des prêtres, l'enlèvement de toutes les magnificences des palais de Wladislas et de Jean Casimir, arrachées en hâte afin de décorer Stockholm de ces trophées, il en fallait moins pour exaspérer la Pologne. Les Suédois, couverts de plumes et de galons, vêtus à la guerre comme la noblesse française à la cour, affectaient l'air français en toutes choses, et, sous leurs effrayantes pelleteries, les Polonais ne leur semblaient que des barbares. Leur roi, dans son orgueil brutal, ne se donnait pas la peine de ménager la fierté de semblables sujets. Il fallait que les gentilshommes, pour arriver à lui, déposassent leur cimeterre ; autant eût-il valu leur demander d'abdiquer la noblesse.

A ces griefs se mêla le plus puissant de tous, la diversité de culte et de croyance. Les armées se recrutaient alors de mercenaires qu'on ramassait à l'étranger en leur promettant, en échange du bail qui engageait leur vie, la licence et le pillage. Leur interdire la dévastation, c'était rompre un marché ; Charles Gustave le voulut en vain. Ses troupes outrageaient sans cesse le culte national des Polonais ; on voyait partout les croyances catholiques insultées par le fanatisme protestant, les monastères traités comme des places prises d'assaut, les costumes sacerdotaux revêtus en dérision par une soldatesque ivre de débauche et de sang. La révolte fermenta dans tous les cœurs.

Le monde, attentif aux conquêtes de l'héritier de Christine, était ébranlé de ses succès. L'empereur Ferdinand tremblait de ce contre-coup des victoires de Gustave Adolphe. Le pape Alexandre VII voyait le seul royaume catholique du nord échapper à ses lois ; le clergé d'Autriche, d'Allemagne, de Hongrie s'agita. Les jésuites se mirent de toutes parts en campagne. Tandis que les curés, les moines, les religieuses de Pologne, obligés de fuir la persécution de l'insulte, couraient se rallier en Silésie autour de Casimir et de la pieuse reine Louise de Gonzague, les jésuites occupaient les postes déserts, fulminant l'anathème contre les Polonais résignés à la protection d'un prince hérétique, lançant l'interdit sur les villages, les cités, les châteaux, les camps, et appelant aux armes, au nom de la religion

en péril, la population de serfs que la noblesse tenait, depuis des siècles, désarmée. Par miracle, tout engourdies qu'elles fussent dans le servage, les masses s'agitèrent; elles se firent arme de tout, et coururent sus aux assaillans, aux ennemis de leur Dieu, partout où elles pouvaient les saisir. En ce moment, Charles Gustave, maître de la république, eut tous ses quartiers tenus en état de siége par les vengeances d'une multitude furieuse. La foi sauvait cette république, que la liberté avait perdue. Le peuple délivrait du joug cette noblesse qui, depuis mille ans, n'avait su que le mépriser et l'asservir.

(Janvier 1656) A la prière de la reine, au cri du clergé qui l'entourait, sur la foi des prédictions d'illustres mathématiciens d'Allemagne, Jean Casimir a quitté la Silésie; il s'est avancé le long des monts Crapathes; il se montre à la Gallicie, et bientôt il a une cour, un gouvernement, une armée. Le grand maréchal Lubómirski, Jean de Zamoysce, un autre seigneur d'un mérite éminent, Wielopolski, se *confédèrent* pour sa cause. Charles Gustave voit tous les Polonais s'évader de sa tente (février); Radjiewski lui-même, désormais assez vengé, flotte entre le roi qui l'a recueilli et le roi qui l'outragea. Les soupçons de son nouveau maître ne tardent pas à lui donner des fers, et le grand enseigne de la couronne, le prince Démétrius de Wieçnowicz, Jean Sobieski que les contemporains louent d'avoir repoussé les graces personnelles du monarque étranger tandis que les autres grands tendaient les mains aux starosties et aux dignités, tous ces vaillans chefs accourent près de Casimir; ils entraînent avec eux les débris de l'armée (mars).

Dès lors la fortune change; le czar Alexis, que commençaient à inquiéter les prospérités de la Suède, laisse les restes de la Pologne se débattre sous le joug de Charles Gustave. En même temps Bogdan suspend ses coups. Il a vu un noble polonais, envoyé de Jean Casimir, embrasser ses genoux pour obtenir son alliance; le fier Bogdan est vengé. Lui aussi s'effraie d'ailleurs de la rapide grandeur des Moscovites; content désormais de régner sur l'Ukraine, jaloux de ressaisir Kiow et la Russie, il restera spectateur de la lutte qui commence. Et Charles Gustave, qui ne croyait plus qu'il y eût une Pologne, se trouve de nouveau avoir la Pologne à combattre.

Il accourut dans les palatinats menacés, et il arriva dans la petite Pologne, sous les murs de cette même forteresse de Zamoysce, qui avait, huit années auparavant, arrêté Bogdan et les Tartares. Za-

moyski était l'époux fortuné de la belle Marie Casimire d'Arquien ; au milieu des fêtes de leur mariage, un affreux incendie ravagea le château, et on se fera une idée de l'opulence des seigneurs de ce lieu, en apprenant que sa jeune compagne perdit pour trois millions de pierreries, de bijoux, de tableaux, sans que leur fortune en fût ébranlée. Maintenant c'était la guerre qui venait assaillir l'heureux couple. Charles Gustave fit pleuvoir les boulets sur les assiégés. Zamoyski se riait de ces fureurs. Invité à une conférence, il s'excusa près du monarque sur la nécessité d'assister aux noces d'un de ses valets. Vingt jours de bombardement suivirent cette insulte ; et sommé alors de rendre les ruines fumantes de son château, qui avait disparu sous les bombes, il répondit que l'artillerie suédoise n'avait encore fait de mal qu'à une vieille femme qui regardait par la fenêtre, et à une truie qui passait dans les cours. Zamoyski ajouta que son dernier baril de poudre lui servirait à se faire sauter avec Marie Casimire, et sa sœur la princesse Griselda Wieçnowieçka, veuve du prince Jérémie. De ces deux femmes, l'une devait être reine, l'autre mère de roi.

Cependant, Jean Casimir marchait à la rencontre de son compétiteur, avec une puissante armée où le vieux Potoçki exerçait sa charge de grand hetman, mais en effet commandée par Étienne Czarneçki, général intrépide qui était partout à la fois, que rien ne pouvait fatiguer ni abattre, plus terrible que jamais lorsqu'il était vaincu, comme le taureau irrité par sa blessure. Ce fut sous lui que Sobieski, digne disciple d'un tel maître, acheva de se former à l'art de la guerre. Promu à un commandement supérieur, malgré sa jeunesse que faisaient oublier ses travaux, le staroste de Javorow se rendait redoutable par sa résolution prompte et habile. Une de ses manœuvres délivra les assiégés de Zamoysce, alors aux abois. Charles Gustave fut obligé de porter ses forces au-devant de l'armée nationale qui approchait. Arrivé à Jaroslaw, non loin de Lemberg et de Cracovie, au pied des monts Crapathes, il reconnut la nécessité de replier ses enseignes, se vit, dans sa retraite, bloqué un moment au milieu des marais entre la Vistule et la Save, et parvint avec peine à se frayer un passage sur le corps de Sapiéha et des Lithuaniens, en même temps que, descendant à marches forcées la rive gauche de la Vistule, Czarnekki, le grand maréchal, le prince Démétrius, Jean Sobieski allaient écraser à Warka, et tailler en pièces le margrave de Bade, qui amenait du secours au roi de Suède, son beau-frère (avril).

Le bruit de ce désastre précipita la fuite de Charles Gustave. De Warsovie, il se retira sur la Prusse, toujours suivi par les intrépides défenseurs de la Pologne. L'altier monarque se vengeait mal de ses revers, en faisant attacher au gibet l'effigie de ces grands citoyens. Sa colère voulut de plus sûres vengeances et de plus grands coups. Il tourna toutes ses forces contre l'unique place qui eût bravé son empire : c'était Dantzick, le seul port, le seul entrepôt, le seul comptoir de la Pologne (mai). Cette opulente cité fit des efforts prodigieux, toute protestante qu'elle était, pour se défendre de la domination suédoise. La Hollande, chez qui les intérêts du commerce primaient aussi ceux de la religion, s'effraya de voir la Baltique passer tout entière sous les lois d'un seul maître ; le grand pensionnaire Jean de Witt envoya dans ces parages une flotte puissante. Tromp et Ruyter y commandaient. Dantzick fut sauvé ; et, par le traité d'Elbing auquel Charles Gustave souscrivit, les états-généreux prirent sous leur garantie le Danemarck, le Brandebourg, et la municipalité de Dantzick.

Cependant, Jean Casimir, rentré contre toute attente dans son royaume, employait le temps à mettre, par acte authentique, sous la protection de la Vierge Marie, ce malheureux empire, dont les Moscovites, les Suédois, les Kosakes se partageaient toujours les provinces ; et, soit leçon de l'adversité, soit conseil de la politique, l'acte reçu par le nonce du saint-siége et signé par tous les grands reconnut que les maux sans nombre des huit dernières années étaient les punitions, trop méritées, de la longue oppression des classes inférieures. Le roi, le sénat, l'ordre équestre promettaient d'affranchir le peuple de toute charge inique. Pourquoi le repentir ne devait-il pas durer au-delà du châtiment ?

(1er juillet) Le roi rentra dans Warsovie en violant sur Wittemberg la capitulation par laquelle ce général lui avait rendu sa capitale. Charles furieux jura d'anéantir la Pologne, et n'osant plus aspirer à la conquérir seul tout entière, il offrit le partage au czar, au kan, à l'hetman des Kosakes, à la Porte, au prince de Transylvanie, à l'électeur de Brandebourg : c'était la première fois que ce mot de partage de la Pologne était écrit. L'électeur de Brandebourg, vassal plus avide d'agrandissement qu'inquiet d'une félonie, sourit à cette proposition de démembrer le vieux royaume dont avait relevé jusqu'alors sa couronne ducale ; et les deux princes marchèrent ensemble à travers le Bug, sur la proie qu'ils convoitaient. Tous deux, grands

capitaines et politiques ambitieux, tous deux fondateurs de leur dynastie, l'un inflexible et superbe, l'autre capricieux et rusé, celui-ci eut pour petit-fils le grand Frédéric, celui-là Charles XII.

Jean Casimir remplit l'Europe de ses cris d'alarmes. Mazarin, embarrassé dans les liens qui l'unissaient à la Suède et dans sa vive guerre contre la branche espagnole de la maison d'Autriche, ne put assister que de son intervention diplomatique Louise de Gonzague. L'empereur Ferdinand resta sourd aux appels de son allié, partagé qu'il était entre la tentation de revendiquer les vieilles usurpations du roi Louis de Hongrie sur le versant septentrional des monts Crapathes, et l'espoir de soutirer de la fortune pour son fils Léopold, déjà roi de Hongrie et de Bohême bientôt son successeur à l'empire, une couronne élective de plus. Ferdinand ne doutait pas que la Pologne ne fût devenue héréditaire dans de si habiles mains. Les Tartares seuls s'ébranlèrent de nouveau par l'ordre de Kiuperli, et grace à ce secours qui n'était pas moins de cent mille hommes, Jean Casimir put se disposer à défendre sa capitale contre les princes alliés.

(28, 29, 30 juillet) Une bataille de trois jours leur en disputa l'entrée. Ils arrivaient par la rive droite de la Vistule. La ville règne le long de la rive gauche; le village de Prag occupe seul l'autre bord. Les Polonais et les Tartares couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de son époux, contemplait le choc effroyable des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tartare contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces trois sanglantes journées, elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. La palatine de Sandomir, madame Zamoyska était aux côtés de sa royale amie, apprenant d'elle les devoirs d'une épouse et d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean de Zamoysce avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois; les Tartares qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles : ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean Casimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarneçki avait affaire à deux généraux plus

savants que lui ; et, après cette longue bataille, Warsovie retomba au pouvoir de l'étranger (1er août).

Tout semblait perdu. Un miracle pouvait seul sauver la république, et ce miracle s'accomplit. Ce fut le czar Alexis qui prit soin d'arrêter les derniers coups de la fortune. Ce prince avait de grandes pensées. Ses ambassades de quatre à cinq cents personnes sillonnaient l'Europe et l'Asie. Il négociait en même temps à Paris et à Pékin ; à Pékin pour ouvrir la Chine et ses trésors lointains au commerce moscovite ; à Paris, pour briguer l'alliance de Louis XIV et prendre rang par cette alliance entre les chefs des nations civilisées. La cour de France était loin de désirer la chute des Wasas de Pologne : et le czar, qui n'avait d'autre port, du côté de l'Europe, que le comptoir d'Archangel, était singulièrement curieux d'apercevoir enfin ces rivages de la Baltique que Charles Gustave s'appliquait à lui dérober. Alexis Michaelowitz avait la sagesse de tenir à l'acquisition d'une rade sur cette grande mer plus qu'à la conquête de royaumes tout entiers. Il se mit donc à inonder de ses immenses armées la Livonie, entreprit le siége de Riga, déborda sur l'Ingrie, la Carélie, la Finlande, et porta (septembre) le fer et le feu jusque dans ces forêts et ces marécages du sein desquels devaient un jour sortir les magnificences de Pétersbourg. Charles Gustave put comprendre le tort qu'il avait eu de tourner son humeur guerrière contre la Pologne, parce qu'elle était sans défense. On peut dire que, dans cette coupable et imprévoyante politique, la faute châtia le crime ; et si on y regardait bien, on verrait qu'il en arrive toujours ainsi.

Cette diversion inattendue avait rétabli les affaires des Polonais. Toute la rive gauche de la Vistule, moins Cracovie, appartenait à Casimir. Les Suédois n'avaient plus pied en Lithuanie ; des combats de tous les jours, où les héros de la république répétaient sans cesse les mêmes prodiges, avaient, pendant les derniers mois de l'année, balancé glorieusement la fortune. L'Occident, attentif à cette longue guerre, en suivait les vicissitudes avec un intérêt passionné. Les gazettes, chaque jour multipliées en Europe, étaient remplies des récits de ces évènemens qui plaisaient aux imaginations du Midi, par la différence des mœurs et des religions, par l'éloignement des lieux et des rapports. L'Europe applaudissait déjà au salut des *Scythes policés*, lorsque tout à coup on apprit qu'un nouvel assaillant venait d'entrer en lice.

Le prince de Transylvanie, Georges Rakocy, puissant par la valeur de ses peuples et l'étendue de ses alliances, s'était partagé la Pologne avec Charles Gustave. Ce mot de partage semblait à l'ordre du jour entre toutes les têtes couronnées, voisines de la république ; et Rakocy arriva (janvier) avec cinquante mille hommes pour prendre son lot. Ce prince, plus ambitieux qu'habile, aspirait à se créer un empire sur ces confins. Les Moldaves et les Walaques marchaient sous ses lois. Calviniste, il ralliait les vœux des protestans de la Hongrie ; et Bogdan, qui avait retrouvé dans les Polonais tout leur ancien orgueil depuis que la Providence suspendait ses rigueurs, Bogdan avait joint ses drapeaux à ceux du woïewode de Transylvanie ; tandis qu'il contenait de sa personne les Tartares, qui prétendaient secourir la Pologne afin de la ravager. Le grand maréchal Lubomirski conduisait alors le blocus de Cracovie (février). Il compromit sa renommée, en levant le siége sous prétexte de courir à la rencontre des Transylvans, et de leur fermer les chemins. Rakocy était son parent : Rakocy s'avança sans obstacle, occupa Cracovie, et donna bientôt la main, dans les plaines de Sandomir, non loin de la Vistule, à Charles Gustave, qui se hâtait de venir recevoir son allié (avril). Les deux souverains se rencontrèrent, l'un à la tête de ses Hongrois et des Kosakes, l'autre à la tête des Prusssiens et des Suédois. Ce camp rassemblait, sous leurs costumes divers avec leurs magnificences opposées, des Finnois et des Allemands, des Lapons et des Bulgares, des protestans, des schismatiques, des musulmans, des hommes d'Europe et des tribus d'Asie. Les coalisés sillonnèrent sans résistance la Pologne. Warsovie ouvrit ses portes (juin). L'intrépide Czarneçki, Sapiéha, Jean Sobieski, le grand maréchal rendaient de toutes parts des combats inutiles. Personne ne doutait que la Pologne ne se fût relevée un moment qu'afin de tomber sans retour.

Un historien contemporain ne sait s'il doit attribuer les faciles progrès des conquérans à la corruption profonde de son siècle, qui avait desséché les vertus antiques, ou bien aux progrès de la philosophie, qui enseignait, assure-t-il, la peur des blessures, autrefois si douces à recevoir pour la patrie et la liberté [1]. Cette observation prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : on ne dirait pas mieux de notre temps.

[1] *Rudawski*, liv. 5, p. 178, in-folio.

Ce qui était en effet destructif pour la Pologne, c'était sa faiblesse, née de sa longue anarchie ; dans son dépérissement, la paix des autres États devait lui être mortelle, et il y avait paix alors au centre de l'Europe, mais une paix prête à finir. Au moment où la république Polonaise paraissait effacée du rang des nations, l'aspect des affaires changea encore comme par un coup de théâtre. Toutes les puissances contemplaient avec une inquiétude croissante les progrès du successeur de Gustave Adolphe. L'électeur de Brandebourg chancelait, suivant son usage : des sacrifices de territoire le détachèrent aisément de l'alliance de la Suède. L'Autriche et la Hollande armaient de concert. La ligue de l'Empire était prête à renaître. Le Danemarck, qui commençait à trembler pour son compte à chaque nouveau coup porté par ses rivaux sur la Pologne, ouvrit la lutte en attaquant brusquement Charles Gustave du côté de Holstein et de la Scanie (juin). Cependant le czar Alexis poussait vivement la guerre sur la Baltique. Abandonné tout à coup de ses alliés, tout à coup entouré d'ennemis, le roi de Suède comprit qu'après tant d'assauts et de ravages, la Pologne lui échappait sans retour, et il s'évada de Warsovie pour aller défendre ses États envahis.

(Juillet) Sa résolution fut si rapide, qu'il n'avertit même pas Rakocy de la retraite de son armée. Le woïewode, en voyant sa solitude, prit l'épouvante et replia en toute hâte ses enseignes. L'un des deux conquérans de la Pologne s'évadait au midi à marches forcées, et l'autre au nord. Charles Gustave, dans sa retraite, mit tout à feu et à sang ; ses généraux allongeaient cette fuite précipitée pour incendier des villes de plus. Enfin ce fléau passa, la grande Pologne se trouva délivrée, et Czarneçki s'attacha au traces du Transylvan, qui cherchait en désordre à regagner ses montagnes. Une armée de Tartares accourait pour lui fermer les passages ; les Autrichiens, sentant la nécessité de secourir la république maintenant qu'elle était sauvée, venaient aussi en force menacer la retraite du prince calviniste. Racocy épouvanté demanda, sur les bords du Bog, à capituler. Czarneçki voulait le détruire. Lubomirski fit prévaloir des conseils plus pacifiques, en s'autorisant des ordres de la reine, qui ménageait dans le woïewode un allié utile contre les impériaux, les Kosakes et les Turcs. Sauvé ainsi des Polonais, il alla tomber dans les lignes des Tartares, qui l'écrasèrent (août) ; et, pour châtier ses folles entreprises, la Porte le déposa.

En six semaines, la Pologne avait vu disparaître toutes les bandes qui la tenaient asservie. Il n'y restait plus que les impérieux, alliés superflus et suspects, dont la présence semblait un secours moins qu'un danger. Le traité de Welaw confirma l'amitié de l'électeur de Brandebourg. Charles Gustave, obligé de repousser la guerre qui était venue le chercher jusque dans ses foyers, voulut traiter alors, et ses dépêches reçurent les mépris que son brutal orgueil avait autrefois opposés à celles de Casimir : on ne les ouvrit même pas (août). Czarneçki passa des bords du Bog à ceux de l'Oder. Il rendit bientôt après à la Poméranie guerre pour guerre et ravage pour ravage ; de son côté l'hetman de campagne de la Lithuanie, Gonsiewski, alla envahir la Livonie et paraître sous Riga. Après dix ans depuis l'insurrection des Kosakes, et trois de l'invasion des Suédois et des Moscovites, la Pologne était sauvée ; elle reprenait l'offensive, grace à quelques grands hommes et à la fortune.

(27 août) En ce moment disparut de la scène du monde un homme qui y avait joué un grand et singulier rôle, politique, capitaine habile, ayant en Europe l'état de souverain et vivant toujours en paysan ou en soldat, recevant, dans la même salle où reposaient sa femme et ses enfans, les ambassades de toutes les têtes couronnées, extraordinaire assemblage de grossièreté et de génie, de barbarie et de générosité, le fléau de la Pologne par ses victoires, et peut-être son sauveur par ses ménagemens. Un coup d'apoplexie foudroyante enleva le vieux Bodgan Chmielniçki, qui, depuis dix ans, tenait dans les évènemens contemporains autant de place que Cromwell, et qui est presque oublié de l'histoire. Cromwell avait paru sur la scène des affaires, tard comme lui, et dans le même temps ; il lui survécut aussi de peu de mois. Tous deux alliaient à une foi vive, à un génie hardi, cette prétendue sagesse qui ne recule devant aucun crime, et cette vigueur qui concilie au crime même le respect des hommes. Enfans de leurs œuvres, souverains sans aïeux, ils ne cherchèrent dans le pouvoir d'autres jouissances que celle de ne plus obéir. Tous deux furent suscités pour détruire. Ils remplirent bien leur tâche, et ne fondèrent pas. Leur empire finit avec eux. C'est le sort de tous ces hommes que les révolutions couronnent. Ils n'ont presque toujours qu'une grandeur viagère et stérile. Pourquoi ?

Bogdan voulait former un État indépendant, uni par les liens d'une étroite fédération à la Pologne. Sa soumission à la Moscovie

n'avait été qu'une menace pour les Polonais. Après lui, ce fut une réalité, et si la république, cruellement démembrée, périt plus tard des suites de cette grande mutilation (septembre 1658), la nation kosake fut la première asservie. Elle tomba sans retour sous le joug des czars.

Ce fut d'abord la guerre civile qui succéda au vieil hetman. Le fils qui lui était resté, Georges Chmielniçki, n'était pas de force à recueillir son héritage. L'Ukraine et la Russie se divisèrent en deux camps, séparés par le Borysthène. Georges Chmielniçki, reconnu au-delà du fleuve, se jeta dans les bras d'Alexis. Wikowski, son compétiteur, recourut à la Pologne (16 septembre 1658). Par le traité d'Hadiacz, il obtint de Casimir l'érection du vieux royaume russe en duché indépendant comme la Lithuanie. Les Kosakes devenaient hommes libres et citoyens de la Pologne. Une noblesse était instituée parmi eux, et devait siéger dans les comices. Leurs évêques prenaient place dans le sénat. Ainsi, en perdant le littoral du Pont-Euxin et les steppes lointains de l'Ukraine, la république eût conservé encore la ligne du Dnieper. Le vieil empire de Russie, moins Kiow que le sort des armes pouvait restituer, serait demeuré enclavé dans le territoire de la Pologne.

Tout prospérait aux Polonais. Ils purent même porter la guerre au dehors. Charles Gustave avait poursuivi la fortune du Danemarck d'île en île sur une mer glacée, et dicté la paix de Rotschild, que lui-même brisa aussitôt, dans l'espoir de se dédommager de la conquête manquée de la Pologne, par la conquête de cet autre royaume qu'il avait dédaigné d'asservir aux jours de son avènement. Il retrouva, jusqu'aux bords du Sund, Czarneçki toujours attaché à ses pas. Tandis que Copenhague était assiégé avec son roi, ce général courut le long de la Baltique à la tête d'une armée. Les Hollandais arrivèrent aussi au secours du roi Frédérik accablé, ne voulant pas laisser tomber les clefs de la mer Baltique en des mains redoutables. Le Suédois éprouva des revers sur terre et sur mer. Czarneçki eut la gloire d'y concourir. Il contribua à sauver le Danemarck comme il avait délivré la Pologne.

La république n'avait plus rien à désirer que la prise de Thorn, la retraite des Autrichiens, alliés plus dangereux que dangereux ennemis, et la paix. La paix se négociait sous les auspices de la France (décembre). Thorn rentra sous les lois de la couronne, enlevé sur les Suédois par

l'armée polonaise, à la vue des Autrichiens, qui tenaient en vain cette place assiégée (1659). Les plaintes bruyantes de Jean Casimir décidèrent enfin, après dix-huit mois d'efforts, l'armée auxiliaire à se retirer : l'empereur Ferdinand n'était plus ; son fils l'archiduc Léopold s'empressa de rassurer ainsi l'Empire et la chrétienté, au moment où il venait d'obtenir des suffrages des octovirs [1] la pourpre impériale.

Au milieu de ces prospérités, le roi s'occupa de récompenser les immenses services qui lui avaient rendu une patrie et une couronne. Le bâton de second hetman de Pologne était vacant ; la faveur de la reine le porta dans les mains de Lubomirski, déjà grand maréchal de la couronne. L'infatigable Czarneçki fut simplement nommé palatin de Russie. Jablonowski avait été élevé au poste de quartier-maître général ; il reçut dans un assaut, en Holstein, une blessure qui fit craindre pour ses jours. La balle qui l'avait frappé ne sortit de sa cuisse que bien des années après, la veille de sa mort. Le vaillant Sapiéha, l'habile Gonsiewski, Démétrius Wieçnowieçki, que le Suédois tenait alors prisonnier, n'eurent aucune part à cette distribution de récompenses et de faveurs. Christophe Paz, le chef de cette famille qu'un duel avait faite ennemie de Sobieski, reçut le grand sceau de la Lithuanie.

Le grand enseigne de la couronne, Alexandre Koniecpolski, avait suivi de près au tombeau ce terrible Bogdan, que ses violences avaient déchaîné comme un lion furieux contre son pays ; le poste de grand enseigne fut donné à Jean Sobieski : l'étendard de la Pologne ne pouvait être placé en de plus dignes mains.

Il semblait qu'après tant et de si rudes épreuves, la république, toujours aux prises avec les Suédois, en Prusse, en Courlande, en Livonie, ne dût s'occuper que de terminer les négociations, de guérir ses longues blessures, de rechercher les causes de ses maux et de ses dangers, d'y porter remède en humiliant l'orgueil intraitable de sa noblesse devant les grands aveux de l'acte qui avait mis la Pologne sous la protection de la Vierge Marie. Mais qui se rappelle les promesses quand la nécessité est passée ? Au lieu de chercher à donner une population puissante aux déserts de la Pologne en adoucissant la destinée des classes inférieures, au lieu de créer par de bienfaisantes lois des artisans et des soldats, de la richesse, de la force, de

[1] Les huit électeurs. Le Hanovre n'avait pas encore droit de suffrage.

la gloire, la première diète que Warsovie réunit dans ses murs, après tant d'adversités, avait décrété contre les ariens, en haine de Charles Gustave et de l'appui que le parti protestant lui prêta, l'exil, la confiscation, la mort (mars). Une autre diète s'assembla. Les traités faits avec les Kosakes de la rive droite du Borysthène, reçurent l'approbation souveraine de l'assemblée; mais aux termes de cet acte, le métropolitain de Russie voulut prendre séance. L'évêque de Cracovie s'indigna; le prélat grec ne put obtenir justice, et les Russes, massacrant les chefs qui s'étaient soumis à la Pologne, se réunirent à leurs frères d'au-delà du fleuve, et renouvelèrent, sous les auspices du fils de Bogdan, leurs sermens d'adhésion à l'empire du czar. Le Kosake Wikowski n'échappa à leur fureur qu'en fuyant chez les Polonais, qui lui conservèrent l'état de palatin de Kiovie; encore leur orgueil malade souffrait-il de cette vaine concession qui ne pouvait rien réparer. La grande plaie de l'insurrection était rouverte; et la vaste principauté de Russie, un moment ressaisie à la faveur du traité d'Hadiacz, se trouva cette fois, comme l'Ukraine, perdue sans retour. Les Moscovites débordèrent aussitôt sur la Lithuanie et les provinces méridionales, empressés à soutenir par les armes la résolution de Georges Chmielnicki, et à river les fers qu'il venait de se donner. Dans ce désordre, une nouvelle invasion du côté de l'ouest ou du nord aurait suffi pour que la Pologne se vît replongée dans l'abîme dont elle venait à peine de sortir.

La France éloigna ces périls; ce fut la dernière grande action du règne de Mazarin. Le cardinal et Louise de Gonzague s'étaient étroitement unis dans les derniers temps. Tous deux aimaient beaucoup la France; ce fut un lien entre eux. La reine de Pologne chérissait d'une tendresse filiale sa première patrie; l'ambitieux Italien tenait à sa patrie adoptive par son orgueil. Il lui avait donné l'Alsace au milieu du déchaînement même de la haine publique, et lui conservait une grande considération en Europe. Le traité de Westphalie et la pacification de l'Allemagne avaient été son ouvrage; maintenant qu'il s'affaiblissait, l'habile ministre voulu honorer la vieillesse de son pouvoir en donnant la paix au reste du monde. Il venait de couronner, par le fameux traité des Pyrénées, la longue guerre contre les Espagnols, qu'il avait recueillie dans la succession de Richelieu et conduite dix-huit ans avec d'éclatans succès. On ne peut douter qu'en négociant le mariage de Louis XIV avec la fille de

Philippe IV, il ne convoitât pour son royal pupille l'immense héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Maintenant, il s'occupait à réconcilier les couronnes du nord ; et, tandis que sa main semblait ainsi tout conduire et tout pacifier, il s'appliquait aussi de ce côté à doter la maison de France d'une couronne de plus. Toute cette politique avait du patriotisme et de la grandeur.

La reine Louise avait dû son élévation au crédit que son amie, madame la princesse, fille des Montmorency, mère du grand Condé, avait sur Anne d'Autriche. Sans enfans depuis plusieurs années, elle voulait assurer au petit-fils de sa bienfaitrice l'héritage de Jean Casimir. Le duc d'Enghien devenait son neveu en épousant une fille de la princesse palatine Anne de Gonzague. Quoique Mazarin ne fît grace à Condé proscrit que par la paix même des Pyrénées, il n'entra pas moins vivement dans les projets qui assuraient un royaume à l'héritier de ce prince. La reine espérait couronner ainsi à la fois ses affections de patrie, d'enfance et de famille, tout en sauvant la Pologne des malheurs de nouveaux interrègnes. Mais la proposition de choisir un héritier présomptif de la couronne, du vivant même du monarque, était une entreprise si contraire aux préjugés de la république et à ses lois, que le succès demandait de longs efforts : ces efforts exigeaient la paix (janvier 1660). La reine travailla de toute sa puissance à vaincre les opiniâtres hésitations de Casimir, qui voulait toujours régner sur la Suède ; le cardinal surmonta les répugnances de Charles Gustave, qui voulait toujours régner sur la Pologne ; et des conférences décisives s'ouvrirent enfin (15 janvier) près Dantzick, dans le vaste et célèbre monastère d'Oliva, sous les auspices de Louis XIV.

La Pologne avait précédemment abandonné du côté du Brandebourg, en faisant la paix avec le grand-électeur, Draheim, Elbing, quelques cantons de la Prusse royale, et la suzeraineté de la Prusse ducale ; les électeurs de Brandebourg cessaient, après tant de siècles, d'être les sujets de la république : ils devaient bientôt y être rois. A l'orient, l'Ukraine et la Russie se trouvaient perdues. La Russie Blanche et la Lithuanie même restaient en litige entre les Moscovites et les Polonais. C'était un procès dont les armes devaient décider. Pour traiter avec la Suède, il fallait que Jean Casimir renonçât enfin, pour les fils que pourrait lui accorder le ciel et qu'il n'espérait plus, à ce funeste et vain titre d'héritier des Wasas, triste témoignage des

droits perdus de sa race et des fautes obstinées de son père. Il devait rouvrir les portes du royaume et celles de la cour au vice-chancelier Radjiewski, dont l'exil avait tant contribué aux agitations des dernières années. Limitée désormais par le cours de la Duna dans le nord, la république allait perdre du côté de la Suède l'importante possession de la Livonie et ses droits sur l'Esthonie, sans que les Suédois trouvassent dans ces acquisitions, que la Moscovie leur disputait aussi les armes à la main, une ombre de ce vaste empire de la Baltique qu'ils avaient rêvé, ni même une compensation aux sacrifices énormes de cette grande guerre. Ils sortaient ainsi de leurs triomphes, malades et abattus; la Pologne sortait de ses ruines, mutilée, fumante, épuisée d'argent et d'hommes, partageant avec l'Europe le désastreux secret de sa faiblesse. De part et d'autre c'était bien la peine de perdre tant d'années, et de mettre le Nord en feu pour arriver là! Les Moscovites seuls tiraient parti de cet embrasement. Ils s'étaient avancés sur l'Europe de plus de cent lieues de profondeur sur une échelle de trois cents lieues. Les czars avaient désormais le pied sur la Baltique; ils étaient maîtres du Borysthène, et touchaient au Pont-Euxin.

(23 février) Une fièvre maligne assura le succès des négociations d'Oliva, en emportant tout à coup l'un des principaux auteurs et des plus grands coupables de cette révolution. Charles Gustave avait régné six ans, combattu toute sa vie avec gloire, promené ses victoires de royaume en royaume, et il mourait vaincu par le Danois dans la Suède même. Il n'avait passé sur le trône de Christine que pour y être, par son ambition inique et brutale, le fléau des nations. Puffendorf a raconté sa vie et loué sa mémoire : il l'a louée, heureusement sans nul génie. Ce prince, habile capitaine et roi funeste, ne mérite le souvenir de l'histoire que pour être flétri par ses justices. La Suède disparut avec lui de la scène du monde. Son fils Charles XI, encore au berceau, n'eut pas trop d'un long règne pour rendre à la monarchie de Gustave Adolphe, des forces que devait aussi dépenser bruyamment et en pure perte l'aventureux Charles XII.

(Mai) Peu après la mort de Charles Gustave, le woïewode de Transylvanie, Rakocy, fut blessé à mort sur le champ de bataille d'Hermanstadt, en défendant sa principauté contre la Porte, qui voulait le déposséder. La Providence frappait tous les fléaux de la Pologne. Il expira le 6 juin.

(7 juin) Presqu'au même jour, de grands évènemens se passaient

dans le monde. L'héritier des Stuarts, recouvrant ses droits quand le dernier des Wasas venait de résigner les siens, recevait à Londres, des mains du général Monk, la couronne ensanglantée de son père. Le roi de Danemarck et la reine de Suède, tutrice de son fils, déposaient les armes par le traité de Copenhague : autre ouvrage de Mazarin ; et une petite île de la Bidassoa, l'île des Conférences, voyait les deux plus puissans princes du monde, le roi d'Espagne et Louis XIV, jurer cette grande paix des Pyrénées, grosse de tant de révolutions et de combats. Louis remit la jeune infante, Marie-Thérèse, aux mains d'Anne de Gonzague, à qui la charge de surintendante avait été donnée comme gage de la secrète alliance qui unissait les cours de France et de Pologne. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz, au milieu des pompes du mariage, que Mazarin apprit la restauration de Charles II, qui, l'année précédente, dans ce même lieu, n'avait pu obtenir audience ni de D. Luis de Haro, ni de lui ; il apprit en même temps sur ce théâtre de gloire, la conclusion du traité d'Oliva, signé enfin le 3 mai. Son Éminence, comme on disait alors avec respect dans l'Europe entière, était ivre de joie ; le cardinal ne savait pas qu'il léguait à la France plus de guerres que son génie mourant n'en apaisait. Il croyait par ses traités conquérir tranquillement des royaumes, et ne douta point du succès de ses vœux en Pologne, quand il vit le Danemarck profiter des premiers instans de paix extérieure, pour pacifier le dedans sans retour, en opérant une grande et décisive révolution au profit de l'autorité royale. Cette monarchie élective et libre offrait alors, au grand applaudissement de Mazarin, le spectacle d'une bourgeoisie qui rendait le trône héréditaire en même temps qu'absolu, pour échapper à l'oppressive et ruineuse liberté des grands. Les Danois réglèrent, par contrat (23 octobre), la révolution qui, dans le reste du monde, s'accomplissait insensiblement et presque à l'insu des peuples, des nobles et des rois. Mais on a eu tort de dire que le dispotisme, en quelque sorte constitutionnel, du Danemarck fût le plus légitime qu'il y eût sur la terre. Ce despotisme ne s'établit que par la violence ; il n'y eut pacte qu'entre la couronne et les ordres inférieurs ; le pacte ne pouvait être que viager ; il fut acheté et conclu, Dieu sait à quel prix ; la noblesse n'y mit point les mains ; elle protesta par la guerre et par le martyre ; la hache du bourreau décima ses rangs ; elle fut enfin écrasée, et rien n'est légitime dans les sociétés humaines sans le concours des classes riches, instruites et polies.

LIVRE IV.

Suite des travaux de Jean Sobieski et du règne de Jean Casimir Jagellon Wasa.

(1660 — 1668.)

Le cardinal Mazarin ne revint des Pyrénées que pour languir quelques mois, et mourir (7 mars 1661). Il semblait que sa tâche fût terminée : l'Europe était, grace à lui, paisible. La guerre ne grondait plus que sur la frontière orientale du monde policé. Là, trois nations barbares, les Kosakes, les Moscovites et les Osmanlis tenaient toujours en échec les États voisins, depuis les eaux de la mer Égée jusqu'aux rivages de la mer du Nord. Distrait long-temps de la guerre de Candie par des troubles intérieurs, Méhémet Kiuperli commençait à presser Venise de plus près, et à reporter sur l'Europe le poids de ses armes. L'Empire prenait l'alarme en voyant les Turcs, sous prétexte de disposer de l'héritage de Rakocy, pousser leurs progrès au cœur de la Hongrie. Les Suédois se disposaient, au milieu de leur lassitude, à défendre vigoureusement la Courlande et la Livonie contre l'ambition croissante d'Alexis. La malheureuse Pologne, qui aurait eu tant besoin de repos, n'avait pas seulement à combattre les Kosakes exaspérés ; les conférences d'Oliva n'étaient pas ouvertes encore, que déjà le czar avait mis sous la protection de ses immenses armées la résolution des deux Ukraines. Les Polonais s'étaient délivrés autrefois de son agression, en lui promettant l'héritage de Jean Casimir, promis aussi secrètement à Rakocy, à Léopold, au fils du grand-électeur. Ce qui transpirait des projets de la Reine lui apprenait trop que les engagemens de l'adversité étaient tombés en oubli. Il voulut une vengeance, et inonda la Pologne de ses Scythes demi-nus.

L'hetman de campagne de Lithuanie, Gonsiewski, fut battu et pris sous Wilna. Wilna, Grodno, Minsk, presque tout le grand-duché

passèrent sous les lois du Moscovite. La nation kosake, tout entière ralliée à ses drapeaux, porta la terreur jusque dans le palatinat de Russie et sous Lemberg sa capitale. Jean Sobieski, libre à peine un moment de visiter son manoir de Zolkiew, fut assailli par l'invasion. Il s'élança, comme toute l'armée polonaise, au-devant de ces nouveaux dangers.

(1660) Assurée du côté de l'occident et du nord, la république poussa la guerre avec ardeur dans la première campagne. Le prince moscovite Chowanskoy, qui commandait en Lithuanie, fut écrasé dans la journée de Polowka par Sapiéha, Paz et Czarneçki (27 juin). Il ne se releva que pour être encore abattu. Le prince Dolgorouki eut sur la Bérésina le même destin. Le prince Trubezkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétoff vint aussi, avec cent mille hommes et un train de cent pièces de canons, se briser à Lubartow en Wolhynie (13 septembre), devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand hetman et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du grand enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite toujours menaçante des barbares. Shérémétoff s'enferma dans un camp fortifié comme dans une citadelle ; il y brava quinze jours les assauts des Polonais et des Tartares, et, la faim l'obligeant à la longue de quitter ses lignes, il alla sur les hauteurs de Kudunow soutenir un nouveau siége. Écrasé encore par Sobieski, et poursuivi de position en position, de champ de bataille en champ de bataille, ce général s'était enfin retranché à Slobodysza sur des hauteurs hérissées d'artillerie, et défendues encore par soixante-dix mille hommes (octobre 17). Le grand enseigne mesure le péril, fait ses dispositions, livre l'assaut, plante l'étendard de la Pologne sur les parapets de l'ennemi, emporte tous les retranchemens, taille en pièces cette grande armée, et disperse ses débris sanglans. Shérémétoff mit bas les armes à la tête de ce qui lui restait de soldats ; et Georges Chmielniçki épouvanté vint, à la tête de quelques milliers des siens, faire sa soumission à la république (novembre). Ce faible fils de Bogdan voulait en vain reprendre l'œuvre de son père ; il cherchait à se soustraire au joug de l'étranger, et cette tentative passa ses forces. Las de trouver partout la servitude, il échappa aux liens de l'ambition par ceux du cloître ; ce fut le Richard de ces Cromwells sauvages.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes, aux évènemens du Nord. La victoire de Slobodysza jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place dans l'estime du monde parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même gémissait de n'avoir pas fait assez. Les résultats d'une aussi grande journée auraient pu être plus brillans encore. Kiow aurait dû être emporté, l'Ukraine envahie, la Moscovie menacée. Mais les prospérités de cette campagne étaient finies. La faute n'en fut point à Sobieski ; couronné de gloire, il voulait porter plus loin ses armes : le grand maréchal arrêta son jeune lieutenant, et l'obligea de mettre son armée en quartiers d'hiver. Lubomirski fut accusé de s'appliquer à tenir les regards de cette armée attachés sur la Pologne plus que sur la Moscovie, de parler aux troupes de solde et non de guerre, de tendre à la sédition, point à la victoire. Expliquons ces mystères.

La Pologne souffrait alors d'une blessure plus profonde que la guerre des Moscovites. Le mal qui la tourmentait ne pouvait avoir pour remède ni des victoires ni des traités. Le mal mortel était au cœur.

Les vices de la constitution polonaise avaient produit tous les malheurs des dernières années, et les dernières années n'avaient fait que les accroître. Le vieux principe de la nécessité de suffrages unanimes dans les résolutions des diètes avait reçu, sous le règne de Jean Casimir, une application nouvelle. Les comices de 1652 discutaient les moyens de se défendre contre les Kosakes et les Tartares. Un gentilhomme s'évada en lançant son opposition à tous les actes qui pourraient suivre ; et l'assemblée, se soumettant à l'arrêt qui annulait son pouvoir, consacra ce droit étrange que l'Europe connaît sous le nom de *liberum veto*.

La constitution polonaise était arrivée ainsi au dernier terme de ses folies. Jusqu'alors, on avait pris soin de donner pour garantie à la nation contre ses rois, la souveraineté pleine, active, toute-puissante des diètes ; et aux minorités, pour garantie contre les résolutions du grand nombre, l'arme terrible des confédérations. Maintenant cette prérogative subversive était transportée à un seul homme ; un seul homme pouvait imposer à la volonté publique le joug de ses caprices : nation singulière qui, dans sa passion de la liberté personnelle, reconnaissait à chacun le droit de tyrannie contre tous !

Il est vrai qu'en Pologne nul pouvoir ne reste sans contre-poids, et on revint de tous points aux vieilles pratiques. Pour les diètes, c'étaient le mandat, la reddition des comptes aux commettans, les rokosz, la guerre civile. Pour le *liberum veto*, ce fut l'assassinat.

Toutefois, un homme se trouvait sans peine qui prenait l'instant de prononcer le mot fatal et fuyait, laissant les nonces et les sénateurs, comme des lions enchaînés, furieux, mais impuissans. Dès lors nulle affaire ne put être conclue. Tout gouvernement se trouva dissous; et, faut-il le dire, ce furent les vices du *liberum veto* qui firent son crédit et sa durée. La petite noblesse dont il flattait l'orgueil par cette diffusion du despotisme; les factions qu'il armait du pouvoir d'empêcher, sinon de faire; les cours étrangères qui siégeaient, grace à lui, dans le conseil national, et n'avaient besoin que d'acheter un homme pour maîtriser l'État tout entier; tous ces intérêts contraires prirent le *liberum veto* sous leur sauvegarde: c'était y prendre l'anarchie.

Ce qui rendit surtout le *liberum veto* terrible, c'est qu'une vaste révolution s'était accomplie dans le sein de la société polonaise; une cause nouvelle et plus active de discordes s'était greffée sur toutes les discordes antiques.

Nous avons vu que des dissensions profondes travaillaient la république: dissensions entre les grandes charges, les armées, les peuples de la Lithuanie et de la couronne; dans chacun des deux États, dissensions entre les palatinats et entre les sectes contraires; il y avait de plus maintenant irréconciliable dissension entre la petite et la haute noblesse.

L'égalité, qui était dans les mœurs et dans les lois, n'avait pu empêcher quelques familles de se perpétuer dans les charges, de s'illustrer à chaque génération par des négociations et des batailles, d'appeler constamment à soi la fortune qui va toujours où sont les honneurs; et cette république, où les substitutions et le droit d'ainesse étaient inconnus comme toutes les institutions féodales, qui n'avait admis qu'avec peine deux majorats sous le père de Jean Casimir, comptait pourtant alors les maisons les plus opulentes de la chrétienté. Quand, sous le régime même des hiérarchies, l'aristocratie s'écroulait partout ailleurs, elle croissait en Pologne sous le régime d'une égalité embrageuse. Là se voyaient maintenant des seigneurs dont les vastes domaines surpassaient en étendue un comté d'Angleterre, qui mon-

chaient entourés, comme autrefois en France, de quelques milliers de gentilshommes, tour à tour leurs cliens et leurs égaux, tour à tour les domestiques d'un concitoyen et les législateurs de la république. Leurs femmes ne paraissaient que dans des carrosses chargés d'or, attelés de six chevaux, escortés de compagnies d'armes, quelquefois de régimens tout entiers, et brillant des feux de plus de cinquante torches portées en avant par des Tartares. Mais aucun titre ne décorait encore ces nobles superbes, à moins qu'ils n'en eussent reçu du saint-empire et des cours étrangères. Ils n'avaient dans l'État de rang et de pouvoir que par les charges, point par la naissance. La petite noblesse se plaisait à les humilier dans les diètes; et il arriva ainsi que cette aristocratie tardive, exorbitante et sans privilége, fut une calamité de plus pour la Pologne. Se trouvant mal à l'aise dans une constitution où il n'y avait point de place pour elle, et ne pouvant s'appuyer à une royauté vaine, elle s'appuya d'abord à l'anarchie; plus tard ce fut à l'étranger.

A ces causes générales de désordre il s'en joignait de particulières qui n'étaient pas moins décisives. Jean Casimir, en vieillissant, s'abandonnait davantage aux deux influences qui avaient dominé sa vie, auxquelles semblait appartenir de génération en génération cette malheureuse branche aînée des Wasas : les jésuites et les femmes. Les pères de la société voyaient en lui moins un roi qu'un frère fidèle à leur ordre jusque sur le trône, et trouvant dans le titre d'orthodoxe que la persécution des ariens lui avait obtenu du saint-siége, une gloire, plus secourable à son salut que la paix d'Oliva et de Welaw, plus utile à son pays que la victoire de Slobodysza, d'un poids plus grand dans la balance de la justice divine que l'enlèvement de madame Radjiewska et les autres amours qui continuaient, malgré son âge, à charmer le cours de sa soumission conjugale.

Dans sa vive piété, la reine se soumettait à partager l'empire avec les directeurs sacrés de son époux; et comme, en se livrant tout entière à Dieu, elle ne savait pas cependant oublier la France, elle continuait d'enchaîner autour de son trône une foule de Français de tous les rangs, de tous les états. Sa faveur partiale appelait au faîte des honneurs tout ce qu'il y avait de grands seigneurs unis à des dames françaises. Elle passait des semaines, des mois entiers en dévotion dans les couvens des religieuses de France qu'elle avait fondés; et c'était du fond de ces cellules, en quelque sorte étrangères, qu'elle gouvernait souverainement la république.

Ces deux prédilections croissantes de Louise et de Jean Casimir avaient rempli de désordres la Pologne et la cour. Les hérétiques persécutés n'étaient plus seuls impatiens du joug des jésuites; tout ce qu'il y avait d'esprits tolérans et une grande partie même du clergé commençait à souffrir de la domination exclusive de cet ordre, destiné par une fatalité bizarre à être toujours menaçant dans l'adversité, toujours menacé dans la puissance. Le joug de la politique française devenait de plus en plus importun à tout ce qui avait un patriotisme ombrageux ou des ambitions déçues, et surtout à quiconque se trouvait, par des intérêts particuliers, des traditions, des habitudes, des relations de voisinage, voué à l'influence de la maison d'Autriche. Il suffisait même d'avoir un grief contre la cour, pour se faire ennemi de la France, ennemi des jésuites, ennemi de la reine; ces trois intérêts se trouvaient confondus. Il en fallait moins pour susciter des orages.

Ce fut au milieu de ce choc de passions ennemies que la reine se dévoua tout entière à obtenir en dépit des lois, pour le fils du grand Condé, l'investiture du titre d'héritier présomptif de Casimir qui vieillissait. Dans ce gage de sollicitude pour la gloire de la France, son esprit élevé considérait aussi les intérêts de la Pologne. Le régime électif, joint à tous les autres élémens d'anarchie, ne pouvait manquer de ruiner bientôt la république sans retour. Les potentats voisins sillonnaient son sein d'intrigues, comme peu auparavant d'expéditions guerrières, pour s'assurer les suffrages long-temps à l'avance; et tous ces princes, qui briguaient déjà la couronne du vivant de son possesseur légitime, savaient trop bien maintenant qu'il était possible de la conquérir. Léopold, qui s'était mis en possession de la politique comme des couronnes électives de son père, parce que dans la maison d'Autriche il n'y a rien de viager, Léopold remplissait de ses négociations souterraines la Gallicie et les palatinats contigus, incertain s'il revendiquerait seulement ces provinces d'après la donation de ce roi de Hongrie et de Pologne, qui avait, trois siècles avant, essayé ce démembrement par des trahisons, ou bien s'il n'attendrait pas des chances électorales la possession de la monarchie Polonaise tout entière. Louise voyait ces manœuvres. Son ame française s'indignait de la pensée d'avoir pour successeur un prince du sang d'Autriche. Quand les grands, qu'elle essayait de gagner à ses projets, lui objectaient la constitution et les libertés de la république :

« Illustres et très-chers, leur répondait-elle suivant les formules du » pays, que Vos Sincérités servent donc l'Autriche sous prétexte de » liberté. Elles seront le jouet de Vienne, comme les malheureux » magnats de Hongrie ! »

Louise avait employé deux années à convaincre les sénateurs. Deux Leczynski, l'un grand chancelier, l'autre primat du royaume, prêtaient à ses desseins l'appui de leur vaste autorité. Le chancelier de Lithuanie, dominé par Eugénie de Mailly-Lascaris, était l'un des premiers instrumens de ce complot qui n'avait pas d'agent plus actif que le grand référendaire Morstyn, mari d'une autre Française, homme actif et remuant dont la vie se passa à conspirer pour la France. Louise, inquiète des sentimens de Lubomirski, que sa charge et son influence personnelle rendaient également redoutable, avait voulu le désarmer en portant dans ses mains le bulawa de second hetman de la couronne, dû aux travaux de Czarneçki. Cette grace fut en effet payée d'efforts zélés pour gagner le reste du sénat. Des faveurs, des starosties, des dignités, étaient les argumens les plus décisifs. Un serment écrit répondit bientôt de presque tous les suffrages dans cette illustre assemblée; il ne restait plus à mettre dans le secret du testament de Jean Casimir que Jean Casimir lui-même. Ce prince reçut la confidence des volontés dernières que lui prescrivait la reine (janvier 1661). Il réunit aussitôt les sénateurs à Czentochowa, monastère du palatinat de Cracovie, consacré par les dévotions et les pélerinages de toute la contrée; leur demanda d'enfreindre les règles établies en désignant à l'avance pour héritier de la couronne le jeune neveu de Louis XIV; obtint l'assentiment d'un sénatus-consulte; et, courant aussitôt les palatinats de la république, il alla caresser toutes les diétines qui élisaient les nonces de la diète prochaine, dans l'espoir de les séduire aux projets que la reine et ses autres conseillers avaient fait adopter à sa confiante sagesse.

Mais déjà le secret des délibérations de Czentochowa avait été trahi. Une voix ennemie l'avait répandu dans les provinces aussi bien que dans l'armée, et il suffisait de l'adhésion de la plupart des grands pour déterminer l'opposition furieuse du peuple des nobles tout entier. En effet, sur le premier bruit qui en courut, recri de la petite noblesse au nom de la liberté méconnue; confédération armée des palatinats; rokozz des troupes qui redemandaient leur paie le sabre à la main, et parlaient aussi de la liberté en péril; scission des

diètes, perpétuel usage du *liberum veto*, anarchie universelle, combats sanglants. Des années devaient s'écouler ainsi.

L'opposition était d'autant plus redoutable qu'elle comptait plus d'un grand à sa tête. Quelques seigneurs n'avaient pu plier ou leur ambition ou leurs préjugés aux desseins de Louise de Gonzague. Tel était Jean Zamoyski, que son dévouement à l'auguste amie de sa femme et à la France ne pouvait défendre d'une insurmontable antipathie pour une si grande infraction des lois. On ne tarda point à remarquer que Lubomirski avait changé d'opinion et de conduite. Il gardait maintenant un perpétuel silence, et la faction française ne pouvait plus compter sur son concours, soit que les maximes absolues, proclamées en France depuis Henri IV, inquiétassent décidément son attachement aux libertés publiques, soit que son ambition se plût à voir la couronne rester flottante, ou bien que sa foi, tolérante et suspecte d'hérésie au dire d'un évêque historien royaliste de ce temps, se pliât malaisément à la domination des conseillers habituels du roi, soit encore qu'il n'aimât point la France, et que son titre de prince de l'Empire, ses alliances en Autriche, ses grands biens en Hongrie le dévouassent à Léopold. On conçoit que Léopold réprouvât également dans le choix du fils de Condé l'élévation d'un compétiteur, l'agrandissement de la maison de Bourbon, et l'affermissement de la Pologne.

(2 mai) La première diète qui s'assembla fut remplie de fureurs et de séditions. Le roi ne craignit pas d'y proposer l'élection anticipée de son successeur, et bien qu'il promît de respecter la liberté des élections, qu'il assurât que son unique pensée était de parer aux inconvéniens d'un interrègne, des cris d'indignation lui répondirent. Disputer aux Polonais l'interrègne, c'était leur ravir la constitution et tous ses biens. Czarneçki, en apportant dans le sein des comices une centaine de drapeaux, trophées de la journée de Slobodysza et des autres victoires de cette campagne, ne put apaiser le tumulte. Ce n'était point à Casimir et à ses débiles conseils qu'il appartenait de cacher les blessures de la constitution derrière un rideau de gloire. Le *liberum veto* rompit la diète; cette assemblée resta flétrie du titre de Condéenne, en mémoire de ce qu'elle avait entendu la proposition du trône; et la guerre civile fut déchaînée.

Soulevée par une main invisible, l'armée s'était unie dans un pacte de confédération sous des généraux de son choix, et elle prétendait

imposer des conditions plus ou moins violentes, savoir : la convocation d'une diète nouvelle ; la mise en jugement des sénateurs qui avaient consenti à l'élection d'un héritier présomptif de la couronne ; la réintégration du vice-chancelier Radjiewski dans ses honneurs ; l'éloignement du brave Czarnecki auquel les soldats ne pardonnaient pas son austère discipline, ni les nobles l'estime dans laquelle il tenait l'infanterie ; la promotion de Sobieski à un poste éminent ; le paiement de trente millions de solde arriérée ; enfin la diminution des immenses revenus du clergé.

Cette dernière demande changeait l'aspect des affaires. Une révolution sociale se produisait à la place d'une simple confédération, armée pour le redressement de griefs militaires ou politiques ; et tandis que les troupes de la couronne jetaient en avant ces nouveaux brandons, les troupes de Lithuanie se confédéraient à leur tour, sous l'autorité des Pac, créatures de la reine, en faveur du projet de succession. Les Lithuaniens, malgré deux siècles de réunion à la Pologne, ne s'étaient pas encore associés à ses mœurs politiques. L'hérédité du trône n'avait rien qui les blessât. Ils étaient irrités d'être laissés sans secours aux prises avec les Moscovites (novembre). Le roi se porta à leur tête. Il avait la prétention de regarder ces peuples comme le patrimoine de sa famille, au droit des Jagellons. C'était méconnaître l'acte de réunion qui avait à jamais lié leur sort à celui de la Pologne sous le règne de Sigismond Auguste. C'était oublier que les Wasas ne régnaient sur eux qu'à titre électif. La reine se flattait de l'espoir de les faire passer, par un démembrement coupable, sous les lois du duc d'Enghien, en les léguant à ce prince ; et, pour affermir leur dévouement, Jean Casimir les conduisit à l'ennemi (décembre 29). La prise de Wilna, que deux officiers français, la Couettière et Saint-Jean, tenaient assiégée depuis plusieurs mois, fut le seul fait d'armes considérable qui marqua cette courte campagne.

Le Moscovite qui commandait dans la capitale de la Lithuanie avait, dit-on, signalé sa défense par des cruautés inouïes même dans ces contrées sauvages. Les vainqueurs ont assuré qu'il s'était donné le plaisir de charger d'hommes ses canons ; ce qui est certain, c'est que, trahi par le peu de soldats qui lui restaient, il voulut se faire sauter avec la citadelle ; qu'on l'arrêta ; qu'il fut livré à Casimir ; que ce prince eut la faiblesse de le laisser condamner à mort, sous prétexte d'expressions trop hautes envers lui ; et, comme on ne trouvait pas

de bourreau pour exécuter la sentence, on obligea le cuisinier de ce malheureux à l'égorger [1]. Cette barbarie exaspéra les Moscovites. On ne peut dire ce qui serait arrivé, si des troubles intérieurs n'avaient aussi occupé l'attention d'Alexis, et rendu plus facile la tâche des hommes qui, comme Michel Paz, Czarneçki et le grand enseigne, songeaient encore à défendre, contre les invasions du czar, le sol de leur pays.

Sobieski essaya de sauver sa patrie par un noble sacrifice. Il s'était réuni à Czarneçki et à quelques autres généreux citoyens pour fournir la paie de l'armée polonaise, espérant détruire le premier, le plus décisif de ses griefs, et l'entraîner ainsi tout entière vers l'ennemi. Mais cette armée était de jour en jour plus exigeante et plus redoutée (1662). Il arriva même que d'habiles instigations détournèrent sur des questions de solde l'attention des Lithuaniens, préoccupée jusque-là de la question d'hérédité. Mécontens de ne pas recevoir leurs arrérages, ils dirigèrent contre Casimir une confédération commencée pour sa querelle. Dès lors les troupes de la couronne ne gardèrent plus de mesure (février). Soixante mille hommes marchèrent sur Warsovie, enseignes déployées, ayant pour cri de guerre : Point d'héritier présomptif, suppression des richesses du clergé, Dieu bénisse la Pologne ! En ce moment une diète s'assemblait (20 février) : ils demandèrent que leurs députés y siégeassent, et allèrent jusqu'à prétendre que tous nés gentilshommes, tous faits pour élire des rois et l'être eux-mêmes, ils étaient plus puissans que l'assemblée, et pouvaient aussi bien qu'elle décréter des lois.

Une loi déclara criminelle la proposition de Casimir ; tout semblait devoir être terminé, mais l'affaire des soldes arriérées restait entière,

[1] Les historiens polonais, et tous les historiens d'après eux, racontent la mort du gouverneur moscovite comme un juste châtiment, et supposent que le cuisinier s'offrit de gaieté de cœur à tuer son maître. Ce pauvre cuisinier a, suivant nous, été calomnié par l'histoire. Il nous paraît que les Polonais furent seuls coupables ; coupables d'un jugement ou plutôt d'une vengeance très-inique. Ils punirent moins les cruautés que l'obstination courageuse de la défense. Ce qui l'indique assez, c'est que la sentence ne se fonde que sur le reproche d'expressions trop hautes envers Jean Casimir ; c'était donc une gratuite et barbare violation du droit des gens. Nous empruntons notre version à une autorité qui ne paraît pas suspecte ici, à la Gazette de France, rédigée avec beaucoup de faveur pour la Pologne, prodigue de détails sur le siége de Wilna comme sur toutes les affaires du Nord, et uniforme dans ses différens récits de ce petit évènement. Voir la Gazette de France de 1662, p. 186 et tous les numéros précédents.

et la lutte des partis avait désormais de plus grands mobiles. La petite noblesse formait comme une classe moyenne toute militaire, bien ignorante, bien oppressive, bien ennemie des arts, mais portant envie à l'opulence des grands, de la couronne, de l'Église, et rêvant une sorte de loi agraire. Il y avait là toute une révolution.

Les plus sinistres rumeurs étaient répandues. On parlait de l'arrivée de troupes étrangères. Condé était attendu, disait-on ; la couronne avait mandé des Allemands, des Français, des Hongrois, des Turcs pour sa défense. Tous ces bruits portèrent l'exaltation au comble. Le clergé, qui se voyait menacé dans ses biens, accrut l'emportement des factions par sa propre colère. Le sang coula dans la diète comme dans la plaine. Warsovie craignait d'être saccagée, quand un jour (1er mai), à six heures du matin, la diète fut rompue, et les troupes furieuses coururent les provinces, ne campant que sur les terres de l'Église, frappant sur les monastères des impôts énormes, poursuivant enfin, dans tout ce qui portait l'habit ecclésiastique, les prédilections de Jean Casimir.

Le sénat résolut d'ouvrir une négociation avec les confédérés, et le roi se rendit à Zolkiew, dans la cour [1] de Sobieski, avec Louise de Gonzague pour négocier ou combattre (26 août). Quatre cents officiers se présentèrent devant le monarque, munis des pleins pouvoirs de l'armée ; mais un mauvais génie semblait rendre tous les efforts inutiles. Une capitation qui devait peser sur tous les ordres fut décrétée pour satisfaire les demandes pécuniaires des soldats, et huit millions de livres tournois seulement purent être réunis dans cette vaste Pologne, épuisée tour-à-tour par la guerre ou l'anarchie, et stérile à force de liberté, à force d'esclavage. En vain le roi empruntait à tous les juifs du royaume; en vain la reine offrait en gage aux confédérés ses pierreries, les confédérés refusèrent toutes les transactions. On en vint aux mains. Les troupes que les grands avaient levées pour le service de la couronne furent battues (12 décembre) ; le traité de Wielpertz, sorte de covenant militaire, lia le sort de l'armée de Lithuanie et de l'armée de la couronne. L'une et l'autre offraient d'étranges spectacles. La première, devenue maintenant la plus violente des deux, mit à mort son hetman de campagne, le brave Gonsiewski, suspect d'adhésion aux vues de Casimir. Elle

[1] Nom que les grands de Pologne donnent à leurs palais.

demandait la tête du chancelier Paz, serviteur dévoué de la reine; et le maréchal de la seconde, ayant fait pendre un valet de troupe en réparation de quelque grand attentat, tous les valets des hussards ou des autres corps nobles coururent aux armes, et, plus nombreux que les gens de guerre, ils tinrent assiégée, ils soumirent à leurs conditions impérieuses, cette même armée qui faisait la loi à son pays. C'était la rébellion dans la rébellion, l'anarchie dans l'anarchie.

Ce temps était partout rempli de révoltes et d'exécutions sanglantes. Les catholiques en Irlande, les puritains en Écosse, à Londres les derniers des régicides, dans le reste de l'Angleterre des bourgeois qui tenaient pour la liberté, en Danemarck des nobles qui parlaient aussi de liberté et protestaient sur les échafauds contre l'établissement du pouvoir absolu, en Hongrie les hérétiques et les magnats, en Prusse les Polonais réunis par les traités aux domaines du grand électeur, en Moscovie les tribus conquises sur toutes les frontières de cet empire qu'Alexis avait porté du Niémen à la grande muraille, tant de malheureux à titres divers, tous, victimes immolées aux terreurs et aux vengeances du pouvoir, fatiguaient de leurs supplices les gibets, les bûchers, les chevalets, les instrumens de torture et de mort. A Naples, quarante mille gentilshommes, bourgeois, femmes, prêtres, venaient de payer ainsi, en quelques mois, pour leur nation infortunée qui avait été prise d'une fantaisie de révolution..... C'était là pourtant un des momens de repos de la chrétienté. On voit chez les historiens une paix profonde régner alors contre l'usage dans tout l'Occident; horrible paix que ne troublait pas cette boucherie organisée de la race humaine! Bénissons Dieu de nous avoir fait vivre dans des temps meilleurs.

En Pologne, l'insurrection restait triomphante, et c'était aussi par des massacres, par des incendies, qu'elle signalait sa victoire. Le roi, pour consoler Louise des revers de sa puissance en donnant des satisfactions à sa piété toujours plus exigeante et plus craintive, ne trouva rien de mieux que de se mettre, au milieu de ces désordres, à tenir fermement la main à la proscription en masse des sociniens et autres hérétiques. Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-applaudie. La Pologne croyait-elle avoir trop de ses fils pour la défendre, alors que les Turcs et les Moscovites, attirés par ses discordes, amassaient de puissantes armées sur ses frontières? Et comment ceux qui ne pensaient pas avoir le droit d'opposer à l'opinion d'un seul la volonté

de tous s'attribuaient-ils le pouvoir de donner des lois à la conscience, et de châtier ses dissentimens par la proscription !

Cependant l'armée, qui appuyait de ses clameurs la destruction des hérétiques, faisait au clergé une guerre plus cruelle qu'eux. Elle proclama le principe que les biens ecclésiastiques appartenaient à l'État (mars). Ses commissaires, réunis à Wordburg, mirent bientôt la main à l'œuvre pour distribuer à leurs commettans cette vaste proie. Les terres et villes qui formaient le domaine de la couronne furent également confisquées. Le cercle de la révolution s'agrandissait ainsi. C'était une réforme profonde que les confédérés prétendaient accomplir. On ne peut douter qu'il n'y eût du protestantisme dans cette audace contre le sacerdoce; et une certaine émulation des procédés de la révolution anglaise se trahissait dans le langage et les conseils des novateurs.

La rébellion n'avait point de chef visible; mais c'était sur le grand maréchal Lubomirski que s'attachaient tous les regards. Toujours silencieux depuis qu'il avait rompu avec la reine, et neutre en quelque sorte entre les projets de la couronne et les séditions qui en entravaient l'accomplissement, c'était dans sa main, en apparence inactive, que l'on croyait voir se réunir tous les fils de cette grande trame. C'était à ses émissaires que l'opinion générale attribuait tous les progrès de la révolte. On lui imputait les pamphlets sans nombre qui appelaient l'ordre équestre aux armes. Ces manifestes accusaient la cour de perpétuels efforts pour établir le droit divin des Stuarts. Qui n'avait entendu Louise de Gonzague vouer au ridicule les lois aussi bien que les mœurs antiques? Qui ne l'avait vue ébranler les plus saintes institutions, et travailler à conformer le gouvernement aux maximes de Richelieu et de Mazarin? La constitution nationale n'était-elle pas remplacée par le mot *à la mode* [1]... à la mode des Français tombés dans la servitude? Ces cris avaient un retentissement dans toutes les ames. Les grands ne pouvaient réfuter des reproches justifiés par la tentative qu'ils venaient de faire de concert avec la couronne. L'opinion ne tarda pas à établir dans l'armée qu'il fallait à la république polonaise un Protecteur comme avait été celui d'An-

[1] Ecce nunc novâ facie omnia; constitutiones et leges antiquæ contemptu abrogatæ; Richelii et Mazarini conceptus appretiati; mores antiqui jocis et ludibriis expositi; *A la moda* regnat, etc., etc.

(Extrait d'un manifeste du temps, Biblioth. roy. MS 1172.)

gleterre, pour sauver, disait-on, les libertés publiques, et le nom de Lubomirski retentit partout dans les camps, habilement associé à celui de Zamoyski, seigneur aussi loyal que populaire, afin de mieux écarter les soupçons de préméditation et de complot.

(Avril) Le clergé s'assembla à Warsovie pour balancer l'autorité de l'assemblée militaire de Wordburg, prendre en main, dans l'impuissance des diètes et de la royauté, la conduite des affaires, traiter avec les factieux, et sauver par les négociations ou par les armes la splendeur menacée du sacerdoce. Les négociations échouèrent; il fallut recourir aux foudres de l'Église. L'excommunication fut lancée contre les confédérés, et, comme renfort de ces armes sacrées, la couronne résolut d'appeler dans le royaume cent mille Tartares qui ne demandaient pas mieux que de défendre le trône et l'autel pour saccager la Pologne.

Le grand maréchal assistait, silencieux suivant son usage, à cette délibération. Il frémit, protesta malgré lui par un brusque mouvement du pied et de la main contre le projet d'appel aux barbares; et, le lendemain, ce qui s'était passé dans le conseil n'était un secret pour personne. La furie de l'armée fut à son comble. Les hussards et les autres corps nobles criaient que ce n'était point avec des lances qu'on devait trancher les différends qui troublaient l'État, qu'une hache suffirait, et la proposition de déférer à Lubomirski le protectorat servait de commentaire à ce mot affreux.

(Juin) Toujours intrépide, la reine sortit de ses monastères, se porta avec Jean Casimir au-devant des factieux, alla s'établir dans la starostie de Javorow, manda Sobieski constamment occupé, pendant ces désordres, à repousser les agressions de l'étranger, emmena avec soi Czarneçki et quelques troupes fidèles, puis choisit pour plénipotentiaires près les confédérés Jean de Zamoysce, Czartoriçki, prélat respecté, et Lubomirski.

Lubomirski n'avait que le choix de détrôner son maître ou d'obéir. Il obéit; et, une transaction ayant été conclue (3 juillet), il en réclama hautement l'honneur, dans le même temps que ses adversaires l'accusaient d'avoir, à Javorow même, essayé d'accomplir sa trahison, et passé les journées à embrasser les soldats qui le saluaient du nom de protecteur, ou même de celui de roi.

Il est difficile de démêler, au milieu de toutes les assertions, de toutes les clameurs contraires, si le grand maréchal fut innocent de

ces complots et calomnié par la cour, ou bien si, coupable des manœuvres dont ses ennemis l'accusèrent, il pâlit au moment décisif devant les périls, devant les crimes, devant les désastres d'une révolution. C'est à ce dernier sentiment que nous nous sommes arrêté; une lecture attentive de toutes les pièces du procès qui suivit a fixé nos doutes. Les apologies mêmes de Lubomirski nous ont paru attester ses vastes desseins. Et sa faiblesse, quand il fallait frapper de grands coups, s'explique suffisamment par l'état général de la république.

L'armée de Lithuanie, également effrayée de l'approche des Tartares et des attentats dont il était bruit dans le camp polonais, s'était laissé détacher par les Paz du pacte de la confédération. Elle le déchira. La petite noblesse de Pologne semblait elle-même étonnée du point où elle était venue. Le bruit des anathèmes du clergé faisait tous les jours une sensation plus profonde, et beaucoup de ceux qui ne reculaient point devant les maux de l'anarchie s'épouvantaient des menaces de régicide.

(3 juillet) Quoi qu'il en soit, un traité fut conclu à Javorow. Le roi livra à l'armée le trésor de l'État, donna des garanties pour le reste des arrérages, renonça à ses projets de succession, promit de se porter sur-le-champ à la rencontre des Moscovites, qui se disposaient par d'immenses apprêts à tirer un parti décisif des déchiremens de la république. L'armée se pressa triomphante et soumise autour de Jean Casimir et de Louise de Gonzague (23 juillet). L'acte de confédération servit à charger un mortier. Les soldats y mirent le feu en mêlant le cri de *Vive le roi!* au cri national de *Dieu bénisse la Pologne!* et Sobieski put se mettre en marche, à la tête de l'avant-garde, pour les champs de la Russie (11 août).

Lubomirski se regardait comme le pacificateur de l'État; il se donnait pour le sauveur du trône, et Jean Casimir refusa de le recevoir. Il voulait être de l'expédition, y faire sa charge d'hetman de campagne, et la reine lui dit simplement : « Illustre et très-cher, Votre » Sincérité fera bien de ne pas suivre le roi; car il se méfie de vous. » Le lendemain ses compagnies d'ordonnance, sa garde furent cassées, et on assura que Casimir avait dit tout haut : « Les chiens s'abreu- » veront du sang des protecteurs. »

Lubomirski s'éloigna. Aussitôt la révolte ressaisit son empire. Elle semblait voler de troupe en troupe, et de cantonnemens en cantonnemens. A peine éteint, l'incendie s'était rallumé plus violent que

jamais. Les efforts du roi, ceux de la reine, ceux de Jean de Zamoysce, ceux de Czarnecki furent impuissans pour l'apaiser. Un autre eut cette gloire. Sobieski n'était pas loin encore; il accourut agitant l'étendard de la Pologne, parla avec son éloquence persuasive et impérieuse d'honneur, de sermens, de patrie; et son ascendant entraîna enfin dans la route du devoir, au-devant des ennemis de la république, cette armée qui, depuis trois ans, ne faisait du mal qu'à son pays.

(Octobre) Le grand enseigne balaya devant soi les bandes étrangères jusqu'aux rives du Borysthène, et Jean Casimir revit à Rysaczew entre Tretchimirow et la métropole de la Russie ce beau fleuve échappé, depuis quatorze ans, à ses lois. Il fallut le franchir. Les Tartares devaient marquer le chemin à la cavalerie polonaise. Ils se placèrent, suivant la coutume de leur nation, sur des radeaux de bottes de paille ou de roseau, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage et les chassant à coups de fouet vers l'autre bord. Le roi suivit avec toute l'armée. Il passa en vue de la vieille capitale des Russes; et, sa gauche appuyée au grand hetman Sapiéha et à Michel Paz, maintenant second hetman de Lithuanie, qui s'avançaient sur la grande route de Moscou par la Russie Blanche, sa droite commandée par Jean Sobieski et soutenue par les Tartares, il s'enfonça fièrement, avec Czarnecki et Jean de Zamoysce, dans les champs de l'Ukraine, triomphant de poursuivre les Kosakes et les Moscovites au cœur même de l'hiver jusque dans leurs foyers. Sobieski, chargé de soumettre les tribus Kosakes, faisait tout plier, tout fuir. Cinquante villes lui ouvrent leurs portes. On remonte ainsi la Desna (février 1664). On passe Novogorod, on arrive devant Glukowa, clef de toute la Moscovie. Jean Casimir opère, sous les murs de cette place, sa jonction avec l'armée de Lithuanie, et fort de ce puissant secours, il entreprend un siége dont le succès doit livrer à ses invasions l'empire des czars.

Deux jeunes Français, Guiche et Louvigny, fils du maréchal de Grammont, qui avaient voulu voir ces contrées lointaines, s'élancèrent les premiers à l'assaut. Ils ne purent que montrer leur valeur inutile à ces barbares, qui avaient alors des Français en tête pour la première fois. Le comte de Guiche fut blessé sur les murailles de Glukowa. Les assauts n'intimidèrent pas la garnison; il fallut entreprendre un siége régulier. Jean Casimir se consolait de ses échecs en contemplant la vaste étendue de territoire conquise par ses armes. Il voyait

Sobieski maître de l'Ukraine, les Kosakes partout vaincus, ces peuples assujettis..... Assujettis ! ils ne le seront plus à la Pologne; du moment où l'armée polonaise a levé ses tentes, des armées furieuses sont sorties de terre sous ses pas, et ayant à peine sur son front quelques poignées d'ennemis, elle est accablée sur les derrières et sur les flancs de bandes innombrables; elle est assiégée dans le camp de Glukowa plutôt qu'assiégeante. L'habile Alexis, qui avait attendu ce moment pour s'avancer avec toutes ses forces, approchait à grandes marches. Jean Casimir commanda la retraite, et se porta sur la Lithuanie. Le grand enseigne eut ordre de se replier dans la direction du Borysthène. Il sut le faire sans perte; mais l'armée royale souffrit et du froid et de la faim, et de son désordre et de sa terreur. Les Lithuaniens, le roi à leur tête, n'arrivèrent qu'à moitié détruits sous le canon de Mohilow; et les Moscovites, désespérant d'entamer la Pologne du côté où la couvrait la retraite savante de Sobieski, poursuivirent de place en place la fuite de l'armée royale, et achevèrent par des victoires les conquêtes commencées pour eux par les frimats (mars).

Irrité de ces désastres, Jean Casimir s'en vengea sur quelques Kosakes sans défense. Il enleva Georges Chmielniçki à sa retraite pour le jeter dans les fers, et fit fusiller, sous prétexte de trahison, l'hetman Wikowski, qu'il avait revêtu du titre de palatin de Kiowie en récompense de son attachement à la Pologne. C'était perdre une seconde fois par la violence les domaines déjà perdus par les revers.

Chose singulière ! Cette malencontreuse campagne ne devait être profitable qu'à la France. L'expérience que le comte de Guiche y avait acquise de la façon extraordinaire dont la Desna, le Borysthène, les fleuves les plus larges et les plus rapides peuvent être franchis, éclaira son audace huit ans après dans une des grandes journées du règne de Louis XIV, et le passage du Rhin, alors tant célébré, fut son ouvrage. Quand ce vaillant seigneur proposa son plan à Condé, monsieur le prince, qui comprit sans doute où il avait puisé une telle assurance, lui répondit que ces aventures ne pouvaient être tentées qu'avec des Polonais ou des Tartares [1]. L'évènement prouva qu'on pouvait aussi les risquer avec des Français.

Les deux fils du maréchal de Grammont avaient été punis par

[1] Mémoires du comte de Guiche sur les affaires de Hollande, tome II.

l'exil de quelque indiscrétion dans la grande affaire des amours du roi; et ils se consolaient de l'exil par la gloire. C'était aussi par la gloire que toute la noblesse de France se consolait de la paix au milieu de laquelle Louis XIV achevait de grandir; on la voyait sans cesse porter aux extrémités de l'Europe, sous les bannières de la chrétienté, son aventureuse vaillance. Cette même année, les Turcs qui s'avançaient sur l'Empire, qui même inquiétaient déjà Presbourg et Vienne, sans que Montécuculi pût les arrêter, furent surpris de rencontrer (1er août) à Saint-Godard, en Hongrie, près de Javarin ou Raab, une nombreuse armée de gentilshommes français. Là, le comte d'Auvergne, le chevalier de Lorraine, les Rohan Guémenée, les Crussol, les Béthune, les Saulx, les Saint-Agnan, les Harcourt, les Villeroy, les Mouchy, prodiguaient leur sang pour l'Empire, pour la croix, pour la renommée. A eux appartint l'honneur d'arrêter le cours des entreprises musulmanes; et Achmet Kiuperli, qui avait succédé à son père dans ce poste éminent de grand visir où il est si rare qu'on achève en paix ses jours, fut réduit à s'enfuir vaincu aux pieds de Mahomet son maître. Léopold eut sa capitale sauvée, et dicta la paix.

Moins heureux, Jean Casimir, comme pour se distraire de la guerre extérieure et de ses revers, semblait s'attacher à rallumer dans son royaume l'incendie de la guerre civile. Wikowski n'était pas une victime qui pût suffire à ses colères. Il fallait que ses coups atteignissent une tête plus haute. Nous avons vu que Lubomirski n'avait pas obtenu la permission de suivre l'armée à son départ; mandé ensuite, il n'était pas venu. On s'en prit à lui des résultats de la campagne; on l'accusa de complots au dedans et au dehors; on prétendit qu'il s'était entendu avec Wikowski pour soulever la Russie et l'Ukraine; et tandis que, pour obéir au vœu des soldats, le roi rendait sa faveur au vice-chancelier Radjiewski, dont l'injuste bannissement avait suscité tant de malheurs, il résolut d'écraser le grand maréchal de la couronne, le plus puissant seigneur du royaume par sa charge, l'un des plus puissans par sa fortune. Louise de Gonzague comptait réussir ensuite à reprendre sans peine les projets auxquels son cœur de reine et de Française ne savait pas renoncer. C'est le propre des pouvoirs contredits de croire qu'abattre les chefs d'opposition ce soit détruire les oppositions même. Se peut-il qu'après quelque mille ans les gouvernemens ne sachent pas encore que de simples hommes n'ont qu'une

force d'emprunt? Cette force leur vient du sol. Ils la puisent dans les intérêts et les sentimens des masses. C'est là qu'il faudrait que pût atteindre la hache des tyrans.

(Septembre) Jean Casimir mit Lubomirski au ban de la république, comme traître au roi et à la patrie. Les confédérations provoquées, leurs entreprises sur les biens du clergé dirigées ou soutenues, les secrets du sénat divulgués, les soldats payés pour élire criminellement un protecteur ou même un nouveau roi, l'étranger servi par des intelligences et des complots, tels étaient les principaux chefs d'accusation. Pour tourner contre le grand maréchal les préjugés de la petite noblesse, on lui faisait même un crime d'avoir violé la loi d'égalité universelle, en ornant ses armes d'une couronne ducale, lui qui était prince de l'Empire, et dont les domaines étaient de ceux que leurs propriétaires avaient, dans les derniers temps, pris l'habitude de qualifier des titres de duchés ou de comtés, sans encourir les réclamations d'aucuns pouvoirs. Étourdi de ce coup, Lubomirski se perdit en humbles soumissions [1] (octobre). Mais la reine, le roi, le clergé voulaient des vengeances : ils ne se laissèrent pas fléchir. C'était courir au-devant de la guerre civile; elle éclata.

Lubomirski s'enfuit d'abord jusque sur les terres de l'Empire; tant d'intérêts se rattachaient à sa cause, que l'Autriche et la Pologne furent aussitôt remplies d'armemens faits pour sa querelle, et tandis que Sapiéha et Michel Paz continuaient à plier sous le poids du prince de Circassie et de ses Moscovites victorieux, et que Sobieski ne parvenait à tenir en échec leur fortune qu'avec l'appui vacillant des Tartares, le grand maréchal proscrit rentra (novembre) bientôt à la tête de quelque vingt mille hommes, étrangers, petite noblesse, protestans, troupes des anciennes confédérations qui avaient repris leur furie; c'est avec cette escorte, qu'il s'approchait de la capitale épouvantée, pour répondre aux sommations de la couronne.

La diète s'assembla. Le roi siégeait sur son trône (27 novembre). Un huissier cite à comparaître le très-magnifique et très-illustre comte de Wisniczs, prince Lubomirski, grand maréchal et deuxième grand hetman de la couronne, hetman de la petite Pologne, staroste de Cracovie et d'une douzaine de places. L'huissier somme Sa Domination de répondre aux accusations de lèse-majesté. Sa Domination

[1] On a nié ce fait. Voyez les lettres de Lub., page 78 de sa défense précitée.

ne répond pas (décembre). Au bout de quelques jours, le fils de Lubomirski paraît; et ce jeune homme accuse hardiment le trône au lieu de défendre son père.

La reine est seule coupable, dit-il; Sa Majesté Sacrée a violé tous les droits de la Pologne. Elle a prétendu, elle prétend encore séparer la Lithuanie de la couronne, et léguer le grand-duché au sang de France, comme patrimoine héréditaire des Jagellons. Pour faire fleurir les lis au milieu des neiges de la Sarmatie [1], aucun attentat ne lui a coûté. Elle a altéré les monnaies afin de corrompre les lois et les consciences. Elle a voulu livrer l'ordre équestre au cimeterre des Tartares; déjà elle a livré dès long-temps les destins de la patrie à un comité de Parisiens inconnus, domestiques, chapelains, religieuses, dames d'honneur, que l'ambassadeur de France gouverne. Non contente d'opprimer la république, elle passe le temps à insulter ses usages, ses lois, ses mœurs; on l'a entendue dire que, pour cent mille florins, elle achèterait la Pologne entière; et si le grand maréchal est en butte à toutes ses fureurs, pourquoi, sinon parce qu'il n'a pas voulu se prêter à perpétuer un tel régime, par une élection coupable; parce qu'il s'est refusé, suivant l'expression même de Sa Majesté Sacrée, à accommoder les vieilles têtes du sénat aux modes de France avec des peignes de fer [2]? Fallait-il souffrir qu'une main de femme pliât au joug l'antique liberté sarmate? Et quels présages de l'empire de ses neveux, que les attentats, les exils, les proscriptions, peut-être aussi les assassinats!

Lubomirski se présentait ainsi comme le vengeur et le martyr des droits de son pays. Le couple royal, oubliant les immenses services qu'il avait rendus contre Charles Gustave, et ne pensant, suivant l'usage des têtes couronnées ou peut-être de tous les hommes, qu'aux griefs récens, la cour fit jouer tous ses ressorts pour le perdre. Le clergé voulait le châtiment de ses entreprises autant par politique que par vengeance. Les grands n'étaient pas moins animés contre le chef des complots incendiaires de la petite noblesse; le grand chancelier Leczynski, les Paz, toutes les créatures de la reine, le vice-chancelier Radjiewski, ambitieux de faire sa paix avec la cour et peut-être

[1] Tout ceci est textuellement extrait de la défense de Lubomirski.

[2] Quia venerandæ senatorum canitiei, ut gallico componerentur ritu, ferreos pectines non admovit.

curieux de se venger, par l'intermédiaire de Jean Casimir, des revers que le parti suédois avait dus au zèle intrépide du grand maréchal, d'autres encore employaient leur crédit et leur fortune à acheter des dépositions ennemies. Les tortures en donnèrent comme la corruption ; et les jésuites, pour multiplier les témoignages, promettaient, dit-on, à bas prix [1], l'absolution des faux sermens.

Enfin, les débats se fermèrent. L'instigateur de la couronne prit ses conclusions, et le roi siégeant sur son tribunal, les nonces frémissant et agitant le sabre autour de la salle du sénat, les sénateurs, auxquels était adjointe une députation des représentans de l'ordre équestre (22 décembre), prononcèrent sur ce grand procès. Lubomirski fut déclaré coupable à l'unanimité (22 décembre). Sur cinquante-trois juges, quarante-cinq le condamnèrent à la perte de ses honneurs et de ses biens. Trente-six votèrent de plus la mort. A cette nouvelle, Lubomirski, épouvanté, s'enfuit de son armée, et chercha un asile sur les terres de l'Empire.

(Janvier) La cour triomphait, et cependant il s'en fallait de beaucoup que la fortune eût donné son dernier arrêt. L'ordre équestre se voyait frappé par la sentence lancée contre Lubomirski. Un certain Téléphus rompit la diète (7 janvier). Une nouvelle diète, assemblée aussitôt après (12 mars), aurait pu provoquer une transaction décisive ; elle fut encore rompue (28 mars). Toutes celles qui suivirent eurent le même sort. On peut dire que le *liberum veto* régnait sur la Pologne, et avec lui la terreur et l'anarchie.

L'anarchie s'organisa. Léopold était intervenu près du roi et de la diète, en faveur du prince de l'Empire proscrit. Le bruit d'armemens toujours plus formidables en Silésie encouragea les mécontens de l'intérieur, et les deux partis se disposèrent méthodiquement à la guerre civile. On pressent la manière dont les forces étaient partagées. La cour avait pour appui la Lithuanie, les palatinats de l'est, les grands, leur clientelle et le clergé. Le parti contraire s'appuyait sur les grandes villes, et en général sur les palatinats de l'ouest, moins préoccupés des intérêts de l'ordre que de ceux de la liberté, disposés, par leurs relations avec l'Allemagne, à la tolérance religieuse ainsi qu'à la réforme du clergé, et exploités de longue date par les intrigues de l'Autriche. L'Autriche ne demandait pas mieux que de s'avancer

[1] Plaidoyer de Lubomirski, p. 83. Il cite un fait et nomme les personnes.

au cœur de la Pologne, en donnant la main aux révolutionnaires et aux hétérodoxes, tandis qu'elle travaillait en Hongrie à extirper le protestantisme et la liberté par le fer et le feu.

Dans cette lutte, où tous les intérêts étaient si étrangement confondus, le succès devait dépendre de la décision de l'armée. Une partie demeurait confédérée pour la querelle de Lubomirski ; d'autres paraissaient fidèles au sénat et à la royauté ; le reste flottait encore. Dans ce péril, le roi remit au vainqueur de Slobodysza, pour s'assurer les corps chancelans, le bâton de grand maréchal de la couronne. Sobieski se trouvait ainsi le premier des ministres, le premier des dignitaires de la Pologne. Czarneçki hérita du bâton d'hetman de campagne, qu'un caprice de faveur avait donné quelques années auparavant à Lubomirski ; un caprice contraire le remettait aux mains dans lesquelles la justice aurait dû depuis long-temps le fixer.

Sur ces entrefaites, Czarneçki, blessé en combattant les Moscovites, vint mourir près de Lemberg, en Russie Noire, dans une simple cabane, où, surpris par la souffrance, il avait cherché un abri. A ce grand homme succéda encore Sobieski. Sobieski avait été étranger jusqu'alors aux mouvemens des factions ; il ne s'était occupé que de la Pologne, quand des intérêts égoïstes armaient toutes les ambitions. Pour prix de seize années de sacrifices et de combats sans relâche, il devenait le citoyen le plus considérable de son pays pour les dignités et le pouvoir. Ce choix entraîna la plupart des régimens indécis sous l'étendard de la royauté.

(Mai) Le nouveau grand maréchal quitta les frontières de l'est, dont il était presque seul depuis long-temps le fidèle gardien. Il lui fallut venir à Warsovie pour recevoir les bulawas ou bâtons de ses charges, et disposer ses moyens de défense contre l'invasion des troupes impériales (8 mai).

Dans ce voyage, il vit madame Zamoyska, veuve alors. La Pologne perdit prématurément le palatin de Sandomir, le plus populaire de ses grands seigneurs, et l'un des plus éclairés comme des plus braves. La palatine était dans tout l'éclat de sa beauté. Elle comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, son port, sa conversation, son regard avaient une magie contre laquelle l'ame ardente de Sobieski fut sans défense. On a dit qu'il l'aperçut alors pour la première fois ; on s'est trompé. Marie Casimire d'Arquien avait accompagné la cour dans plusieurs circonstances à Zolkiew même, et quoique So-

bieski passât sa vie dans les camps, il serait difficile de croire que le cortége de la reine, et la compagne de Zamoyski, ne se fussent pas souvent offerts à ses regards. Nous avons même vu que tous deux, aux premiers jours de leur jeunesse, faisaient partie de cette marche triomphale sur la Vistule, par laquelle Jean Casimir ouvrit, seize années auparavant, la grande et terrible guerre dont les dernières secousses agitaient maintenant la Pologne. L'amour de Jean pour la France, sa littérature et ses arts, avaient dû former un premier lien entre eux; la précipitation extraordinaire de leur union attesterait seule des rapports déjà anciens. Jeune encore, passionné, plein d'esprit, brillant de grâce, le héros mettait aux pieds de madame Zamoyska des honneurs, des richesses, de la gloire. La reine, qu'il intéressa aux succès de ses amours, saisit vivement l'espoir de s'assurer, dans le tendre Sobieski, un serviteur plus fidèle à ses lois, plus docile à l'empire d'une femme, que le palatin de Sandomir; et comme la passion de Jean ne comprenait point de retards; que la guerre, qui grondait sur toutes les frontières, le rappelait dans les camps; qu'il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, même pour la patrie et la gloire, s'il n'était heureux, malgré les lois du deuil commencé à peine le mariage fut résolu.

(Juillet) En Pologne, c'étaient le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leurs subordonnés (2 juillet). Mathieu Mateinski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les Spartiates et chez les autres races du Nord [1], alla donc en grande pompe, une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillans de madame Zamoyska. Elle promit la main de la palatine, et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Mateinski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât

[1] Nous ferons voir ailleurs (Histoire des révolutions et des progrès de l'espèce humaine) que les Spartiates étaient une tribu de la race blonde et probablement d'origine slavonne qui se maintint indépendante et glorieuse au milieu des races étrangères ou mêlées, en conservant long-temps intactes, sous le nom de lois de Lycurgue, ses coutumes primitives.

trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution féconde en plaisirs (5 juillet). Un matin donc, avant le lever du soleil, le grand maréchal se rendit au palais en personne, précédé de Kosakes et d'heiduques de sa garde qui agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses cliens, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui-même resplendissant de diamans et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes, et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siége, Odescalchi, cette union que d'étranges évènemens suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XII; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poètes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski. Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin il durait encore. Le roi, Louise de Gonzague, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnesne, et les deux époux dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parens des mariés, sous le nom de gospodars et gospodines ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant, à genoux, la santé de Leurs Majestées Sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bierre abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge, étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit

des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Warsovie.

(6 juillet) La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présens. Madame Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra éclatante de parure et de beauté, sur le trône même de Louise de Gonzague, dont elle semblait, avec son air de satisfaction pensive, faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Mathieu Mateinski lut tout haut la liste des seigneurs réunis, la vieille, au banquet royal, et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissait une émulation de largesses entre tous les grands de la cour, et le chancelier de la reine, qui répondait pour madame Sobieska aux complimens des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

(7 juillet) Enfin, le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage de peur qu'on les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelques cent mille livres le prix du banquet; ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instrumens; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, tous les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts, apportés par les convives, disparurent aussi, mais sans être brisés; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient pas en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des

palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante, et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent. Le roi, la reine, les dames, une foule de grands les suivirent. On installa gaiement l'illustre couple dans la couche nuptiale, non sans que les jeunes seigneurs se plaignissent de n'avoir point, dans ce mariage d'une veuve, à promener le lendemain en triomphe dans les places publiques, suivant l'antique usage, les trophées de sa défaite; et tandis que les propos des assistans se perdaient dans le bruit des combats et des fanfares de la salle voisine, Jean Casimir, s'échappant de la chambre d'hyménée et des murs de Warsovie, courut, la nuit même, sans rentrer au palais, se réunir à son armée, pour arrêter les progrès de Lubormirski, déjà maître de la petite Pologne tout entière. Le grand maréchal déchu était occupé alors à saccager, en haine de son successeur, le château, le musée, les haras de Zolkiew et l'héritage entier de Zolkiewiski.

Le grand hetman Potoçki, chargé de quatre-vingts ans, prit le commandement des troupes royales. Le clergé les fortifia des foudres de l'Église, et la guerre embrasa le royaume, depuis les monts Crapathes jusques aux bords de la mer Baltique. Sobieski remplit son poste dans l'armée; il défendit contre les confédérés les approches de Warsovie; et Lubomirski régna dans tous les palatinats de l'ouest et du nord.

Après quatre mois de marches stériles et de vains combats, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn. (7 novembre). Une grande bataille allait vider cette querelle confuse. Les forces étaient égales; deux chefs habiles se montraient à la tête des deux partis; ils craignirent de verser des flots de sang en pure perte, peut-être de compromettre leur renommée; et Lubomirski d'un côté, Sobieski et le roi de l'autre, s'éloignèrent sans coup férir.

(Janvier 1666) Effrayé d'une première campagne sans résultats décisifs, Lubomirski demandait à traiter, et à traiter avec celui qui avait hérité de ses honneurs. Il trouvait dans Sobieski le génie le plus propre à pacifier ces longues discordes. Tel était l'ascendant que le grand maréchal prenait de jour en jour par son désintéressement,

par sa modération, par son dévouement à la chose publique, que, les débats des diétines de Russie ayant exigé sa présence (février), on attendait avec impatience, dit une gazette française de ce temps, son retour à Warsovie. « Car, est-il ajouté, son intelligence dans les affaires » ne le rendait pas moins considérable dans le conseil que sa valeur » dans les armées [1]. » On ne savait pas alors que celui qui obtenait ces louanges serait bientôt un grand roi.

(17 mars) Une trève avait été conclue. La Pologne respirait. Une diète extraordinaire devait prononcer sur les différends de Lubomirski et de la couronne. Cette assemblée dépositaire de tant d'espérances se réunit enfin. Elle siégeait depuis près de deux mois, quand le nonce Maskowski se lève, salue le roi avec un respect insolent, et s'élance hors des comices en les déclarant dissoutes (4 mai 1667). Le *liberum veto* poursuivait ses œuvres; Maskowski avait reçu deux mille écus pour cet attentat, et les deux partis s'en renvoyèrent l'accusation. On l'imputait à Léopold, à la reine, à Lubomirski; quels que fussent les coupables, la Pologne expia cette trahison par de nouveaux malheurs.

(Juin) Lubomirski reparut en armes au cri de liberté. La reine, malade de chagrin et avide de vengeance, courut se mettre à la tête de l'armée (juillet). Les deux camps se joignirent à Montvy, non loin d'Inowrolocz, dans le palatinat de Wladislaw, contrée marécageuse, coupée de lacs et de rivières, où Jean Casimir, fort de vingt-cinq mille hommes, quand son adversaire n'en avait pas vingt mille, perdait, en attaquant, l'avantage du nombre. Toutefois, n'écoutant que l'ardeur dont l'enflammait sa compagne, il donne (13 juillet) l'ordre à ses troupes de franchir le Notech qui le séparait des factieux. Vainement Sobieski a voulu l'arrêter en lui représentant les périls d'une position mal choisie, en parlant de paix, en présageant des revers. Jean Casimir s'est élancé; sa cavalerie se perd dans les marais; Lubomirski la foudroie, la disperse, la ramène vaincue. Sobieski ne peut que sauver les débris de l'armée royale, se retirer sur Warsovie, couvrir cette place, retarder par des manœuvres savantes les progrès des confédérés, et profiter à la fois de ses ressources pour ressaisir la victoire et de sa faiblesse pour imposer la paix à Jean Casimir. Inquiet d'avoir en tête un si habile adversaire, Lubomirski ne demandait pas

[1] Gazette de France du 20 février 1666.

mieux que de déposer les armes (31 juillet). Un traité fut signé à Langonicz sur la Pilcza. Par ce traité, le roi renonçait à ses plans d'élection, la plus chère pensée de Louise de Gonzague. De son côté, le chef des rebelles, content d'avoir obtenu gain de cause pour la constitution et pour Léopold, renonçait à ses honneurs (8 août). Il vint, dépouillé de ses charges, fléchir le genou dans le camp de Jarosyn devant son maître vaincu, et se retira, aux termes du traité, en Silésie, pour y attendre dans l'exil le pardon du roi et celui de la Pologne.

Au même moment, le comte de Palfi, représentant de l'opposition hongroise, expiait au fond des cachots sa foi imprudente dans les libertés de sa patrie. Le comte du Buat avait la tête tranchée à La Haye sur un échafaud. L'incendie de Londres accusait la fureur des partis contraires. Et en faisant écorcher vif à Moscou un philosophe de ce temps, qui prétendait qu'un second baptême n'était point nécessaire aux chrétiens convertis à la foi grecque, le czar Alexis, d'ordinaire si habile, ouvrait témérairement son empire à des discussions sanglantes, qu'un synode de l'église d'Orient, tout entière convoquée à Moscou pour les finir, devait encore exaspérer. Décidément le grand siècle ne fut un âge d'or ni pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les têtes couronnées.

Sobieski avait profité des premiers instans de la trève, pour voler sur les frontières, mener au combat sous un même drapeau les troupes confédérées et les troupes royales, battre les Moscovites et tenir en respect les Tartares, alliés changeans qui menaçaient la république de leur furie. Au milieu de ses victoires, une nouvelle diète s'assembla pour travailler à fermer les longues blessures de la patrie. Elle venait d'être, comme toutes les précédentes, rompue par le *liberum veto* (31 décembre), quand une attaque d'apoplexie délivra Lubomirski de l'exil, et délivra de lui la Pologne : génie vaste, inquiet, ambitieux, habile, qui ne fut ni sans reproches, ni sans excuses ; qui eut de grands torts après avoir rendu de grands services, entreprit plus qu'il n'osa, et finit par être funeste à la république autant qu'il lui avait été utile. La reine, en apprenant sa mort, triompha. Elle crut toucher au moment d'accomplir ses projets. Elle-même était aux portes du tombeau.

Il y avait dix-huit ans passés que Jean Casimir et Louise de Gonzague étaient montés sur le trône du grand Wladislas. Il y avait

dix-huit ans passés que le fléau des invasions et de l'anarchie frappait à coups redoublés sur la Pologne. Superstitieux et irrités, les Polonais attribuaient toutes leurs infortunes au mariage d'un cardinal avec sa belle-sœur. Mais Dieu ne punit que les rois pour les fautes des rois, et ne punit les nations que pour les fautes des nations. Casimir expiait la faiblesse volage et entêtée de son caractère; Louise, sa domination impérieuse, indiscrète, égoïste peut-être; les Polonais, leurs mœurs vénales, et leurs lois insensées. La mort de Lubomirski sembla devoir tout pacifier. Le roi et la reine ne doutèrent pas que le sceptre ne devînt plus léger pour leur main fatiguée. Mais non! les haines de l'ancien grand maréchal et ses ombrages revivaient dans le corps entier de la petite noblesse. Les soldats s'étaient mis à livrer les provinces au pillage pour avoir leur solde; le peuple épuisé mourait de faim ou vivait dans le désespoir. Enfin, tous les cabinets étrangers convoitaient les dépouilles de la république. Tel était le spectacle qui frappa de tous côtés les regards de Louise de Gonzague.

Au bruit des discordes sanglantes de la Pologne, quatre-vingt mille Tartares s'élancèrent à travers les plaines de la Wolhynie, changées en déserts par les dernières invasions. Réconciliées avec cette race ennemie par le goût du pillage, les Kosakes accoururent sur leurs pas; le torrent arriva jusqu'au cœur de la Pologne. Madame Sobieska fut sur le point d'être enlevée dans Zolkiew; repoussé par le grand maréchal, le flot, en se retirant, laissa derrière soi la désolation et la terreur. Le Turc, qui venait de faire d'immenses efforts pour reprendre et terminer enfin l'interminable guerre de Candie, venger les injures de Saint-Godard, étendre ses établissemens dans la Hongrie, le Turc armait encore, à grand bruit, afin de venir en Pologne consommer l'œuvre de cette avant-garde de barbares.

Dans ces périls, la cour se hâta de mettre un terme à la guerre prolongée de Moscovie. Une trêve de treize ans fut conclue (14 janvier), mais Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive des Russies Blanche et Rouge, de l'Ukraine, de tout ce que l'insurrection des Kosakes et la fortune du czar avaient, depuis quinze ans, détaché de l'ancien empire des Slaves.

Cet empire malheureux semblait une proie réservée à ses voisins. Rulhière assure avoir vu dans le département des affaires étrangères les pièces d'une négociation ouverte vers ce temps-là entre les puissances limitrophes pour procéder au partage. Louis XIV détourna

la tempête ; il se hâta de donner connaissance au roi de Pologne du complot des cours. Sa conscience se serait refusée à laisser périr un peuple qui professait le même culte que lui. Ceci explique certains avertissemens répétés par Jean Casimir en pleine diète, et depuis lors regardés comme prophétiques.

Sans doute, ce furent les dangers même de la république qui affermirent l'esprit élevé de la reine dans la résolution de tout tenter pour détourner, par une élection anticipée, les malheurs d'un interrègne. Une diète avait été convoquée. Le roi l'ouvrit malade et languissant (7 mars) ; il renouvela sa proposition fatale, ne pensant pas que, Lubomirski tombé, il y eût d'opposition à des plans si sages. La Pologne entière se leva ; et cette fois les grands, lassés de voir l'opposition de la couronne mettre sans cesse leur pays en feu, abandonnèrent, pour la plupart, les intérêts de la reine. Chaque palatin se trouva un autre Lubomirski. Ceux qui s'effrayaient le moins de l'introduction de la monarchie héréditaire n'étaient pas les moins prompts à redouter celle de la monarchie absolue. Le cri du sénat aussi bien que de la chambre des nonces et des diétines était : Point d'imitation de Richelieu et de Mazarin ! Cette singulière conséquence du gouvernement fondé en France par le terrible génie du grand cardinal n'avait pas été remarquée encore : ce fut cet établissement du despotisme qui enleva un trône au sang de Louis XIV, et peut-être un peuple à l'Europe.

(9 mai) Un soir, la reine, se promenant dans ses jardins aux bords de la Vistule avec le chancelier de Lithuanie, Christophe Paz, essayait de vaincre les résistances de ce seigneur, autrefois le plus chaleureux défenseur, maintenant l'adversaire le plus décidé d'une entreprise qui aurait couronné, dans le duc d'Enghien, un parent de sa femme, Eugénie de Mailly-Lascaris. Louise s'anima au point de tomber évanouie ; elle ne reprit ses sens que pour s'écrier : *Ergo moriendum* ; il faut donc mourir. C'était un des mots prononcés par Cinq-Mars, jeune, amoureux, plein d'ambition, et condamné à porter sa tête sur le billot fatal, vingt-cinq ans auparavant. Au bout de quelques heures, la reine avait cessé de vivre (10 mai). Sa cousine, la grande chancelière de Lithuanie, madame Sobieska, la femme du grand référendaire Morstyn, les filles de la Visitation qu'elle avait appelées à Warsovie, un médecin de Paris[1], renommé dans la pratique de

[1] « On cherche ici un médecin qui veuille aller en Pologne ; mais on veut

l'astrologie, entouraient leur bienfaitrice mourante. C'était comme une France qui se pressait autour de cette princesse, coupable d'avoir trop regretté, trop chéri la France. Sa mort sembla une délivrance au peuple sur qui elle avait régné vingt-deux ans. On oubliait que son grand cœur avait soutenu la lutte nationale contre l'étranger, et que son heureux génie avait ouvert la Pologne à tous les arts. Grace à elle, l'Occident réservait maintenant pour les Moscovites les noms de Scythes et de barbares. Amie des lettres et des sciences, elle encourageait de ses deniers toutes les entreprises utiles; sa protection s'étendait sur les arts, jusques dans les contrées lointaines. La France avait encore part à ses bienfaits; l'*Astrologia gallica* n'aurait pu voir le jour, ce qui aurait alors paru un grand malheur, si sa main généreuse n'avait donné deux mille écus, somme considérable dans le délabrement surtout des finances de la Pologne, pour élever ce monument aux progrès de la plus haute des sciences, et à la gloire de sa patrie.

(Juin) Casimir, en butte de tous côtés à des tempêtes, restait sans conseil et sans courage. La nouvelle d'imminens périls arriva; les Tartares et les Kosakes, qui avaient été repoussés d'abord, revenaient à la charge avec une nouvelle furie et des forces nouvelles; cette fois les Turcs faisaient décidément leurs dispositions pour envahir la Pologne et la subjuguer. Le roi recourut en vain suivant l'usage aux cours étrangères dont les Polonais ne savaient qu'implorer l'assistance dans tous les périls sans jamais l'obtenir. Louis XIV avait commencé le cours de sa vie guerrière; ennemi pour un moment, de la Grande-Bretagne, et pour toujours de l'Empire, il assujettissait la Flandre. La mort d'Alexandre VII laissait le saint-siége vacant. Venise n'avait les yeux que sur Candie; la prévoyance ambitieuse

» qu'il soit astrologue, chimiste, et qu'il ne saigne guère. Je suis d'avis qu'on » leur en fasse faire tout exprès, si ce n'est qu'on leur en trouve un à la foire » Saint-Germain. »

(*Guy Patin*, lettre 311, 18 avril 1664.)

« Nous avions en Pologne un de nos médecins nommé M. Germain, homme » d'honneur et savant; il y était allé pour la reine, et y a demeuré quelques » années auprès d'elle. Enfin, dès qu'elle est morte, *ex syncope cardiacâ*, il est » revenu à Paris, et il m'a aujourd'hui rendu sa visite, et m'a appris que tout ce » pays-là est bien barbare pour la médecine. Heureux sont ceux qui vivent en » France et y demeurent dans les grandes villes telles que sont Paris et Lyon. » Les autres même sont encore bien grossières. »

(*Ibid.*, lettre 405, octobre 1667.)

d'Alexis se complaisait dans les dangers de la Pologne ; Léopold était plus empressé de donner à son allié une femme qu'une armée. A peine la reine Louise avait le pied dans la tombe qu'une ambassade autrichienne était venue étaler aux yeux du monarque sexagénaire, pour distraire sa douleur et séduire sa légèreté, les mérites divers de la foule accoutumée des archiduchesses.

Le Brandebourg seul promit à la république quelques compagnies. Mais qu'était le secours du grand électeur dans ces extrémités? La Pologne n'avait ni troupes ni finances, et, comme le roi, elle semblait avoir perdu tous ses soutiens. Les héros de la guerre de vingt ans n'étaient plus. Leurs derniers représentans, le vieux Sapiéha, grand hetman de Lithuanie, et le grand hetman de la couronne Potoçki, qu'Henri IV avait compté parmi ses pages, venaient de succomber sous le faix des ans. Michel Paz, qui succéda au premier, ne possédait quelque ascendant et quelque renom que dans le grand-duché. Le prince Démétrius de Wieçnovicz languissait. Jablonowski n'était encore qu'un soldat renommé. « Heureusement, écrivait alors » un contemporain [1], il nous reste Sobieski, seul général au monde » à qui on ne puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui » sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie pour le salut de » son pays, le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa patrie un plus » sûr boulevard que des places fortes et des armées. »

Casimir, pour retrouver lui-même et donner à son pays un appui robuste, réunit au bâton de grand maréchal que Sobieski avait déjà, celui de grand hetman de la couronne. Jamais encore le même citoyen n'avait possédé à la fois ces deux offices, dont l'un est le premier des postes civils, l'autre le premier des postes militaires. Un seul homme devenait ainsi également puissant dans la guerre et dans la paix. Il avait sous sa main le palais, l'administration, l'armée; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir le vainqueur de Slobodisza porté si haut. Si quelqu'un pouvait renverser les Tartares, c'était celui qui avait déjà su les vaincre et les commander.

Sobieski fut arraché, pour sauver son pays, aux douceurs du premier repos que sa vie agitée eût connu jusqu'alors, un repos embelli par l'amour et le mariage (18 juin). Les deux époux se séparèrent, Marie Casimire pour fuir l'invasion et revoir la France, le grand maréchal pour courir à l'ennemi.

[1] *Andreæ Chrysostomi Zaluski* Epistolæ historico-familiares, t. I.

L'invasion fut soudaine et effroyable. Les Kosakes s'élancèrent les premiers, et virent accourir à eux, au cri de religion et de liberté, le paysan de Wolhynie, toujours ardent à écraser ses maîtres. Ils avaient à leur tête un homme moins habile, plus grossier et encore plus féroce que Bogdan Chmielnicki. Sans avoir les mêmes griefs, Doroszenko était plus altéré de sang. Il marquait sa route par une longue traînée d'assassinats et d'incendies; et les Tartares l'aidaient à ne pas laisser ame vivante ni pierre sur pierre. Ils étaient plus de quatre-vingt mille. Toute la maison de Gieray, ayant à sa tête le sultan Galga, c'est ainsi que se nomme le frère du kan de Crimée, conduisait ces hordes terribles. Le kan Adel Gieray avait confié à ses lieutenans l'étendard triangulaire consacré par la foi des peuples, et trois mille janissaires les appuyaient, avant-garde d'une armée de plus de deux cent mille hommes, qui s'assemblaient en grande hâte sur les bords du Danube. Au même instant parut à Warsovie un envoyé Turc qui déclarait la guerre. Achmet Kiuperli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance musulmane depuis long-temps perdue dans des fureurs intestines. La république crut voir fondre sur ses provinces toutes les forces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Moins de dix mille reitres et nationaux demi-nus étaient tout ce que la Pologne avait à opposer à ce débordement de barbares, ou plutôt elle n'avait que Sobieski. Le chanoine Zaluski, que nous verrons un des hommes considérables de son temps, écrivait alors : « Mon oncle, le vice-chancelier de la couronne, s'est écrié à la lec-» ture des dépêches qui annoncent l'invasion des ennemis, et leurs » forces et notre faiblesse, que notre bonne étoile nous avait donné » ce héros, seul capable d'affronter, avec une poignée d'hommes, » des amas d'ennemis. Rien ne peut ébranler ce grand cœur. Le trésor » est vide : ses revenus y suppléent. Nous n'avons pas de troupes, » mais lui seul est une armée. Il grève de dettes son patrimoine pour » acheter des armes, établir des magasins, enrôler des soldats. »

La sédition avait dispersé, autant que la terreur, le peu de troupes à moitié allemandes qui défendaient ses frontières : ce que le nouveau grand hetman en put rallier refusait de marcher au combat s'ils n'étaient payés de leurs arrérages. Ils réclamaient douze millions : l'État ne les avait pas. Sobieski sut leur persuader de se contenter de faibles à-compte avec des hypothèques pour le surplus de leur

créance ; il grossit leurs rangs, à force de sacrifices et de levées à ses frais, rassembla (août) ainsi en quelques semaines vingt mille hommes autour de son étendard, et se portant en avant, il obligea les bandes immenses des assaillans à une marche plus circonspecte et plus lente, par quelques grands coups frappés avec bonheur sur leurs avant-postes. Il courut ensuite à Kaminiek, ravitailla cette place, unique boulevart de la Pologne ; puis se confia, pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

Il avait imaginé de diviser sa faible armée, de lancer sa cavalerie dans des routes convenues sur le front et les ailes des barbares, d'aller droit à eux avec moins de cinq mille hommes, de se ranger pour les laisser passer devant lui, puis de se jeter, comme une victime dévouée, dans le camp de Podhaïce, au milieu de leurs hordes sans nombre. Il compte les obliger ainsi à suspendre leur marche, à ne s'appliquer qu'à le détruire ; et à l'abri des fortifications de son camp comme du sein d'une citadelle, il leur fera une guerre d'extermination où il périra, mais après les avoir épuisés. Ses plans arrivèrent au grand Condé, qui ne les trouva que magnanimes ; il ne croyait point à d'autre succès pour le grand hetman, que celui de mourir quelques jours avant sa patrie. Les Polonais en jugèrent comme le héros de Chantilly. Dès que la troupe se vit éloignée de la cavalerie, jetée sur les derrières de l'ennemi sans espoir de vaincre ni de fuir, séparée de son pays par les lignes profondes du Kosake et du Tartare qui couvraient déjà et la Gallicie, et la petite Pologne, et la Lithuanie, les soldats se soulevèrent. Ils se croyaient trahis ; ils se jugeaient perdus. Sobieski n'eut qu'à passer dans les rangs et parler ; sa singulière magie triompha d'abord de ces terreurs. Ils tombèrent à genoux, virent sans effroi l'ennemi s'arrêter, revenir sur ses pas, marcher à eux pour les écraser. Ils reçurent le choc sans s'émouvoir. Tout en disputant le terrain pied à pied, le grand hetman s'élança dans un défilé (28 septembre), fortifié à l'avance, au milieu duquel les barbares qui le poursuivaient tombèrent par milliers ; après avoir fait un horrible carnage, il s'enferma enfin dans le camp retranché qui l'attendait.

(Octobre) Podhaïce, qu'il avait choisi pour théâtre d'un héroïque sacrifice ou d'un combat fabuleux, est une petite ville forte, patrimoine des Potoçki, à quatorze lieues de Lemberg, sur les frontières du palatinat de Russie. Le siége fut mis aussitôt devant les murailles

par ces bandes immenses. On vit alors ce qu'on a depuis admiré au début des campagnes d'Italie, le chef d'une petite armée répondre aux sommations d'un ennemi sous les pas duquel il semblait devoir être mis en poussière, en le déclarant perdu et menaçant sa tête. Toute la puissance des assaillans vint en effet se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne qui, tout entière en suspens, priait Dieu dans ses temples, et espérait en Sobieski; cette bataille inouïe usa l'immense armée qui avait contre soi des fortifications et du génie, qui avait pour soi le nombre et les conjectures du grand Condé.

Sobieski avait compté que Jean Casimir profiterait de ce laborieux sursis pour réunir la Pospolite, et opposer à l'invasion, après la chute de Podhaïce, le corps entier de la noblesse. Mais Jean Casimir restait sans armée. La noblesse de la grande Pologne, éloignée du théâtre des dangers, ne répondit pas à l'appel de la couronne, parce que la saison des neiges était venue, et que les chevaux pouvaient périr de faim et de misère. La petite Pologne refusa de marcher, parce que la grande déniait ses services à la patrie; et pour punir l'une et l'autre Pologne, en les livrant toutes deux à l'extermination, la Russie Noire déclara qu'elle renonçait à se défendre, qu'elle ouvrirait aux tribus de l'Ukraine et de la Crimée tous les passages. Jamais nation ne s'était ainsi abandonnée elle-même. Par bonheur, elle ne fut pas abandonnée de Sobieski.

(15 octobre) La dix-septième journée du siége de Podhaïce s'était levée. Il sortit des fortifications avec sa faible armée déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchemens. Les divisions de cavalerie, auxquelles, en ouvrant la campagne, il avait donné rendez-vous sous les murs de cette même place pour tel jour, arrivèrent fidèlement au moment convenu. Les paysans du voisinage, las des dévastations des Tartares et frappés d'admiration pour les prodiges qu'accomplissait le grand hetman, accoururent en armes. Les valets, d'ordinaire épars, se rallièrent autour du héros et lui formèrent une seconde armée plus nombreuse, non moins brave que la première. Enfin il fit à Dieu une prière et engagea la bataille. Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces; au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire,

une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour sauver ses débris, demanda la paix. La république était sauvée.

Sobieski n'avait garde de repousser les dispositions pacifiques d'ennemis trop nombreux pour que leur désespoir ne pût encore être terrible. Il changea son compagnon, Stanislas Jablonowski, palatin de Russie, qui avait glorieusement combattu, de traiter avec les barbares. Les négociations furent faciles et promptes. Les Kosakes et les Tartares, n'avaient pu rester en bons termes durant toute une campagne. On savait même que les Zaporogues venaient d'attaquer la Crimée, invasion que la Gazette de France racontait, en donnant les Kosakes de l'embouchure du Borysthène pour des Kalmouks, qui adoraient la toison d'or, ajoutait-on, parce qu'ils habitaient Colchos [1]. Le Sultan Galga conclut une alliance offensive et défensive avec la république qu'il était venu renverser (17 octobre).

Doroszenko fit un traité à part; il promit de se soumettre quelque jour à la couronne, et de restituer à la noblesse les terres qu'elle avait possédées en Ukraine. C'étaient des clauses sur lesquelles on pouvait peu compter; mais elles attestaient l'utile effroi de ses vaincus innombrables; et à peine la paix de Podhaïce était signée, qu'ils se mirent à évacuer (21 octobre), à marches forcées, les palatinats envahis. Les populations fugitives purent rentrer dans leurs domaines. Elles trouvèrent, au lieu où étaient leurs villes, des cadavres, des ruines, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre graces à Dieu des succès de Sobieski. Jean Casimir s'y précipita. Jamais un seul homme n'avait répandu une si vive joie sur tout un peuple.

L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré à la fortune du démenti qu'elle lui avait donné. Toujours en prévenance avec la gloire, Louis XIV voulut, au retour de sa rapide conquête de la Franche-Comté, tenir sur les fonts baptismaux, avec la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, le premier-né du grand maréchal de Pologne. L'enfant auquel Marie d'Arquien donna le jour à Paris sous ces brillans auspices s'appela Jacques comme son grand-père le castellan de Cracovie, et Louis comme le roi de France.

La république ne demeura point en reste d'hommages. L'armée

[1] Gazette du 7 décembre 1667.

de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe ; et lorsque, après avoir suivi pas à pas la retraite des barbares, exterminé leurs maraudeurs, ravitaillé Biala-cerkiew sur le Borysthène, assuré toutes les frontières, Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes des lois, rendre compte à la nation rassemblée en comices des actes de son commandement, la diète se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

(Janvier 1686) Tranquilles du côté de l'étranger, les Polonais mettaient à profit les loisirs que leur accordait la fortune pour s'abandonner sans contrainte à toutes leurs dissensions. Le roi les inquiétait toujours et ne pouvait plus les contenir. Au lieu de se prononcer sur les offres de mariage dont le poursuivait l'Autriche, il s'était borné à étaler à tous les yeux dans son palais les portraits d'archiduchesses que lui avait adressés Léopold; on ne doutait pas que cet hommage, malicieux peut-être, ne cachât une inébranlable fidélité aux intérêts de la cour de France, et aux inspirations de Louise de Gonzague. C'était Louise en effet qui régnait toujours du fond de son tombeau sur l'État et sur son chef. Déjà, on commençait à répandre le bruit de l'abdication prochaine de Jean Casimir, et on voyait dans cette résolution une dernière tentative pour assurer l'élection du prince français, devenu, par son mariage avec la fille d'Anne de Gonzague, neveu de la feue reine. De là, les cris, les fureurs, les confédérations, les rencontres sanglantes. La faction de Lubomirski était pleine de vie; elle siégeait toute-puissante au sein de la chambre des nonces. Dans la haine que lui inspiraient contre la France ces projets d'élection inconstitutionnelle, elle voulait chasser de Warsovie le représentant de Louis XIV; et le roi, le sénat, les hommes sages luttaient avec peine contre les passions acharnées, qui, habilement nourries par l'or de l'empereur, prétendaient envoyer au roi de France ce grand et vain outrage. Le sabre intervenait sans cesse dans les débats, et semblait devoir seul les décider. Tout à coup les discordes cessèrent; on avait appris l'arrivée prochaine du grand maréchal, et tout courut à sa rencontre, la diète, la cour, Warsovie tout entier (1er mars). Les trois Ordres le complimentèrent, et il prit place dans les comices au milieu des bénédictions d'un peuple avide de contempler ce grand homme, de qui la renommée disait qu'il avait en soi autant de vertus que la nature humaine en pouvait réunir [1].

[1] Zal, épître 10.

Enfin il se leva pour rendre le compte qu'il devait à la loi ; et, au milieu d'un religieux silence, il raconta ses travaux avec une simplicité antique. Dédaignant les fleurs dont l'éloquence était alors prodigue, il étonna également par le naturel de son langage qu'on ne savait comment concilier avec sa renommée de savoir, et par le charme singulier de ses paroles qu'on n'avait pas moins de peine à concilier avec ce naturel extraordinaire. C'était la première fois qu'on entendait redire des batailles sans ouïr parler ni de Bellone, ni d'Ajax, ni de l'archange Michel. « Nos succès, dit-il, en terminant » d'une voix émue, témoignent de la puissance et de la bonté de » Dieu. Comment méconnaître la grandeur de celui qui a su, avec » de si faibles moyens, accomplir de tels prodiges ! Il nous a sauvés ; » puisse-t-il nous donner maintemant la modération, la concorde » et la puissance ! »

L'évêque de Culm, vice-chancelier de la couronne, lui répondit au nom de la république, en reportant sur lui une portion des actions de graces qu'il avait élevées vers Dieu ; mais sans imiter son simple langage. Le prélat rappelait que « les monstres font reconnaître Her- » cule, les tempêtes Typhis, les combats Achille, et les occasions la » vertu ; » il célébra longuement « cet autre Apollon facile à louer, en » le nommant plus grand que les grandes choses, non moins grand » que les plus grandes, égal enfin à tout ce qu'il y a de grand sur la » terre [1]. » Les applaudissemens qu'excita le discours d'Olszowski confirmaient ses louanges, et valaient beaucoup mieux.

Les premiers instans d'effusion passés, les partis reprirent leur furie. Les nonces territoriaux poursuivaient dans le malheureux Jean Casimir les souvenirs de Louise de Gonzague. Ce prince, oubliant dans un moment de colère l'usage adopté par les rois des derniers siècles de ne parler du haut du trône que par la bouche d'un chancelier, s'emporta jusqu'à répondre aux cris de la diète : « Si vous êtes » las de moi, je ne le suis pas moins de vous ! » A ces mots, les sabres brillèrent de tous côtés, et la diète fut rompue (7 mars).

Dès lors, Jean Casimir ne fit plus mystère de ses desseins. Il ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la mort de sa compagne. Sans remplir son cœur changeant, cette princesse soutenait son ame.

[1] Facile est Apollinem laudare in quo tot tantaque laudum argumenta sunt, magnis majorem, majoribus non minorem, maximis parem nominando.

Privé de cet appui, il succombait au fardeau de la royauté, Des dégoûts avaient abreuvé d'amertume son long empire; bon et généreux, il se sentait en butte à la haine publique. Sa faible main ne soutenait plus le sceptre que dans le double espoir de le léguer au neveu de Louis XIV, et de faire rentrer, avant de mourir, au sein de l'église catholique, l'église grecque, son antique rivale. Mais le synode rassemblé à Moscou avait trompé son attente; il ne se fiait plus aux promesses d'Alexis, qui mettait sa conversion au prix de la couronne de Pologne, bien résolu à trahir ses promesses plutôt que sa foi; et Casimir se persuadait toujours que si l'élection de son successeur se faisait lui vivant, il aurait assez d'empire pour transmettre au duc d'Enghien l'héritage des Jagellons ses aïeux. Ce malheureux prince croyait que sa retraite devait surprendre et briser tous les cœurs, en même temps qu'il craignait de ne pouvoir rester sur le trône, sans affronter les complots, les révolutions peut-être, et voir briller cette hache dont la faction de Lubomirski avait menacé sa tête. A tant de sollicitudes contraires ajoutons la plus décisive. Dans la tristesse du veuvage, sa conscience s'était ouverte au repentir des nombreuses fautes de sa vie; âgé alors de cinquante neuf ans passés, et fatigué à la fois par les travaux et les plaisirs, il croyait sincèrement qu'une fois dans la retraite, il ne vivrait plus que pour les intérêts du ciel, pour les jouissances de la piété, pour l'amour de son Dieu. Sa passion était maintenant de descendre du trône comme du séjour des voluptés, et du séjour des orages.

Il consulta d'abord toutes les têtes couronnées. Les souverains s'accordèrent à le dissuader. Le pape offrit même à sa conscience tous les remèdes (*medicinas*) propres à la guérir de ses terreurs. Mais sa résolution était bien arrêtée; il convoqua le sénat (12 juin), et les grands apprirent avec effroi sa ferme volonté de résigner la couronne au milieu de l'effervescence générale des esprits. Vainement essayent-ils de fléchir ses déterminations; ils échouent et lui déclarent que la république assemblée peut seule briser son ouvrage, qu'il faut des comices pour rompre les liens qui attachent le prince à ses peuples. En même temps, soit humeur des plans opiniâtres de la couronne, soit ménagement pour le sentiment des masses, ils décrètent que la nouvelle élection ne saurait précéder l'abdication définitive. La Pologne voulait avoir son interrègne.

Au bruit du dessein extraordinaire de Casimir, les esprits furent

saisis d'épouvante. Il semblait que le malheureux monarque eût miné le sol de la Pologne pour la livrer malgré elle au duc d'Enghien. La noblesse monte partout à cheval comme si la patrie était en danger, ou plutôt avec bien plus d'ardeur. Les palatinats se confédèrent; c'était à se croire revenu au temps de la guerre de Lubomirski. Il ne manquait à la faction que son chef et des adversaires. Dans le tumulte, l'évêque de Béziers quitte Warsovie (25 juin), craignant pour son caractère et peut-être pour sa vie. Attentive à ces désordres, l'Europe songeait à en profiter. Tous les princes convoitaient ou l'héritage de Casimir ou ses dépouilles. Les Moscovites surtout armaient à grand bruit. Les Turcs continuaient leurs apprêts immenses; une grande invasion était pressentie. Le sénat remit aux mains de Sobieski le droit royal de convoquer la pospolite; et, tandis que son pays était en feu, il alla sur les frontières s'occuper de le défendre.

(27 août) La diète d'abdication s'assembla, munie, sur tout ce qui regardait la retraite et la pension du roi, d'instructions défiantes, injurieuses, avares. L'irritation des esprits s'aggravait par leur incertitude. La gaieté avait reparu sur le front de Casimir; il partageait ses journées entre le soin des affaires, l'administration de la justice, les plaisirs de la table. On se demandait s'il avait renoncé à ses desseins, ou s'il ne comptait pas être obligé par le vœu public à garder la couronne et mettre sa condescendance au prix de l'adoption du duc d'Enghien pour héritier présomptif du trône. Au milieu de ces doutes, il ouvrit la diète sans trahir sa pensée, donna sa main à baiser aux nonces avec une rare aménité. Des cris pour demander l'abdication s'élevèrent. Les hommes graves firent comprendre l'odieux de ces brutalités; et, malgré une opposition puissante, les nonces se réunirent au sénat dans une tentative officielle que les grands jugeaient bienséant de faire auprès du roi pour le retenir au gouvernail (3 septembre). Mais si la démarche des sénateurs était sincère, les sentimens hostiles de l'ordre équestre, et leur vœu pour un changement de règne n'étaient que trop faciles à démêler dans les louanges prodiguées par le maréchal de l'Ordre à la résolution magnanime dont on semblait vouloir dissuader le prince. Jean Casimir eût-il éprouvé quelques regrets, il aurait compris que se rétracter n'était plus en sa puissance. Au point où les choses étaient venues, il lui fallait descendre du trône où en tomber : il n'aspirait qu'à descendre.

Après s'être complu à prolonger quelques jours l'anxiété publique par un silence plein de mystères, apparemment dans l'espoir que l'élection de son neveu lui serait enfin proposée comme transaction et comme dénouement, il envoya le vice-chancelier déclarer à la diète, inquiète et attentive aussi bien que tout le public, son inflexible volonté. Les débats s'ouvrirent alors sur le revenu qui serait assuré à l'ex-roi; et des menaces, des appels aux armes accueillirent les humbles demandes du dernier représentant des trois dynasties qui avaient régné sur la Pologne. Les nonces, voyant partout des arrière-pensées et des trahisons, faisaient sortir de chacun de leurs soupçons mille outrages pour le vieux monarque. Ses ennemis les plus acharnés lui disputaient maintenant le droit de rompre le lien qui l'unissait à la république, de vouer, disaient-ils, la patrie au veuvage; et pourquoi ces subites tendresses? Pour avoir un prétexte de contester des alimens à son exil. Après dix jours, ces débats cessèrent; une pension de trois cent mille florins fut votée; et Jean Casimir se rendit (16 septembre) au palais de la diète, dans la chambre du sénat où se pressaient, avec toute la noblesse de Warsovie, les flots d'un peuple immense. Là, il prit place sur le trône de ses pères pour la dernière fois, et élevant la voix au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots des officiers de sa maison, il s'exprima ainsi d'un accent haut et ferme [1] :

« Le moment est venu où la dette d'affection paternelle, con-
» tractée envers cette république par ma maison, depuis deux cent
» quatre vingts ans et plus, doit être enfin acquittée. Chargé d'ans,
» épuisé par les travaux de la paix et de la guerre, fatigué des misères
» des vingt et une années qui viennent de s'écouler, votre roi, votre
» père, renonce à ce qui est le plus estimé du monde et remet en
» vos mains la couronne. Polonais, je choisis pour trône le sépulcre,
» et, survivant à mes propres funérailles, je ne me réserve, en
» échange d'un sceptre, que quelques pieds de terre, notre der-
» nière demeure à tous. »

Ici, une vive émotion saisit l'assemblée. Les serviteurs du prince, les grands, les évêques tombèrent à genoux sur les marches de son trône; les nonces étaient touchés de ces dernières paroles du dernier

[1] Ce discours ne se trouve que plus ou moins paraphrasé dans les historiens français. Notre traduction est littérale.

fils des Jagellons. Des larmes roulaient dans tous les yeux ; le bruit des sanglots troubla seul quelques momens cette enceinte, qui avait retenti de tant de violences et de malédictions. Jean Casimir ordonna froidement au grand maréchal de faire sa charge. Sobieski, plus ému qu'un autre, frappa la terre de son bâton d'or ; le silence se rétablit, et le roi continua :

« Puissé-je mériter qu'une fois enseveli dans la terre de ma patrie, entre les cendres de mes aïeux, votre postérité garde ma mémoire, et dise que je fus le premier dans les combats, le dernier dans les retraites et les revers ; que je renonçai aujourd'hui, par passion du bien public, à la grandeur royale, et rendis l'empire à ceux mêmes qui me l'avaient donné, dans l'intérêt de la Pologne ! L'amour du peuple me fit monter sur ce trône par ses libres suffrages ; maintenant mon amour pour la république m'en fait descendre. Beaucoup de mes prédécesseurs transmirent le sceptre à des fils, à des frères. Je rends le mien à cette patrie bien-aimée dont je fus et le fils et le père. Me voici devenu de prince, soldat ; de maître, sujet ; de roi, citoyen. Je cède la place à plus fort et plus jeune que moi, à qui la volonté de Dieu et les libres suffrages de la nation déféreront mon héritage. Plaise au ciel d'inspirer à la république un choix conforme aux intérêts de sa puissance et de sa gloire ! Dans ma solitude, libre de soins, je n'élèverai pas vers le Très-Haut de plus fervente prière.

» Polonais, il ne me reste plus qu'à vous rendre grace à tous de vos services, de vos conseils et de votre dévouement. Si, malgré mes efforts et mes vœux, mon gouvernement a pu faire des mécontens, ce dut être la faute des circonstances, la faute de la destinée. Je les prie de me pardonner... »

Ici, ce fut le roi que sa vive émotion empêcha de poursuivre. Ses forces étaient épuisées ; il donna son cahier au vice-chancelier, qui poursuivit en ses termes :

« De mon côté, je remets toutes les offenses. En vous disant adieu, je vous serre tous sur mon cœur reconnaissant, qui gardera souvenir de vous tant qu'il battra encore. Je vous donne à tous et à chacun ma bénédiction paternelle. Quelles que soient désormais les distances qui me séparent de la Pologne, je ne serai jamais séparé de cœur de cette mère chérie, à laquelle j'ordonnerai que mes cendres soient rendues, pour ne pas reposer ailleurs que dans son sein. »

Il est, pour les partis comme pour les simples hommes, des instans où la conscience reprend ses droits sur eux, où ils connaissent le repentir. Par malheur, ces instans de remords et de sagesse sont rapides. Le discours de Casimir fit une impression plus vive que durable. Les diplomes d'abdication furent lus et signés au milieu d'une douleur sincère. Les deux Ordres saluèrent leur roi d'adieux respectueux et tendres. Puis il monta en voiture, sortit des murs de Warsovie, erra encore une année entière en Pologne, apparemment croyant appuyer de sa présence la candidature du duc d'Enghien, mais suspect et importun à ses sujets, nuisant par ce séjour extraordinaire à ses desseins comme à sa renommée, obligé enfin, par la méfiance publique, à quitter ce royaume de ses aïeux, dont il semblait ainsi n'avoir su toute sa vie ni se contenter, ni jouir, ni se passer.

Enfin, il dit adieu à la Pologne pour aller à Paris, à Évreux, à Nevers reprendre sa première vocation dans les abbayes de Saint-Taurin, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin, que Louis XIV lui avait données. Mais il ne fut cette fois fidèle à Dieu que comme il l'avait été à Louise de Gonzague. Il passa le peu d'années qui lui restaient à vivre, entre la princesse palatine sa belle-sœur, Ninon de Lenclos et la veuve du maréchal de l'Hôpital. La maréchale Marie Mignot obtint surtout ses hommages : femme singulière qui n'aurait pas eu une destinée moins étrange que lui, s'il était vrai que, née blanchisseuse et mariée d'abord à un conseiller au parlement de Grenoble, elle épousa enfin le roi de Pologne. On l'a prétendu; quoi qu'il en soit, il finit par aller mourir, après cinq ans d'abdication, dans son abbaye de Nevers, aux lieux mêmes où Louise de Gonzague avait pris naissance. Nous verrons la nouvelle d'un grand désastre survenu à la Pologne hâter ses derniers instans, qui furent, comme toute sa vie, partagés entre de nobles douleurs, des préoccupations tendres, de tendres regrets et de pieux devoirs.

Ainsi, cette grande et puissante maison de Wasa finit tout entière dans les exils volontaires, comme peu après les Stuarts dans un exil forcé, et peu avant les Ruriks dans les fratricides. La branche cadette et la branche aînée de ce tronc illustre, après tant de chocs et d'orages, mouraient épuisées et stériles loin des trônes paternels. Même dégoût de la puissance avait saisi Christine, jeune alors, sur le trône de Suède usurpé par des crimes, et le vieux Casimir sur le trône de Pologne conservé au prix de tant de misères. L'ambition des der-

niers représentans de Gustave Adolphe et de Sigismond ne demandait plus qu'une cellule dans les cloîtres de France et d'Italie! C'était bien la peine de troubler la paix des nations pendant tant d'années, et de se disputer, au prix de flots de sang, un empire, un titre, une ombre!

LIVRE V.

Suite des travaux de Jean Sobieski et règne de Michel Koributh Wiesnowiecki.

(1668 — 1673.)

(1668) Jean Casimir se trouvait à la fois le dernier des Piasts et le dernier des Jagellons, aussi bien que le dernier des Wasas. Les compétiteurs ne pouvaient manquer de se présenter en foule, quand celui d'entre eux qui serait adopté par la Pologne, semblait devoir compter sur la bonne fortune de commencer une quatrième lignée de rois. Aussi le monde fixa-t-il ses regards sur les assemblées polonaises et leurs factions, à peine distrait de ce spectacle par les grands coups qui signalaient alors, sur les remparts de Candie, fumante depuis vingt-cinq ans, mais libre encore, les derniers efforts de la constance vénitienne, et les stériles prouesses de la valeur française.

L'Europe continuait à jouir des bienfaits d'une paix générale, mais d'une paix grosse de sentimens jaloux, de négociations ennemies, d'apprêts guerriers. Louis XIV commençait à remplir et inquiéter le monde de sa grandeur. On avait vu tour-à-tour, à sa voix, six mille Français, sous la conduite d'un prince de son sang, Beaufort, le Roland de la Fronde, voler au secours de ces ruines de Candie, battues par plus de cent mille hommes; Coligny sauver l'Empire à Saint-Godard; Turenne assister la Hollande contre l'espèce de flibustier qui était alors évêque de Munster; Schomberg assurer, à l'autre extrémité du continent, le triomphe de l'indépendance portugaise, alors que le monarque lui-même, à la tête de ses armées, emportait en deux campagnes la Flandre et la Franche-Comté, sur cette maison d'Autriche qu'il avait protégée en Hongrie, qu'il dépouillait aux rives du Tage, de l'Escaut et du Doubs. Ces entreprises et d'autres encore : le duc de Lorraine réduit à merci, Dunkerque recouvré par

les menaces et l'or, Avignon saisi et Alexandre VII contraint de constater dans Rome même, par une pyramide expiatoire, l'inflexible exigence de la majesté de Louis XIV, les Barbaresques instruits, en même temps que le saint-siége, à respecter le nom français; tant de choses, à la fois profitables et brillantes, s'étaient accomplies en quelques années, et, pour ainsi dire, en pleine paix, sans coûter d'efforts, sans troubler le cours des réformes intérieures; les réformes, puisqu'il faut nommer ainsi ces banqueroutes, ces extorsions fiscales, ces altérations des monnaies, ces violences juridiques par les quelles Colbert procédait à la création de finances prospères, et cet effroyable appareil de supplices, ces recours quotidiens au fouet, à la corde, à la roue, aux bûchers, qui fondaient l'ordre dans l'État, en propageant l'obéissance dans la noblesse et la police dans les cités ! tout cela se passait au bruit de fêtes éclatantes où se déployaient la magnificence du prince et la civilisation croissante des sujets. Rigide dans ses maximes, mais relâché dans ses exemples, portant le faste du trône jusque sur ses désordres, comme sur des priviléges et des attributs du souverain pouvoir, ce dur et superbe despotisme se rendait terrible à l'étranger par sa force, respectable à la nation par son utilité et par sa grandeur. Il se parait, aux yeux des peuples, de toutes les pompes du génie, du plaisir, de la religion, de la gloire. Et tandis qu'au dedans la crainte, inspirée à tous par le maître, la crainte, ressort nouveau du gouvernement chez les Français, pouvait aisément se cacher sous l'admiration pour s'excuser et s'ennoblir, au dehors les légitimes défiances des puissances rivales avaient eu à peine le temps de se produire, au milieu de coups également imposans et rapides. L'ambition de Louis XIV ne s'était manifestée que par éclairs; et comme l'Afrique, la Grèce, l'Allemagne, la Péninsule, la Flandre, l'Italie avaient vu tour-à-tour passer ces foudres, l'Europe en restait moins troublée qu'éblouie. Seule pleine d'ombrages, une chétive république, qui avait eu à conquérir son sol sur l'Océan et ses lois sur la puissante monarchie espagnole, la Hollande, osa prétendre hautement à donner le frein au génie ambitieux du grand roi. La triple alliance fut son ouvrage. Les vengeances s'amassèrent dans les conseils de Saint-Germain; et, les états généraux travaillant dans le monde entier à grouper autour d'eux les jalousies et les résistances, une lutte décisive ne pouvait manquer de mettre en feu le monde.

Trois princes du nom de Charles régnaient alors aux extrémités

de l'Europe; et tous trois, mineurs ou incapables, affaiblissaient leurs États de leur propre faiblesse. Charles XI de Suède n'avait pas encore recueilli l'héritage de Charles Gustave des mains du conseil de régence auquel présidait sa mère. Charles II d'Angleterre répondait à Louis XIV de l'alliance docile de son peuple : il avait corrompu la restauration par ses désordres insolens; il la compromettait par ses entreprises ennemies; il la flétrit et l'énerva par sa dépendance vénale. Charles II d'Espagne n'était qu'un enfant invalide et orgueilleux, et la monarchie espagnole commençait à ressembler à son roi. Le père Nitard, qui régnait sous la reine-mère, en soulevant contre soi la haine publique, achevait d'épuiser, par les agitations d'une guerre civile l'Espagne chancelante et son jeune maître. Cet enfant, souverain de tant de royaumes, ne comptait entre les têtes couronnées que pour la valeur de son testament.

Les États secondaires, la république de Venise, les principautés d'Italie, le Danemarck, les Électorats, étaient dans les intérêts de Louis XIV, ou présentaient peu d'obstacles à son esprit de conquête et de domination. Frédéric-Guillaume, grand homme sur le champ de bataille et dans le cabinet, n'avait que beaucoup de bonne volonté pour contrecarrer l'ambition de la France. Toujours inquiet et souvent capricieux, parce qu'il était faible, orgueilleux et entouré de voisins redoutables, il menaçait tour à tour la Pologne, dont il bravait la détresse, la Suède ou la France dont la force l'irritait. Mais tout son génie ne pouvait suffire à jeter un poids décisif dans la balance des systèmes et des pouvoirs contraires.

Louis XIV n'avait sur les trônes que deux rivaux considérables, le czar Alexis et Léopold. Alexis, séparé du monde policé par l'empire ottoman, la Hongrie et la Pologne, ne pouvait gêner les conseils de France, dans des projets d'envahissement, que si son active politique aplanissait enfin devant lui une de ces grandes barrières. Et Léopold, battu en brèche sur ses frontières de l'est et du midi par les Ottomans, que l'administration du second Kiuperli Ogli rétablissait dans leur vigueur antique, ne pouvait tenir tête à la France s'il ne trouvait, du côté de ses frontières du nord, point d'appui également ferme et sûr. Ainsi la Moscovie, pour prendre son rang entre les puissances européennes, l'Autriche pour garder le sien, la France pour régner, convoitaient également la Pologne; et le czar Alexis, Louis XIV, Léopold, furent, par leurs représentans, les compétiteurs dont les brigues remplirent l'interrègne.

Le czar faisait marcher une armée à l'appui des prétentions qu'il annonçait pour un de ses fils. Quatre-vingt mille hommes, rassemblés sur les confins de la Lithuanie, semblaient poser devant les Polonais l'alternative de l'élire ou de le combattre. Le prince de Condé, ou le duc d'Enghien son fils, le duc d'Enghien, neveu de la feue reine, candidat selon le cœur de Jean Casimir, et recommandé par Jean Sobieski, continuait à réunir les suffrages de la faction de France mutilée par ses longs revers. La faction impériale portait un jeune prince de haute renommée, l'amant d'une archiduchesse, l'héritier d'une maison illustre et malheureuse, le représentant d'une foule de héros chers à l'histoire, et lui-même honoré déjà par des faits d'armes qui promettaient à sa race un grand homme de guerre de plus : c'était Charles de Lorraine, neveu du brave et infortuné duc Charles III, que Louis XIV tenait dépouillé. Charles III avait consenti, par le traité de Montmartre (1662), la cession de son duché, sous la condition que tous les rejetons de sa race seraient élevés au rang de princes du sang de France. Mais ce traité ne laissa pas que de provoquer de vives oppositions. Et tandis que les Vendôme, les Courtenay, les Rohan, les ducs et pairs, le chancelier Séguier protestaient contre la prétention du roi « de faire des princes du sang » sans le concours de la reine, » le jeune Charles, fils du cardinal duc François de Vaudémont-Lorraine, et héritier présomptif du duché, s'était enfui loin de la France, pour ne pas souscrire à cette adoption ruineuse.

La cour impériale recueillit son infortune. A peine âgé de vingt-cinq ans, il avait déjà payé cet asile par de glorieux services contre les Turcs. L'impératrice mère, Éléonore de Gonzague, s'était prise pour lui d'une affection toute maternelle. Elle aimait sa jeunesse, sa mine guerrière, ses faits d'armes, sa piété abondante en pratiques et en aumônes, ses malheurs, sa naissance : une Gonzague lui avait donné le jour. Elle vit avec plaisir sa fille aînée, l'archiduchesse Éléonore, porter à l'illustre aventurier des sentimens plus tendres, sûre que l'amitié de l'empereur, la fortune et son génie le mettraient quelque jour en possession d'un établissement considérable. L'empereur en effet ambitionnait pour lui l'héritage des Jagellons. C'eût été couronner un allié sûr, et bientôt un frère ; le sang d'Autriche, la politique de Vienne, une haine implacable pour la France, auraient régné sur la Pologne.

Étranges complications de la politique ! L'orgueil et l'intérêt de Louis XIV voulaient qu'il portât le duc d'Enghien ou le grand Condé ; l'orgueil et l'intérêt, autant que l'amitié, rendaient désirable à Léopold le succès de Charles de Lorraine. Et l'Empereur abandonne la candidature du prince, né son vassal et devenu son lieutenant ; le roi de France, après tant d'années d'intrigues et d'efforts, abandonne celle de ses neveux.

Louis XIV, impatient d'écraser la Hollande, travaillait sans relâche à déposséder les États-Généraux d'alliances puissantes. Léopold était occupé en Hongrie à exterminer les vieilles libertés de ce royaume, et pour l'accomplissement de ce dessein, il avait besoin de rester en paix du côté de l'occident. Les deux jeunes potentats, depuis leur avènement, semblaient se mesurer de l'œil comme deux antagonistes qui craignent de s'attaquer, et retardent d'heure en heure le combat inévitable. Déjà, ils s'étaient entendus sur une affaire plus grande encore que l'élection de Pologne, l'héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Un traité secret avait d'avance réglé la part que tous deux comptaient prendre dans cette succession qui n'était pas ouverte, qui ne le fut, il faut le dire à leur gloire, que bien des années après. Car, malgré le traité de partage, Charles II vécut, grandit, régna : c'est là un des plus frappans témoignages des progrès qu'avaient faits depuis les temps barbares, les mœurs politiques des têtes couronnées.

Le ministre de la cour impériale, qui avait réglé avec Louis XIV les conditions du partage, décida aussi Léopold à traiter, à l'amiable, des affaires de Pologne. C'était le prince de Lobkowitz, homme d'esprit et de sens, souple, artificieux, aimant peu la guerre, aimant beaucoup la diplomatie, l'ennemi personnel du prince de Lorraine, dont les penchans et les allures lui étaient en tout point contraires, suspect enfin, par la suite, d'un attachement intéressé à la cause de la France, peut-être seulement parce que sa politique pacifique et expectante gênait l'ardeur guerrière du reste de la cour. Dans la question de la succession de Jean Casimir, le premier intérêt de l'Autriche était l'éloignement du prince français, et le premier intérêt de la France, l'éloignement du candidat autrichien ; les deux couronnes étaient d'accord pour redouter également le Moscovite. Le prince de Lobkowitz eut l'art de persuader aux deux monarques d'abandonner leurs protégés naturels, et de réunir tous leurs efforts

contre le czar en les portant de concert sur un prince neutre. Ce fut le duc de Neubourg, de la maison palatine, allié des Jagellon, prince sexagénaire mais puissamment riche, qu'à la grande surprise de l'Europe, les deux maisons rivales portèrent pour leur candidat commun. Louis XIV trouvait, à le soutenir, l'avantage de s'assurer dans le Palatinat et la Bavière, comme dans la Pologne, des alliés considérables; après tout ce qui s'était passé, depuis la levée de bouclier de Lubomirski, il ne comptait plus sur le succès des Condé. Et Léopold espérait que son cabinet réussirait, par cette manœuvre, à repousser les prétentions d'Alexis, sans réussir à détruire les chances favorables du prince de Lorraine.

Ainsi, l'accord officiel des deux cours ne servit qu'à augmenter les sollicitudes et le trouble de la république par l'apparition d'un compétiteur de plus. Le duc de Neubourg se mit sur les rangs à grand bruit, croyant à l'appui sincère des deux puissances prépondérantes, fier du crédit de sa maison dont une branche cadette régnait en Suède, et les branches aînées en Allemagne, confiant dans le souvenir de l'alliance qu'il avait, trente ans auparavant, contractée, à Warsovie même, avec une sœur du grand Wladislas; par-dessus tout, comptant sur l'empire de l'or. La faction de France continua cependant de tenir bon pour le prince français. Elle ne croyait pas aux protestations de la cour de Saint-Germain. Le Lorrain, sans se décourager davantage, délégua le comte de Chavagnac, réfugié français au service de Léopold, et le jésuite Richard son confesseur, pour demander en son nom la couronne. L'appui du clergé était promis à ce prince. Il connaissait les sentimens personnels de l'empereur, et s'assurait que toute la Pologne croirait plaire à Vienne en ne déférant pas aux invitations du comte de Schafgotsch, qui arrivait avec un grand fracas, pour recommander le prince palatin au nom de S. M. impériale. Enfin Alexis, qui se confiait dans les vœux de tous les palatinats soumis à l'église d'Orient, se réjouit de voir des divisions nouvelles au sein du camp catholique, et il espéra plus que jamais dans l'ascendant de ses quatre-vingt mille hommes. Tels étaient les concurrens entre lesquels flottèrent partagées, un an presque entier, les les passions de la Pologne.

(Octobre) La petite noblesse, toujours préoccupée de son inimitié pour les souvenirs de la feue reine, toujours inquiète de l'ascendant de la France, réclama d'abord à grands cris l'expulsion de tous les

ambassadeurs. Les représentans de l'Europe s'éloignèrent, et la diète de convocation, celle qui précède et détermine la réunion des comices extraordinaires, où doit s'accomplir l'élection des rois, fut ouverte (5 novembre). Elle le fut au milieu des chants de triomphe de l'ancienne faction de Lubomirski, encouragée dans ses emportemens par la présence indiscrète de Jean Casimir, qui semblait rester en Pologne pour s'y faire outrager. Les grands voulaient que l'élection fût fixée au mois de février, afin d'avoir, dans cette saison difficile et dispendieuse, un moins nombreux concours. La petite noblesse voulut le mois de mai, et l'obtint. Alors les vivres sont à bas prix, aussi bien que les fourrages; et puis, c'était prolonger de quelques mois la violente liberté de l'interrègne.

Ces défaites annonçaient assez aux sénateurs que tous leurs efforts pour porter la couronne au front d'un prince français seraient impuissans. L'électeur de Brandebourg, en profitant de l'anarchie où la république était plongée, pour envahir sans prétexte la ville de Draheim, indiquait trop bien ce que seraient pour la Pologne ces voisins ambitieux, naguère des cliens et des vassaux; c'était indisposer l'ordre équestre tout entier contre les princes allemands. Il compromit ainsi les intérêts de Neubourg qu'il recommandait; et le père Richard, confesseur de Charles de Lorraine, ne compromit pas moins les intérêts de son maître, en demeurant, malgré le vœu de la république, caché dans Warsovie pour y prolonger et y étendre ses intrigues. Dans ces mécontentemens, des propositions d'élever au trône un Piast, c'est-à-dire un citoyen polonais, se firent jour au milieu des diétines; les armemens de quelques grands seigneurs donnaient à penser qu'ils n'étaient pas loin de songer au rang suprême. Ç'auraient été des combinaisons et des discordes de plus.

En ce moment, madame Sobieska revenait de France. Elle avait quitté sa patrie, tandis que l'une de ses sœurs, fille d'honneur de la reine, allait épouser au Louvre Gaston de Béthune, petit-neveu du grand Sully (décembre). Si la grande maréchale de Pologne ne resta point pour assister aux fêtes royales du mariage, c'est qu'apparemment un instinct ambitieux la rappelait au milieu des fonctions et des intrigues du sein desquelles allait sortir un roi. Ce vœu : un Piast! un Piast! avait frappé son oreille à son débarquement sur la plage de Dantzick; son cœur lui dit que cette couronne flottante ne pouvait manquer de se fixer au front du plus digne, et elle profita de ce que le grand ma-

promesses de leurs maîtres. On vit l'assemblée souveraine donner audience tour-à-tour au nonce apostolique et à l'envoyé du kan des Tartares, à un ministre anglais et au représentant de la Porte Ottomane. L'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de Louis XIV, refusa de paraître, indigné de l'outrage que l'ordre équestre avait osé envoyer à un prince du sang de France. Neubourg fut recommandé par la Suède, le Brandebourg, l'Angleterre, tous les Électeurs, l'empereur enfin. Il paraissait avoir ainsi l'assentiment de toutes les couronnes, et son plus solide appui peut-être était une brochure éloquente de Leibnitz, qui annonçait, à vingt-deux ans, par ce plaidoyer politique, ce qu'il serait un jour. Son envoyé promettait un an de solde à l'armée, la construction de forteresses, d'écoles, de monumens, l'entretien de deux cents gentilshommes à l'étranger. Lorraine, moins riche, ne promettait guère qu'un pont de pierre sur la Vistule; mais il offrait de disputer la couronne l'épée à la main. Cette proposition fut transmise aux comices par le père Riquet de la société de Jésus, qui porta la parole pour le comte de Chavagnac, incapable de s'exprimer en latin. Le discours du religieux fut trouvé très-beau. Un rayon de soleil, qui éclaira la plaine pendant cette harangue belliqueuse, parut au grand nombre une sanction et, en quelque sorte, un jugement de Dieu.

Le czar Alexis, malgré ses quatre-vingt mille hommes, n'avait point trouvé crédit dans les comices. La petite noblesse du grand-duché de Lithuanie et des autres palatinats grecs n'était pas assez forte pour soutenir ses prétentions contre le cri du clergé latin et l'or des couronnes. La lutte restait donc engagée entre Neubourg et Lorraine. La faction de France presque entière était devenue palatine. Les Leczinski, les Denhoff, les Jablonowski, l'archevêque Interroi, Sobieski, la plupart des grands, ne pouvant plus espérer Condé, portèrent leur influence du côté de l'allié de Louis XIV. Toutefois, le prince bavarois avait moins de chance que n'aurait eu le vainqueur de Rocroy ou son fils. La faction s'était divisée. Les Paz, quelques Radziwill, d'autres seigneurs, engagèrent leur foi à l'Autriche, qui criait pour Neubourg et payait pour Lorraine. Le sang ruisselait à flots sous les deux bannières dans le champ électoral, et tandis que les hommes essayaient de fixer à coups de sabre les destins de la patrie, les femmes de haut rang, madame Paz, Eugénie de Mailly, qui tenait pour Lorraine, madame Sobieska qui flottait, la princesse

Jean Sobieski fit son entrée à son tour, et, résolu à remplir sa charge, à maintenir l'ordre envers et contre tous, il se présenta à la tête de son armée; la république lui assigna pour demeure le palais de Wiasdowa, où sa femme eut le plaisir de faire admirer une magnificence royale. Le choix des juges qui devaient composer le tribunal souverain du grand maréchal lui fut abandonné; et sa verge inflexible rétablit un moment l'empire des lois au milieu de cette anarchie. Il fit sentir d'abord son autorité aux ministres étrangers dont le sénat venait d'autoriser le retour. A l'exemple des grands seigneurs polonais, les représentans des couronnes se faisaient honneur d'une multitude de domestiques armés. L'ambassadeur d'Alexis n'avait pas moins de six cents boyards à sa suite. Tous ces aventuriers, champions obligés des intérêts de leurs maîtres, ajoutaient, par leurs combats, l'image d'une guerre étrangère à la guerre civile, qui désolait de toutes parts Warsovie.

(2 mai) La diète s'était réunie enfin; son premier acte fut de casser la procédure suivie contre Lubomirski. Les emportemens qu'annonçait ce début ne se firent pas attendre. Le champ électoral ressemblait à un champ de bataille, moins l'ordre et la discipline. Les grands, avec leurs troupes d'ordonnance, et l'ordre équestre, tout entier à cheval, semblaient deux armées toujours prêtes à en venir aux mains.

Cinq semaines s'écoulèrent en provocations sanguinaires, en chocs homicides, en fureurs inutiles. A la fin, la petite noblesse se précipite sur la salle des délibérations du sénat, l'assiége de ses flots irrités, et demande à grands cris que l'exclusion soit donnée au prince de Condé (11 juin). Le cliquetis des armes ne suffisait plus à leur rage; le pistolet à la main, ils menacèrent l'ordre entier des sénateurs d'extermination. Les palatins, les évêques entendirent les balles siffler sur leurs têtes. Quelques-uns périrent. Le grand maréchal se leva. Il voulut faire parler les lois; il fit parler son autorité, parler sa gloire. Mais les furieux, gorgés de vin par les émissaires de Léopold, ne reconnaissaient plus cette voix respectée, et le primat du royaume, Prazmowski, après avoir lutté contre les cris de la faction, prononça enfin, sans nommer Condé, le simple mot; « j'exclus. »

Cette victoire obtenue, le champ restait libre aux autres compétiteurs. Les ambassadeurs vinrent entretenir la diète du vœu et des

les palatinats n'étaient pas tous réunis au champ électoral, que l'archevêque de Gnesne, le grand maréchal de la couronne, le maréchal de l'ordre équestre Potoçki, enfin tous les dignitaires de la république, et aussi tous les chefs du parti français, n'avaient point paru, le cri inattendu, un Piast, un Piast! part du milieu des lignes de Calish. Un sous-chambellan de ce palatinat, ami de madame Sobieska, le palatin de Podolie, et Jablonowski qu'elle domine tout, les premiers, lancé cette motion imprévue. Un autre seigneur, Opalinski, propose aussitôt le jeune Michel Wieçnowieçki, gentilhomme pauvre, inconnu, valétudinaire, sans talens enfin, et sans services, comme sans renommée; il le propose, suivant toute apparence, pour épuiser sur un candidat obscur les premiers dissentimens [1]. Mais rien n'égale la sagacité des masses; la petite noblesse démêle dans cette proposition un complot de ceux de France, et ne pouvant mieux punir leur vote indiscret qu'en le prenant au sérieux, elle s'assemble à la hâte, sous la présidence d'un Lubomirski en l'absence des grandes charges, et l'ordre équestre tout entier se met à remplir les airs de l'acclamation décisive : Vive le roi Michel Koributh Wieçnowieçki! On se regarde, on s'étonne. Les sénateurs accourent. A mesure qu'ils se présentent dans la plaine, des coups de sabre, des outrages, des huées les accueillent. On les oblige de redire le cri d'inauguration. Le grand hetman de Lithuanie, Michel Paz, le répète avec ardeur, moins satisfait de voir le trône ouvert à l'un de ses parens que fermé à son illustre rival, au grand hetman de la Pologne. Cette satisfaction jalouse gagne les cœurs de quelques palatins; ils recueillent les voix. D'escadrons en escadrons courent les houras joyeux en l'honneur de Michel Koributh Wieçnowieçki. En moins de deux heures, ce Michel est roi.

Fils du brave et cruel prince Jérémie, l'élu de la Pologne aurait pu avoir pour recommandation la grandeur de sa naissance. Il descendait de Koributh, frère du roi Jagellon, et un moment porté lui-même par la fortune sur le trône de Bohême. La mémoire de Jérémie était restée chère à l'ordre équestre, par son zèle furieux contre les hérétiques, les Grecs, les Kosakes. Mais l'humble existence

[1] Le docteur Connor rapporte que l'ambassadeur anglais Yard lui avait dit tenir directement des palatins, auteurs de cette élection, qu'ils n'avaient proposé Wieçnowieçki que pour introduire un Piast et présenter ensuite un plus digne roi. (*Descr. of Pol. letter* 8.)

de Michel avait tenu son extraction en oubli : il était parvenu, à force de nullité personnelle, à étendre sur son berceau même le voile de sa propre obscurité. On pensa si peu, par cette élection, rendre hommage au sang de Gidimin, que c'étaient les palatinats de Lithuanie qui hésitaient le plus à répéter le cri des deux Pologues. Ce que la petite noblesse accueillit en lui avec transport, ce fut une vie que ne recommandaient ni les richesses, ni les charges, ni le talent, ni la gloire. On apprenait ainsi que le système électif n'avait pas même, sur l'ordre héréditaire, l'avantage de préserver les États du règne de la médiocrité.

Les guerres des Kosaks, si follement provoquées, avaient ruiné la maison de Wieçnowieçki. Le jeune Michel ne vécut que d'une pension de six mille livres qu'il tenait de la reine Louise de Gonzague. Toute son ambition avait été d'obtenir dans la maison de l'une des archiduchesses d'Autriche une clef de chambellan. Il comptait déjà trente ans, et nul fait d'armes n'avait honoré son courage. Son corps débile ne se fût pas plié aux travaux de la guerre. Les plaisirs de la table, les satisfactions d'un appétit monstrueux, faisaient toutes ses jouissances. L'étude de l'italien et du français, langues qu'il entendait assez bien, pour les avoir apprises à la suite de sa bienfaitrice, était toute son illustration. Au bruit d'un tel choix, Casimir s'écria : « Quoi ! ils ont couronné ce pauvre homme ! » Lui-même eut la droiture de s'étonner de son élévation, d'en rougir, même d'en pleurer. Il se cachait, comme Claude, pour dérober sa tête à ce fatal honneur. Quand on l'eut trouvé dans la foule des électeurs du palatinat de Sandomir, qu'on l'eut mis sur un char, traîné au milieu des comices, salué de génuflexions et de houras unanimes, il ne douta point que ce ne fût une raillerie, et que ses concitoyens ne se jouassent de lui. On le contraignit enfin à rester couvert devant la nation découverte et inclinée. Alors il pleura : unique éloge que cette ombre de roi dût mériter.

Le *liberum veto* fut sur le point de rendre un service à la Pologne, en évitant à la diète cette honte, à la république cette calamité. Quelques coups de sabre firent justice des oppositions. Les Zamoyski voulurent peu après protester contre son avènement. Fils du premier lit du vaillant Jean de Zamoysce, ils étaient en procès alors avec leur tante la princesse Griselda Wieçnowieçka, qui s'était emparée de leur héritage : cependant les menaces les ramenèrent ; Sobieski

apporta aussi son suffrage, pour ne pas prolonger les malheurs de la patrie. La force obligea le primat Prazmowski à proclamer solennellement le nouveau monarque, et les mathématiciens se mirent à prédire de longues prospérités au nouveau règne. L'ordre équestre assura qu'un aigle blanc avait plané sur la tête du *peuple électeur*, et qu'une colombe avait ombragé de ses ailes le prince élu.

Beaucoup de gens de bonne foi crurent en effet à une grace d'en haut, en voyant accomplie en quelques momens, sans effusion de sang, sans brigues, sans recommandation des couronnes, cette élection singulière. L'adulation ne s'en tint pas au miracle (6 juillet). Le palatin de Culm, en remettant à Koributh, au nom des comices, le diplome de sa promotion au rang suprême, déclara que le jeune monarque laissait bien loin derrière soi les plus braves et les plus habiles des Boleslas, des Casimirs, des Wladislas; les orateurs officiels l'appelèrent la rosée du ciel, le soleil levant de la république, et, ces solennités accomplies, il régna..... ou plutôt par lui régnèrent *la discorde*, l'anarchie, la guerre, la désolation, tous les fléaux enfin suspendus depuis des siècles sur la Pologne.

A peine revenu de son étonnement, et contraint de prendre au sérieux sa grandeur, le malheureux Koributh se précipita de l'excès de l'humilité dans celui de l'orgueil. A ce faîte des honneurs et de la puissance, la tête tourne quelquefois à plus forts que lui. La royauté ne lui suffit plus; il lui fallait la tyrannie. Il ne se soumit à jurer les *pacta conventa* qu'avec une restriction mentale dont il ne tarda point à se vanter; tous les obstacles irritaient déjà ce fantôme, et il comptait pour des obstacles les talens, la vertu, la gloire. Sobieski surtout le gêna : roi obscur, parvenu incapable, il s'aperçut tout d'abord qu'il n'était pas le citoyen le plus grand de la république; son ame, aussi peu élevée que son génie, se prit d'une haine violente pour un sujet à la fois plus glorieux et plus puissant que lui. Cette haine est tout son règne; il ne vécut que pour faire du mal au grand maréchal, au grand hetman de la couronne, et tous les coups qu'il voulut porter à son illustre lieutenant retombèrent sur leur commune patrie.

Déjà des démêlés de famille avaient, depuis long-temps, divisé la princesse Griselda Zamoyska Wieçnowieçka et la maison de Sobieski. Le prince Démétrius, second hetman de la couronne, s'était fait, suivant l'usage, l'ennemi personnel de son supérieur. Son cousin devenu roi, il espéra écraser le grand hetman. Les mêmes sentimens,

les mêmes rivalités rallièrent autour du nouveau monarque la maison entière des Paz. Michel, celui d'entre eux que ses services avaient élevé au poste de chef des armées de la Lithuanie, était, comme il arrivait toujours, en guerre ouverte avec le chef des armées polonaises. Il ne supportait pas sans douleur le spectacle de l'éclat qui environnait son collègue ; ses frères, ses parens, depuis les débuts de Sobieski dans les comices où Jean Casimir fut élu, étaient entrés dans tous ses ressentimens contre le héros de la Pologne. Inquiets de voir leur ennemi arriver au trône, ils avaient vivement embrassé la proposition d'y élever l'obscur Wieçnowieçki : ils pouvaient, à bon droit, le regarder comme leur créature. En possession de toutes les charges importantes de la Lithuanie, de l'évêché de Wilna, du palatinat de Troko, de la starostie de Samogitie, enfin du bâton de guerre et des sceaux du grand-duché, ils apportaient à Koributh le secours de leur vaste crédit. Christophe Paz, le grand chancelier, homme d'expérience, ministre habile, s'empara du nouveau règne et l'asservit. Une haine, une jalousie communes, servirent de lien entre le trône, le prince Démétrius et les ambitieux Lithuaniens. Ordre de choses étrange que celui où l'envie pouvait réunir dans les mêmes complots, contre un grand citoyen, ses inférieurs, ses collègues et son roi !

Cependant, au milieu de la surprise générale de l'avènement, quand tout le monde se demandait qui avait fait un semblable choix, et que la petite noblesse l'imputait au Ciel pour n'en pas répondre, les grands, que cette élection blessait comme un revers personnel et comme une calamité publique, s'étaient groupés autour du primat et de Sobieski pour détrôner Michel. Le primat Prazmowski, homme ardent, dont le pouvoir, dans l'interrègne et dans les comices, avait été violemment méconnu, voulait prendre à tout prix sa revanche en renversant le misérable maître qu'une élection illégale lui avait donné. C'était livrer la patrie aux hasards de la guerre civile : Sobieski s'y opposa. Mais, dans cette malheureuse Pologne, les affaires publiques et les intérêts privés se tenaient de si près que la guerre civile avait été sur le point d'éclater pour une querelle de quelques grands entre eux.

Le prince Michel Radziwill avait reçu de Jean Casimir le bâton de grand maréchal de la Lithuanie. L'ambitieux Michel Paz prétendait à cette charge de plus; il voulut en dépouiller l'illustre possesseur. Radziwill était uni à la duchesse veuve d'Ostrog, sœur de Sobieski : les grands embrassèrent sa querelle; la petite noblesse prit aussitôt fait

et cause pour Michel Paz. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine ; toute la Pologne était là sous les armes. On avait évité les déchiremens dans la question de la royauté, on les retrouvait pour une dispute de deux seigneurs. Sobieski intervint ; il déclara qu'abandonner à la fois son beau-frère et la justice n'était pas en sa puissance, qu'il tirerait enfin du fourreau son épée patiente, et l'on vit alors ce qu'il aurait pu faire : à l'instant, le parti des Paz fléchit ; le prince Radziwill resta en possession de ses honneurs ; et, fatigué du spectacle des discordes auxquelles il voyait la Pologne livrée pour long-temps, Sobieski s'enfuit vers de plus dignes champs de bataille, à la tête de son armée.

Les Kosakes désolaient de leurs incursions les provinces frontières. La Pologne avait oublié la naissance de Michel : l'Ukraine en gardait la mémoire ; le fils du prince Jérémie sur le trône leur parut une insulte, une menace vivante et une perpétuelle hostilité. Le terrible Dorosenko profita des divisions de la république pour exercer ses fureurs : tels étaient ses ravages, que le prix courant d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé, dans les marchés des Tartares, à une prise de tabac. Le grand maréchal s'occupa de réunir une armée (août), de châtier ces courses, de rappeler aux Kosakes la terreur de son nom, et il ne s'éloigna un moment de ses tentes que pour aller à Cracovie relever par son concours l'inauguration de Koributh (septembre). Les Paz, Démétrius, les Lubomirski, toujours liés d'intérêts avec la petite noblesse, le vice-chancelier Olzowski engagé aussi dans cette faction, s'étaient seuls rendus, avec le peuple des nobles, à l'appel de Wiençnowieçki. Prazmowski ne se résolut à faire le sacre que pour ne pas créer un précédent en faveur des prétentions de l'évêque de Cracovie (29 septembre). Tous les grands se tenaient obstinément à l'écart. Aucune femme, si ce n'est la grande chancelière de Lithuanie, ne para ces fêtes de sa présence. Pour ne pas tremper dans les déchiremens de la république, Sobieski vint porter le sceptre devant ce roi qui allait si mal le tenir.

Madame Sobieska, ses amis dévoués, entre autres Jablonowski, dont le zèle s'affligeait de n'avoir pu, en demandant un Piast, arriver à proposer pour roi le vainqueur de Slobodysza et de Podhaïce, quelques esprits sages, qui auraient voulu réconcilier les factions, profitèrent de la démarche magnanime du grand maréchal, pour

essayer de rétablir la concorde entre le roi et lui. Ils espéraient déterminer l'alliance de Michel avec la belle duchesse d'Ostrog, fille de la princesse Sobieska Radziwill. Mais d'autres desseins préoccupaient l'orgueilleuse Griselda Wieçnowieçka, et son fils, et la nouvelle cour. Le cri qui avait fait un roi de Koributh retentissait, pour ainsi dire, encore, que déjà le comte de Schafgotsh, ministre de l'empereur, s'était précipité dans l'intimité de l'heureux Wieçnowieçki pour lui offrir la main de la sœur aînée de son maître. La maison d'Autriche a toujours des archiduchesses en réserve pour tous les potentats, soit princes, gentilshommes ou soldats heureux. Celui-ci n'avait pu parvenir à être chambellan de la princesse qu'on lui proposait pour compagne : c'était Éléonore. Elle se dévoua sans peine aux projets de Léopold; le maladif et inglorieux époux qu'on lui présentait était roi ; le brillant duc de Lorraine avait été malheureux dans son ambition : il était juste qu'il fût aussi trompé dans ses amours.

Mais la Pologne n'était pas aussi facile à séduire qu'Éléonore. La maison d'Autriche avait toujours été profondément impopulaire dans la république. Nul prince de son sang n'avait jamais pu arriver au trône, et on attribuait aux mariages de Sigismond Wasa avec des archiduchesses l'entêtement despotique de ce déplorable règne. Plus les Paz pressaient cette alliance pour donner du relief et, au besoin, un appui à leur ombre de roi, plus les grands criaient que ce serait la ruine des libertés publiques : la petite noblesse déconcertée ne savait que répondre à des plaintes qui partaient aussi de ses rangs d'un bout du royaume à l'autre.

Déjà l'influence de la politique autrichienne se faisait sentir dans les conseils de Michel. Il se jouait décidément des *pacta conventa*. N'avait-il pas déclaré à Prazmowski lui-même, au prélat dont la main ennemie venait d'épancher l'huile sainte sur son front, qu'il ne se croyait pas tenu de garder envers les hérétiques ses sermens protecteurs? N'avait-il pas aussi, malgré le vœu formel de la constitution, disposé des charges vacantes avant d'être sacré? Quelques starosties restaient encore; la diète de couronnement le prie de les réserver pour les seigneurs polonais réfugiés de l'Ukraine, comme lui dépouillés, par le triomphe de la nation Kosake, de leurs champs paternels : dès le lendemain, il les distribue à ses favoris! Dans le même moment, il acceptait l'ordre de la Toison d'or, que le grand Étienne Batori dédaigna, et il se parait de ses insignes en prêtant le serment ordinaire des

chevaliers : misérable roi qui oubliait à la fois ce qu'il devait aux libertés publiques et ce qu'il devait à la royauté ! Un cri d'indignation s'éleva contre les influences auxquelles toutes ces transgressions étaient imputées, et une considération plus décisive vint fortifier l'opposition universelle que le mariage provoquait.

Au milieu des fêtes du couronnement arriva la nouvelle de la chute de Candie. Après vingt-cinq années de combats, trois d'un siége régulier, la mort de cent mille Ottomans, et des prodiges de constance, cette place était tombée au pouvoir de Mahomet IV (2 septembre). Des volontaires français, sous la conduite du duc de la Feuillade, le jeune et vaillant comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier de Vendôme, depuis grand prieur de France, qui n'avait pas quinze ans, le chevalier d'Harcourt, d'autres princes des maisons de Lorraine et de Bouillon, des Lusignan, des Dampierre, des Beauvau, des Colbert, des Castellane, le maréchal de Bellefonds, le marquis de la Mothe Fénélon et ses deux fils, le jeune Sévigné, s'étaient jetés dans la place; beaucoup périrent. Après eux, Beaufort trouva, dans les ouvrages avancés des Turcs, une mort qu'il avait cherchée tant de fois dans les guerres civiles, dans les guerres étrangères, dans les combats singuliers, sur toutes les mers. Avec ce brave prince, qui avait été le roi des halles de Paris, qui n'était plus que le docile lieutenant de Louis XIV, tombèrent une foule de nobles, et la compagnie presque tout entière des mousquetaires de la maison du roi, qui avait compté dans ses rangs Jean Sobieski. Le duc de Navailles prit seul le commandement. Des conflits d'autorité, ou peut-être le sentiment de son impuissance à défendre une place qui n'avait pour remparts que des décombres, pour garnison que des squelettes mutilés, le déterminèrent à faire voile pour la France. Les Maltais, les Génois, tous s'enfuirent. Des étrangers, des Français il ne resta que Montbrun de Saint-André : son habile courage ne suffisait plus. Le grand François Morosini, qui avait illustré le nom vénitien par cette défense admirable qu'on appela une guerre de géans, fut contraint de songer à la couronner par une honorable transaction. Il lui en coûtait plus de traiter que de mourir. Mais ce sacrifice était plus utile à la république, et il fit mieux que capituler. Il prit sur soi, sans autorisation du sénat, de pacifier l'Orient, espérant pouvoir faire payer, au prix de conditions glorieuses, les ruines qu'il allait livrer. Achmet Kiuperli, heureux de mettre à fin la laborieuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs échouaient depuis

tant d'années, fit à son adversaire un pont d'or; une paix définitive fut conclue, et Candie passa au pouvoir des barbares.

Quelques restes de soldats, de colons vénitiens, s'embarquèrent tout sanglans pour l'Italie. Les Grecs d'Idoménée, que les gazettes du temps appellent simplement les naturels du pays, les Grecs se retirèrent dans les hauts lieux, invaincus et libres. Le grand visir épuisa ses efforts pour les rappeler dans les villes ouvertes et dans les plaines, en interdisant à ces courages indomptés l'accès des places fortes. Les promesses échouèrent comme les menaces; ils s'obstinèrent à tenir cachés, dans ces montagnes poétiques où se cacha l'enfance des dieux de leurs pères, leur vieille nation, ses adversités, ses espérances et ses autels. Le calme renaquit sur les mers. Tranquille du côté de cette citadelle chrétienne, qui inquiétait auparavant l'islamisme dans ses possessions d'Europe, d'Afrique et d'Asie, que trois Bourbons avaient défendue, la puissance ottomane tourna toutes ses vues vers l'Occident et le Nord. Venise seule, épuisée par la guerre et rassurée par sa paix récente, Venise respira. La chrétienté se sentit tout entière menacée.

Le coup était si cruel, le danger si prochain, que Clément IX (Jules Respigliosi), l'un des plus dignes pontifes qui aient honoré la chaire apostolique, en mourut de douleur. Les conseils de Vienne et la diète de Cracovie s'en émurent (octobre). Mais Léopold pressa plus vivement le mariage qui lui promettait l'alliance de la république polonaise. La Pologne au contraire s'alarma davantage de liens qui semblaient devoir l'enchaîner à la fortune de l'Empire, et pouvaient même attirer sur elle seule la colère de l'Ottoman. Les grands et les nonces de l'ordre équestre s'agitèrent. Louis XIV envoya à leur aide l'habile M. de Lionne, son ministre, qui n'avait pas encore entrepris une négociation où il n'eût réussi (24 octobre). Cette fois, ses graces et son esprit échouèrent devant la résolution intéressée de Michel. Michel avait besoin de compter sur les secours d'un voisin puissant pour le maintenir contre l'irritation croissante des partis. La diète était pleine d'orages; lui-même traînait toutes les affaires en longueur, pour arriver au terme des six semaines sans que son mariage et le procès des Zamoyski eussent occupé l'assemblée. Tout à coup, un nommé Olizar la rompit. C'était la première fois que la diète de couronnement expirait dans les déchiremens du *liberum veto* (12 novembre).

Aussitôt le roi, les grands, l'ordre équestre de s'imputer à l'envi ce coup d'État ; la noblesse de courir aux armes dans les palatinats ; l'armée de se confédérer ; tout devient confusion et anarchie. Plus épouvanté que jamais, Michel se jette tout entier dans les bras de l'Autriche (décembre). Il précipite le mariage sans avoir l'indispensable aveu du sénat. Le vice-chancelier Olzowski va chercher à Vienne l'archiduchesse, et ne peut lui porter les présens d'un époux, faute d'avoir pu obtenir quelques bijoux à crédit chez les juifs de Warsovie (janvier 1670). Les rigueurs de l'hiver n'effraient pas Éléonore ; une débacle même, qui emporte le pont du Danube, n'arrête point l'amante du duc de Lorraine, impatiente de voler vers l'époux couronné qui l'attend. Elle passe le fleuve sur les glaces, manque périr, fait jusqu'à dix lieues par jour, traîne des régimens après soi pour intimider la noblesse qu'on disait résolue à la repousser, arrive enfin sur le seuil de la république polonaise, au monastère de Czentochowa, fameux en miracles (27 février). Des miracles, le plus grand était la fortune de Michel. L'heureux monarque est accouru sur cette extrême frontière. Il y reçoit Éléonore. Le lendemain (28 février), elle est reine de Pologne, et à la pointe du jour, son royal époux part en poste pour aller assister à l'ouverture de la diète de Warsovie, et braver les assauts d'une opposition désormais tardive et inutile (5 mars).

Le vice-chancelier Olzowski s'était retiré dans son évêché de Culm ; il n'osa point affronter les comices. Tous les grands se tenaient loin de la capitale, refusant de reconnaître cette reine qui leur était imposée, sans l'assentiment de la république, par une violation des *pacta conventa* ; ils armaient à grand bruit pour venger la querelle des lois. Les nonces, qui avaient été élus dans l'esprit de la haute noblesse, parce que son action était grande sur les diétines, et que Michel, par ses fautes, lui prêtait des forces, les nonces répondaient par leurs cris aux cris des sénateurs absens. Les Paz, leurs Lithuaniens et l'or de l'Autriche, luttaient seuls contre l'indignation générale. Sous les yeux de Michel, un nonce royaliste eut le bras emporté d'un coup de sabre, en pleine diète, par un de ses adversaires. Le revenu de la reine ne put être fixé. On parlait tout haut de chasser le roi.

Au milieu de ces désordres, la Pologne avait une invasion furieuse des Kosakes à repousser, sans presque s'en apercevoir, grâce à un grand homme, qui réunissait, avec quelques poignées de soldats, allemands pour la plupart, et mal armés, mal nourris, mal vêtus, plus mal payés,

à diviser l'ennemi, le battre, le rejeter au-delà du Dniester. C'était toujours Sobieski. Le roi était obligé de lui écrire pour le remercier de ses immenses services, au nom de la république; et on se demande si ce fut une intention malicieuse du ministre tenant la plume, ou une naïve confession de Michel, qui glissa dans la dépêche royale cette louange singulière, que « l'envie elle-même était réduite à re-» connaître qu'après Dieu, c'était lui seul, chef d'une si faible armée, » à qui la Pologne devait encore une fois son salut. »

(Avril 1670) Le grand maréchal voulait qu'on se hâtât de profiter de ses victoires pour pacifier l'Ukraine par des concessions. Conseillé par l'Autriche, et fidèle aux souvenirs de sa famille, le roi embrassa le parti de l'entêtement et de la fierté. La diète aurait prononcé entre les deux opinions; Michel la fit dissoudre (17 avril), comme toutes les précédentes, à l'aide du *liberum veto*, et les Kosakes appelèrent à leur secours une puissance formidable.

La nation kosake, inquiète et belliqueuse comme la Pologne, comme elle mal régie et mal bornée, luttait en vain contre l'influence fatale qui la vouait à la servitude. Bogdan avait su la maintenir indépendante; il ne put la constituer. Libre par lui du joug de la Pologne, elle retrouva, après lui, le danger de l'esclavage dans l'alliance du Moscovite, secoua ces liens menaçans, et se mit à chercher de tous côtés une main qui fût secourable sans être pesante. Ainsi faisaient inutilement, depuis tant de siècles, les Moldaves, les Walaques, les Transylvans, les Serviens, tous ces frêles débris de la domination slavonne. Les Kosakes du Don, sous la conduite de Stefan Bazin, s'étaient jetés en furieux sur l'empire des czars, avaient envahi ses provinces orientales, asservi les rivages de la mer Caspienne, menacé, sur tous les chemins de Moscou, la fortune d'Alexis, et sauvé ainsi la Pologne des vengeances que méditait ce prince après l'élection de Koributh. Les Kosakes de l'Ukraine n'étaient pas éloignés de traiter avec la république. Sobieski savait à la fois les vaincre et les apaiser. Mais, repoussé par Wiençowiecki et menacé par les armes de son lieutenant, Doroszensko prit le parti de recourir à la protection du grand-seigneur, comme les princes du Danube. Le métropolitain de Kiow, Tukalski, l'encourageait à tourner ses regards vers la capitale de l'église d'Orient. La souveraineté du Turc semblait à tous les dissidens moins onéreuse que celle des couronnes catholiques. En ce moment, l'empire turc retentissait d'armemens mystérieux. Pour

affermir autant qu'honorer son administration, et imposer aux janissaires par sa gloire, Achmet Kiuperli Ogli s'apprêtait à quelque immense effort contre la chrétienté, sans bien savoir où porteraient ses coups, quand deux peuples chrétiens vinrent se placer sous la protection de la Porte, pour échapper à de plus rudes maîtres : c'étaient les Kosakes d'un côté, ce furent les Hongrois de l'autre.

Les Hongrois faisaient depuis long-temps de vaines tentatives pour défendre, contre la maison d'Autriche qui régnait sur eux par droit électif, leurs libertés héréditaires. Les protestans surtout étaient menacés sans cesse dans leurs franchises. Poussés à bout, ils tirèrent l'épée. Les plus grands seigneurs du royaume marchaient à la tête de l'insurrection, ou pouvaient facilement y être impliqués : la cour impériale fut ravie. C'était pour elle une occasion magnifique de livrer la nation hongroise au glaive de ses soldats allemands, d'enlever les villes, de raser les places fortes, de déposséder les magnats de leurs châteaux paternels et les réformés de leurs temples, de détruire enfin des institutions importunes, au risque de faire de ce royaume, ou plutôt des comtés du nord, qui en étaient les derniers débris, une proie facile pour le Turc, maître de Strygonie, de Bude, de Serin, de Newhausel même ; des deux tiers enfin de la contrée. Cette campagne de Léopold contre ses sujets fut courte et brillante. Il ne restait plus qu'un château à emporter. Chavagnac le serrait de près. Une jeune fille parvint seule à descendre du haut des murailles, et à s'évader au travers du camp autrichien. Cette jeune fille cachait sous ses vêtemens un grand homme. Ce fut le vaillant comte Émeric Tékéli.

La liberté hongroise sembla sortir, avec cet enfant, du milieu des ruines et se dérober au glaive impitoyable. Émeric trouva un refuge à la cour d'Abaffi, prince de Transylvanie. Là se réunirent tous les proscrits. Là tous les mécontens fixèrent leurs regards, attendant des secours. La guerre civile s'organisa, et les chefs, trop faibles seuls contre l'empereur, implorèrent l'assistance de la Porte, et peut-être sa suzeraineté.

Le grand visir continuait ses préparatifs avec sa lenteur et sa circonspection ottomanes. Il voulait les avoir terminés avant de jeter le gant à la chrétienté. Il ne donna d'abord aux magnats de Hongrie que des promesses, peut-être pour laisser la tyrannie autrichienne exaspérer davantage tous les cœurs ; et comme les Kosakes étaient

divisés, qu'Hanenko, chef des Zaporogues, placé hors de la portée des Polonais et près des terres du kan, près de la mer Noire, près de l'Osmanli, se liait par des traités avec la république, Kiuperli lança sur la Pologne, pour affermir Doroszensko dans ses prétentions à l'hospodarat, un effroyable débordement de Tartares.

Sobieski était toujours l'unique boulevart de sa patrie. Il lui fallait seul soutenir l'effort des hordes déchaînées, lutter contre ce torrent, borner l'étendue de ses ravages par des manœuvres savantes et des coups heureux, l'obliger enfin à rebrousser chemin, et à laisser libres les champs désolés de la Wolhynie. Michel Paz et ses Lithuaniens se gardaient de marcher au secours du grand hetman de la couronne; et le roi songeait-il à convoquer la pospolite, ce n'était point pour reconquérir et défendre les frontières (mai), c'était pour défendre son orageuse royauté contre la colère des grands.

Michel ne s'appartenait plus. Léopold l'avait entouré d'Allemands, officiers d'Éléonore, qui dominaient ses conseils. Le primat, le grand trésorier, tous les sénateurs mécontens, se jetèrent dans les bras de Louis XIV. Une correspondance en chiffres fut saisie, qui révélait le secret de leurs intelligences avec la cour de Saint-Germain. L'ordre équestre s'indigna. On répandit le bruit qu'une flotte de cinquante voiles allait paraître dans la Baltique, portant à la Pologne la volonté de Louis, ses armées, ses trésors et le bras de fer de Condé. On assura que c'était la France qui avait déchaîné les Tartares, qu'elle les tenait à sa solde, que ces brigands ne se servaient plus que de monnaie française. Un libelle, trouvé sur le maître autel de la cathédrale de Saint-Jean, exaspéra les esprits en imputant ces trahisons aux premiers citoyens de la république, et entre autres au plus grand de tous. Les sénateurs épouvantés, Prazmowski, le prince Michel Radziwill, madame Sobieska, Morsztyn, s'enfuirent à Dantzick, pour armer sous la protection des libertés de cette ville, et se tenir près des secours. La faction autrichienne et la faction française partageaient ainsi la Pologne; malheureuse nation qui apprenait par le nom même des partis contraires qu'elle n'était plus qu'une proie sanglante entre les serres de l'étranger!

(Juin) Les complots de la faction de France avaient assuré dix-huit mois de vie au malheureux Michel. Sûr d'obtenir la majorité dans les élections prochaines, il espérait pouvoir traiter les grands de la Pologne comme son beau-frère traitait ceux de la Hongrie, incarcérés,

mis à la question, jugés par le conseil aulique. C'était surtout Sobieski qu'il voulait renverser. Le prince Démétrius Wiecznowiecki faisait appliquer à la torture les Tartares captifs, pour obtenir d'eux la déclaration que le grand hetman, leur obstacle et leur terreur de tous les temps, les avait appelés sur la Pologne. Ces malheureux ne comprenaient pas l'interrogatoire qu'on leur faisait subir au milieu des supplices : ils croyaient rêver ; aucun n'accorda un mensonge aux fureurs des bourreaux, et Sobieski, pour toute vengeance, fit brûler au milieu de son armée le libelle royal (août), dénonça aux diétines, dans une circulaire où l'indignation était tempérée par le mépris, les manœuvres de son lieutenant, et sauva le poste important de Bialocerkiew, non loin du Borysthène, des entreprises de Doroszenko et de ses alliés.

Les grands revinrent en armes, de Dantzick, pour assister aux diétines, qui furent la plupart rompues et ensanglantées (septembre). Prazmowski ne craignit pas de se présenter à la diète. Au moment où le prélat parut (20 septembre), Michel et ses ministres donnaient connaissance à l'assemblée de lettres subversives qu'il avait écrites aux palatinats. L'archevêque, sans s'étonner, se lève, avoue ces lettres, les justifie, les étaie d'un acte d'accusation éloquent contre le monarque qui a trahi sans cesse les lois, l'honneur national et ses serments. Michel étonné obtient des nonces, la plupart dévoués à ses intérêts, levée de la pospolite, pour tenir la diète sous le bouclier, et imposer aux grands par les fureurs de la multitude nobiliaire (octobre). Cependant, il ne peut arracher la condamnation de Morsztyn et des complices du grand trésorier, dans l'affaire des négociations clandestines avec la France. Il ne réussit pas davantage à obtenir des modifications au *liberum veto*, que tous les partis condamnent parce que tous s'imputent les ruptures précédentes, qu'aucun ne veut abandonner parce que tous spéculent sur les ruptures à venir. La diète elle-même demande l'éloignement des officiers d'Éléonore. L'autorisation du sacre de cette princesse est tout ce qu'accorde l'assemblée, et l'archiduchesse ceint le bandeau royal, conduite à l'autel (19 octobre), en l'absence d'ambassadeurs plus qualifiés, par Jean de Witt, qui s'était donné la peine de venir solliciter l'accession de l'impuissant Michel au pacte d'une nouvelle Triple-Alliance.

Rien n'avait été réglé pour le ravitaillement de Kaminiek, point de mire de toutes les expéditions étrangères, et dont les murailles tombaient en ruines. Le roi refusa même l'assistance de la pospolite,

inutilement rassemblée, au généralissime qui demandait à grands cris des secours (novembre). Il contestait à Sobieski les prérogatives de sa charge, aux troupes leur solde et leur pain, pour affaiblir ce dernier rempart de la république qui l'importunait; et Sobieski dévorait tout ces outrages : il fournissait à tous les besoins avec ses revenus, occupé seulement de rester à son poste, loin des intrigues et des complots des partis. Il voyait tout s'agiter sur les frontières; les Tartares porter en avant toutes leurs hordes; la Moldavie se hérisser de bataillons arrivés du fond de l'Asie; l'immense attirail de guerre de Candie, trois ou quatre cents pièces de canon, se déployer sur le Danube. Une flotte nombreuse armait dans les ports de la mer Noire (décembre). Achmet Kiuperli et son maître passaient, au cœur de l'hiver, de perpétuelles revues dans le vaste camp d'Andrinople. Sept cents chameaux arrivèrent dans les monts de la Thrace, comme au temps de Sésostris, chargés de denrées récoltées sur les rives du Nil; issu du sang des Grecs, le visir recrutait surtout ses troupes dans l'Attique et le Péloponèse (janvier 1671), et des forteresses, élevées partout dans la patrie de Philopémen, de Miltiade, des Héraclides, pour assurer la soumission paisible de leurs descendans, annonçaient assez des projets d'expéditions lointaines. Contre qui grondaient ces tonnerres?

Sobieski ne se lassait pas de crier que l'orage était réservé à la Pologne : autrement, pourquoi ces mouvemens de troupes le long de la mer Noire? Pourquoi ces trois cents bâtimens de transport réunis dans Constantinople? Le kan des Tartares ne venait-il pas d'être déposé pour faire place à Sélim Gieray, l'ennemi personnel des Polonais? La prise de possession de l'Ukraine n'était-elle point le premier intérêt de la Porte, fortifiée, par cette acquisition inattendue, de l'accession d'un peuple belliqueux, maîtresse alors de tous les affluens de la mer Noire, établie au centre des États du nord, et libre de porter à son gré ses coups sur la Moscovie, la Pologne ou la Hongrie? Toutes ces représentations étaient inutiles : aveugles comme leur roi, tandis que Michel refusait à Sobieski la pospolite, de peur de fortifier un lieutenant odieux, les diétines refusaient au roi la levée de dix mille soldats, dont il voulait se réserver le commandement direct au préjudice du grand hetman, et le refusaient de peur de fortifier la couronne (mars).

Cependant Achmet Kiuperli Ogli cachait peu ses desseins; il en vint même à emprisonner six envoyés polonais aux Sept-Tours; mais

il prodiguait à Léopold, qu'il ne voulait pas avoir à combattre en même temps, des promesses d'amitié. La Porte ayant déclaré que nul appui ne serait donné aux Hongrois rebelles, Vienne triompha. Les échafauds furent aussitôt dressés ; tout ce que la Hongrie possédait de grand par les services et la naissance y monta (avril) : le comte Serini, qui avait, ainsi que tous les siens, illustré et prodigué sa vie sur les champs de bataille, en combattant pour Léopold, le comte Frangipani, le comte Nadasti le plus grand seigneur et le plus illustre capitaine du royaume, l'ami particulier de l'empereur, furent les premiers martyrs. Nadasti était condamné sur un roman de conspiration et d'empoisonnement qui ne serait pas souffert au théâtre ; il fut égorgé entre quatre murailles (30 avril). L'empereur faisait argent de ces meurtres ; des confiscations immenses lui servaient à dégager le domaine de sa maison, grevé de dettes, et il mettait sa conscience en repos, en faisant dire quatre mille messes pour ses nobles victimes. Si la Porte venait à donner des ombrages, aux exécutions succédaient les amnisties. La confiance succédait-elle à l'effroi dans le cabinet impérial, de toutes parts se multipliaient, à l'encontre des protestans, des riches, des nobles, les exécutions lucratives. La révolution française n'a pas inventé l'affreuse recette de battre monnaie sur le billot.

(Mai) Louis XIV avait l'œil sur les troubles de l'Orient : lié d'intérêts avec la Porte, il tenait par elle Léopold en échec du côté de la Hongrie, et négociant toujours avec les grands de Pologne le détrônement de Michel, il appelait sur la république, pour punir et fatiguer sa soumission aux influences autrichiennes, le poids de la puissance ottomane. L'Empire se trouvait ainsi enserré dans les liens de la politique française, et loin de penser à troubler ces combinaisons, Alexis fit un traité particulier de paix et de commerce avec le kan des Tartares. Vainqueur à la longue de Stefan Bazin, il avait à rétablir l'ordre dans ses vastes États ; de grandes et nombreuses lignes de fortes perches, prolongées à l'entour des villes, qu'on pourrait appeler des potences collectives, en permettant de pendre à la fois des centaines de Kosakes et de paysans désarmés, lui donnaient l'espoir d'en finir quelque jour avec les factieux. Mais il avait encore beaucoup à faire : l'extermination a du moins le désavantage d'être moins expéditive que la clémence.

(Juin) Rien ne gêna donc les hordes de Bialogrod et de Crimée dans

leurs projets hostiles contre la Pologne. Cette terrible avant-garde du Turc, conduite par le nouveau kan, grossie de quelques milliers d'Osmanlis, escortée de Doroszensko et de ses Kosakes, fortifiée du secours des exhortations religieuses du métropolitain de Kiow, se présenta sans rencontrer d'autre obstacle que la faible et indigente armée de Sobieski. Le malheureux Michel, qui n'avait pas la consolation de pouvoir pendre ou décapiter ses adversaires, mais que la levée de bouclier de la petite noblesse maintenait au pouvoir contre leurs complots, pensa à marcher avec sa pospolite au secours de la patrie. Il s'avança, entouré de ces escadrons inutiles, jusqu'au château de la veuve du Lubomirski, alla ensuite visiter sa mère à Zamoysce, et se garda de passer outre : plus loin il eût rencontré les Tartares.

(Juillet) Sobieski n'avait pu songer qu'à jeter quelques troupes dans les villes et aux passages d'une défense facile. Il couvrit de sa personne Kaminiek, affaiblit tour-à-tour les bandes éparses qui saccageaient les provinces, mit l'épouvante dans leurs rangs par la promptitude de ses mouvemens et la grandeur de ses coups, les obligea enfin de lâcher prise, quand déjà ils s'étaient désaltérés aux flots de la Vistule, et que Warsovie les croyait à ses portes. Ses manœuvres savantes, qui le montraient présent partout, firent hésiter les paysans des deux Wolhynies, prêts à se jeter dans les bras des musulmans, pour soustraire leur foi et leur liberté au joug d'un Wieçnowieçki ; l'étonnement de la population avait gagné les Tartares.

(Août) Dès que Sobieski les a vus ébranlés, il a rallié ses différens corps, et, par une marche hardie à travers la Podolie qu'occupent les barbares, il se porte sur le Borysthène. Les brigands, chargés de dépouilles, tremblent pour leur retraite ; ils se précipitent dans le désordre d'une armée vaincue ; l'habile capitaine les divise, les bat en maintes rencontres, s'enfonce dans les terres où règne Doroszensko, et que, depuis bien des années, les pas d'une armée polonaise n'ont point foulées ; il emporte tour-à-tour Czetwertinka, Bathew, Stanislaw, Human, Mohilow, Braclaw, Iampol, Rascow (septembre), places importantes, l'ancienne ceinture de la Pologne sur la limite des déserts de la Bessarabie ; il rétablit ses communications avec les Moldaves, rouvre les vieilles voies du commerce au milieu de cet embrasement, et rend respectable à l'étranger cette république déchirée, que ses fils oublient de défendre. La Pologne avait vu l'armée

lithuanienne se débander sans coup férir, Michel Pas écrire simplement à son collègue, impatient de ses retards, qu'il n'avait plus d'armée, et les palatinats rappeler leurs détachemens de pospolite pour ne pas se dévouer, disaient-ils, à des sacrifices que les autres provinces n'affrontaient pas : « Gloire et reconnaissance immortelle » au Très-Haut, écrivit à Sobieski le vice-chancelier de la couronne » (octobre) ; il a relevé par votre main puissante cette patrie qui » s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même ses secours. Nous » ne pouvons dignement célébrer, mais nous bénissons de bouche » et de cœur, nous admirons, nous vénérons les héroïques exploits » par lesquels vous avez dépassé les vœux même de votre pays [1]. » Attentive à cette guerre, que les mystérieux et éternels armemens des Turcs rendaient importante pour toute la chrétienté, l'Europe l'appela une campagne miraculeuse [2].

Ces triomphes ne suffisaient pas à Sobieski. Il aurait voulu pouvoir dicter la paix aux Kosakes et aux Tartares, l'obtenir ainsi glorieusement de l'Osmanli, et il demanda du renfort. Sur ces entrefaites, trois ponts furent jetés sur le Danube par le grand visir, pour porter en avant les forces amassées depuis si long-temps dans la Romélie, et Sobieski réclama des secours. On lui répondit qu'il n'en devait pas attendre ; que la campagne était finie ; le prince Démétrius s'en retourna même dans la capitale, emmenant tout ce qui voulut le suivre (novembre). Par bonheur, des troubles, suscités à Constantinople par la sultane Valideh, entretenus par les janissaires, fortifiés par une agression des Arabes sur la Mecque, obligèrent Kiuperli à suspendre ses vengeances. Mais que ne pas redouter pour l'avenir d'un peuple livré, par le choc de passions égoïstes, à ce délaissement? La fatigue, le chagrin peut-être, mirent le grand hetman aux portes du tombeau (décembre). La grande maréchale accourut de Dantzick, où elle se tenait toujours réfugiée, pour donner ses soins à son mari mourant. La Pologne, affaissée comme lui, était tout entière en proie à de sombres terreurs. Trois femmes blanches avaient été vues, traçant sur les portes des villes de mystérieux caractères, que nulle main humaine ne pouvait effacer. Elles-mêmes ne pouvaient être

[1] Epistolæ Andreæ Olszowski, procancellarii regni ad illustrissimum regni mareschalcum, supremum exercitûs ducem, 22 octob. et 20 nov. 1671, p. 307 et 309.

[2] Gazette de France du 26 décembre 1671.

saisies. Les fontaines coulaient du sang ; les présages, les prophéties funestes, se multiplièrent. Au milieu de prospérités inattendues, tout le monde pressentait des malheurs.

Une foule de complots opposés déchiraient le sein de la Pologne comme autant de cancers dévorans. Michel profita de la maladie de Sobieski, pour avancer sa conspiration contre ce grand homme. Il lui contesta toutes ses prérogatives, prétendit même le dépouiller de sa garde, séparer de lui sa suite. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde, et du pain. Cette armée, que le grand hetman, à son départ, avait eu peine à établir en quartiers d'hiver sur ces frontières lointaines, dans des solitudes ennemies, cette armée qui ne se voyait plus nourrie, payée, vêtue, et qui soutenait seule depuis si long-temps le poids de la guerre, se débanda tout à coup ; quelques compagnies restèrent à peine sous les drapeaux. Mais abandonnant leur poste pour se rapprocher de leur général sur son lit de souffrance, elles vinrent à Sambor, dans le palatinat de Russie, prendre leurs quartiers, après s'être réunies, par un acte de confédération, dans la promesse de n'obéir qu'à des chefs de leur choix.

Michel, qu'aucun obstacle ne gênait en Ukraine, puisque son grand hetman et son armée n'y étaient plus, Michel s'avisa de prendre ce temps pour y lever les revenus de sa maison, dépossédée depuis vingt années par les victoires de Bogdan, réintégrée, à ce qu'il croyait, par celles de Sobieski. Les exacteurs de la princesse Griselda furent reçus à coups de hache et de lance. Les villes, reconquises un moment, rouvrirent leurs portes à Doroszensko. L'effroi gagna toute la Wolhynie ; les émissaires du métropolitain Tukalski purent la parcourir en tous sens ; et en haine des souvenirs du prince Jérémie, par zèle pour la foi grecque, ces provinces se mirent à invoquer de leurs vœux les Turcs comme des frères, les Tartares comme des libérateurs.

Cependant un chiaoux s'était présenté sur les frontières, au nom du grand-seigneur, et s'avançait dans le royaume. Il parut à Warsovie (9 décembre) : on attendait avec impatience son message. C'étaient des plaintes impérieuses du sublime sultan son maître, sur l'invasion que l'armée polonaise et Sobieski s'étaient permise au sein de provinces qui avaient sollicité, qui avaient obtenu la protection de la Porte Ottomane. Mahomet IV déclarait que l'Ukraine faisait désormais partie de son empire, que Doroszensko était constitué prince

de la nouvelle woïewodie, qu'en l'outrageant on avait outragé le trône même des fils d'Osman. La Pologne n'avait qu'à choisir entre des réparations ou la guerre.

(Janvier 1672) Ce coup de foudre accabla d'abord les Polonais. Michel seul n'en fut pas ému. On ne put obtenir de lui qu'il pensât à des préparatifs de défense. Assembler des soldats, c'était donner des partisans à Sobieski, s'il se rétablissait; et pourquoi prévoir la guerre? Les Turcs ne sont-ils pas plus prodigues de menaces que d'effets? L'Empire n'était-il pas d'ailleurs une proie plus digne de tenter leur ambition? Ils ne fondraient certainement que sur la Hongrie..... En ce moment, les officiers du sérail employaient toute une armée à creuser des glacières dans les montagnes de Kotzim, sur les rives du Dniester, pour assurer le service de bouche du sultan, pendant les fatigues d'une campagne d'été.

La colère que la faction française avait ressentie de l'élection hostile de Michel Koributh, n'était que trop justifiée et trop entretenue par ce règne ignare, borné, inerte, qui n'avait d'action çà et là que contre la gloire et contre les lois. Inutile fardeau, embarras funeste de la république, les grands résolurent de déposséder Michel; et, comme la crainte de susciter une guerre de plus à leur pays en irritant Léopold, arrêtait encore quelques sénateurs, le primat s'avise de mettre dans la confidence de ses complots l'empereur même, qui les approuve, pourvu qu'un prince, orthodoxe, ami de l'Autriche et célibataire, hérite du trône de son beau-frère Koributh et que l'archiduchesse Éléonore n'en descende pas. Elle-même est initiée à ces mystères; elle y prête les mains de grand cœur, sous la condition qu'on s'assurera d'avance de l'assentiment du saint-siége à son mariage avec le nouveau roi, et que ce nouveau roi sera le premier dépositaire de sa tendresse, le brave et malheureux Charles de Lorraine. Toutes ces transactions furent traitées suivant les formes de la diplomatie; nous avons encore l'*instrument* par lequel l'empereur réglait que l'infortuné Michel restituerait la dot d'Éléonore, fallût-il confisquer sur la princesse Griselda Wieçnowieçka son château de Zamoysce, et que le sang de France ne pourrait être appelé au trône dans l'intérêt des franchises publiques, toujours périclitantes, disait S. M. I., sous les lois d'une maison aussi essentiellement despotique. Le monarque, qui était si attentif pour les libertés polonaises près des grands de Pologne, continuait son extermination méthodique des grands et des

libertés de la Hongrie. Dans le même moment, les protestans étaient définitivement proscrits, et le comte de Tettembach, après un an d'hésitation et de sursis, venait de périr, tué par le bourreau.

Sobieski, dont les jours n'inspiraient plus d'alarmes, et dont l'opinion puissante devait, en un moment décisif, fixer les destins publics, fut consulté par les grands seigneurs sur tout ce qui pouvait se passer. « Quoi ! s'écria-t-il, vous déserteriez vos alliances et vos » maximes, vous feriez une révolution ! Pourquoi ? pour que la patrie » reste sous le joug de l'étranger ; pour que l'on continue de décider » à Vienne des actes de la Pologne ! Ne savez-vous pas ce que l'Autriche a fait de la Bohême et de la Hongrie ? Ne savez-vous plus » ce qu'elle a déjà fait de nous ? N'est-ce point la cour impériale qui » a instruit Koributh au mépris des lois ? Ne reconnaissez-vous pas » ses conseils dans cette inaction stupide qui nous livre sans défense » aux coups de l'Ottoman, et appelle ainsi, sur notre pays, un orage » destiné d'abord à l'Empire ? Loin de nous à jamais l'influence de » cette maison également astucieuse, égoïste, altière et oppressive ! »

Madame Sobieska et tous les palatins qui l'entouraient, n'eurent pas de peine à lui démontrer que l'État était perdu, si les rênes ne passaient à des mains plus actives, plus fortes, plus loyales, plus habiles ; on ajoutait que dans l'effervescence de l'indignation publique, une catastrophe était devenue inévitable. « Si Dieu veut qu'une ré» volution s'accomplisse, dit-il, qu'elle soit utile à l'indépendance » comme à la liberté, qu'elle nous délivre des Autrichiens comme » des musulmans, et restons fidèles à nos vieilles maximes. Il est une » famille de rois qui pourrait par sa puissance nous défendre, et ne » peut par son éloignement nous asservir. Si vous voulez des alliés » utiles et sûrs, prenez un Bourbon ; des rois d'illustre naissance, » un Bourbon ; des chefs éclairés, un Bourbon. Si vous voulez talens » et vertus, prenez le comte de Saint-Pol, aujourd'hui duc de Lon» gueville. »

Ce prince ne semblait pas devoir exciter les vieux ressentimens de la petite noblesse comme le duc d'Enghien, puisque ce n'était plus l'héritier adopté par Louise de Gonzague. Dernier rejeton des Dunois [1], il était fils de la célèbre duchesse de Longueville, et neveu du grand Condé. La fronde l'avait vu naître : l'hôtel de ville le tint sur

[1] Son frère aîné venait de prendre les ordres sous le nom d'abbé d'Orléans.

les fonts baptismaux, et lui donna le nom de *Pavie*. A peine devenu homme, il était allé combattre pour la chrétienté à Candie, et s'y était illustré entre Beaufort et Vendôme. C'était l'ame de saint Louis, le cœur de Dunois et l'esprit de sa mère. Les grands le choisirent.

Ici revenait la difficulté de l'Autriche. Mais la haine de Prazmowski avait une merveilleuse fécondité d'expédiens. L'archevêque dépose dans le sein d'Éléonore la nouvelle confidence des grands, lui promet, sans doute à l'insu de Sobieski, le cœur du jeune prince français, et voit dans cette alliance une combinaison qui accorde tous les intérêts, qui peut-être même pacifiera le monde. L'archiduchesse lutte pour Lorraine, reçoit un portrait de Longueville, et se rend. C'était abandonner à la fois un amant et un époux ; c'était trahir l'Autriche en même temps que l'ordre équestre. Cachant donc à l'empereur, à Lorraine, au roi, aux Paz, et à tous les chefs de la faction de Koributh, les négociations secrètes qu'un frère du primat conduisait à Paris avec la cour de France, elle attendit l'évènement sans inquiétude, sûre qu'elle était que, de quelque manière que la fortune se prononçât entre Charles, le neveu de Louis XIV ou Koributh, elle aurait toujours un royaume et un époux. On venait de voir (1668) une reine de Portugal, Marie de Savoie, accuser près du saint-siége le roi Alphonse VI comme mari, afin de le perdre comme roi, et, ce procès gagné en cour de Rome, couronner son beau-frère don Pèdre en l'épousant. Cet exemple encourageait apparemment Éléonore.

Nous avons, de compte fait, quatre conjurations parallèles contre le malheureux Michel : celle de l'empereur, celle de la reine, celle du primat, celle des autres grands ; il y avait de plus les complots de Michel, des Paz, de Démétrius contre Sobieski, ceux de l'ordre équestre contre les sénateurs, ceux des populations schismatiques contre la Pologne ; ajoutons encore la confédération de l'armée de Sambor, pour ses priviléges, sa solde et son grand hetman.

(26 janvier) Une diète s'assembla sous ces auspices. Michel, qui ne se faisait pas illusion sur les sentimens de sa femme et de son beau-frère, voulut se concilier l'Autriche, au risque d'exaspérer davantage la république. Il ne trouva rien de mieux que de se vêtir à l'allemande pour donner acte de sa sujétion ; c'était prendre livrée. Tout portés qu'ils fussent pour lui, les nonces frémirent. Aux cris excités dans

l'assemblée par cette malencontreuse succédèrent les querelles, les réconciliations, les vengeances particulières : deux mois furent employés ainsi. Des affaires publiques, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'invasion imminente du Turc, pas un mot. Seulement une députation des troupes de Samber vint porter plainte contre un décret fort illégal, fort inconvenant et de plus fort ingrat, de Michel, qui supprimait une partie de la rente promise à Jean Casimir. Les tribuns militaires saisirent cette occasion de présenter (28 février), dans un éloge emphatique de ce Casimir, naguère l'objet de tant de haine, une satire sanglante du pauvre monarque qui les écoutait ; quelques nonces applaudirent. La diète cassa le décret, et elle-même fut aussitôt rompue par le *liberum veto* (12 mars). Les grands accusèrent Michel de cet attentat ; Michel en accusa les grands.

Sobieski, dans son active convalescence, ne se lassait pas d'écrire au roi et à la diète, qu'il était plus que temps d'aviser à refaire une armée ; qu'il fallait traiter avec Doroszenko, déjà effrayé du métier d'hospodar et de la perspective du cordon ; que Kaminiek surtout, Kaminiek, le boulevart et la clef de tout le Nord, attendait des réparations, des vivres, une garnison, un commandant assuré ; que les hostilités s'ouvriraient bientôt ; qu'il savait par ses juifs de Zolkiew, qu'une flotille de six cents bâtimens légers avait déjà transporté, des côtes d'Asie aux rives du Borysthène, cent vingt mille hommes, soixante mille chevaux, des chameaux en grand nombre, et des mortiers, des munitions pour assiéger dix autres Candies. Michel répondait toujours que traiter avec des rebelles serait messéant, qu'armer contre les Turcs était superflu. Ce fut chose convenue à Warsovie que la faction de la haute noblesse rêvait cette grande guerre, pour inquiéter le gouvernement du roi ; et le même mois vit Louis XIV publier son manifeste contre la Hollande, Mahomet IV arborer l'étendard du prophète, et le jeune comte Tékéli rentrer sur les terres de l'obéissance de l'empereur, en ralliant les protestans et les nobles à un drapeau qui portait écrit : *Pro libertate hungaricâ*.

(18 mai) Une nouvelle diète avait été convoquée. Les nonces territoriaux partagèrent la sécurité de leur roi ; ils s'indignaient de l'obstination des grands seigneurs à troubler de leurs cris d'alarmes le sommeil de la patrie. Koributh, charmé de ces dispositions et résolu d'en tirer parti, manda tous les sénateurs absens. Ils vinrent bien ac-

compagnés. Sobieski vint à son tour; Michel l'avait poursuivi de sommations réitérées; la diète avait déclaré qu'elle ne continuerait pas ses travaux qu'il ne l'eût éclairée de ses lumières (18 juin). Il arriva donc, mais en même temps advint ce que le roi n'avait pas prévu. Tous les sénateurs se précipitèrent à sa rencontre. Les nonces se rendirent en corps, conduits par leur maréchal, au-devant du défenseur fidèle de la patrie. La population entière se pressa sur les chemins; il semblait que ce fût toute une révolution et aussi tout un avenir meilleur qui était attendu. Michel, pour ne pas rester seul dans son palais, et pour opposer couronne à couronne, prit le parti d'aller aussi lui-même avec sa garde allemande au-devant du lieutenant qu'il travaillait depuis trois ans à renverser; et, de peur de paraître offensé de ces hommages, il donna ordre au vice-chancelier de la couronne de célébrer magnifiquement le héros qui : « Aimable dans la conversation, » grave dans ses réponses, ferme sans être dur dans ses maximes, » sévère et non cruel dans ses jugemens, respecté de ceux mêmes » qu'il frappait, et prouvant qu'il en voulait au crime, non au coupable, à la maladie, non au malade, vêtissait la toge sans déposer » le hoqueton; unissait, par un noble mariage, l'honneur de Bellone » à la dignité de Mars, restait Mars en devenant sénateur, et joignait » la pompe de ses lauriers à celle d'honorifiques faisceaux [1]. » L'assemblée, ravie de tant d'éloquence, répéta ces louanges tout d'une voix.

(22 juin) Prazmowski était impatient de porter les derniers coups. Il interpelle en pleine diète Michel sur son trône, lui reproche toutes les violations des *pacta conventa*, toutes ses soumissions aux ordres de Vienne, l'accuse enfin du dessein de livrer la patrie aux barbares, et lui déclare qu'il doit descendre du trône de gré ou de force. C'était la seule alternative qui lui fût laissée.

Koributh pâlit, les nonces poussèrent des cris de rage. Sobieski, auquel les conjurés étaient loin d'avoir confié toutes leurs manœuvres, essaya en vain de pacifier les esprits : la diète fut rompue. Le roi s'enferma dans son palais; les nonces s'enfermèrent avec lui. Tout ce qu'il y avait de Lithuaniens dans la capitale se pressa autour des Paz, et Warsovie présenta l'aspect d'une ville prise d'assaut, quand la citadelle tient encore (23 juin).

[1] Acta comitiorum, 359.

Les conjurés, maîtres de l'arsenal et de toute la cité, attendaient d'un instant à l'autre leur nouveau roi, dont l'arrivée était promise. Le nouveau roi ne vint pas. Il assistait avec tout ce qu'il y avait de princes du sang de France au célèbre passage du Rhin. Les Hollandais, qui avaient fait montre de défendre le rivage, venaient de mettre bas les armes; soit fougue brutale et fumée de vin, comme dit Voltaire, soit méprise, comme disent la plupart des relations contemporaines, et faute d'avoir entendu ces demandes, ces promesses de quartier, le duc de Longueville s'élança, le sabre à la main, au milieu des bataillons ennemis; un feu terrible accueillit sa furie, et la France pleurait des triomphes achetés cher par cette grande mort (12 juin).

Tandis que Jablonowski, la princesse Michel Radziwill, une foule de seigneurs, madame Sobieska, se pressaient à Dantzick, sous prétexte de se dérober aux périls de l'invasion ottomane, mais en effet pour conduire le jeune prince sous des arcs de triomphe au trône de Pologne, son cercueil traversait les Pays-Bas et la Picardie pour venir, près des ossemens de ses aïeux, chercher un tombeau. Le public, dit madame de Sévigné, était *assommé* de ce désastre. La seule consolation fut d'apprendre qu'aussi indépendant des exemples de Condé que des passions de Louis XIV, le duc de Longueville s'était secrètement confessé, avant de partir pour l'armée, à un prêtre de Port-Royal qui lui avait fait attendre deux mois l'absolution.

On peut croire que les grands de Pologne ne furent pas moins *assommés* de cette mort que le public français. L'archevêque voulut, sur-le-champ, trouver un successeur au neveu du roi de France; il fallait, après l'éclat qu'on venait de faire, l'avoir sous la main. Ernest de Brunswick se présenta; mais il était luthérien, évêque d'Osnabrück, et marié; et quoiqu'il ne demandât pas mieux que de lever tous les empêchemens, changer à la fois d'état, de religion et de femme, c'étaient bien des choses. De tels arrangemens exigeaient du temps. L'entreprise manqua.

Koributh, l'empereur, les Paz, instruits du dessein des grands par leur établissement même, avaient eu le temps de se remettre du trouble de ces découvertes. Éléonore redevint attachée à son époux, et rentra dans le parti de son frère. L'Autriche promit main-forte. Le grand hetman de Lithuanie répondit de ses soldats, et la petite noblesse, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer Michel en haine des grands,

qui tenait à lui comme à sa conquête et à son image, se leva pour le défendre. Il put reprendre l'offensive.

(Juillet) Au milieu de cette anarchie, une nouvelle arrive, que les Turcs étaient décidément en guerre avec la Pologne, que même l'empereur Mahomet IV, le grand visir, deux cent mille hommes et trois cent quarante bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kamieniek. Le sultan faisait alors ses premières armes; il avait quitté Andrinople le jour même du passage du Rhin et de la mort du duc de Longueville. A ce bruit, la Pologne sembla tomber des nues. On eût dit que le cabinet de Warsovie n'eût jamais entendu parler de Turcs, d'armemens, de déclaration de guerre. Dans cette extrémité, Michel et la pospolite qui l'entourait prirent le parti de nier l'évidence. On déclara ces nouvelles controuvées, ces alarmes factieuses; et lançant un manifeste où il taxait le roi de trahison, Sobieski indigné partit pour courir à la rencontre des barbares (3 juillet).

Le journal officiel de France raconta que le grand maréchal et la grande maréchale étaient partis de Warsovie, l'un par terre, l'autre par mer [1], pour la province de Russie située au pied des mont Crapathes. Ceci ferait croire que la France n'était guère plus avancée en géographie alors que la Pologne ne l'était en bon sens et en sagesse. Nous aurons bientôt une autre raison de le penser.

(Août) La république ne paraissait pas devoir manquer de défenseurs; car elle était hérissée de lances. Tout avait couru aux armes. Michel rassemblait autour de soi la pospolite. Le primat avait une armée dans sa résidence épiscopale de Lowicz. Tous les grands recrutaient. La hache des Lithuaniens brillait après un long repos; et l'empereur envoyait des troupes au secours de ses alliés. Mais Michel suppliait son beau-frère de garder ce secours importun que commandait Lorraine; il était moins alarmé de l'invasion des Turcs que d'une prophétie populaire, annonçant que l'année ne finirait pas sans qu'un Lorrain ne régnât sur la Pologne. Ceux de la haute noblesse pensaient surtout, dans leurs armemens, à sauver leur vie. Les Lithuaniens juraient d'exterminer les ennemis du roi; l'ordre équestre ne croyait qu'à un danger imminent, celui de tolérer plus longtemps de grandes fortunes; qu'à une nécessité prochaine, celle d'ac-

[1] Numéro du 20 août.

complir par quelque loi agraire un rapide nivellement. En conséquence, la pospolite se confédéra avec le monarque contre les adversaires de ce prince, désignés sous le nom de mécontens et d'ennemis du peuple électeur. Cette confédération, formée pour le salut de la religion, de la république et du roi, sous la foi de sermens terribles, se disposait à proscrire et non pas à combattre. Des tables fatales, où toutes les illustrations de la Pologne prenaient place, allaient être dressées. Koributh n'avait qu'une affaire, c'était d'y faire inscrire Sobieski. Pourquoi non? Corneille et Jean de Witt venaient bien d'être jetés dans les fers et appliqués à la torture ; c'étaient là les affreuses vengeances du parti qui avait voulu confier les destins de la Hollande aux mains du jeune prince d'Orange ; et le peuple d'Amsterdam, trouvant les formes trop lentes pour le supplice de ces grands hommes, se mit à les massacrer (19 août).

Les dangers de Sobieski ne pouvaient trouver indifférens les compagnons de ses travaux. Au bruit de tant de fureur et d'oubli des lois, l'armée de Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure, et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos sermens, répond-il, et la première chose que j'exige » de vous, c'est de sauver la Pologne. »

L'heure des grands dangers était en effet venue. Mahomet IV s'avançait, à marches forcées, sans rencontrer d'autre obstacle que le génie de Sobieski. Mais cette fois le grand hetman n'avait plus affaire à des hordes indisciplinées qu'on étonnait avec une manœuvre, et qu'on rejetait au-delà des frontières avec un succès. C'était contre l'armée de Candie, son artillerie formidable, son savant capitaine et le prestige de la présence du chef des Osmanlis, qu'il fallait lutter. La lutte ne pouvait être ni soutenue ni tentée. Les troupes de Sambor n'allaient pas à quatre mille hommes. A peine furent-elles de six mille, quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Avec cette poignée de combattans, que pouvait-il faire devant les lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie ? Il essaya de jeter des renforts et des vivres dans Kaminiek : ce fut en vain, il était trop tard ; créature de Michel, le gouverneur avait cru faire merveille en refusant l'entrée de la place à l'ennemi de son maître. Cet homme pensait encore à la guerre civile, tandis que les musulmans faisaient jouer les mines sous ses remparts.

Kaminiek est situé sur une roche escarpée, dont la Smotrzycz baigne le pied, en vue du Dniester, sur la frontière de la Moldavie et de l'Ukraine, entre la Transylvanie et la métropole de Kiow. Cette ville, capitale de la Podolie, était la seule place forte de quelque considération qu'eussent les Polonais. Après avoir tout fait inutilement pour décider la cour à entretenir ses murailles, Sobieski s'épuisa en efforts pour disputer aux Turcs cette grande proie. Les Turcs l'avaient déjà saisie. Moins d'un mois de siége leur suffit pour se rendre maîtres d'une forteresse, dont on disait jusqu'alors que Dieu seul avait pu la bâtir, et que lui seul pourrait la prendre. Kiuperli dut cette conquête au même art de miner les places qui avait obligé Morosini à capituler enfin sur des monceaux de pierres : le gouverneur polonais avait peu de munitions, peu de soldats ; il s'étonna et se rendit (27 août). Quelques artilleurs se firent sauter sur leurs bastions plutôt que d'avoir leur part d'un désastre si grand.

La Moscovie, la Pologne, la Hongrie, se trouvaient démantelées du même coup. Si ce coup était rude pour la république, s'il inquiéta l'Empire, c'est ce dont fera juger la lettre suivante, curieux témoignage de l'influence de cette catastrophe en Europe, de la lenteur des communications en ce temps-là, du tour des esprits dans la grande compagnie, et de l'ignorance où l'on était décidément de la géographie du nord, sous Louis XIV. Madame de Montmorency écrivait en ces termes à Bussy-Rabutin exilé.

Paris, ce 12 novembre 1672.

« M. de Turenne ne donnera point bataille. On dit que les troupes » allemandes se retirent à cause d'une révolte de protestans en Hon» grie. Les troupes de Brandebourg se retirent aussi à cause de l'ir» ruption que le Turc a faite *dans la Prusse ducale où il a pris* » *Kaminiek*, dont le roi de Pologne (Jean Casimir) est si fâché, qu'il » en est tombé en apoplexie.

» Je vous envoie un couplet qu'on dit être du comte de Guiche ; » c'est sur l'air des ennuyeux.

» Le roi de Pologne (Jean Casimir) tombe de deux jours l'un en » apoplexie. Je ne croyais pas qu'on fût sujet à ce mal comme à la » migraine : c'est que les rois ne sont pas faits comme les autres » hommes. On dit que la P*** l'est allé voir pour l'épouser ou pour

» lui faire donner l'extrême-onction. Je vous dirai au premier ordi-
» naire lequel des deux sacremens il a reçu. »

C'est de la princesse palatine, Anne de Gonzague, qu'il était ici question. Sa sœur, Marie-Louise de Gonzague avait épousé les deux frères : Jean Casimir aurait épousé les deux sœurs, si les vœux d'Anne eussent été remplis. Mais soit que Gourville ait eu raison de prétendre que ce prince était engagé dans d'autres liens, soit qu'il ne voulût pas charger sa dernière heure d'un sacrement hasardeux et inutile, l'abbé de Saint-Germain ne reçut, sous les auspices de sa belle-sœur, que l'extrême-onction. Il mourut (14 décembre) en pleurant les malheurs de sa patrie, et quelques rentes qu'il laissait suscitèrent l'ambition de Christine dans ses cloîtres de Rome. Elle se porta pour l'unique héritière de son cousin, avec autant de passion que lui-même s'était porté pour son successeur au trône de Suède; l'Europe fut remplie de ses réclamations. Les Wasas avaient plaidé de plus nobles procès; c'était abdiquer une dernière fois.

(17 septembre) Le bruit de la chute de Kaminiek n'était parvenu qu'au bout de trois semaines à Warsovie. Michel et ses nobles furieux persistèrent dans le parti de ne voir dans ces nouvelles que des manœuvres ennemies; sur la publication des dépêches du grand hetman, on cria à l'imposture et à la trahison.

Bientôt cependant arrivèrent de toutes parts des flots de gentilshommes, de prêtres, de femmes, de paysans qui fuyaient, emportant leurs richesses et traînant après soi leurs troupeaux. La pospolite, dont le roi était environné, leur assura que Kaminiek était inexpugnable, que les Turcs n'avaient pas violé le sol de la république, qu'ils n'y songeaient même pas. Et comme ces malheureux criaient qu'ils n'avaient que trop vu les barbares; que l'Ukraine, exaspérée par une politique hautaine et vexatoire, s'était empressée d'ouvrir devant eux les chemins; que les Tartares et les Kosakes, leurs terribles avant-coureurs, avaient déjà mis la Podolie et les deux Wolhynies à feu et à sang; que l'empereur et, comme l'on disait, le César de Constantinople, marchait à la tête de l'armée ottomane; que cette armée avait touché le seuil du palatinat de Russie; qu'en trois jours Warsovie pouvait la voir à ses portes, la pospolite indignée se mit à maudire les traîtres qui avaient apparemment donné des habits de musulmans à leurs gardes et à leurs serfs, pour semer ainsi la terreur dans le royaume. Michel se hâta d'appeler à la défense de

son trône tous les nobles fidèles, et cette multitude en délire se confédéra, le roi à sa tête, pour défendre contre les mécontens le prince que le vœu national avait élu.

Cependant Mahomet IV était arrivé sous les murs de Lemberg, l'une des plus grandes et des plus riches cités de la petite Pologne, la capitale de la Russie Noire, à cinquante lieues de Warsovie. Sobieski écrivait qu'il n'avait nul moyen de la défendre. Les habitans imploraient le secours de la république. L'infidèle avait déjà incendié les faubourgs. La Vistule ne roulait que des embarcations chargées d'une noblesse fugitive. Il fallut se soumettre enfin à croire que la Pologne était en guerre avec les Ottomans, et grande fut la surprise, plus grande la frayeur. La capitale se trouva déserte en deux jours. Avec Kaminiek, la patrie semblait perdue. Mais Michel ne fit point comme Jean Casimir; il n'en mourut pas, et se contenta de tourner ses regards du côté de Thorn et de la Baltique. La populace eut peine à l'entraîner avec elle au-devant des armées musulmanes.

La confédération royale planta ses tentes à vingt lieues de Warsovie, au confluent de la Wieprz et de la Vistule, dans le canton de Golembe, sur la limite de la grande et de la petite Pologne. Comme les coureurs de l'ennemi ne tardèrent pas à paraître, nombre de confédérés disparurent, et Michel se hâta d'envoyer dans le camp des Turcs pour demander la paix et la conclure à tout prix.

(Octobre) La moitié du royaume était envahie. Le grand hetman, l'unique champion de son pays, guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belcz et de Lemberg, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile qui couvrait partout la république.

Toujours présent là où il sait que son bras peut frapper de grands coups, il apprend que les fils et le frère du kan des Tartares, après une course heureuse au cœur du royaume, se retirent à travers les défilés des monts Crapathes, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage malgré les cris de ses soldats qui le suivent au travers des glaçons, arriver au milieu des montagnes de Stryi, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow, pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque, présenter bientôt le combat aux sultans vingt-cinq ou trente fois plus forts que lui, les battre près Calusz, les poursuivre, les exterminer, tout cela est

l'affaire de peu de jours; et en courant après Mouradin et Galga, princes du sang de Gieray, qui fuyaient, Sobieski arrive devant une vaste troupe de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, petites, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient trente mille. Leurs chaînes tombent; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtements et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains reconnaissantes, se disputent les bords de son manteau pour les presser contre leurs lèvres et les mouiller de pleurs. Ils n'ont pas assez de cris, pas assez de bénédictions, pour le payer de ce bienfait immense qui les rend à leurs familles, en même temps qu'à la liberté, et lui, le cœur épanoui de joie, ne sait que tomber à genoux et bénir à son tour le Dieu qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève, et tente davantage. Le gros de l'armée turque était sous Lemberg. Une avant-garde de quarante mille hommes s'était avancée de cette place sur la Vistule. Mahomet IV campait à Boudchac vers les frontières de la petite Pologne et de la Podolie, satisfaisant, au milieu de ces montagnes sauvages, sa passion de la chasse, et croyant conduire la guerre du sein des délices de son sérail, enrichi des beautés du Nord. La milice entière des janissaires et des spahis le défendait contre tous les dangers. C'est là que Sobieski veut porter ses coups. Il dérobe sa marche, se glisse à travers les fleuves, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et enseigne la peur, le désespoir, la fuite, au jeune potentat qui, du pied des monts Crapathes, faisait trembler sous les lois Athènes et Memphis, Jérusalem et Babylone.

La victoire de Calusz et le coup de main de Boudchac étourdirent ce qui restait du camp royal de Golombe. Rassurés par les négociations que Koributh avait entamées, les confédérés s'occupaient alors de s'ériger en tribunal pour faire le procès à la plupart des sénateurs, au lieu de concourir à sauver du joug ottoman leur malheureux pays. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de députer près du grand hetman afin de le remercier de ses travaux; ils l'invitèrent en même temps à se rendre au sein de la pospolite, et à se lier à eux par le serment de la confédération. Le grand maréchal se contenta de

répondre qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire : c'était de combattre les Turcs et les Tartares.

(22 octobre) Mais déjà il n'y avait plus de guerre. Michel l'avait terminée en un jour. Il la termina en se livrant à la merci des barbares. Par son traité conclu secrètement à Boudchaz, il avait abandonné à la Porte l'Ukraine, la Podolie, Kaminiek, tout ce qu'elle voulait enfin, et non content de se désister aussi des prétentions de la Pologne sur les provinces du Danube, il ravala la république au rang de ces provinces, en stipulant l'humiliation d'un tribut annuel, comme signe de dépendance et de vasselage. Le chef des Polonais n'était plus qu'un hospodar.

(Novembre) La paix de Boudchaz prouvait que Wieçnowieçki avait profité à l'école de la maison d'Autriche. Signer ce traité sans le concours des conseils nationaux, c'était outrager la constitution du pays autant que sa gloire. Quand les conditions qu'il s'efforçait de tenir cachées furent enfin à peu près connues, un cri général d'indignation s'éleva. Les grands surtout tonnèrent. Ils auraient attaqué cette transaction, eût-elle été constitutionnelle et glorieuse ; illégale et infâme, les confédérés de Golembe la défendirent. Voilà les partis!

Comme au temps de la guerre de Lubomirski, une révolution sociale et politique menaçait la Pologne. Qu'aurait-elle produit ? on ne peut bien le dire ; mais probablement des maux sans compensation, un nivellement sans égalité, une anarchie sans gloire. L'abrutissement et l'exhérédation des classes inférieures, la dépopulation, la pauvreté, la faiblesse qui naissaient de ce premier principe mauvais, étaient des causes de destruction dont les effets n'eussent sans doute pas été moins rapides, alors même que du sein d'une révolution seraient sorties, pour la classe privilégiée, pour la classe propriétaire et libre, des combinaisons nouvelles.

Les grands, toujours liés d'intérêt avec la France, avaient changé de maximes depuis que la lutte était ouverte. Dans le principe, ils avaient attaqué la constitution, maintenant ils étaient appliqués à la défendre. Ils avaient voulu d'abord se rapprocher des formes de la royauté héréditaire et fortifier la couronne, parce que c'était fortifier leur puissance ; ils voulaient aujourd'hui renverser un roi, élu sous l'empire d'influences et de passions qui menaçaient et leurs grandeurs, et leurs richesses, et leur vie.

Ivre d'audace après la retraite des Turcs, comme toute faction qui

revient d'un grand effroi, la confédération de Golembe ne connut plus de mesure. Elle se mit à égorger ceux de ses membres qui conseillaient des tempéramens. C'est ainsi que les révolutions procèdent. La condamnation à mort des cent citoyens les plus illustres du royaume, la confiscation de leurs biens, l'expropriation même des femmes, l'injonction à tout gentilhomme de se réunir aux confédérés sous les mêmes peines, tels furent les premiers actes de cette assemblée extraordinaire qui s'intitulait *kolo* ou cercle comme l'ordre équestre dans les diètes générales, se réunissait à cheval dans un champ sous l'œil du roi, mais sous la présidence d'un simple gentilhomme élu maréchal, et promulguait ainsi, en l'absence du sénat, des arrêts aussi bien que des lois. Cent mille nobles accoururent pour avoir leur part de cette curée de la puissance publique. Michel, qui commençait à s'effrayer de leur violence, prit le parti de faire venir à Zamoysce, pour sa garde, Hanenko et ses trois mille Zaporogues, restés fidèles à la couronne; et la pospolite, blessée apparemment de ces défiances, imagina de décerner à Hanenko la possession des biens et des revenus ecclésiastiques du primat proscrit. Seulement, il fallait que le chef des Kosakes conquît sur l'intrépide archevêque et sur le camp de Lowicz cette étrange dotation.

Mais Hanenko était schismatique. La décision du kolo parut généralement sacrilége. Clément X s'offensa de la condamnation d'un prélat, légat-né du siége apostolique, et supprima la rose d'or que ses prédécesseurs avaient coutume d'envoyer aux rois de Pologne en témoignage de bienveillance. A la nouvelle de cette disgrace, les confédérés se troublèrent, et dès lors tout leur fit ombrage; ils résolurent de sommer le grand maréchal de se rendre parmi eux, s'essayant ainsi à frapper contre lui de plus grands coups. C'est le propre des factions d'être poussées aux dernières violences par la peur même ou les remords qui devraient les arrêter.

Les députés de la pospolite furent accueillis dans l'armée avec des malédictions. Sobieski eut peine à sauver leurs jours, et les confédérés fulminèrent enfin les décrets contre le vainqueur de Calusz; ils défendirent à ses soldats de lui obéir (24 novembre). Ses soldats, à la nouvelle de ces emportemens, tombent à genoux, tirent le sabre, jurent éternelle adhésion à leur illustre chef; fiers d'avoir rendu mille combats pour la patrie, ils s'indignent des attentats d'une pospolite qui n'a pas combattu, et le lendemain, après une communion géné-

rale, ils s'engagent, par un pacte de confédération, à défendre envers et contre tous la religion, la république, la constitution et le grand hetman. La petite Pologne se joignait à eux de toutes parts; Michel vit marcher sur lui une armée plus nombreuse que tout ce qui s'était depuis long-temps porté à la rencontre de l'étranger.

Il se passa dans le camp royal un événement fort extraordinaire. Les valets d'armes de la pospolite, les palefreniers, les conducteurs de ses soixante mille chariots, occupaient leurs loisirs à saccager la contrée. Les mots de liberté et d'égalité, les projets de loi agraire qui retentissaient sans cesse dans la tumultueuse assemblée de leurs maîtres, finirent par émouvoir ces ames engourdies. Eux aussi s'érigèrent en cercle délibérant; ils eurent une tribune, lancèrent à leur tour les décrets, et ce second kolo fut de plus un bazar où le butin, fait sur les chaumières et les châteaux du voisinage, était méthodiquement vendu à l'enchère. Chacun pouvait se présenter pour racheter son bien.

Nulle contrée au monde n'offrit jamais un tel spectacle. Il y avait à la fois cinq confédérations armées et délibérantes: celles des grands, des troupes, des Lithuaniens, des nobles et des valets. Il y avait de plus sur les frontières une armée autrichienne, que Léopold, au milieu de ses embarras en Hongrie et dans l'Empire, Léopold, toujours à la veille d'avoir la guerre avec les Turcs et avec Louis XIV, trouvait moyen d'entretenir sur les frontières de Silésie, apparemment dans l'espoir de donner enfin à Éléonore son amant, et à Lorraine une couronne.

Tout autre pays, avec tant de foyers brûlans, aurait vu éclater mille fois les embrasemens de la guerre civile. En Pologne, la guerre civile ne s'alluma point. Cette malheureuse nation s'entendait en discordes. C'était affaire réglée, pour ainsi dire, par les coutumes et par les lois. Sauf quelques assassinats et quelques brigandages de plus, les choses allaient leur vieux train; et, lorsqu'on s'y attendait le moins, ces factions furieuses se dispersèrent sans coup férir.

Dépourvue de vivres et de fourrages dans un pays épuisé, inquiète de l'audace des valets, et lasse de délibérer tout le jour sous un ciel glacé, la pospolite prit le parti de rompre ses lignes, en laissant cinq mille gentilshommes pour représentans ou gardiens de sa puissance (décembre). Les grands licencièrent une partie de leurs troupes; l'armée prit ses quartiers d'hiver; et Sobieski, fatigué du spectacle

de l'anarchie, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs.

Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses États, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. C'étaient de magnifiques témoignages de son estime royale. Mais Sobieski n'aurait pu se résoudre à abandonner sa patrie, et la fortune lui réservait encore plus que ne pouvait offrir Louis XIV.

La confédération royale, en se séparant, avait délégué son souverain pouvoir à une *convocation*, sorte de diète qui pouvait être ainsi établie dans les temps d'orage, avec le privilége de siéger en une seule chambre, de délibérer à la pluralité des suffrages, et de n'être point rompue par le *liberum veto*. On voit que la constitution polonaise était véritablement pleine de coquetterie pour les factions. Elle abondait en précautions et en garanties pour leurs intérêts. Quelques confédérés pouvaient ce que ne pouvait point la république entière, et la république n'avait pas, sur leurs assemblées, la terrible puissance qu'un seul homme exerçait si souvent contre le corps auguste de la représentation nationale. Comme ailleurs on organise l'ordre, ainsi en Pologne on avait organisé l'anarchie.

(4 janvier 1673) La convocation s'assembla. Dépositaire des pleins pouvoirs de la petite noblesse, elle se montra d'abord pleine du même esprit et des mêmes passions. Elle élut pour son maréchal le maréchal de la confédération de Golombe, Étienne Czarneçki, *pizars* ou en d'autres termes ordonnateur des armées de la couronne. C'était un homme de parti chez lequel la finesse s'alliait à la violence, et probablement le fils de cet autre Étienne Czarneçki que nous avons vu si grand. Aussitôt cette élection terminée, le procès des mécontens fut repris. Il fut poussé avec fureur. Tous les monastères, toutes les corporations, toutes les troupes, toutes les villes reçurent l'ordre de prêter le serment de la confédération. On décréta une nouvelle armée, en nommant de nouveaux dignitaires pour la commander. La révolution semblait devoir s'accomplir sans obstacle.

Cependant, un parti modéré avait pénétré dans l'assemblée; il osa se produire; deux prélats respectés, le prince Florian Czartoryski et l'évêque de Cracovie, étaient à sa tête. Derrière eux se montrait Éléonore, qu'étonnaient les brutalités d'un parti populaire, et qui sentait que Charles de Lorraine ne saurait arriver au trône sur les ruines de toutes les grandes maisons du royaume. Les Paz, qui avaient ouvert à l'archiduchesse la couche de Koributh, étaient entrés dans

toutes ses vues. Eux-mêmes reconnaissaient enfin que l'imbécile Michel ne pouvait plus régner. La paix de Boudchaz était pis qu'une abdication et qu'un suicide ; car il y avait de plus la honte, une honte universellement sentie. Les Lithuaniens, chauds défenseurs de l'autorité royale, mais aussi éloignés du penchant à une égalité farouche que des maximes d'une turbulente liberté, entrèrent à l'envi dans le parti nouveau qui s'interposait pour finir de trop longues discordes. C'est ainsi qu'en tout temps et en tous lieux des combinaisons imprévues viennent toujours dissoudre les factions qui abusent de la puissance. Les masses se retirent d'elles-mêmes ; et ce poids inerte, mais décisif, fait bientôt pencher la balance. Ainsi se révèlent et se perpétuent, au milieu de mouvemens contraires qui ne semblent que les caprices de la destinée, les éternelles lois du monde politique, les inévitables justices du ciel.

(Février) L'ouverture de négociations fut décidée ; la reine se porta pour médiatrice, et Sobieski accourut à Lowicz pour fléchir l'esprit superbe du primat, tourner vers des idées conciliantes le parti des grands, recevoir les députés de la convocation, et rendre le repos à la république. L'entreprise était difficile. A Warsovie, on parlait d'amnistie ; à Lowicz, on ne voulait que justice, et par ce mot on entendait le châtiment des factieux qui avaient jugé sans pouvoir et condamné sans procès, quand Dieu lui-même, disait-on, avant de prononcer la sentence d'Adam coupable, le cite à comparaître en ces termes : Adam, où es-tu ?

Les grands voulaient de plus le rétablissement des anciennes formes de la république, la suppression de la confédération royale, la réunion d'une diète légitime, une foule de garanties secondaires, enfin la rupture de la paix de Boudchaz, et le compte des moyens qu'aurait Michel de défendre la Pologne.

Au milieu de ces débats, les esprits s'échauffèrent. Le parti violent espérait briser les négociations. Koributh, effrayé du rôle qu'avait pris la reine, conspirait avec les perturbateurs de la paix publique. Parmi les conseillers mêmes d'Éléonore, plusieurs voyaient avec chagrin l'importance que ressaisissait le grand maréchal dans cette transaction. Tout à coup, un pauvre gentilhomme prend la parole dans l'assemblée, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire, que la patrie a été vendue à l'infidèle, qu'un homme a livré Kaminiek, moyennant douze millions, et que cet homme est Sobieski. A ce nom,

la convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Les instigateurs de cette délation abominable ont peine à calmer la vertueuse colère des assistans. Michel intervient : toute dénonciation ne doit-elle pas être accueillie dans l'intérêt même de l'accusé? N'y va-t-il point de la gloire du grand hetman? Sa Fidélité le député Lodzinski n'a-t-il pas annoncé des preuves et des documens? On ne peut refuser de l'entendre, sauf à faire justice de lui, s'il était reconnu plus tard pour calomniateur. Ces réflexions du trône sont appuyées par quelques orateurs, ennemis personnels du capitaine que l'Europe avait surnommé la terreur des Turcs, et le roi recommande au maréchal de l'assemblée de veiller à la sûreté de Lodzinski. Le complot était atroce ; il réussit mal à ses auteurs.

Sobieski, frémissant, jura qu'il aurait vengeance. Son armée voulait marcher sur Warsovie, et laver cette injure dans des flots de sang ; il parvint à calmer cette furie, et s'achemina vers la capitale, accompagné de tous les grands. La nouvelle de son arrivée produisit à Warsovie une impression extraordinaire. La maison royale de Wiasdowa, toute décorée des trophées de Zolkiewski, fut aussitôt préparée pour le proscrit illustre. Le roi envoya le grand chambellan complimenter celui dont il avait voulu mettre la tête à prix. La convocation le fit supplier de venir prendre place dans son enceinte ; il semblait que ce fût lui qui apportât l'amnistie à tout un peuple de coupables.

Ses conditions furent modérées : l'abolition de toutes les procédures illégales, le changement de la convocation en diète régulière, c'est-à-dire le maintien des nonces actuels avec la réintégration du sénat, enfin la rupture du traité de Boudchaz, voilà pour la république ; pour ce qui était de lui, il voulait le prompt jugement de l'infâme Lodzinski, et des excuses de tous les membres de l'assemblée qui avaient paru prêter l'oreille aux mensonges de son accusateur. Toutes ces conditions obtinrent l'assentiment de l'assemblée ; les cris des opposans se perdirent dans les transports de la joie publique, et les plus furieux s'enfuirent désolés, loin de Warsovie.

Un mémoire, que le grand maréchal expédia sur les moyens politiques et militaires de soutenir la lutte avec honneur contre les Ottomans, excita un enthousiasme unanime (5 mars). La diète, légalement constituée, sollicita de nouveau le bienfait de sa présence

par un pressant message. « Pouvait-il, disait-elle, y avoir deux conseils » nationaux, sans le héros de qui il était permis de croire, suivant » le système de Pythagore, que toutes les ames des grands capitaines » et des bons citoyens revivaient en lui seul, puisqu'il n'était pas » une de leurs vertus qui ne brillât en lui? »

(14 mars) Il vint prendre sa place dans la diète au milieu d'une pompe triomphale. L'évêque de Posen, un Potocki et quelques nobles inconnus, qui avaient attaqué sa renommée, allèrent lui demander pardon de ces emportemens, sur le seuil de son palais. Le maréchal de la confédération, Czarnecki, plia le genou sur son passage et implora la grace du malheureux délateur qui s'avouait coupable d'un détestable mensonge. Mais Sobieski ne se contenta pas de ces excuses; il voulut un jugement. Lodzinski, qui s'était évadé, fut ressaisi dans la maison du prince Démétrius. Ce misérable ne confessa pas seulement son infamie. On reconnut que toutes les circonstances qu'il avait rapportées étaient mensongères et absurdes; on sut encore qu'une somme de mille francs et la promesse de n'être pas abandonné, l'avaient porté à cet attentat. Condamné à mort, il attendait toujours que le roi vînt à son aide et le sauvât. Le roi, condamné en quelque sorte avec lui, ne pouvait rien pour son salut. Mais nulle sentence capitale ne peut être exécutée sans l'intervention du grand maréchal, et Lodzinski vécut.

(18 avril) La diète poursuivit et termina tranquillement ses travaux. Qui eût dit que cette assemblée, née parmi tant de convulsions, serait la première, depuis bien des années, qui eût réglé avec quelque calme les affaires de l'État, et achevé en paix sa carrière? On n'eût pas non plus prévu cette rapide révolution, qui, sans coup férir, par le simple effet de la puissance d'une bonne renommée, appela autour de Sobieski les hommages de la Pologne. Le maréchal de la diète, dans le discours d'adieu, célébra cette modération et cette sagesse d'une divinité propice, ou, si on pouvait croire Sobieski un homme, cette sagesse du héros qui sauva tour-à-tour la liberté par ses vertus et l'indépendance par ses exploits. « La nature, ajoutait l'ancien chef » des confédérés de Golembe, étonnée de tant de grandeur, regarde » ses mains, et s'interroge sur cette vaste création sans pouvoir se » répondre; elle avait oublié qu'il fût en sa puissance de produire » de tels ouvrages; car, dans tout le cours des siècles passés, elle n'a » point enfanté d'homme égal au sauveur de la république, et sans

» doute elle n'en enfantera point dans le cours des siècles futurs[1]. »
De nos jours on a dit d'une façon plus précise : Dieu créa Bonaparte, et se reposa.

La diète avait décrété la formation d'une armée de soixante mille hommes, pourvu à l'entretien des places fortes, établi des impôts de guerre, et cherché au dehors des alliances. Elle maintint aussi une résolution précédente de la convocation qui avait accordé aux villes de Grodno et de Wilna l'avantage d'être, comme Warsovie, le siége des comices. Une diète sur trois devait se tenir désormais dans le grand-duché. Le cri des Lithuaniens, dont alors l'influence était grande, les Paz, Michel, avaient obtenu cette innovation ; on ne put la révoquer. La Lithuanie promit en retour une coopération puissante dans la campagne qui allait s'ouvrir contre l'infidèle. C'était acheter bien cher une promesse ; car c'était établir une nouvelle distinction nationale, et infirmer l'œuvre des Jagellons. Les derniers débats apprenaient trop combien le souvenir et peut-être l'espoir d'une sciasion vivait profondément dans les cœurs.

La diète avait remis aux mains du grand maréchal des pleins pouvoirs pour la paix et la guerre. Michel ne régnait plus. L'autorité, aussi bien que les influences, se partageaient entre Éléonore et Sobieski. Les conseils se tenaient chez la reine, et la volonté de Jean y était décisive. Le primat Prazmowski n'eut pas la joie de contempler ce triomphe ; cet inquiet génie s'éteignit dans sa victoire (15 avril). Mais ses cinq médecins furent anoblis ; Michel avait même été contraint de l'aller visiter sur son lit de mort. Ce prince devait peu lui survivre : on assura que l'archevêque l'avait ajourné devant Dieu.

L'été s'écoula en préparatifs de guerre, des préparatifs comme on pouvait l'attendre de la Pologne : point d'hommes, point de matériel, point d'argent. Les impôts n'avaient pas été acceptés par les diétines de relation, ou n'étaient point payés. On comptait cent mille livres dans le trésor ; c'était à peine de quoi accréditer des ambassadeurs près les puissances chrétiennes pour solliciter des secours (mai). Le nonce du saint-siége avait à remettre une offrande de cent mille livres envoyée par Clément X. Le légat craignit que, dans le délabrement des finances, cette faible subvention fût employée à tout autre usage que la guerre sainte, et il ne s'en dessaisit que pour la confier à So-

[1] De Actis in comitiis pacificationis, 465.

bieski. La diète avait permis qu'on eût recours à la vente du trésor de Cracovie. C'étaient des joyaux et des tapisseries dont la valeur était estimée très-haut. Les juifs en donnèrent un faible prix, qui excita aussitôt les avides prétentions des soldats et celles de la Lithuanie. La guerre civile fut sur le point de s'allumer pour cette misérable proie; les différends ne s'apaisèrent que lorsque Sobieski eut été constitué dépositaire du trésor en attendant que les arrérages de l'armée fussent payés, et le procès du grand duché avec la Pologne jugé par la république. En attendant, tout recrutement se trouvait suspendu. On n'avait de soldats que pour troubler la paix, point pour faire la guerre avec sécurité.

Il était heureux, avec tant d'affaiblissement et de misère, que l'Europe fût distraite par ses propres déchiremens, de projets et d'entreprises hostiles. Le Grand-Électeur, qui avait d'abord été injurieux et par conséquent menaçant pour les Polonais, qui était allé jusqu'à faire arrêter un homme à Warsovie pour le faire mourir à Kœnigsberg, le Grand-Électeur pliait sous la fortune de Turenne; et sa mobile politique cherchait dans les traités des ressources qu'il n'avait pas trouvées dans les combats. Léopold, voyant la Porte Ottomane engagée dans de longues hostilités contre la Pologne, enlevait Montécuculi à ses expéditions sanglantes de Hongrie : pour empaler par centaines des protestans et des nobles abattus, il ne fallait plus qu'un bourreau; le grand capitaine allait chercher sur le Rhin des travaux plus dignes de son génie. Le roi d'Espagne, en continuant de vivre, avait trompé les calculs des deux potentats qui s'étaient partagé son héritage. Rien ne les empêchait plus de se combattre, et l'empereur entraînait tous les États, soumis au sang d'Autriche, dans la lice qu'il se déterminait à ouvrir contre l'ambition de Louis XIV. Louis, qui avait cru écraser la Hollande faible et seule, la trouvait forte du génie de Guillaume, et assistée de l'Europe entière. Les Stuarts même étaient ébranlés par les cris du parlement dans leur alliance mercenaire avec le fils aîné de l'Église; ce prince comptait autant d'ennemis que de frontières, mais ayant autant de grands capitaines que d'ennemis, doué de ce génie du courage, de la persistance, de la majesté qui impose aux hommes et presque à la fortune, il présentait à ses adversaires un front aussi haut qu'à ses sujets. Il levait des impôts et des armées, emportait Maestricht (30 juin), intimidait Strasbourg, après avoir obligé Frédéric-Guillaume à crier merci, et me-

naçait la Franche-Comté, de la même manière qu'il jetait en exil Bellefonds, Villeroi, Lauzun, qu'il pardonnait à Catinat une désobéissance expiée par des pleurs, tenait Fouquet dans les fers, La Fontaine dans la disgrace, et versait les pensions sur Boileau, Racine ou Molière, alliant ainsi toujours l'éclat à la force, toujours la grandeur et la gloire à la tyrannie.

La Porte Ottomane restait l'étroite alliée du roi, ou plutôt, comme elle disait très bien, du sultan de France. Louis excitait sa colère contre l'Empire. Mais Achmet Kiuperli voyait la Pologne s'agiter pour briser ses chaînes, et il mettait sa gloire à conserver au jeune empereur son maître la satisfaction d'avoir, en une campagne, conquis deux vastes provinces, emporté l'une des places les plus fortes de l'Europe, rangé parmi ses tributaires le royaume des Jagellons, étendu ainsi en quelque sorte jusqu'à la Baltique un empire qui touchait la mer Caspienne, le golfe Adriatique, la mer des Indes, et les sources du Nil. Le tribut n'était pas payé. Michel n'avait pu d'abord trouver les vingt-deux mille ducats qu'il devait ; maintenant la république ne songeait plus à les chercher. Kiuperli était de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube ; et des mouvemens militaires en Perse, des rébellions en Égypte, des désordres à Constantinople, dans le Péloponèse une rapide insurrection des Maïnottes et de tous les Grecs de Laconie soulevés à la voix du chevalier d'Harcourt, général des galères de Malte, enfin de vastes projets sur la Hongrie, partageaient l'attention du visir. Il résolut d'avoir réparation de l'embarras imprévu que lui donnait la Pologne. Sept ponts jetés sur le Dniester annoncèrent assez quel nouvel effort il allait tenter. Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne sur le Danube. Ce prince ne rêvait que vengeances et conquêtes. C'était maintenant le royaume entier qu'il voulait soumettre, et dans ses parties de chasse, dans ses revues, à table, la nuit même on l'entendait crier : Dantzick ! Dantzick ! C'était trahir le secret des ambitieux desseins et de la puissance colossale que rêvait Achmet Kiuperli.

Le czar Alexis craignait pour Kiow et son Ukraine cis-borysthénienne. Il remplit l'Europe d'ambassades chargées de proposer une ligue contre l'Ottoman, supplia le saint-siége de se placer à la tête de la croisade nouvelle, ne trouva d'accueil que chez les Polonais (août) ; et les voyant plus compromis que forts, il prit le parti de traiter avec

la Porte, résolu d'attendre, de ses affinités religieuses et politiques avec les populations limitrophes, les chances qui pourraient compenser pour lui les périls de ce funeste voisinage. Secondé par son beau-père, le sage ministre Narishkin, il s'occupa plus que jamais de former une armée régulière, de lui donner une discipline, d'étendre à la noblesse et aux cités les habitudes et les bienfaits de l'ordre, d'ouvrir au faste, qu'il aimait, ces contrées sauvages, de ramener au giron de l'église grecque les populations dissidentes, de fonder enfin sur la civilisation, l'obéissance et la religion, la durée de son pouvoir et la grandeur de son empire. C'était précisément ce que faisait en France Louis XIV; et le czar venait d'avoir, de la fille de Narishkin (30 mai v. st.), un cinquième fils, qui, séparé du trône par tant de degrés, devait y monter bientôt pour continuer et affermir avec une gloire immense l'ouvrage de son père. Ce fut Pierre Ier.

Les Polonais restaient seuls pour soutenir le poids de la guerre contre les ennemis du nom chrétien; et, la paix de Boudchaz rompue par son ascendant, Sobieski répondait de l'avenir. Dans une position si difficile, pressé entre tant d'inimitiés et de périls, cette responsabilité avait de quoi effrayer l'ame la plus hardie. Fallait-il attendre le choc de bandes terribles sans point d'appui, sans places fortes, sans confiance, avec tous les désavantages de la défensive, quand les apprêts de l'ennemi seraient terminés, et qu'on ne pourrait plus songer à le combattre? ou bien devait-on l'aller chercher au cœur de la Podolie, à travers des montagnes, des marais, des déserts? L'hiver commençait à sévir, et la nation manquait toujours de concorde, comme de finances, et à peu près d'armée; et le grand hetman de la Lithuanie se faisait éternellement attendre au rendez-vous; et le roi Michel multipliait autour du grand hetman de Pologne les embûches et les entraves. Il finit par ne rien imaginer de pis pour son lieutenant que de se porter à la tête de l'expédition projetée (16 septembre). Il n'était pas éloigné de donner à entendre que c'était une manière d'éviter les trahisons. Des trahisons, la plus grande était en présence. On eût dit que la Porte elle-même présidait à ses conseils, tant le génie de Sobieski avait de fils à rompre pour entraîner en avant ce roi hostile, ce collègue jaloux, ces soldats trahis. Sous la tente et dans les marches, on entretenait la troupe de ses privations inutiles et de ses prochains malheurs. Dans les conseils de guerre, Michel Paz, au lieu d'avis, prodiguait des railleries : traitant de croi-

suis ridicule cette guerre d'honneur et de salut, il assurait qu'il avait pris des munitions pour marcher droit à Jérusalem. Il fallut trois semaines à Michel pour se rendre de Warsovie au camp de Slawanva (7 octobre), à quelques milles de Lemberg. La volonté patiente du grand hetman de la couronne surmonta tous les obstacles; l'armée fut organisée et le plan d'opération résolu. Comme le conseil hésitait encore, le vice-chancelier Olszowski s'écria que le sort en était jeté, qu'on avait passé le Rubicon; et, malade de dépit ou de peur, a-t-on dit, dévoré d'ailleurs par un ulcère qui le rongeait depuis long-temps, le roi ne songea plus qu'à fuir.

L'inquiétude irritait ses maux; il avait laissé la reine se disposant à faire un pélerinage au monastère de Czentochowa, et il craignait qu'elle ne se rapprochât point sans secrets desseins du camp impérial de Silésie. Sobieski invita Koributh à s'occuper du moins d'assembler une armée nouvelle pour que la patrie ne restât pas sans défense si l'élite de la Pologne venait à périr avec lui sous les coups des barbares. Michel le promit, et disparut emportant son bonzuk ou lance de guerre à pomme d'or, à panache de plume d'aigle, qui n'avait pas encore vu les champs de bataille (10 octobre). Abaissé jusqu'alors devant la lance royale, le bonzuk du grand hetman de la couronne se releva; l'armée le salua de ses hourras joyeux, reçut la bénédiction d'Olszowski, et courut au-devant des infidèles.

Cinq espèces de troupes composaient les armées lithuaniennes et polonaises. Il y avait les mercenaires, soit Hongrois, Moldaves, et Walaques, soit Kosakes ou Tartares, et la plupart Allemands, qui eussent été peut-être le nerf et la force de ces armées, si, au moindre retard dans la solde, ils n'eussent tourné leurs armes contre le gouvernement qui avait affermé leur courage; les quartiens, ces troupes permanentes, ainsi nommés de ce que le quart des revenus royaux était consacré à les entretenir; les volontaires, nom également attribué aux compagnies ou régimens d'ordonnance dont se composait la garde des grands seigneurs, et aux levées extraordinaires que la haute noblesse faisait à ses frais dans les graves conjonctures; enfin la pospolite, c'est-à-dire la convocation de tous les gentilshommes qui, après trois sommations du roi, étaient obligés de se rendre à la guerre sous les ordres de leurs palatins, mais ne devaient à l'État que quelques mois de service, ne pouvaient être entraînés au-delà des frontières, et savaient bien se battre, mais peu manœuvrer et encore moins

obéir. On a vu que cette levée en masse ne servait guère qu'à montrer la faiblesse de la république et ses discordes. On n'y recourait presque plus que dans les guerres civiles. Les légions de valets d'armes, de domestiques, de conducteurs d'équipages qui encombraient les camps, pourraient être comptées comme une cinquième branche de la force militaire de la Pologne, si ces hommes, naturellement braves et belliqueux, n'avaient porté dans les rangs plus de désordre par leur pillage que d'assistance par leur concours.

Toutes ces troupes de nature diverse manquaient de lien; obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, ne connaissant pas les rudes bivouacs de nos armées, elles marquaient leur passage par la dévastation, et s'embarrassaient d'un attirail effroyable de fourgons, destinés moins à porter les provisions et les tentes qu'à rapporter du butin. Elles n'avaient point de corps du génie; l'artillerie, composée de quelques batteries de pièces d'un petit calibre, ne possédait d'habiles officiers que quelques aventuriers français, malgré les soins que consacrait à cette arme, depuis longues années, son général Konski, reconnu pour l'un des hommes de guerre les plus habiles de ce temps. L'infanterie était peu nombreuse, une partie des mercenaires et des quartiens la composait; mais dédaignée, nue, souvent sans chaussure et sans armes, elle servait à creuser les fossés, jeter les ponts, abattre les forêts beaucoup plus qu'à paraître sur le champ de bataille. On considérait toujours les fantassins comme des serfs à qui la pioche et la cognée convenaient mieux que des armes. Nous avons vu le brave Czarneçki encourir la haine de l'ordre équestre malgré ses immenses services, par son estime pour cette armée précieuse. Sobieski voulait avoir dans ses lignes une moitié de gens de pied; mais deux obstacles presque également difficiles à vaincre s'étaient toujours rencontrés, les préjugés du pays et la pénurie du trésor.

Le corps entier de la pospolite, les volontaires, les valets d'armes même, et une partie des mercenaires et des quartiens, combattaient à cheval. La cavalerie légère était peu estimée; les quartiens, les reitres, les Walaques, la composaient, distribués en régimens de dragons ou compagnies volantes qui, pour être la partie la moins noble de la gendarmerie polonaise, n'en était pas la moins ferme et la moins expérimentée. Ces corps étaient d'ordinaire vêtus à l'allemande et se confondaient dans le nom de troupes étrangères. C'était la grosse cavalerie qui passait pour la force de l'armée; là du moins se réu-

naissaient l'orgueil, la richesse et le nombre. On divisait ces escadrons éclatans en pancernes et hussards, ceux-ci armés de toutes pièces, bardés de fer, eux et leurs chevaux, portant casque et cuirasse, munis d'arcs, de carabines, de lances pesantes, de cimeterres; ceux-là couverts d'une cotte de mailles qui tombait de la tête sur les épaules, et n'ayant que le sabre et le mousqueton : tous remarquables par la richesse de leurs équipages et suivis de valets aux accoutremens bizarres, aux peaux de bêtes fauves, aux grandes ailes de plumes noires par lesquelles ils croyaient épouvanter l'ennemi. Tous ces corps s'enorgueillissaient de ne compter dans leurs rangs, comme le disait leur adage, que des hommes mesurés tous dans le même boisseau, c'est-à-dire également nobles, également pourvus du droit de n'obéir qu'à Dieu et à leur épée, également destinés peut-être à succéder un jour au trône des Piasts et des Jagellons. Les hussards et les pancernes portaient le nom commun de *towarzisz*, qui veut dire compagnons. C'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux, et que le roi les appelait lui-même, comme n'étant que *primus inter pares*, le premier entre des égaux.

Le camp de Skwarawa se composa surtout de ces compagnies brillantes. La grande noblesse avait partagé avec Sobieski la responsabilité de la rupture du traité de servitude et d'ignominie : elle voulut partager les périls de l'entreprise. Au dernier moment tous accoururent. Il n'y eut pas une maison illustre qui ne comptât dans les rangs plusieurs de ses fils. Depuis la première expédition de Jean Casimir contre les Kosakes, il ne s'était pas vu d'armée où brillassent tant d'illustrations et tant de richesses. Depuis long-temps même la Pologne n'en avait pas eu d'aussi nombreuse : plus de trente mille hommes se trouvèrent réunis. Dans ce nombre, Michel Paz n'avait amené que huit mille Lithuaniens. On ne comptait presque pas de troupes allemandes. Konski avait quarante pièces de canon, et Michel s'était dessaisi de sa garde, corps superbe et instruit, qui malheureusement n'était que de quinze cents hommes.

Ces apprêts avaient été lents; le 11 octobre seulement, le lendemain du départ de Michel, Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Son plan de campagne était simple et vaste : Kaminiek ne pouvait pas être repris; les Polonais, sans ingénieurs, sans mortiers, sans discipline, sans trésor, et surtout sans constance, ne pouvaient en-

treprendre un tel siége, l'entreprendre en présence des Kosaks, des Turcs et des Tartares. Il fallait aller droit aux troupes ottomanes, les battre, les rejeter hors des provinces chrétiennes, traiter à quelque prix que ce fût avec Doroszenko, ramener les Moldaves et les Walaques au protectorat de la Pologne; et placé dès lors loin de la portée des secours, à cent cinquante lieues du Turc, Kaminiek retombait de lui-même aux mains des Polonais. Déjà on savait que les Kosaks s'agitaient, toujours impatiens, sous le poids de la nouvelle domination qu'ils s'étaient donnée. Les Osmanlis avaient exaspéré les paysans grecs de la Podolie, par leurs efforts pour s'y domicilier sur-le-champ comme d'anciens maîtres; et Sobieski s'était assuré des intelligences nombreuses à Jassy et à Bucharest. Pour rallier les hospodars à ses drapeaux, il n'avait qu'à y rallier la victoire.

Voici l'état des forces ennemies. Les Tartares accouraient; ils étaient déjà arrivés sur le Borysthène, et le colonel Rapp les arrêtait quelques instans dans Bialacerkiew. Ces hordes faisaient plus de soixante mille chevaux. Doroszenko était à cheval avec ses Kosaks; mais on le redoutait peu : il ne se déciderait qu'après la fortune. Les Ottomans couvraient de leurs troupes toute la Podolie; ils avaient changé tous les villages en places fortes et toutes les églises en mosquées. Au centre de la province, Kaminiek et Braclaw renfermaient des garnisons puissantes, avec des remparts rétablis, une artillerie formidable et des munitions pour trois ans. Sur l'extrême frontière, du côté de la Moldavie, et dominant le plateau de la rive méridionale du Dniester, s'élevait Kotzim, où le séraskier Husseim, qui commandait dans toute la contrée, campait à la tête d'une armée de vétérans qu'on portait au nombre de quatre-vingt mille hommes. Il y avait là quarante mille spahis et janissaires. C'était la force de l'empire turc. Caplan pacha, en pleine marche à travers la Moldavie, se portait avec trente mille hommes sur la première ligne d'opérations, et d'autres troupes étaient échelonnées depuis Jassy jusques au camp du grand-seigneur sur le Danube, et à celui d'Andrinople.

Le dessein de Sobieski était de tourner la Podolie, de laisser derrière soi Kaminiek et Kotzim, d'aller, au travers de la Moldavie, droit à Caplan pacha; et après l'avoir détruit, passant sur le ventre des corps dispersés, il traiterait avec les hospodars, et reviendrait sur la Pologne, pour exterminer, à Kotzim, à Braclaw, sous Kaminiek, dans une campagne d'hiver, ces troupes de l'Afrique et de l'Asie,

surprises d'être attaquées du côté du midi, de ne plus communiquer avec la Porte, de n'avoir pour retraite que les champs de la Lithuanie ou les rivages de la Vistule. Avant que Mahomet IV ne se fût échappé, que la belle saison ne fût venue, une paix glorieuse aurait rendu à la Pologne le repos dont elle avait tant besoin, et les respects de l'étranger.

Sobieski, pour couvrir sa manche, avait envoyé le grand enseigne de la couronne, Sieniawski, officier qui avait de la tête et du cœur, sur le front de l'ennemi, avec ordre d'enlever tous les avant-postes. L'heureux grand enseigne était parvenu à jeter l'alarme sur la ligne entière des Turcs, jusqu'au cœur de l'Ukraine, en soumettant les villes de Satanow, de Jermolinick, de Zynkowica et de Bar. A l'aide de cette diversion habile, le grand hetman parvint, avec son armée, aux rives du Dniester. Les bords n'étaient pas défendus; mais, à la vue de ce fleuve, changé de glaçons, qu'il fallait franchir à la nage pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'étonna. Les ordres du grand hetman, transmis par le prince Démétrius aux Polonais, par Michel Paz aux Lithuaniens, ne s'exécutèrent pas. Michel Paz lui-même refusa obéissance. On avait traversé des montagnes et des marais au milieu desquels jamais troupes ne pénétrèrent. Maintenant, il s'agissait de s'enfoncer dans les terres ennemies, solitudes effroyables où on ne trouverait ni cités, ni hameaux, mais où se rencontrerait à chaque pas une armée. L'entreprise s'offrit aux imaginations dans toute sa grandeur. Devant soi, autour de soi, des Turcs sans nombre; derrière, des déserts sans ressources et sans fin!.... Quelle était cette tentative de l'homme qu'on avait accusé d'avoir vendu Kaminick aux infidèles? S'y prendrait-il autrement s'il voulait leur livrer à la fois tous les défenseurs de la patrie? Des mouvemens extraordinaires entre le second hetman de la couronne et le grand hetman de la Lithuanie, accréditèrent ces terreurs. Sourdement encouragée, la rébellion passa de rang en rang; et les soldats coururent tous à la fois aux armes, impatiens de les tourner contre l'auteur de tant de maux déjà soufferts, préludes de maux plus grands.

Sobieski vint à eux. C'était le même regard devant lequel la révolte faiblissait bien des années auparavant, quand il n'était pas encore rayonnant de gloire. C'était toujours cette éloquence impérieuse qui avait mille moyens de faire arriver au fond des cœurs les noms de devoir et de patrie. Pourtant des mercenaires fatigués, une ne-

blesse mutinée l'entendaient mal. — « Des vivres ! criait-on, des » vivres [1] ! — Nous en trouverons dans les plaines de la Moldavie. » — Du repos ! — Je vous en promets à tous, sous les tentes des » barbares, si vous êtes vainqueurs ; sinon, nous en aurons dans le » ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. — « Vous n'avez qu'une manière d'y revenir, c'est de me » suivre, de combattre, de vaincre. Car autrement ma résolution iné- » branlable est de m'enterrer ici ; maintenant il ne dépendrait plus » de vous de n'y être pas enterrés avec moi. Voyez où vous êtes : qui » vous sauverait? » Le Dniester fut franchi.

(Novembre.) On rencontra sur l'autre rive le prince des Walaques Étienne Petryczaïko, errant et fugitif. Il s'échappait du camp des Turcs, et promit l'appui des siens ; d'heureuses nouvelles arrivèrent aussi du hospodar de Moldavie. On sut en même temps que Caplan pacha pressait sa marche. C'était à lui que Sobieski voulait courir, et déjà on avait laissé derrière soi la vaste forêt de la Bukowine ; on avait côtoyé le Pruth et ses rives marécageuses pendant plusieurs jours ; deux jours de repos avaient à peine refait l'armée de sa lassitude : l'épouvante saisit officiers et soldats. Le conseil de guerre déclara qu'on n'irait pas plus loin ; les généraux annoncèrent même la résolution de ramener leurs troupes si on prétendait les entraîner malgré eux. Sobieski ne comprenait pas ces alarmes. Il avait tant de fois fait des miracles avec des poignées d'hommes, que, se trouvant à la tête de près de quarante mille combattans, il croyait pouvoir défier la fortune et tout renverser devant soi.

L'obstacle qui l'arrêtait était plus fort que lui. Il lui fallut renoncer à passer outre. Attendre Caplan de pied ferme et donner ainsi au séraskier Husseim le temps d'accourir à son tour, était impossible. Il tourna vers Kotzim, jugeant que, s'il pouvait triompher d'Husseim et de son armée, il reviendrait ensuite sur Caplan, et poursuivrait ses grands desseins. Son plan était changé, non détruit.

Kotzim est un château fort, situé à quatre lieues de Kaminiek, mais hors du territoire polonais, sur les escarpemens de la rive droite du Dniester, inexpugnable du côté du fleuve, et entouré partout ailleurs de ravines profondes ; un pont jeté sur les ravines le liait au

[1] *Relatio Chocimensis victoriæ*, p. 473. Zal. Gazette de Hollande, novembre. Gazette de France, décembre.

camp retranché où Husseim pacha avait établi son armée. Ce camp, défendu par d'anciens ouvrages, s'étendait le long du Dniester sur de hautes collines dont le pied, hérissé de rochers aigus, se perdait, du côté de la Moldavie, le seul qui fût abordable, dans des précipices taillés à pic et d'impénétrables marécages. L'art des Ottomans avait joint des fortifications régulières à celles de la nature, et la plaine que dominait au loin cette colonie militaire à la manière des Romains était coupée de canaux et de ruisseaux rapides dont on avait encore armé les rives d'épaisses palissades. Une artillerie puissante achevait de rendre cette place d'armes formidable; là reposaient, sous des tentes magnifiques, le généralissime turc et ses soixante ou quatre-vingt mille vétérans, lorsque tout à coup l'armée polonaise parut (9 novembre); elle déploya sur-le-champ autour des retranchemens ennemis ses nombreuses enseignes, et prit position presque sous le feu des batteries musulmanes.

Déjà une fois les mêmes lieux avaient vu décider les destins de la Pologne. Cinquante ans auparavant Jacques Sobieski avait conquis et signé glorieusement la paix sous les murs de Kotzim. C'était ce même camp aux pieds duquel, après le désastre du Kobilta, la puissance du jeune empereur Osman était venu se briser. Mais cette fois les rôles étaient changés. Les Turcs tenaient le camp retranché, et le fils de Jacques combattait dans la plaine. Le petit nombre avait à livrer l'assaut; le grand nombre n'avait qu'à se maintenir derrière des remparts mieux fortifiés, mieux armés de canons qu'au temps où Osman et ses trois cent mille hommes ne surent pas emporter ce poste sur la faible armée de Wladislas. Aujourd'hui on n'y comptait que des soldats blanchis dans les succès; et les assaillans étaient de jeunes troupes, la plupart levées à la hâte, mal armées, indisciplinables; ils campaient dans un champ aride, sans point d'appui et sans refuge comme sans provisions; l'hiver et ses misères infinies étaient pour eux des ennemis de plus : ils avaient à vaincre le ciel et la terre. Des fossés profonds, des lits de torrens, des murailles de rochers étaient l'unique champ de bataille qui leur fût offert pour joindre un ennemi pourvu de tout, tranquille sous ses tentes somptueuses, et confiant dans son nombre ainsi que dans ses remparts. Ces lieux, pleins de si grands souvenirs, accablaient l'ame des Polonais loin de l'exalter. La nuit s'écoula dans les pressentimens sinistres; le général avait, comme ses soldats, le cœur dévoré d'angoisses. L'entreprise qu'il allait

tenter était surhumaine à tous les yeux, excepté aux siens. Il n'y avait pour son armée de salut que dans le succès, et, trop fondé à craindre que les trahisons de la haine et de la peur ne le lui ravissent, il craignait les reproches de son pays et ceux de la postérité pesant sur sa mémoire.

(10 novembre) Le lendemain, il disposa tout pour l'attaque. Le grand hetman de Lithuanie lui déclara l'attaque impraticable, et annonça la résolution de fuir. « Fuir n'est plus possible! s'écria » Sobieski. Nous ne pourrions qu'aller chercher honteusement la » mort dans les marais, sous les coups des barbares, à quelques » lieues d'ici; mieux voudrait la trouver sur leurs murailles. Mais » pourquoi ces terreurs? rien ici ne m'étonne... hormis ce que » j'entends. Vos menaces sont notre unique danger; vous ne les » exécuterez pas. Si la Pologne doit être effacée du rang des nations, » et, à ce qui se passe, on pourrait croire qu'un tel destin nous est » réservé, vous ne voudrez point que nos enfans puissent dire que si » un Pas n'avait pas fui ils auraient une patrie. »

Le Lithuanien, vaincu par les cris des Sapiéha et de Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turcs se préparèrent à braver, derrière leurs retranchemens, l'attaque désespérée des chrétiens. Jablonowski, appuyé au Dniester, commandait l'aile droite; le brave palatin avait devant soi le château même de Kotzim. La Lithuanie formait l'extrême gauche, et avait affaire à un camp séparé, moins fort d'assiette et de résolution; quelques milliers de Walaques et de Moldaves y combattaient avec le prince Georges Cantacuzène, hospodar de Moldavie, sous l'étendard du croissant. Le grand hetman, le prince Démétrius, Étienne Czarnecki, le grand enseigne, tenaient le centre. Les quarante pièces de campagne, distribuées sur le front de ce vaste demi-cercle, battaient en brèche les palissades qui défendaient les approches des retranchemens. Kenski fit, sous le feu de l'Ottoman, des prodiges de courage et d'adresse. Dès le soir un assaut put être tenté; et quand la nuit fut venue, l'armée chrétienne des deux principautés, en désertant le camp des infidèles pour se ranger sous le drapeau de la Croix, fit entrer avec elle la confiance dans les escadrons polonais: on ne déserte guère que pour le côté où doit être la victoire.

(Samedi 11 novembre) Le temps était affreux. La neige tombait à flots; les rangs en étaient obstrués. Avec ce ciel ennemi, Sobieski

tint ses troupes sous les armes et manœuvrant, pendant le cours de la nuit tout entière. Le matin les trouva perdues dans la neige, engourdies de froid et de souffrance. Ce fut alors qu'il donna le signal si long-temps attendu par les deux armées. « Compagnons, » s'écria-t-il en parcourant les lignes, ses habits, sa moustache épaisse, ses armes, couverts de frimas; « compagnons, je vous livre un ennemi plus qu'à » moitié vaincu. Vous avez souffert : les Turcs sont épuisés. Ces hommes » d'Asie ne pouvaient tenir aux vingt-quatre heures qui viennent de » s'écouler; le froid les a vaincus pour nous. Voyez-les tomber par » troupes, et nous, nous sommes debout encore; nous aurons la » force de courir jusqu'à eux ! Il n'en faut pas plus pour sauver la » république de la honte et du vasselage. Soldats de la Pologne, » songez que vous combattez pour la patrie, et que Jésus-Christ » combat pour vous. »

Sobieski avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. On ne comptait pas celles que Jablonowski et beaucoup d'autres seigneurs s'étaient fait dire. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours. Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance; et les religieux, qu'ils avaient amenés avec le reste de leur maison, parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance. Comment douter du triomphe, quand sa gloire était plus que jamais intéressée, dans un tel jour, à faire des miracles ?

En effet, le grand maréchal avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchemens ennemis; il revint portant sur ses traits la victoire, et criant : « Mes compagnons, dans une demi-heure » nous logerons sous ces tentes dorées. » Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait porter les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à moitié assoupies, et, ordonnant plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de Husseim, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs, et qu'une force surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles et frayaient un chemin pour arriver à la victoire ou au martyre. Qui pouvait méconnaître dans ce prodige la main de saint Martin de Tours ?

En ce moment, l'armée s'inclina sous la bénédiction d'un père

de la société de Jésus, Przeborowski, confesseur du grand hetman; et la prière finie, Sobieski, mettant pied à terre, lança son infanterie sur la tranchée qui venait d'être ouverte; le sabre à la main, lui-même la guidait « avec toute la résolution, dit une gazette du » temps [1], qu'on pouvait attendre d'un si grand homme. » Les valets d'armes s'étaient élancés sur ses traces, pour se gorger de butin. Cette race avide et féroce ne craignait pas de conquérir sa proie. Les fossés furent comblés et franchis; on arriva d'un bond au pied des rochers. Le grand hetman, après ce premier effort, avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà sur les hauteurs du camp escaladé flottait l'étendard de la croix et l'aigle de la Pologne. Pétrikowski, un Dënhoff, seigneur du sang des Piasts, un Koryçki, avaient les premiers pris possession des remparts et arboré leurs enseignes. A cette vue, un hourra de triomphe et de joie s'éleva des rangs polonais jusqu'au ciel. Les Turcs furent consternés. Ils avaient été étourdis de cette attaque si brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrériens persistassent dans la folie de vouloir tenter l'assaut. Cette terrible nuit d'une vaine attente les avait en effet désarmés. A la fois rassurés et abattus, ils ne s'étaient défendus un moment contre les assaillants que par l'avantage de la position et du nombre. Précisément alors, Husseim, trompé par une démonstration de Czarneçki, se précipitait vers l'autre extrémité du camp. Les spahis pensèrent qu'il fuyait, et le désordre fut à son comble.

Cependant, les janissaires couraient aux armes; ils formaient leurs rangs, et les milliers de valets, dont l'audace avait emporté cette citadelle escarpée, en se livrant sur-le-champ au pillage des tentes ottomanes, étaient devenus eux-mêmes pour l'infidèle une proie facile. Par bonheur, Sobieski avait eu le temps d'employer ses fantassins à niveler le sol, et frayer des sentiers à travers les rochers jusqu'au sommet des collines. Les compagnies de Leczynski s'y précipitent. La division de Jablonowski s'élance; ses hussards et ses pancernes, le poing armé de la lance aux flammes éclatantes, escaladent à cheval ces escarpemens qu'il ne semblait pas que l'infanterie même pût gravir. Inactif jusqu'alors, Paz se réveille, et toujours le rival de Sobieski, il court avec les siens, au milieu de tous les obstacles et de tous les périls, pour essayer d'arriver le premier dans le camp de l'infidèle.

[1] Mercure hollandais, année 1673, p. 164.

C'était trop tard. Déjà la lance de guerre du grand hetman de la couronne brillait sur les hauteurs, et, appliqué à rétablir l'ordre au milieu de ses escadrons qui arrivaient débandés par l'assaut et par le succès, Sobieski se disposait à livrer bataille au sein de cette ville de tentes qui n'était que surprise, qu'il pensait avoir à conquérir.

Mais l'étonnement et le désordre des assiégés, les cris des femmes renfermées dans les harems, les grands coups de cette cavalerie bardée de fer, invulnérable, armée de toutes pièces, composée de jeunes gentilshommes qui brûlent de signaler leur foi et leur courage, ces charges sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turcs ni le temps de se reconnaître ni celui de se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Soliman, pacha de Bosnie, à la tête de plusieurs milliers de janissaires, essaie de se frayer un passage au travers des escadrons, et de chercher dans la plaine un champ de bataille ou un refuge. Le prince Démétrius Wieçnowieçki, le prince Constantin son frère, et les Potoçki, dont les troupes n'ont pas donné encore, accueillent Soliman ; ils le taillent en pièces. Démétrius et les Lithuaniens arrivent ensemble, sur ces débris, dans la place envahie. Alors il n'y a plus que cris de désolation et de terreur, qu'efforts désespérés pour fuir. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Kotzim en communication avec Kaminiek. C'est là que les Turcs affluent, se tuant entre eux, pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir ! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines; il se trouve comme par miracle maître du pont et de la porte qui le maîtrise ; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. Vingt mille hommes tombent : la moitié ont péri sur la grève ; le reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi glacées qu'ils essaient de franchir. Insatiables de carnage, des hussards, conduits par Athanase Myaczynski, les poursuivent à cheval dans le lit du Dniester, et les sabrent jusqu'à extermination, au milieu des flots. On dit que pendant plusieurs lieues ces flots funestes ne roulaient que des cadavres et du sang.

L'effroyable boucherie dura trois heures; la hache, la lance, le cimeterre, avaient, dans l'enceinte seule du camp, jonché le sol de quarante mille morts, la moitié janissaires et spahis. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Husseim, présent de Mahomet IV, que le vainqueur envoya comme un hommage filial au chef de l'Église, et qui

orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre. Le prince Michel Radziwill avait abattu de sa main le malheureux sérasker. Une foule de pachas se rencontraient parmi les morts. La plaine était couverte de blessés et de fugitifs que les vainqueurs recevaient à merci par lassitude de tuer ; mais d'un bout des retranchemens à l'autre il n'y avait plus, des bandes infidèles, âme vivante. Alors le père Przeborowski, dressant un autel au milieu de ce sépulcre fumant, donna sa bénédiction aux soldats de la croix ; et inclinés sur leurs armes, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, ils entonnèrent avec lui l'hymne de louange au Dieu qui prescrit la paix aux hommes et qu'invoquent les armées.

Parmi les combattans s'était signalé, aux côtés du grand maréchal, son jeune beau-frère, le comte de Maligny-la-Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde, sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous reconnaissaient qu'à l'apôtre de France et au grand hetman appartenait l'honneur de la journée.

De cette immense armée qui tenait la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarmes, rien ne restait que le château de Kotzim et des monceaux de ruines (12 novembre, dimanche). Le vainqueur employa le jour saint à ensevelir ces débris sanglans sous un mohila, sorte de montagne et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du nord dont ils étaient les derniers représentans. Le grand Zolkiewski put, au fond de son tombeau, se sentir vengé.

Deux historiens de Sobieski, fort amoureux de la gloire de leur héros, racontent que des représailles barbares, ou une politique plus barbare encore, le déterminèrent à tuer après la victoire tout ce que la victoire avait épargné. Nous n'avons trouvé nul fondement à ce récit dans aucune relation contemporaine. Des historiens peu partiaux pour l'illustre Polonais, tels que Connor, ne parlent pas de cette monstruosité : on y verra au contraire que les grands seigneurs polonais, lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, traînaient entre autres trophées un immense attirail de captifs. Le fort de Kotzim restait à prendre ; il capitula (lundi 13), et le pacha de Kaminiek fut si touché de la manière dont le vainqueur traita la garnison, qu'il lui renvoya,

en présent, une centaine de prisonniers polonais. Tout cela dément la barbarie qu'on suppose. Elle est démentie encore par le caractère de Sobieski; elle l'est par sa politique, car il voulait conquérir la paix; et c'était assez des victimes tombées les armes à la main, pour rendre la Porte Ottomane tout-à-fait pacifique, ou bien tout-à-fait intraitable.

A la nouvelle de ce désastre, Caplan pacha, qui venait grossir l'armée de Kotzim, mit le feu à son camp de Cécora, et s'enfuit au-delà du Danube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monumens de leur passage la dévastation et l'incendie. Jassy fut saccagé en même temps qu'affranchi; les Moldaves et les Walaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces; et l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grace dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on [1], sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout entière de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut, et à des chances de servitude.

Prompt à user de la victoire, Sobieski enleva ses troupes au repos et au pillage, pour aller prendre possession des deux provinces qui se livraient à lui, et nettoyer la rive gauche du Danube, en coupant les ponts afin de ravir aux Turcs tout moyen et tout espoir de retour. Paz se repentait apparemment d'avoir fait son devoir; il ne parlait que de tourner son bonzuk du côté de la Lithuanie, et d'entraîner ses troupes. Cette menace touchait peu désormais le généralissime; il poursuivit sa course victorieuse. L'armée de la couronne était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne, lorsqu'arriva tout à coup la nouvelle que le roi Michel n'était plus.

On eût dit que la journée de Kotzim était trop grande pour compter dans ce triste règne. La maladie qui consumait Koributh l'avait enlevé (vendredi 10 novembre), dans les murs de Lemberg, la veille même de la bataille, après un mois de souffrances aiguës; et comme il y a dans la mort une vue plus équitable des choses de ce monde, il nomma par son testament, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, Jean Sobieski. Ce malheureux prince avait détruit sa santé par sa voracité effrayante, que nul avis des médecins, nulle remontrance de sa mère, ne purent jamais contenir; c'était la seule jouissance qu'il connût.

[1] Gazette de France, année 1673. Relation de la bataille de Kotzim.

On l'avait vu, recevant de la municipalité de Dantzick mille pommes de la Chine, dévorer en quelques heures ce présent. Sa cour citait de lui d'autres traits extraordinaires. C'était par là qu'il se distinguait du commun des hommes.

Aussi, ses entrailles étaient-elles horriblement rongées d'ulcères. Près de mourir, il appela en vain Éléonore; cette princesse avait songé trop tard à s'acheminer vers lui. Et de tous les sénateurs, de tous les grands qui formaient son ministère ou sa maison, le vice-chancelier Olzowski se dévoua seul à l'assister dans son affreuse agonie. L'infortuné aurait expiré dans le silence et dans la solitude, si ses derniers regards n'eussent rencontré un aga et tout son cortége de musulmans altiers qui faisaient grand bruit pour arriver jusqu'au lit de douleur du monarque et y déposer les paroles du divan. Olzowski eut peine à éloigner ce messager funeste. Une caisse mystérieuse, qu'il ne voulait ouvrir qu'aux yeux du roi, le faisait soupçonner d'apporter à Koributh, avec des menaces hautaines, le caftan d'honneur ou plutôt de servitude. Michel expira sans recevoir le honteux présent qu'il avait encouru, sans entendre les cris de joie que suscita la nouvelle de la glorieuse réparation des hontes de Boudchaz, sans voir tous les palatinats députer vers Sobieski leurs plus illustres citoyens, et se couvrir de colonnes triomphales à la gloire du sauveur de la patrie. Cette mort prématurée lui fut une délivrance aussi bien qu'à son pays.

Ainsi finit Michel Koributh Wieçnowieçki, à l'âge de trente-cinq ans, après quatre ans et quelques mois de royauté. On ne peut considérer ce règne sans une pitié profonde. Tout y est calamité pour le prince aussi bien que pour ses peuples. Il vit au milieu des trahisons. A ses disgraces privées se joignent de toutes parts les malheurs publics. Il n'a de l'ambition que ses désespoirs. Son ame est toujours en proie ou à l'envie ou à l'épouvante. Enfin, ses chagrins semblent quelquefois passer ses fautes. On dirait que la Providence châtie la médiocrité à l'égal du crime chez ces hommes, privilégiés ou misérables, qui ont reçu du sort et accepté la tâche de gouverner les hommes.

LIVRE VI.

Interrègne et élection.

(11 novembre 1673 — 24 janvier 1674.)

L'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, légat-né du saint-siége, et premier sénateur de la république, gouvernait de droit les interrègnes. Le prince Florian Czartoriski, prélat habile et respecté, venait d'être promu au siége primatial. C'était lui qui, du camp de Golembe et de la convocation de Warsovie, s'était porté comme négociateur, avec l'évêque de Cracovie, André Trzébiçki, au-devant des grands de Lowicz. Mais sa santé était délabrée; des faiblesses fréquentes semblaient présager sa fin prochaine. La reine dont il avait toujours soutenu les intérêts s'empressa de lui envoyer ses litières, pour qu'il pût venir prendre les rênes du gouvernement. Elle se promettait de les tenir pour lui, et trouvait un égal avantage à s'emparer et de son pouvoir, et de son nom, et de ses vertus.

L'archevêque interroi annonça aux palatinats et aux districts, par des circulaires appelées *universaux*, la mort du monarque, et son propre avènement à la régence. Il se hâta aussi, suivant l'usage, de fermer tous les accès du territoire polonais aux étrangers, d'ordonner que les lettres arrivant du dehors aux sénateurs fussent décachetées, et que celles qu'ils pourraient écrire à l'armée fussent saisies; de prohiber la sortie des chevaux et des armes; de garnir de troupes les frontières; de faire abattre les arbres sur les chemins pour assurer à sa police débile un plus facile succès : précautions bizarres qui annonçaient la faiblesse de la constitution et les alarmes des sages, mais qui ne suffisaient ni pour repousser les invasions, ni pour empêcher les intrigues et l'or des cours de passer.

L'archevêque fit aussi fermer tous les tribunaux, pour indiquer

que la justice était tarie à ses sources ; il prépara la formation des tribunaux extraordinaires de *kaptur*, cours souveraines, nommées ainsi du capuchon qui les avait apparemment distinguées autrefois, puissantes prévôtés qui devaient maintenir l'ordre public dans ce sommeil de l'autorité suprême. En même temps, Czartoriski ordonna que chaque Polonais tînt ses armes préparées comme dans un grand danger : singulière nation, qui marquait si bien, durant les interrègnes, son effroi de l'anarchie, et rendait de tels hommages à la royauté absente, pour remettre l'anarchie en vigueur dès que le pouvoir royal viendrait à revivre !

Czartoriski avait publié d'abord la prohibition accoutumée des réunions publiques, des danses, des jeux, de tout ce qui troublerait le recueillement du veuvage de la patrie. Mais cette loi ne fut pas observée ; ceux qui l'avaient faite ne pouvaient prévoir un règne comme celui de Michel, ni une journée comme celle de Kotzim. Dans le temps que la nouvelle de ce magnifique fait d'armes parvint à Warsovie (4 décembre 1673), de vives sollicitudes préoccupaient tous les esprits sur le sort de l'armée ; Éléonore croyait Sobieski perdu, et l'aga de Mahomet IV exigeait avec hauteur du sénat le tribut qu'il était venu lever sur Michel mourant. La joie publique fut égale aux terreurs qui l'avaient précédée ; cette joie tint de l'ivresse. Les temples, les places, les foyers domestiques retentirent de chants de triomphe. La formalité du deuil national se perdit dans les longues fêtes de la victoire. Il fallut que la reine elle-même quittât ses vêtemens lugubres pour prendre part à ces fêtes. En ce moment, la dépouille du roi qui n'était plus arriva (12 décembre). Michel revenait occuper sa place dans les palais de Warsovie, et y attendre, suivant l'usage, sur un lit de parade, qu'un autre siégeât au trône pour pouvoir s'acheminer enfin, sous la conduite de son héritier, parmi les joies d'un couronnement, vers le dernier séjour des monarques polonais. Le char funèbre de Koributh passa inaperçu sous les arcs de triomphe dressés à son glorieux rival. Tout le monde était occupé à célébrer le héros de la Pologne ; personne ne songeait à honorer son roi.

En échange de la nouvelle de ses prodiges, l'armée avait appris cette mort de Koributh. Maîtresse alors de Jassy et de toute la Moldavie, elle était en pleine marche sur le Danube. Le grand-seigneur s'était enfui de Silistrie jusqu'à Constantinople, au bruit des désastres

d'Hosseim, et un corps de vingt-cinq mille Osmanlis, qui couvrait la Walaquie, venait d'être écrasé sous les pas des Polonais victorieux. En apprenant l'interrègne, cette armée triomphante s'émut et s'arrêta. Les officiers, les généraux s'assemblèrent en tumulte. Quand s'accomplirait l'élection? Quel chef serait donné à l'armée? quel roi à la république? « Ayons, dit Sobieski, un prince de génie assez » éprouvé pour conduire la guerre, d'âge assez mûr pour aimer et » vouloir la paix. » En parlant ainsi, il songeait à Condé. Paz lui supposa d'autre pensées. « Ayons, avant tout, s'écria le Lithuanien, » un prince célibataire, pour qu'il puisse s'unir à l'archiduchesse » Éléonore, nous épargner ainsi la charge d'un douaire dispendieux, » et conserver à notre patrie l'utile alliance de la cour impériale. » Il dit, et désertant les enseignes du grand hetman de la couronne, il entraîna ses troupes loin du théâtre de leurs communs exploits.

Une émulation de désertion et de fuite se prononça aussitôt dans les rangs polonais. Des palatinats entiers abandonnaient leur poste. On avait à mettre en sûreté les dépouilles de l'Orient, autant qu'à se rapprocher de cet autre champ de bataille qu'une élection allait ouvrir devant les passions contraires. Sobieski était resté presque seul. Les ordres souverains du primat l'enlevèrent aux débris de son armée sous un prétexte frivole. Tout plein alors de l'espérance de *remplir sa victoire*, ainsi que s'exprimaient les gazettes françaises, entouré des députés des Moldaves et des Walaques qui lui demandaient et des chefs et des lois, prêt à rejeter Caplan pacha fugitif dans les champs de la Bulgarie, prévenu des soumissions hâtives de Doroszensko, heureux d'avoir en un jour changé la face de l'Orient et du Nord, en un jour tout lui échappait. Caplan suspendit sa retraite précipitée. La Walaquie retomba dans ses hésitations. Le hospodar de Moldavie, deux fois transfuge, courut porter à Constantinople sa tête repentante. Les Turcs de Kaminiek reprirent courage. On n'entendit plus parler des transactions méditées par Doroszensko. L'Osmanli ne pouvait comprendre qu'une armée victorieuse eût ainsi disparu. Michel avait fait du mal à sa patrie jusque dans le cercueil.

Pendant ces revers de fortune, l'Europe n'était pleine que de la victoire fabuleuse dont les fruits couraient de tels hasards. Il semblait qu'en couronnant de gloire le front de Sobieski, le lendemain du jour où la mort avait précipité Wieçnowieçki du trône, la Providence même eût voulu marquer son successeur du sceau de l'élection divine;

Les feuilles officielles de France disaient que le grand maréchal « s'était rendu par là digne du trône qu'il avait sauvé. » Clément X, en retour de l'étendard des infidèles, lui envoya l'épée bénite, présent accoutumé du saint-siége aux monarques polonais, et le digne journal du grand siècle, la correspondance de madame de Sévigné, six mois avant que la diète d'élection se réunît, s'exprimait ainsi :

A Paris, vendredi 22 décembre 1673.

« Il y a *une nouvelle de l'Europe* qui m'est entrée dans la tête ; je » vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez que le roi » de Pologne est mort. Le grand maréchal, mari de mademoiselle » d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs. Il a gagné » une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze mille » Turcs sur la place. Il a pris deux bassas ; il s'est logé dans la tente » du général ; et cette victoire est si grande, *qu'on ne doute point* » qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, » et que la fortune est toujours pour les gros bataillons. Voilà une » nouvelle qui m'a plu. »

La nouvelle de l'Europe était singulièrement hasardée. C'est que l'Europe jugeait des destins de Sobieski par sa gloire ; on oubliait les passions déchaînées au sein de sa patrie. L'hetman de campagne Démétrius Wieçnowieçki, la reine, les Paz, appelaient à grands cris le duc de Lorraine ; et les Paz entraînaient à peu près toute la Lithuanie. L'ordre équestre semblait devoir appartenir encore à la veuve du feu roi. Éléonore écrivit elle-même aux diétines, afin de leur recommander ses intérêts ; et elle envoya son confesseur engager à Vienne ses pierreries en même temps que solliciter des subsides de son frère, pour pouvoir joindre la corruption à tous ses moyens d'entraînement. Encouragé par ses promesses, Lorraine quitta l'armée du Rhin ; il accourut sur la frontière, présentant à ses amis l'appui de son bras, au défaut de plus puissans secours. L'empereur aussitôt leva une nouvelle armée pour occuper les confins de la Silésie et de la république. Le royaume fut inondé de pamphlets, où l'injure était prodiguée à tout ce qui faisait ombrage au candidat de la cour impériale. Sobieski était alors à Zolkiew, consacrant les soins de sa vive tendresse à la grande maréchale, dont une subite maladie avait mis les jours en danger. On assura qu'il l'avait empoisonnée pour pouvoir prétendre à la main d'Éléonore.

Ses amis répandirent que c'était Éléonore qui avait préparé ce crime pour pouvoir offrir sa main au héros de la Pologne. L'une des deux versions aurait probablement été adoptée par l'histoire, et se serait établie dans l'opinion de la postérité. Sur ces entrefaites, madame Sobieska guérit.

(Janvier 1674) Quand l'Europe vit la brigue et les chances de Charles de Lorraine, tout ce qu'il y avait de princes qui s'ennuyaient de vivre sur les marches des trônes tournèrent à leur tour des regards ambitieux du côté de la Pologne. Ils n'auraient pas songé à se porter pour compétiteurs du vainqueur de Kotzim. Charles, avec tout l'éclat de sa jeunesse et de ses succès, leur imposait moins; et des candidatures, des émissaires, des présens, de l'or arrivèrent presqu'à la fois de tous les bouts du monde. C'étaient l'un des fils de l'électeur de Brandebourg; le prince d'Orange, illustre alors par l'admirable défense de sa patrie, et plus tard roi d'Angleterre; le duc d'York, le même qui perdit, sous le nom de Jacques II, ses trois royaumes; Georges de Danemarck, frère de Christiern V, à qui la reine-mère donnait trois millions de florins pour soutenir ses prétentions, mais qui, malgré ses offres d'abjuration, trouvait, comme tous ces princes, un obstacle décisif dans le culte qu'il professait. C'étaient encore l'impétueux don Juan d'Autriche, le prince de Parme, le duc de Mantoue, le jeune Rakoci, Maximilien de Bavière, le comte de Soissons, les deux Vendôme, d'autres princes du sang de France. Enfin, il n'était pas de familles souveraines qui, pour tenter la Pologne, ne présentassent à ses suffrages ce qu'elles possédaient de plus brillant en valeur et en renom. La maison de Savoie, la maison d'Este, celle de Gonzague étaient sur les rangs. Michel Abaffi, prince de Transylvanie, s'y plaçait, apportant, pour dot, ses richesses, sa bravoure et une nouvelle barrière contre les Ottomans. Le czar, Alexis Michaelowitz, proposait toujours un de ses fils, frère aîné de celui que l'univers a connu sous le nom de Pierre-le-Grand; le vieux duc de Neubourg reprenait avec ardeur la brigue qu'il avait soutenue dans la dernière élection sous les auspices des cours de Vienne et de Saint-Germain; et nombre de Polonais, les gens de guerre surtout, convaincus qu'il fallait à la fois des trésors et des armées pour lutter contre le prince de Lorraine, pensaient, comme Sobieski, au grand Condé.

Le 15 janvier, se réunit à Warsovie la diète qu'on appelait de convocation, celle où la Pologne fixait par ses représentans le jour et le

mode de l'élection d'un roi. A peine assemblés, les comices cherchèrent dans leurs rangs le vainqueur de Kotzim. Inquiets de régler les intérêts publics en l'absence de ce grand citoyen, le sénat et les nonces l'appelèrent malgré les efforts de la reine. Mais il ne vint pas. Son ame était blessée des manœuvres et des calomnies des partisans de Charles et d'Éléonore. Vainement la diète condamna un libelle de cette faction, injurieux pour la mémoire de Jean Casimir et de la feue reine, à être brûlé par la main du bourreau : rien ne put le fléchir.

Quoique absent de la diète, son génie parut y présider : elle fut calme et sage. Les Paz, auteurs et soutiens de la grandeur de Michel, voulurent que l'exclusion fût donnée à un Piast dans l'élection prochaine. Ils alléguaient pour prétextes tous les malheurs du règne précédent : c'était se faire arme contre Sobieski de leur propre ouvrage. Les nonces, aussi bien que les grands, avaient à cœur de ne pas faire cette injure au nom polonais; ils refusèrent de décréter aussi que le nouveau roi dût être nécessairement célibataire. De toutes les qualités que pût avoir un prince, c'était celle qu'appréciait le plus Éléonore. La diète ne se crut point le droit d'entraver par des délibérations prématurées la volonté de la république. On se borna au soin de voter les impôts de guerre, d'envoyer surtout des ambassadeurs dans le monde entier, sans oublier le Portugal, pour solliciter, ou plutôt, il faut le dire, pour mendier des subsides (février). L'assemblée décida enfin qu'il n'y aurait que trois semaines au lieu de six, pour les travaux de l'élection; et Sobieski lui écrivant de Zolkiew, qu'il importait de mettre un terme prochain aux dangers de l'interrègne, parce que les Turcs, revenus de leur terreur, et impatiens, disaient-ils, de châtier dans le sang la rébellion de Kotzim, recommençaient à porter en avant leurs lignes profondes, les nonces fixèrent tout d'une voix au 20 avril l'ouverture des comices qui devaient donner un roi à la Pologne.

On avait deux manières de pourvoir à l'élection. Ce grand acte de la souveraineté nationale s'accomplissait ou par une diète simple, composée des mandataires du pays, le sénat et les nonces territoriaux ; ou par une diète à cheval, assemblée terrible de l'ordre équestre, c'est-à-dire de la nation entière, accourant en armes pour élever son nouveau chef sur le pavois. Avant de se séparer, la convocation décida l'adoption du premier mode, celui qui offrait le moins de chances, sinon aux manœuvres de l'étranger, du moins aux attentats des partis et au développement des discordes civiles (22 février).

La fin de l'hiver s'écoula dans les sollicitudes de l'interrègne : les palatinats en mouvement pour tenir les diétines, nommer des députés à la diète électorale et dresser leurs instructions souveraines ; les mille discordes de la Pologne et de la Lithuanie, de la petite et de la haute noblesse, des divers palatinats, des principaux seigneurs entre eux, éclatant de toutes parts ; ces querelles irritées par la grandeur du débat ; les factions prenant un corps, un nom, un but, et à peine formées, à peine vendues, déjà terribles et implacables ; cette scène d'emportemens désastreux et d'infâmes trafics, dominée par la dépouille de celui dont la succession les provoquait ; près de ces restes glacés une veuve, une reine faisant jouer tous les ressorts afin de porter le sceptre en des mains amies, et de passer elle-même, s'il se pouvait, avec le sceptre et la couronne, à leur nouveau possesseur ; plus loin, l'Europe attentive et avide ; les émissaires secrets jetés en avant ; les armées précipitées sur toutes les frontières de la Pologne ; les ambassades magnifiques s'avançant à grand bruit de tous les coins de la chrétienté pour venir marchander ce trône que cent ans plus tard on ne se donnera plus la peine d'acheter : tel est l'instructif spectacle proposé alors au monde par cette république sans corps de nation, par cette monarchie sans fixité, dont l'existence ne tenait plus qu'à la faiblesse, aux discordes, aux illusions de ses voisins, ou à la grandeur d'un homme ! Pendant que le royal héritage mettait ainsi la Pologne en feu, Sobieski continuait de goûter, après les longues agitations de sa vie, les douceurs de son premier repos, entre Marie d'Arquien ranimée et le tombeau de Zolkiewski, tenant de là encore, en respect, par son seul voisinage, le Moscovite, le Turc et le Tartare.

Les affaires et les intrigues venaient le chercher jusque dans sa solitude. Tous les agens de l'étranger, tous les meneurs des factions, tous les grands, couraient de Warsovie à Zolkiew, et tous essayaient d'entraîner dans leurs brigues le vainqueur de Kotzim. On circonvenait surtout madame Sobieska ; les impériaux essayaient sur elle toutes leurs séductions dans l'espoir de l'attacher aux intérêts d'Éléonore. La cour de Vienne avait entrepris de profiter de l'état languissant de l'archevêque et de la retraite de Sobieski, pour faire remettre les rênes de la république à la veuve de Koributh ; et des troupes autrichiennes cernaient la petite Pologne, prêtes à soutenir cette prétention extraordinaire. Le grand maréchal sortit alors de son

repos; il jeta des troupes dans Cracovie, à Czentochowa, sur toute la frontière. Et, comme le Turc poussait ses armemens avec une vivacité effrayante, que le czar Alexis portait sur le Borysthène près de cent mille hommes, sous prétexte de défendre ses propres confins de l'invasion des Osmanlis, Sobieski s'occupa de fortifier les passages du Dniester, de jeter des partisans jusque dans Jassy, et de recomposer la milice. A la tête d'une commission militaire, successivement réunie à Lemberg et à Lublin, il travaillait à armer en quelque sorte d'une ceinture de fer la république partout menacée.

Les diétines, cependant, poursuivaient leurs travaux orageux. Tous les partis essayaient là leur pouvoir. Chacun voulait obtenir l'exclusion de ses adversaires. La Lithuanie, docile au vœu des Paz, exclut ainsi les Piasts. Dans leur effroi d'être contraints d'obéir à un fils de la Pologne, plusieurs des palatinats du grand-duché allèrent jusqu'à déclarer que la vieille union des deux États serait rompue si ce *veto* n'était pas respecté. Les diétines polonaises, sans donner l'exclusion à personne, partagèrent leurs affections entre la foule de princes qui briguaient les suffrages. Georges de Danemarck semblait avoir les vœux des provinces occidentales du royaume, celles où la réforme comptait le plus de partisans. Un palatin présenta son portrait à Éléonore; elle agréa ce nouveau prétendant, et soit feinte pour détourner de Lorraine les haines des partis, soit résolution d'écarter, à quelque prix que ce fût, l'influence française, soit encore triomphe passager du prince de Lobkowitz sur la faveur de Charles, Léopold promit d'intercéder pour le prince danois près le saint-siége, et d'obtenir les dispenses nécessaires à la reine afin de l'épouser. Le père, alors cardinal Nitard, était à Rome, dans son exil brillant, le négociateur de cette nouvelle intrigue. Apparemment qu'il redoutait la brigue de don Juan d'Autriche, et voulait venger aux bords de la Vistule ses revers de Madrid.

Cependant, les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, interrogeant les factions, donnant beaucoup, promettant davantage, apportant à chaque seigneur considérable des lettres de leurs maîtres, où la prière se produisait sans dignité et la corruption sans déguisement. A mesure qu'on approchait du terme de la tourmente, les orages s'amassaient ainsi sur un seul point du territoire. Les palatinats étaient devenus tranquilles en devenant déserts. Les paysans, les moines et les bourgeois y restaient seuls; c'est à Warsovie que tout

affluait. Les sénateurs et les nonces territoriaux avaient devancé les ministres des couronnes; et sur les pas des membres de la diète accourut par habitude, par cupidité, par orgueil, par passion, l'ordre équestre presque tout entier. Une innombrable population de domestiques de rangs divers, nobles la plupart comme leurs maîtres, augmentaient ce concours immense. Presque tous les corps de l'armée y brillaient. Les juifs, marchands, médecins, conseillers, intendans, créanciers de la noblesse, les juifs s'étaient aussi précipités, comme sur une proie long-temps guettée, sur cette province de Masovie dont Warsovie est le chef-lieu, et dont le séjour leur était interdit en tout autre temps que la tenue des diètes d'élection. Ce n'était pas trop de la campagne de Warsovie, transformée à six lieues à la ronde en un vaste camp, pour servir de demeure à tous les hôtes que la capitale voyait se presser vers ses remparts, et de champ de bataille à tous les partis qui venaient y poursuivre la victoire.

La plaine de Vola, à l'occident de Warsovie, sur le chemin de France, avait été consacrée, dans ces derniers temps, au camp électoral. Henri de Valois y fut élu le premier, un siècle auparavant. Là vient d'être élevé, aux frais de la république, un vaste pavillon de bois, le szopa [1], où l'interroi et le sénat siégeront. Ce n'était autrefois qu'une sorte de dais d'honneur, soutenu simplement par des colonnes légères et ouvert de tous côtés. Maintenant des fossés l'entourent comme une citadelle; il est fermé aux regards ainsi qu'aux agressions, depuis que les violences de la petite noblesse ont porté le trouble dans le collége des grands et mis en péril leurs jours. C'est là qu'ils tiennent leur *rota*, leur cercle délibérant; trois entrées restent toujours ouvertes, celles de l'occident et du midi, pour la grande et la petite Pologne, celle de l'orient pour la Lithuanie; et les délibérations ont lieu en plein air, afin que l'ordre équestre puisse avoir l'œil sur ses représentans.

Déjà l'impatiente pospolite bat cette enceinte de ses flots bruyans, comme une armée qui attend le signal pour livrer l'assaut. Les innombrables faisceaux d'armes; les tables immenses autour desquelles chaque faction réunit ses cliens; mille joutes au javelot ou à la lance; mille escadrons qui croisent leurs manœuvres; mille cor-

[1] De ce mot slave se sont formés l'anglais *shop*, et le français *échope*.

téges de palatines, de castellanes, de sénatrices qui vont distribuant des exhortations et des largesses; mille cavalcades de gentilshommes qui se promènent, suivant l'usage, leur hache à la main, luttent de vitesse et débattent en courant les plus chers intérêts de la république; nombre de combats nés de l'ivresse et finis dans le sang, toutes ces scènes de tumulte, de plaisir, de discussion, de guerre, vraies images de la Pologne, remplissent au loin la plaine.

L'arène est fermée par un cercle vaste et profond de tentes qui embrassent entre leurs flèches sans nombre, comme dans une ceinture épaisse, et le champ de Vola, et les bords de la Vistule, et les clochers de Warsovie. On dirait un amphithéâtre de montagnes neigeuses, dont les contours se détachent des vapeurs d'un horizon lointain par leur éclatante blancheur. Ce camp est une autre ville, une autre capitale qui a ses marchés, ses jardins, ses hôtelleries, ses monumens. Là, les grands déploient leur opulence asiatique; là, il y a rivalité de faste entre tous les nobles, entre tous les palatinats: et l'étranger qui voit pour la première fois ce luxe, digne des derniers peuples dont l'existence ait été errante et nomade, ne se lasse pas d'admirer tantôt ces hôtels immenses, ces portiques, ces colonnades, ces galeries de toiles peintes ou dorées, tantôt ces châteaux forts d'étoffes de coton et de soie avec leurs ponts-levis, leurs tourelles, leurs créneaux. Grace aux dernières victoires, les Turcs ont fait les frais de la plupart de ces magnificences. Tel est un palais qui surpasse tout le reste en richesse aussi bien qu'en grandeur. A voir le nombre des écuries, des cuisines, des salles de bain ou de conseil, l'élégance de leur architecture orientale, le haut prix des tentures, le goût des dessins, la profusion des baguettes, des pommes, des croissans d'or, on dirait quelque sérail des kalifes, transporté par enchantement du fond de l'Asie aux rives de la Vistule. La victoire a fait ce prodige: ce sont les tentes du lieutenant de Mahomet IV à Kotzim. L'écu de Sobieski absent les décore. Ses cliens, ses concitoyens du palatinat de Russie se font gloire de s'y montrer établis; et, en contemplant les trophées où éclate la splendeur des Osmanlis, la foule étonnée prend une opinion plus haute encore du sauveur de la Pologne et de son dernier triomphe.

Les Lithuaniens campaient sur la rive droite de la Vistule, et le grand hetman du duché, Michel Paz, ayant amené toute son armée comme pour dicter des lois à la Pologne, Sobieski avait envoyé au

régiment de Dënhoff l'ordre d'occuper le pont qui unissait les deux rives. Paz alors s'empare de toutes les maisons de Warsovie que l'or lui peut livrer, et on ne tarde pas à savoir qu'il y a entassé, jusque dans les caves même, des gens de guerre. Ces dispositions ennemies n'annonçaient que trop d'affreux déchiremens. Il y avait guerre entre la Lithuanie et la Pologne. Chaque rencontre était un combat; les hostilités s'étendaient jusqu'au jeu sanglant des *klopéches*, confédérations d'enfans de la ville, ou de pages et de valets, qui s'amusaient d'ordinaire à se former en troupes, à élire un maréchal, choisir un champ de bataille, et se combattre à outrance. Cette fois ils se sont distribués en troupes lithuaniennes et polonaises, ont arboré les couleurs des deux États, pris même des armes à feu pour mieux simuler les procédés de l'ordre équestre, et ils portent au loin le trouble par leurs marches, la désolation par leurs assauts. Leurs chocs ensanglantent la plaine; les villages sont en feu; les huttes sauvages dont se composaient alors les faubourgs de Warsovie sont envahies sans cesse et saccagées dans ce jeu terrible, inventé apparemment pour dresser l'enfance à la guerre civile, et mettre à la portée du servage même les jouissances de l'anarchie.

On le pressent assez : tandis que, dans l'élection précédente, la république était scindée en partis nombreux parmi lesquels dominaient ceux des grands et de l'ordre équestre, cette fois les anciennes discordes se perdirent pour un moment dans des combinaisons nouvelles, il ne se prononçait que deux factions domestiques. Les rivalités de deux hommes, de deux généraux illustres les avaient formées : c'étaient la Lithuanie et la Pologne.

Il ne devait non plus y avoir que deux compétiteurs. Les diètes polonaises étaient devenues d'autres champs de bataille, où se rencontraient les grands pouvoirs qui luttaient pour l'empire du monde. A mesure qu'approchait le moment où les travaux du camp électoral allaient s'ouvrir, il était plus facile de reconnaître que tous les concurrens s'effaçaient, écrasés dans le respect du *peuple électeur* par les sollicitations des deux cabinets, des deux dynasties qui tenaient la chrétienté partagée sur leurs différends : c'étaient l'Empereur et Louis XIV.

Ainsi la foule des princes sans crédit et sans puissance qui avaient compté sur leur nom, leur bonne mine ou leur étoile pour charmer Éléonore et la Pologne, étaient peu à peu tombés dans l'oubli. La

brigue de Georges de Danemarck s'était épuisée avec les trois millions qu'il avait reçus de sa mère ; le cabinet impérial ne pensait plus à lui. La diversité de culte suffisait pour écarter aussi le prince de Transylvanie, malgré la riche dot qu'il apportait. Le czar et son fils ne furent pas plus heureux. Alexis parlait moins cette fois d'appuyer ses prétentions de cent mille hommes : sa puissance lui était un obstacle plutôt qu'un secours. Les Lithuaniens, de qui seuls il pouvait espérer l'assistance, craignaient de compromettre le succès de leur cause en portant quelques voix sur lui. Vainement les moines grecs voulurent se montrer pour ranimer le zèle de la religion : ils firent crier la Pologne au schisme ; et les ambassadeurs moscovites vinrent exciter par leur air sauvage, leur saleté, leur bas négoce de pelleteries du Nord, la risée de Warsovie. En ce temps-là, si les légations russes se montraient fréquemment à l'Europe, ce n'était pas dans l'unique intérêt de la civilisation et de la politique. Les marchands en crédit obtenaient de la faveur du prince l'envoi et le privilége de la plupart de ces ambassades. Un grand seigneur était mis à la tête de l'expédition pour en couvrir le véritable but par l'éclat de sa naissance. Sous le nom de gentilshommes, une armée de marchands l'environnaient. Le czar leur donnait de riches habits qu'ils devaient rétablir au retour dans les garde-robes impériales, et le knout faisait justice de quiconque avait gâté outre mesure, dans les orgies accoutumées, ces ornemens d'emprunt. D'énormes convois de fourrures formaient les bagages de la légation ; et, campant tous ensemble, dans les cours des bâtimens qu'on leur donnait pour demeure, ils se gorgeaient d'eau-de-vie, et vendaient leurs denrées jusqu'à ce que, les chalans venant à manquer, on déclarait la mission finie. Lors même que les missions étaient sérieuses, la diplomatie moscovite ne marchait pas sans que le trafic fût de compagnie avec elle ; il faisait toujours, avec l'ivrognerie et la brutalité, le fond de son nombreux cortége. La Pologne avait alors d'autres spectacles. Toutes les magnificences de l'Europe policée se pressaient dans les murs de Warsovie. Honteux de leur prédilection barbare, les Lithuaniens, que la ferveur religieuse avait fait hésiter un moment, se rangèrent, avec les autres palatinats du grand-duché, au vœu d'Éléonore ; la Lithuanie se trouva unanime pour porter Charles de Lorraine.

Léopold, toujours ambitieux de plier la république au double joug de ses intérêts et de ses maximes, brûlait d'y prolonger le règne de

sa sœur. Elle obtint sans peine qu'il secondât de toute sa puissance le vœu du grand-duché pour l'élévation de son amant. Le crédit de Lobkowitz était ébranlé; ce ministre, qui avait en haine l'illustre Lorrain, allait tomber du faîte de la puissance dans l'exil et les cachots; et le prince Charles captait les bonnes graces de l'empereur, en cachant à ce protecteur ombrageux sa fierté aussi bien que son génie. Il plaisait par un certain air médiocre et borné, qui ne l'empêchait pas de gagner des batailles. Pour employer le langage d'un contemporain [1], « il se traduisait selon l'esprit secret et jaloux de la » cour impériale. » Le comte de Shafgotsh, ambassadeur de Léopold, eut ordre d'offrir à tous les grands seigneurs polonais, pour les lier à la faction lithuanienne, des titres de princes du saint-empire; on nommait même ceux qui avaient reçu de lui des joyaux de cent mille écus.

Charles était le seul des candidats dont les couleurs fussent hautement arborées. Mais on ne doutait point dans le champ de Vola, qu'il ne trouvât, cette fois encore, un rival redoutable dans le vieux duc de Neubourg. Ce n'était plus pour soi que le duc briguait l'élection : c'était pour Philippe, l'aîné de tous ses fils, âgé de quatorze ans. Nombre de Polonais semblaient disposés à aimer dans le sang bavarois une opposition héréditaire à la maison d'Autriche, d'immenses richesses, des promesses plus grandes encore, et l'appui du roi de France.

Inquiet des chances de succès de Charles, son ennemi personnel, Louis XIV s'était résolu à porter, sur quiconque pourrait s'ériger en prétendant considérable, sa puissante influence. Il avait trop à cœur d'écarter le prince lorrain, pour compromettre son crédit dans la tentative d'élever au trône un prince de son propre sang. Bien que victorieux encore, et même conquérant, tout en combattant l'Europe conjurée, il voyait les dangers s'amasser autour de sa couronne. Les Hollandais balançaient toujours sa fortune. Ils avaient attaché le peuple anglais à leur cause, et le peuple anglais forçait la main à son roi. L'Allemagne était en feu. L'inimitié de l'Espagne entraînait celle de la plupart des puissances de l'Italie, et la muette obéissance des Français ne laissait pas que de cacher des agitations menaçantes.

[1] L'éditeur du Testament politique de Charles V, duc de Lorraine, Leipsick, 1699.

Le chevalier de Rohan, l'un des plus puissans noms de France, la marquise de Villars, d'autres seigneurs, accusés d'avoir voulu vendre aux Hollandais une petite place des bords de la Seine, allaient avoir la tête tranchée pour quelque grand complot que l'histoire, fidèle aux déclarations officielles de la chambre ardente, désigne simplement comme une ignoble transaction, mais où le nom des coupables dit assez qu'il y avait de plus hauts mobiles, et dans lequel en effet les gazettes d'Amsterdam célébrèrent le projet d'ériger en république la Normandie et la Bretagne [1]. Sous le poids de ces guerres et de ces victoires, le malaise de la nation allait croissant. Louis sentait le besoin d'alliés; l'adoption de Philippe de Neubourg engageait dans ses liens une des plus opulentes maisons d'Allemagne, héritière de la maison palatine, et unie par le sang aux successeurs des Wasas. C'était attaquer à la fois Léopold dans l'Empire, en Pologne et dans le Nord.

Tels étaient les compétiteurs entre lesquels la république et l'Europe semblaient devoir être partagées. Les cours se trouvèrent obligées de se distribuer selon leurs alliances, et les factions selon leurs penchans, sous les deux bannières.

Cependant, quoique peu à peu ces noms de France, de Pologne, de Neubourg, d'un côté, et de l'autre ceux de Lithuanie, de Charles, d'Éléonore, d'Autriche, parussent également liés entre eux, il s'en fallait de beaucoup que le parti français fût aussi compacte et aussi assuré que celui des Paz. Le parti français n'avait point de lien. Les palatinats de la couronne s'y dévouaient, surtout en haine du vœu exprimé par ceux du grand-duché. Mais la France comptait encore des ennemis invétérés dans les rangs de la petite noblesse. Et les grands, délivrés désormais de l'obscur Wieçnowieçki, ne laissaient pas que

[1] Il est difficile de déterminer aujourd'hui quels furent les desseins de ces nobles conjurés. Mais on ne peut douter que leurs complots ne fussent tout politiques. Pélisson, qui suivait alors la cour, écrivait de Versailles le 14 septembre: « On lui a trouvé (sur la Truaumont) deux manifestes, l'un français pour exciter » les peuples de Normandie contre le roi; l'autre latin, qui est, à ce que je puis » entendre, une manière de projet pour la réformation de l'État; il y avait » quelque dessein bizarre de se saisir du Pont-de-l'Arche et de quelques autres » postes. » Cette exécution de l'un des plus grands seigneurs du royaume n'est pas même indiquée dans le *Siècle de Louis XIV*, tant le misérable crime que la cour eut soin de lui imputer a trompé les historiens sur la nature de cet événement.

d'être enclins à prendre fait et cause pour sa veuve, par ambition, par jalousie, par plaisir d'obéir à une fille des Césars, par penchant pour ce trône impérial qui les décorait de titres pompeux. Dans le sacerdoce, mêmes fluctuations : il suffisait que le haut clergé eût, depuis le temps de Louise de Gonzague, embrassé les intérêts du roi de France, pour que les moines et les curés prissent à cœur la cause du prince de Lorraine. Ils couraient répétant, d'après les jésuites, émissaires de Charles, que les maisons de Bouillon, de Guise, de Lorraine, desquelles il était issu, comptaient trois cents bienheureux dans le paradis; et, en exaltant à la république un tel patronage, ils produisaient une sensation d'autant plus profonde, que le candidat soutenu par la France avait contre soi son âge trop tendre, sa famille nombreuse, qui semblait devoir tomber à la charge de la république, pardessus tout son extraction allemande. L'antipathie des Slaves et des Teutons ne s'était pas perdue dans le cours des siècles. Ce fut l'un des argumens les plus décisifs de ceux de Lithuanie : il était curieux d'entendre les partisans de l'Autriche vociférer sous les tentes et dans les orgies ce proverbe populaire :

Poki swiat swiatem
Polak Niemcowi nie Bedzie bratem.

Le monde aura pris fin
Avant qu'un Polonais puisse aimer un Germain.

On leur opposait ce mot du grand Zamoyski : « Il y a trois » choses dont il faut que la Pologne se défie : la puissance ottomane, » la guerre civile, et les intrigues autrichiennes. »

La discorde régnait donc au sein de la Pologne, comme entre la Pologne et le grand-duché. Ce n'était dans le champ de Vola qu'affreuses clameurs et chocs meurtriers; l'armée du grand-duché tout entière osait brandir ses armes contre ses adversaires du bord opposé de la Vistule. Louis XIV était loin pour porter du secours à ses partisans; et campé dans la Silésie, à la tête d'une armée impériale, réunissant là, dans de perpétuelles orgies, les gentilshommes de la petite Pologne, qui venaient s'enivrer à leur aise, et partaient après avoir reçu un petit écu par tête, le prince de Lorraine annonçait assez l'intention de faire valoir ses titres les armes à la main. La lice n'était pas encore ouverte devant les concurrens, que déjà la

malheureuse Pologne voyait de tous côtés la guerre gronder dans ses murs comme à ses portes.

(20 avril) Enfin, le jour dont l'attente tenait en suspens la Pologne, et la chrétienté, et la Porte Ottomane, le jour où la diète d'élection devait être ouverte, se leva. Le matin, le sénat, les délégués de l'ordre équestre, et l'archevêque qui représentait la royauté, allèrent, dans la vieille cathédrale de Saint-Jean, implorer les lumières divines pour le choix auquel se liaient tant de destinées. Les trois ordres se rendirent ensuite au palais des rois, et entretinrent la reine Éléonore des regrets de la patrie pour le prince qu'on se félicitait d'avoir perdu; puis, les nonces territoriaux, les palatins, les castellans, les évêques, le prélat, chef de l'assemblée, montèrent à cheval, pour s'acheminer vers le champ de Vola, entourés de soixante ou quatre-vingt mille gentilshommes, dont chacun pouvait, au bout de quelques heures, être roi, et qui tous portaient dans leur contenance, quelquefois jusque sous la livrée d'un maître, l'orgueil de ce vain et funeste privilége. C'était un curieux spectacle que cette dernière représentation des champs de mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtemens, traditions des temps sauvages aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe désordonné. L'habit français ne se montre point dans cette solennité nationale. Ces fils des Sarmates semblaient vouloir cacher les peaux de bêtes fauves qui les couvraient sous les pierreries et l'or. Leur bonnet est de pied de panthère; des aigrettes de plumes d'épervier ou de héron le surmontent; des agrafes éclatantes le décorent; la robe de martre ou de zibeline est doublée de satin, de velours, de brocart; le doliman est tissu d'argent, la ceinture émaillée de pierres précieuses; partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamans. La main nue de chaque seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées; c'est, comme dans Rome antique, le signe de reconnaissance de l'ordre équestre : nouveau témoignage de rapports de race, de coutumes, de traditions, entre les peuples du nord et quelques-unes des peuplades qui ont fondé la ville éternelle.

Rien n'égale dans ces somptuosités le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillans, boucliers d'un travail précieux, haches d'argent damasquinées d'émeraudes ou de saphirs, arcs et carquois d'or, qu'on ne porte plus guère que dans les fêtes, en souvenir des vieux usages de la patrie. Les chevaux par-

ticipent de ces mélanges de barbarie et de raffinement; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils plient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange, par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques se distinguent d'ordinaire par des chapeaux gris ou verts, des pantalons jaunes ou rouges, des soutanes flottantes, magnifiquement brodées et de couleurs étranges, pour joindre la singularité à la richesse. Souvent même ils dépouillent l'habit pastoral; et, lestes cavaliers, ils se signalent aussi par la beauté des armes et des équipages. Dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qu'il n'essaye de rivaliser ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures et surtout en instrumens de guerre toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant, pour se faire honneur de quelques ornemens de plus aux yeux de leurs concitoyens. Et le peuple, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vêtemens! Sa longue barbe, sa saleté, ses jambes nues, indiquaient, moins encore que son air triste et pâle, toutes les misères de la servitude.

Chaque palatinat avait des chambellans qui balançaient dans les airs son étendard. C'est autour de cette enseigne révérée que tout ce qu'il y a de nobles libres se rallie, s'agite, s'enivre de patriotisme et de liberté. Le reste fait tumultueusement cortége aux grands dont chacun sert le patronage, et se perd dans les rangs des troupes régulières que ces riches seigneurs traînent après eux; ce sont tantôt des régimens étrangers, allemands, walaques, kosakes, tartares, qu'ils ont à leur solde, ou heiduques hongrois, qui étalent à pied leurs livrées; tantôt des compagnies de volontaires, soit pancernes bardés de fer, soit hussards chargés de cuirasses éclatantes, soit pacolets ou valets d'armes avec le justaucorps de peau de loup et l'inutile épouvantail de grandes ailes de plumes d'aigle, dispendieuses milices, que l'ennemi n'a jamais vues si nombreuses, et qui ombragent l'immense cortége d'une forêt de lances aux flammes légères. Une grande pique d'or, chargée de panaches éclatans, attirait, quoique baissée, tous les regards. C'est le bonzuk, qui remplace à la guerre le bulawa ou bâton de commandement des grands hetmans. Le bulawa d'argent et d'or brille aussi aux mains d'un écuyer. Ce sont des towarzisz lithuaniens qui portent ces insignes. Le grand hetman, qui s'en fait

fait précéder, n'est pas celui de la couronne. Plus âgé, moins beau, et aussi brave, c'était Michel Paz.

Près de lui marchent tous les siens : le grand chancelier Christophe, son cousin ; Casimir, évêque de Samogitie, frère de Christophe ; Nicolas, évêque de Wilna ; Étienne, palatin de Troko, frère de Michel ; Jérôme, fils d'Étienne, et connu en conséquence sous le nom de Palatinide de Troko ; Paul, staroste de Samogitie ; un autre encore qui était grand chambellan, tous puissans par leur accord, leurs charges et leurs richesses. La foule des courtisans s'agitait autour d'eux. Sobieski ne s'était pas décidé jusqu'alors à venir prendre sa part des soins et des perplexités du champ électoral. Lui absent, c'était sur les Paz que semblait reposer l'avenir entier de la Pologne.

La diète enfin prit possession de ce kolo, de ce szopa, humble et nu, mais riche de souvenirs. Aux bords du fossé, l'œil fixé sur les nonces assis en plein air, se distribuèrent dans la plaine ces cent mille spectateurs à cheval, qui se disputaient le terrain pour rester dans la ligne des bannières de leur palatinat, plantées au milieu du kolo. Leurs armures étincelantes éclairaient le champ de Vola de mille feux ; et déjà les sabres brillaient hors du fourreau. Ces citoyens, qui venaient assister dans les comices à l'élection du premier magistrat de la république, étaient des hommes de guerre, impatiens de toute trève, avides de combats. Ils avaient besoin de s'entr'égorger pour s'étourdir sur le chagrin de ne pas disposer eux-mêmes du sort de leur pays.

La diète avait pour président l'interroi, que devait souvent remplacer, en l'absence d'autres prélats de la grande Pologne, le vertueux et sage évêque de Cracovie, André Trzébicki. Les deux ordres ne délibéraient-ils pas ensemble, c'était aussi le primat ou son suppléant qui présidait, dans le szopa, la chambre des sénateurs. Le cercle des nonces avait à élire son président sous le nom de maréchal de l'ordre équestre. Ce devait être le premier soin du kolo, et, contre l'usage, ce choix fut prompt ; il fut paisible. Un Lithuanien, ami du grand hetman de la couronne, le grand trésorier Sapiéha, esprit prudent et ferme, se vit élevé à ce poste important, de l'aveu de tous les partis.

Quelques jours se perdirent dans les travaux préliminaires : l'adoption des *pacta conventa*, l'examen des *exorbitances* ou griefs de la république sous le dernier règne, puis un échange infini de sermens

entre le primat, les sénateurs, les députés et les grandes charges soit de la couronne, soit de la Lithuanie, qui prenaient tous le ciel et la terre à témoin de leur sincère abjuration des discordes passées, et de leur horreur profonde pour les brigues, la corruption, les partialités. Pendant ce temps, les factions se comptaient dans la plaine. Le nom des candidats auxquels chacun s'était dévoué ou vendu, courait dans les rangs, excitant ici les murmures, là les acclamations, plus loin les menaces et les défis sanglans. Jamais élection ne s'était annoncée sous de plus sombres auspices. C'est que l'or des étrangers coulait à flots. La nation qui, depuis vingt-cinq ans, avait vu, grace à Sobieski, la Suède, la Moscovie, le Brandebourg, la Porte Ottomane, Bogdan, Doroszenko, les Tartares, échouer dans leurs efforts conjurés pour l'asservir, avait donné au monde une grande idée de sa puissance. Comment les couronnes n'eussent-elles pas tout fait pour entraîner dans la balance de leurs intérêts d'État ou de famille cet empire si vaste, et couvert de tant de gloire!

En se présentant avec un train brillant, pour solliciter les suffrages de la nation assemblée, les envoyés des compétiteurs eurent soin de mettre au trône de Pologne des prix énormes.

Charles de Lorraine proposait de donner à l'armée neuf mois de solde, de lever cinq mille hommes à ses frais pour soutenir le poids de la première campagne contre les Turcs, de prendre cinq cents gentilshommes pour sa garde, d'élever deux places fortes sur la frontière du Moscovite et de l'Ottoman, enfin d'ouvrir en Lorraine une école militaire pour la jeune noblesse polonaise et de consacrer aux intérêts de la république les revenus du duché de Lorraine, quand il l'aurait hérité de son oncle et ressaisi sur le roi de France. Philippe était plus magnifique. Outre les deux places de guerre, un gymnase en Allemagne, une garde magnifique, il promettait une année de solde à l'armée, et un secours de vingt-six mille hommes levés à ses dépens pendant toute la durée de la guerre contre l'infidèle. C'était beaucoup, mais non pas plus que ne pouvait faire le vieux duc de Neubourg. Charles offrait moins de garanties. Les joyaux du duché, que son oncle était loin de lui abandonner, formaient toute sa richesse et presque toute son espérance. Mais ses partisans criaient que le trésor de l'Autriche lui serait ouvert, et on accueillait avec transport leurs promesses. Les émissaires de la France assuraient en vain que l'armée offerte par Philippe serait prise dans les vieilles bandes de Luxem-

bourg et de Turenne. Les murmures de l'assemblée annonçaient trop que la multitude avait peu de penchant à placer son espoir sur ce prince. Il arrivait que Charles, qui avait passé sa jeunesse à la cour de Saint-Germain et qui était d'un sang illustre dans notre histoire, était aussi plus près de plaire au parti français que le candidat de France, malgré tous les efforts et tout l'ascendant de Louis XIV.

Les Paz l'emportaient donc. Pour mieux marquer et assurer leur victoire, ils entreprirent (25 avril), tandis que Sobieski n'était pas arrivé encore, d'obtenir que l'exclusion fût donnée à tout Piast, comme, dans l'élection précédente, on l'avait donnée au grand Condé. C'était une faute; car ils mettaient ainsi en doute eux-mêmes la validité de l'exclusion déjà prononcée par les diétines de Lithuanie, et perdaient dans la poursuite d'un vain triomphe, d'une vengeance vaine, un temps qu'il aurait fallu employer à brusquer l'élection et à la conquérir. Les esprits s'échauffèrent. L'un des Paz déclara que celui-là serait infâme qui porterait un de ses concitoyens, un de ses égaux au rang suprême. La Pologne se sentit tout entière outragée. Quoique la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, tempérât l'exaspération des débats, ce fut un sujet de discorde ajouté à tant d'autres discordes; et un troisième parti se forma aux dépens des deux autres, qui parla de repousser les compétiteurs de races étrangères, pour placer la couronne de Pologne au front d'un Polonais. La haine aveugle des Paz se trouvait avoir porté Sobieski.

(Mai) Sur ces entrefaites, Sobieski lui-même fut annoncé. La Pologne ne l'avait pas revu depuis la journée de Kotzim. A son approche, les arcs de triomphe couvrirent de nouveau les chemins; la chaire répéta ses louanges; Warsovie entier se leva; l'ordre équestre courut au-devant de lui pour le contempler et lui rendre hommage; d'illustres sénateurs furent députés à sa rencontre; les enfans demandaient à leurs pères quel était cet hôte pour lequel on tapissait les routes de tentures et de fleurs, et si c'était le roi si long-temps attendu. Cette marche du grand hetman de la couronne était en effet toute royale, toute victorieuse. Les respects des populations, arrivées de toutes parts sur la route pour se mettre à genou devant lui et le voir, les harangues des magistrats, les honneurs que lui rendaient le clergé, retardaient son arrivée, et ces retards excitaient l'impatience publique. Enfin il parut (2 mai). Agé alors de quarante-quatre ans, Sobieski était toujours, malgré l'embonpoint qui commençait à charger sa

taille, l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait encore dans ses traits réguliers à côté de la gravité du politique ; et l'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du héros. Ce génie qui ordonna tant de campagnes et gagna tant de batailles rayonnait sur son large front ; cette vive éloquence, qui ne connut point de rivale, éclatait dans ses regards ; on sentait que le feu pénétrant de ses grands yeux jaillissait d'une ame passionnée pour tout ce qu'il y a de noble et de doux sur la terre : les femmes, l'étude, la gloire et la patrie.

Tout, en lui et autour de lui, parlait de ses belles qualités ou de ses belles actions. Il était, pour ainsi dire, vêtu de ses trophées. Les armes qui brillaient à ses côtés rappelaient les victoires qui les lui livrèrent, et celles où il les porta. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or, semé de pierres précieuses, et présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa vie, tracées à la façon d'Homère. L'arc qui flottait sur son épaule charmait le peuple autant que le cimeterre des visirs. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux que lui tendu cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Les drapeaux enlevés à Kotzim ornaient sa marche. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu. Son escorte était peu nombreuse : quelques compagnies d'armes seulement et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais entre ces compagnies brillait une troupe, monument superbe de ses victoires. C'étaient des janissaires, devenus, de ses captifs, ses soldats et ses défenseurs. Tout se pressait pour les contempler. On entendait de loin leurs grosses caisses, leurs trombonnes, leurs psaltérions, leurs cymbales aiguës, musique éclatante et sauvage, qui retentissait en Europe pour la première fois. Ainsi a fait, de nos jours, au retour de l'expédition d'Égypte, le vainqueur des Pyramides.

(3 mai) Sobieski s'était rendu au vœu de la diète ; il prenait part à ses travaux, et les débats suivaient leur cours bruyant, quand des décharges prolongées d'artillerie suspendirent les querelles (4 mai). Le sénat sortit du szopa pour siéger au kolo, et la noblesse, s'élançant sur la route de Warsovie, courut border la haie de ses escadrons curieux. L'Europe venait prendre séance par ses ambassadeurs au milieu de ce peuple, qui s'assemblait encore sous la voûte du ciel

pour recevoir lui-même des ambassades et choisir ses rois. Les plus illustres sénateurs introduisirent tour-à-tour dans le cercle les représentans des couronnes. Le nonce du saint-siége, Buonvisi, eut audience le premier. Il se contenta de demander à la Pologne l'adoption d'un roi catholique, d'un roi résolu et capable de pousser avec vigueur la guerre sainte contre les perpétuels ennemis et les fléaux les plus terribles du nom chrétien. Dans sa pensée, c'était désigner Charles de Lorraine.

(5 mai) Le lendemain fut reçu l'ambassadeur du chef du saint-empire. Le comte de Shafgotsch recommanda la fille des Césars à l'intérêt de la république, et le prince de Lorraine à ses suffrages. Don Pédro de Ronquillos, muni des pouvoirs de l'Espagne, mais perdu dans la foule diplomatique, et caché, suivant l'usage, sous un titre obscur, depuis que les diètes avaient fait l'injonction aux légations espagnoles de céder le pas à celles du roi de France, les envoyés de tous les princes de l'Italie, ceux de l'Angleterre et de la Hollande, appuyèrent successivement l'ennemi de Louis XIV. Il n'y eut que le Grand-Électeur et le roi de Suède qui, engagés dans des alliances contraires, soutinssent ensemble la candidature de Philippe de Neubourg : il était leur parent. Pour prononcer leurs harangues et, en quelque sorte, déposer leurs votes dans ce sénat de tout un peuple, les ministres de la chrétienté se plaçaient au banc des grands dignitaires, et la foule se pressant pour les entendre, chacun obtenait la parole à son tour, tous obligés de féliciter d'abord la Pologne, et avec elle le monde chrétien, sur l'immense victoire de Kotzim ; tous chargés, comme à l'élection précédente, de multiplier les efforts pour porter la couronne ailleurs que sur la tête du héros de cette grande journée. Comment ne pas voir que l'étranger, admis en quelque sorte aux honneurs de la voix consultative dans ces grandes délibérations, voudrait un jour davantage ? Maintenant ils priaient ; ils commanderaient bientôt.

Louis XIV avait accrédité, pour son ambassadeur plénipotentiaire près la Pologne assemblée, l'évêque de Marseille, Forbin-Janson, cet habile et spirituel prélat dont les querelles avec M. de Grignan sont illustrées dans la correspondance de madame de Sévigné. Une tempête l'avait jeté sur les côtes d'Angleterre. Il arriva enfin (8 mai), renoua les relations de la cour de Versailles avec la plupart des grands, se rendit promptement populaire par sa magni-

ficence et ses largesses ; puis, entouré de seigneurs illustres, escorté par toute la maison militaire de Sobieski, traînant une suite de quatre-vingts carrosses et de pages, d'écuyers sans nombre, précédé d'une musique guerrière qui charmait le peuple par ses fanfares, il se rendit au kolo (11 mai), enleva tous les assistans à force de bonne grace et d'éloquence, recommanda Neubourg et reçut d'André Trzébiçki cette réponse : que la Pologne demandait au ciel l'adoption d'un prince tel que Louis XIV. Ses succès passèrent l'attente de ses amis et de ses ennemis. Plus que jamais alarmée, Éléonore multiplia les brigues ; elle mit en gage ce qui lui restait de joyaux pour racheter les électeurs déjà vendus au duc de Lorraine, et qui chancelaient. Cette princesse allait sollicitant des voix avec le double empire de son sexe et de sa grandeur. Le primat Czartoriski, ne pouvant plus agir, parlait encore pour Lorraine. Le comte de Schaffgotsch, et le comte de Taff envoyé de Charles, redoublèrent d'efforts ; mais ils étaient à bout de largesses, et un ascendant plus grand que le leur dominait désormais l'assemblée.

Tout était plein de Sobieski. Sa voix cependant n'avait pas été encore entendue ; il n'avait pas laissé percer ses opinions et ses vœux ; il ne faisait que promener un regard sérieux autour de soi, comme pour étudier ce nouveau champ de bataille : du reste, son unique soin était de faire la charge de grand maréchal, de ramener l'ordre dans l'assemblée ; et son bâton d'ébène se rompait souvent en ses mains à force de frapper la terre. Dans l'irritation croissante des partis, on cessa de s'assembler au kolo, après avoir prolongé, au-delà du terme de trois semaines qui avait été prescrit, la durée de la diète. Ceux du grand-duché se groupaient tumultueusement autour des Paz. Ceux de Pologne avaient pour président l'évêque de Cracovie, qui remplissait presque toujours les fonctions d'interroi. Sobieski fait signe enfin qu'il veut parler ; un silence profond s'établit aussitôt, et il déclare que la république a besoin d'un chef, homme d'expérience et de courage, qui puisse suppléer par la grandeur de son nom à la faiblesse publique, et couvrir à la fois contre l'Orient et l'Occident, contre le Nord et le Midi, les frontières partout menacées ; le Bavarois est un enfant qui n'a pas encore paru sur les champs de bataille : à part toute autre objection, il ne peut convenir ; le Lorrain est un brave soldat, peut-être sera-t-il un jour un habile capitaine : il ne l'est pas encore, et la Pologne n'est pas en position de faire l'édu-

cation de ses rois plus que de leur donner le temps de grandir; un troisième candidat peut seul concilier tous les intérêts et tous les partis.

La foule, en suspens, attendait ce qui allait suivre. Les évêques se rappelaient le cardinal qui s'écria dans le conclave : *Ego sum papa.* Sobieski prononça enfin ce nom que tant de milliers d'hommes cherchaient à lire dans ses regards. La Pologne était lasse du règne de la médiocrité : c'était un puissant génie. La Pologne voulait un roi qui sût la défendre : c'était un guerrier chargé de victoires. La Lithuanie, le primat, nombre de sénateurs, voulaient un sang illustre : c'était le grand Condé.

Il serait difficile de dire quel trouble chacun des mots de cette courte harangue fit naître au milieu des assistans. Il semblait que Louis XIV et tout son cortége de grands hommes apparussent aux côtés de Sobieski pour donner un maître à la Pologne. L'ancienne faction de Lubomirski s'étonna. Les amis particuliers du prince de Neubourg se troublèrent. Quelques esprits circonspects, qui craignaient auparavant l'alliance de Léopold, craignirent la guerre avec l'Empire; d'autres avaient été affermis par les cris hostiles des Paz dans le désir de voir un Polonais régner sur la Pologne : et pourtant c'était le grand Condé !

Cette proposition porta le désordre dans le camp lithuanien. Tout ce qui formait l'ancienne faction de France, tous les grands et leur clientèle, accoururent, adoptant le héros de Chantilly avec transport. L'ordre équestre avait contracté l'habitude de voir dans le grand hetman le génie tutélaire de la patrie; tous ceux qui avaient foi dans sa sagesse passèrent du côté de ses conseils; le nombre en était grand, et son armée salua d'acclamations joyeuses ce nom cher à la victoire. Elle semblait fière d'avoir été jugée digne d'un tel chef.

Nul doute que Condé n'eût été roi, si les Paz plus habiles eussent embrassé sa cause. Mais la haine est de mauvais conseil. Elle les poussa encore à contester au grand maréchal l'honneur de disposer de la couronne. C'était oublier promptement qu'il aurait pu tenter davantage. Ils multiplièrent de toutes parts les complots pour traverser ses vœux; et ils ne trouvaient rien à opposer au héros français, hormis sa gloire : suivant eux, la fortune l'avait épuisé par ses longues faveurs; il y avait plus de trente ans qu'il s'était mis à gagner des batailles; trente ans de travaux lui avaient pour jamais fermé l'accès

des camps ; il se survivait à lui-même dans la molle retraite de Chantilly, et une vieillesse hâtive couronnait de ses infirmités une gloire prématurée... Tandis qu'on parlait ainsi dans le champ de Vola, le vainqueur de Nordlingen courait à Senef.

Éléonore et tous les siens entreprirent de faire de leur soulèvement contre le neveu de Louis XIV une ligue sainte. Des pamphlets sans nombre répétaient les services rendus par les ancêtres de Charles à la cause du Ciel : le saint tombeau conquis par l'un d'eux, nos guerres de religion illustrées par ces princes comme les croisades ; et, tandis que les jésuites flattaient l'oreille des gentilshommes, en répétant les vers du grand Kochanowski sur ces luttes sacrées, comme autant de présages de ce que le neveu de Godefroid saurait faire à la tête des Polonais dans des croisades nouvelles, on semait avec dévotion contre Condé les accusations d'hérésie et d'impiété. N'était-il pas notoire qu'il ne croyait pas en Dieu ; qu'il faisait gras le vendredi ; que le prince Boguslas Radziwill, calviniste, s'était entendu avec lui sur tous les points ; qu'il ne s'était point confessé depuis son enfance ; qu'il répétait souvent ce blasphème, que le christianisme était une vieillerie nauséabonde ? N'avait-il pas manqué de foi à toutes ses maîtresses ? N'était-il point Thersite dans les conseils autant que Mars dans les combats ? N'imputait-on pas à ses débauches plus qu'à ses campagnes sa vieillesse précoce ? Et pourquoi Louis XIV voulait-il imposer cet orgueilleux despote à la Pologne, sinon pour purger la France de tant de souillures ? Un pamphlet du vice-chancelier Olszowski propagea ces bruits, et les a fait arriver jusqu'à nous.

Ces discours ne laissaient pas que de faire une vive impression, et tout était confusion, fureurs, alarmes. Le szopa semblait une citadelle assiégée par plusieurs armées ivres de colère et de vengeance. Le sang coulait ; il allait couler à flots, et personne ne savait plus pour qui le répandre. Les maisons étaient fortifiées. Des deux côtés on ne marchait plus que par troupes nombreuses. Les milliers de soldats, cachés par les Paz dans les quartiers qui environnaient celui du grand hetman de la couronne, s'étaient tout à coup découverts, et cette escorte accompagnait partout le grand hetman de Lithuanie, le grand chancelier, les évêques de Wilna et de Samogitie, le palatin de Troko. Leurs adversaires s'étaient mis de leur côté en mesure de se défendre. Sobieski, tranquille pendant ces préparatifs de guerre, mais portant dans le calme de sa contenance un dédain menaçant, et

les chefs lithuaniens, emportés, pleins de fureur, étaient en présence comme des ennemis toujours prêts à en venir aux mains. Leur choc devait entraîner dans la mêlée la république entière; mais on sentait que la partie n'eût pas été long-temps égale entre eux; et les sages étaient ceux qui, redoutant une double élection, et, par suite, des guerres civiles sans fin, désiraient une bataille, pour voir se vider en une seule journée ces terribles différends.

(Samedi 19 mars) Depuis vingt-neuf jours, les destinées de la nation polonaise flottaient au milieu d'affreuses perplexités. Celui qui avait été fixé pour la conclusion des débats allait se lever. Sobieski déclare que tout lui est facile pour éviter des malheurs à son pays, qu'il renonce à son vœu le plus cher, à l'élection du grand Condé, et il propose un tempérament, qui est aussitôt accepté par la Pologne. Six évêques, à la tête desquels marchait celui de Cracovie, sont députés à Éléonore. Elle les reçoit entourée de tous les Lithuaniens qui la dirigent. Trzébiçki lui déclare que les Polonais sont prêts à entrer dans une transaction qui lui conservera le bandeau royal; qu'ils renonceront à porter au trône un prince du sang de France, que de son côté elle doit sacrifier Charles de Lorraine, et consentir à donner sa main au jeune prince de Neubourg. A ces mots, la reine jette sur les prélats un regard courroucé, et se tournant vers les Paz : « Dieu et » l'Empereur mon frère, dit-elle, m'ont placée sous la protection de » la république; je me repose avec confiance sur la république du » soin de mes intérêts. Quant à ce qui est de l'élection, je suis aussi » sans alarmes; mes amis ne m'abandonneront pas. » — « Jamais! » s'écrie en même temps toute sa cour, et le grand chancelier de Lithuanie, qui était auprès d'elle, continue avec hauteur : « Tout ceci » cache des piéges que je vois trop bien. Mais qu'on sache une chose : » c'est que les couronnes n'ayant recommandé que Neubourg et » Lorraine, il n'y a que l'un des deux qui puisse être roi. » — « Je » prétends, ajoute le grand hetman Michel, que ce soit Lorraine, et » je vais au kolo! »

Les évêques s'inclinèrent et sortirent, étonnés d'apprendre que la recommandation, que le vœu des couronnes, pût être proclamé nécessaire à l'élection d'un roi. La république se trouvait constituée ainsi dépendante de l'étranger, et l'était par un de ses fils.

Sobieski se promenait avec Forbin-Janson dans les jardins du palais de Casimir, sa résidence, quand il apprit ces funestes discours, et la

menacé altière du grand hetman de Lithuanie : « Eh bien ! dit-il » froidement, moi aussi je vais au kolo. » Puis prenant les mains de l'évêque de Marseille : « Soyez tranquille, ajoute-t-il ; les impériaux » ne régneront pas sur la Pologne. » A ces mots, il prend son arc, brandit sa hache, s'élance sur son cheval, et entouré de sa garde, suivi de tous les siens, il court au champ de Vola.

C'était l'heure même où les suffrages devaient être enfin recueillis. Mais déjà la réponse de la reine était connue. Une terreur panique s'était aussitôt propagée. Au lieu des espérances qu'on avait formées pour ce grand jour, on voyait les armes prêtes à trancher le différend. Les habitans de Warsovie avaient fermé leurs maisons. Les juifs, campés dans la plaine, s'étaient enfuis avec leurs trésors. Les soldats couraient sur les rivages de la Vistule pour en interdire l'approche à l'armée du grand-duché, et les Lithuaniens, embarqués sur mille nacelles, s'élançaient de tous côtés dans le camp électoral. Dans le camp régnait une sorte de calme terrible, celui qui précède le combat. Là, rangés sous les enseignes des chefs, sont deux lignes profondes que le kolo sépare. Les deux armées, les deux factions, les deux peuples, vont en venir aux mains.

Sobieski a paru. La Pologne rompt ce grand silence pour accueillir son héros par de bruyans transports ; elle agite avec fureur ses lances, ses javelots, ses cimeterres, ses framées, lui demandant le combat. Les Lithuaniens frémissent ; déjà, ils se précipitaient au-devant du choc, quand l'évêque de Cracovie, à cheval sous la szopa, au milieu du kolo, donne un signal. Aussitôt les cantiques sacrés se font entendre, entonnés par le chœur des évêques. Ce sont les prières solennelles par lesquelles on clôt d'ordinaire les débats. Au milieu de ce tumulte, André Trzébicki n'a pensé qu'à le dominer par l'autorité du langage de la religion et des formes de la loi. Les hymnes achevés, l'habile prélat ordonne que chaque palatinat s'assemble, suivant les coutumes, autour de son palatin et de sa bannière, pour donner sa voix. Tout obéit ; les deux lignes se rompent en autant d'escadrons épars, autant de cercles délibérans qu'il y a de palatinats dans la république. La nation entière prend ainsi part à l'élection. C'est avec la Russie que vote Sobieski. Ses concitoyens, fiers de lui, l'entourent avec orgueil. Leur président est Stanislas Jablonowski. Illustre par tout ce qui élève les hommes, la naissance, le savoir, l'éloquence, les éminens services, les charges éminentes, ce seigneur, dont on a

dit qu'il laissait à douter s'il était plus utile au conseil ou dans les camps, s'exprime ainsi [1] :

« Parvenus au terme de cette orageuse discussion, nous sommes » tous d'accord sur ce que doit être notre roi dans les circonstances » qui nous pressent. Nous savons que la couronne est un fardeau » pesant. Reste à voir qui est le plus de force à le porter.

» Il n'est plus question du prince de Neubourg. Le prince de » Lorraine possède des titres à l'estime de la Pologne. Il en pourrait » avoir à ses suffrages, s'il était moins dévoué à un cabinet de qui » nos pères n'ont jamais voulu tenir ni des princes, ni des exemples. » Je pense comme nos pères. Je déclare que j'opposerai au candidat » de l'Empereur mon *veto*.

» Rempart de la république chrétienne, la Pologne veut à sa tête » un nom glorieux, et Condé est le premier capitaine de notre âge. » Ce matin, je me suis humilié devant Dieu pour chercher des » lumières au pied de la croix, sur une décision qui doit finir le deuil » de mon pays; je sais bien qu'en nommant Condé, je ne me pré- » parerais point de remords. Sa renommée répond pour lui, et ce- » pendant ce grand homme n'aura pas non plus mon suffrage.

» Condé est vieux, son tempérament affaibli; et nous pouvons » avoir un prince dans la maturité de l'âge et du génie. Condé fut » élevé, il a vieilli dans un autre gouvernement, d'autres mœurs, » d'autres préjugés que les nôtres; et nous pouvons avoir un roi » qui comprenne la liberté et l'égalité, qui les chérisse, dont le » serment soit sincère quand il jurera d'être, à la vie et à la mort, » dévoué de cœur à la sainte cause de nos lois. Condé ignore notre » tactique, nos armes, notre système militaire; il ignore notre » langue et notre histoire; il ignore jusqu'aux campagnes, aux » grandes actions, que dis-je? jusqu'au nom même de chacun d'entre » nous; il lui faudra un siècle pour connaître nos visages; et nous » pouvons avoir un chef, compagnon et juge de nos travaux, ci- » toyen de notre patrie!..... Je demande qu'un Polonais règne sur » la Pologne. »

[1] Ce discours est extrait d'André Chrysostome Zaluski, *Litteræ historico-familiares*, p. 559; du docteur Connor, *Description of Poland*, p. 146, et de Joseph André Zaluski, t. I, *Anecdota quædam singularia celsissimæ de Prussiis ducum ac S. R. I. principum Jablonoviorum domûs, ex archivo celsissimæ familiæ privato ac ex suâ bibliothecâ collecta*, Warsawiæ, 1747.

Un long murmure d'approbation interrompit le palatin de Russie. Ces cris : Un Piast ! un Piast ! et Dieu bénisse la Pologne ! retentirent au loin et fixèrent sur la Russie l'attention du kolo. De toutes parts on accourut.

« Si nos ancêtres, continua Jablonowski, eurent souvent recours » à des étrangers pour les élever au rang suprême, ce fut parce qu'ils » redoutaient les luttes sans fin de compétiteurs égaux. Aujourd'hui » ce péril n'est pas à craindre ; la preuve, c'est que tous les regards » viennent, sans hésitation comme sans calcul, de se fixer sur un » seul d'entre nous. »

Des acclamations plus vives encore interrompirent long-temps le palatin ; il reprit enfin d'une voix plus haute :

« Parmi nous est un homme que le salut de la république, assuré » dix fois par ses conseils et par ses victoires, a déjà établi dans les » respects du monde et dans les nôtres, comme le plus grand, le » premier des fils de la Pologne. En le plaçant à notre tête, nous ne » ferons que consacrer l'ouvrage de sa gloire, heureux de pouvoir » honorer, par un titre de plus, les restes d'une vie dont pas un jour » ne s'est écoulé qui n'ait appartenu à la république ; plus heureux » de pouvoir, pour notre propre salut, affranchir d'entraves déplo- » rables, investir de force et de puissance le patriotisme et le génie ! » Dans cette élection, rien ne sera donné au hasard. Nous savons » qu'un tel roi maintiendra notre nation au rang qu'elle occupe dans » l'univers, puisque lui-même l'a déjà maintenue à ce haut rang ou » l'y a portée. Celui-là ne fera pas de nous la proie de l'étranger. Il » ne fera pas de lui-même un vassal de l'infidèle. Tout ce que nous » pourrions souhaiter d'un prince ou en attendre, il l'a reçu en par- » tage de sa vertu et de sa fortune.... Une dernière considération me » touche. Polonais, si nous délibérons ici en paix sur l'élection d'un » roi, si les plus illustres dynasties briguent nos suffrages, si notre » puissance a grandi, si notre liberté est debout, si même nous avons » une patrie, à qui le devons-nous ? Rappelez-vous les merveilles de » Slobodisza, Podhaïce, Kalusz, Kotzim surtout, noms immortels, » et prenez pour roi Jean Sobieski ? »

Un long applaudissement a couvert les paroles du palatin. Une seule voix s'élève contre lui ; celle de Sobieski, repoussant ce funeste honneur au nom de la paix intérieure et de la paix du dehors mieux affermies sous un prince né parmi les rois, au nom de la prospérité

publique intéressée à des alliances puissantes, au nom enfin des titres de Condé et des intérêts de la Pologne. Ses prières ne sont pas entendues. « Magnifiques seigneurs ! » s'écrie Maximilien Fredro, castellan de Lemberg, personnage grave et respecté ; « vous » savez quels dangers nous environnent. Vous entendez le bruit des » armemens du Turc, la marche de ses troupes, ses cris de vengeance, ses ordres de sujétion et de repentir. La vie de la république n'est qu'un long et noble combat contre les ennemis du monde chrétien. Prenez pour roi le héros dont la vie semble avoir été prédestinée par le dévouement de tous les siens à n'être qu'un long combat contre les infidèles et qu'une longue victoire. Prenez celui de tous les candidats dont le nom est le plus grand, le plus terrible pour eux ; celui qu'ils seraient le plus prompts à exclure s'ils avaient voix délibérative parmi nous ; celui que le Dieu des chrétiens a marqué de son sceau, dans les champs de Kotzim, au premier jour de l'interrègne. C'était, il vous en souvient, un samedi comme le jour où nous sommes ; le doigt de Dieu est là. Je vote pour Jean Sobieski [1]. »

Ces derniers mots furent à peine entendus. La Russie avait déjà étouffé la voix du castellan sous un cri unanime de Vive le roi Jean Sobieski ! Cracovie, qui a pour palatin l'aîné des Lubomirski, le répète d'abord. Étienne Czarnecki, ancien maréchal de la confédération de Golembe, est le premier à entraîner la Podlaquie. Trois palatinats confondent bientôt leurs vœux. De proche en proche, ce cri s'est étendu aux extrémités du camp électoral. Les bannières de la Pologne, agitées par les chambellans, se sont inclinées devant ce grand nom. Des voix même sortirent du milieu de la Lithuanie, qui le répétèrent avec transport. Tout ce qui avait des objections contre Neubourg ou contre Condé embrassait avec joie cette nouvelle solution, que beaucoup d'esprits appelaient de leurs vœux, depuis le jour où le nom d'infâme avait été donné à quiconque oserait la provoquer. Quatre frères puissans de Lithuanie, les Sapiéha, conspiraient pour ce dénouement. Le vice-chancelier Olszowski, le serviteur le plus fidèle de Michel et l'un des promoteurs de sa haute fortune, croyait devoir continuer à tenir pour des Piasts et sentait le besoin d'expier son premier choix. Toute l'ardente noblesse, dont les escar-

[1] Zal., t. I, 645.

droits pressaient le kolo, et les soldats qui avaient couru, vingt ans, à la victoire sur les pas du grand hetman, tiraient le sabre en criant : Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi Jean Sobieski. Cette multitude, maintenant ivre de joie, semblait avoir remporté une victoire de plus, et compter les nouveaux triomphes qui allaient, sous un tel roi, couronner ses armes.

Les Paz, uniquement occupés, depuis le commencement des comices, à éloigner ce candidat, dont personne encore n'avait prononcé le nom, qui n'était porté que par sa gloire et que tout le monde s'attendait à voir élu ; les Paz luttèrent de toute leur puissance contre le vœu de la Pologne. Ils coufaient dans ce même temps où était née, il y avait vingt-six ans, leur inimitié contre Jean Sobieski, essayant de rallier les amis qui chancelaient, et d'opposer les noms mariés de Lorraine et d'Éléonore au nom répété sans dissentiment par la Pologne entière. Démétrius et Constantin Wiesnowieçki, presque seuls, faisaient cause commune avec eux. Nonces, sénateurs, évêques, ministres, dignitaires, tous se félicitaient de l'inspiration, disaient-ils, qui avait fini l'interrègne. Les dissidens ne se sentaient plus en sûreté dans la plaine.

Le soir était venu. Neuf heures avaient sonné. Mais un de ces jours si longs sous les cieux du nord promettait encore de vives clartés. La Pologne voulait que l'évêque de Cracovie recueillît les suffrages, conformément à ce qui avait été prescrit, et que le résultat fût sur-le-champ proclamé. « Je m'oppose, s'écria Sobieski. Songez » à quelle nation il s'agit de donner un prince, à la plus libre qu'il » y ait sur la terre, et tant de précipitation s'accorderait mal avec la » liberté. A Dieu ne plaise que je voulusse accepter la couronne, s'il » fallait empiéter sur les droits de la liberté publique, si un seul » suffrage devait être contraint et étouffé ! Mille fois plutôt obéir » toute ma vie que commander à un seul de mes concitoyens malgré » lui ! Il ne serait pas digne de moi d'arriver au trône d'une façon » furtive, à la nuit tombante, quand personne n'aurait eu le temps » de se reconnaître dans une résolution si soudaine. Je demande » qu'il ne soit point passé outre, et en le demandant, je déclare que, » n'y eût-il pas d'autre opposition, il y aurait mon veto [1] !

Les récris furent grands. Pendant ces débats, un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. Ce nuage était gros de guerre civile.

[1] Zal., t. I.

C'étaient tous les Paz et leur cortége, qui, à la faveur de ces démêlés, fuyaient, laissant après eux, dans le kolo, la colère et le deuil. La diète crut voir une confédération de Lithuaniens se former, le Lorrain se joindre à eux avec son armée, tous les orages qu'on avait pressentis éclater sur la république, tandis qu'à Warsovie Éléonore était en pleurs; ses amis fugitifs et les hourras du peuple lui disaient qu'elle n'avait ni royaume, ni époux, et que Marie d'Arquien allait régner à sa place. Déjà la foule des courtisans, les grands et leurs femmes se précipitaient dans le palais de Sobieski. L'archiduchesse sut que l'ambassadeur de Louis XIV, triomphant, avait donné à cette nouvelle cour l'exemple de saluer du titre de Majestés la grande maréchale et son époux. En ce moment Michel Koributh fut vengé.

Cependant, il s'en fallait de beaucoup que la cause de l'Autriche fût perdue. Tandis que les hommages se pressaient autour de madame Sobieska, l'habile grande maréchale reprochait à son mari d'avoir compromis sa fortune et celle de ses enfans par ses généreuses protestations en faveur des Paz; et elle avait raison selon l'ambition: elle avait tort selon la grandeur d'ame. Un écrivain, fort impartial et fort bien instruit [1], prétend qu'il opposait à ses reproches l'intention de refuser la couronne, et qu'elle eut besoin de tout son empire pour le plier à ce joug brillant. La foule des historiens n'a pas manqué de voir dans toutes ces hésitations des feintes, dans ces générosités des calculs et des manœuvres. Heureux les hommes d'État qui mettent ainsi leur politique dans les procédés magnanimes! Cette politique était d'ailleurs peu habile; elle était bien aventureuse. Car une chose certaine, c'est que, si l'élection eût été faite avant l'arrivée de Sobieski, si ses ennemis avaient consenti à l'élévation du grand Condé, si Éléonore s'était résignée au sacrifice de Charles de Lorraine, Jean n'aurait jamais été roi. Le délai dans lequel il venait d'entraîner la diète donna même à la faction impériale les moyens de recommencer le combat, et rien n'était plus facile à prévoir. Les Paz se retranchèrent aussitôt dans le faubourg de Prague, sur la rive droite de la Vistule, et l'un d'eux se rendit, dès le soir même, au greffe du sénat pour y déposer la protestation du grand-duché, fondée sur ce que l'élection manquerait de légalité, faute d'être unanime et conforme aux cahiers des diétines de Lithuanie. Le bruit de cette protestation, répandu sur-le-champ, étonna les esprits les plus décidés. Les indif-

[1] Mémoires du chevalier de Beaujeu.

férens et les timides flottèrent. Quelques nobles, gens de conscience dans le trafic de leur vote, croyaient leur honneur intéressé à soutenir jusqu'au bout la cause de la maison d'Autriche à laquelle ils s'étaient vendus; d'autres que touchait l'humiliation d'une femme et d'une reine; ceux qu'offensait l'élévation d'un de leurs égaux; ceux encore dont les femmes voyaient, avec colère, la fille d'un gentilhomme français monter à ce haut rang où des filles de rois avaient seules brillé jusqu'alors, où jamais dame polonaise n'était arrivée, tous ces mécontens à titres divers se prononçaient pour la protestation, et toute la nuit s'écoula dans ces angoisses: nuit menaçante qui devait enfanter des guerres civiles et de longs déchiremens, ou bien un règne glorieux!

Les ennemis du grand maréchal épuisèrent, dans Warsovie et sous les tentes, leurs derniers moyens de corruption et d'entraînement. Ils rassemblaient tous les bruits injurieux qu'on avait pu semer sur Sobieski: « ses richesses, disaient-ils, ne venaient pas toutes de ses pères; les Turcs, qu'il avait tant de fois vaincus, n'y étaient pas étrangers, et ce n'était pas seulement par leurs dépouilles qu'ils avaient contribué à sa splendeur. Pourquoi n'était-il point parvenu à faire lever le siége de Kaminiek? C'est là qu'il faudrait une fois porter la lumière, et ne pas toujours parler de batailles qu'apparemment il n'avait pas seul gagnées. La procédure où Lodzinski succomba était loin d'avoir tout éclairé. Tous les moyens ne lui étaient-ils pas bons? C'était une chose publique que dans cette élection même il s'était mis en même temps à la solde de Neubourg et de Condé, trompant à la fois tous ceux qui le payaient, et employant leur or à gagner sur eux des voix pour lui-même. Sa modération prétendue n'était qu'une hypocrisie; sa longue absence qu'un moyen d'éclat; sa motion en faveur du prince français qu'une intrigue pour accroître la discorde et en profiter. Tous les candidats affaiblis par ces pratiques, un homme lui faisait obstacle, homme de si haute renommée, que son opposition seule était une condamnation. Eh bien! le vénérable primat, le prince Florian Czartoryçki, venait tout à coup de tomber roide mort. Cette catastrophe obligeait de se rappeler que Michel Koributh avait succombé à sa mystérieuse maladie, le jour même du combat de Kotzim, comme pour laisser la place vacante à son ennemi. Jeunes et vieux avaient ainsi le même destin... Sans doute ce pouvait être là des miracles; mais il était surprenant que Dieu n'en fît

pas plutôt en faveur de monsieur de Lorraine, dont la famille était, au su de tout le monde, fort bien avec le Ciel. »

Si ces discours n'excitaient qu'indignation dans le camp, on réussissait mieux auprès des grands seigneurs, en leur montrant la naissance médiocre de la grande maréchale, l'orgueil de cette femme qui avait osé dès long-temps aspirer à la couronne, son habileté à tout séduire, son ardeur à tout gouverner, cet empire ridicule dans sa maison, qui promettait à la Pologne un règne comme celui de Jean Casimir, alors que Louise de Gonzague, digne institutrice de Marie d'Arquien, régentait le roi et la république pour leur commun malheur.

Quelquefois on allait plus loin. En raillant l'amour, tout ensemble docile et volage de Sobieski, on accusait la tendresse intéressée et infidèle de sa compagne. On jetait de la défaveur sur la motion du palatin de Russie, en demandant auquel des deux époux s'adressait son dévouement, et duquel des deux il en attendait le prix, ou plutôt s'il ne l'avait pas déjà reçu. Dans ces intrigues et ces complots nocturnes, les femmes jouaient un grand rôle. La ville, ses faubourgs, les campagnes voisines étaient sillonnés des flots de lumière que projetaient les torches portées autour de leurs carrosses; et leurs escortes de compagnies d'armes, de régimens étrangers, de gentilshommes domestiques, se rencontrant, se heurtant dans les rues étroites et dans les chemins, marquèrent cette nuit orageuse de combats sans nombre.

Deux Françaises agitaient les deux camps. Eugénie de Mailly, grande chancelière de Lithuanie, arrivée en Pologne, sous Wiszniowiecki, au même titre que Marie de la Grange d'Arquien, avait passé du service de la princesse de Nevers à celui de l'archiduchesse d'Autriche. Elle défendait à la fois la cause des Paz et celle d'Eléonore, animée peut-être par des rivalités de femme à cette fidélité pour sa maîtresse et pour son mari. De son côté, madame Sobieska n'était pas inactive. Il y allait d'une couronne, et déjà son œil pénétrant plongeait dans l'avenir, pour voir se perpétuer sur le trône, comme les Piasts et les Jagellons, la race de ses fils. Elle avait quarante ans alors. Depuis près de trente, elle habitait la Pologne; et déjà femme charmante au sortir de l'enfance, jeune encore et belle maintenant sur le retour de son âge, elle voyait à ses pieds, depuis trente années, les seigneurs les plus brillans de Warsovie. Une taille et un port de reine, de

grands traits, une beauté altière avec des graces touchantes, des manières à la fois persuasives et impérieuses, tout semblait annoncer que le ciel l'avait formée pour le rang suprême. Elle employa les heures qui lui restaient, à faire valoir tous ses moyens de ramener et de plaire. Les chapeaux de cardinal, les bâtons de dignitaires, les palatinats, les starosties, ne lui coûtèrent point à promettre, sauf à ne tenir ensuite que ce qu'il plairait à la fortune.

Tout atteste que l'évêque de Marseille la seconda de ses démarches et de ses finances. Quelques écrivains le nient cependant; l'abbé Coyer [1] va même jusqu'à prétendre que Janson, apprenant le cri du kolo, dans le palais même de Sobieski, avait dit aussitôt à Marie Casimire, déjà presque reine, que « Louis serait fort mécontent de » tout cela. » Cette anecdote est d'une rare absurdité. Ce prélat était loin d'être assez inhabile pour vouloir ravir à son maître, parmi de semblables chances, la vieille affection de Sobieski. Tout porte à croire que Jablonowski, madame Sobieska et l'ambassadeur s'étaient entendus de longue main pour faire avorter les plans conciliateurs du grand maréchal en réunissant sur lui-même les suffrages du parti français. C'était un bruit public en Europe, que le roi de France porterait au trône ce grand homme, si un prince français ne devait pas y monter. On le disait tout haut à Paris plusieurs mois auparavant; les mémoires du temps en déposent; les gazettes officielles de France célébrèrent dès le premier moment l'élection de Jean Sobieski comme un effet de l'*éloquence victorieuse* de l'évêque de Marseille. Elles rapportèrent qu'il avait donné l'exemple de traiter l'illustre couple du nom de Majestés, *pour assurer la Pologne, par la joie qu'il aurait, de celle qu'en aurait le grand monarque et toute la France.* Si ce n'avaient été là qu'une prétention et une jactance tardives, l'Europe n'aurait pas fait honneur de cette élection au cabinet de Saint-Germain. Sobieski n'aurait pas, aussitôt après, demandé le chapeau de cardinal pour l'évêque de Marseille, si ce ministre eût tourné le vaste crédit de sa cour contre Marie d'Arquien et son époux. Au profit de qui l'eût-il fait d'ailleurs? Au profit de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore! Tout cela est insensé.

Ajoutons qu'il reste des preuves du zèle de Janson à faire parler pour Sobieski l'autorité du grand roi. Un document officiel de la chan-

[1] Histoire de Sobieski.

cellerie polonaise, que la vaste collection de Zaluski nous a conservé, fait voir qu'il promettait l'intervention de son maître près du divan pour avoir la paix, et le secours de ses flottes dans le Bosphore pour assurer la guerre. Enfin « il veilla avec un si grand soin à ce qu'il ne » se fît point de surprises par ces Lithuaniens et à maintenir les bien » intentionnés, que toutes choses demeurèrent jusqu'au lendemain » dans le bon état qu'on les avait laissées [1]. »

Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier de Lithuanie et beau-frère de Sobieski, avait travaillé, avec plus de crédit et de succès encore, à rompre la ligue de ses compatriotes. Ses richesses étaient immenses; elles étaient royales comme sa naissance. Un pélerinage à Jérusalem l'avait illustré. Il devait à ses charges et à ses lumières une influence étendue. Ses efforts et ceux de sa femme, la princesse Sobieska-Radziwill, ébranlèrent tout ce qu'il y avait d'hommes considérables entraînés dans le dessein d'opérer une scission armée. Les Sapiéha accusaient, comme lui, de crime et de folie cette tentative de sacrifier aux passions de quelques hommes la paix, la prospérité, la gloire de tous, et d'entamer la guerre civile pour essayer, avec une faible apparence de succès, d'écarter du gouvernail de la république un concitoyen, un capitaine, un homme d'État, que tous les peuples du monde seraient heureux d'avoir pour roi. Ces discours firent une vive impression. Les gentilshommes et les soldats du grand duché étaient sensibles aux triomphes de la commune patrie ; le nom de Sobieski avait été béni mille fois dans leurs villes et dans leurs camps. Plusieurs palatinats abandonnèrent décidément les Paz, pour engager leur foi à Radziwill; et tandis que les irrésolus ou même les ennemis revenaient au candidat de la Pologne, ses partisans s'affermissaient dans leur choix, en comptant ses travaux, ses victoires, ses sacrifices, ses périls, et seulement le nombre de fois où le sort de la république n'avait tenu qu'à lui.

Sobieski, et surtout la grande maréchale, s'étaient hâtés de fournir à leurs amis des argumens de plus. Ils promirent de payer, sur leurs propres revenus, la pension qui serait assignée à la veuve du feu roi, de renoncer à quelques créances considérables sur l'État, de racheter les pierreries engagées de la couronne, de fonder une école militaire pour la jeune noblesse, de bâtir deux places fortes au gré de la diète,

[1] Gazette de France.

enfin, de fournir la solde des troupes de la république durant six mois. Ces promesses annoncent ce qu'était, en Pologne, la fortune d'un grand seigneur de ce temps; la plupart des princes étrangers n'avaient pas offert davantage et auraient moins tenu. Des libéralités royales vinrent aussitôt, suivant l'usage, à l'appui de ses engagemens, et tandis que le silence et le deuil commençaient à régner, sur la rive droite de la Vistule, dans le camp du grand-duché, le jour trouva, en se levant (dimanche 20 mai), la plaine de Vola couverte de banquets, où la noblesse et l'armée achevaient de se passionner, parmi des flots de vin de Hongrie, pour le héros de la Pologne.

Dans ces festins, dont le pain, le sel, le fenouil et la bière faisaient surtout les frais, les gens de guerre célébraient la bravoure du héros; les chefs, son coup d'œil rapide, son admirable sagacité, cette puissance de génie qui, suppléant en lui à tous les désavantages du terrain et du nombre par l'habile et prompte combinaison des plans, par la fécondité des ressources, par la sûreté des mouvemens, lui avait toujours livré, comme une proie dévouée, des ennemis qui semblaient devoir mille fois écraser lui et la Pologne.

Mêlés à ces banquets, et charmant les hommes d'armes par l'intrépidité qu'ils y apportaient, quelquefois même chancelant d'ivresse, les évêques et les chanoines vantaient la piété fervente du candidat, en même temps que le vaste savoir qui rehaussait le mérite de sa foi docile. Mais ce que le clergé racontait surtout avec admiration, ce qu'il opposait aux calomnies du parti contraire, c'était l'immense service que le grand hetman de la couronne avait rendu à tous les propriétaires de la contrée, aux paysans, aux starostes, aux églises, en abolissant un des priviléges les plus importans et les plus funestes de sa charge. Le chef de l'armée pouvait mouvoir les troupes et les cantonner à son gré. Habituées à vivre, à s'enrichir de pillage, dans leur pays comme chez l'étranger, leur passage était une calamité, leur séjour un désespoir. On vit souvent les grands hetmans acquérir des biens immenses, en promenant leurs quartiers de district en district, comme une menace de dévastation, et obligeant les malheureux paysans, les communautés, les chapitres à se racheter, par de longs tributs, du fléau qui pesait sur eux. Sobieski avait tout fait pour tarir à jamais cette source de richesses coupables; il s'était efforcé de détruire un déplorable privilége, en fixant les garnisons sur les frontières, et on pouvait attendre de son règne l'affermissement

de ces tutélaires innovations. Tel était l'homme dont on nourrissait la conscience avare : celui qui avait tant de fois fait la guerre aux ennemis de son pays, avec les revenus de son patrimoine ; celui de qui l'existence, dominée par un soin unique, la patrie, s'était écoulée dans le perpétuel sacrifice de tout ce qui tient de plus près au cœur des hommes, ses affections, ses inimitiés même, son temps, sa vie et sa fortune !

La matinée entière s'écoula dans ces perplexités. Le retentissement de cent mille voix confondues, le cliquetis de cent mille glaives agités parmi des hourras et des sermens, ces lances, ces étendards promenés dans les festins et abaissés devant un nom cher à la victoire, tous ces transports, au milieu de tant de magnificences guerrières et de tant de graves discussions, donnaient au champ électoral on ne sait quel air d'un conseil, d'un camp, d'une fête, d'une orgie. Un étranger n'aurait pu dire si cette multitude se préparait à délibérer ou à combattre, si elle avait l'ivresse qui précède le choc ou celle qui suit la victoire ; elle-même ne le savait pas.

La diète s'assembla sous ces tumultueux auspices. L'évêque de Cracovie couronna l'ouvrage commencé si habilement par sa sagesse. Il éloigna de la Pologne les guerres civiles qui grondaient sur elle.

La reine avait tout fait pour le dissuader de se rendre au champ électoral. Elle lui avait écrit plusieurs fois, en sollicitant ce dernier témoignage du zèle qu'il lui consacrait jadis. Mais il ne put se résoudre à jeter ainsi dans l'anarchie l'assemblée et la république. Après quelques retards il parut sur les deux heures de l'après-midi au sein du kolo. Les Paz s'y rendirent à son exemple ; ils s'y rendirent pour protester contre ce qui s'était fait la veille, et disparurent. Tout se trouvait annulé.

Les Polonais demandèrent cependant qu'il fût passé outre à l'élection, et que l'évêque proclamât le roi de leurs vœux, Jean Sobieski. Secondé encore par celui sur lequel roulaient ces débats, Trzébichi eut la prudence et le courage de se refuser à cette violation des lois qui aurait tout rendu illégitime. Il ne déclara pas non plus la diète dissoute, et députa les hommes les plus considérables du sénat, auprès des Paz, pour leur demander, au nom de la patrie, de ne pas la livrer aux déchiremens des guerres intestines, alors que la Suède, le Brandebourg, la Moscovie, l'Empire, et surtout la Porte, pesant de tout leur poids sur ses frontières toujours plus étroites,

n'avaient plus qu'un pas à faire pour se rencontrer au cœur de la république.

Dans ce dernier essai de leurs ressources, les Pax n'avaient pu apercevoir que leur faiblesse. La Pologne s'était tout entière pressée autour de Jablonowski ; la Lithuanie ne s'était qu'inégalement partagée entre Michel Radzivill et les opposans. Un petit nombre seulement de districts s'étaient jetés avec eux sur l'autre rive de la Vistule. L'évêque de Wilna, et le grand maréchal du duché Polubinski leur parlèrent le langage de la prudence. Ils se sentirent vaincus, et Nicolas Pax vint avec Polubinski annoncer que si on voulait honorer le jour du repos, en remettant au lendemain la suite des débats, les dissidens reparaîtraient alors dans la diète. Des cris s'élevèrent aussitôt de toutes parts. L'assemblée ne voulait point de délais. Sobieski ou la mort ! Longue vie au roi Sobieski ! Le roi Jean III pour jamais ! Mais Sobieski déclara, une fois encore, qu'il n'accepterait pas la couronne, si son élection n'était pas légale et par conséquent unanime. Il supplia que la grace demandée par ses ennemis leur fût accordée sur-le-champ. Appuyé à son bras, l'évêque de Cracovie leva la séance, et s'éloigna, au milieu des coups de pistolet, d'arquebuse, de mousquet, par lesquels s'exprimaient en même temps l'allégresse et l'indignation publique. Les feux de joie, les lanternes innombrables attachées aux fenêtres, éclairèrent cette nuit, la dernière de l'interrègne. Et le lendemain (lundi 21 mai), le vainqueur de Slobodisza, de Podhaïce, de Kalutz, de Kotzim, fut entraîné malgré lui au kolo pour s'entendre proclamer roi.

Il le fut *nemine contradicente*. Les Lithuaniens, conduits par leur grand chancelier, déclarèrent adhérer à l'élection, et saluèrent leur glorieux adversaire d'acclamations loyales. Le docteur Connor raconte, et beaucoup d'historiens ont répété, que pour obtenir cette nécessaire unanimité, il fallut que l'interroi et le sénat, punissant le grand hetman de Lithuanie d'avoir laissé un de ses officiers violer la demeure d'un gentilhomme, lui appliquassent les dispositions d'une loi qui inflige l'exclusion des assemblées pour toute offense aux droits de l'ordre équestre. Ce récit est peu digne de foi. Ce n'est guère pour des hommes comme Michel Pax que de telles lois sont faites. Privé violemment du droit d'élire, il eût certainement levé l'étendard de la guerre civile. Ses parens, ses amis auraient du moins protesté ; ils ne se fussent point résignés à l'humiliation d'apporter leur suffrage

à un ennemi, de lui faire cortége dans sa marche triomphale. Si le fait était exact, il faudrait croire que Paz lui-même provoqua cette délibération pour se dispenser de donner sa voix au rival qu'il avait en haine depuis plus de vingt-cinq ans.

Ce fut par forme que les sénateurs recueillirent les suffrages de chaque palatinat, les écrivirent, les comptèrent; que l'évêque régent, montant à cheval, demanda par trois fois s'il y avait encore des oppositions ou des griefs, et qu'il proclama enfin que Jean Sobieski était roi. Les grands maréchaux de la couronne et du duché, ou leurs représentans, répétèrent trois fois ce cri déjà répété par la noblesse et l'armée; ce cri que le peuple de Warsovie avait porté aux deux extrémités de l'horizon; devant lequel s'inclinèrent à la fois les enseignes des palatinats, des compagnies d'armes, des régimens étrangers, des troupes de la république; que les fanfares guerrières, les cloches de la ville, et les salves de l'artillerie saluèrent de leurs bruits confondus. Tout à coup, sur un signe de l'évêque de Cracovie, un profond silence régna; les mille bannières s'inclinèrent ensemble, et les évêques entonnèrent un dernier hymne sacré; les assistans, chœur innombrable formé de tout un peuple, redirent les accens religieux; puis, l'hymne achevé, les acclamations recommencèrent, et le sénat, les nonces, la noblesse, s'acheminant vers la cathédrale de Saint-Jean, allèrent avec Jean Sobieski rendre grace à Dieu de son élévation, sous l'œil de Marie d'Arquien et de son fils Jacques-Louis, le filleul de Louis XIV, désormais nommé le prince de Pologne. Cette cérémonie sainte s'accomplit parmi les transports de l'émotion la plus profonde, et de la plus vive joie que nation ait montrée. La Pologne semblait se sentir sauvée de l'étranger et de l'anarchie. Chacun comptait les jours prospères assurés à la république. Les femmes criaient : L'Allemand ne tiendra plus garnison dans Warsovie! ou bien : Les Kosakes ne ravageront pas nos champs! ou bien encore : Les infidèles peuvent nous envoyer demander des tributs! En exprimant ainsi son allégresse, la foule se disputait le bonheur de baiser les vêtemens du héros, faute de pouvoir arriver jusqu'à ses mains ou à ses pieds. Si jamais citoyen n'avait plus fait pour sa patrie, jamais patrie n'avait fait plus pour un de ses fils.

Les Polonais remarquaient, avec une pieuse satisfaction, que l'élection avait duré trois jours, comme le triomphe de Kotzim, et les mêmes jours pendant lesquels s'était prolongée cette victoire. Au

moment où Sobieski prit possession du rang suprême, où une Française devint avec lui reine de Pologne, où l'évêque de Marseille, en habits pontificaux, reçut le nouveau roi sur le seuil de la cathédrale et le complimenta au nom de son maître, Louis XIV donnait l'assaut à la citadelle de Besançon, et la Franche-Comté était pour toujours associée aux destins de la France.

Du temple, Jean monta au palais, pour plier une dernière fois le genou devant Éléonore. Il lui promit un riche douaire, et tenta de fléchir ses ressentimens par des hommages et des bienfaits. Dès le lendemain (22 mai), l'altière archiduchesse s'éloigna de Warsovie; elle alla dans le couvent des Camaldules, à une lieue de la capitale, ourdir de nouveaux complots. Sa faction prétendit faire à Sobieski une loi de répudier Marie d'Arquien pour épouser la veuve de Michel Koributh. On comptait que ce dessein serait avidement accueilli par la foule, que le peuple s'ébranlerait en haine de l'étrangère pour son illustre reine, que la petite noblesse aimerait à conserver sur le trône la veuve de Wieçnowieçki, que Sobieski serait contraint de se soumettre ou d'abdiquer. Cette proposition blessait également ses affections et son orgueil. Il se sentit outragé de la pensée qu'il ne pût pas anoblir assez sa compagne pour la couronner, et que lui-même eût besoin de l'alliance d'une archiduchesse pour paraître tout-à-fait digne du rang suprême. Marie Casimire était, d'ailleurs, mille fois plus nécessaire à sa tendresse que le bandeau des rois à son ambition. Par une contradiction singulière, Sobieski, autour duquel étaient vivans les nombreux témoignages de ses faiblesses changeantes, aurait renoncé à tous les biens plutôt qu'à Marie d'Arquien. « Je n'ai pas » authentiquement promis, s'écria-t-il, d'accepter les fonctions de » roi; il n'y a pas encore de contrat entre nous. Si votre sceptre est » à ce prix, vous pouvez le garder! »

Sur ces entrefaites, parvint à Warsovie la nouvelle des progrès du Turc et du Tartare. Le kan s'avançait à la tête de tout son peuple. Caplan pacha se fortifiait dans Jassy; l'empereur Mahomet IV était en marche à travers les champs de la Bulgarie. On apprit ces nouveaux dangers, le jour même de la fête du Saint-Sacrement. Jean, et avec lui Marie Casimire, éclatante de beauté, de joie et d'atours, allèrent à la procession dans l'éclat d'une magnificence héroïque. Devant eux étaient portés les soixante-six drapeaux enlevés par Sobieski à Kotzim. Quand la procession parut sur le parvis, ces dra-

peaux, dépouilles de l'infidèle, s'abaissèrent, et tapissèrent le pavé sous les pas du prêtre, portant le Dieu des chrétiens. Tous les assistans tressaillirent. Quand avait-on vu la croix recevoir de tels hommages? Où aurait-on trouvé ailleurs un roi qui fît ainsi litière de trophées?

(2 juin) Éléonore, désolée, était partie du couvent des Camaldules pour le monastère de Czentochowa, près de Cracovie, avec le comte de Shafgotsch et don Pédro de Ronquilles. A peine éloignée, un remords la saisit. Elle ne pouvait plus régner sur la Pologne; mais elle sut qu'elle pourrait encore faire du mal à son rival heureux, et revint sur ses pas.

L'élection des rois n'est consommée que lorsque le prince a signé les *pacta conventa*. Pendant que la diète discutait cet acte, Sobieski déclara qu'un examen plus attentif de ses revenus lui avait fait voir qu'au nombre des conditions onéreuses, souscrites par ses amis en son nom, il en était une qui passerait probablement sa puissance, celle de payer, durant six mois, la solde de toutes les troupes de la république. Malgré leur désir d'annuler l'élection, ses ennemis osèrent peu insister sur cette déclaration loyale, qu'avec moins de probité il n'eût pas faite, et malgré laquelle il tint ensuite plus même qu'il n'avait promis d'abord. Jablonowski obtint qu'on passât outre. Mais le parti vaincu voulut, pour venger ses revers, poser à l'autorité royale de nouvelles limites. On demandait que le droit de paix et de guerre, celui de lever des troupes, celui de les conduire à l'ennemi, et de paraître sur les frontières, lui fussent ravis. C'aurait été charger de chaînes et désarmer le bras qui pouvait seul défendre la Pologne. On prétendait aussi lui imposer l'obligation d'une alliance éternelle avec la cour de Vienne. C'était le règne de Michel qu'il s'agissait de perpétuer. Jean répondit que ses concitoyens pouvaient disposer de la couronne s'ils n'avaient pas assez de confiance en lui pour la lui donner telle que ses prédécesseurs la portèrent, et le cri public intervint : la diète n'insista point. Vainement quelques nonces s'opiniâtrèrent: vainement ils lancèrent leur veto sur l'assemblée; toute chance d'établir la guerre civile était épuisée. Christophe Paz le sentait. Plus habile que le reste de sa maison, sachant se plier de bonne grace à la nécessité, il ramena les récalcitrans, et le lendemain, dans la cathédrale de Saint-Jean, Jean Sobieski, debout à l'autel, reçut solennellement le diplome de son élection des mains de l'évêque de Cracovie assis et couvert. Il prêta serment aux *pacta conventa*, et Chris-

Sophie Paz, qui remplaçait le grand chancelier de la couronne mourant, Polubinski, qui remplaçait le grand maréchal de Pologne, passé roi, proclamèrent l'avènement de Sa Majesté Sacrée le roi Jean III. Les bénédictions du peuple leur répondirent : les ambassadeurs, le comte de Shafgotsch à leur tête, se hâtèrent de porter au nouveau potentat les assurances de la vive joie que son élévation donnerait à leurs maîtres. Le plus vrai de tous, peut-être à son propre insu, était le comte de Taff, disant que Charles de Lorraine serait consolé de son revers, en apprenant qui était son heureux compétiteur, et que même ce prince n'aurait pas consenti à se mettre sur les rangs, s'il avait cru y trouver un si grand homme.

Sobieski était définitivement élu. Pour prendre les rênes du gouvernement, il lui fallait encore recevoir l'onction sacrée. L'interrègne devait se prolonger, d'après la loi ; le primat ou son suppléant devaient tenir en main les pouvoirs jusqu'au jour où l'huile sainte coulerait sur son front : le sacre avait été fixé à la fête de saint Jean. Mais ces apprêts auraient pris du temps ; les trésors de la république s'y seraient épuisés ; les intérêts de la Pologne pouvaient d'un moment à l'autre appeler son défenseur suprême sur les frontières, et Jean III était toujours le citoyen qui ne voyait que son pays, le grand hetman qui ne songeait qu'à vaincre. Il déclara que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers d'une invasion. En de telles conjonctures, le casque, disait-il au sénat, irait à son front mieux qu'un diadème. C'était se priver de la douceur de placer sans retard sur la tête de Marie Casimire le bandeau de Louise de Gonzague et d'Éléonore. Le sacrifice était grand ; car si la mort l'eût surpris dans l'intervalle, sa chère Mariette, ainsi qu'il la nommait, se fût trouvée déchue des droits de la royauté. « Mais, je sais » bien, » répétait-il souvent dans le cercle de ses amis intimes, quand sa résolution était combattue, « je sais bien pourquoi la nation m'a » mis sur le trône. Ce n'est pas pour représenter ; c'est pour com- » battre. Ma mission est de faire la guerre aux Turcs. C'est ma » consigne de roi. Je la remplirai d'abord. A plus tard les fêtes ? »

La diète, touchée de sa grandeur d'ame, voulut que, dès ce moment, il fût roi. Elle décida que son sceau privé, appelé sceau de la chambre, suffirait, jusqu'au temps de l'inauguration, pour consacrer tous les actes de l'autorité royale. Son règne avait commencé du jour où la république lui avait remis ses destins. L'acte de son élevation se trouva ainsi consommé sans retour.

La pensée publique, dans l'Europe entière, avait d'avance désigné Sobieski au trône, alors même que la Pologne, distraite par des brigues et les partialités, portait ailleurs ses suffrages. Mais quoique prévue, cette nouvelle saisit comme un grand évènement l'attention des peuples et des rois. En l'apprenant, l'impératrice-mère s'évanouit, et ce coup ne tarda pas à la conduire au tombeau. Le cabinet de Vienne s'était seul obstiné à ne pas prévoir ce qui venait de se passer. Il fut consterné. La Suède, la Hollande, les Anglais, malgré des alliances contraires, applaudirent à cette élévation d'un grand homme. Rome retentit de solennités tour-à-tour saintes et mondaines à la gloire du défenseur de la chrétienté. Clément X prépara pour lui l'épée bénite et la rose d'or. Le fameux cardinal Nitard, représentant de la branche espagnole de la maison d'Autriche, multiplia les fêtes. Le maréchal d'Estrées, ambassadeur de Louis et parent de la nouvelle reine, fut solennellement félicité par le sacré collége. Le général des jésuites, qui se mettait avec raison au rang des puissances, écrivit au roi de Pologne pour le complimenter à l'instar des têtes couronnées, et le fit en ces termes :

« Il ne pouvait advenir rien de plus désirable que de voir monter sur le trône celui qui était la colonne de la république, et que le monde entier célébrait comme le vengeur du monde chrétien. Il n'y a point de mots pour exprimer la joie qui a rempli cette capitale de l'univers chrétien. On ne rencontre personne qui ne prodigue les plus vives louanges à cette élection bienheureuse, et n'y voie un gage assuré des miséricordes particulières de la Providence pour la nation polonaise, et pour la république chrétienne tout entière : l'une et l'autre sont maintenant en sûreté. Au milieu de l'allégresse commune, celle de la Société n'a pas besoin d'être signalée. Puisse Votre Majesté daigner en juger par ses bienfaits! Je consacre et je voue cette humble Société (*minimam societatem*) au service de Votre Majesté, et je la recommande humblement à sa protection.

» Le plus humble de ses serviteurs,

» JEAN-PAUL OLIVA. »

A Paris la joie fut, s'il se pouvait, plus grande que partout ailleurs. La nouvelle arriva par une lettre de Marie Casimire, qui portait : A M. le marquis d'Arquien, père de la reine de Pologne. Monsieur,

duc d'Orléans, alla aussitôt chez son capitaine des gardes pour l'embrasser, et Louis, prenant acte de cette élection comme d'une nouvelle victoire, fit publier une feuille officielle qui se terminait ainsi :

« On peut dire que jamais élection ne s'était faite en Pologne avec » plus d'éclat. C'est une espèce de miracle que le ciel, qui comble » sans cesse la France et son auguste monarque de ses plus particulières graces, a voulu opérer en faveur de leur plus ancien et plus » constant amy pour le bien de la Pologne.

» Voilà comment Sa Majesté triomphe partout à la confusion de » ses ennemis, soit dans ses armes par les soins qu'elle prend en » personne de les rendre victorieuses, soit dans ses négociations, par » la sage conduite des ministres qu'elle sçait choisir, avec toutes les » qualités qui leur sont nécessaires.

» L'évesque de Marseille ne manquoit d'aucune, et d'abord qu'il » parut à Warsovie, il satisfit tellement les Polonois par sa haute » mine, par sa grace, par son honnesteté et par ses discours, qu'il » s'attira l'amour et le respect d'un chacun d'eux ; et, ayant ainsi » grandement avancé la victoire qu'il s'estoit préparée sur leurs » esprits, il l'acheva sans peine par cette éloquence avec laquelle il » s'expliqua dans le kolo. S'estant donc rendu maistre de leurs sentimens, il lui fut aisé d'en disposer selon les occurrences pour le bien » de la république et pour la gloire du roy son maistre. C'est pourquoy, comme il eut reconnu qu'on tournoit les yeux sur les seigneurs de Pologne, et qu'il n'estoit plus question des étrangers, il » ne balança point à porter les intérests de celuy que chacun jugeoit » le plus digne de la couronne, et il n'oublia rien en cette occasion » pour faire triompher le bon parti.

» Afin que vous jugiez aussi à votre tour de l'équité du chois de » l'illustre Sobieski, il faut que nostre histoire ajoute au récit de son » élection le premier de ses portraits, qui, sans doute, vont paroistre » ici de toutes parts.

» Nous avons tracé plusieurs fois l'image de sa valeur et de toutes » les qualités qu'il a d'un grand capitaine, dans les relations de ses » batailles, dont la dernière, près de Kotzim, a esté la plus célèbre » et la plus complète qui se soit remportée depuis plusieurs siècles, » et dont l'importance, dans la conjoncture de la mort du roy de » Pologne, estoit telle, pour le salut de cet estat-là, qu'on ne sçauroit assez l'exagérer.

» Voici ce qu'il est pour sa personne et pour ses autres vertus. » C'est l'un des plus beaux hommes et des mieux faits qui se puisse » voir. Il est d'une taille avantageuse et d'une mine grave, néant- » moins tempérée par une telle douceur, qu'il inspire tout à-la-fois » par là le respect et l'amour. Il est éclairé autant qu'on le peut estre, » notamment dans les mystères d'estat, et sçait parler juste sur » toutes sortes de matières; il est exemplaire dans la religion par sa » piété et par sa charité; il est affable pour tout le monde; et enfin, » il pardonne si facilement les injures qu'il a receües, qu'on a remar- » qué avec étonnement qu'il n'a jamais voulu se venger des calomnies » de ses ennemis que par ses belles actions. Après cela, quels avan- » tages les Polonnois ne doivent-ils pas espérer de son gouvernement? » et que pourra-t-on ajouter désormais à leur bonne fortune? »

Au dehors, en effet, ils affermissaient leur patrie par ce grand choix dans la considération que les dernières années lui avaient acquise. Le nom de Sobieski les faisait compter dans la balance des États pour le poids de sa gloire; et il n'y avait alors d'éclatant que la fortune de la France et de son roi. Le prince d'Orange ne faisait que commencer sa carrière. L'Angleterre participait de la faiblesse corrompue des Stuarts. La Suède, effacée, semblait se remettre en silence des règnes de Gustave Adolphe et de Charles Gustave, et se préparer à enfanter Charles XII. Le grand-électeur, Frédéric Guillaume, vieillissait. Un voile épais cachait tout le Nord. Les Moscovites continuaient à n'être connus que sous le nom de Scythes barbares : personne ne soupçonnait qu'un de ces barbares, qu'on appelait le czar Alexis, façonnât dans ses déserts glacés un empire immense et formidable. Jean Sobieski et le peuple qui venait de le placer à sa tête jetaient au contraire un immense éclat. Dans cette longue querelle de la France et de l'Empire qui partageait le monde, la Pologne, par ses alliances ou seulement sa neutralité, semblait devoir fixer la fortune indécise; et, dans cette autre grande lutte de l'islamisme et du monde chrétien, dont le champ de bataille était, depuis deux cents ans, en Europe, et allait être transféré au cœur de l'Allemagne, seuls encore les Polonais pouvaient, avec le secours d'un puissant génie, combattre utilement pour l'indépendance, le culte, les lois et la civilisation de l'Occident. La Porte n'était pas tellement orgueilleuse et bornée, qu'elle ne mesurât l'obstacle opposé à ses conquêtes. Achmet Kiuperli s'affligea de la grandeur du vain-

queur de Kotzim, comme faisait Léopold, dont ce devait être le salut.

Au dedans, personne ne douta qu'un avenir paisible et prospère ne commençât pour la Pologne. En un moment, les vieilles discordes des factions s'évanouirent : la joie et le calme régnèrent d'un bout de la république à l'autre. Les traces des terribles démêlés qui, la veille, semblaient devoir tout détruire, se trouvèrent effacées comme par enchantement. Les grands seigneurs qui avaient le plus vivement contesté l'élection se pressèrent autour de Jean et de Casimire. Michel Paz ramena tranquillement son armée dans le grand-duché. Christophe donna des fêtes à l'illustre couple dans sa maison de Belvédère. Le roi promit au chef de la maison de Lubomirski ce bâton de grand maréchal de la couronne, qu'il avait dû à l'exil du père, lors des soulèvemens de l'ordre équestre. Le vice-chancelier Olszuski, ordonnateur du mariage d'Éléonore, fut élevé au siége primatial que la mort de Czartoriçki avait laissé vacant. Supplié par la diète de conserver encore les fonctions de grand hetman, Jean ne laissa point ignorer qu'il les réservait au prince Démétrius, autrefois si violent, si injuste pour lui. Enfin, presque aucun de ses ennemis ne fut oublié dans la distribution de ses bienfaits : ses amis semblaient l'être dans sa reconnaissance, et ils ne murmuraient pas. Dès le premier jour de son avènement, il avait compté 100,000 florins à l'armée lithuanienne. 200,000 à l'armée polonaise, 60,000 au palatin de Russie pour les fortifications de Lemberg, 300,000 aux juifs de Vienne et de Varsovie, pour le rachat des joyaux de la couronne. Le comte de Shafgotsch était venu aussi déclarer qu'à la considération d'un si grand prince l'Autriche verserait sur-le-champ dans les trésors de la république 200,000 florins dus depuis long-temps au roi Michel. Ravie de ces générosités et de ces succès, la Pologne n'était plus qu'une famille rangée autour du plus illustre de ses membres et du plus respecté. La fête de saint Jean arriva, et fut célébrée par des transports inouïs. Ce jour-là, tous les ambassadeurs remirent au roi de Pologne des présens magnifiques au nom des couronnes. Un envoyé du kan des Tartares était accouru. Il se prosterna la face contre terre aux pieds du trône, et annonça que son maître s'interposerait pour déterminer le divan à la paix, et mériter ainsi les bonnes graces d'un si grand prince. On vit avec étonnement le monarque répondre tour-à-tour en turc, en français, en italien, en allemand, en anglais, à ces représentans de l'Europe et de l'Asie. Au lieu de souffrir

de son obéissance à un concitoyen, la cour s'en enorgueillissait.

Éléonore comprit enfin que son règne était passé : elle s'enfuit à Czentochowa. De toutes ses tentatives pour lutter contre la fortune, elle n'avait recueilli que des humiliations de plus. Il lui restait à subir les largesses de Jean, qui augmenta de 25,000 florins sa pension royale. Après avoir tenu trop long-temps à Thorn sa cour turbulente, elle quitta pour toujours la Pologne, et alla résider à Inspruck comme gouvernante du Tyrol. Elle ne tarda point à donner sa main, malgré la différence des âges, au rival malheureux de Sobieski, prince plus haut que Sobieski de naissance, et tout aussi haut de cœur, sans États, mais non sans gloire, long-temps le bouclier de l'Empire comme Jean l'était de la Pologne. La mort de son oncle lui avait conféré le titre stérile de duc de Lorraine. Charles V ne vit jamais son patrimoine. L'alliance d'Éléonore, âgée alors de quarante ans, était pour lui un établissement considérable. Léopold avait hésité longtemps : il cherchait pour sa sœur une couronne. Quand il céda enfin (1698), le malheureux duc, courant à Vienne pour serrer ces nœuds désirés, se vit encore arrêté en chemin par une blessure dont le bourreau de Nuremberg, le plus habile des chirurgiens allemands, ne put le guérir : il se rétablit pourtant ; et, de ce mariage sont issus les princes auxquels Marie-Thérèse a donné l'empire d'Autriche en héritage. Charles continua tout le reste de sa vie, qui fut courte et glorieuse, à s'illustrer dans les guerres contre la France et contre la Porte ottomane. Nous le verrons se rencontrer aux côtés de Sobieski sur les champs de bataille, et prouver, par sa magnanimité comme par son génie, qu'il aurait mérité d'emporter l'élection, s'il n'avait pas eu un tel compétiteur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

EXPOSITION.

Grandeur du caractère et de la destinée de Jean Sobieski. — Circonstances au milieu desquelles il a vécu. — Influence de son règne sur la Pologne. — Comment cet ouvrage embrase le cours entier de l'histoire polonaise. P. 29.

LIVRE I.

Tableau historique de la Pologne, depuis les premiers temps jusqu'à la naissance de Jean Sobieski.

(.... — 1629.)

Singularités de l'histoire de la Pologne. Causes. — Origine, établissemens, destinée des Slaves. Leur esprit d'oppression et d'indépendance. — Introduction de la civilisation. Scission entre les Russes et les Polonais. Penchans et gouvernemens divers. — Commencemens de l'histoire polonaise. Dynastie fabuleuse. Lezko. Cracus. Franc Samon. Wanda. Przémislas. Popiel. — Guerres de Charlemagne. Christianisme. — Dynastie de Piast. Micislas Ier. Boleslas Chrobi. — Résultats contraires de la conversion des Polonais et des Russes. Affermissement de la liberté en Pologne. — Micislas II. Casimir Ier. Boleslas-l'Intrépide. Opposition de saint Stanislas. Servitude des masses. Affaiblissement de la république — XIIe siècle. Établissement de l'ordre Teutonique. Invasion des Tartares. — Boleslas-le-Pudique. Lezko-le-Noir. Przémislas II. Wladislas Loketek. — Casimir-le-Grand. Ses institutions. Bourgeoisie. Juifs. Sénat. Louis de Hongrie. *Pacta conventa*. — Maison de Jagellon. Union de Lithuanie et de la Pologne. Ses difficultés. Wladislas II. — Les Turcs en Europe. Bataille de Warna. Prise de Constantinople. — Casimir IV. Introduction du système représentatif en Pologne. — Jean Albert. Alexandre Ier. Sigismond Ier. Sigismond Auguste. — Réunion définitive de la Lithuanie. Système d'administration. Grandes charges. Fin des Jagellons. — Henri de France. Étienne Batori. — Sigismond Wasa. Il perd la Suède. Il perd la Moscovie. Il compromet la Pologne. Guerre de Turquie. Mort du grand Zolkiewski. Paix de Kotzim. Guerre de trente ans. Désastres. — Naissance de Jean Sobieski . . . . . 37-97.

LIVRE II.

Jeunesse de Jean Sobieski et règne de Wladislas Wasa.

(1629 — 1648.)

Distinctions de famille, et blason de la noblesse polonaise. — Écrit de Jean

Sobieski sur sa naissance. — Son enfance. — La paix rendue à la Pologne. — Mort de Sigismond III et de Gustave Adolphe. Wladislas VI. — Génie guerrier du prince, et règne pacifique. Progrès des arts et des lettres. — Haute instruction du sénateur Jacques Sobieski, père de Jean. — Haute existence de ce seigneur et de tous les grands. Patrimoine de Zolkiew. Vie domestique. Éducation. — Éducation extraordinaire de Sobieski. Voyages. Séjour en France. — Mazarin. Mariage de Wladislas avec Louise de Gonzague, princesse de Nevers. — Rapports entre la France et la Pologne. Adoption des mœurs et usages français. Sobieski mousquetaire de la maison de Louis XIV. Sobieski chez la duchesse de Longueville. — La Fronde. Conférences d'Osnabrück. — Agitation en Pologne. Licenciement de l'armée. Persécution des hétérodoxes. Persécution des Kosakes. — Histoire de ces peuples. Leurs mœurs. Leur indépendance nationale et leur servitude personnelle. Leur insurrection. — Bogdan Chmielnicki leur heman. Son histoire. Ses griefs. Ses vengeances. Ses victoires. — Mort de Wladislas. Interrègne. — Paix de Wesphalie. État de l'Europe. — État de la Pologne. Défaite de la Pilawicz. Terreur de la diète d'élection. Siége de Zamoysce. — Retour de Sobieski . . . . . 99–128.

LIVRE III.

Travaux de Jean Sobieski et règne de Jean Casimir Jagellon-Waza.

(1648 — 1660.)

Diète électorale. Le cardinal Jean Casimir et son frère l'évêque de Breslau compétiteurs. Duel de Jean Sobieski. Élection de Jean Casimir, et son mariage avec sa belle-sœur Louise de Gonzague. — Transaction avec Bogdan Chmielnicki. Prompte rupture. Marche de la cour. Démétrius Wiecnowiecki. Paz. Georges Lubomirski. Jean Zamoyski. Marc et Jean Sobieski. Mazeppa. — Jérémie Wiecnowiecki, cerné par Bogdan. Jean Casimir, cerné. Paix de Zborow. — Nouvelle rupture. Rosanda de Moldavie. Guerre civile et alliances des Latins et des Grecs. Bataille de Berestecz. Nouvelle transaction. — Nouvelle rupture. Bataille de Batowicz. Recours des Kosakes au czar Alexis; son génie; sa politique. Invasion des Moscovites. Invasion des Suédois sous Charles Gustave, successeur de Christine. Scission des protestans et des Grecs. Fuite de Jean Casimir. Soumission générale à Charles Gustave. — Insurrection générale contre les Suédois. Restauration de Jean Casimir. Bataille de Warka. Fuite de Charles Gustave. — Invasion des Prussiens. Nouvelle invasion des Suédois. Bataille de Warsovie. Fuite de Casimir. — Invasion des Transylvans. — Guerre entre les Moscovites et les Suédois. Retraite des Suédois et des Prussiens. Fuite des Transylvans. Restauration de Jean Casimir. — Paix de Welau avec le grand-électeur. Mort de Bogdan. Paix d'Hadiacz. Paix d'Oliva. Paix de Copenhague. Paix des Pyrénées . . . . . 129–169.

LIVRE IV.

Suite des travaux de Jean Sobieski et du règne de Jean Casimir Jagellon-Wasa.

(1660 — 1668.)

Paix générale en Occident. Guerres sur toute la frontière orientale de l'Europe. — Invasion des Kosakes et des Moscovites en Pologne. Succès de la république. Victoire de Lubartow. Victoire de Slobodysza. — Désordres intérieurs. *Liberum veto.* Scission de la haute et de la petite noblesse. Mécontentemens contre le roi et la reine. — Projet d'adopter le duc d'Enghien pour héritier présomptif de la couronne. Sénatus-consulte. Diète. Confédération de l'armée polonaise. — Prise de Wilna. Confédération de l'armée de Lithuanie. Excès des troupes. Tentatives de pacification. Anarchie générale. — Proscription des sociniens. But politique des confédérés. Guerre au clergé. Chef de la confédération. Lubomirski. Traité. — Guerre de Moscovie. Passage du Borysthène. Conquêtes de Sobieski. Désastres de Casimir. Les comtes de Guiche et de Louvigny en Pologne. Armée française à Saint-Godard en Hongrie. — Lubomirski au ban de la république. Guerre civile. — Sobieski grand maréchal et hetman de campagne de la couronne. Son mariage. — Suite de la guerre civile. Traité de Langonicz. — Mort de Lubomirski. Mort de la reine. Invasion des Kosakes, des Tartares, des Turcs. Dénuement de la Pologne. Progrès des barbares. — Sobieski grand hetman. Plan extraordinaire. Bataille de 17 jours. Victoire et paix de Podhaïce. Triomphe de Sobieski. — Dégoûts de Casimir. Projets d'abdication. Déclaration au sénat. Mouvemens des partis. Abdication solennelle de Jean Casimir. — Fin de sa vie. Fin des Wasa . . . . . 171-214.

LIVRE V.

Suite des travaux de Jean Sobieski, et règne de Michel Koributh Wieçnowieçki.

(1668 — 1673.)

État de l'Europe. Louis XIV et Léopold. Accord des deux princes sur les affaires de Pologne. — Candidatures. Diète de convocation. Armemens des grands. — Diète d'élection. Sédition de la petite noblesse, et exclusion de Condé. Brigues du duc de Neubourg et du prince Charles de Lorraine. Choix subit d'un Piast. — Histoire et caractère de Michel Koributh Wieçnowieçki. Sa surprise de son élévation. — Mobiles de son règne. Influence des Paz. — Départ de Sobieski pour l'armée. Son retour pour le couronnement. — Chute de Candie. Mariage de Michel avec l'archiduchesse Éléonore. Influence de l'Autriche. Recours des Kosakes et des Hongrois au protectorat de la Porte. Invasion des Tartares. Armemens des Turcs. *Campagne miraculeuse* de Sobieski. — Dissensions domestiques. Résolutions des grands

de détrôner Michel. Leurs intelligences avec Éléonore, avec Léopold, avec Louis XIV. Mort du duc de Longueville. Complots découverts. Guerre civile. — Invasion de l'empereur Mahomet IV. Chute de Kaminiek. Mort de Jean Casimir. Danger de Sobieski au dedans. Ses efforts prodigieux. Ses succès contre les ennemis du dehors. Paix honteuse de Boudchaz. — Guerre de la confédération de Golembe et du camp de Lowicz. Anarchie. Dispositions à une révolution sociale. — Transaction inespérée. Triomphe de Sobieski. Son pouvoir. — Rupture de la paix de Boudchaz. Préparatifs de guerre. Plan de campagne de Sobieski. Difficultés. Complots de Michel et des Paz. Succès de Sobieski. Victoire de Kotzim. — Mort de Michel Koributh . . . . . 215–280.

LIVRE VI.

Interrègne et Élection.

(11 novembre 1673 — 24 juin 1674.)

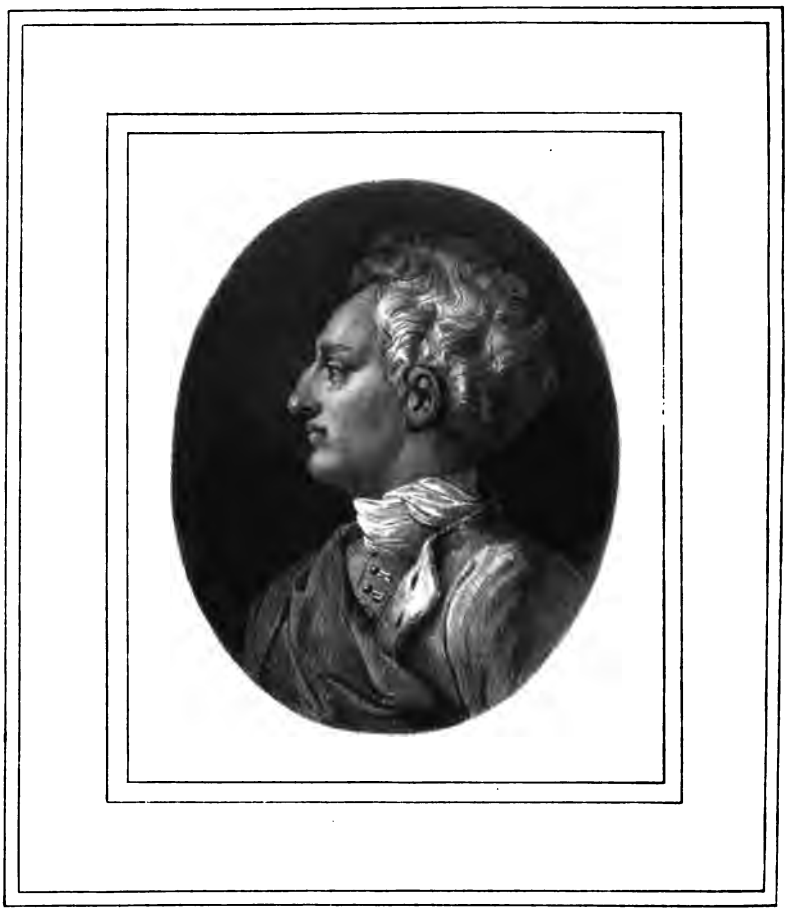
L'archevêque de Guesne interroi. Formalités de l'interrègne et précautions extraordinaires contre les dangers du dedans et du dehors. — Fêtes en Pologne à la nouvelle de la victoire de Kotzim. Trouble dans l'armée à la nouvelle de la mort du roi. Désertion des Paz. Désertion générale. Les Turcs rassurés. — Impressions de l'Europe. Nombreuses candidatures. — Diète de convocation. Diétines anté-comitiales. — Tentative et armemens de l'Autriche. Armemens de la Porte. Armemens des Moscovites. — Camp électoral; champ de Vola. — Guerre de la Lithuanie et de la Pologne. Faction d'Autriche, faction de France. Duc de Lorraine, duc de Neubourg. Disparution des autres candidats. Discorde universelle. Préparatifs hostiles. — Ouverture de la diète. Travaux préliminaires. Propositions des deux compétiteurs. Motion des Paz pour l'exclusion d'un Piast. — Arrivée de Sobieski. — Introduction des ambassadeurs. — Succès du plénipotentiaire de Louis XIV. Le parti de France relevé. Motion de Sobieski en faveur du grand Condé. — Trouble dans le camp lithuanien. — Tentative de transaction repoussée par Éléonore. — Emportemens des Paz; terreur. Factions en bataille. — Hymnes sacrés. Délibération régulière. Sobieski proposé. Sobieski élu. — Protestation des Paz. Dispositions à la guerre civile. — Retour des Lithuaniens au camp électoral. Motion de Sobieski en leur faveur. Élection unanime du roi Jean Sobieski. — Derniers efforts d'Éléonore. Proposition de divorce repoussée par Sobieski. Discussion sur les *Pacta conventa*. Nouvelle d'une invasion des Turcs. Conclusion définitive des débats. Avènement solennel de Jean III. — Sensation au dedans et au dehors. — Destinée de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore. . . 281–328.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE

POLOGNE.



CHARLES XII

(ROI DE SUÈDE.)

14022

HISTOIRE

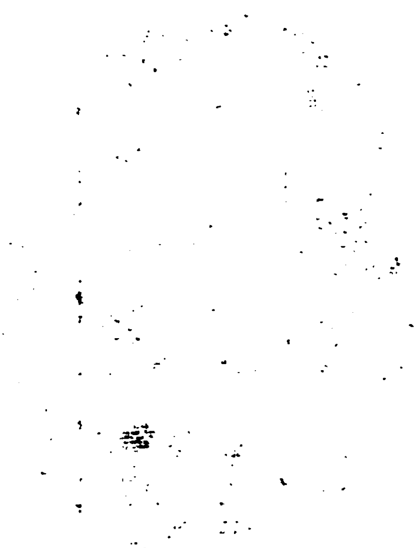
BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

—

1841



14022

HISTOIRE

DE

POLOGNE,

AVANT ET SOUS

LE ROI JEAN SOBIESKI,

par

M. DE SALVANDY,

de l'Académie française.

..... Ferrea jura
Insanumque forum.....
VIRG.

Tome II.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

HISTOIRE

DE

POLOGNE.

LIVRE VII.

Règne de Jean Sobieski jusqu'à la paix de Zuranow et aux conférences de Nimègue.

(Juin 1674 — octobre 1676.)

Nous avons montré la Pologne éternellement compromise, et en quelque sorte perdue d'une manière fatale, par ses coutumes primitives et par ses lois. On a vu les vices de ces lois développés et grossis de siècle en siècle; la discorde perpétuée entre tous les membres du grand corps de la république; l'autorité royale enchaînée; ce trône débile tombé à l'encan, par suite du régime électif, entre tous les potentats, et vendu par les assemblées nationales au plus offrant; l'ambition des puissances voisines enflammée par tant de sinistres spectacles; leurs intrigues et leurs armées également destructives; les frontières sans cesse resserrées par la conquête; le mot de partage inscrit à la fin dans les traités; en un mot, le vieil empire des Slaves changé par degrés en une proie que la première paix générale, ou la première coalition, devait livrer sans défense au fer et à l'or de l'étranger! Reste à voir si un grand roi, prince d'études profondes et de vaste génie, porté au trône par la victoire, entouré des respects du monde, aura plus d'ascendant que les institutions de la patrie... Lui sera-t-il donné de réparer les maux accomplis, et d'assurer l'avenir?

L'éternel problème des sociétés humaines, en se constituant, est de régler le pouvoir de manière à ce qu'il ait la force, et n'en fasse qu'un légitime usage. Dans la monarchie, où le pouvoir est déféré à toujours, la difficulté est de l'accorder avec la liberté des sujets; dans les républiques, où il est temporaire, de l'accorder avec l'égalité des citoyens.

Nul doute qu'avec un simple président, pris dans la cité et fait pour y rentrer bientôt, tels que furent les archontes ou les consuls, et tels qu'étaient encore le grand pensionnaire, le landaman, les doges, la Pologne n'eût compté plus de chances de durée. La puissance souveraine y aurait du moins été constituée d'une façon conforme à ses mœurs et à ses lois.

Mais cette république qui avait un roi pour la conduire, cette monarchie où la couronne était élective et viagère, réunissait à tous les dangers des gouvernemens libres tous les inconvéniens de l'ordre monarchique : d'une part les orages de l'élection, les brigues et les querelles armées, l'élévation soudaine d'un citoyen et de ses proches, leur ambition irritée, leurs efforts pour se perpétuer dans la grandeur, leurs intelligences criminelles avec l'étranger; d'autre part, le faste du trône, les alliances de cour, la secrète jalousie contre les libertés publiques. On n'avait les avantages d'aucun des deux régimes, point les satisfactions que le premier donne aux droits et à la fierté de chacun; point les garanties d'ordre, de stabilité, de grandeur, que le second assure en foule à la chose publique.

Et admirez cette fatalité de la nation polonaise, qui marcha toujours en sens inverse des autres nations, des autres races ! Chez elle le bandeau des rois tombe à la portée des sujets, quand partout ailleurs la fortune élevait les trônes bien loin au-dessus des entreprises et des vœux d'une ambition privée.

Les Polonais avaient eu dans leur krola un chef de justice et de guerre, semblable à tous ces capitaines de bandes que les autres peuples se donnèrent dans les commencemens, et que nos historiens appellent fastueusement des rois. A l'instar du reste de l'Europe, ils s'étaient accoutumés à faire toujours leur choix au sein d'une même famille, et cette famille fut la dynastie des Piasts. Le malheur voulut qu'elle tombât du trône, quand la royauté devenait partout ailleurs héréditaire, et les Jagellons qui lui succédèrent s'éteignirent après quelques règnes. L'élection alors reprit tous ses droits. D'abord vi-

rent des princes de races diverses, mais souveraines ; puis enfin Michel Wieçnowieçki, dont l'origine se rattachait encore au sang des rois. Gentilhomme illustre, Jean Sobieski, le premier, fut un roi sans aïeux.

Précisément alors la royauté venait d'atteindre le faîte de sa grandeur chez les modernes. On a dit, au début de cet ouvrage, comment elle avait reçu autrefois, de l'adoption et des victoires de la religion romaine le caractère d'un sacerdoce auguste. Par la chute de la féodalité, elle était devenue la plus haute, la plus forte des puissances. Les progrès de la civilisation la parèrent de toutes les pompes du faste et des arts. Au fragile et grossier pavois des barbares se trouva partout substitué le trône d'or des monarques de l'Asie antique. Comme jamais révolution n'a manqué de titres, celle-là chercha les siens dans le ciel. Le droit public de l'Europe se lia au droit divin. Vainement Charles Ier s'était perdu par sa foi aveugle à cette mission surnaturelle des rois. La restauration inattendue de son fils sembla une consécration divine de l'ouvrage des Henri VIII, des Jacques Ier, des Philippe II, des Louis XIII, nous voulons dire des Richelieu. Louis XIV, qui se trouva unir le génie de la monarchie absolue à toutes les faveurs de la fortune [1], confirma ces grands changemens, en joignant à ce que ses exemples avaient de séductions pour les têtes couronnées, à ce qu'il y avait d'entraînant pour les hautes classes dans les pompes de sa cour magnifique et polie, tout ce qu'il y avait d'heureux pour le peuple dans une sujétion égale, dans une police uniforme et régulière. Le monde entier était entré dans ces maximes. Il n'y avait plus de prince dont l'origine ne se perdît dans la nuit des temps. Il n'y avait plus de comte de Périgord pour dire de son maître : Qui l'a fait roi ?

En Pologne, le dernier des citoyens était encore en droit de tenir

[1] La Fontaine disait très-bien :

De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer.
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.

(*Épître à Mad. la duchesse de Bouillon*.)

ce langage. Le monarque, alors surtout qu'il ne tenait par aucun lien aux races royales, n'avait point de titres à chercher dans les nuages, et cependant il recevait comme les autres potentats la consécration d'un autre Samuel ; comme eux, il avait une cour éclatante ; il avait, comme eux, des grands officiers, des chambellans, une Garde-robe, une Bouche, des tranchans, des échansons. Il portait les mêmes titres qu'eux, avait sous les yeux leurs exemples, pouvait aspirer à leur pouvoir ; et sur ce faîte des grandeurs, où d'ordinaire jouir et conserver semblent l'unique soin, son affaire était toujours de conquérir. Il voyait ses fils salués du titre d'Altesses, l'aîné d'entre eux appelé même prince de Pologne, sans avoir d'héritage à prétendre. Il savait que leur destin était de tomber tout-à-coup, au jour de sa mort, de la première marche du trône dans la foule, pour se voir alors dépaysés au rang des sujets, comme lui-même l'était au rang des rois. Son ambition devait être de leur léguer sa grandeur en dépit des lois et de ses sermens. Le monde entier du moins lui supposait toujours ce dessein, ses courtisans pour se faire une gloire de le prévenir, ses ennemis pour compromettre sa puissance et sa renommée. Ajoutez toute une famille qui se poussait autour de lui, orgueilleuse de son élevation et avide d'honneurs. Il était également mal à l'aise entre ses proches, entre ses sujets, entre les rois : autant ses concitoyens l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, autant l'y poussaient ses proches, autant les rois s'étonnaient qu'il prétendît à l'égalité.

Nul prince ne semblait plus propre que le nouveau roi à écarter ces périls. Simple, désintéressé, fort oublieux de soi, fort ennemi du faste, tenant beaucoup aux institutions de sa patrie et point à sa propre grandeur, élevé déjà par le consentement universel des nations et par la première des consécrations, celle de la gloire, au-dessus du reste des hommes [1], tel était Jean Sobieski ; et pourtant, il trouva dans les passions de ce qui l'environnait, il trouva dans les conjonctures même, d'amers chagrins et des chocs funestes : tant il est vrai que les hommes, accidens d'un jour, ont beau être meilleurs que les lois ; elles sont, dans l'ordre politique, la fatalité des anciens. Rien ne prévaut contre les lois.

[1] « Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi. » (Lettre de Bussy-Rabutin, le 14 juin 1674.)

Les titres avaient en ce temps-là une grande importance ; car un ordre nouveau, celui de l'autorité absolue, s'établissait en Europe. Tous les pouvoirs avaient à se classer. Le titre de Majesté que les rois s'étaient attribué à l'imitation des empereurs, était encore refusé aux rois de Pologne, comme princes électifs, par l'empire et par la France. Ces deux gouvernemens les traitaient simplement de Sérénités, distinction dont la république ne laissait pas que de souffrir. Jean eût été heureux de doter son pays de l'égalité entre les couronnes. Il espéra l'obtenir sans peine de l'estime et de l'affection de Louis XIV. André Chrysostôme Zaluski, neveu du nouveau primat, celui dont les *Lettres historiques et privées* [1] sont le plus précieux monument de cette époque, débutait alors près la cour de France dans la carrière politique (juin 1674). Il se trouva chargé de cette négociation. Tous ses efforts furent inutiles. Louis qui se vantait au monde d'avoir donné Jean III pour chef à la république, qui prétendait avoir en lui un auxiliaire docile, ne put se plier à l'avouer pour un de ses pareils. Cette grandeur d'un simple particulier, même dans des contrées lointaines, lui semblait nuire à la majesté de sa couronne ; il était importuné de ces beaux-frères de roi, de ces oncles, de ces neveux de reine qu'il se trouvait compter en foule dans sa cour. Où sa noblesse voyait une gloire [2], il était près de voir une offense et un péril. Marie Casimire fut indignée de ses refus. Jean en eut l'ame blessée. Ayant à écrire à Versailles, il signa sèchement : Votre frère Jean Sobieski.

Tandis qu'il pouvait donner ce nom de frère à Louis XIV, sa femme unissait à son orgueil de reine des ambitions moins hautes de fille et de sœur. Le jour même que Jean recueillait les acclamations du kolo, elle écrivait à Paris pour obtenir, en faveur de son père, des graces de cour, et à Warsovie elle exigeait pour son frère, le comte de la Grange-Maligny, les fonctions d'ablégat de Pologne près le roi de France. Cependant Zaluski, revêtu de ce titre pendant l'interrègne, se présentait à Versailles dans l'ignorance de ces intrigues, pour faire sa charge ; la marquise de Béthune, sœur de Marie Casimire, et le mar-

[1] 4 vol. in-4°.

[2] « C'est tout de bon que le grand maréchal Sobieski est roi de Pologne. Nous avons une reine Arquien. Voilà une belle fortune. Cela fait honneur à la noblesse française. J'ai peur que la marquise d'Époisse, sa tante, n'en meure de joie. »
(Lettre de mademoiselle de Scudéri, 18 juin 1674.)

quis de la Grange d'Arquien, leur père, remuaient ciel et terre dans les deux cours pour perdre l'envoyé polonais, et assurer sa succession à Maligny. Tantôt on essayait de faire refuser les audiences que Zaluski réclamait, tantôt on le dénonçait à Jean comme buvant tout haut à la santé d'Éléonore. Jean était aussi révolté de tout ce bruit que Louis XIV s'en montrait étonné. C'est le fléau inévitable des hommes nouveaux que la foule de proches obscurs qui les assiègent pour exploiter leur fortune et la pervertir. Toutes ces misères étaient pour le roi de France des justifications de ses dédains, et pour le roi de Pologne les contre-poids de sa prospérité.

La reine en même temps créait au roi d'autres sollicitudes par son active intervention dans toutes les affaires. A peine montée sur le trône, elle s'était déjà aliéné Olszowski, qui se plaignait d'être dépouillé par elle de toutes les fonctions et de tous les droits de son ministère. Ce fut ainsi que, pressée de rémunérer l'assistance de l'évêque de Marseille, elle lui donna, sans l'intervention de la chancellerie, la recommandation de la couronne de Pologne pour le chapeau de cardinal, et ce fut aux yeux du vice-chancelier un double tort. Il criait, et tous les prélats répétaient avec lui que nul prélat polonais n'avait encore été promu à l'archevêché de Paris. Dès le premier mois, Marie Casimire avait troublé le repos du royaume comme étrangère et comme parvenue.

De plus dignes soins occupaient le roi. On ne peut douter que Mahomet IV n'eût dessein d'asservir la république à tout prix. Dans les conseils du divan fermentait avec une ardeur nouvelle, depuis la soumission de toutes les places du Péloponèse et la chute de Candie, l'espoir de régner sur le monde chrétien. L'islamisme voulait recommencer par le Nord les conquêtes qu'il avait accomplies quelques siècles auparavant en s'étendant le long des rivages de l'Afrique jusques des deux côtés des Pyrénées. Achmet Kiuperli regardait la Pologne, faible et divisée, comme une position à prendre sur les derrières de l'Europe, entre les Moscovites qu'il méprisait, et l'Empire, qu'il eût ainsi tourné. Les ports de la Baltique tentaient son génie. De cette façon, la mer Caspienne, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la mer Rouge, auraient été des lacs intérieurs du vaste empire de son maître, et il aurait eu des ports, des chantiers, des arsenaux, des flottes, d'un côté sur l'Océan indien, de l'autre sur les mers du Nord. La domination turque se serait ainsi trouvée couper en deux et dominer le monde.

Achmet Kiuperli faisait marcher une nombreuse armée à l'appui de ses desseins (juillet). Dans l'élévation du vainqueur de Kotzim, il ne voyait qu'un motif de précipiter son entreprise avant que le nouveau règne se fût affermi, et que les terreurs d'Alexis eussent réuni ce prince dans une étroite alliance avec la Pologne. Caplan-pacha, personnage illustre parmi les musulmans comme petit-fils d'Acomat et beau-frère de Kiuperli, avait rallié sur les bords du Danube toutes les troupes échappées du désastre du séraskier Husseim ; de nouvelles bandes lui arrivaient d'Europe et d'Asie, et il les portait aussitôt en avant. Le grand visir vint présider aux apprêts; les hospodars, Doroszensko et le kan des Tartares étaient convoqués; Sélim Gieray avait même ordre d'amener deux hommes par cazgan ou chaudron, c'est-à-dire par ménage. Le rendez-vous était sous les murs de Kotzim ; là furent les outrages, là seront les premières vengeances : Achmet Kiuperli veut en avoir la gloire. Avant l'arrivée de son maître, il fait attaquer la place par Caplan-pacha. Le gouverneur polonais Ochab s'intimide : il n'avait qu'une garnison faible et délabrée; l'armée des barbares passait pour être de quatre cent mille combattans. Après un assaut il se rend, et les Turcs assouvissent sur lui, sur la garnison, sur les femmes, leur rage meurtrière.

Dans le même temps un convoi turc, qui se rendait à Kaminiek, fut pris et l'escorte exterminée par Jablonowski ; l'émir Célibey, qui la commandait, trouva la mort dans cette rencontre. C'était un Tartare renommé qui, au temps de Casimir, avait servi sous Sobieski et obtenu de lui une étroite amitié ; il jouissait de la faveur la plus intime du grand visir ; il était aussi à la fois un des favoris du kan et du grand seigneur. Cet officier eut l'étrange fortune que le roi de Pologne, le kan des Tartares, Achmet Kiuperli et Mahomet IV, donnèrent des larmes à la nouvelle de sa mort.

Mahomet avait rejoint ses armées, environné de Serden Gietchdi, au nombre de douze mille, belliqueuse élite de janissaires ou autres volontaires de l'empire, qui se vouaient à la mort en acceptant ce titre, phalange terrible que les sultans ne formaient qu'à l'approche des grands périls. Comme il passait en revue ses vastes lignes, un espion fut trouvé dans les rangs. Le sultan le fit venir, lui donna de l'or, et le chassa, en lui recommandant seulement une chose : c'était de bien dire au roi de Pologne tout ce qu'il avait vu.

Jean n'était pas de force à défendre contre le torrent ces provinces

lointaines et malveillantes; il se replia. Son étoile voulut qu'au lieu de courir droit à Lemberg et Cracovie, les Turcs se détournassent sur l'Ukraine, soit, comme on l'a prétendu, que le kan des Tartares, secrètement favorable au roi et à la république de Pologne, conseillât ces résolutions par effroi des progrès de la grandeur ottomane; soit plutôt que les mouvemens des Moscovites, qui portaient une puissante armée sur les frontières, inquiétassent le kan et Kiuperli.

L'agrandissement journalier de cet empire déjà si vaste, et les efforts constans d'Alexis pour l'étendre à la fois vers la mer Caspienne et vers la mer Noire, pouvaient échapper à l'Europe et même au divan, mais non point aux Tartares. Alexis pesait sur eux de tout son poids depuis que les guerres de Bogdan lui avaient livré Kiow et un instant assujéti l'Ukraine. En ce moment ce n'était pas moins de cent mille hommes qu'il assemblait aux ordres de Radamanowski, pour descendre le cours du Borysthène, sous prétexte de châtier ce qu'il nommait, comme Jean, la révolte de Doroszensko. Sans doute l'œil perçant d'Achmet Kiuperli découvrit de ce côté des dangers et un avenir nouveaux; et dans un plan d'opération où le monde signala une faute grave, peut-être serait-il bien de reconnaître une haute prévoyance.

Quoi qu'il en soit, Mahomet IV et le grand homme qui guidait ses conseils, s'étaient enfoncés vers la droite. Bientôt Kunicza bombardé capitule; Mohilow et Jampol, autres places des bords du Dniester, ouvrent leurs portes (août). Plus au nord, Ladyczin sur le Bog, que les Polonais ont défendue avec vigueur, dont les habitans ont obligé par leurs trahisons la garnison à se rendre, est détruite de fond en comble (septembre). Enfin, Human, place située sur les confins de la Tartarie, et la véritable métropole de l'Ukraine, voit le grand-seigneur paraître aux pieds de ses remparts. Toute cette immense armée est arrêtée par des fortifications grossières. Le vainqueur de Candie entreprend un siége régulier. « Puisqu'ils n'en savent pas davantage, » dit, avec son admirable sagacité, le roi tranquille dès lors au milieu de l'effroi public, « je promets de rendre bon compte d'eux avant la fin de la cam» pagne. » Il tint parole.

Le siége d'Human était conduit par Kara Méhémet, homme ambitieux, que son courage dans le désastre de Kotzim n'avait pu préserver de la défaveur et de l'exil. Achmet Kiuperli et le sultan cherchaient les occasions de se défaire de cet inquiet génie. L'ordre reçu d'emporter Human tel jour, sous peine d'avoir la tête tranchée, il fit

les dispositions pour donner l'assaut, appela les notables à une conférence, leur déclara que si la place n'était pas rendue sur-le-champ, chacun d'eux serait mis à mort quand il faudrait enfin capituler, et, secondé par une insurrection des habitans, il escalada les remparts (15 septembre). Citoyens, soldats, paysans d'alentour, tout fut passé par les armes. Le reste de l'Ukraine se soumit sans coup férir. A l'exception du poste de Bialacerkiew que le colonel Rapp défendait toujours, et de Kiow occupé par les Moscovites, du Dniester au Borysthène tout fléchit sous les lois du musulman.

Les Moscovites, de leur côté, après s'être étendus cinquante lieues le long de ces rivages du Borysthène, si récemment placés à la portée de leurs armes, avaient atteint Doroszensko, et le tenaient depuis un mois assiégé dans Czéhrin, sa place d'armes. Un secours que le grand-seigneur s'était hâté de lui envoyer, fut détruit par Radamanowski. C'était la première fois que les Moscovites et les Turcs se rencontraient sur le champ de bataille. L'étoile des Grecs du Nord trouva dans ce premier conflit une première victoire. Mahomet irrité se porta avec toutes ses forces, de son camp de Ladyczin au-devant de ses nouveaux adversaires, pour les châtier. Ils ne l'attendirent pas, et se rejetèrent sur la rive gauche du fleuve.

(23 septembre) Jean alors s'ébranla. Il avait voulu n'entrer en campagne qu'avec le secours de l'hiver. Les Lithuaniens arrivaient à peine, et Michel Paz ne paraissait au rendez-vous que pour se venger par des outrages et des trahisons de la grandeur de son rival. Il fit, dès le premier moment, mettre à mort, comme coupable d'indiscipline, un tambour qui avait obéi à un ordre direct du roi. Du reste, tous les grands entouraient le monarque; les princes Démétrius et Constantin Wieçnowieçki s'étaient rendus des premiers à leur poste, et l'évêque de Marseille suivait Jean à cheval pour combattre auprès de lui.

(Octobre) A son approche, les Turcs que le froid et la faim commençaient à entamer, que les Tartares abandonnaient d'ailleurs pour se défendre des armées d'Alexis, et mettre en sûreté dans la Krimée plus de cent mille esclaves enlevés aux provinces polonaises, les Turcs prirent l'alarme. Leurs lignes se replièrent de toutes parts; le grand-seigneur montra l'exemple; il ne s'arrêta qu'à Silistrie. On suppose que les mouvemens du Sophi qui menaçait Babylone, et les intrigues toujours actives de la sultane Valideh dans Constantinople précipitèrent cette retraite sans combat. Les pachas, laissés sur le Dniester, ne

songèrent point à se défendre dans la plaine. Leur unique soin fut de disperser leurs troupes dans les villes (novembre). Achmet Kiuperli rendit leur tâche plus facile en renouvelant la population presque entière de ces contrées. Des *croyans*, appelés de Tartarie, avaient remplacé la population chrétienne, qui fut transplantée aux deux côtés du Balkan, dans le canton des quarante églises, sur les bords de la mer Noire, parmi les champs de Constantinople; et dans tous ces lieux, le nom de Russes distingue aujourd'hui encore leurs descendans.

Jean, dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, enleva tous les postes, et réduisit à merci la plupart des garnisons. Tandis que Jablonowski investissait Kaminiek, il assiégeait Bar en personne; détruisait le sultan Adzil Gieray et les Tartares accourus au secours de cette seconde forteresse de la Podolie; l'emportait d'assaut, à la tête de ses dragons, le jour anniversaire de la victoire de Kotzim (11 novembre); marchait enfin sur Mohilow, le soumettait à ses lois ainsi que Braclaw, Nimirow et dix autres places (décembre). En même temps, le référendaire de Lemberg Rzewski prit Raskow de vive force, et Achmet-pacha s'évada seul de cette ville conquise pour aller apprendre son revers au divan. Radziwill mit le siége devant Pawolocz, où commandait André Doroszensko, frère de l'hetman. Czehrin seul demeura libre : tout le reste de l'Ukraine reconnaissait l'autorité de la république. Les Ottomans étaient captifs; les Tartares avaient disparu. Les Russes et les Kosakes, vaincus par la clémence autant que par les armes, accouraient de toutes parts, leurs prêtres et leurs bannières en tête, apportant le pain et le sel, signes de la soumission commune. Conduits par le brave Hokol, un de leurs chefs renommés, ils jurèrent fidélité éternelle à la couronne, en jetant de la terre par-dessus leur tête inclinée : des sermens, c'était parmi eux le plus solennel.

Pour ne pas perdre en quelques mois ses rapides conquêtes, le roi résolut de demeurer jusqu'à l'été campé dans ces déserts, à la tête de son armée : c'était l'unique manière de faire violence à la passion qu'avaient ces fils des Sarmates de retourner à leurs foyers chaque hiver, chargés du butin de la campagne. Jean comptait retenir les troupes sous les drapeaux par sa présence, régler le gouvernement des provinces assujetties, et ouvrir lui-même des négociations décisives. Il distribua ses quartiers du voisinage de Kiow aux frontières de Moldavie; Paz eut le poste de Bar, celui qui présentait le plus de ressources à une armée, et le roi s'établit de sa personne à Braclaw,

dans des cantonnemens affreux où les chevaux n'avaient d'autres fourrages que la paille des toits, les hommes d'autres alimens que ceux qu'il fallait aller conquérir dans les champs de la Valaquie. En vain les grands, à la voix de la reine, le fatiguaient de leurs prières pour que, au lieu d'hiverner sur ces frontières désolées, il vînt recevoir la couronne : pressé surtout de la mériter, et peu touché des jouissances d'une cour, il persista.

Déjà, il avait pacifié l'Ukraine, en préservant les peuples des vengeances de la noblesse par une discipline sévère, et du pillage de la troupe par d'énormes largesses à ses compagnons d'armes; il avait plié au joug, par l'empire de ses libéralités, aussi bien que de ses exemples, cette armée également surprise de ne plus piller et d'obéir; il avait obligé la Porte à traiter de la paix, Doroszensko d'une capitulation, la Moscovie d'une alliance. Les Moscovites venaient d'ouvrir à Ladzin des conférences pour unir la politique et les armes des deux couronnes contre l'Ottoman et le Tartare, leurs communs ennemis. Mahomet, après avoir refusé, dans sa fuite même, de lire une lettre du roi victorieux qui proposait la paix, était devenu plus traitable au bruit du congrès de Ladzin. Kiuperli, découragé, inclinait l'esprit de son maître vers la paix, et Doroszensko, près de se voir abandonné de ses alliés comme de la fortune, écrivait d'humbles lettres [1] pour demander grace : quand le roi lui envoyait porter des paroles de clémence, il mettait son bonnet sur la tête du messager; il lui ceignait son cimeterre, vives marques de dévouement et de soumission qui promettaient un prochain retour de la Russie aux lois de la Pologne. Au milieu de ces dispositions pacifiques, un coup décisif allait être frappé. Tout était prêt pour entreprendre, à la grande surprise des Osmanlis, sous les glaces et sous les neiges, le siége de Kaminiek : cette conquête ne pouvait manquer de rendre également faciles, également glorieuses, la paix et la guerre.

Tout à coup, les Lithuaniens, soulevés par leur grand hetman, murmurèrent : ils parlaient de retourner dans leur patrie; le roi marche à eux, passe dans les rangs, et ils promettent en pleurant de vaincre et de mourir avec lui. Paz demande à se retirer seul; la permission lui est donnée. Il part et entraîne son armée; beaucoup de

[1] Les journaux du temps (janvier 1675) relatent des lettres de ce barbare, curieuse par la profusion des expressions d'obéissance et d'humilité.

Polonais l'imitent : Jean seul songeait à ne pas livrer la Pologne sans défense comme une place ouverte aux perpétuels ravages de l'étranger.

Dans sa douleur, il se contenta de poursuivre cette armée qui désertait, d'universaux déclarant aux palatinats que c'était lui qui la chassait, comme incapable et indigne de servir la république ; il ordonnait que les corps fugitifs missent bas les armes. La plupart obéirent : il avait eu besoin d'une admirable vertu pour se borner à châtier par le déshonneur des affronts qu'il pouvait laver dans le sang de son ennemi ; mais c'eût été provoquer une guerre civile, et il en fallait moins pour épouvanter son ame polonaise : avec un tel régime, la guerre étrangère suffisait de reste à la destruction de son pays.

(Janvier 1675) Au bruit de cette trahison, la république entière s'émut. Les grands se montraient indignés comme le peuple, et la Lithuanie comme la Pologne. Le primat Olszowski fulmina des anathèmes. Étonné de ce soulèvement, Michel Paz demanda grace pour son crime. L'évêque de Wilna, le palatin de Troko, le grand chancelier, tous les Paz enfin, recoururent à la reine, et lui-même écrivit pour solliciter par l'intercession de Marie Casimire la clémence de son rival couronné. Jean pardonna : il permit à Paz de reparaître sous la tente, après avoir rallié autour de son bonzuk une nouvelle armée. Mais le repentir du Lithuanien ne pouvait réparer le mal qu'avait produit sa faute. Le prestige qui naissait de la concorde de la Pologne sous les auspices de son roi se trouvait détruit sans retour. Ce roi, restant comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine, avait étonné ses alliés et ses ennemis : on savait maintenant qu'il n'avait pas plus que ses prédécesseurs la puissance de tenir une armée polonaise sous les armes après quelques semaines d'engagement ; que des opérations suivies, des siéges, un plan de campagne, la conduite d'une longue guerre étaient, malgré son génie, livrés aux mêmes hasards. Il fallut abandonner l'investissement de Kaminiek. Le sultan Adzil Gieray revint braver, quelquefois même détruire, les postes polonais. Dorozenzko ne négocia plus que pour gagner du temps ; aux anciennes stipulations il ajoutait toujours la demande de concessions nouvelles. On remarque que ce barbare voulait mettre au nombre des priviléges de sa nation le droit d'avoir des imprimeries. Mais l'astucieux Kosake pressait sous main le divan d'envoyer, au cœur de l'hiver même, une armée châtier cette station, désormais téméraire, sur les confins de la Turquie.

Le chancelier Christophe Paz, qui conduisait à Ladzin les conférences ouvertes avec les Moscovites, reconnut avec douleur que, depuis la désertion de son frère, le ton des envoyés du czar était changé. Ils avaient cessé de beaucoup redouter la Pologne, ni de beaucoup espérer d'elle. Ils ne voulaient plus que s'approprier l'Ukraine entière parmi ses dépouilles (février), et, loin de consentir à acheter, au prix de la restitution de Kiow et Smolensk, un traité d'alliance offensive et défensive contre les musulmans, ils demandaient satisfaction pour les pamphlets qui, en discutant dans l'élection précédente les titres des divers compétiteurs, avaient combattu irrévérencieusement, disaient-ils, la candidature du prince Fœdor Alexiowitz. Les conférences furent rompues [1].

(Mars) Ainsi, toutes les mesures du roi se trouvaient renversées. L'hiver se passa en combats sans profit comme sans gloire sur la ligne du Borysthène, en préparatifs menaçans dans l'empire ottoman, au cœur de la Pologne en discordes. Les troupes qui avaient déserté erraient d'un bout de la république à l'autre, mettant à feu et à sang les provinces, imposant des rançons, pillant les églises et les châteaux, traitant leur patrie en terre conquise, au lieu de la défendre. Le bruit des armées que la Porte assemblait à Bender pour en finir, comme elle le disait, avec cette nation rebelle qui avait méconnu les bienfaits du traité de Boudchaz, faisait trembler la Pologne déjà saccagée par l'invasion de ses infidèles soldats. Les ennemis du roi reprenaient faveur en l'accusant d'avoir embarqué son pays dans cette guerre, qui ne pouvait manquer d'aboutir à un affreux esclavage. Les palatinats découragés ne donnaient ni trésors, ni armée.

L'Europe imputa tous ces malheurs aux manœuvres de Léopold. Ce prince en effet ne pardonnait pas au roi son élévation; il faisait

[1] Nous remarquons que le Mercure Hollandais de février 1675, en rendant compte de ces conférences, emploie, pour désigner le czar, le titre de *Sa Majesté Russique*. Il y revient ensuite. C'est, ce nous semble, la première fois que le titre de Majesté est donné au knès des Moscovites, et le nom de Russie à ce vaste empire. Ce nom ne pouvait être justifié que par la possession toute récente et contestée de Kiow, métropole des Russies. Les Russies Blanche, Rouge et Noire appartenaient toujours à la Pologne. Les Hollandais, qui avaient seuls des relations suivies avec le gouvernement de Moscou, parce que leur commerce d'Archangel les avait créées, étaient plus disposés à mettre la puissante monarchie des czars au niveau des États européens; long-temps on ne trouve que dans leurs journaux ces dénominations royales.

d'ailleurs l'étrange calcul de s'effrayer moins de l'assujettissement des Polonais que de leurs victoires. Ces victoires auraient amené sur-le-champ la paix, et une paix pouvait appeler sur lui seul tout le poids de l'empire ottoman. La conquête de la Pologne devait être au contraire pour les Turcs un long et difficile travail. Les efforts de la cour impériale tendirent donc, dans tout le cours de ces évènemens, à entraver les préparatifs militaires du chef de la république. La cour qu'Éléonore continuait de tenir à Thorn tournait contre Jean ses dernières armes. « Quoique l'exemple de ce héros, » dit un historien du temps, « dust porter tous ses sujets à travailler avecque la mesme » application pour le salut de l'Estat, néanmoins les intrigues que » les partisans de la maison d'Autriche continuaient pour brouiller » les affaires de ce royaume, essayant de soulever la petite Pologne » et la Lithuanie, eurent de l'effet ; ces projets produisirent une indi- » gnation que le roi, par une sagesse digne de son grand caractère, » empêcha d'éclater [1]. »

On découvrit dans le camp une conspiration contre sa vie. Son chef du gobelet fut convaincu d'avoir trempé dans le complot. Jean étouffa le procès pour ne pas accroître le trouble de la république. Son unique soin était de changer ses châteaux paternels en places fortes, et ses paysans en soldats : c'était à ses frais qu'il amassait des munitions pour approvisionner les places ; il se préparait ainsi à recevoir en quelque sorte tout seul le choc de l'une des plus terribles invasions qui eût menacé sa patrie.

Cette fois son système de guerre était changé ; il ne pouvait penser dans sa faiblesse à livrer des batailles. Il avait créé de tous côtés des forteresses, et multiplié les retranchemens pour user, s'il se pouvait, dans des siéges, son formidable adversaire. Une armée de Kosakes, séduits par les procédés de Jean, se formait, au prix d'une veste de drap de France et d'un écu par homme, sous les ordres de Sierzko, hetman des Zaporogues, que la jalousie du pouvoir de Doroszenske et quelque culture, quelques goûts qui attestaient des mœurs polies pour un barbare, attachaient à la Pologne. Pawolocz, tout défendu qu'était ce poste par dix mille Russes ou Tartares, venait de tomber au pouvoir de Michel Radziwill (28 mars). Tout à coup l'armée ottomane

[1] Histoire des grands visirs Mahomet et Achmet-Coprogli, pacha ; avec le plan de la bataille de Kotzim. (Paris, 1676, tome II, page 271.)

se présenta. Les neiges et les glaces avaient à peine disparu, que le torrent inonda la Podolie, toute l'Ukraine, la Pokutie, et battit à la fois de ses flots Kiow et les monts Crapathes. Éclaireurs fidèles de l'invasion, les Tartares portaient de tous côtés le massacre, le pillage, l'incendie. Jean ne put même essayer une résistance ; il lui fallut s'éloigner à grands pas de ses quartiers de Braclaw, abandonner sans combat toutes ses conquêtes, dérober des marches, éviter des engagemens, choisir enfin pour sa petite armée de fortes positions, sur les frontières de la Wolhynie et de la Russie Noire. Il y forma un vaste demi-cercle qui avait Lemberg pour point d'appui. Jablonowski, posté à Zloczow, couvrait tout le Nord. De Brody et de Zalosz, le prince Démétrius protégeait la Russie ; campé à Brzezani, le grand enseigne observait tout le cours du haut du Dniester ; quelque cavalerie légère continuait à tenir la campagne ; et le roi, prenant la position centrale de Lemberg pour ses quartiers, amassait dans tout le royaume les moyens de soutenir le choc qui allait peser sur lui quand la première ligne serait forcée. Il conservait, au milieu de l'abattement public, courage et sécurité. Car, disaient ensuite les Polonais, ne craint rien qui a tout prévu.

Jean plaçait son espoir sur la politique, autant et plus que sur les armes. Conservant des intelligences dans les conseils de la Krimée, rendant Doroszensko suspect à la Porte par des témoignages opiniâtres d'affection et de confiance, traitant toujours avec son puissant voisin Alexis, il étendait plus loin encore ses relations et ses espérances. Un ambassadeur du sofi de Perse avait traversé tout le Nord pour arriver jusqu'à lui. Ce ministre de l'Asie l'attendait à Zolkiew, ainsi qu'un envoyé du czar. La reine, à peine relevée de couches, avait ouvert les négociations. Jean se hâta d'aller lui-même les conduire avec éclat. Il comptait effrayer la Porte par cet appareil d'une coalition qui aurait menacé à la fois et envahi les frontières ottomanes depuis les bords du Dniester et du Pruth, jusques aux confins de l'Arabie.

Un séraskier, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, mais qu'embarrassait une obésité monstrueuse [1], Schischman Ibrahim-pacha, commandait l'armée musulmane. Quinze pachas,

[1] Le prince Cantimir raconte que *Schischman* (gras) Ibrahim-pacha avait un chirurgien français employé à le dégraisser deux fois l'an.

cinq beglierbeys, et les hospodars, combattaient sous ses ordres. Le kan de Tartarie amenait cinq sultans, ses frères ou ses fils. Le grand visir n'avait pas voulu risquer sa gloire, ni Mahomet IV sa vie, sur ce périlleux théâtre. Une fille de la Pologne, captive dans le sérail, y enchaînait le sultan à ses pieds. On disait beaucoup qu'elle travaillait à fléchir les ressentimens du grand-seigneur. Divers messages du kan qui se proposait pour médiateur semblaient confirmer ces bruits. Dans sa détresse Jean accepte les offres de Sélim Gieray. Le général Koriçki, sous-chambellan de Culm, et un autre officier, sont envoyés au prince tartare. Il les présente au séraskier, qui leur dit simplement de s'expliquer en deux mots, parce qu'il n'a pas le loisir d'en entendre trois : « C'est trop peu, » répondent-ils, non moins laconiques que lui; et le musulman, les entraînant sur ses traces, court mettre à feu et à sang Woloczyszca, Wieçnowicz, d'autres places de Wolhynie. Il arrive devant Zbaras, ce patrimoine antique des Wieçnowieçki. Quarante heiduques et soixante Polonais seulement s'y rencontrent. Un capitaine français, Désauteuils, les commande, et derrière ces murailles il arrête cette immense armée, « faite, dit un historien polonais, pour emporter d'assaut non Zbaras » et la Pologne, mais le monde entier [1]. » Par malheur cinq ou six mille paysans russes avaient cherché un asile dans la place. L'épouvante, ou peut-être la haine de la domination polonaise, les aveugle. Ils exterminent la faible troupe de Désauteuils, le jettent lui-même par-dessus les remparts; et Ibrahim, maître de la ville, fait monter les plénipotentiaires qu'il tient captifs, sur une colline, pour leur donner le spectacle d'une ville polonaise incendiée, d'une population taillée en pièces tout entière, ou entraînée en esclavage. Les femmes, les nobles, sont réservés pour les sérails de l'Asie. Les vieillards, les enfans périssent par le fer et la flamme. Ibrahim n'épargne que Désauteuils. Il fait panser ses plaies, et, à la demande du roi de Pologne, il lui renvoie ce brave. Peu de jours après, les négociateurs, secondés par le murza des Tartares Noghais, qui avait son fils prisonnier dans le camp royal, parviennent à s'évader.

L'ardeur du pillage commençait à l'emporter sur les intérêts de la victoire, et Ibrahim, de qui on ne pouvait attendre de l'activité,

[1] Zaluski.

s'attacha comme ses devanciers à des siéges dans lesquels se perdaient l'avantage du nombre et celui de la belle saison ; les supplices par lesquels il châtia des résistances héroïques, attestèrent ses fautes autant que sa cruauté. La guerre prit ainsi un caractère imprévu de lenteur et d'incertitude. Toujours menacé par les Moscovites, et abandonné des Kosakes, dont le roi par sa générosité avait séduit l'inconstance, Doroszensko resta inactif, ou ne s'occupa qu'à se défendre des complots de sa femme qu'il empoisonnait, de deux filles israélites qu'il faisait brûler vives, et d'un pope auquel il coupait le nez et les oreilles. Siersko, habile à profiter des disgraces de son rival, s'était élancé des îles Zaporogues sur les corps tartares qui saccageaient l'Ukraine, et avait porté le désordre dans les lignes ottomanes. Le roi, partout présent avec quelques escadrons de troupes légères, faisait sur le front de l'ennemi et quelquefois jusque dans les provinces occupées par ses armées, une guerre de partisans à la fois éblouissante et destructive. Il coupait les communications, reprenait le butin, taillait en pièces les colonnes. Ibrahim déconcerté résolut de forcer à la fois toute la vaste ceinture qui couvrait Lemberg. Mais il avait laissé aux Polonais le loisir de hérisser ces positions de retranchemens formidables. Les pachas chargés d'enlever Zalosk sur le grand hetman Wieçnowieçki voulurent d'abord interroger la fortune. Une poule noire lancée vers la place revint tout effarée dans leurs rangs, et, par ce sinistre présage, y porta l'épouvante et la fuite. Vingt mille Tartares se présentèrent en même temps à Zloczow devant Jablonowski. L'habile capitaine les battit, et leur sultan Nuraddin, en faisant demander au vainqueur l'assistance de son médecin, lui envoya un carquois d'or garni de flèches, ce qui signifiait un aveu de sa défaite. Jablonowski se hâta d'envoyer au prince fugitif un chirurgien français, Renaut, et il lui fit remettre parmi d'autres présens une selle magnifique ; la selle est l'unique oreiller de ces tribus guerrières : c'était lui conseiller le repos. Ainsi, après deux mille ans, les fils des Scythes et des Sarmates employaient encore pour correspondre le langage des emblèmes comme au temps de Darius.

Achmet Kiuperli, courroucé, menaça la tête d'Ibrahim. Une seconde armée franchissait le Dniester ; le grand-seigneur allait se mettre en marche à la tête d'une troisième, qui se réunissait à Andrinople. Le séraskier, abandonnant tous ses siéges stériles, revint

au parti qu'il aurait dû prendre d'abord, celui de forcer les lignes polonaises sans emporter les places, d'aller droit à Lemberg, et d'enlever ce poste formidable, dernier boulevart qui protégeât sérieusement Cracovie, la capitale et toute la Pologne.

Lemberg, en polonais Lwow, en latin Léopold, était la troisième ville du royaume, la seconde des Russies, la première de ce démembrement vaste et riche de la Russie Rouge qu'on appelait Russie Noire ou Palatinat de Russie. Elle reçut son nom de Léon, fils de Daniel, chef ou roi des Russes de Gallicie, de qui étaient, dit-on, issus les Danielowitz, aïeux maternels de Sobieski. C'était une cité populeuse, le principal comptoir de la république du côté du Levant, le centre de son commerce avec les Hongrois, les Turcs, les Tartares, le point de rencontre, le lieu d'échange des produits de l'Europe, particulièrement de ses draps, de ses soieries, de ses étoffes diverses, avec les denrées de l'Asie et les vins de la Grèce. On devine que les juifs y étaient nombreux ; ils avaient dans les faubourgs deux synagogues. Lemberg, second archevêché catholique de Pologne, comptait de plus un évêque arménien et un évêque russe ou grec. Car tous les cultes possédaient le droit de cité dans cet empire, où la réforme avait seule rencontré des cris de persécution et des lois de sang. Enfin, Lemberg était la principale place d'armes de la république. Là étaient tous les magasins de son armée, la principale fonderie de canons, son plus riche arsenal. Des remparts, des tours, deux lignes de fossés profonds défendaient la ville moins bien qu'une ceinture de collines escarpées dont les flancs étaient hérissés de monastères, que Jean fortifia. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur une de ces montagnes qui dominent toute la contrée, achevaient d'en faire un poste considérable. Si ce dernier boulevart avait le sort de Kaminiek, c'en était fait de la république : Jean résolut de s'ensevelir sous ses débris.

Trois grandes guerres tenaient alors en suspens l'Europe et le monde : les dangers de Lemberg ; les victoires de Frédéric-Guillaume et de ses alliés sur le jeune Charles XI de Suède, mal défendu par Wrangel qui vieillissait ; et la lutte acharnée de l'Espagne et de l'Empire contre la France. Ou plutôt, ces trois guerres n'en étaient qu'une seule, celle de la maison d'Autriche contre Louis XIV ; car si Louis XIV était frappé dans tous les coups qui portaient sur la Suède, il s'affaiblissait aussi de tous les malheurs, de tous les périls

de la Pologne : que la paix eût régné dans ces régions, les Polonais aussi bien que les Ottomans auraient pu tourner leurs armes contre l'Empire. En ce moment, un coup de canon, perdu suivant les uns, pointé à bon escient, disent les autres [1], par le prince Herman de Bade, fixa sur les bords du Rhin les regards de l'univers ; ce coup de canon devait avoir un long retentissement dans la postérité. Il tua M. de Turenne (27 juillet).

Des révoltes dans la Bretagne, dans la Guienne, dans le Languedoc, succombant sous le faix des impôts [2], et le désastre de Créqui (11 août) à Konsarbruk, furent pour Louis XIV, qui n'y était pas accoutumé, d'autres revers. L'illustre ami de Sobieski, Condé, courut soutenir sur le Rhin la fortune de la France. Ce fut sa dernière campagne et sa dernière gloire.

Mais du moins Condé trouvait une armée, celle de Turenne ; et le roi de Pologne allant sans cesse de ses avant-postes à Lemberg, de Lemberg à Warsovie, avait travaillé en vain à rassembler des troupes. Le peuple, dans sa servitude, s'inquiétait peu des dangers publics ; car l'esclave n'a point de patrie ; et la noblesse était occupée à protéger ses manoirs contre une sorte de jaquerie militaire. Les déserteurs de la dernière campagne portaient toujours le ravage d'un bout du royaume à l'autre. C'était presque le seul ennemi dont les Polonais pensassent à se défendre. Les uns disaient : Tout est perdu ; qu'y ferions-nous ? Les autres : Jean Sobieski est là, il saura bien nous sauver. Et tous, attendant, de ces brigands domestiques, le meurtre pour leurs enfans, l'incendie pour leurs demeures, ou fatigués de trente ans de guerre, laissaient dans un morne désespoir la fortune disposer seule de leur pays.

Tout ce qui nous a été conservé de la correspondance du roi,

[1] Les journaux du temps, les journaux ennemis de la France, font honneur au prince de Bade d'avoir reconnu l'escorte et même la personne de Turenne, et d'avoir aussitôt chargé un canonnier de l'abattre. Quelle gloire ! Rien n'atteste l'exactitude de cette version ; mais il est remarquable que l'autre soit seule relatée dans tous les historiens. C'est qu'elle fut seule accréditée par les écrivains français.

[2] Vous savez les misères de cette province. Il y a 10 ou 12,000 hommes de guerre, qui vivent comme s'ils étaient encore au-delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés ; mais qu'importe ? nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés. Nous ne sommes pas seuls misérables. On dit qu'on est encore pis en Guienne... Ils mirent l'autre jour un enfant à la broche. (Madame de Sévigné.)

montre une ame en proie à l'indignation et à la douleur. Il n'avait pas plus de huit ou dix mille combattans; le reste se trouvait épars dans les places. Paz était arrivé presque seul pour faire preuve de repentir et de dévouement. Sapiéha lui avait mené les premières levées du grand-duché; Radziwill s'avançait à la tête de vingt-neuf autres compagnies; c'était tout ce qu'on pouvait réunir, et le sultan Nuraddin qui s'était établi sous le canon de Lemberg, et en avait déjà incendié les faubourgs, ne commandait qu'une avant-garde qui était de quarante mille hommes. On attendait de jour en jour Ibrahim et son armée.

Jean accourut. L'ordre était de ne célébrer son arrivée par aucune démonstration dispendieuse et bruyante. Mais il apprit qu'Ibrahim et ses lieutenans s'étaient disculpés à Constantinople de leurs retardemens, sur ce qu'ils n'avaient su où le trouver. Et il ordonna que toute l'artillerie de la place, saluant son retour, leur apprît qu'on n'aurait pas loin à courir pour le rencontrer.

(17 août) Jean n'était occupé qu'à remonter les courages; il voulut que la reine vînt avec ses enfans s'associer à son sort; c'était l'appeler dans un sépulcre.

Peu de jours après, un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane [1]. Bientôt on la voit, du haut des collines, s'avancer en bataille. A quatre heures du soir (24 août), elle asseyait ses tentes en présence des lignes polonaises. Mais Jean n'a pas entendu lui en laisser le loisir. Il fait aussitôt sonner la charge. Sa petite armée campait dans les vallées à un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes

[1] Cette bataille de Lemberg a été l'occasion d'une foule d'anachronismes. Jonzac, historien de Jablonowski, qui apporte un soin extrême dans le tableau des opérations militaires, s'est même trompé pour cette grande journée d'une année entière; on l'a généralement fixée au 24 septembre. Nous adoptons une autre date, parce que la relation de Zaluski (tome I, page 576) et l'histoire de Lengnich (page 249), qui nous semblent décisives, l'assignent positivement aux derniers jours d'août; que les opérations qui suivirent n'auraient pu avoir lieu dans l'espace de temps qu'on suppose; qu'il y a donc nécessairement erreur dans quelques dates, et que l'erreur nous paraît venir de ce que les historiens ont suivi la Gazette de France, qui a retardé exactement d'un mois tous les évènemens de la campagne. Cette singularité se reproduit dans d'autres circonstances. On ne saurait expliquer les motifs du cabinet français. Sans doute il croyait avoir quelque intérêt particulier à prolonger l'ignorance du public sur les évènemens du Nord, et ces anachronismes dissimulaient le retard ou la suppression des nouvelles. On verra, dans les détails qui vont suivre, une preuve assurée de l'exactitude de la date à laquelle nous nous sommes arrêté.

que couvrait son artillerie. Tous les abords étaient impraticables pour des troupes nombreuses. Chaque pli du terrain cachait une embûche ; des redoutes liaient de tous côtés le camp aux fortifications de Lemberg, et afin de protéger ses ailes, Jean avait hérissé au loin les collines et leurs vignobles des lances de ses hussards ; toute cette noblesse devait combattre au pistolet et au sabre, tandis que ses lances aux flammes éclatantes formaient comme une autre armée dont l'aspect combattait pour elle. Le roi avait ainsi fait ses dispositions en homme qui était bien résolu à ne pas survivre à son pays, mais qui ne désespère pas de vaincre. Agenouillée avec ses enfans et tout le peuple, dans l'église des jésuites, aux pieds d'une image miraculeuse du bienheureux Stanislas Kotska, saint de la maison de Jablonowski, la reine demandait au ciel le salut de la Pologne. Le ciel sembla l'entendre. Une tempête de neige et de grêle, chassée par l'ouragan sur le camp des infidèles, les troubla sans importuner les rangs polonais, et le roi, donnant sa bénédiction à son armée, comme père de la patrie, la lança, aux cris trois fois répétés de vive Jésus ! sur cet innombrable ennemi qui croyait apporter l'épouvante, et recevait inopinément le combat. L'action préparée en général et en roi, Jean la poursuivit en soldat ; la cavalerie polonaise avait fléchi d'abord ; il y court et la ramène : « Vous entendez bien, leur » disait-il, qu'il faut que je sois tué ici, ou que nous y soyons vain» queurs. » Et il rappelait que sa femme, que ses enfans étaient là, destinés à tomber dans la ruine commune, ou à vivre si la patrie vivait. Le chevalier Lubomirski, Paz, le comte de Maligny, Michel Radziwill, essayaient en vain de le contenir et de le dépasser. Il chargeait à la tête des premières colonnes, et grace au choix du terrain, à un ordre de bataille savant, à ces flots de neige qui importunaient les Turcs, à la terreur qu'inspiraient son nom et sa présence, peut-être à l'enthousiasme d'une action si grande, et au pieux espoir dont le cri de guerre de vive Jésus ! avait rempli ses compagnons, il triompha. Nuraddin, sentait de reste, dit Daleyrac, par le désordre des siens qu'une puissance supérieure les poussait. Il fit en vain des prodiges de courage pour rallier ses troupes surprises d'une attaque soudaine, embarrassées de leur nombre même, foudroyées par des feux supérieurs, troublées, peu après, de la nuit qui survint, pressées sur un étroit champ de bataille dans des lieux qu'elles ne connaissaient pas. Tout s'enfuit. Le lever du jour les trouva à huit lieues

de Lemberg. Les contemporains ont dit que les musulmans étaient plus de trois cent mille combattans [1], que les Polonais n'étaient pas cinq mille [2]. Ces chiffres sont fabuleusement exagérés. Mais l'effrayante disproportion du nombre se révèle dans cette exagération même; et ce qui l'atteste mieux encore, c'est le réveil de l'Europe en apprenant la victoire de Lemberg. Malgré les merveilles auxquelles Sobieski avait accoutumé le monde, personne ne pensa que le génie d'un grand homme pût avoir tout fait. La chrétienté crut tout entière, et cria au miracle [3].

Le miracle devait se prolonger jusqu'à la fin des hostilités; et la France retentit surtout de ces prodiges, parce que son ambassadeur accompagnait le monarque polonais dans le cours de ses exploits. L'évêque de Marseille, que l'on comparait à l'archevêque Turpin, eut la gloire d'avoir deux chevaux tués sous lui, aux côtés de ce grand capitaine qui n'avait jamais été si grand. Se montrer partout avec toutes ses forces, rompre les grandes masses, écraser tour-à-tour leurs divisions séparées, tomber comme la foudre sur les endroits qui semblaient le plus hors d'atteinte, exciter par l'exemple d'un héroïque dévouement des dévouemens héroïques; tel fut l'art du roi de Pologne dans cette admirable campagne, que rien peut-être n'égale dans les siècles antérieurs, qui a été à peine surpassée de nos jours.

« Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de Pologne les » campagnes de cette année, disait la Gazette de France, ne pourront » s'imaginer qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours, et » tirant toute sa fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le » courage de se camper, avec 4 ou 5,000 hommes, à onze lieues » de plus de 150,000 Turcs et Tartares; qu'il ait eu le bonheur de » les empêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de » ses avant-postes; qu'il ait pu enfin vaincre des ennemis si puissans » par sa merveilleuse conduite, réduisant les infidèles à une fuite si » précipitée, qu'ils firent, en une seule nuit, dans leur retraite, » plus de chemin qu'en trois jours pour venir attaquer Sa Majesté » polonaise... Le ciel a sensiblement fait voir qu'il défendait lui-

[1] Le docteur Connor, p. 149.

[2] Dalayrac, Anecdotes de Pologne. — Les gazettes du temps.

[3] On prétendit prouver l'intervention divine par cette neige subite qui était inouïe, disait-on, en plein été, *novâ æstate* (Zaluski). Si c'était à la fin de septembre que se fût livré le combat, on ne se serait pas exprimé ainsi.

» même ce boulevart de la chrétienté. On a aussi plus que jamais » connu en cette grande journée, qui fait une si belle suite des mer- » veilleux exploits de Sa Majesté, que la Pologne ne pouvait placer » sur son trône aucun prince plus digne d'y monter. »

(Septembre) Les débris des troupes musulmanes rencontrèrent de toutes parts de nouveaux revers. Tous les chefs polonais rivalisèrent de victoires.

Ibrahim-pacha voulait tenter de refaire son armée. Il résolut de prendre ses quartiers sur la frontière du Palatinat de Russie. Les Wolhynies haute et basse seraient ainsi restées en son pouvoir; et, à la campagne suivante, il ne lui fallait qu'une marche et un combat pour enlever Lemberg. En dix jours, Warsovie pouvait le voir à ses portes.

L'occupation de Podhaïce, place située en avant de la Gallicie, sur le plateau élevé d'où la plupart des fleuves de la Pologne s'écoulent, lui était nécessaire pour servir de point d'appui à ses cantonnemens. Mais Podhaïce était puissante par ses remparts, sa garnison, ses souvenirs : c'était là que Sobieski, grand maréchal, avait tant illustré son nom et ses armes quelques années auparavant. Ibrahim s'y porta avec tout ce qu'il avait rallié de troupes; c'était encore une immense armée. Jean et Paz, d'accourir pour le forcer à lever le siége : le siége était terminé; Podhaïce s'était rendu sur la première sommation (9 septembre); le fort de Zawale, à deux milles plus loin, avait eu le même sort. Ces nouvelles furent pour le roi des coups de foudre. Le désastre aurait été irréparable si la soldatesque victorieuse, en livrant aux flammes dans une aveugle furie ces rapides conquêtes, ne les eût réduites à n'être plus que de vains et affreux trophées. Ibrahim dut chercher ailleurs une base d'opérations ou un point d'arrêt solide, et il jeta les yeux, à quelques lieues en arrière, sur Trembowla, place forte des confins de la Podolie, qui dominait toutes ces provinces. La ville est située au pied d'une haute montagne dont une vieille citadelle occupe les escarpemens. Cette citadelle est de tous côtés inaccessible; et la ville même, appuyée à la montagne d'un côté, entourée partout ailleurs des nombreux replis du Janow, n'était abordable que par une plaine coupée de bois et de marais. Là commandait le lieutenant-colonel Samuel Chrazanowski, intrépide soldat qui n'avait pour toute garnison qu'une centaine de gens de guerre et la noblesse d'alentour réfugiée auprès de lui. Ibrahim tenta

d'abord le pouvoir de la corruption ; il recourut aux menaces. Chrzanowski ne répondit à ses sommations ainsi qu'à ses promesses que par des railleries. Le bombardement commença aussitôt et fut effroyable (29 septembre). Cinq mille bombes portèrent dans la place la désolation et l'incendie ; les aqueducs furent détruits : les assiégés manquaient d'eau, de vivres, de munitions ; la mine jouait depuis long-temps sur le rocher ; une large brèche était ouverte ; l'assaut avait déjà été quatre fois tenté. Tout annonçait qu'il allait l'être encore ; et, debout sur la brèche avec tout ce qui restait de combattans les plus braves, Chrzanowski attendait le choc de moment en moment. Intrépide comme lui, sa femme courait sur les remparts, deux poignards à la main et criant : « S'il pensait à se rendre, » il y en aurait un pour lui.... l'autre serait pour moi ! »

(Octobre) Mais toutes les ames étaient loin d'être aussi fortement trompées. Quelques-uns des gentilshommes du voisinage, réfugiés dans Trembowla, quittèrent furtivement le poste où Chrzanowski les avait fixés, et se réunirent dans une citerne pour contraindre le commandant à capituler. L'intrépide Chrzanowska les a entendus ; elle va au travers de la mitraille tout redire à son mari, qui s'élance, arrive parmi les traîtres, les charge le cimeterre à la main, et s'écriant : « Nobles, comptez-vous faire vos preuves en délibérant au lieu de » combattre ? » il les chasse devant soi jusque sur la brèche.

Malgré tout, Trembowla était perdu, lorsque les bruissemens du canon se firent entendre dans le lointain : les cœurs se relevèrent ; c'était Jean qui apportait du secours.

Au premier bruit du siége, il avait résolu de tout faire pour épargner à Trembowla le destin de Podhaïce et de Zawale. Sa petite armée s'avançait en bataille ; toujours prête à livrer le combat et à recevoir le choc des masses ennemies. Chaque division avait des tabors, comme points d'appui et camps retranchés. Parvenu ainsi à quelques lieues de Trembowla en passant sur le ventre des hordes éparses dans la contrée, le roi porta vingt pièces de canon sur des collines, et ce furent leurs décharges qui, favorisées par le vent, allèrent réveiller l'espérance dans la place assiégée. Ibrahim fit aussitôt ses dispositions pour l'emporter enfin. Il invita le kan des Tartares à venir près de lui jouir du spectacle de ce dernier assaut ; et Jean s'avança au bord du Janow, déterminé à chercher jusque dans le camp du séraskier le succès ou la mort. Ses lieutenans le suppliaient

en vain de renoncer à cette entreprise, du moins de les y exposer seuls, de conserver sa tête sacrée à laquelle était attaché le destin de la patrie; rien ne put le fléchir. Tandis qu'il lançait le prince Boguss Radziwill sur la rive droite avec ses troupes légères, les Osmanlis donnaient l'assaut avec furie. Les assiégés firent des miracles; dans leur détresse ils renvoyaient aux assaillans les milliers de boulets dont leur étroite retraite était jonchée. Ibrahim fut repoussé (6 octobre). Un émissaire du roi qu'il saisit dans ses lignes lui apprit que le roi était en personne dans l'armée polonaise; au bruit de ce grand nom, dit l'historien [1], l'effroi le saisit. Inquiet d'avoir Jean Sobieski à combattre dans cette contrée pleine de marais et désolée, effrayé de l'hiver qui approchait, il sonna la retraite après s'être donné la joie d'égorger tous les captifs trop vieux pour suivre sa fuite précipitée. Le surlendemain le trouva devant Kaminiek; mais son armée était débandée par le désordre de la retraite, et par les coups que les Polonais frappaient sur ses bataillons épars. Il n'osa point s'arrêter sous le canon de cette place, et passa nuit et jour le Dniester: impatient de voir encore derrière soi le Pruth et le Danube, il ne s'arrêta qu'à l'abri de cette triple barrière.

En ce moment des renforts arrivaient à Jean de tous côtés. Les avant-postes, dans leur inquiétude d'avoir à porter la guerre au-delà des frontières de la patrie, s'étaient empressés de mettre le feu aux ponts laissés par Ibrahim pour rendre inutiles par de nouveaux retards la marche de leur roi. Force lui fut de faire halte; il ne put que lancer dans les principautés quelques partis de Kosakes sous le commandement du chevalier Lubomirski. Tel était l'effroi que Jean inspirait, qu'un jeune homme, Odoieski, tombé vers Gradeskoï aux mains du kan des Tartares qui fuyait plus lentement qu'Ibrahim, n'eut qu'à dire avec assurance que ces partisans étaient l'escorte du roi s'avançant à la tête de ses hussards; aussitôt les Tartares se prirent à fuir à leur tour en désordre jusqu'au Danube. Il recouvra sa liberté dans leur déroute. Lubomirski porta au fond de la Walaquie la terreur du nom polonais, et ne se replia que devant un ennemi plus redoutable que le Turc, laissé par le Turc dans ces malheureuses provinces: la peste y exerçait ses ravages, et achevait de les désoler.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris

[1] Zaluski, tome I, page 545.

de joie ; le sénat et les provinces députèrent de toutes parts vers le libérateur de la république, suppliant ce héros, au pas de tortue, disait-on [1], pour marcher au trône, au vol d'aigle pour courir au danger et à la victoire, de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Rien ne le retenait plus sur les frontières. Il laissa ses lieutenans pacifier, par l'appareil des armes et quelquefois des châtimens, cette malheureuse Ukraine, toujours indocile au joug polonais, toujours changeante, toujours prête à tendre les bras au Moscovite ou à Doroszenske, et tellement ravagée par tant d'expéditions contraires qu'il n'y avait plus d'ames vivantes hormis dans les places fortes, et que le czar fut contraint d'abandonner ces stériles conquêtes des bords du Borysthène, de rappeler ses armées autour de la vieille métropole de Kiow : la vaste contrée sur laquelle s'étaient étendus leurs drapeaux ne les pouvait nourrir.

(9 novembre) Jean était retourné cacher ses lauriers à Zolkiew, auprès de Marie Casimire. Les ministres du prince Apafi de Transylvanie, de l'Empereur, de Charles II d'Angleterre, du roi de Suède, de l'électeur de Brandebourg, l'évêque de Marseille enfin, l'avaient devancé dans ce manoir, où un nouvel ambassadeur du soft de Perse ne tarda pas à paraître en pompe magnifique, tous ambitionnant pour leurs maîtres l'alliance d'un si grand roi. La Porte, qu'inquiétait déjà, avec une prévoyance si bien justifiée depuis lors, la fortune des czars, aurait voulu tourner contre cet empire les armes de Sobieski. Léopold le sollicitait contre la France ; la Suède contre le Brandebourg ; Forbin-Janson s'offrait à incliner les Turcs à la paix, s'il voulait entrer dans l'alliance de Louis XIV contre Frédéric-Guillaume ou Léopold. Et comme l'Europe commençait à s'affaisser sous le poids de ces grandes guerres, toutes les puissances invoquaient pour les conférences de Nimègue qui s'ouvraient alors, plus que pour la suite des hostilités, l'appui de son amitié et de son intervention.

(Janvier 1676) Mais Jean était tout entier à une seule pensée, la continuation, et, s'il se pouvait, la conclusion de la lutte terrible dans laquelle sa patrie était depuis trop long-temps engagée ; et une seule pensée occupait aussi la Pologne, les apprêts de la solennité où son libérateur devait enfin ceindre le bandeau des rois.

[1] Testudo ad solium, aquila ad salutem reip. (Votum in senatu Andreæ Olszuski episc. Culmensis, p. 885.)

Les diétines, assemblées pour élire la diète du couronnement et rédiger les cahiers des nonces territoriaux, furent partout paisibles. C'était un spectacle nouveau. Cependant de graves questions y furent agitées, et l'archiduchesse Éléonore, qui allait enfin abandonner la Pologne et sa cour remuante de Thorn pour prendre le gouvernement du Tyrol, Éléonore avait essayé une dernière fois de la puissance de ses intrigues, non plus dans l'espoir de ressaisir la couronne qui lui était échappée sans retour, mais afin d'en contester la possession à son heureuse rivale. Elle espéra que la Pologne ne souffrirait pas que l'huile sainte coulât sur le front de la fille des marquis d'Arquien, formalité auguste qui pouvait seule étendre jusqu'aux reines les prérogatives du trône, leur obtenir une maison comme celle du roi, des gardes, un revenu considérable, des droits à un douaire. Les débris du parti de l'Autriche s'agitèrent pour arracher aux diétines un vœu ennemi. Tout fut inutile. Jean avait assez de gloire pour tenir lieu d'aïeux à sa compagne; et Marie Casimire, grosse de huit mois, s'achemina, au milieu des glaces et des neiges, vers les pompes qui l'attendaient (14 janvier). Jean voulut que cette solennité s'accomplît dans le cours de l'hiver, pour être plutôt libre de reprendre la route des frontières. Dans cette précipitation, nombre d'ambassadeurs des diverses cours de l'Europe étaient encore sur les chemins avec leurs vastes suites, leurs pesans et magnifiques équipages, que déjà la cérémonie pour laquelle ils se pressaient était terminée. Sobieski avait pris son rang, sans les attendre, parmi les têtes couronnées.

(30 janvier) C'est à Cracovie que la république polonaise couronne et ensevelit ses rois. La cérémonie de l'inauguration se lie à celle des funérailles. Le nouveau monarque même à pied le deuil du prince qui n'est plus, et n'arrive au trône qu'en passant à travers les tombeaux de tous ces potentats dont il vient recueillir l'héritage. Par malheur, si ce rapprochement religieux fait naître de sérieuses et saintes pensées, elles ne durent d'ordinaire qu'un jour.

Il y avait cette fois deux monarques à conduire au tombeau. Les restes de Jean Casimir étaient arrivés de France pour reposer près des Jagellons, dont la race avait fini en lui (31 janvier). Michel était porté sur le même char de mort; ensuite venait à pied Jean III : c'était toute l'histoire de la Pologne depuis trente ans; c'était la vie entière de Sobieski. En prononçant l'oraison funèbre des deux

princes, l'évêque de Cracovie n'eût guère à raconter que les grandes actions de leur illustre successeur ; et lorsque cinq héraults d'armes, couverts de pied en cap d'armes noires, entrèrent au galop dans l'église, et vinrent bride abattue rompre sur le caveau funéraire le sceptre des rois, la couronne, le globe, le cimeterre, une lance et un javelot, les cœurs furent peu saisis. On savait bien que les armes de la patrie n'étaient pas brisées.

(1er février) Le roi alla, selon l'usage, en procession solennelle au tombeau de saint Stanislas, évêque de Cracovie, faire amende honorable pour l'attentat commis sur cet ardent apôtre des droits du peuple et du clergé par Boleslas-l'Intrépide, il y avait six cents ans. Après cette expiation dans laquelle semblent empreints, comme dans un durable monument, le génie de Grégoire VII et l'empire sacré dont sa main puissante avait posé les bases, le jour du couronnement se leva enfin (2 février). Jamais tant de pompe, tant de concours, tant de noblesse, tant de représentans de toutes les puissances du monde, n'avaient rehaussé l'éclat de ces solennités ; la république entière semblait accourue. Les *possédés* seuls, dont la petite Pologne abandait, formaient dans Cracovie comme un autre peuple qui, s'agitant dans la boue profonde des carrefours, remplissait les airs de ses cris sauvages. La foule était si grande que le primat Olszowski, appelé par sa charge à célébrer l'office saint, ne parvint à se frayer passage qu'en criant que sans lui rien ne pouvait s'accomplir, puisqu'à l'archevêque de Gnesne seul appartenait le privilége d'inaugurer les rois. Jean s'avançait vers la cathédrale, Michel Paz portant devant lui le bonzuk de la Lithuanie, l'ambassade de Perse relevant de sa magnificence orientale le triomphe du vainqueur de l'islamisme, et l'évêque de Marseille à cheval proclamant, par son air glorieux, qu'il regardait toute la grandeur de Sobieski comme son ouvrage. Après s'être incliné sous les sept onctions qui consacrent les rois, il présenta Marie d'Arquien aux bénédictions du primat. Au moment où revêtue de la pourpre, et sa belle chevelure pendant jusqu'à terre, elle inclina son front orgueilleux sous le royal bandeau, des murmures éclatèrent. On eût dit, selon un contemporain, ce frémissement qu'à l'élévation les possédés ne peuvent contenir. Telle fut la dernière satisfaction d'Éléonore ; les murmures se perdirent dans le bruit d'universelles acclamations, et rien ne manqua au bonheur de Jean Sobieski : ce fut au milieu des respects publics qu'il put conduire

Marie Casimire à ce trône sur les degrés duquel tous deux avaient servi. Le trône s'élevait le lendemain (3 février) sur la place publique de Cracovie : tous deux y parurent dans l'éclat de la royauté pour prêter le serment à la république, prendre possession du premier droit de la souveraineté en Pologne, celui de faire des nobles, et recevoir, avec l'hommage de ces nouveaux membres de l'ordre équestre, les soumissions des trois ordres, le serment des cités, les panégyriques pompeux des académies, ceux de la Sorbonne de Cracovie, les félicitations enfin de tous les ambassadeurs. Le jeune Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, et désormais appelé le prince de Pologne, était à cheval au pied du trône, entouré de tous les grands de la république, naguère les rivaux de ses parens, aujourd'hui leurs sujets. Des deux époux quel devait être le plus heureux et le plus fier, Jean de tant donner à une femme adorée, ou Marie Casimire de tant recevoir de l'amour d'un grand homme ?

(4 fevrier) La diète dite du couronnement ouvrit aussitôt sa session, disposée, dans l'émotion de son enthousiasme, à faire un bien immense. Marie Casimire entrava tout ; malgré l'empire qu'elle exerçait sur le cœur et l'esprit du roi, il avait pris contre ses conseils des résolutions qu'elle était décidée à rendre vaines. C'était peu de chose qu'un grand homme sur le trône ; la Pologne ne pouvait retrouver sa puissance d'une façon durable que si ce trône était auguste et fort. Quelques évêques voulaient encore insister pour que la charge de grand hetman fût réunie à la couronne ; le roi persévéra dans son refus. Mais il voyait avec plaisir les grands et le clergé se réunir dans la résolution de rendre triennales les charges militaires de la république et de les assujettir à un serment d'obéissance au prince. Cette innovation lui aurait donné un empire salutaire sur les chefs de l'armée. L'une des plus grandes plaies de la constitution aurait été guérie, et peut-être des améliorations nouvelles seraient-elles nées de ce premier changement. Peut-être la Pologne eût-elle été sauvée de l'anarchie : c'était l'être de la conquête. Marie Casimire empêcha cette révolution, dès lors impossible quand l'ascendant du nom et du génie de Jean Sobieski ne l'avait pas opérée. Marie Casimire l'empêcha, en opposant les passions de la petite noblesse au bon sens des grands. Par ses brigues la chambre des nonces resta déserte toutes les fois que la question fut débattue dans le sénat. Quels étaient ses motifs? Elle n'avait pu obtenir au comte Stanislas Jablonowski le bâton de grand

hetman ; celui d'hetman de campagne devait payer ses services : elle ne voulait pas qu'en recevant cette dignité, il la trouvât diminuée en éclat et en puissance. C'était par son étroite amitié pour la mère et pour la femme du comte, c'était surtout par sa reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa maison dans le champ électoral que la reine expliquait ce dévouement, auquel se trouvèrent à la fois sacrifiés les intérêts de la royauté, la grandeur de Jean et l'avenir de la Pologne.

D'autres débats, provoqués par la désertion de Paz dans la campagne de l'Ukraine et élevés pour affaiblir l'autorité du grand hetman de Lithuanie, n'eurent pas de résultats plus heureux. La générosité de Jean repoussa tout concours dans cette agression à son ennemi. Le prince Michel Radziwill, qui déclarait ne plus vouloir obéir à un traître, faisait à ce traître des partisans, en donnant pour motifs de l'indépendance qu'il réclamait son titre de beau-frère du roi autant que les torts de Paz.

C'est ainsi que se passa, sans produire de biens durables, la première diète du nouveau règne. L'enthousiasme de l'avènement une fois tombé, on ne devait plus espérer des Polonais le sacrifice de leurs éternels ombrages ; et sans une réforme profonde dans les lois, les prospérités de leur pays n'étaient que vivagères.

La distribution des vacances était la grande affaire qui fixait l'attention des ordres assemblés. Les rois ne peuvent faire des promotions qu'après leur couronnement, et cette fois il y avait cent vingt postes éminens à donner. Le roi, du haut du trône, déclara (4 mars) selon ses promesses, grand hetman le prince Démétrius Wieçnowiecki ; hetman de campagne, Stanislas de Jablonow ; grand maréchal de la couronne, Stanislas Lubomirski ; maréchal de la cour, le grand enseigne Sieniawski ; grand enseigne, le chevalier de Malte Lubomirski, frère du grand maréchal. L'évêque de Warmie Widzga fut vice-chancelier en place d'Olszowski, que son élévation au siége primatial empêchait de conserver les sceaux. Ces choix, dans lesquels le roi s'attacha à étouffer tout souvenir des anciennes discordes, obtinrent des applaudissemens universels : tout le monde lui sut gré d'efforts multipliés pour ramener la paix entre son beau-frère Radziwill et le grand hetman de Lithuanie. On vit aussi volontiers un traité proposé au grand chancelier Leszinski, pour qu'il résignât ce haut poste à un seigneur d'un grand savoir, d'un sens profond, d'une haute renom-

née, le comte Jean Wiclopolski, dont on annonçait le mariage avec Marie-Anne d'Arquien, dernière sœur de la reine. Au milieu de ces arrangemens la reine mit au jour une fille que Louis XIV devait tenir sur les fonts baptismaux avec l'électrice de Bavière, et que la fortune destinait à remplacer un jour sa marraine sur le trône électoral.

Le roi profita du calme que lui laissaient la dispensation des vacances et l'état de Marie Casimire pour fixer sur les intérêts publics l'attention de la diète. Il n'avait qu'une pensée, le dénouement du grand drame auquel l'Ukraine servait de théâtre. Le duc de Curlande était venu prêter foi et hommage au roi, et promettre à la république deux régimens avec un de ses fils. Le grand électeur promettait aussi des secours, et annonçait la restitution de Drabeim; mais on ne savait plus quelle serait la politique de la Moscovie. Le jeune Feodor montait sur le trône; le czar Alexis son père venait de terminer dans la force de l'âge (8 février) sa grande vie, laissant à ses fils, avec un territoire immense, l'institution d'une armée permanente; d'une police régulière et uniforme dans l'État; des lois sous lesquelles pliaient la noblesse, le peuple et l'armée; un commerce agrandi; les provinces fécondées par des colonies de populations entières, particulièrement de cinq cent mille Polonais transférés sur le Volga pendant les guerres de Jean Casimir; des écoles qui prospéraient; de nombreuses relations avec l'Europe et l'Asie; un vaste plan de civilisation au dedans, de conquêtes au dehors, et, entre autres grands desseins, un traité conclu avec la Hollande pour créer sur la mer Noire comme sur la mer Caspienne, après avoir soumis les rivages du Pont-Euxin, des ports, des flottes et des chantiers. Il y avait là matière à méditation pour la Pologne.

Jean proposa deux innovations utiles : une capitation qui pesât également sur tous, et la levée d'une infanterie permanente. La capitation fut votée, le clergé s'y soumit sans résistance, en se bornant à solliciter du saint-siége la permission de fournir à l'État ce subside. Il fut aussi réglé qu'un fantassin pourrait être levé dans les villages par foyer, et tenu constamment sous les drapeaux. Cette milice, qu'on appela l'infanterie agraire, devait se composer, sur le pied de paix, de trente régimens de mille hommes chacun; c'était une organisation puissante qui promettait à l'armée polonaise un ensemble inconnu jusqu'alors. La diète décida encore que le roi serait toujours maître de convoquer la pospolite; on arrêta que soixante-treize mille

hommes seraient mis sur pied pour la campagne prochaine, dont vingt mille de hussards, pancernes, dragons ou wallaques, dix-huit mille de troupes lithuaniennes de toutes armes, le reste de gens de pied. Une si puissante infanterie ne s'était jamais vue en Pologne. On s'occupa même de créer des magasins pour épargner les provinces et maintenir la discipline, toutes choses auxquelles jusqu'alors on n'avait point songé : des fonds furent faits pour ces dépenses. Jamais roi n'avait tant obtenu de l'ordre équestre. L'assemblée alla jusqu'à vouloir que, malgré son avènement à la couronne, Jean conservât les starosties qui avaient récompensé ses travaux, et que, jusqu'à la troisième génération, ses fils en eussent l'héritage. Ce n'est pas que ces résolutions ne fussent vivement débattues. Pierre Opalinski, palatin de Lencici, général de la grande Pologne et l'un des chefs du parti d'Éléonore, s'était signalé, dans cette lutte, contre toutes les propositions du trône. L'Autriche, qui s'alarmait de la face nouvelle que semblaient devoir prendre les affaires de la république sous les auspices de son génie tutélaire, multipliait les dissensions et les difficultés. Trois soleils et une croix de feu qui avaient paru dans le ciel en Silésie, secondèrent ses efforts par le trouble que ces récits jetèrent dans les esprits. Le roi fit voir une habileté, alors fort admirée, à gouverner les débats, à triompher des obstacles. Son caractère fut plus que jamais conciliant, sa parole plus que jamais puissante. Pour en finir avec les intrigues ennemies, il refusa de prolonger la session qui touchait à son terme : toutes les lois furent votées, séance tenante. On le vit rester quarante heures sur son trône ; deux nuits se passèrent dans ces laborieuses délibérations. Enfin le troisième jour se leva, tout était terminé ; c'était le dimanche de Pâques (5 avril), et le monarque, les sénateurs, les nonces passèrent tous ensemble du palais du sénat au pied des autels, rendant graces à Dieu d'un double bonheur, disent les historiens polonais, la fin des comices et la fin du jeûne.

(Mai) Les diétines de relation, celles à qui les nonces réfèrent dans les palatinats les actes de la diète et rendent compte de l'exécution de leurs mandats, furent paisibles. La Pologne, depuis l'avènement du vainqueur de Podhaïce et de Kotzim, savait avoir des assemblées qui ne fussent pas des champs de bataille ; sa liberté n'était plus une guerre civile. Les résolutions de la diète furent unanimement approuvées.

Mahomet s'effraya des déterminations de la république et de sa concorde. Il avait passé l'hiver à se mettre en mesure de frapper des coups décisifs, non pas qu'il aspirât désormais à des conquêtes ni même à des vengeances. Achmet Kiuperli jugeait trop bien que, Sobieski vivant, la Pologne ne serait pas assujettie, et quoique son orgueil jaloux souffrît de voir son étoile pâlir devant le génie de ce formidable adversaire, il reconnaissait la nécessité de traiter enfin [1]. L'apparition d'ambassades persanes à la cour de Cracovie et de Zolkiew inquiétait sa politique. Des révoltes à Memphis, à Babylone, à Damas; la fidélité douteuse du kan des Tartares; l'alliance chancelante de Doroszensko; par-dessus tout l'effroi superstitieux qu'inspirait aux armées musulmanes la seule pensée d'avoir encore le roi Jean à combattre; peut-être aussi les prières de la sultane polonaise qui régnait au sérail, et les sollicitations multipliées de Louis XIV, étaient pour Mahomet autant d'invitations pressantes à la modération. Il ne voulait plus qu'une glorieuse paix.

C'était aussi une paix glorieuse que Jean voulait conquérir. Heureux des votes de la diète, il comptait marcher cette fois à la rencontre des barbares, et mettre un terme à cette longue guerre en leur dictant au cœur de leurs provinces des conditions tutélaires. Dans cette pensée, il pressait les apprêts avec vigueur: mais en Pologne qu'il y a loin des résolutions aux effets! Ces têtes indociles ne savaient pas se plier à des charges nouvelles. Vous eussiez vu partout les habitans se refuser au double impôt du recrutement et de la capitation;

[1] On trouvera une marque de l'intérêt que cette grande lutte et ces grands hommes inspiraient en Occident dans ces lignes que madame de Sévigné écrivait alors même, sur un livre tombé depuis dans le plus juste oubli. Après avoir dit à sa fille précédemment, le 15 mai, que ce livre *était une mode*, elle ajoutait, le 4 juin: « Je veux vous envoyer, par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un livre » que tout le monde a lu, et qui m'a divertie, c'est l'*Histoire des Visirs* (Mahomet » et Achmet Kiuperli): vous y verrez en la personne du grand visir que vous » avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si par- » fait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! » Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne, qu'on ne sait » point, et qui sont dignes d'admiration. » Et plus loin, le 5 août même année, l'illustre correspondante dit encore: « Quand vous lirez l'Histoire des Visirs, » allez jusqu'au fils (Achmet Kiuperli), et si vous trouvez un plus honnête » homme parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi. » Ce jugement était bien sévère *pour ceux qui étaient baptisés;* car l'*honnête homme*, que madame de Sévigné admirait tant, ne se faisait faute ni de recourir à la ruse ni de verser le sang à flots pour assurer son pouvoir.

les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade devant les exacteurs; le trésor rester vide; l'infanterie agraire demeurer une institution à peu près stérile, sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles et de la fainéante opposition du peuple. Certes, faire entrer le peuple dans les intérêts publics, fortifier de son secours le corps épuisé de l'État, c'était là une grande pensée. Mais Jean eut le tort de ne pas comprendre que ce n'était point par des charges de plus qu'il fallait tâcher d'abord d'associer les serfs à la vie du pays. De cette sorte il devait assurément échouer. La fortune lui réservait d'autres mécomptes.

Des projets vaniteux préoccupaient la reine; elle voulait promener sa grandeur en France. Sa santé, disait-elle, réclamait l'air natal; ses médecins français lui avaient commandé les eaux du Bourbon-l'Archambaud; elle faisait au milieu des fêtes les préparatifs de son bruyant départ [1], et n'attendait plus, pour s'acheminer vers sa patrie, que son beau-frère le marquis de Béthune, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV, qui devait lui apporter l'agrément du roi et tenir, au nom de son maître, l'enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux. Béthune, à qui l'Empire était fermé, fut retardé plusieurs semaines dans la Baltique, où Tromp faisait triompher sur les flottes suédoises le pavillon de la Hollande. Dans son impatience, la reine ne l'attendit pas jusqu'au bout (18 juillet); elle procéda sans lui au baptême (le 23), partit en pompe avec le prince Jacques, rencontra Béthune (5 août) à quelques journées de marche, et renonça brusquement à son voyage. Louis ne pouvait se résoudre à traiter d'égal à égal avec la fille du capitaine des gardes suisses de Monsieur. Il trouva dans son titre de reine élective le motif de chicanes subtiles et de distinctions altières. Marie Casimire revint à Zolkiew indignée [2].

Sur ces entrefaites, l'Empereur s'avisa de prendre ombrage de cette

[1] « La reine de Pologne, écrivait madame de Sévigné le 24 juillet, vient à » Bourbon. Je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir de chercher la » santé celui d'avoir le dessus sur la reine de France*. Je suis persuadée que, » pendant qu'elle sera en train, elle viendra à Paris. Vous en aurez la vue, et » vous admirerez ce que c'est que la fortune. »

[2] Le 12 de ce mois, madame de Sévigné écrivait encore : « Il me semble que » cette reine de Pologne ne vient plus tant. Peut-être qu'elle attend le grand » seigneur ou le grand visir que nous aimons. »

* Apparemment par sa beauté.

ambassade du marquis de Béthune et des communications éclatantes de la cour de Javorow avec celle de Versailles. Louis XIV venait de triompher, à Bouchain et Condé, du génie du prince d'Orange; Créquy balançait avec succès sur le Rhin l'habileté du duc de Lorraine; Schomberg et Navailles battaient les Espagnols dans le Lampourdan; Vivonne conquérait la Sicile, et, la fortune de la France triomphant aussi sur les mers, sous les coups de Duquesne expirait vaincu le grand Ruyter. Toutes ces faveurs de la victoire qui avaient encouragé apparemment l'orgueil de Louis XIV dans ses procédés blessans et impolitiques, furent précisément ce qui rendait plus alarmante au conseil de Vienne l'intimité dont on croyait voir se resserrer les liens entre la France et la Pologne. Hormis en Suède, où le jeune roi Charles XI prenait les rênes du gouvernement sous de tristes auspices, battu en Scanie par le roi de Danemarck, et dépouillé de la Poméranie par le grand-électeur, les alliés avaient partout des revers. Où en serait-on, si, après avoir dicté la paix aux Osmanlis, avec la nombreuse armée qu'il levait, Jean tournait son humeur belliqueuse contre Frédéric-Guillaume ou même contre l'Empire? Alors les coalisés étaient perdus.

La république demeurât-elle neutre, les sujets d'alarmes ne manquaient pas à la cour impériale. L'insurrection à la fois religieuse et politique de la Hongrie s'était depuis vingt mois ranimée avec fureur. Le parti des protestans, des nobles, des amis de l'antique liberté, étroitement lié avec Louis XIV, fortifié de ses deniers et de ses promesses, joignait à l'appui patent des Transylvans l'appui secret des Turcs. Chaque jour les impériaux et les musulmans en venaient aux mains; une guerre semblait imminente; et que deviendrait la cour impériale, si elle avait à supporter d'un côté le poids de la puissance ottomane tout entière, de l'autre les victoires de la France? il fallait donc perpétuer cette lutte secourable de l'aigle polonaise et du croissant. Le salut de l'Allemagne était à ce prix.

Le cabinet de Vienne inventa de publier que le roi trompait la république, qu'il ne destinait point ses coups à la Porte, que la paix venait d'être secrètement conclue avec elle avant le sacre, que les armemens ne menaçaient que le Brandebourg, ne serviraient que la France, la France à laquelle il était tout simple que l'élu de la faction française sacrifiât la Pologne.

Ce bruit, semé par des émissaires habiles, courut d'une façon me-

gique d'un bout du royaume à l'autre. Les Polonais se virent embarqués pour une prédilection, pour un caprice de leur roi, dans une guerre ruineuse et stérile. Aussitôt le clergé, et surtout les nobles, de décliner hautement la capitation ; les recrues, de déserter en masse; les volontaires, de retourner à leurs manoirs en saccageant tout sur la route. Et déjà l'armée musulmane remontait à marches forcées les rives du Dniester, le passait sous Kotzim, lançait à la fois ses Tartares sur Halicz, Boudchacz, Jesupol; et ne trouvant partout que des populations ou des troupes étonnées d'apprendre que la guerre durât encore, les barbares entraînaient sans effort un peuple tout entier en esclavage. Le fer et le feu détrompèrent la Pologne.

(Septembre) Le roi, qui avait fait de vains efforts pour combattre l'erreur populaire et appeler ou retenir les nouvelles levées sous les drapeaux, rassembla en hâte à Lemberg tout ce qu'il y avait de troupes qui ne se fussent pas débandées. Des garnisons distribuées dans les nombreuses places qui couvraient ces frontières, il rallia environ dix mille hommes, dont trois mille du grand-duché. Les grands hetmans Paz et Démétrius Wieçnowieçki, effrayés du péril, lui déférèrent d'une commune voix le commandement suprême qu'ils auraient été en droit de lui dénier, d'après les lois, depuis son couronnement. Il confia au premier l'aile gauche, au second le centre, à Jablonowski l'aile droite, et courut à l'ennemi. Une fois encore la Pologne allait voir toute sa fortune tenir à une seule bataille et à un seul homme. Ce jeu terrible, renouvelé d'année en année, ne pouvait manquer de la conduire bientôt à sa ruine.

Les Ottomans passaient, selon l'usage, pour être près de trois cent mille. Il y avait cent trente mille Tartares que menait le kan en personne. Le sultan Galga et le vaillant Nuraddin marchaient à ses côtés. L'armée turque était de quatre-vingt mille combattans. Le prince Ducas, hospodar de Moldavie, y avait joint quelques milliers de soldats. Doroszensko ne put se réunir à l'invasion : il était aux prises avec les Moscovites, fatigués de ses changemens, et résolus à le soumettre. Du reste, toute cette multitude marchait avec peu de confiance ; son nombre ne la rassurait pas. La terreur que les victoires de Sobieski avaient répandue en Orient était si grande, qu'il avait fallu multiplier les supplices pour entraîner les officiers eux-mêmes en avant. Mais le séraskier était loin de partager cet abattement. Ce n'était plus le lourd Schischman Ibrahim-pacha ; il venait de mourir :

son successeur, Ibrahim-Shaïtan-pacha, chef du pachalik de Damas, était un général habile. Ce surnom de Satan, qu'il portait, attestait l'effroi et l'estime qu'avait de lui son armée. Il savait que le roi n'avait pas sous la main une poignée d'hommes, et il se croyait appelé à rétablir la fortune du croissant; ce fut par nécessité d'obéir à la lettre de ses instructions qu'il proposa l'ouverture de conférences pour la paix. Il se proposait bien de les rendre vaines. Ce qu'il voulait, c'était de laver dans le sang les injures de l'islamisme.

Au lieu de tenter les champs dévastés de la Wolhynie, Shaïtan-pacha porta sur la Gallicie tout le poids de ses armes. Maître de la Podolie et d'une portion de la Russie Noire, il avait rapidement joint la Pokucie à ses conquêtes, et donné au prince Ducas l'investiture de cette province. Les habitans, grecs de religion, étaient loin d'être réconciliés avec la république, bien que les querelles religieuses qui avaient enfanté cette terrible guerre se fussent depuis long-temps perdues dans ses vicissitudes; ils accueillaient avec joie tout espoir de scission, et se réjouissaient même, pour éviter le joug de la Pologne, de passer, comme leurs coréligionnaires des provinces du Danube, sous le protectorat de Constantinople. Inquiet de cette disposition des esprits, le roi était résolu de tout tenter pour ressaisir cette contrée qui s'appuie aux monts Crapathes, maîtrise le Dniester, confine à la Hongrie, à l'Ukraine, à la Moldavie. Il passe donc le fleuve (22 septembre), mais ne peut, sur son propre territoire, se procurer des espions, et n'a de ressource pour s'instruire de la situation de l'ennemi que de se mettre à la tête de sa cavalerie et battre la plaine (24 septembre). Il a bientôt rencontré les Tartares, et lancé sur eux le chevalier Lubomirski, dont l'intrépide ardeur les étonne', les bat, les disperse, les poursuit jusqu'à la citadelle de Woinilow, qu'ils tenaient assiégée, pénètre dans la place, y porte du secours. Là, les Tartares font volte-face; ils reviennent au combat présentant un front assuré. L'armée musulmane tout entière marchait derrière eux.

C'était précisément le jour où les ambassadeurs de la république, ayant le prince Constantin Wieçnowieçki à leur tête, arrivaient dans le camp turc, et y étaient accueillis avec de grands honneurs. Shaïtan-pacha vit ou feignit de voir dans cette agression une trahison et un outrage. Il emprisonna les envoyés dans leurs tentes, et commit quelques-uns de ses lieutenans au soin de châtier les agresseurs. Le

roi n'eut que le temps d'envoyer Athanase Miaczinski dégager l'intrépide grand enseigne, qui se replia, poursuivi par les spahis et les Tartares. Ceux-ci, à leur tour, s'arrêtèrent étonnés à l'aspect de Jean, qui les attendait dans une forte position, à la tête de ses hussards. Le combat s'engage. Jablonowski fait des prodiges, prend le fils du kan des Tartares, est près lui-même de tomber dans leurs mains, quand le roi arrive avec ses gardes, délivre son ami, et ressaisit la victoire. La nuit était venue. Il retourne à son infanterie, et ne songe plus qu'à se retrancher avec sa petite armée, pour recevoir le choc de ses adversaires innombrables.

(25 septembre) Le lendemain, les Tartares, puis les Turcs parurent sur les hauteurs. L'armée polonaise sortit de ses lignes, présentant fièrement le combat. Le kan et le séraskier ne voulaient point combattre : ils n'avaient point encore avec eux tout leur monde. Ils se bornèrent à prendre position, marquer leurs lignes, et livrer à l'incendie toutes les approches du camp polonais pour l'affamer. Mais Jean n'avait pas perdu la nuit qui venait de s'écouler ; il avait ramassé tout ce que le pays pouvait offrir en provisions de bouche ou de guerre, envoyé sur la rive gauche du Dniester l'ordre de lui apporter des vivres, sous l'escorte des renforts qu'il attendait, et mis toute son armée, soldats, officiers, valets d'armes, à la tâche pour creuser des fossés, élever des redoutes, construire des retranchemens. Sa gauche s'appuyait à la petite place de Zuranow ; le Dniester couvrait ses derrières; sa droite était défendue par des bois et des marais. La petite rivière de Switza, qui courait sur le front de ses lignes, complétait ce système de fortifications naturelles, que le travail et l'art rendirent promptement imposantes. Soixante-six pièces de canon, presque toutes servies par des artilleurs français, en défendaient les approches (26 septembre). Stanislas Koniecpolski vint à la tête de trois mille hommes s'enfermer dans cette vaste citadelle. A l'aspect de ce renfort, les Ottomans s'étendirent sur les deux rives du Dniester : toutes leurs forces se trouvaient réunies ; on ne peut pas les estimer à moins de cent cinquante mille hommes. L'artillerie était formidable, les ingénieurs nombreux. C'étaient ceux qui avaient emporté Candie : un siége en règle commença.

Durant vingt jours [1], se prolongea cette situation extraordinaire

[1] Tous les historiens disent trente-huit jours. Cette erreur une fois commise par l'un d'eux, tous l'ont transcrite sans examen.

d'un roi assiégé avec une poignée de soldats par une immense armée, et représentant, dans ses périls, toute la fortune de sa patrie. La Pologne consternée disait dans tous ses temples les prières des mourans. La reine tour-à-tour courait à Warsovie, rassemblait le sénat, appelait la pospolite aux armes, prenait tous les pouvoirs du roi, ou multipliait des *ex veto*. Cependant le temps s'écoula; les mineurs avancèrent rapidement sous le camp polonais. Tous les matins, après avoir invoqué le dieu des armées, Jean sortait de ses lignes. Il offrait le combat, châtiait les Tartares qui étaient venus le braver jusque sur les deux rives de la Switza, attaquait les ouvrages avancés de l'ennemi, écrasait les janissaires dans leurs tranchées, et rentrait le soir dans son camp pour donner du repos à ses compagnons sans en prendre lui-même.

Quelquefois l'armée musulmane sortait aussi tout entière de son camp, enseignes déployées, sonnait la charge, lançait en avant ses éléphans et ses chameaux, puis rentrait sous ses tentes, soit que les chefs voulussent provoquer les Polonais au combat et rompre leur front de bataille, soit qu'ils voulussent simplement railler cette poignée de braves, en les flattant de l'espoir d'une mort glorieusement disputée, alors qu'on ne leur réservait que l'alternative de périr de faim ou de poser bas les armes.

(29 septembre) Un jour, les Polonais se laissèrent entraîner à la poursuite des Tartares qui étaient venus les braver à portée de pistolet: bientôt l'aile droite fut engagée tout entière. Le centre restait découvert et rompu : les Turcs alors descendirent dans la plaine. Toute leur artillerie entra en ligne; elle faisait dans les rangs d'affreux ravages. Jablonowski et le prince Démétrius multipliaient de vains efforts pour mettre fin à ce combat qui pouvait tout perdre. Paz et ses Lithuaniens, après d'admirables faits d'armes, pliaient sous le poids des masses ennemies. Le roi vola au secours des siens; il jeta l'épouvante parmi les Osmanlis, qui poursuivaient en désordre leur victoire, tua par milliers hommes et chevaux, prit ou encloua nombre de pièces, renversa leurs premières redoutes, puis il ramena les troupes victorieuses sous la protection de ses batteries. Son secrétaire italien, l'abbé Brunetti, fut tué à ses côtés dans la mêlée : lui-même eut son cheval blessé. Il perdit six cents gentilshommes dans cette échauffourée, et bénit Dieu d'avoir trouvé un succès là où devait être sa défaite et sa ruine.

Ibrahim-Shaïtan traînait après soi une nombreuse artillerie de siége (1er octobre); quatre batteries, chacune de vingt pièces de quarante-huit, se démasquèrent tout à coup et portèrent l'effroi dans le camp polonais, au moment où l'armée assistait à la célébration des saints mystères. Le lendemain (2 octobre) une batterie nouvelle, munie de quatre mortiers et d'autant de pièces d'un calibre extraordinaire, joignit son feu aux batteries déjà dressées. Les travaux étaient en même temps poussés avec vigueur; bientôt fut achevé (6 octobre) un long boyau profond, avec de vastes places d'armes et des épaulemens, où six mille chevaux pouvaient être à couvert. Le roi avait opposé la mine à la mine, et l'on vit deux armées se chercher, se joindre, se combattre sous terre; mais les Polonais n'étaient pas assez nombreux pour un si difficile labeur. Le péril devenait pressant; par bonheur une sortie habilement conduite surprit (7 octobre) les assiégeans, détruisit leurs ouvrages, les repoussa jusque dans leur camp; les sultans tartares et Shaïtan-pacha, du haut des collines sur lesquelles leurs tentes étaient plantées, contemplaient cette nouvelle déroute avec étonnement; ils résolurent d'en finir avec cette poignée d'assiégés, et presque de captifs qui osaient leur tenir tête; et le jour suivant (8 octobre), cette immense armée descendit dans la plaine, non plus pour braver ses ennemis, mais pour leur livrer l'assaut et les exterminer.

Avec des troupes épuisées et abattues, le roi n'osait attendre l'infidèle derrière ses remparts; il détacha Jablonowski pour défendre la Switza, seul point par où les barbares pussent arriver jusqu'à lui. Le palatin fit ferme pendant deux heures; il eut deux chevaux tués dans la mêlée; enfin le nombre l'accabla, et il fallut que le grand hetman se portât promptement à son secours avec les reitres et les dragons. Une nouvelle bataille fut livrée dans la plaine; appuyés de l'artillerie de Zuranow et du camp, les Polonais tinrent tête long-temps à ces masses embarrassées de leur nombre, pressées dans un espace étroit entre une place forte et des marais, obligées de passer d'abord une rivière au gué dans une saison rigoureuse pour les hommes d'Asie. Cependant les spahis parvinrent à déborder la petite troupe qui les arrêtait, et se jetèrent entre elle et son camp; à cet aspect tout est saisi d'épouvante, tout s'enfuit vers les retranchemens; Jean alors se présente : on eût dit, selon Zaluski, Jupiter Stator. Les Polonais qui fuyaient s'arrêtent; le Turc surpris hésite : le roi arrivait, escorté de

ses hussards terribles, qui n'avaient pas donné encore. Les corps avancés des Turcs se virent à leur tour pressés entre le choc de ce nouvel adversaire et les coups de la première ligne ranimée; ils furent écrasés; l'armée se rallia, revint sur les infidèles avec ensemble et avec furie. Le kan et les sultans ses frères ou ses fils fléchissaient sous le choc, quand Shaïtan-pacha accourut amenant l'élite de ses réserves. La fortune resta plusieurs heures indécise; le roi alors feint une retraite précipitée, rompt ainsi les rangs des Turcs, qui se croient victorieux, les entraîne au bord des fossés sous la mitraille de ses batteries, et les fait chanceler : plusieurs pachas trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean à son tour fut un moment perdu au milieu des janissaires; Lubomirski aperçut son péril; l'armée s'élança sur ses traces pour reconquérir son chef. Cet effort entraîna les Polonais jusque dans les retranchemens ennemis; deux batteries furent détruites; la confusion, l'épouvante, la fuite étaient partout; deux mille Osmanlis étaient restés sur le champ de bataille, seulement entre la Switza et le camp retranché : parmi eux on comptait une foule de chefs renommés. La nuit vint mettre un terme au carnage avant que le kan et le séraskier pussent rétablir le combat et rendre au nombre ses avantages sur la discipline, sur l'enthousiasme, sur le génie.

(9 octobre) Tout un jour se passa sans démonstrations guerrières; les Kosakes du camp polonais promenaient audacieusement à la pointe de leurs lances, le long des lignes ennemies, les têtes des mursas, des beys, des agas, tombés dans la journée de la veille. La terreur restait grande parmi les barbares; les revers avaient, suivant l'usage, engendré des discordes; le kan et le séraskier se renvoyaient les fautes; le kan d'ailleurs, instruit des progrès rapides des Moscovites sur le territoire de Doroszensko, de la prise de Czhrin, de la soumission des Kosakes, était impatient de retourner à ses États, restés ouverts de toutes parts. Il insista pour la paix; le séraskier céda, et un de ses lieutenans vint dire (10 octobre) au général Greben, connu du kan des Tartares pour avoir négocié précédemment dans sa cour, que les chefs de l'armée du grand-seigneur, touchés du courage des Polonais et de leur roi, consentaient à traiter; qu'ils n'ignoraient pas l'état misérable où les assiégés étaient réduits; qu'ils connaissaient leur dénuement de toutes provisions de guerre et de bouche; qu'ils savaient le petit nombre de jours nécessaires pour les voir livrés par la famine et la misère aux vengeances de la sublime

Porte : mais que la Porte aimait mieux trouver dans un roi comme Jean Sobieski un allié qu'un captif, et qu'elle n'exigeait dans une telle extrémité que deux choses : la ratification du traité souscrit par Michel à Boudchaz, et une alliance offensive contre la Moscovie.

L'armée polonaise, instruite de l'arrivée du parlementaire, entourait, ivre d'espérance et de joie, le général Greben dans sa marche vers la tente du roi. Jean écouta les propositions. « Que l'aga, dit-il, » reporte fidèlement ceci à son maître : Si de telles propositions sont » adressées encore au roi de Pologne, il fera pendre quiconque se » chargera du message. » Une heure après, le bombardement avait recommencé, et le premier boulet porta sur la tente royale.

Cette fois, le bombardement fut terrible : les batteries avaient été rapprochées ; elles s'élevaient sur de hautes redoutes, qui dominaient le camp. Les assiégeans ne prirent de relâche ni le jour ni la nuit ; les Polonais ne trouvaient d'asile que dans leurs fossés, aux pieds des retranchemens : partout ailleurs régnaient la mort et l'incendie ; et depuis près de trois semaines ils n'avaient pas ouï parler de la Pologne ; et dans ce long silence tout espoir de secours s'était évanoui ; et la disette augmentait ses ravages. Un petit bois, qui avait fourni des herbes pour les chevaux, du gland pour les hommes, était épuisé. les munitions même commençaient à manquer ; les courages manquaient à leur tour (11 octobre). On voyait, à portée du mousquet et jusqu'aux extrémités de l'horizon, s'étendre de tous les côtés, comme un mur épais, le camp de l'infidèle. Le camp chrétien était une prison, dont on ne pouvait tout au plus faire qu'un tombeau ; la désertion y régna ; ceux qui restèrent éclataient en murmures. Pourquoi ne pas accepter une paix qu'au bout du compte le roi Michel avait bien acceptée dans de moins grands périls ? la nécessité n'est-elle pas une loi que le monde entier subit sans déshonneur ?

Michel Paz, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes et de leur résolution de déserter en masse. « Déserte » qui voudra, répondit le roi ; moi je reste, et du moins les infi- » dèles n'arriveront au cœur de la république qu'en passant sur mon » cadavre. »

« J'aurais pu vaincre, ajouta-t-il, je mourrai ; du reste je sais bien » qui souffle aux soldats cet esprit de découragement et de révolte :

» il est juste que ceux qui arrivent les derniers sous les drapeaux » parlent les premiers de fuir. »

Le roi dit, et monte à cheval. « Amis, criait-il en courant dans » les lignes, je vous ai tirés de pas plus mauvais que celui-ci. Quel- » qu'un croit-il par hasard que ma tête se soit affaiblie parce que » vous y avez mis une couronne [1] ? » A sa voix, l'armée se ranime ; il rend l'espoir aux plus abattus par sa tranquille assurance. Du bombardement il fait un profit pour ses soldats, en payant cher chaque boulet qu'ils lui rapportaient, et plus cher encore les bombes et les obus. Ce fut à qui recueillerait de cette manne terrible. Les Turcs, en voyant les batteries polonaises alimentées de nouveau, furent pris de désespoir. Ils ne doutèrent pas que les Tartares, qui occupaient la rive gauche du Dniester, n'eussent laissé arriver à Jean des convois et des secours. Une escarmouche, où son étoile lui reste encore fidèle, achève de relever ses compagnons, de déconcerter ses ennemis. Quarante-huit heures d'inaction suivirent, pendant lesquelles les musulmans demeurèrent nuit et jour en éveil, dans l'attente de quelque savant stratagème, de quelque grand coup inopiné ; puis enfin, après la nuit la plus tourmentée, a dit Jean lui-même, qu'il eût passée de sa vie, il sort (14 octobre) de son camp avec son armée entière, et fait ses dispositions pour exécuter les desseins qui devaient tout sauver ou tout finir.

A cet aspect, les Ottomans s'étonnent : ils voient les chrétiens plus nombreux qu'ils n'avaient supposé. Tous ces combats, où la victoire était restée fidèle au génie de Sobieski, avaient augmenté dans les ames l'empire de ce grand nom. Les Tartares ne doutaient point qu'il n'y eût de la magie dans sa puissance. Les Turcs s'effrayaient des approches de l'hiver ; ils redoutaient surtout les conseils du désespoir : une sorte de terreur panique troublait toute cette multitude. Shaïtan-pacha savait d'ailleurs que Michel Radziwill s'avançait à la tête de la pospolite. On assure aussi que l'or du roi s'était frayé passage jusqu'à lui. Enfin ses instructions secrètes étaient de conquérir non des provinces, mais la paix. La paix lui assurait les bonnes graces de Kiuperli : un revers perdait sa tête. Au moment où Jean donnait le signal, remettant encore une fois au dieu des armées le sort de son pays, la paix lui fut offerte ; elle fut bientôt après conclue (16 octobre),

[1] Zaluski.

telle que ses envoyés l'avaient demandée, paix honorable qui abolissait sans retour les humiliations du traité de Boudchaz, et remettait à des conférences postérieures la décision du sort de la Podolie, en ne conservant à la Porte, de ses conquêtes, qu'une part de l'Ukraine et Kaminiek. Toutefois, la puissance ottomane allait toujours grandissant, la Pologne s'affaiblissant toujours. Tout ce qu'avaient pu les triomphes et le génie de Sobieski était de borner les revers, de circonscrire les dommages, de retarder la ruine. La clef de la république du côté du midi passait dans les mains de l'étranger. Mais toutes les autres places restituées, tous les prisonniers, tous les esclaves rendus, la moitié de l'Ukraine et la frontière du Dniester reconquises, la prétention au tribut à jamais abjurée, c'était, dans les conjonctures où se trouvaient le roi, l'armée et la république, c'était obtenir mieux que la victoire.

Héros chrétien, Jean, comme un autre Godefroy de Bouillon, portait ses regards sur la terre consacrée par les miracles de la rédemption. De son camp il délivra le tabernacle de Bethléem et le saint tombeau, en exigeant que la garde en fût rendue aux religieux qui en avaient précédemment le dépôt. Ces pieuses stipulations, que l'Europe avait sollicitées en vain, couvrirent de gloire la Pologne et son roi.

La paix de Zuranow fut ainsi racontée en France [1] : « La paix de » Pologne est faite, mais romanesquement. *Ce héros*, à la tête de » quinze mille hommes, entouré de deux cent mille, les a forcés, » l'épée à la main, à signer le traité. Il s'était campé si avantageu- » sement que, depuis la Calprenède [2], on n'avait rien vu de pareil. » C'est la plus grande nouvelle que le roi pût recevoir par les en- » nemis que le roi de Pologne et le grand-seigneur vont nous ôter » de dessus les bras. Le M.....[3] a déjà mandé qu'il avait eu bien de » la peine à conclure cette paix. Il souffle, il s'essuie le front comme » ce médecin qui avait eu tant de peine à faire parler cette femme » qui n'était point muette. Dieu sait quelle bavarderie. C'est à peu » près la même peine qu'il eut quand on élut ce brave roi. »

Madame de Sévigné avait raison. *Le Marseille* avait peu contribué

[1] Madame de Sévigné, lettre du 18 novembre 1676.
[2] Allusion aux romans héroïques du temps.
[3] L'évêque de Marseille.

aux négociations de Zuranow ; il n'y était pas [1]. Deux jours avant, il avait voulu, ainsi que le marquis de Béthune et un ambassadeur d'Angleterre, pénétrer dans le camp polonais, et se porter pour médiateur. Shaïtan-pacha fit trancher la tête au trompette que les trois ministres lui envoyèrent. Ils ne parvinrent jusqu'au roi de Pologne que pour voir l'armée ottomane replier ses tentes. Cette armée, après avoir porté le ravage dans toute la contrée, manquait de tout à son tour (18 octobre). Elle fit sur-le-champ ses apprêts de départ, demandant à grands cris la satisfaction de contempler de près le *lion invincible* qu'elle avait tant vu sur les champs de bataille. Shaïtan-pacha se tint seul à l'écart. Ses troupes et ses lieutenans défilèrent devant le roi en remettant dans ses mains quinze mille Russes destinés à l'esclavage. C'était pour lui le plus riche des trophées.

(19 octobre) Jean comptait s'attacher aux pas des barbares et aller aux frontières attendre, sur un pied respectable, la ratification du divan. Mais ni la victoire, ni les revers, ni la guerre, ni la paix, ne pouvaient retenir sous les drapeaux, au-delà d'une campagne et en quelque sorte d'un coup de main, ce vaillant et malheureux peuple qui avait traversé les siècles sans perdre une seule des pratiques de sa vie barbare. Tout s'écoula; et sur l'autre rive du Dniester se rencontra le prince Michel Radziwill, qui arrivait avec la pospolite ardente à délivrer son roi. Michel apprit au roi que sur le trône pontifical venait de monter, sous le nom d'Innocent XI, ce même Odescalchi que nous avons vu bénir l'union de Jean et de Marie Casimire, alors comtesse Zamoyska. Ce pontife avait autrefois porté les armes dans les rangs de l'armée polonaise ; il avait depuis lors représenté le saint-siége près de la république et contracté des liens étroits avec la plupart des grands : c'était un allié assuré à la Pologne. Son premier soin venait d'être en effet d'envoyer au roi cent cinquante mille florins pour l'assister dans sa guerre contre l'infidèle. Les deux armées polonaises, en se joignant, célébrèrent, au bruit des fanfares et des salves répétées, les mystères saints à la gloire du Dieu qui versait enfin ces bienfaits sur la république. Il y avait trente ans que les

[1] On avait répandu que ce prélat était enfin pourvu du chapeau, demandé pour lui par le roi de Pologne. Madame de Sévigné, qui ne l'aimait pas, écrivait à sa fille : « Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie que M. de Marseille » soit cardinal, est justement la mienne. Il n'aura plus la joie ni l'espérance de » l'être. »

malheurs des Kosakes, leur rébellion et les mépris obstinés de leurs maîtres, avaient allumé l'incendie. Sobieski avait pu seul l'empêcher d'être mortel pour son pays. Après tant et de si cruelles épreuves, la Pologne respira. Pour la première fois depuis le grand règne de Wladislas, elle pouvait goûter un repos profond à l'ombre des lauriers de son roi.

Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevart de la chrétienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive des Polonais; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de tourner toutes leurs forces sur Venise ou sur l'Empire pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise. Plus tard ils le voulurent : nous l'allons voir. Mais en ce temps-là la face du monde sera changée : la paix régnera en Europe; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zuranow, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie (23 octobre).

LIVRE VIII.

Suite du règne de Jean Sobieski. — Paix générale.

(Octobre 1676 — décembre 1682.)

Le monde entier négociait alors : Louis XIV avec la Hollande, le Brandebourg, le Danemarck, l'Angleterre, la Turquie, Alger, Tunis, Gênes, l'Espagne, l'Autriche, les Hongrois insurgés ; l'Empereur avec Louis XIV et Charles XI de Suède ; Charles XI avec le grand électeur, le Danemarck, la Moscovie ; la Moscovie avec la Suède et la Perse, la Hollande et la Chine, la Porte et la Pologne ; la Pologne avec la cour de Rome, la république de Venise, la Transylvanie, les hospodars, tous États dont elle recherchait l'alliance ; avec le Brandebourg, qui retenait ses villes, enlevait ses citoyens, confisquait ses revenus ; avec l'Autriche, qui lui contestait les salines de Wieliçka ; avec les Turcs, qui pressaient l'envoi de l'ambassade extraordinaire annoncée au divan. Enfin, le congrès de Nimègue travaillait, sous la médiation de l'Angleterre, à replacer cette Europe, agitée par tant d'intérêts divers et tant de luttes acharnées, sur les bases du congrès de Westphalie.

Mais, au milieu de ces pacifiques démonstrations, la guerre continuait à tenir le monde en feu. Il y avait peu d'États qui n'eussent leurs provinces assaillies et désolées par les mouvemens des armées contraires. Et, en conservant le vieil usage de ne marcher qu'avec un cortége de noblesse et de gens d'armes, qui avaient l'air d'autant d'armées et qui en avaient les mœurs, ces ambassades sans nombre, dont l'Europe entière était sillonnée en tout sens d'une façon nouvelle, portaient de contrée en contrée le pillage, les insolences, le rapt, en un mot les désordres de la guerre autant que l'espoir d'une prochaine paix.

La Pologne seule prit possession d'un repos qui n'était troublé que

par les dévastations habituelles de sa propre armée. Elle célébrait dans les fêtes l'avènement de cette ère nouvelle. Les palatinats n'avaient pas assez de pompes et assez de louanges pour consacrer les travaux de l'*héroïque*, du *divin* Jean III, de *ce Jupiter*, de *ce Phébus*, de *ce Mercure*, de *cet Apollon*, de *cet Alcide*, de *ce dieu Mars* [1], qui avait à la fois servi glorieusement la cause de Jésus-Christ, sauvé sa patrie, et conquis à cette patrie fortunée un repos dont, au faîte de la gloire, lui seul ne devait pas jouir.

C'était dans sa retraite chérie de Zolkiew, près de Marie Casimire, loin du bruit et du faste d'une capitale, qu'il était allé cacher sa renommée (28 octobre 1676). Les hommages des peuples, les intérêts des cours, les chagrins, vinrent de toutes parts l'y chercher.

L'évêque de Marseille ne s'était pas seulement vanté à la France d'avoir fait la paix de Zuranow. Il le dit à toute la Pologne, et le monde entier le crut, tant cette paix entrait merveilleusement dans les vues de Louis XIV. L'empereur craignit de voir les Turcs fondre sur les provinces héréditaires. Le bruit en était déjà public à Paris depuis long-temps [2]. Frédéric Guillaume, de son côté, redouta une invasion dans la Prusse ducale ou le Brandebourg. Et il était vrai que la cour de France épuisait toutes les ressources de la politique pour entraîner Jean dans ses alliances et ses inimitiés : s'il voulait porter la guerre dans l'Empire, la couronne de Hongrie lui était offerte et garantie ; s'il préférait s'étendre vers le nord, c'était la Prusse ducale et le cours de l'Oder qui lui étaient assurés. Aussi les deux cabinets menacés mirent-ils tout en œuvre pour troubler la concorde et la sécurité de la Pologne. Sur la foi de leurs émissaires, la république se crut à la veille de guerres nouvelles, hasardées pour le bon plaisir du cabinet de Versailles. Les incidens les plus simples alimentaient ces alarmes. Un jour c'était un courrier du grand Condé qui arrivait de Chantilly portant simplement une lettre de félicitations sur la campagne de Zuranow, la plus belle du roi de Pologne au jugement de ce grand maître. Une autre fois c'était Béthune qui recevait Jean, au nom de Louis XIV, chevalier de ses ordres (27 novembre). La

[1] Voir les lettres de Zaluski, les harangues de Radziwill, celles du maréchal de la diète, les panégyriques de Martin Winkler et de Joseph Riezanowski, professeur de Cracovie, les poésies de Krasicki, de Morstyn, de Kwiatkiewiez, etc.

[2] Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie... ? (Madame de Sévigné, 29 avril 1676.)

faction de l'Autriche fit grand bruit de ce cordon bleu donné depuis près d'un an, et c'était juste : la faction de France s'était soulevée quand Michel avait pris le collier de la Toison-d'Or. A la vérité on savait de reste que Jean n'était le vassal de personne, qu'il ne prêtait pas de sermens indignes de lui. Mais l'esprit à la fois ombrageux et loyal des Polonais, voyait, dans les Ordres du reste de l'Europe, des liens étroits et des engagemens chevaleresques. Ils ne doutèrent point que la politique de la cour ne fût enchaînée à celle de la France.

Cependant, d'étranges incidens s'étaient passés. On se souvient que Louis XIV avait autrefois offert à Sobieski une retraite en France avec le bâton de maréchal ou un duché-pairie. Ce duché semblait désormais à tous ses proches une propriété de famille. La reine le demanda pour son père, et Louis objecta qu'il fallait d'abord au marquis d'Arquien une terre assez opulente pour supporter le titre le plus haut de la monarchie. Dans le même temps le marquis de Béthune, zélé pour ses intérêts autant que pour ceux du roi son maître, s'avisa aussi de revendiquer pour soi le duché, de le revendiquer au nom, mais à l'insu de son royal beau-frère. L'amitié de M. de Seignelay et du grand Colbert travaillait à faire pencher la balance en faveur de ses prétentions, lorsque survint une troisième candidature, si bizarre qu'elle entraîna les deux autres dans un même revers, et presque dans un même ridicule.

Un carme français parut à Warsovie chargé d'une haute et mystérieuse mission auprès du roi. Tous les partis prirent l'éveil. Il apportait des lettres d'un M. de Brisacier, secrétaire de la reine de France. Ce personnage, fils d'un maître des comptes, et apparenté à une foule d'officiers inférieurs de la maison royale, s'était mis à croire ou à dire que madame de Brisacier, sa mère, encore vivante, avait été honorée des premières amours de Sobieski dans son voyage au temps de la Fronde. Il assurait avoir eu la gloire de naître de cet obscur commerce, et pensait que, le brillant mousquetaire dont il se disait issu étant devenu roi, il ne pouvait pas aspirer moins haut qu'au duché en faveur de sa naissance illégitime. Ce misérable avait eu sans doute la tête montée par le scandale des amours et des adoptions de Louis XIV. Jean ne retrouva dans sa mémoire nul souvenir de madame de Brisacier; mais il lui parut tout simple, disait-il, qu'elle se fût effacée dans le nombre de ses bonnes ou mauvaises fortunes; et ses doutes cédèrent quand le carme lui remit, avec un riche

portrait de la reine Marie Thérèse, une lettre de cette vertueuse princesse qui attestait la notoriété des faits, et sollicitait dans les termes les plus vifs l'intervention de sa majesté polonaise auprès du roi son époux en faveur d'un officier de sa maison revêtu, disait la lettre, de toute sa confiance et de toute son estime [1].

Le roi fut étonné, mais écrivit à Louis XIV par déférence pour cette prière auguste. Louis XIV s'étonna plus encore, mais se contenta de prétendre que la lettre de la reine était l'œuvre d'un faussaire, et il envoya Brisacier avec sa mère à la Bastille. On put croire, comme dit madame de Sévigné, que M. le duc de Brisacierski allait être pendu.

Il ne le fut point; les portes de la prison s'ouvrirent au bout de quelque temps, et il mourut en Moscovie cherchant la route des Indes et celle de la fortune. Mais cette affaire eut un éclat fâcheux. Brisacier avait mené mille intrigues honteuses pour arriver à ses fins, et fait grand bruit pour étaler sa gloire. Il s'était vanté d'asseoir sa

[1] L'abbé de Choisy, qui raconte avec beaucoup de détails toute cette histoire, suppose que Brisacier envoya aussi au roi de Pologne une lettre de change de cent mille écus, payable à Dantzik. Il ajoute que Jean se la fit payer sur-le-champ, mais qu'il restitua ensuite cette somme, quand l'imposture fut découverte, aux créanciers de l'imposteur. Avec un peu d'attention on reconnaît promptement une fable dans tout ce récit. Brisacier n'avait eu qu'à peine le patrimoine nécessaire pour acheter son humble charge de secrétaire de la reine. Comment aurait-il possédé la somme énorme alors de cent mille écus? Quel négociant n'eût fait bruit à Paris d'un officier de la reine prenant de telles valeurs sur une terre étrangère, quand une traite de cinquante mille écus, négociée à Londres quelques années auparavant par le chevalier de Rohan, avait suffi pour découvrir et perdre cet illustre seigneur? Où, d'un autre côté, Brisacier eût-il trouvé jamais des créanciers pour des dettes montant à cette somme? Quelle n'aurait pas été aussi la surprise d'un souverain recevant un tel don d'un de ses clercs et de ses bâtards? Rien de tout cela ne peut se supposer; mais ce qui est vrai, c'est qu'alors, ainsi qu'on le voit dans Dalayrac, le résident de France à Dantzik, Akakia, négocia sur cette place une lettre de change de cent mille écus; que cette lettre de change devait acquitter un engagement de subside contracté par la France envers la Suède; que ce fut de Warsovie qu'elle arriva à Dantzik par l'entremise de Béthune; que cette négociation, qui devait être ignorée du Brandebourg, était menée mystérieusement; que le secret en fut trahi précisément par la particularité de la grandeur de la traite; et comme l'aventure de Brisacier préoccupait tous les esprits, le public français dut rattacher cette circonstance à une anecdote dont sa malignité était ravie. A quatre cents lieues, et avec des communications rares, incomplètes, fautives, la méprise est facile à concevoir. (Voyez Mém. de l'abbé de Choisy, pour servir à l'histoire de Louis XIV.)

pairie[1] sur la terre de Rieux, qu'il marchanda hautement. Dans le temps donc que Jean soutenait à Zuranow le poids de la puissance ottomane, il était à Paris et à Versailles en butte aux railleries. Au lieu de tout couvrir par une grace éclatante, Louis se fit un prétexte de ces ennuis pour rompre toute négociation sur le duché. Le cordon bleu était tout ce que pouvait prétendre le marquis d'Arquien.

Marie Casimire ne s'occupa plus que d'appeler son père à sa cour. On eût dit que l'orgueil de Louis XIV avait autant d'application à mortifier et aigrir le couple qui régnait sur la Pologne que sa politique en mettait à se l'attacher.

De toutes ces aventures, il ne parvint aux Polonais que des bruits confus sur cette terre de Rieux, destinée, disait-on, à former un duché-pairie pour le fils du roi de Pologne; ce fils du roi était aux yeux du public le prince Jacques. L'indignation fut grande : on

[1] Madame de Sévigné écrivait le 25 septembre 1676 : « J'ai trouvé à Paris une » affaire répandue partout, qui vous paraîtra fort ridicule. Il y avait à la cour » une manière d'agent du roi de Pologne, qui marchandait toutes les plus belles » terres pour son maître. Enfin, il s'était arrêté à celle de Rieux en Bretagne, » dont il avait signé le contrat à cinq cent mille livres. Cet agent a demandé » qu'on fît de cette terre un duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus » beaux droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le roi et tout le » monde croyaient que c'était ou pour M. d'Arquien, ou pour le marquis de » Béthune. Cet agent a donné au roi une lettre du roi de Pologne, qui lui » nomme, devinez qui ? Brisacier, fils du maître des comptes ; il s'élevait par un » train excessif et des dépenses inutiles : on croyait simplement qu'il fût fou ; » cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le roi de Pologne, par je ne sais » quelle intrigue, assure que Brisacier est originaire de Pologne, en sorte que » voilà son nom allongé d'un *ski*, et lui Polonais. Le roi de Pologne ajoute que » Brisacier est son parent, et qu'étant autrefois en France il avait voulu épouser » sa sœur : il a envoyé une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la » reine. La médisance, pour se divertir, disait que le roi de Pologne, pour se » divertir aussi, avait eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et » que ce petit garçon était son fils. Le petit agent a divulgué cette affaire, la » croyant faite; et dès que le roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet agent » de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération » du roi de Pologne, il l'aurait fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi » de Pologne, et s'est plainte fraternellement de la profanation qu'il a voulu » faire de la principale dignité du royaume; mais le roi regarde toute la protec- » tion que le roi de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une surprise » qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son agent. Il laisse » à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre sur un si beau » sujet. On dit que ce petit agent s'est évadé : ainsi cette affaire va dormir jus- » qu'au retour du courrier. » (342e lettre de madame de Sévigné, édition de Blaise, 1818.)

voyait toute la maison royale se jeter dans le vasselage de la France.

(Janvier 1677) La diète s'ouvrit sous ces auspices. La faction d'Autriche espéra y saisir la victoire. Cette faction avait toujours à sa tête les Opalinski, les princes de la maison de Wieçnowicz, les Paz, qui restaient les rivaux jaloux, les ennemis actifs de leur roi. Autour d'eux se groupaient tous les mécontens qu'avaient suscités le nouveau règne, tous les ambitieux qu'il n'avait pas satisfaits. La Lithuanie en faisait toujours le fond parce qu'il y avait là plus de penchant vers les doctrines de la cour impériale; la petite Pologne s'y joignait, trop voisine de l'Autriche pour n'être pas déjà envahie et subjugée par ses intrigues. Enfin, cette fois la Podolie faisait cause commune avec les ennemis de la cour, épouvantée d'une paix qui maintenait Kaminiek dans la possession des Turcs. Les opposans arrivèrent pleins d'emportement: le roi avait trahi la république en sanctionnant par l'abandon d'un tiers de l'Ukraine la rébellion des Kosakes. Il l'avait trahie en livrant à l'infidèle la clef du royaume, et pourquoi? pour mettre à la place d'une guerre sacrée une guerre impie, une guerre au Brandebourg et à l'Autriche, les alliés constans de la nation! pour combattre des chrétiens au lieu de combattre des musulmans! pour asservir ses concitoyens à la France au lieu de les affranchir des infidèles! pour perdre le sang polonais dans des luttes inutiles à la Pologne, au lieu de l'employer à conquérir une glorieuse paix! Et comme il fallait de ces griefs qui saisissent l'esprit des masses, peuple ou noblesse, on ajoutait qu'avec l'aide de la France il marchait hardiment au pouvoir absolu, qu'il avait jeté le masque en se portant pour chef de l'armée aux lieux et places des grands hetmans, violation des lois qui ne pouvait être trop tôt réprimée. Car ces lois, héritage de la sagesse des aïeux, avaient trop bien prévu qu'avec un roi maître des soldats c'en serait fait de la liberté.

Le bon sens de la diète fit justice de ces clameurs, et le parti vaincu n'osa point lutter contre le vœu de la majorité en faisant usage de son droit de *veto*. Le palatin de Culm, Gninski, fut chargé de porter à Constantinople la ratification de la paix de Zuranow. On désigna des plénipotentiaires pour traiter avec Apaffi et les hospodars. La reine obtint la nomination du comte de Maligny à l'ambassade de France. Le parti de la cour l'emporta enfin de tous points. Qui pouvait oublier quelle nécessité terrible avait pesé sur le roi de Pologne à Zuranow, ou bien qui ne s'estimait heureux qu'il eût commandé

l'armée dans cette grande occurrence? Qui ne sentait que la paix pouvait seule donner les moyens de ressaisir quelque jour avec la capitale de la Podolie, la suzeraineté antique des Polonais sur les Kosakes, les Walaques et les Moldaves? La paix pouvait seule rétablir les armées et les finances; les finances épuisées à ce point que le trésor ne pouvait fournir les cent mille livres votées pour l'ambassade de Constantinople (avril). Il fallut que quelques évêques s'entendissent avec le commerce de Dantzik pour en faire l'avance sur gages. Alors seulement Gninski put songer aux préparatifs de son départ.

On ne saurait douter que, malgré les mécontentemens de Marie Casimire et les siens, le roi ne fût entré très-avant dans les vues de la France. Il ne laissait pas des ressentimens privés dominer ses conseils, et penchait, suivant toute apparence, vers les desseins dont l'Autriche, le Brandebourg et leur faction étaient alarmés. Le marquis de Béthune recrutait publiquement une armée pour le service des mécontens hongrois. Les reitres, les Walaques, tous les aventuriers, tous les mercenaires qui se trouvaient sans emploi dans l'armée polonaise accoururent sous l'étendard que tenait levé le ministre de Louis XIV; nombre de gentilshommes s'y pressèrent; le grand enseigne Lubomirski, et un Français, le comte de Boham, se portaient pour chefs de cette troupe, qui monta bientôt à 6,000 combattans; et soit ressentiment des procédés hostiles de Léopold, soit sympathie pour cette vieille nation qui défendait la liberté de ses pères, Jean ferma les yeux.

(Juin) Au mépris des vives réclamations du parti autrichien, Béthune n'était occupé alors qu'à lancer la Pologne dans d'autres aventures; le grand électeur s'apprêtait à remettre le siége devant Stettin, dernier rempart de la Poméranie. La France s'était engagée à faire les frais d'une diversion que la Suède voulait tenter en attaquant par la Livonie la Prusse ducale. Le marquis de Béthune leva dans la Prusse royale une petite armée, qu'il tenait cantonnée sur les bords de la Vistule pour appuyer les Suédois à leur apparition. Mais ces desseins ne pouvaient recevoir d'exécution qu'avec le concours du roi, puisqu'il fallait que le passage fût donné à l'armée de Charles XI au travers de la Curlande et de la Samogitie. Jean, il est vrai, avait à se plaindre des usurpations et des procédés de Frédéric Guillaume comme de la politique de Léopold. Ces deux cours, avec leurs frontières mal affermies et leurs populations diverses, lui

paraissaient un voisinage redoutable. Il regardait toujours le cabinet de Versailles comme l'allié naturel, le défenseur nécessaire de la république contre ces voisins inquiets et ambitieux : son espoir n'a été que trop trompé cent ans plus tard.

(Juillet) La proposition, souvent renouvelée par Louis XIV, d'assurer à Jean la conquête de la Prusse ducale, pour prix de ses bons offices, l'avait dû séduire. Le retour de cette province à la domination de la Pologne aurait produit une foule de biens : l'affaiblissement de la maison de Brandebourg et son exil au-delà de l'Oder ; la suppression d'une enclave, occasion et moyen d'agressions sans terme ; l'acquisition d'un vaste littoral ; l'accession d'une population industrieuse et commerçante, d'une bourgeoisie éclairée, de ports fréquentés ; enfin, un territoire compacte, une frontière solide, un rang parmi les puissances navales de la Baltique, l'avantage d'avoir les derrières assurés quand partout ailleurs la république était une place démantelée que tout le monde pouvait assaillir et morceler.

Frédéric Guillaume chercha dans une guerre civile des moyens de défense. Dantzik était une république dans la république. Cette cité, puissante dans le Nord par le commerce et les richesses, se gouvernait par ses propres maximes sous la protection de la couronne de Pologne. Selon la pratique des états populaires, les haines communes régnaient dans ses murs plus souverainement que les lois. Il y avait guerre entre le sénat et le peuple, entre les magistrats et les citoyens, entre les luthériens et les calvinistes, entre le parti prussien et le parti polonais. Les émissaires du Brandebourg soufflèrent la discorde. Un tribun plein de fougue et d'éloquence mit de son côté la ville en feu. Strauch était son nom, la chaire luthérienne son champ de bataille, l'abolition des impôts et des priviléges son étendard. Destitué par les magistrats, réintégré par le peuple, la peur le saisit ; il s'enfuit à Hambourg, et fut arrêté sur la route par le grand électeur, qu'il avait souvent maltraité dans ses discours et dans ses écrits. La querelle entre ces deux puissances était ancienne. Frédéric ayant une fois fait avertir le docteur de prendre garde à lui, attendu que la bastille prussienne de Pilaw n'était pas loin de Dantzik, il avait répondu que l'enfer était encore plus près de Berlin. Cependant l'électeur n'était pas encore damné, et Strauch était pris. A cette nouvelle, le peuple de Dantzik tomba en délire (1er août), et il fallut

que le roi accourût pour apaiser ces fureurs. La reine, grosse de huit mois, lui prêta le secours du charme entraînant de sa grace et de sa beauté. Le couple illustre fut reçu avec enthousiasme par cette population insurgée. On crut à la parole du roi, disant qu'il avait réclamé Strauch. On sut gré à la reine d'avoir choisi Dantzik pour berceau du prince qu'elle mit au jour (6 septembre). La gloire de Jean donnait tant de prix et d'autorité à ses efforts pour réconcilier les partis et adoucir les sectes, que l'ordre renaquit à sa voix. Le peuple, qui était luthérien, cessa de demander l'expulsion des riches, qui la plupart étaient calvinistes. Le primat Olszowski étant mort subitement à la table du roi (17 septembre), ses obsèques purent être célébrées publiquement avec toutes les pompes de l'église catholique. Il y avait plus de cent ans que Dantzik n'avait pas vu la croix promenée dans ses rues. Il fallut, disaient les magistrats, la passion qu'on avait de plaire au roi pour obtenir des habitans cette marque de leur obéissance aveugle et de leur affection [1]. Deux époux, célèbres dans la science de Copernic, Jean Hevelke et sa femme, dont la docte conversation charmait le séjour du roi dans ces contrées, consacrèrent cette réconciliation subite de leurs concitoyens, en donnant à une constellation qu'ils venaient de découvrir le nom de Sobieski. Jean Hevelke était de ces savans sur lesquels s'étendaient les libéralités magnifiques de Louis XIV, de ceux qui ont fait dire à Boileau :

> Est-il quelque vertu sous les glaces de l'Ourse
> Dont la triste indigence ose encore approcher,
> Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?

Autant Frédéric Guillaume s'obstinait à refuser de rendre Strauch au roi de Pologne, parce que c'eût été rendre le repos à la Prusse royale, autant Léopold, dont les provinces étaient envahies par l'armée du chevalier Lubomirski et du comte de Boham, s'appliquait à chercher des garanties et des représailles. Ce fut à Constantinople qu'il les trouva. Malheureux en Flandre, où Louis avait enlevé au printemps Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer; malheureux en Lorraine, où le brave duc Charles venait d'être obligé de replier ses enseignes avec leur devise fameuse : *aut nunc aut nunquam;* mal-

[1] Gazette de France, 1677.

heureux en Hongrie, où le comte de Boham écrasa les troupes impériales (9 octobre); malheureux en Allemagne, où Créqui s'empara de Fribourg (17 octobre), il tourna ses efforts du côté du divan. Achmet Kiuperli ne vivait plus; la paix de Zuranow avait été le dernier acte de son glorieux ministère. Kara-Mustapha, son beau-frère et favori du grand-seigneur, avait hérité du sceau de l'empire; il venait de recevoir la main d'une fille de Mahomet IV, âgée de 5 ans, au moment où l'ambassadeur polonais parut sur le territoire ottoman. Sa puissance était au comble comme son orgueil; et avec lui régnait une politique nouvelle. Ce n'était plus la paix qu'on voulait au sérail, c'était la guerre. A qui la destinait-on? à l'Empire? à la république de Pologne? au czar? On ne le savait pas encore. Mais la hauteur des formes et du langage attestait qu'on n'était embarrassé que sur le choix des ennemis.

L'ambassadeur de France, Guilleragues, s'était brouillé avec le grand visir pour une question de tabouret. Il était gardé à vue à Péra. Les impériaux dont il ne pouvait balancer les intrigues et l'or en profitaient pour prendre de l'ascendant. Ils animèrent le sérail contre la Pologne. Des difficultés ennemies accueillirent le palatin de Culm aux portes de Constantinople. Il fut retenu sept mois à Daüd-Pacha, faute de pouvoir convenir du cérémonial de son entrée, et se vit obligé de demander des vivres pour sa suite, composée dans le principe de trois à quatre cents gentilshommes, et, selon l'usage, grossie sur la route de nombreuses caravanes de marchands. Maintenant il n'avait pas moins de huit cents chevaux. Le grand visir, en apprenant quel cortége entourait l'ambassadeur polonais, répondit que s'il amenait tout ce monde pour prendre Constantinople, ce n'était pas assez; que si c'était pour honorer sa marche, c'était beaucoup trop. On voit que Kara-Mustapha ne laissait pas que d'être un homme de sens : « Du reste, ajouta-t-il, il nous sera très-facile de » nourrir sept cents Polonais à Daüd-Pacha. Le sultan en nourrit » bien sept mille sur ses galères. »

(Janvier 1678) Gninski put enfin pénétrer dans Constantinople. Comme on apportait au visir les fers d'argent que les chevaux de l'ambassade avaient perdus : « Ces infidèles, dit-il, ont des fers d'argent, » mais des têtes de plomb, puisque, envoyés d'une pauvre république, » ils ne savent pas faire de l'argent un meilleur usage. » Après ces débuts Gninski eut ses audiences (13 janvier), et entama les négocia-

tions; mais on pressent qu'il ne trouva plus que des prétentions hostiles et des caprices insultans. L'Autriche avait attaqué la paix de Zuranow à Constantinople comme honteuse pour l'islamisme, à Warsovie comme honteuse pour la Pologne; et le superbe successeur d'Achmet Kiuperli prêtait l'oreille à ces suggestions aussi bien que les Paz.

Ce qui est admirable, c'est qu'au moment où la fidélité de Jean à l'alliance de Louis XIV armait contre lui les ressentimens de deux voisins redoutables, le Brandebourg et l'Autriche, tandis que la paix était si loin d'être affermie du côté des Turcs, Louis ne pouvait se résoudre à donner les plus légitimes contentemens à l'orgueil de Marie Casimire. Le marquis d'Arquien, appelé, faute de mieux, à la cour de sa fille, vendit sa charge de capitaine des gardes suisses du duc d'Orléans. La marquise de Béthune, qui n'avait pas été payée de toute sa dot, saisit dans les mains de Monsieur le prix de la charge, eut à ce sujet avec sa sœur une querelle bruyante, y fit intervenir le prince, provoqua entre lui et la reine de Pologne une correspondance injurieuse qui laissa dans l'ame de Marie Casimire de justes et ineffaçables ressentimens. Louis XIV, qui aurait pu empêcher les torts de son frère, se contenta de rappeler son ambassadeur. Le cœur navré de tracasseries sans cesse renaissantes, toujours occupé à en dérober le spectacle à l'Europe, attaché d'ailleurs à l'esprit aimable, à la conversation éclairée du marquis, Jean le retint.

(Mars) Louis XIV, Mahomet IV, et le jeune comte Émeric Tékéli, tenaient fixés alors les regards du monde. Louis, dans une campagne d'hiver, enlevait Gand (9 mars) et Ypres (25 mars). A l'aspect du roi de France entraîné par la victoire si loin des frontières, et pénétrant dans ces places qui n'avaient jamais vu, disait Pélisson, un de nos rois, Racine et Boileau, qui suivaient l'armée, ne tarissaient pas de pasquinades adulatoires, ni la France et l'Europe d'étonnement. Tékéli venait d'être promu au commandement par les Hongrois, et, dans une campagne éclatante, il fixait la victoire sous ses drapeaux. De son côté, Kara-Mustapha employait l'hiver à persécuter Gninski de ses insolences, et à inquiéter de ses armemens la chrétienté entière. Bravant à la fois trois empires, il n'accordait au palatin de Culm de rares audiences que pour charger le traité de Zuranow de conditions altières; il soutenait hautement la guerre de Hongrie, et marchait à la tête de trois cent mille combattans contre les récentes conquêtes du czar.

(Avril) C'était le temps des étranges aventures. Kara-Mustapha voulait présenter aux Kosakes de l'Ukraine et aux Zaporogues un hetman qui pût remplacer Dorosensko, captif à Moscou. On se rappela qu'il y avait aux Sept-Tours un pauvre caloyer (moine) enseveli depuis longues années dans un cachot. C'était Georges Chmielniçki, le fils de Bogdan, celui que nous avons appelé le Richard de ces Cromwells sauvages. En se réfugiant dans un cloître pour fuir le pouvoir et chercher le repos, il était tombé dans une horde de Tartares, et y avait trouvé l'esclavage. Vendu en Crimée, reconnu et envoyé à Constantinople, jeté aux Sept-Tours dans les fers, il aperçut en rade quelques vaisseaux français, et pour les joindre à la nage s'évada par une fenêtre de sa prison. La corde se rompit; il tomba rudement, se releva, franchit une haute muraille, tomba encore, demeura évanoui dans le sang et la vase, fut découvert, repris, condamné au bâton, attaché dans son cachot à un carcan de fer, puis douze ans s'étaient écoulés. Un jour, sa prison s'ouvre, des esclaves s'agenouillent, non pour lui demander sa tête, mais pour lui présenter les pelisses d'honneur, lui donner un cheval et des armes, le conduire en grande pompe au sultan, qui l'institue duc et hospodar des Russies. Il accompagna le visir et sa puissante armée, condamné maintenant, par une suite de sa servitude, à reconquérir la souveraineté de son père.

Jean était alors à Dantzik, où la sédition l'avait rappelé, provoquée par des religieux qui s'autorisaient des condescendances des luthériens envers le roi, pour scandaliser la réforme par le spectacle de processions publiques (3 mai). Les malheureux payèrent de leur sang cette témérité; la révolte fut effroyable. L'intervention habile et ferme du roi l'ayant calmée (juin), Frédéric Guillaume n'imagina rien de mieux pour raviver les passions que de relâcher Stranch (22 juillet). Le docteur fut reçu au milieu des pompes de l'allégresse publique. Mais il y a une vertu dans les prisons de Berlin : il en revint tout changé. « C'était, dit un historien du temps[1], le même homme; ce n'était point le même factieux. » Le roi tranquille aurait pu, dans l'absence même des Suédois qui s'annonçaient toujours et se faisaient toujours attendre, frapper sur la Prusse ducale le coup qu'il méditait, si la marche des armées ottomanes ne l'eût tenu dans de vives alarmes. Le torrent pouvait tout à coup se détourner sur la Pologne.

[1] Mémoires du chevalier de Beaujeu.

Le nom de Chmielniçki ne laissait pas que d'être redoutable par la contagion des espérances et des souvenirs de liberté qu'il réveillait chez les paysans de toutes les Russies polonaises. Il fallut porter les hetmans avec toutes les troupes aux frontières, et presser les négociations de Moscou. On pouvait empêcher le czar Fœdor de traiter avec la Porte en concluant une étroite alliance avec lui. Cette alliance était bonne à tout évènement pour affronter soit le Brandebourg, soit les Turcs, soit Léopold. Mais le czar, tout en désirant fort la coalition proposée, avait soin d'annoncer des prétentions exorbitantes. Il menaça un jour l'ambassadeur de la république de le jeter en prison lui et toute sa suite, qui passait quinze cents personnes. Cet ambassadeur était le prince Czartoriçki. Il rentre dans ses logemens, livre des tonneaux de vin et d'eau-de-vie à tout son monde, établit ses trompettes sur les toits, ses musiciens italiens et allemands aux fenêtres, passe enfin toute la soirée dans une fête bruyante. Le czar et tout Moscou s'étonnèrent. A minuit, Fœdor appelle un de ses chambellans ; cet homme dormait ; il n'entend pas. Son maître prend une lampe, et lui brûle la barbe. Il s'éveille alors, en criant que le Kremlim est en feu, puis il va par l'ordre du czar savoir d'où vient le vacarme qui l'importune ; il se présente, tout honteux de la mésaventure de sa barbe, aux chambellans de Czartoriçki, apprend que l'ambassade polonaise est en joie, parce qu'elle quitte Moscou le lendemain pour regagner la Pologne (26 juillet) : trois jours après le traité était conclu.

Ce traité renouvela pour treize ans la trève d'Andruszow. De cette sorte, le destin de Kiow et de Smolensk restait encore indécis. Mais Fœdor payait deux millions comptans pour indemnité de l'occupation. Il promettait de restituer la Sévérie à la diète prochaine, et restituait sur-le-champ plusieurs districts de la Lithuanie. Jean Sobieski n'était occupé qu'à guérir les blessures des règnes précédens.

(17 août) Cette paix était nécessaire. Tout plia devant les Turcs. Radamanowski se fit battre. Czehrin, place d'armes des Kosakes, tomba au pouvoir de Kara-Mustapha et de Georges Chmielniçki. Le visir poursuivit les Moscovites jusque dans le Borysthène, et s'en revint dégoûté de cette guerre dans des contrées sauvages, et occupé seulement de construire à Oczakow une place d'armes, qui, diminuant à la fois le cours du Dniester et la mer Noire, imposât en même

temps aux Kosakes et aux Tartares, aux Moldaves et aux Russes, aux Moscovites et aux Polonais. Les conquêtes de cette campagne profitèrent peu à Chmielniçki, personnage singulier qui avait dans sa destinée de ne pouvoir être ni moine, ni souverain. La puisssance et la retraite lui réussissaient également mal. A peine maître de l'héritage de son père, il disparut, tué, suivant les uns, dans un combat, suivant d'autres, ramené aux Sept-Tours. La Porte réunit le gouvernement de l'Ukraine à celui de la Moldavie, dans les mains de l'heureux Ducas, qui, de valet d'un marchand d'Yassi, devenu hospodar, sut longtemps, contre l'usage des parvenus, faire bénir ses lois, et enleva ainsi plus que jamais les Kosakes à la domination de la Pologne.

Des évènemens plus grands se passaient sur la scène du monde. Louis XIV n'était pas enivré par la victoire; il savait la tempérer afin de l'affermir, et ne croyait pas, pour avoir triomphé si longtemps des alliés, devoir affronter l'univers. Son application était de tenir la Grande-Bretagne loin des affaires de l'Europe; et, dans ce but, il avait acheté Charles II, qui lui vendit son peuple. « Le par» lement d'Angleterre, disait un homme d'esprit [1], nous hait fort; » mais le roi rabat les coups. Son savoir-faire nous garantira de leurs » mauvais desseins. » Ce savoir-faire s'usa; Charles, après avoir trahi tour-à-tour sa gloire pour ses plaisirs, ses amis pour son repos, sa patrie pour Louis XIV, se mit à trahir Louis XIV, on ne sait pourquoi, mais sans doute par lassitude ou impuissance de lutter plus long-temps contre le vœu public; et malgré ses promesses, malgré ses marchés, il alla jusqu'à laisser le duc d'York contracter avec le prince d'Orange cette alliance de famille si contraire à ses préjugés, et si funeste peu après à sa maison. Émancipé dès lors, il fit davantage; il convoqua les chambres. Telle est la puissance que donnent aux empires les assemblées nationales, que l'annonce d'une session prochaine du parlement opéra ce que les armes du continent conjuré n'avaient pu obtenir. « *Cette seule nouvelle*, écrivait Pélisson, produira de très» mauvais effets contre nous tant en Hollande qu'en Allemagne, et » leur rendra le courage que les mauvais succès de cette année » commençaient à leur ôter. »

Le roi tourna à la paix, par espoir d'y trouver des ressources plus assurées que dans la guerre pour rompre une coalition formidable;

[1] Bussy-Rabutin, lettre du 9 avril 1677.

les états-généraux y inclinaient par déplaisir du mariage du plus grand de leurs citoyens avec une fille de cette maison despotique des Stuarts. La paix fut donc tout à coup signée (10 août). Vainement le prince d'Orange chercha une vengeance sanglante aux plaines de Mons en attaquant, trois jours après, le duc de Luxembourg. Il n'y trouva que la honte et le revers. L'Espagne ne tarda pas à imiter la Hollande (17 septembre); il était facile de comprendre que le grand électeur, Léopold, le Danemarck, abandonnés à eux-mêmes, accepteraient des conditions proposées désormais de concert par la France et les puissances signataires. Le monde prenait une face nouvelle.

Sur ces entrefaites, les Suédois s'avisèrent d'accomplir enfin cet envahissement de la Prusse promis depuis si long-temps à la France. Horn se porta sur Kœnigsberg par les champs de Friedland, à la tête de seize mille hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour conquérir tout le duché si ce général n'eût multiplié les fautes. La plus grande de toutes était ce long retard, cette campagne d'hiver, après la dispersion des troupes assemblées par Béthune et tenues en vain deux ans sous les armes. Dans le même temps, un Français qui servait dans l'ambassade de Gninski, Dupérier, arriva de Turquie portant la nouvelle que le palatin de Culm était retenu prisonnier sur le Danube jusqu'à ce que toute la Podolie fût remise aux musulmans. C'était le *sine qua non* d'un traité dicté en termes superbes par le grand visir. Il fallait obéir ou combattre; Jean n'hésita point; il résolut d'en appeler à son épée.

Toute sa politique se trouvait changée comme l'état des affaires : il s'était exposé en pure perte, par ses complaisances pour la politique française, à l'inimitié du Brandebourg et de l'Autriche. Il ne pouvait plus avouer pour ennemis que les Turcs. Les Hongrois, près de se voir délaissés par Louis XIV, ne pouvaient plus avoir que les Turcs pour alliés. Jean, pour soutenir le poids de la puissance ottomane, était obligé de se réconcilier promptement avec ses formidables voisins, d'abandonner les Suédois à Frédéric Guillaume, les Hongrois à Léopold. Comme il avait cru jusque-là s'appuyer contre l'Empire à Louis XIV, il lui fallait maintenant s'appuyer à l'Empire contre les Ottomans.

Ainsi tous les rapports étaient intervertis, et, dans la joie que ces difficultés donnaient à la faction autrichienne, Jean, au dedans comme au dehors, voyait de toutes parts des périls.

Ses plans furent promptement arrêtés. La garnison de Kamiaick était réduite à une poignée d'hommes ; il savait que les Turcs veulent du temps pour se mouvoir, et ne doutait pas qu'en déclarant le premier la guerre, il ne pût s'emparer de cette place, qui lui tenait tant à cœur, avant que le divan songeât à y jeter des munitions et des soldats : son intention était de l'investir dans la sécurité de l'hiver, son espoir de l'enlever par un coup de main, son ambition de lier ses efforts à ceux du czar et de prévenir par de rapides succès le développement des forces ennemies. Mais les rois de Pologne, pour se disposer à combattre, étaient obligés d'abord d'en discuter en pleine diète l'utilité et les moyens. Il devait arriver la plupart du temps que la politique du prince se trouvât impuissante et découverte ; c'était un double malheur.

La loi voulait que les universaux de convocation fussent publiés trois mois à l'avance. Au bout de six semaines se réunissait en diétines, pour l'élection des nonces territoriaux et la discussion de leurs pouvoirs, la noblesse des palatinats. Ces assemblées décidaient de tout. Le roi leur adressa des instructions graves et solennelles sur les dangers de la patrie ; il rappelait que si ses volontés eussent été mieux observées, si après Kotzim on eût consenti à marcher en avant, si l'année suivante on n'eût pas déserté en Ukraine, si plus tard les lois de la diète du couronnement eussent été exécutées, les levées faites, les subsides acquittés, la Pologne aurait dicté la paix sur le Danube au lieu de la recevoir à Zuranow ; et si alors même la noblesse l'eût entendu, si elle fût restée sous les armes plutôt que d'abandonner les frontières, la Porte aurait tenu les conditions du traité ; on n'aurait pas maintenant à gémir de voir la Pologne privée tour-à-tour de toutes ses barrières, du Danube, du Pruth, du Dniester ; enfin on n'aurait pas à chercher dans les alliances des remparts incertains, dans la guerre une chance de salut.

Il demandait que tout ce qui avait été résolu à Moscou fût approuvé, que les nonces fussent choisis parmi des hommes attentifs aux châtimens par lesquels la Providence avait puni les discordes de la patrie, et résolut à empêcher, après la perte de tant de provinces, la perte même de la république suspendue sur un abîme.

Malgré tout, les diétines furent orageuses. L'Autriche et le Brandebourg continuaient à semer les agitations dans la grande et la petite Pologne ; les assemblées de Marienbourg, de Lublin, d'autres en-

core, furent rompues. Tant d'intérêts puissans et divers allaient être en présence! Ce qui était pis que tout, des querelles privées devaient se vider dans la diète prochaine, et les vieilles discordes de la Lithuanie et de la Pologne reprenaient toute leur ferveur.

C'était dans le grand-duché que la diète devait cette fois se tenir. Le décret porté sous Michel par les Paz pour fixer en Lithuanie le siége d'une diète sur trois n'avait pas été exécuté encore, parce que celles de l'interrègne et du couronnement ne comptaient pas. Ce fut au milieu des cris et des protestations de toute la Pologne que la cour s'achemina pour la Lithuanie. La reine était grosse de six mois; sur la route elle mit au monde à Biala (14 novembre), chez les Radziwill, au milieu de fêtes magnifiques, de combats d'ours et de taureaux, de concerts d'artistes amenés d'Italie, une princesse qui ne vécut pas; et quelques jours après elle faisait son entrée à Grodno, siége de la diète prochaine. Grodno est une petite ville bâtie en bois, mise naguère à feu et à sang par les Moscovites, relevée de ses ruines à la nouvelle de la réunion des comices dans ses murs, et ravagée aussitôt par les Klopeches, ces répétitions de guerre civile, dans lesquelles les enfans et les valets du royaume et du duché s'instruisaient à se combattre comme à se haïr, et où la Lithuanie, cette fois en force, cherchait d'éclatantes représailles de toutes les victoires remportées par la Pologne quand les diètes se tenaient à Warsovie.

C'était pour déconcerter Michel Paz que le roi avait placé dans cette ville le siége de l'assemblée. Ce seigneur était palatin de Wilna; il avait spéculé sur les profits que lui assurerait le concours des trois ordres dans son palatinat. La résidence du gouvernement et de la diète dans le grand-duché ne donnait déjà que trop d'ascendant à lui et aux siens, parce que toutes les charges du cabinet et de la cour devaient alors être remplies par les grands officiers de la Lithuanie. Jean heureusement s'était appliqué à balancer leur influence par celle de quatre frères qu'il avait élevés à tous les postes dont les Paz ne se trouvaient pas revêtus. C'étaient les Sapiéha. Un procès divisait ces deux familles puissantes; les factions se rangèrent sous leurs étendards; les Sapiéha ralliaient la grande Pologne, les amis de la France. Les Paz restaient fidèles à l'esprit lithuanien et à la faction impériale. Quelque chose d'étrange se passait; le parti français était toujours le parti du roi, mais sans vouloir comme lui l'expédition de Kaminiek et la guerre contre les Turcs, soit de peur que la guerre

n'amenât des chances plus funestes encore que la nouvelle paix dictée par le divan, soit par condescendance pour les efforts de Béthune, qui multipliait dans ce dessein les libéralités et les intrigues. Les Pax, au contraire, qui, à l'instar de l'Autriche, voulaient la guerre de Turquie autant et plus que le roi, étaient avant tout les ennemis personnels de Jean ; ils ne travaillaient qu'à lui créer des embarras nouveaux. Ce parti avait maintenant à sa tête la reine, qui, dans ses ressentimens implacables contre Louis XIV, s'était déclarée hautement l'ennemie du parti de la France. Dans ces discussions qui mêlaient tant de complications à tant d'acharnement, où donc était le parti de la Pologne, le parti de la patrie, le parti de ses intérêts et de sa gloire ?

(15 décembre) La diète fut ouverte. Un Sapiéha, grand écuyer de Lithuanie, fut nommé maréchal des nonces (janvier 1679). Mais le sénat n'était pas en nombre. Les sénateurs des palatinats voisins de la Prusse ducale tardaient à venir, inquiets de la marche de Frédéric Guillaume, qui, passant la Vistule (2 janvier) en traîneaux avec son armée, malgré la petite guerre que lui fit Béthune, courait sauver des Suédois ce duché dont son fils fit un royaume. D'autres s'absentaient pour marquer leur ennui de ce voyage sous le ciel glacé de la Lithuanie ; d'autres tardaient pour donner à leur cortége le temps de grossir, et faire dans Grodno de plus illustres entrées. Quinze jours tout entiers se passèrent avant que la salle des nonces pût remplir la vieille formalité de venir en corps dans le sénat assemblé baiser la main du roi.

Une querelle de deux seigneurs occupait tous les esprits ; le grand enseigne Lubomirski avait, dans la diète précédente, revendiqué au nom de l'ordre de Malte, dont il était membre, des biens que s'était appropriés le prince Démétrius. Démétrius se vengea en citant le chevalier à la barre, comme traître à Dieu, au roi et à la république, pour avoir vendu les troupes polonaises au roi de France et à la Porte Ottomane en les entraînant, malgré la foi des traités, dans les rangs des mécontens hongrois. Les deux adversaires arrivèrent à Grodno avec toute une armée ; les comices se rangèrent sous l'une et l'autre bannière ; tous les différends privés et publics se mêlaient à ce débat ; le roi, ses actes, sa politique présente et passée, se trouvaient en cause. L'emportement était au comble ; des hostilités, des envahissemens de domicile, des rapts se succédèrent ; au lieu d'une

assemblée délibérante on aurait eu une guerre civile, si, à force de patience et d'autorité, Jean n'était parvenu à étouffer ce funeste procès.

Mais la question de Kaminiek qui pressait n'en vint pas plus vite; les deux partis ne se rapprochaient que dans une égale inclination à tout éluder. Gênés par des passions et des intérêts contraires, tous deux suscitèrent mille débats également violens et stériles. C'était d'abord l'illégalité du maintien des sceaux dans les mains du grand chancelier de la couronne, Widzga, que le roi venait d'élever à l'archevêché de Gnesne. Ce prélat n'avait pas encore reçu l'institution canonique; on ne l'attaquait que parce que les attaques aux chanceliers (ministres et représentans du roi) sont une joie dans les diètes, dit Zaluski, et font partie de la liberté. Il se hâta de déposer les sceaux du royaume; le vice-chancelier Wiélopolski les reçut à l'applaudissement de toute la Pologne (février). Vinrent ensuite de grands cris sur ce qu'un gentilhomme avait brisé à coups de pistolet le buste du roi, puis le procès de ce maniaque, et sa condamnation à avoir la tête et le poing coupés. Le roi, qu'attristaient ces longs témoignages d'une fidélité importune, s'empressa d'étendre sa clémence sur le condamné, et d'occuper l'assemblée d'intérêts plus chers.

Mais l'attention publique fut détournée encore par l'histoire d'un revenant, que les jésuites s'occupaient à mouvoir dans l'intérêt des Paz, pour dominer par ses oracles les conseils de la république. Dans l'expression de sa douleur, Jean un jour n'épargna point la société de Jésus, que pourtant il aimait, à laquelle il avait toujours demandé des confesseurs et des chapelains. Le père Pikarski, évêque de Kiovie, son prédicateur, était en ce moment à sa table : il fut pris d'une fièvre ardente, et mourut en répétant sans cesse dans son transport : *Læsa est Societas*. Jean fut désolé ; il aimait comme toute la Pologne le savoir de ce prélat et sa vertu.

La société de Jésus allait occuper les comices d'une affaire plus sérieuse. Elle avait de grands biens à Jaroslaw; et on l'accusait d'usurpations continuelles sur les propriétés du voisinage. Le procès était porté à la diète. Cette affaire faisait grand bruit ; Jean multiplia les efforts pour l'étouffer, dans l'espérance d'obtenir enfin la solution de questions plus graves. On a conservé une lettre qu'il écrivait au général de la société (mars). « C'est, disait-il, avec une vive douleur que je vous vois, par votre acharnement à étendre vos pro-

» priétés au-delà de toutes les limites et de tous les droits, faire » violence à l'attachement qu'au su du monde entier les grands ser- » vices de la société envers l'église de Dieu m'ont inspiré pour elle. » Je ne veux pas faire juger vos frères de Jaroslaw dans la diète, je » craindrais d'envenimer encore la haine assez et trop forte déjà que » vous portent les ordres du royaume. C'est par intérêt et par affec- » tion que je crois devoir engager Votre Dévotion à essayer de porter » remède à des maux croissans, et d'éloigner des jésuites de Po- » logne la contagion trop manifeste de passions ambitieuses et cu- » pides. Défiez-vous de ce changement trop fréquent des recteurs de » vos colléges : de peur de déméríter de l'Ordre et de ne point laisser » des monumens de leur passage, il y a lutte entre eux pour enrichir » les établissemens, quels que soient les moyens. C'est là leur unique » souci, leur unique attention, c'est leur tourment. Ordonnez-leur » de produire leurs titres à deux commissaires que je nommerai, » afin que tout se termine sans scandale. »

La société s'était déjà vue bannie de Dantzik et de la Prusse ; elle savait la vérité de ce que lui disait le roi de la haine publique contre son institut ; elle se soumit, et la diète allait pouvoir continuer ou plutôt commencer ses travaux. En ce moment se présente aux pieds du trône André Chrysostôme Zaluski, alors chancelier de la reine. Il se présente pour demander au nom de sa maîtresse sérénissime la fixation de son apanage. Le roi s'emporte, il renvoie le chancelier à Marie Casimire qui assistait dans une tribune aux débats. C'était malgré Zaluski qu'elle avait pris cette résolution ; elle avait voulu profiter de l'absence d'un grand nombre de nonces ses ennemis, et entre autres du plus animé de tous, de Sienawski, récemment promu au poste de maréchal de la cour. Elle persiste, et renvoie Zaluski désolé. Au premier mot qu'il prononce, la colère de Jean éclate avec emportement. « Si Votre Majesté, répond Zaluski, ne se souvient » pas que je suis prêtre, qu'elle se rappelle que je suis gentilhomme. » Et il se retire déterminé à quitter la cour pour jamais. Le roi lui envoie sa sœur la princesse Radziwill, qui l'arrête et l'entraîne au palais. Jean, à sa vue, lui tend la main en lui disant : « Convenons » que nous sommes tous deux très-vifs. Que Votre Domination me » promette de ne plus se fâcher contre moi ; je lui promets à mon » tour de ne plus lui en donner lieu. » Zaluski raconte avec émotion que dans tout le reste de sa vie Jean tint parole.

Cependant la question de l'apenage se trouvait inscrite; elle dut être appelée. Aussitôt un nonce demande que le douaire d'Éléonore soit porté plus haut; il menace de rompre l'assemblée si on ne le satisfait pas. A ces mots, tout s'est ému; de longues négociations commencent. Les Paz enfin le ramènent; ils ne pouvaient combattre Marie Casimire, désormais leur plus haut appui. Le prince Démétrius représenta qu'on fixait la pension d'une cuisinière à son mariage, qu'on ne pouvait faire moins pour la reine. La faction autrichienne vota; une dotation de deux cent mille florins fut assurée à Marie Casimire en starosties et en pensions, sur les salines de Wielizca.

La diète était parvenue ainsi, d'incidens en incidens, au terme de sa session; il fallut la prolonger. C'en était fait de l'expédition de Kaminiek: mais un plan plus vaste occupait le roi, et pouvait être encore résolu. Il voulait proposer aux couronnes une alliance, et en quelque sorte une croisade contre la Porte Ottomane. Les conjonctures étaient favorables; l'empereur et le roi de France venaient de déposer les armes; le grand électeur luttait seul encore contre l'ascendant de Louis XIV; Jean espéra.

Les ambassadeurs se pressaient dans l'étroite enceinte de Grodno; mais Béthune et le comte d'Altheim ne faisaient que continuer sur ce nouveau champ de bataille la guerre close à Nimègue entre les maisons d'Autriche et de France. L'une suivait toujours son plan, de fixer sur la Pologne seule les mauvais desseins et les entreprises de la Porte Ottomane, et, afin de traîner tout en longueur, répondait aux offres d'alliance en demandant le châtiment, pour crime de haute trahison, de quiconque avait embrassé la cause des Hongrois révoltés; l'autre voulait toujours entraîner la république sous les enseignes de Tékéli. Cette grande question de la Hongrie était déplorablement compliquée; nous le verrons dans toute la suite de cette Histoire, et c'est par-là qu'est arrivée la manière dont l'a tranchée enfin la fortune. Défenseurs des libertés saintes de leurs pères, et alliés nécessaires de la Porte Ottomane, seul point d'appui considérable qu'ils eussent contre la cour de Vienne, les mécontens ne pouvaient obtenir l'alliance de la république polonaise sans que les Polonais acceptassent le double péril d'une guerre acharnée avec Léopold, et du perpétuel agrandissement de barbares attachés à les insulter et à les asservir. Quand Louis XIV, dont l'assistance avait suscité la révolte, venait de l'abandonner, par ses traités patens, au seul protectorat armé de

l'Osmanli, quand il la livrait au glaive des milices impériales rappelées tout à coup du Rhin sur le Danube, les Polonais pouvaient-ils se charger du poids de la lutte? Pouvaient-ils, pour défendre sans chance de succès l'indépendance domestique de la Hongrie, adhérer aux démembremens exigés par la Porte, se faire les alliés du musulman contre la chrétienté, risquer enfin de dix manières l'indépendance nationale et l'avenir tout entier de leur patrie? En tenant ce langage, la faction des Paz obéissait à son juste effroi des Turcs, à ses vieilles attaches avec la cour de Vienne, et à un autre sentiment encore, une secrète répugnance pour les maximes qu'invoquaient les Hongrois armés : le nom de la liberté brillait sur leurs drapeaux.

Le roi, qui pensait comme le parti de France, sur les affaires de la Hongrie, pensait comme les Paz sur les intérêts de la Pologne. Sans renoncer à secourir quelque jour, s'il était besoin, les mécontens, par les traités ou par les armes, il voulait d'abord affranchir sa couronne de toute honte, sa patrie de tout danger.

Un envoyé tartare vint dans la diète proposer la médiation de son maître, pour essayer de fléchir par des soumissions l'orgueil du divan. Des cris de guerre à l'infidèle lui répondirent; le nonce du saint-siége appuya ces cris. Une ambassade moscovite offrit l'alliance offensive et défensive du czar; mais rien ne put être résolu. Dans ces perplexités, Jean demanda que des subsides fussent votés pour l'entretien de l'armée, des pouvoirs donnés à des ambassadeurs pour la conclusion d'une ligue puissante, la décision à prendre selon les évènemens laissée à sa prudence (avril).

(4 avril) Après quatre mois de débats stériles, toutes ces propositions passèrent en une nuit. Les deux factions adoptèrent avec joie un tempérament qui laissait au roi la responsabilité de l'avenir. Le grand trésorier Morstyn, homme adroit et habile, fut destiné à l'ambassade de Paris; un de ses neveux, sous-écuyer de Lithuanie, à celle d'Angleterre et de Hollande; le prince Michel Radziwill fut renvoyé à Vienne, à Rome, à Venise, dans toute l'Italie; l'Espagne ni la Suède ne furent oubliées. La chrétienté toute entière dût être conviée à une croisade nouvelle. En finissant ses travaux, la diète en décida l'impression et la publicité. L'innovation pouvait être bonne en principe; elle était intempestive.

Le divan se hâta de ravitailler Kaminiek, et de hérisser la Podolie de soldats; en même temps le roi fut invité au réglement des limites,

suivant les stipulations dont la Porte avait chargé le traité de Zuranow : autrement Mahomet IV allait apparaître à la tête de ses armées. Il continuait de recruter à grand bruit ses forces de terre et de mer, faisait surtout des levées dans le Péloponèse, transportait le peuple entier des Maïnottes et les autres races esclaves de Laconie sur ses vaisseaux ou dans ses milices. Ces esclaves étaient le pur sang des dieux ; on pouvait avec de tels soldats essayer la conquête du monde.

(Mai) Toutefois Jean ne se borna pas à solliciter l'assistance des couronnes. Les instructions de ses représentans dans les cours découvrent une pensée plus haute. « Rendre aux barbares, disait-il, conquête pour conquête, les chasser de victoire en victoire jusque » dans les solitudes qui les vomirent sur l'Europe ; en un mot, non » pas vaincre et comprimer le monstre, mais le rejeter dans les déserts, l'exterminer, relever sur ses ruines l'empire de Byzance : » cette entreprise était seule chrétienne, digne, sage, décisive [1]. » Pour marcher sur Constantinople, Jean ne demandait que le concours de deux des quatre ou cinq puissances qui étaient exposées aux premiers coups de l'islamisme.

(Juin) Ardent à lier son nom au vaste dessein du roi de Pologne, Innocent XI n'attendit pas, pour y applaudir, le ministre, le beau-frère du monarque polonais, « de ce prince qui depuis trente ans, » dit-il dans son conseil, était le boulevart de la république chrétienne, le mur d'airain contre lequel s'étaient brisés tous les efforts » des barbares. Aux voûtes du Vatican flottaient les témoignages de » ses saintes victoires. Lieutenant invincible du Dieu des armées, » son bras, destiné à porter le sceptre, l'était aussi à briser le joug » païen sous lequel gémissaient les nations. Comment les entrailles » paternelles du chef de l'Église ne frémiraient-elles pas de joie à la » pensée de l'entreprise héroïque qui pouvait être tentée, puisque le » vainqueur de Kotzim s'offrait à l'accomplir? » Innocent promettait d'offrir au nouveau Godefroy de Bouillon l'arsenal de ses foudres, de ses bénédictions, de ses appels, de ses trésors.

(Juillet) Mais il fallait des secours plus assurés, et le czar n'envoyait à Varsovie légation sur légation qu'afin d'obtenir à Constantinople une paix meilleure. A l'ouverture des conférences, le chancelier Paz

[1] Oratio principis Radziwill ad imp.

disait très-bien au roi : « Voilà, sire, le premier acte de la comédie. » De son côté, Léopold, témoin des relations chaque jour plus étroites de Tékéli avec la Porte Ottomane qui faisait briller à ses yeux la couronne de Hongrie, instruit de l'ordre donné au prince de Transylvanie de le soutenir et de recevoir ses sermens (août), Léopold espérait encore conjurer par des soumissions l'orage qui tenait l'Europe en alarmes. Il refusa donc (4 août) avec éclat son alliance et ses secours à la Pologne. Venise fit mieux : elle ne permit pas au prince Radziwill de franchir ses frontières. Dans l'effroi commun, une chétive république avait plus de courage; les Ragusains tenaient leur ville minée, pour ne livrer aux barbares que des décombres si Mahomet IV prétendait les assujettir.

La Pologne se trouvait ainsi abandonnée à elle-même; l'unique secours que lui offrit le monde fut un essaim de noblesse française qui venait chercher des périls nouveaux sous les drapeaux du glorieux roi du Nord. Louis les rappela. C'était sa volonté puissante qui avait créé autour de Jean cet abandon et cette solitude. Ici des explications sont nécessaires : la France tient une telle place dans l'univers, Louis XIV en tenait une si haute entre les têtes couronnées, sa politique prit tant de part aux évènemens où la Pologne était engagée, qu'on ne saurait en discerner la suite si d'abord on ne connaissait bien ce qui se passait à Versailles et dans le reste du monde.

Frédéric Guillaume, poursuivi dans le Brandebourg par Créqui, s'était soumis à la fortune (22 juillet); menacé dans le Jutland, le roi de Danemarck fit sa paix comme lui. Une foule de traités secondaires réconcilièrent les puissances entre elles (octobre). La mission du congrès de Nimègue se trouva remplie.

C'était une de ces époques courtes et rares dans l'histoire du monde, où les nations déposent toutes à la fois les armes, comme des lutteurs fatigués pour reprendre haleine. Le dernier de ces rapides repos, lors des traités des Pyrénées, d'Oliva, de Rotschild, avait été marqué par la mort de Mazarin. Celui qui commençait le fut par un autre évènement qui tenait l'Europe attentive : le long ébranlement [1], puis la chute de madame de Montespan.

[1] Dès le mois de septembre 1676, madame de Sévigné écrivait : « Tout le » monde croit que l'étoile de Quanto (madame de Montespan) pâlit. Il y a des » chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies. Enfin, ma chère, tout » finit. On regarde, on observe, on s'imagine, on croit voir des rayons de lumière

Au premier abord, les vertueuses colères de nôtre âge ne voient qu'une légèreté immorale et frivole dans cet intérêt si vif de tout un peuple pour de royales amours. Prenons-y garde : ces amours étaient des révolutions ; car les femmes sont des puissances. Autant l'histoire tient compte du caractère différent des différens règnes, autant les contemporains peuvent être préoccupés des influences diverses devant lesquelles plient les maîtres de la terre. Jamais la France n'avait été aussi grande en splendeur et en puissance, en génie et en majesté que sous Louis XIV. Il avait créé pour elle cet empire, nouveau dans le monde moderne, que la Grèce exerça sur le monde antique par l'influence de ses exemples, de son goût, de ses chefs-d'œuvre ; et ici, à la gloire des lettres et des arts se joignaient la gloire et le génie des conquêtes. La France dominait l'esprit des peuples, comme Louis les conseils des rois.

Mais ce que Louis aura été sous la tendre La Vallière, sous la superbe Montespan, sous la jeune Fontanges, sous la fière Soubise, il ne le sera point sous madame de Maintenon : honte éternelle de ces gouvernemens despotiques, où chaque caprice des passions, des faiblesses du maître mérite l'attention, et l'espoir ou l'effroi des hommes!

C'était ici le faîte des grandeurs de Louis. Peu à peu le grand roi, le Français magnifique iront s'effaçant. Les intrigues remplaceront les combats : les persécutions remplaceront les victoires, et rien ne remplacera les prospérités de l'industrie et des arts. Un temps viendra que la tyrannie toute nue restera en tiers avec le fanatisme et l'adversité. Alors le cortége des grands hommes sera tombé sous la faux du temps. Survivant à son siècle ainsi qu'à sa maison, Louis demeurera comme le dernier représentant, comme un grand débris de son siècle héroïque. Mais que faisons-nous? notre regard s'étend déjà sur le long revers de sa fortune; et il est à ce haut point, ce point mystérieux des vies éclatantes, où, avant de déchoir, elles dominent et écrasent tout.

On peut dire que Louis XIV régna au congrès de Nimègue. Il fit la part des restitutions et des conquêtes, conserva ce qu'il voulut, fut

» sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un mois, d'être comparés aux » autres (madame de Maintenon). On (le roi) joue fort gaiement, quoique la » belle garde la chambre. Les uns tremblent, les autres rient. Les uns souhaitent » l'immutabilité, la plupart un changement de théâtre. Enfin voici le temps » d'une crise digne d'attention, à ce que disent les plus clairvoyans. » La crise ne se consomma pas même en 1679.

terrible à ses ennemis, tutélaire pour ses alliés. La Suède avait été partout écrasée; mais il se trouva qu'elle aussi avait vaincu : le roi lui fit rendre tout ce qu'elle avait perdu dans la guerre; et cependant il gagnait des alliés dans les ennemis qu'il dépouillait pour elle. Indignés de l'abandon où les avait laissés tour-à-tour la Hollande, l'Espagne et l'Empire, Frédéric Guillaume et le roi de Danemarck se vouèrent vivement à la cause de la France.

Nous disons la cause de la France; car rien n'était changé. Louis entendait ne pas cesser un jour de battre en brèche la maison d'Autriche. Tel était toujours, à l'exemple de Richelieu, le point sur lequel roulait sa politique. Mais il avait voulu n'avoir affaire qu'à cette maison redoutable, la dépouiller sans combat, l'écraser sans défense. Ce fut là ce qu'on appela la paix de Nimègue.

En effet, le prince d'Orange se trouvait avoir les mains liées. L'Espagne épuisée licenciait de toutes parts ses soldats. Le grand électeur était désarmé et séduit. La guerre civile, semée dans les cités d'Allemagne, tenait la plupart des princes enchaînés.

La guerre civile répondait aussi des Anglais. Ils payèrent chèrement leurs résolutions hostiles. Le cabinet de France versa parmi eux l'or, les dissensions, les fureurs contraires. Ce fut d'abord l'abominable intrigue d'Oates qui conduisit les catholiques, les jésuites, lord Stafford à l'échafaud; et Charles II se détournait de ses débauches en faveur de ses amis condamnés, pour *les gratifier de la hache*, suivant une expression du temps, en place des supplices et des raffinemens effroyables qu'inventaient les factions. Plus tard, ce devait être le tour de la réaction anti-protestante. Hideux et incomparable mélange de corruption, de cruauté, de déraison, la restauration anglaise, à laquelle, pour l'honneur des monarchies, rien dans le monde n'a ressemblé depuis lors; la restauration anglaise fut un système de bascule qui avait pour points d'appui les échafauds.

Rassuré ainsi au couchant, au midi et vers le nord, Louis XIV eut soin d'alimenter à l'autre bout de l'Europe cette autre guerre civile qui attaquait au cœur la monarchie de Léopold. La Hongrie refusa la paix brillante que lui offrait l'Empereur, sur l'assurance, prodiguée par les émissaires du cabinet de Versailles, de la prompte intervention des Turcs.

Le roi de France se trouvait donc en Europe maître du champ de bataille. Aussi cette paix que les rois consacraient par d'illustres hy-

ménées, cette paix qui unissait le chef de la monarchie espagnole avec Marie Louise d'Orléans (novembre), le dauphin de France avec une princesse de Bavière (1680), le roi de Suède avec Ulrique de Danemarck; cette paix éclatante ne fut qu'un acte du long drame de la guerre. Les ratifications étaient à peine échangées, que Louis prenait d'assaut les dernières forteresses du duc de Lorraine (janvier); et la jeune reine d'Espagne n'avait pas assisté encore aux nombreux auto-da-fé de son mariage, que déjà il lançait ses troupes dans les Pays-Bas (février), rançonnait ou brûlait les villages, enlevait Charlemont et Alost, sous prétexte qu'il avait oublié de stipuler la restitution de tels districts, d'exiger la suppression de tels titres [1], que le jeune Charles II se hâtait d'abandonner à ce terrible allié.

D'où venait tant d'audace? le voici. L'ordre, la fermeté, la tolérance avaient enfanté les merveilles des arts; ces merveilles enfantèrent des trésors. Ces trésors permirent au roi de tenir sous les drapeaux en pleine paix les quatre cent mille hommes qui faisaient trembler toutes les cours. L'industrie, car c'est toujours là qu'il en faut venir, l'industrie aurait pu dire à bon droit, en présence de toutes ces prospérités : L'ÉTAT, C'EST MOI.

Chaque jour vit éclore une prétention et des hostilités nouvelles. Louis XIV inventa en même temps de commenter les traités par des invasions, et de faire des conquêtes par des arrêts (mars). Deux chambres, instituées à Brisach pour l'Alsace, à Metz pour les trois évêchés, procurèrent, sous le nom de réunion des domaines aliénés, la confiscation d'une foule de contrées et de places fortes qu'occupaient aussitôt des soldats. Les rois, les princes étaient cités à ce tribunal, jugés, expropriés. Les arrêts frappèrent à tort et à travers amis ou ennemis. Le roi de Suède perdit le duché de Deux-Ponts, et son amitié fidèle se changea en une implacable haine, destinée à se perpétuer, plus de trente ans après, d'une façon si obstinée et si fatale dans Charles XII. Les électeurs de Trèves, l'électeur palatin, le landgrave de Hesse, une foule de souverains ainsi dépouillés remplirent l'Allemagne de leurs plaintes (mai), et appelèrent à la diète de Ratisbonne des décisions de ce suzerain nouveau de l'Empire, qui ne tenait ses droits que de la faiblesse, de l'indigence, de la désunion communes.

[1] Par exemple celui de comte de Bourgogne.

Quand on considère de près Louis XIV, on reconnaît que ce qui domina chez lui, ce fut l'orgueil. Il le portait jusqu'à la passion ; car les intérêts même de sa politique y étaient immolés, ainsi qu'on l'a vu dans ses procédés maladroitement injurieux envers Marie Casimire, ainsi qu'on le voit dans son agression imprudente et stérile sur le patrimoine de Charles XI. Il en avait aussi le génie : car nul n'a su mieux que lui se faire obéir et respecter des hommes, nul autre non plus n'a été possédé davantage du besoin de s'élever au-dessus de tout niveau, et de tout écraser. Le même pour ses enfans, pour ses sujets, pour ses alliés, voulant les plier tous à la même servitude, réduisant le dauphin de France à l'anéantissement [1], comme la noblesse, comme les communes, et prétendant y réduire le monde, il s'irritait du dissentiment, à l'égal d'une sédition, de quelque part qu'il vînt, de Jean couronné, de Condé à Chantilly, du pasteur Claude. Il voulait régner au dehors comme au dedans, sur les mœurs comme sur les esprits, sur la vie privée comme sur la vie publique, en matière de foi comme en matière de gouvernement. C'est ainsi qu'il pesait à la fois sur les jansénistes obligés de se cacher ou de fuir (juin) ; sur le saint-siége, qu'il dépouillait en France dans l'affaire de la régale, et outrageait à Rome dans l'affaire du droit d'asile (juillet); sur les réformés enfin contre lesquels des édits, chaque jour plus oppressifs et plus cruels, commençaient à tourner, sous le manteau de l'édit de Nantes, toutes les rigueurs et tous les raffinemens de son pouvoir. C'est ainsi encore que, tout en humiliant la maison d'Autriche sur le Rhin, la Sambre, les Pyrénées, il exigeait pour ses ambassadeurs des honneurs nouveaux, et à La Haye où il craignait le réveil des vieilles inimitiés (septembre), et à Constantinople où il avait tant à cœur de resserrer les liens de la vieille alliance. Conduites par Duquesne, Mortemart, Tourville, Jean Bart, ses flottes, reines des mers, brûlèrent dans le port de Chio l'escadre de Tripoli, contraignirent les pavillons de l'Espagne et de la Hollande à s'abaisser devant celui de France, bombardèrent enfin Gênes la superbe, Alger plus tard, tandis que ses troupes de terre mettaient hardiment, en pleine paix, le blocus devant Luxembourg, et que Genève était contrainte de souffrir la messe dans ses murs. Manifestement la guerre n'avait pas cessé ; seulement il n'y avait qu'une partie belligérante : le monde ne se défendait pas.

[1] Expression des Mémoires du maréchal de Richelieu, pour peindre l'*existence d'automate* à laquelle ce prince avait fini par se condamner.

(Octobre) Dans le même moment, cette main qui tenait le joug appesanti sur tous les États, terminait le portail du Louvre et le canal du Midi, commençait l'hôtel des Invalides, bâtissait tout ensemble Landau, Sarre-Louis, Phalsbourg, Huningue, maintenait sur ses cadres soixante mille matelots, multipliait les écoles militaires, créait des cours d'anatomie, des académies d'architecture, s'honorait du protectorat de l'Académie française, élevait des chaires au droit national (novembre), envoyait dans l'univers entier des colonies de savans, de mathématiciens, d'astronomes, chargés d'étudier le ciel et d'étonner la terre. Ce fut alors que frappées de cette hauteur envers et contre tous, éblouies de ces conquêtes dans la guerre et dans la paix, la France et l'Europe décernèrent à Louis, tout d'une voix, le surnom de Grand.

Malheureuse grandeur que le faste des réparations exigées des faibles, le recours à la ruse et à l'intrigue contre les forts, l'inexorable dureté envers les hommes! On ne peut nier que la politique de Louis XIV ne prit alors un tour nouveau. La femme qui s'emparait de lui avait eu soin de le rapetisser pour l'asservir; elle marqua son ame haute et grande au coin de ses propres artifices, de même qu'elle corrompit sa piété native par un mélange de dévotion étroite et de prosélytisme farouche. En ce temps-là, tout était sourdes menées et impostures audacieuses dans le monde. Les complots contraires de la cour et des factions d'Angleterre, ceux de Louis contre une partie de ses sujets, ceux de son cabinet pour prendre Léopold entre deux colosses et le perdre quand il devait se croire en sûreté, ceux du sérail pour dérober au conseil aulique le but d'armemens à la fois gigantesques et mystérieux, ceux de la Moscovie pour livrer la Pologne aux vindictes ottomanes en se retranchant derrière une paix tutélaire, toutes ces grandes intrigues marchèrent de front pendant des années. N'est-ce point là un spectacle pénible et sans grandeur?

Il faut le dire, cette paix triomphante de Nimègue fut une époque de renouvellement et de décadence. La France s'était élevée, elle s'abaissa avec son roi. Dans la cour la plus brillante de l'univers, l'effroi régnait au milieu des fêtes. « Depuis bien des années on n'a pas ri à Versailles, » écrivait cette femme, admirable et peut-être unique historien de Louis XIV. Aux gémissemens de cent mille protestans qui fuyaient déjà devant les préludes terribles de la persécution, emportant ce talisman des arts, véritable force de Louis, se mêlait

le bruit de scandales, *inouïs*, disait madame de Sévigné, *chez les peuples policés*. Après le procès de la Brinvilliers était venu celui de la Voisin. La mort subite s'était mise dans les familles les plus grandes du royaume ; le poison ne s'appelait plus que poudre de succession, et quand on n'osait pas le crime, on employait la magie, afin de se défaire d'un héritier, d'un ennemi, d'une rivale. Louis avait dénoncé ses peuples à l'animadversion du monde en instituant une chambre ardente [1] pour mettre un terme aux sorcelleries et aux empoisonnemens. Cette chambre s'attaqua à tout ce qu'il y avait de considérable en France. L'Arsenal et la Bastille virent comparaître le duc de Vendôme, la princesse de Tingry, l'évêque de Langres, la duchesse de Bouillon, qui allait aux interrogatoires avec une vingtaine de carrosses sous l'escorte de toute la maison d'Elbœuf et de Lorraine. Le duc de Luxembourg fut, malgré ses victoires, jeté dans un cachot, et, malgré son absolution, condamné deux ans à l'exil par Louis XIV [2]. La comtesse de Soissons n'évita un châtiment que par la fuite : l'abbé de Savoye son fils la vengea. On assure qu'elle se vengea elle-même

[1] Pour revenir à la France, le roi a établi un tribunal qui est une espèce d'inquisition : on l'appelle la chambre ardente ou cour des poisons. C'est là qu'on fait le procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les meuniers, boulangers, bouchers, fruitiers, marchands de vins, et toutes autres personnes qui vendent de quoi manger et boire, prêtent serment à cette cour de judicature ; de même que tous médecins, droguistes, apothicaires. On publie tous les jours des arrêts, par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir du royaume sous peine de mort. On a ordonné encore que quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, et fait des enchantemens, caractères magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soit sévèrement puni. L'État et l'Église, les magistrats et les personnes privées, se trémoussent beaucoup pour découvrir les auteurs de ces inhumaines tragédies, et pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun à l'œil sur son voisin, et les gens d'une même famille se défient les uns des autres. Le père soupçonne le fils, et observe tous ses mouvemens, et la mère se défie de la fille qui fait toute sa joie. Les enfans prennent des précautions avec leurs parens, et le frère ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêtée par un autre frère ou par une autre sœur. Les liens sacrés de l'amitié même ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

(L'Espion Turc, t. VI, p. 356.)

M. de Sévigné écrivait : Me voilà près de maman mignonne, qu'on ne m'accuse pas encore d'avoir voulu empoisonner. Je vous assure que dans le temps qui court ce n'est pas un petit mérite.

[2] C'est ce que Voltaire, qui a dit plus haut que Lauzun fut seul, sous ce règne, victime d'exil et de détention arbitraires, appelle *aller quelques jours à la campagne*.

en empoisonnant, quelques années après, cette jeune reine d'Espagne, fille de son amie l'infortunée madame Henriette. Quand on songe à tout ce qu'il y eut de morts soudaines dans le grand siècle, en voyant reines, maîtresses, ministres, princes de tout âge, disparaître tour-à-tour par des coups de foudre, on frémit. L'œil seulement sur les investigations de la chambre ardente, madame de Sévigné écrivait : C'EST L'ÉTOILE DU CRIME QUI RÈGNE !

Les générations grandies sous le niveau d'un lourd despotisme ne pouvaient manquer d'être corrompues par la servitude. Si on en excepte Fénélon et le comte de Boulainvilliers, qui forment jusqu'au bout l'opposition de ce long règne, et Bossuet, qui a la grandeur d'un associé à l'Empire, tout le reste, peuple, courtisans, hommes de génie, ne sera plus qu'un servile troupeau. La génération inquiète, mais enthousiaste et généreuse, de la Fronde n'était plus ; quelques mois enlevèrent en même temps La Rochefoucauld, Retz, madame de Chevreuse, Mézeray, Lamoignon; Corneille suivit de près. La brillante duchesse de Longueville avait peu auparavant fini à Port-Royal son orageuse vie, alors dévote fervente, et protectrice avouée de cette secte d'hommes de bien et de beaux génies. C'était une dernière manière de faire la guerre au roi. En la perdant, Arnault et Nicole s'enfuirent. Jean sur son trône n'apprit pas sans douleur cette mort ; il ne devait plus lui venir de France que des chagrins.

C'est qu'il contrecarrait par sa politique celle de Versailles. Tout ce vaste ensemble de plans ambitieux et de conquêtes superbes qui motivaient en quelque sorte et paraient la tyrannie, pouvaient avorter par la faute de Sobieski. Deux hommes seuls dans le monde gênaient Louis XIV, et faisaient obstacle à ses desseins ; le roi de Pologne était le premier; le second, le pape Innocent XI.

Innocent XI, d'un caractère altier, dur, opiniâtre, magnifique comme le roi de France, fut en toute chose son antagoniste. Né sujet de la maison d'Autriche, attaché à sa faction dans le conclave, il eut promptement des démêlés avec la France. Il embrassa la cause de l'Empire, y resta fidèle, et dans ce partage de l'Europe en deux camps, il était destiné à se trouver du parti du prince d'Orange contre les Stuarts, comme le fils aîné de l'Église était du parti des Osmanlis contre l'empereur apostolique. Innocent, dans ses efforts pour relever la vieille bannière des croisades, de concert avec Jean III, obéissait à sa haine pour Louis XIV, autant qu'à son zèle éclairé pour la cause

de la civilisation, ou à son zèle pieux pour celle de l'Évangile. La guerre de Louis aux réformés de son royaume ne put rapprocher les deux puissances. Dans ces querelles, les jansénistes prirent le parti du pape; le pape vit les jésuites se séparer du saint-siége; ils allaient où s'offraient à eux les persécutions et le pouvoir. Louis se vengea de la haine du pape contre les musulmans, en l'accusant d'inclination pour les huguenots. Le fils aîné de l'Église livra la personne du souverain pontife aux injures dévotes de tous ses gazetiers. Le bon La Fontaine eut le malheur de commettre son génie dans ces panégyriques des sévices de Louis, dans ces satires d'Innocent XI [1].

De son côté, le roi de Pologne, alors qu'il refusait de se soumettre aux lois de Constantinople, et poursuivait l'entreprise de réunir la chrétienté dans un commun effort contre le croissant, avait pris place dans un système contraire à celui de Louis XIV; il s'était fait son ennemi.

Aussi était-ce un ennemi, et presque un rebelle, que Louis XIV voyait en lui. Il n'avait pu s'accoutumer à traiter Marie d'Arquien en reine. Elle était toujours pour lui sa sujette; il s'indignait de la trouver contraire à ses volontés, après l'avoir exaspérée à plaisir. Sa colère n'allait à rien moins qu'à vouloir détrôner ce couple, jusqu'alors si cher à la France.

Béthune ne représentait plus la France à la cour de Warsovie. Les querelles de la reine et de l'ambassadrice eurent un si fâcheux éclat, que le marquis fut rappelé, et la marquise exilée. A leur place vinrent Forbin-Janson, maintenant évêque de Beauvais, et le marquis de Vitry, fils du maréchal de Vitry, et neveu du maréchal de L'Hospital. Forbin-Janson était appliqué à la tâche difficile de plaire en même temps aux deux couronnes, parce qu'il attendait toujours le

[1] Pour nouvelles de l'Italie
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père.
Nos soins, de l'erreur triomphans,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfans.
(Épître au prince de Conti.)

chapeau de cardinal du crédit et de l'amitié de leurs majestés polonaises. Vitry alla plus hardiment à ses fins ; son père avait gagné son bâton de maréchal, et son oncle sa fortune, dans la dépouille du maréchal d'Ancre, dont ils furent les assassins. Lui non plus ne s'effrayait pas des orages d'une révolution ; la dureté de son caractère était empreinte dans ses formes et dans ses rapports ; il sembla n'avoir d'autre mission que de faire porter fruit aux germes de discorde déposés dans les deux cours ; et nulle intrigue ne lui parut trop dangereuse, nul complot trop coupable, afin d'empêcher la Pologne de jeter le gant aux Osmanlis.

(14 janvier 1681) Une diète s'assembla pour apprendre ce qu'avaient obtenu dans les cours les ambassadeurs de la république, et prononcer enfin sur le parti qu'on devait suivre. Mais à peine était-elle réunie, que Jean put voir les tempêtes amassées autour de lui. La faction de France ne lui appartenait plus : Vitry la dominait, et ses mauvais desseins perçaient au grand jour. Les passions s'animèrent ; le sang coula ; l'ambassadeur manqua tomber sous les coups d'une troupe de hussards. Un Forbin-Janson fut tué ; Michel Paz et l'un des Sapiéha tirèrent le sabre en plein sénat sur les marches du trône. On imagine si le sang coulait dans les cours du palais de la diète, et dans les corridors. La livrée, toujours prompte à imiter ses maîtres, et ivre de vin brûlé, passait le temps des débats de l'assemblée à s'égorger à coups de sabre et de hache. Les vainqueurs charriaient ensuite les morts dans la Vistule, et si, en telle occurrence, l'étranger s'étonnait d'un spectacle qui se reproduisait de toutes parts dans les rues, on lui répondait en riant que c'étaient là les libertés de la Pologne [1].

Jean n'eut soin qu'à fermer les yeux sur ses injures, qu'à tempérer les factions, qu'à les dominer par le sentiment des intérêts de la patrie. Les ambassadeurs près les cours étrangères, purent être entendus. Les indulgences du saint-siége et ses subsides, de bonnes paroles de Savoie et de Portugal, partout ailleurs des refus comme ceux de Léopold, dictés par la peur, ou même des duretés comme celles de Venise, dictées par la peur et par la France ; c'était tout ce que la chrétienté offrait à la Pologne dans ses périls, après tant de sacrifices glorieux pour la cause commune (juin).

[1] Legatio in Moschoviam, à teste oculato Benhardo Leopoldo Francisco Tannero Boemo Pragense, legati principis camercoario germani. (Norimbergæ, 1689.)

Néanmoins l'assemblée décida qu'une paix honteuse ne serait pas acceptée; que des efforts immenses seraient faits; que le sort de la Pologne serait remis à son roi. Après cinq mois d'orages, la diète touchait au terme de ses travaux. Il ne restait plus, suivant l'usage des assemblées polonaises, qu'à sanctionner, dans la réunion des trois ordres, toutes les résolutions adoptées jusqu'alors séparément dans la salle du sénat et dans celle des nonces. Un nonce, André Prziemski, se lève, et déclare que si tout n'est pas terminé séance tenante, il rompra l'assemblée. A ces mots, on s'étonne; 20,000 ducats lui sont offerts pour qu'il rétracte son vote; car l'usage s'introduisait alors de faire du *liberum veto* un trafic. Mais Prziemski n'était plus à vendre; il persiste, et sort; le roi se hâte d'appeler les questions, effrayé de la nuit qui approchait. Une constitution interdisait toute réunion des nonces aux lumières (4 juin). Précédemment, on avait voulu ainsi conclure promptement de trop longs débats, et tenir la séance malgré la nuit close, en restant, par respect pour la lettre de la loi, dans une profonde obscurité; le jour vint, et trouva les députés, les sénateurs, le roi, ses ministres, endormis sur leurs bancs.

Cette fois, Jean fait allumer les flambeaux dans les salles voisines, pour que leur clarté, aidée de celle de la lune, permette de terminer les travaux sans désemparer. Aussitôt, un autre membre de l'ordre équestre, Dombrowski, lance son *veto* sur tous les actes de la diète; puis il disparaît, en s'écriant que la constitution était criminellement méconnue. Louis XIV l'avait donc emporté; Jean se voyait désarmé pour long-temps. Lois, impôts, levées, tout lui manquait à la fois; il n'avait plus ni le droit, ni les moyens de combattre; il se leva, et congédiant l'assemblée, dont les factions, par leurs tristes victoires, réduisaient la république à ces extrémités : « Auguste, s'écria-t-il » avec douleur, Auguste vaincu ne savait que répéter : Varus, rends- » moi mes légions! Que ceux qui ont rompu la diète, me rendent » aussi mes légions, à moi! qu'ils me rendent notre sécurité troublée, » notre honneur compromis, nos frontières assujetties! qu'ils me » rendent toutes ces moissons de gloire que nous avons conquises, » et qui sont perdues, toutes celles qui nous attendaient encore! qu'ils » me rendent Kaminiek que nous aurions repris sans doute, et qui » ne sera bientôt peut-être qu'en troisième ligne parmi les places » d'armes enlevées par les barbares sur notre malheureuse patrie [1]! »

[1] Zaluski, t. I, part. 2.

Innocent XI, indigné, châtia sur l'évêque de Beauvais les torts de l'ambassade de France. Il lui refusa toute sa vie le chapeau de cardinal.

Par bonheur, le divan, au lieu de songer à faire repentir la république des desseins hostiles de son roi, n'était occupé que d'écarter de l'arène dans laquelle Mahomet IV méditait de descendre bientôt un adversaire tel que Sobieski. Les armées turques avaient horreur d'une guerre de Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre ce prince, leur terreur. Un envoyé turc arriva, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or; cet homme se jeta, le visage contre terre, en s'écriant qu'il remerciait le grand dieu de Mahomet de la grace qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables; Jean les accepta.

Deux ans paisibles allaient s'écouler. Le roi les employa à faire des réglemens utiles, à compléter l'armée régulière, et à la discipliner; il établit et consolida l'usage de la tenir cantonnée sur les confins du territoire, pour éviter aux provinces en pleine paix les ravages de la guerre. Les arts, suivant son usage, charmaient ses loisirs; il acheva de parer un palais qu'il avait construit à deux lieues de Warsovie, dans un site sauvage, sur les bords de la Vistule, pour concilier ses goûts de solitude et ses devoirs de roi. Il y établit, à côté des merveilles de l'Italie, une de ces colonies hollandaises dont l'usage se répandait alors, et qui défrichaient le sol, faisaient des fromages, donnaient au paysage un air rustique. Willanow ressembla à Versailles, comme le trésor de Sobieski à celui du roi de France, comme sa simplicité au faste et à la magnificence de Louis XIV. « A tout prendre, » dit un contemporain français, « Willanow n'approche point des maisons que » nos bourgeois, gens de robe ou fermiers, ont fait bâtir aux environs » de Paris [1]. »

Durant ce temps, les partis firent silence; ils n'avaient plus ni sujet de querelle, ni champ de bataille. Un ordre inconnu régna; car on ne compte pas quelques troubles épars, quelques-uns de ces brigandages dans lesquels la noblesse cherchait souvent encore les jouissances et les aventures de la vie nomade de ses pères. Il arriva aussi que Cracovie fut un moment en proie à l'incendie et au pillage. Les écoliers de la Sorbonne avaient le privilége de maltraiter à merci et miséri-

[1] Mémoires du chevalier de Beaujeu.

corde, le jour de la Saint-George, tout juif qui ne se rachetait pas à beaux deniers comptans. Les juifs s'avisèrent de protester contre le privilége, et de refuser la rançon; ils furent assaillis, exterminés, livrés aux flammes. « C'était, » dit le chambellan allemand du prince Czartoriçki [1], « un spectacle très-risible que le désespoir forcené de cette » race maudite, et ses cris sauvages, et les coups dont les chrétiens » les accablaient pour les faire taire. » Par malheur, le feu gagna des maisons juives aux maisons chrétiennes. Il advint aussi que, dans l'ivresse du combat, les écoliers comprirent la ville entière dans leurs fureurs; comme ils étaient nobles, ils ne pouvaient être punis avec sévérité; ils le furent néanmoins; c'était un grand triomphe des lois. On peut dire que la Pologne était heureuse; toutes les frontières assurées, tous les palatinats unanimes dans leur soumission, c'étaient là des biens que la nation connaissait pour la première fois.

Pendant ce calme de la république, la tempête continuait à s'amasser de toutes parts sur l'Europe. Mahomet IV poursuivit ses éternels apprêts, et Louis ses agressions altières. Le même jour (30 septembre), Catinat alla occuper Casal, et Louvois surprendre Strasbourg. L'Allemagne et l'Italie se trouvaient démantelées à la fois par ce grand coup. Le roi en personne s'avançait avec toute sa cour, la reine, madame de Montespan, et madame de Maintenon dans la même voiture, pour prendre possession de ses magnifiques conquêtes, et passer en revue ses armées (octobre), comme ce kalife qui, en montrant son cimeterre, disait : « Voilà mes titres. »

(Novembre) L'Empire fut saisi tout entier de colère et d'épouvante. Léopold, la Hollande, l'Espagne conclurent une ligue défensive, à laquelle accéda la Suède (décembre). Malgré tous les troubles de l'Angleterre, le parlement allait entraîner Charles II dans la coalition. Louis rappela brusquement à leurs quartiers ses armées de Flandre qui étaient sur le point d'envahir sous de vains prétextes les Pays-Bas autrichiens, et leva le long blocus de Luxembourg (1682). En même temps, il déclara que son ambassadeur près la Porte Ottomane l'instruisait des secrets desseins du divan (1er avril) : les armemens étaient dirigés contre l'Empire; la campagne allait s'ouvrir; dans un péril si grand pour la chrétienté, sa magnanimité remettait à l'arbitrage de Sa Majesté Britannique le redressement des

[1] Franciscus Tanner pragensis, loc. citat.

griefs qu'il alléguait, afin de laisser à la maison d'Autriche ses moyens de défense tout entiers contre l'ennemi commun. Ce langage, dont les écrivains français exaltèrent l'héroïsme [1] jusque dans les nuages, ne devait faire d'autre dupe que Voltaire. L'Europe n'en eût pas été touchée, alors même qu'on n'eût pas saisi dans le même temps une correspondance de Veruac, envoyé du roi près Tékéli, qui donnait le tarif des subsides payés aux mécontens, pour qu'ils se joignissent aux infidèles en dépit de toutes les concessions du conseil de Vienne. Il était trop manifeste que l'ajournement des entreprises hostiles était une nouvelle victoire du parlement anglais, cette perpétuelle terreur du cabinet de Versailles ; et comme de son côté l'Europe se fiait peu à l'impartialité de Charles Stuart, Charles II d'Espagne et Léopold refusèrent de le prendre pour arbitre. Un congrès ouvert à Francfort et la diète de Ratisbonne, alors assemblée, discutèrent ces différends et les éternisèrent.

Cependant toute incertude sur les desseins de la Porte Ottomane commençait en effet à s'évanouir. L'alliance des Transylvans, des Moldaves, des Walaques, des Russes de l'Ukraine avec les Hongrois venait d'être conclue ; le comte Émeric Tékéli, qui les commandait, se reconnut tributaire de la sublime Porte, fut déclaré par elle prince de Hongrie, et reçut en grande pompe le caftan de hospodorat et de vasselage. Ils se formait là sous le protectorat du croissant une fédération d'États chrétiens qui, du Danube, était arrivée aux monts Crapathes et au Borysthène ; de proche en proche, cette fédération pouvait composer un vaste et puissant empire.

Léopold ne put détourner les yeux plus long-temps de cet autre abîme creusé sous ses pas ; il chercha de toute part des secours. Ce fut d'abord à la diète de Ratisbonne qu'il s'adressa. Mais elle était divisée ; les princes le plus exposés aux invasions de la France voulaient que les prétentions du roi fussent discutées et la paix affermie de ce côté sur des bases nouvelles, avant de donner à l'empereur leur contingent (mai). L'électeur de Brandebourg jouissait trop des dangers et de l'humiliation de la maison d'Autriche pour venir à son aide ; il se jeta même dans

[1] La levée du blocus de Luxembourg, action plus digne d'une gloire immortelle que les conquêtes les plus fameuses, apprit à l'Empire ce qu'il avait à redouter. Loin d'en profiter, il chercha à diminuer l'éclat d'une action si héroïque et si désintéressée, que jusque-là elle n'avait pas eu d'exemple.

(Mercure, août 1683.)

une ligue défensive, formée de la France, du Danemarck, de Munster. Les quatre déclarations de l'église gallicane qui étaient alors fulminées par l'assemblée du clergé de France paraissaient au saint-siége une plus grande affaire que l'invasion ottomane. Venise ne s'était pas plus relevée des coups qu'elle avait reçus à Candie que de sa déférence pour le cabinet de Versailles. Pour ce qui était de la Moscovie, un enfant, ou plutôt l'anarchie, y régnait depuis quelques semaines, en place du czar Fœdor qui n'était plus : cet enfant, âgé de neuf ans à peine, était le czar Pierre ; il commença de régner à l'instant même où naissait Charles XII. Le sénat et la noblesse l'avaient porté au trône, quoiqu'il eut un frère plus âgé que lui, le faible Ywan, également infirme d'esprit et de corps. A la voix de Sophie, sœur aînée de ces princes, les strélitz coururent aux armes (26 mai) pour associer le malheureux Ywan à l'empire. Cette monarchie barbare était en proie aux combats de deux factions, l'une qui avait secondé Fœdor dans ce système d'améliorations soutenues auquel s'était vouée cette généreuse dynastie des Romanow, l'autre qui avait goût à la barbarie et voulait en perpétuer l'empire. Celle-ci s'appuyait sur les strélitz ; ils opérèrent une réaction effroyable dans laquelle la vie de Pierre ne fut conservée que par miracle. Mais tous ses soutiens, tous les chefs de son parti tombèrent autour de lui avec la foule des boyards. La vengeance fermenta dans son ame ; cette vengeance a fait les prospérités de la Moscovie. Pierre grandit, lié d'intérêt et de cœur à la cause de la civilisation, qu'il devait venger en barbare, et servir en homme de génie. Mais il n'était pas encore d'âge à tenir les rênes ; Ywan n'était pas de force à vouloir les prendre : les deux czars tombèrent également sous la tutelle de l'ambitieuse Sophie, et trop de dangers étaient amassés autour d'elle pour qu'elle eût le loisir de songer à secourir Léopold.

Restait la Pologne ; Léopold l'implora.

Il l'avait durement repoussée naguère, et s'était toujours montré l'ennemi personnel de son roi. Mais la politique autrichienne ne se décourage pas aisément, et, n'osant se confier en la grandeur d'ame de Jean, elle plaçait son espoir sur de moins nobles mobiles. On savait quels ressentimens nourrissait le cœur de Marie Casimire. Ce fut à elle que l'empereur s'adressa. Sous le prétexte d'un pélerinage, elle se rapprocha des frontières pour négocier plus à l'aise, et vint, facilement gagnée, appuyer de tous ses efforts auprès de

mari les démarches officielles de ce cabinet, qui l'avait poursuivie, dans l'intérêt de la reine Éléonore, de tant d'outrages et de complots.

Jean flottait parmi de grandes perplexités. D'un côté était le maintien de cette paix, son plus bel ouvrage ; l'abaissement de l'Autriche, voisine importune et secrète ennemie ; le triomphe de Tékéli et de ses Hongrois ; les sollicitations de la France qui ne craignait pas de marchander ses résolutions royales à prix d'or, et s'adressait à l'ambition du roi, à l'orgueil du père, en répondant de tout l'appui de Louis XIV pour assurer au prince Jacques Louis l'héritage paternel. De l'autre côté, c'était la popularité attachée à toute guerre contre le croissant ; c'étaient la reine qui avait ses injures à venger sur le cabinet de Versailles, le pape dont le nonce interpellait sans cesse la piété fervente du roi, Léopold qui recourait, pour vaincre ses résistances, à ce grand argument de la maison d'Autriche, la main d'une archiduchesse, et, en promettant cette alliance au jeune prince de Pologne, lui garantissait aussi la succession de son père ; c'était par-dessus tout la haine héréditaire de Sobieski pour l'Ottoman, dont il avait dès le berceau contracté l'engagement de combattre, partout et toujours, la redoutable grandeur. La guerre était dans ses sentimens et ses vœux ; il y trouvait la chance de ressaisir les conquêtes des derniers temps ; il vengeait sa patrie, réparait ses ruines, et sauvait la chrétienté. C'était plus qu'il ne fallait pour tenter son orgueil.

Toutefois la France multipliait les séductions pour l'entraîner dans la ligue sous les coups de laquelle la maison d'Autriche devait s'écrouler sans retour ; les cabinets unis de Paris, Berlin et Copenhague, lui offrirent la Silésie ; Louis ajouta la Hongrie pour lui et ses fils. La tentation était grande ; la Pologne serait devenue ainsi un puissant empire. Pour comble de difficultés, arriva une lettre du grand-seigneur, qui déclarait que ses armemens n'avaient rien d'hostile pour la république. Mahomet IV sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Jean pouvait croire dès lors la sûreté de la république désintéressée dans la querelle.

(Juin) Cependant, la première ambition du conseil de Vienne était toujours de traiter à tout prix avec le divan, pour pouvoir se venger de la France ; et le comte Albert Caprara portait à Constantinople des propositions nouvelles, lorsque tout à coup Tékéli ouvrit les hostilités. Il venait de prendre envers l'insurrection des engagemens de plus en

épousant la veuve du prince Rakocy, fille de ce vaillant comte Serini, mis à mort avec Nadasti et Tettenbach, il y avait dix ans. Aussitôt cette princesse abjura l'église romaine pour la religion protestante, et le comte Émeric se jeta sur les impériaux.

(Juillet) Le sang que Léopold s'était plu à répandre retombait maintenant sur lui ; il s'avisa de recourir au frère de l'ambitieuse compagne de Tékéli, au comte Serini, fils de son illustre victime, pour lui confier la tâche d'apaiser ce complot redoutable. Serini, que Léopold avait élevé dans la cour impériale, ne rejoignit sa sœur que pour entrer dans ses haines et dans ses vengeances. Tékéli malade se faisait porter à la tête de son armée (août); Cassovie, Epériez, Tokay, Onotz, Zips, Fillek, tombèrent devant lui. En quelques semaines il ne resta plus à l'empereur, dans ce royaume, que Presbourg, Comorn, Raab, en un mot la lisière de l'Autriche et de la Moravie. Tékéli frappa les monnaies à son effigie avec la devise : Pour Dieu, la patrie et la liberté; et, moyennant la promesse d'interdire à jamais l'entrée de ses États à la société de Jésus, de punir même de mort quiconque en proposerait le rappel, le divan lui conféra l'investiture de ce royaume.

Le gouverneur de Bude, Ibrahim-pacha, assurait à Tékéli par son concours ces rapides victoires. Mais en même temps les impériaux construisaient-ils un fort, rompaient-ils un pont sur les frontières, il exigeait mille réparations pour des actes contraires, disait-il, aux traités existans. En effet, les traités n'étaient pas rompus ; la trève conclue à Saint-Godard devait durer deux ans encore. C'était là l'éternel espoir de Léopold : aussi s'empressait-il de déférer à ces sommations insultantes, et Ibrahim-pacha continuait de saccager son territoire, de s'y recruter d'esclaves par milliers, d'emporter ses villes. C'était ainsi que, toujours en pleine paix, Louis XIV au même quart-d'heure mettait à contribution les Pays-Bas, et ordonnait à ses généraux de brûler cent villages espagnols pour un, si les Espagnols s'avisaient d'user de représailles, et qu'il rasait les murailles de la ville d'Orange, souveraineté alliée, attendu que les calvinistes du royaume y envoyaient leurs enfans à l'école.

On ne peut s'empêcher de remarquer que dans sa gazette officielle Louis XIV célébrait le bonheur dont jouissaient les populations soumises à Tékéli, en comptant, parmi les motifs d'envie qu'elles offraient aux sujets de Léopold, *l'entière liberté de religion dont elles jouissaient*. Et la même feuille contenait la déclaration que, lors-

que les réformés seraient parvenus à sortir du royaume malgré les galères et les supplices, leurs biens seraient confisqués sur les acquéreurs, et les contrats annulés! Dans la même feuille brillait le rapport d'un intendant de Poitou, annonçant qu'il venait d'opérer trente-neuf mille huit cent-quarante neuf conversions; et ce rapport marchait sous l'escorte d'un édit qui condamnait ces convertis (quels convertis, grands dieux!) aux galères s'ils reparaissaient dans les temples! Les temples dont ils auraient franchi le seuil devaient être rasés jusqu'aux fondemens. Des ducs et pairs travaillaient de leurs mains à l'exécution de ces sentences, à la fois brutales et imbéciles, qui se multiplièrent durant des années entières d'un bout du royaume à l'autre; tout cela, disait-on, pour la triste exécution de l'édit de Nantes!..... Jamais la politique ne s'était à ce point jouée des hommes!

(1er octobre) Enfin la dernière illusion du conseil de Vienne s'évanouit. On apprit que toutes les soumissions étaient perdues; que le grand visir ne daignait point recevoir le comte Caprara; que l'étendard de Mahomet venait d'être arboré en pompe au sérail; qu'à ce signal l'armée entière, une armée immense, s'était ébranlée; que le grand-seigneur et son visir s'étaient mis en marche sur Andrinople, traînant l'ambassadeur de Léopold à leur suite comme un utile témoin des merveilles de la puissance musulmane, et le chargeant de faire dire à l'empereur qu'ils l'extermineraient dans Vienne, malgré son dieu crucifié. Presque en même temps arriva la nouvelle que les conférences de Francfort étaient rompues (4 octobre); que Louis parlait de s'en remettre à son épée du soin de vider ses différends. L'empereur éperdu courut avec tout son peuple au pied des autels, pour demander à Dieu le salut de sa monarchie et de sa maison. Sa maison ne tenait en Espagne qu'à une vie; en Autriche qu'à quelques places. Jean Sobieski la sauva.

LIVRE IX.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Vienne.

(1683.)

Des bords de l'Océan et de la Baltique à ceux de la mer Rouge, tout était en mouvement, les peuples, les princes, les armées. La religion de Jésus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter au combat pour vider par des coups décisifs une longue querelle. Kara-Mustapha Kuloglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore que les Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses premiers coups étaient destinés à l'Empire; à l'Italie, les seconds. C'était le vieux plan de son illustre prédécesseur, de qui le marquis de Saint-André Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, disait que « de l'humeur dont il le connaissait, ce visir » n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait les écuries du sultan de la ba» silique de Saint-Pierre. » Les écrivains français d'alors prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre dans les champs de l'Italie qu'après avoir assuré sa marche, en se mesurant sur les rives du Rhin avec le grand roi. Peut-être était-ce flatterie pour Louis XIV; peut-être en effet sa renommée était-elle importune à cette ame orgueilleuse, que sa politique travaillait depuis si long-temps à irriter contre l'Empire.

Quoi qu'il en soit, on a vu les préparatifs remplir près de sept années; à la fois minutieux et gigantesques, ils annonçaient de reste le projet de tenter la conquête de l'Occident et la résolution de ne

pas s'y prendre à deux fois. Toutes les provinces avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les kourdes, les mameluks, les Albanais, les Grecs, les Tartares, marchaient pressés autour d'un même drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitan pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettait les révoltes çà et là renaissantes du Péloponèse, de Candie, des îles, et pressurant ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, qui se trouvaient dans les ports de la Turquie, avaient été saisis pour transporter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. Deux mille chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, des ports de la mer Égée aux rives du Danube; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours; dix mille chariots étendaient aux places fortes des provinces de Tékéli ces magasins mobiles; et les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à fléchir sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint-empire. Quelles considérations le décidèrent? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration, nullement un dessein utile et politique; c'est-à-dire que la postérité l'a généralement condamné. Et toutefois, quel était l'ennemi qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte? Quel était celui dont le roi Jean devait davantage craindre les ambitieux projets quand il ne serait plus là pour les briser? Alors, l'Empereur, toujours en échec du côté de la France, ne paraissait pas devoir tenter au nord des conquêtes. Abattre le Turc, l'empêcher de s'étendre le long des frontières de la Pologne, tout faire pour ne pas le trouver au-delà des monts Crapathes comme sur le Daiester; repousser le torrent loin de l'Allemagne, afin qu'il ne débordât pas sur Warsovie : tel était suivant nous le premier intérêt de la Pologne. C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'Empire, qu'il s'en désisterait si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes

ses forces, alors que, Vienne tombée, les Turcs marcheraient sur Cracovie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Si donc les politiques du dernier siècle l'ont condamné sur les résultats, c'est qu'ils n'ont observé les résultats que d'une façon étroite et incomplète. Ils n'ont pas remarqué le plus grand de tous : la bataille de Vienne terrassa l'hydre ottomane ; la Pologne ne se vit plus chaque année en danger de mort ; elle rentra plus tard en possession de la Podolie, de Kaminiek, de la frontière du Dniester. En un mot, la république a vécu cent ans sur cette grande journée.

Sa détermination prise, Jean ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à serrer avec lui les nœuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de les former ; d'assurer le titre de princes de l'Empire au père et au frère de la reine; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Walaquie et de la Moldavie, vieux démembremens de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre ; l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Wielizca ; un subside de douze cent mille florins pour les premiers frais de l'expédition ; et l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le saint-siége. L'empereur en outre ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes au chef de la république, ce titre de majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'Empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu naguère obtenir de la France.

Mais les vues de Jean portaient plus haut : il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée dont son ame fut sans cesse remplie. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois du croissant, conseilla de nouvelles démarches afin d'entraîner à son exemple Venise, les czars, la Perse même dans une commune alliance, et exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le Nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il réveilla si bien l'ardeur guerrière des Zaporogues, qu'il obtint la promesse de leur concours.

Ainsi, tous les grands intérêts préoccupaient à la fois son génie,

Quand les musulmans s'apprêtaient à envahir le monde policé, il songeait à les déposséder de leur antique et noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son ennemi, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la bonne vieille cause de la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du terrible protectorat auquel les évènemens liaient sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Crapathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi exigeait. Léopold respira; il put employer paisiblement l'hiver à faire des magasins, fortifier ses places, grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'empereur déféra à cet allié généreux le titre de médiateur entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Appaffi, qui mettait le même prix aux bonnes graces du roi, entra dans les mêmes engagemens : nouveaux bienfaits de Sobieski.

Léopold lui avait envoyé une ambassade solennelle, pour lui déférer l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV, mais Louis ne voulut point accepter pour médiateur entre la maison d'Autriche et la France l'époux de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner à l'Espagne et à l'Empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ce qu'il appelait ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissemens; ses droits, des envahissemens nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait menaçante; l'autre de celle de Léopold et d'Innocent XI. Il réussit pour la première; on sait au prix de quels malheurs! Le marquis de Vitry se vanta de réussir pour la seconde; la chute de Jean Sobieski, habilement préparée, était son moyen de succès.

Le parti de France offrait à ces menées un point d'appui considérable; car ce parti ne se séparait pas seulement du roi par caprice, par

passion, par vénalité. La paix était devenue promptement chère à la Pologne. La maison d'Autriche y avait toujours été impopulaire. « Tout le monde, » comme Jean le disait lui-même, « n'était pas en » position de comprendre que le bélier qui battrait les murailles de » Vienne, porterait aussi sur Lemberg, sur Cracovie, sur Dantzik. » Suivant l'usage, les passions s'emparaient des sentimens généreux, des préjugés légitimes. L'or de l'étranger leur donnait des armes; et tous les mécontens à titres divers, tous ceux qui étaient las du repos de la république, las de la gloire de leur concitoyen couronné, trouvaient dans l'intérêt de la patrie d'admirables motifs pour la mettre en feu.

(27 février) La diète s'ouvrit; elle fut calme d'abord. Les nonces élurent tout d'une voix pour leur maréchal un Leczinski, grand tranchant de la couronne, gendre de Stanislas Jablonowski. Michel Paz et le prince Démétrius ne vivaient plus; Paz était mort dans un accès de colère, sur ce que, durant une émeute, son église était tombée sous les coups d'un peuple furieux. Jean conféra son office à Casimir Sapiéha. Stanislas Jablonowski reçut enfin ce bâton de grand hetman de la couronne, que la reine, du vivant de Démétrius, avait tant ambitionné pour lui. Sieniawski fut hetman de campagne; le chevalier Lubomirski, maréchal de la cour; un Potocki, castellan de Cracovie. C'étaient la plupart les chefs du parti de France : ces faveurs ne réussirent pas à les désarmer.

(Février) L'archevêque d'Éphèse, Palaviccini, nonce apostolique, et le comte de Walstein, ambassadeur de Léopold, furent successivement admis devant les trois ordres de la république. Les nonces s'étaient rendus dans la salle du sénat, et ces ministres présentèrent les lettres écrites par leurs maîtres au roi, aux sénateurs et à l'ordre équestre; alors les fureurs éclatèrent. « Nous n'avons jamais, disait-on, » voulu des princes du sang d'Autriche pour chefs, et nous prendrions » les armes afin de conserver leur joug à nos frères de Hongrie, de » Moravie, de Bohême, de Croatie! Les Turcs, il est vrai, vont » étendre leur empire jusqu'au Danube; que nous importe? Quand, » il y a deux ans, l'empereur pouvait espérer que l'orage fondrait » sur nous; quand il pouvait croire que la Vistule passerait sous les » lois de l'infidèle, vola-t-il aux armes? Non; il nous refusa durement » ses secours; et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que » le grand-seigneur nous propose une paix éternelle? Les Turcs après » tout ne sont pas nos ennemis nécessaires; ils ont au midi des proies

» meilleures à dévorer : nos éternels ennemis sont le Brandebourg
» et l'Autriche, qui ont osé faire des traités pour partager la répu-
» blique, qui ne peuvent toujours s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi
» nos pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, la
» France qui, placée à trois cents lieues de nous, peut toujours nous
» défendre, nous opprimer jamais; et c'est cette alliance tutélaire que
» nous foulons aux pieds pour nous jeter dans les bras de princes qui
» sont doublement nos ennemis : car ils en veulent à nos institutions
» autant qu'à notre territoire! Notre liberté est de mauvais exemple
» pour tous ces Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez si notre cabinet
» s'est jamais approché du leur sans se montrer bientôt despotique;
» on peut prédire à coup sûr qu'en devenant leur ami, tout autre
» qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà l'ennemi de la liberté :
» parmi le commun des hommes on est père plutôt que citoyen. A
» peine sur le trône, les idées de monarchie héréditaire germent dans
» le cœur; et rêver l'hérédité, c'est vouloir le pouvoir absolu : car
» l'un ne va pas sans l'autre [1]. »

A la tête du complot tramé pour renverser les desseins du roi ou bien sa couronne, marchait le grand trésorier Morstyn. Son refus d'unir sa fille au comte de Maligny, frère de la reine, avait armé contre lui tous les ressentimens de Marie Casimire; et ces vives querelles, autres fruits de la monarchie élective, le jetèrent dans une opposition violente. Mari de l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne la princesse de Nevers, Morstyn s'était voué tout entier aux intérêts de la France; il lui vendait tous les mystères du cabinet; il avait pris l'engagement d'empêcher Jean d'assister Léopold : les grands biens qu'il venait d'acheter en France semblaient indiquer les inquiétudes d'une mauvaise conscience, et le dessein de changer de patrie.

[1] Cette opinion est le résumé fidèle d'une foule de pamphlets que l'auteur de cette histoire a pris soin de lire. Nulle part on ne peut saisir sur le fait mieux que dans cette sorte d'écrits le génie, les sentimens, les vœux des partis. Quelques-uns des pamphlets que nous avons lus sont empreints d'une rare vigueur de pensée. L'expression est moins entachée de mauvais goût que ne l'était alors l'éloquence parlementaire des Polonais, et on remarque dans la polémique toutes les hardiesses, comme tous les artifices qui maintenant distinguent ces productions à une époque et chez une nation plus raffinées. La presse anglaise n'offre point de ces analogies. Nouvelle preuve des singuliers rapports de caractère que nous avons signalés entre les Polonais et le peuple du continent qui s'est le plus associé à leurs diverses fortunes.

Les Sapiéha, tout chargés des bienfaits du roi, entrèrent dans le complot, et Jablonowski fut loin d'être exempt de soupçons. On a dit que, malgré l'amitié du roi, malgré l'attachement de la reine, il se lassait du second rang de la république. Déplorable régime où nulle institution, pas même la royauté, n'étant fixe, immuable et inaccessible, tout était sans cesse changeant et ballotté par mille orages, les affections comme les intérêts, les hommes comme les partis, les existences privées comme la fortune publique.

C'était sur Jablonowski que les conjurés devaient porter la couronne [1]. L'étroite amitié de la reine pour ce seigneur ne l'empêcha pas d'entrer dans ces menées. On ne peut dire ce qui fût advenu, si le roi n'eût saisi une correspondance de l'ambassadeur de Louis XIV, se vantant auprès de son maître du nombre de seigneurs qu'il avait achetés, des trames qu'il formait avec eux, des facilités que lui avait offertes, disait-il, le caractère vénal de la nation, enfin des services infâmes que lui rendait Morstyn. Une lettre du grand trésorier fournit d'irrécusables élémens de conviction; elle était accompagnée de dépêches écrites de sa main, en chiffres dont on ne put découvrir la clef. Muni de ces documens, Jean se rend au sénat; là il fait lecture des papiers qui dénoncent les conspirateurs, réunis la plupart autour de son trône; et, habile autant que magnanime, il borne au seul Morstyn sa colère et ses mépris. Il déclare que Vitry, pour faire montre de zèle a calomnié les autres; il demande que tout ce qui l'écoute atteste l'imposture en déclarant la guerre à l'infidèle que soutenait Louis XIV, en couvrant contre l'invasion Warsovie et la Pologne, menacées des mêmes coups que Vienne et l'Empire.

Une acclamation unanime lui répond. Les factieux s'empressent les premiers d'applaudir. Chacun n'est occupé que de se défendre de l'accusation de trahison et de vénalité. C'est que Jean et sa gloire étaient chers à la Pologne : la foule des ennemis de l'Autriche, tout en voulant entraver les résolutions du roi, étaient loin de se croire liés à une conjuration subversive. La colère publique se prononça de toutes parts contre les coupables. L'ambassadeur de Louis XIV fut insulté dans les rues. Un noble seigneur de Lithuanie, Tyszkiewicz,

[1] On a nié que le complot s'étendît jusqu'à la vie du roi; la plupart des historiens l'affirment, entre autres David Braun, conseiller de Prusse, dans son *Comitiorum Polonia tractatus*. Jean le disait formellement dans ses universaux donnés le 8 mai pour l'exécution des décisions de la diète.

l'assaillit et maltraita son escorte. Un autre dit grossièrement en pleine diète qu'il fallait le traiter à la turque, et lui donner quatre cents coups de bâton. Une loi interdit aux ambassadeurs le droit de résidence en Pologne. Le grand trésorier fut mis en jugement; il demanda grace, l'obtint de la magnanimité royale, à condition qu'il donnerait la clef de ses chiffres; le promit en sollicitant un délai de six mois; demeura dans l'intervalle, selon l'usage, sous la garde du grand maréchal Lubomirski, qui le laissa plus tard s'évader, emportant, dit-on, en France, avec son secret vainement réclamé près le cabinet de Versailles, les fruits de longues déprédations.

(31 mars) Cependant la diète a adopté tout ce que le roi propose: le traité d'alliance offensive et défensive est conclu. Par ce traité, l'empereur s'engage à tenir soixante mille hommes sous les armes, la république à en fournir quarante mille, *pendant toute la durée de la guerre qui commence*. Léopold, qui ne pouvait croire à sa fortune, demande que cette promesse d'assistance réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté dans les mains même du chef de l'Église, par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment, où Jean apporte toute la candeur de son ame, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure. Ces précautions singulières, ces graves solennités, eurent une portée plus grande que l'empereur lui-même n'avait prévu. On verra la conscience du roi et la politique de la Pologne en rester long-temps enchaînées.

(18 avril) Une tentative de rompre la diète à son dernier jour fut sans succès. Le nonce, soudoyé pour lancer le veto, n'eut pas le courage de tenir bon jusqu'au bout: on le ramena (mai). Vitry quitta la Pologne, n'ayant d'autre ressource que de peindre à son maître toute la faiblesse des Polonais, et de représenter le roi comme trop chargé d'embonpoint, trop fatigué de goutte pour pouvoir reparaître dans les camps. Le cabinet de France répandit ce bruit dans toutes les gazettes et dans toutes les cours. La France, l'Allemagne, l'Europe, restèrent convaincues que Léopold n'avait obtenu que l'assistance des Polonais, point le concours de leur roi.

Le roi cependant ne s'occupait plus qu'à se mettre en mesure de porter au secours de l'Europe menacée, et l'appui de sa présence, et l'appui de ses armes.

Il envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques mil-

liers de combattans, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit le comte en même temps que si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au dehors. L'Orient surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le divan ; et, en ce moment, une bande de Kosakes faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs même d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces audacieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner, à sa prière, la démolition des faubourgs. Puis on réfléchit que d'autres places étaient à prendre auparavant, d'autres siéges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmane, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche? On avait tant fait de mal au roi de Pologne, que tout ce qui venait de ce côté était suspect. On ne crut pas à sa nouvelle plus qu'on ne croyait à ses secours. L'ordre de démolition fut révoqué.

Mahomet IV et son visir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie. Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette nouvelle à Léopold, qui en pâlit, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan, les hospodars, le prince de Transylvanie, Tékéli, s'avançaient tous en même temps vers le rendez-vous. C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude [1]; là, le chef de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta, et remit en

[1] Le prince Cantimir et son traducteur, secrétaire d'ambassade à Constantinople ne font aller Mahomet IV que jusqu'à une petite ville à huit lieues d'Andrinople. Malgré cette autorité très-imposante, nous avons dû adopter la version contraire, qui a pour elle toutes les gazettes du temps, les Mercures de France et de Hollande, les divers journaux recueillis par Zaluski, celui de Dalayrac, l'*Augustum Vienners* de Dugloss, l'Histoire des Turcs de Vanel, et l'histoire de cette guerre, par Lacroix, secrétaire d'ambassade de France. Celui-ci, témoin oculaire, raconte les faits avec tant de détails, que son exactitude ordinaire ne peut être supposée cette fois en défaut. Ce fait du reste est sans nulle importance.

pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, la robe d'or, le carquois de diamans, gages de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme, et le sort de la chrétienté. Ensuite il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople, et sur les revers du Balkan, ses chasses fabuleuses, où quarante mille hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant s'ébranla enfin, en lançant à Léopold des sommations insultantes. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin (27 mai). Rassuré sur les dispositions de l'Angleterre, que la conspiration de Monmouth, le procès de Russel, celui de Sydney, tenaient exilée des affaires du monde, il se portait à la tête de ses camps de l'Alsace et de la Franche-Comté; déjà ses flottes régnaient dans la Baltique, attendant l'ordre d'assaillir les alliés de Léopold. La Pologne était obligée d'armer ses rivages, l'empereur, de diviser ses troupes, pour pouvoir faire face à un double danger, et il n'avait pas sur le Danube trente mille combattans: c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha du Rhin, des Alpes, des Apennins.

(Juin) Quoique abandonné par son beau-frère à Nimègue, le vaillant duc de Lorraine, maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philisbourg, était venu prendre le commandement des impériaux. La cour l'obligea de mettre le siége devant Néhausel (7 mai), petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg; et il venait de l'investir quand tout à coup Tékéli lui dénonce la rupture de la trève (18 mai). Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en leur présence (25 juin). On s'attendait au siége de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie (1er juillet). Mais point. Charles essaie de défendre le passage du Raabwitz. Vains efforts! devant ces masses qui couvraient huit lieues de terrain, tout plie. A l'exemple du comte Budiani son chef, l'armée hongroise à la solde de l'empereur, forte de six mille hommes, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise: Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazy, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour raconter à Léopold que dans cette Hongrie ensanglantée si long-temps par sa tyrannie il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli ont appris que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspire à tirer vengeance de ses longs malheurs; et l'empereur jette dans les fers son jeune

chambellan, le comte Serini, accusé de ne méditer rien moins que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tartares. C'était, dit-on, cet inquiet génie qui avait inspiré au grand visir sa marche hardie au cœur de l'Empire.

Cependant Lorraine n'a sauvé ses troupes que par une manœuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Schutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, et couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de poste en poste, combat en ligne à Pétronell (3 juillet) sans être écrasé, mais en y laissant l'élite de ses officiers, le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

(5 juillet) Au bruit de cette sanglante retraite, Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold trouva un remède dans ce péril extrême : ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes*. On n'en parla plus. Vingt-quatre heures s'écoulèrent ; puis, sur les revers des montagnes, les Tartares parurent mettant tout à feu et à sang (7 juillet). Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les moissonneurs étaient dans les champs faisant en paix leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du soir, à la lueur des flambeaux, l'empereur, les deux impératrices, les archiduchesses, la reine Eléonore, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, soixante mille habitans s'enfuirent éplorés par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tartares. La cour remonta la rive gauche du Danube (8 juillet), au milieu de la confusion universelle, à la clarté des incendies allumés au loin dans la plaine par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette maison impériale qui fuyait. Une fois même, l'impératrice, grosse de six mois, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbres et la voûte du ciel. Le trouble était si grand, qu'on ne songea point à couper les ponts. Celui de Crems était envahi (9 juillet) quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs. A Lintz, à Neuhaus, point de repos (11 juillet). Les Tartares avaient paru dans Molk et Saint-Polten, à cheval sur la grande route de Bavière (13 juillet). Ce ne fut qu'à Passau, sur les confins des États héréditaires, que Léopold respira ;

et déjà son œil inquiet cherchait à Prague, à Inspruk, à Milan, de plus sûrs asiles.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas inventé encore de laisser de côté les places fortes, de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le visir s'en avisa, malgré le récri de tous ses lieutenans, et s'avança d'une façon si brusque, que menacer Raab de démonstrations vaines, employer cette halte à jeter sans être aperçu des ponts sur les rivières, et passer, inonder l'Autriche, apparaître sous les remparts de Vienne, avait été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-garde à peine établie, lui-même arriva; le soir, la tranchée était ouverte (14 juillet). Celui qui préludait ainsi avait droit de prétendre à la conquête du monde.

La capitale de l'Autriche occupe la rive droite du Danube, divisé en plusieurs bras dans toute cette région par les îles multipliées qui coupent son cours. De ses bords, une plaine inégale et fertile s'étend, du côté du midi et vers la Hongrie, jusqu'à l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; du côté du couchant, jusqu'à la chaîne de Calemberg, rameau escarpé des Alpes Noriques, dont le pied s'enfonce dans le lit du fleuve. Plusieurs rivières descendent des hauteurs, entre autres la Wienn, qui vient arroser les murs de l'antique cité dont elle porte le nom. Vienne paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Tibère, alors lieutenant d'Auguste, qui y planta les aigles romaines. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race slave des Wendes y avait ses établissemens. Elle servit de frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'Osterich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devint lui-même peu à peu le centre d'une autre souveraineté formée du démembrement de tous les États voisins, de la réunion de toutes les races contiguës sous de mêmes lois, souvent battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les usurpations et les mariages. Vienne suivit les destins de la maison d'Habsbourg, devint puissante comme elle, et prit rang parmi les grandes cités de l'Allemagne, à mesure que ces princes fixaient sur leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du saint-empire. En 1629, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, ses vieilles murailles

firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, fortifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respectable de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages par les combats brillans de sa petite armée. De vastes faubourgs régnaient sur les glacis. La plupart étaient plus opulens que la ville; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstadt occupait l'une des îles du Danube qui s'étend, durant l'espace d'une lieue et demie, le long de Vienne. Là résidaient les juifs opulens; là brillaient une foule de palais; là le Prater, promenade magnifique, servait de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces faubourgs, surtout ceux du continent, dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction. Maintenant, on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'alla point aussi vite que les Ottomans; et dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rothenoff et de Spina, ils trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à deux cents pas de la place.

Depuis quatre jours, les habitans consternés regardaient du haut de leurs murailles se prolonger en croissant, d'une rive du Danube à l'autre, au bruit extraordinaire des clochettes, des trombones, des cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusque sur les montagnes de l'horizon, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands venus de tous les coins de la terre, éclatante de tout le luxe de l'Asie, et destinée à les engloutir. Le jour, ils contemplaient ces dômes, ces banderolles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphans qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube et promettaient une longue subsistance à l'infidèle, cette tente enfin des exécutions qui, suivant

l'usage, dominait le camp tout entier, comme si la mort avait dû planer sur toute cette vaste scène. Le soir était-il venu, près de chaque drapeau, ainsi qu'aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal ; ces feux rougissaient le ciel ; aux bruissemens de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris horribles des muezzins appelant à la prière les soldats du Coran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

Du reste, ce n'étaient pas ces campemens méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie ; il y avait plus de richesse que d'art et de police. Trop confiant dans ses forces pour songer à la prudence, Kara-Mustapha ne s'inquiétait que d'épouvanter les chrétiens par le nombre, et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, sur les hauteurs, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, qui dominait le Danube, Vienne, le camp et la plaine, l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après lui son sérail tout entier, toute sa maison, cent cinquante valets de chambre, jusques à sa ménagerie. Ses meubles étaient de cachemire, de brocard et de velours. Ses armures, ses vêtemens, toute sa personne, disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xercès et des Darius pour la puissance autant que pour la splendeur. On ne peut douter qu'en mettant de côté les eunuques, les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût quelque trois cent mille combattans de toutes les nations. Le terrible Selim Gieray, le plus renommé des kans tartares depuis long-temps, les sultans ses fils, Michel Apaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Walaquie Sirvan Cantacuzène, Émeric Tékéli, formaient à ce lieutenant du lieutenant du Prophète un cortége de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de trois cents bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de ses instrumens de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense ; le duc de Lorraine, dont l'infanterie arrivait par la rive gauche en même temps que les Turcs par la rive droite, l'y jeta tout entière, et la garnison se trouva ainsi composée de quatorze mille combattans, auxquels se joignirent en compagnies régulières quatre ou cinq mille hommes de la bourgeoisie, des corps de métiers, et de l'université. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de

Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime du grand Condé. Sous lui présidait au conseil le comte de Caplier, commissaire général des vivres, qu'à l'exemple de Léopold l'histoire a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, au salut de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Sérini, resté fidèle à l'empereur; un prince de Wurtemberg; un comte de Souches, fils du célèbre général Radwight; le marquis Obizzi; les comtes de Traufmansdorf, de Salbourg, de Kilmansec; Sigismond de Zetern, d'une maison illustre de Silésie; le baron Walter, du Wurtemberg; le Vénitien Colalte, comte de Saint-Michel; un comte de Cinq-Églises; un Forbin-Janson; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna cinq cent mille florins et trois mille muids de vin pour le siége. On vit le comte de Colonitz, évêque de Neustadt, s'enfermer dans la ville, et trouver trois cent mille thalers dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vaillante maison française de Croy, le duc Charles Eugène, qui, se jetant presque seul dans une barque, descendit pendant vingt-cinq lieues le cours du Danube sous les feux croisés des barbares pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage s'égalent toujours aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en fermer tous les passages avec quelques milliers de chevaux qui lui restaient, et circonscrire la guerre sur l'autre rive. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les impériaux. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté le plus faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduit à portée de mousquet un double boyau. Le lendemain (15 juillet), il enleva Léopoldstadt au galop de ses escadrons, lancés

à travers le bras du Danube qui en baigne les bords; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve, et à sauver ses troupes. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux, une batterie aussitôt dressée. En même temps, le bombardement commença sur toute la ligne. Le lendemain (16 juillet), un monastère, le théâtre, la riche église des Écossais et l'arsenal furent mis en cendre; le palais de l'empereur, ruiné; les tranchées, conduites à trente pas de la contrescarpe; des batteries nouvelles, établies; le comte de Stahremberg, blessé. Le superbe visir somma Vienne de capituler.

A la nouvelle du siége et de ses débuts, il y eut terreur panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold implorait, ne parlait que de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, réservée à passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le Capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Allemagne de concert avec Frédéric Guillaume, Louis XIV s'arrêta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles du temps, pour monter à vingt mille chameaux, sept cent mille hommes, et cent mille chevaux. On parlait d'un corps de réserve de trois mille officiers d'artillerie, de deux mille chameaux occupés à charrier encore six cents bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitans valides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à porter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient l'Empire, embarrassait sa politique. Innocent XI augmenta sa gêne en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs, sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Il espéra l'obtenir d'une démarche magnanime, et Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit quatre-vingt mille hommes à Léopold; mais on ne trouve dans les

documens sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que Léopold, bien que sa pusillanimité ait quelque peu égayé l'histoire sous la plume de Voltaire, fit voir dans ces extrémités une obstination courageuse. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turcs; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collége des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haït la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Et tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis revint à Paris (20 juillet), balançant de son côté les conseils contraires de son ambition, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'ame et des remords de sa foi, partagé entre la tentation d'exterminer la maison d'Autriche, et la gloire de la sauver.

(30 juillet) La reine, qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mourir, frappée d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale. L'infortunée Marie Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, dit qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné. Madame raconte que le jour des complimens de condoléance, l'évêque de Gap entra en pas de bourrée, faisant semblant de pleurer des yeux et riant de la bouche, ce qui lui donna une figure « si grotesque, dit-elle, que les princes, les » princesses, le roi lui-même et toute la cour, rirent jusqu'aux larmes [1]. » On comprend que la douleur n'endormit pas les ressentimens de Louis XIV; il ne notifia point son veuvage au roi de Pologne. La politique adoptée par les conseils de Warsovie l'exaspérait au point de lui faire transgresser les lois mêmes de l'étiquette.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de voiler Louis inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révérer autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siége Versailles et pour tributaire

[1] Fragmens de lettres originales de Madame (Charlotte Élisabeth de Bavière), seconde femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pas espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers, lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuis trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit des dangers de Vienne il était accouru (18 juillet) de Villanow, où les couches de sa femme l'avaient retenu (24 juillet), à Czentochowa, où l'appelait un pieux pélerinage, et de là à Cracovie, rendez-vous de son armée (29 juillet). La noblesse s'était précipitée en foule sous les drapeaux, fière de signaler son courage dans cette grande et sainte entreprise. Il avait fallu créer quatre mille hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer (31 juillet). Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du saint-siége. Ses propres revenus fournirent au reste. La Lithuanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau. Il advenait que la mort de Paz avait été pernicieuse à Jean comme sa vie. Sapiéha était étroitement lié aux intérêts de la France; et sans doute Michel Paz, par dévouement pour l'Autriche, aurait dans cette occurrence vivement secondé le roi.

A mesure que de faibles détachemens se formaient, Jean les mettait en marche en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots: *Sous les contrescarpes de Vienne*. Mais l'empereur, le pape, le grand visir, Louis XIV, restaient toujours convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'osait pas y compter.

Cette opinion, que le marquis de Vitry et la cour de France avaient si bien accréditée, servit étrangement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y confiant, demeura immobile. L'évènement a montré qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et contristé le monde. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement secourue; et comme l'attaque avait été trop brusque pour que la cour, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie opulente, pussent emporter leurs richesses, il craignit que la furie d'un assaut ne livrât au pillage et ne dérobât à sa cupidité une si belle

proie. Il se mit à la soigner, à s'inquiéter du salut de Vienne avec tendresse ; et tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne s'occupa que de la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévorait en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances de cette domination sans contrôle et de ce repos brillant. Il passait sa vie captif dans les délices abominables de son sérail. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. On conçoit que le siége traînât en longueur ; mais ce fut sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans leurs tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière leurs parapets, leurs gabions, leurs redoutes ; et dans ces ouvrages se déployait le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de places d'armes où les Turcs excellaient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait déjà joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient dans leurs travaux contraires, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que le général Stahremberg, à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Émeric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les sermens de ces comtés jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous les lois de l'infidèle. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendît l'accès contre ses armes.

(Août) Les alarmes de l'Europe croissaient de moment en moment. On sut que la brèche était praticable. Léopold multiplia ses appels aux princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des cercles ; l'é-

lecteur de Bavière se mettait en marche ; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre ; Frédéric Guillaume promettait son contingent dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait de l'or. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir l'argent au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations, s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle pieux de don Pedro, régent pour son malheureux frère don Alphonse VI, auquel il avait enlevé sa femme, sa couronne et la liberté, joignit à des dons et des levées considérables un magnifique auto-da-fé d'une quarantaine de judaïsans. En Italie, les listes de contributions volontaires couraient de ville en ville, aussi bien que les pélerinages et les processions. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collége vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul vingt mille florins de ses deniers. C'était la première fois dans le monde qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI ne se lassait pas d'offrir à Dieu des prières, aux guerriers des indulgences, aux souverains des subsides. Il alla jusqu'à permettre l'aliénation des biens ecclésiastiques dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares, et les Romains de ce temps mettaient de l'or dans la balance plus facilement que du fer.

La cause de la croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongeait son frein à l'aspect de cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui : ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, pousuivit seul sa route, précédé de son frère, *le petit Abbé de Savoie*, qu'une vocation indomptable appelait à ceindre enfin cette épée qui a fait si grand le nom du prince Eugène [1]. En apprenant son départ, « tant mieux, dit Louvois; il » ne retournera plus dans ce pays-ci. » Il ne retourna point en France,

[1] Le prince Eugène, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi : « Le roi très-chré-» tien, avant d'être dévot, secourait les chrétiens contre les infidèles; devenu » pourtant un grand homme de bien, il les agaçait contre l'empereur, et sou-» tenait les rebelles de Hongrie. Sans lui ils ne seraient jamais venus les uns et » les autres aux portes de Vienne. »

en effet, si ce n'est les armes à la main, et conduit par la victoire. Par une étrange fatalité, deux princes nés sous le ciel de France, Charles et Eugène, furent donnés par Louis XIV à l'Empire, pour en commander l'un après l'autre les armées, et en sauver la fortune.

En ce moment, Charles comptait autour de soi beaucoup de noms illustres et de brillans courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien qu'alors même que les contingens de l'Empire seraient tous réunis à son armée, il se trouverait encore loin de pouvoir reprendre l'offensive, et tenter la délivrance de Vienne, fût-il temps encore. Modeste autant que magnanime, ce prince, l'amant, le mari d'Éléonore, et le rival malheureux de Jean Sobieski, écrivait sans cesse à Jean d'arriver, d'arriver sans son armée, disant qu'il en valait une à lui seul, qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balancer l'avantage du nombre, indiquer la route de la victoire, et sauver l'Empire.

(5 août) Des députés de la Silésie, de la Moravie, de l'Autriche, se pressèrent aussi à Cracovie pour implorer le roi de Pologne qui souffrait plus que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il vit une fois (9 août) le ministre de l'empereur et le nonce du saint-siége tomber à ses pieds, et lui embrasser les genoux comme des supplians. Léopold finit par lui offrir la cession à toujours du royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât de le reconquérir sur l'Ottoman, et de conserver, s'il se pouvait encore, aux princes de la race d'Habsbourg leur vieille capitale. Jean répondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel que la gloire de bien mériter de Dieu et des hommes. Puis, le gros de son armée étant réuni enfin, le dimanche de l'Assomption (15 août), jour qu'il choisit comme consacré à la vierge divine sous la protection de laquelle il avait placé ses armes, après avoir le matin fait à pied ses stations dans toutes les églises de Cracovie, il déploya la lance royale, et s'achemina du côté de l'Allemagne sans attendre les troupes de Lithuanie. Bientôt parut (18 août) le général Caraffa qui venait s'assurer s'il était vrai que Jean marchât à la tête de son armée. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que le roi était proche. « On le dit, » répondit tristement l'Autrichien qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin Jean parut : il apprit de cet homme de guerre expérimenté les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces in-

spirations du génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil. Les deux hetmans de la couronne, Jablonowski et Sieniawski commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnèrent cette armée, dépositaire de tant d'espérances et de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se séparèrent (22 août) : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie. On a raconté que, comme le roi demandait à Marie Casimire éplorée la cause de ses larmes, elle répond qu'elle pleurait sur le second de ses fils qui ne pouvait pas suivre son frère aîné. Ou ce propos n'a point été tenu, ou il renfermait, comme nous le verrons plus tard, un sens que le public ne sut pas démêler. Le roi et la reine n'avaient point la conversation héroïque. Une correspondance, récemment publiée [1], celle où Jean raconta à Marie Casimire toute la suite de la campagne qui s'ouvrait, fait voir qu'ils s'exprimaient en simple langage. Le roi écrivait le lendemain de cette séparation (23 août) :

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette!

» J'ai passé une très-mauvaise nuit. Un de mes bras s'est engourdi; » j'en ai ressenti dans l'épine du dos une vive souffrance, ils s'ensuivra une crise de rhumatisme.

» Dupont m'a fait plus de mal encore; il est revenu de chez vous » à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation que vous » éprouviez pourrait vous rendre malade. Je vous demande en grace, » ma chère ame, de vous calmer, et de vous soumettre à la volonté » de Dieu. Il daignera m'accorder ses anges conducteurs, et me » permettre de revenir sain et sauf parmi les miens. »

La princesse à qui s'adressait ce tendre langage avait cinquante ans; le roi en comptait cinquante-quatre. Avec une ame qui restait comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à cheval: c'étaient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en

[1] *Lettres du roi de Pologne Jean Sobieski à la reine Marie Casimire, pendant la campagne de Vienne, traduites par M. le comte Plater, et publiées par M. de Salvandy;* 1 vol. in-8°, chez Michaud, libraire-éditeur, et chez Sautelet.

Nous ne pouvons trop inviter nos lecteurs à lire cet intéressant recueil.

Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'émut. Les populations se précipitèrent de toutes parts sur son passage. Les jésuites d'Olmutz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale : *Salvatorem expectamus*. Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes ; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs se hâtèrent d'accourir, et Louis XIV lança ses armées sur les Pays-Bas autrichiens sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles étonné vit tout à coup d'Humières à ses portes (31 août). Ce fut le cinquantième jour du siége de Vienne que ces hostilités s'ouvrirent ; un cri d'indignation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

Dans ces grands mouvemens, Kara-Mustapha seul ne s'ébranla point. L'insensé continuait de ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, comme un mois auparavant Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait consumé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur la rive gauche du Danube contre le duc de Lorraine de trop faibles partis, que les Polonais du chevalier Lubomirski suffisaient à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait, suspendu sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, et le fatal cordon des esclaves.

Un jour de réveil, un assaut, pouvaient encore tout réparer. Cet effort ne semblait même plus nécessaire. Vienne était aux abois : la garnison était épuisée, les habitans abattus ; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt, le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Le vertueux Colonitz avait combattu en soldat dans Candie. Maintenant il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole : sera-t-il plus heureux ? Sa voix n'est plus entendue. L'heureux présage de huit cigognes qui, des hauteurs du Calemberg, vont s'abattre sur la ville, n'a relevé que pour quelque

jours les esprits renversés (1er septembre). Près de deux mois de captivité, l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des espérances de secours toujours trompées, ont livré les ames à un morne désespoir. Un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au duc Charles, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir [1]. L'empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI se hâta d'ordonner l'exposition du saint-sacrement dans toutes les églises de l'univers.

Avec les premiers jours de septembre, le péril s'accrut ; les assiégés virent les Turcs presser les travaux, le bombardement prendre une activité nouvelle, une demi-lune, qui couvrait le corps de la place, tomber enfin, la muraille même s'écrouler à son tour. Des retranchemens, élevés à la hâte à l'entrée des rues, étaient la dernière tentative du courage de Stahremberg, la dernière ressource de son désespoir.

Il bornait à trois jours la puissance de ses efforts, et, chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut des clochers, portaient au loin l'annonce de ses extrémités. Un soir, la sentinelle qui veillait au haut de la tour de Saint-Étienne aperçut sur les sommets du Calemberg une flamme éclatante. Plus tard, une armée s'y fit voir, s'apprêtant à descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderolles brillantes se distinguaient, avec des lunettes d'approche, les hussards de Pologne, si redoutables à l'Osmanli. On vit les Turcs se diviser en deux et même trois armées, l'une qui courait à ces assaillans, l'autre qui se préparait à livrer l'assaut, à en finir avec ce siége éternel ; la troisième était de fuyards occupés à se sauver en Hongrie avec leur butin. A l'aspect du conflit terrible qui allait tout décider, Colonitz entraîna les femmes et les enfans dans les temples ; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

Il y avait déjà plusieurs jours que Jean s'était séparé de son armée avec quelques milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il

[1] « Monseigneur, il est temps de nous secourir parce que nous perdons beaucoup de monde, plus encore par la dyssenterie que par le feu de l'ennemi. Nous n'avons plus de grenades, qui étaient notre meilleur appui. Notre canon a été ruiné en partie par l'ennemi, et s'est crevé en partie. Nos mineurs viennent de m'avertir que sur le bastion du château ils voient travailler l'ennemi sous eux, de sorte qu'ils doivent avoir passé le fossé. Il n'y a plus de temps à perdre. »

(Lettre du comte Stahremberg. Den hollandschen mercurien byCasteleyn 1683).

à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube. Le duc de Lorraine courut au-devant de lui jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection d'un roi. Les deux illustres capitaines arrêtèrent le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et bientôt (dimanche 5 septembre) Jean campa sur le Danube avec toutes ses troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. Ce fut en pleurant de joie que les impériaux, soldats, souverains, gentilshommes, accueillirent ce chef victorieux que leur envoyait la fortune. Avant son arrivée, la discorde régnait entre tous les princes : elle tomba devant lui. Tous vouèrent au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il résolut s'exécutèrent sans obstacle.

Lorraine avait jeté dans la ville de Tuln, à six lieues au-dessus de Vienne, un triple pont appuyé sur deux îles, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les électeurs hésitaient à s'aventurer au-delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations ni retards; l'état de Vienne n'en souffrait pas. Un message de Stahremberg qui arriva ne portait que ces mots : « Point de temps à perdre. » « Point de revers à redouter, » s'écria Jean ; vous voyez que le général qui, à la tête de trois » cent mille hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe, ne » peut manquer d'être battu. » Le lendemain (lundi 6 septembre), les libérateurs de la chrétienté passèrent. Les Polonais marchèrent les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : un régiment surtout affligeait par son délabrement l'amour-propre du roi. « Regardez bien ces braves, dit-il aux impé- » riaux ; c'est une troupe invincible qui a fait serment de n'être » jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient [1].

Le même soir, il planta sa lance sur la terre d'Autriche qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les chemins séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à

[1] Histoire de Sobieski.

Louis XIV ; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe la moitié du génie et de la fortune de son roi.

(7 septembre) Le jour suivant, l'électeur de Saxe, Georges III, homme de guerre renommé, le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve (mercredi 8). En même temps arriva par la rive droite l'électeur de Bavière Maximilien Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand visir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course, et de détruire quand il était temps encore. L'armée chrétienne se trouva ainsi tout entière sur le même rivage que ces bandes innombrables, objet de tant d'effroi. Sa force montait à soixante-dix mille combattans, dont un peu plus de vingt mille impériaux, dix mille Saxons, douze mille Bavarois, le contingent des cercles, qui était de neuf mille hommes, la foule des volontaires, qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ dix-huit mille Polonais. On comptait en tout trente-deux mille fantassins ; la cavalerie était généralement très-belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée ; et, oubliant le nombre des ennemis, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, confiant en sa fortune, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Kosakes que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellens. Les Tartares trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre au Turc. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvemens de l'ennemi, et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant : « Jean, j'ai touché mon » argent ; Dieu te le rende. » Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards, au milieu des défilés dangereux où on allait s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : « O Mynzinski ! Mynzinski ! »

Une chaîne escarpée, pleine de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, celle du Calemberg, le mont Æthus des anciens, séparait comme un vaste rideau les deux armées, les deux causes, l'Europe et l'Asie. Sur ses flancs, se déployait l'épaisse et profonde forêt de Vienne. Il fallait escalader ces difficiles barrières avant d'arriver aux ennemis; car la montagne s'avance à pic au milieu du Danube, et Kara-Mustapha, qui, avec quelques bataillons, l'aurait rendue inaccessible, n'y avait pas même songé. A peine quelques Tartares erraient dans ces montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire, en disant : « Le roi de » Pologne! Nous savons bien qu'en effet il a envoyé Lubomirski avec » quelques escadrons! »

Rien ne pouvait s'égaler à la confiance des Osmanlis, si ce n'est l'inquiétude des impériaux. Telle était la terreur imprimée par l'immense armement de la Porte, qu'au premier cri d'Allah! le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs (jeudi, 9 septembre). Il fallut que les Polonais tinssent toujours la droite dans cette marche laborieuse qui dura trois jours. Plusieurs milliers de paysans étaient occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur les croupes de ces monts sauvages. Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que chacun portait avec soi; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu le passage du Saint-Bernard. Quelques éclaireurs atteignirent les sommets long-temps avant l'armée; ils découvrirent le camp turc, furent saisis d'épouvante, et vinrent, par leurs récits, répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il marchait environné, étaient des témoignages vivans de ses victoires; et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sans leur escorte : il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turc. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats.

Infatigable, il pensait à tout; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme. « De continuelles harangues, mes conférences avec » le duc de Lorraine et les autres chefs, des ordres sans nombre à » donner, m'empêchent non-seulement d'écrire, mais même de » prendre de la nourriture et du repos. C'est bien pis encore mainte- » nant que Vienne est à toute extrémité, et que quatre milles seule- » ment nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entre- » vues, les difficultés que fait naître l'étiquette, tantôt une chose, » tantôt une autre; qui passera le premier ou le dernier, qui aura » la droite ou la gauche; viennent ensuite les conseils sans fin, les » lenteurs, l'indécision; et tout cela, en faisant perdre beaucoup de » temps, fait faire en outre beaucoup de mauvais sang. Une foule de » princes nous arrivent jour et nuit de toutes les parties de l'Europe; » viennent ensuite les comtes et les chevaliers des différentes nations » qui veulent me voir, ils me prennent mon temps. »

Et quand il avait passé les journées à ordonner les marches, régler les campemens, fixer des mouvemens auxquels étaient attachés les destins de l'Empire, léger sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait les nuits à rassurer la jalousie de Marie Casimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissans, par lesquels la tyrannie de cette femme, également exigeante et coupable, persécutait sa vie, il lui écrivait simplement :

« Il faut que je me plaigne de vous à vous-même, ma chère et in- » comparable Mariette. Comment est-il possible que vous n'ayez » pas meilleure opinion de moi, après toutes les preuves de ten- » dresse que je vous ai données? Pouvez-vous dire sérieusement que » je ne lis pas vos lettres? Pouvez-vous le croire, tandis qu'il est de » fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollici- » tudes je lis chacune d'elles pour le moins trois fois : la première » lorsqu'elles arrivent, la seconde en me couchant, lorsque je suis » libre enfin, et la troisième quand je me mets à y répondre. Tout ce » compte des années de notre union, du nombre de nos enfans, » n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans votre pensée; » si parfois je manque à vous écrire longuement, ah! ma chère » amie, n'est-il donc pas facile de s'expliquer ma précipitation sans » le secours de suppositions injurieuses? Les combattans des deux » parties du monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns des

» autres : il faut penser à tout ; il faut pourvoir au moindre détail.
» Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour de moi, de ne pas
» vous lever aussi matin ; quelle est la santé qui pourrait y tenir,
» surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude ? Vous
» m'affligerez sensiblement si vous n'avez pas égard à ma prière ;
» vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la santé, et ce qui est bien
» pis, vous nuirez à la vôtre, qui est ma seule consolation dans ce
» monde. Quant à notre affection mutuelle, voyons lequel des deux
» se refroidit davantage. Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon
» cœur et mon ame sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-
» nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre tour
» maintenant, et que c'était à vous à faire les avances ? M'avez-vous
» tenu parole, mon cœur ? Ainsi donc n'allez pas rejeter votre propre
» tort sur un autre ; mais prouvez-moi au contraire, en paroles,
» par écrit, et surtout en réalité, que vous garderez un constant
» attachement pour votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de
» finir sa lettre en embrassant avec délices son aimable et bien-
» aimée Mariette. »

Qu'on nous pardonne ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre ; il faut le voir en même temps plier sous une femme aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes, qui marchèrent liés comme un docile attelage à son char de victoire.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime roide et nue du Calemberg ; on occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château de ce nom, le couvent des Camaldules, l'église du Léopoldsberg, suspendus sur ces montagnes. On vit au-dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeans et les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son croissant immense ; plus près, au pied des cimes qu'on occupait, dans la forêt et les ravins d'alentour, se montraient, à portée de mousquet, les bandes ottomanes, accourues au bruit de cette marche hardie. A mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des hauteurs, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur toutes les saillies pour seconder l'entreprise, en

battant les flancs de la montagne; en même temps on alluma ces feux qui portèrent dans Vienne le courage et l'espoir.

A la vue du secours, Kara-Mustapha conçut un plan, hardi comme tous ses plans. Suivant son usage, l'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siége y avait porté le découragement. Les maladies y firent des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on voyait la cause de ce siége éternel et destructeur, en firent de plus grands. Les anathèmes dont le mufti frappait ses désordres, donnèrent quelque chose de superstitieux et de sacré aux alarmes de la soldatesque. On se rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à cette déloyale rupture de la trève qui unissait les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'autant de lâcheté que de mollesse et de cupidité : « Venez infidèles, disaient-ils; la vue d'un chapeau » nous fera fuir. » Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Abaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Évangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du visir, depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenans, soldats, tous conspiraient dès long-temps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas; mais ils l'avaient vu; ils avaient parlé turc avec lui; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains. L'épouvante gagna les cœurs; la fuite se mit dans les rangs. Alors brillèrent sur les sommets du Calemberg les armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts ouverts à une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop que l'abattement avait gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'Andrinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-pacha, béglier-bey de Bude, qui s'était opposé à l'aventureuse entreprise du siége de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le visir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Calemberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous

Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tekeli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattans. C'était plus qu'il ne fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, qui devint téméraire parce qu'au lieu de se porter en personne au-devant de l'armée libératrice et de hérisser à la hâte de retranchemens, partout préparés par la nature, les avenues de son camp, le visir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir, se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Kotzim, de Zuranow.

Le même soir, Jean assemblait de son côté un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes, afin d'arrêter les dispositions dernières. Il était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg multipliaient les avertissemens de détresse; et des difficultés apparaissaient de toutes parts. « Nous avons trouvé les choses, écrivait Jean à la reine, tout autre-» ment qu'on ne nous les avait représentées, surtout pour les loca-» lités et le terrain. Il s'est élevé, depuis dix heures, un vent violent » qui nous donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à » se tenir en selle; on dirait *les puissances aériennes*[1] déchaînées » contre nous; car le visir a la réputation d'être un grand ma-» gicien....

» Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici, près du Danube, » dans une position forte et munie de retranchemens. Je n'ai avec » moi que deux de mes chariots, et les plus légers; le reste de mes » effets est sur des mulets; mais ceux-là même, nous ne les avons » pas vus depuis quarante-huit heures. Au reste, tout cela n'est pas » important; ce qui l'est davantage, c'est qu'on nous a induits en » erreur. Les généraux nous avaient assuré qu'aussitôt que nous » aurions franchi le mont Calemberg, les difficultés seraient aplanies, » et que de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente » douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous apercevons d'abord » l'immense camp des Turcs, et la ville de Vienne dans le lointain; » mais, loin d'en être séparés par des champs, ce sont des forêts, des » précipices, et une grandissime montagne que nous avons devant » nous, et dont personne ne nous avait parlé. Il nous faut changer

[1] Les mots imprimés en italique dans cette correspondance sont les expressions textuelles de Jean, qui mêlait ainsi dans toutes ses lettres des expressions et des phrases françaises. Le lecteur est prié de s'en souvenir.

» à présent notre ordre de bataille, et faire la guerre à la manière » des Maurice Spinola et autres, qui s'avançaient *à la secura*, » *gagnant peu à peu le terrain*. Toutefois, *humainement parlant*, » et en mettant d'ailleurs tout notre espoir en Dieu, il est à croire » qu'un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se con- » centrer, mais qui s'est campé là comme si nous étions à cent milles » de lui, est prédestiné à être battu.

» Le commandant de Vienne nous a déjà aperçus, puisqu'il lâche » des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux Turcs, ils n'ont » rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils ont détaché une cinquantaine » d'escadrons avec quelques milliers de janissaires vers notre aile » gauche, où sont le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe établis » dans le couvent des Camaldules. Les Turcs ont l'air de vouloir dé- » fendre ce défilé ; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour cela que je » finis cette lettre ; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque » retranchement ; ce qui serait très-fâcheux pour nous, puisque c'est » de ce côté que je veux les attaquer. Notre armée occupe l'espace » d'un bon demi-mille à travers des montagnes et des bois, dans un » terrain si coupé, que ce n'est que par de petits sentiers que l'on » arrive d'une aile à l'autre.

» J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès de l'infanterie. On » y voyait tout le camp turc, et le canon ne laissait pas fermer l'œil. » Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers jours de vendredi » et de samedi, que chacun de nous pourrait chasser le cerf sur ces » montagnes. Les vivres et fourrages qu'on avait promis n'ont pas » été fournis ; cependant les gens sont de très-bonne volonté ; les » régimens d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre » servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens ; les » nôtres sont à regarder d'un œil de convoitise le camp turc, et ont » une grande impatience de s'y établir. Les Tartares ne se montrent » pas encore ; je ne sais où ils sont restés.

» J'ai reçu, mon cœur, votre lettre du 6 septembre ; c'était juste- » ment au moment où nous nous préparions à gravir les montagnes. » Ne vous vantez pas tant d'être à votre n° 6, puisque celle-ci est » mon n° 8 ; elle m'a entraîné jusqu'au lever du jour. Mais il faut » finir enfin, en ambrassant un million de fois mon aimable et in- » comparable Mariette.

» *Mes baisemains à ma sœur et à M. le marquis* [1]; j'embrasse tendrement les enfans. »

(Dimanche, 12 septembre) Le jour qui se levait quand cette lettre fut close devait être grand dans l'histoire : c'était celui qui fixa les destins de Vienne et de l'Empire; à pareil jour la victoire de Kotzim avait été gagnée; à pareil jour aussi la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobieski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé; il consacra à Marie Casimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, engagée par les Saxons au pied du château du Calemberg; en même temps le bruissement des canons et des mortiers autour de Vienne annonça le réveil du grand visir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait au milieu de ces montagnes les impuissans défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de soi les janissaires et toute son infanterie, ainsi que son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les spahis, les Walaques, les Tartares, qu'il porta précipitamment à la rencontre de Jean. Les escadrons se déployaient sur les abords montueux et boisés de la plaine. A leur tête marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-pacha, béglier-bey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turcs, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé au désastre du visir par le ressentiment de son expérience méconnue : le siége de Vienne avait été tenté, il se poursuivait malgré ses conseils.

Dans l'armée chrétienne, les Polonais, conduits par le grand hetman Jablonowski, tenaient l'aile droite, s'apprêtant à déborder la gauche des barbares, et à descendre dans des plaines propices aux mouvemens des hussards, vers le centre même du camp turc. L'aile gauche, qui s'appuyait au Danube, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salms pour lieutenans, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turenne; sous lui servaient le duc de Croy et Louis de Neubourg. L'é-

[1] La princesse Radziwill et le marquis d'Arquien.

lecteur de Saxe commandait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis longtemps et capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne se chargeait de tout conduire.

Le centre était composé de deux divisions : toute la cavalerie des impériaux et des Bavarois, commandée par le savant duc de Saxe-Lawemberg, avec le comte Caraffa, le baron de Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergens de bataille ; et toute l'infanterie de Bavière, de Franconie, des cercles que guidait le prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire, l'électeur de Bavière; trois princes d'Anhalt, trois de Wurtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier ; il n'y manquait, dit Voltaire [1], que l'empereur. A sa place, le roi de Pologne était l'Agamemnon en même temps que l'Achille de cette épopée. Kara-Mustapha de son côté comptait autour de soi quatre princes chrétiens, et autant de princes tartares. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis l'Iliade sur un même champ de bataille.

Admis au nombre des aides-de-camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle de l'engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer aux pieds des Camaldules, jusqu'à la sortie de la forêt, de s'y retrancher, et d'asseoir des batteries pour couper le centre des troupes musulmanes, et les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les spahis aperçurent les ouvrages des impériaux et des Saxons. Ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine, et bientôt le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains ; le duc de Croy fut blessé sérieusement ; un seigneur de cette illustre maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort ; Waldeck se vit obligé d'accourir : l'aile

[1] Annales de l'Empire.

gauche avait été entraînée tout entière. Le différend de l'Europe et de l'Asie était commis au dieu des batailles.

Il était huit heures du matin, l'action devenait vive et sanglante; elle embrassait tout le territoire de Closter-Neubourg, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, se précipitèrent, aux bras l'un de l'autre, dans la vieille église de Léopoldsberg, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de celui dont ils allaient défendre la querelle. Un capucin qui arrivait de Rome, religieux, enthousiaste et éloquent, estimé, dit Dalayrac, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles, et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du monde policé, se pressèrent pour l'entendre: elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils. Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix à la main, répandit sa bénédiction sur l'armée: « Je vous annonce, dit-il, de par le saint-siége, » que si vous avez confiance en Dieu, la victoire est à vous. » Déjà le roi était à cheval, et, laissant le religieux, qui voulait le suivre, en prières au haut de ces crêtes escarpées, il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces champs lointains, ce camp magnifique, en s'écriant: « Marchons présentement avec assurance; Dieu nous » assistera! »

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages en cinq colonnes comme autant de formidables torrens, mais gardant un ordre admirable; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui avec l'avantage du terrain foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un combat rude et court. A chaque ravine une nouvelle action exerçait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les spahis mettaient pied à terre pour

combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à rendre de nouveaux combats. Sans retranchemens dans ces lieux, où la nature en avait disposé de toutes parts, ils s'embarrassaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignobles, et n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts. Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche; et Kara-Mustapha, toujours tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au-devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, les colonnes se formaient en bataille et l'armée s'avançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs enseignes dans la plaine. Leur gauche maîtrisait le Danube, leur droite se liait au prince de Waldeck, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du Wenersberg. A onze heures ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *Vive le roi Jean Sobieski !* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi on s'ébranla malgré le poids d'une chaleur accablante; et, formant un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui les montrait maintenant à découvert dans tout leur ordre et tout leur éclat à l'œil surpris des barbares, les alliés continuèrent cette marche savante et terrible. Jean allait de colonne en colonne, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français surtout aux Français nombreux qui garnissaient les rangs.

Les Turcs avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se rallier, se grossir de puissans renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive à livrer. A la faveur des ravins, des coteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Neudorf, puis un autre poste furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Helgstads à son tour

résista : les hussards polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turcs, et les dispersèrent. Mais, emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Potoçki, fils du castellan de Cracovie, le trésorier de la cour Modrjewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de Waldeck et les Bavarois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent; ils essayèrent de se défendre sur les hauteurs, furent écrasés, et l'armée chrétienne arriva sur les glacis du camp. C'était le lieu où devait se décider la querelle.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait ses approches défendues par un ravin profond; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane, tout entière assemblée autour de l'étendard du grand visir. Il commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux impériaux et s'appuyait au Danube avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim : elle couvrait l'armée du côté des montagnes de Styrie. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tartares, une portion des janissaires, étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front, et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, les abords les plus ouverts de cette vaste citadelle, de leur côté se laissaient voir les masses les plus épaisses : c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se porta le roi en personne, tandis que Jablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Gieray, balayaient dans la plaine, jusque vers les montagnes de Styrie, ses nuées de Tartares, et qu'à la tête des quarante mille Allemands, le prince Charles de Lorraine, appuyé au Danube, se disposait à profiter du succès, ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénouement de ce drame terrible. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'œuvre de quelques heures, l'œuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la con-

sternation régner dans les troupes ottomanes. De loin se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie. Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les airs jusqu'à l'horizon. Le grand visir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, aux pieds de ses retranchemens. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, y prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'œil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère prit au roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore : il pointa sur le visir deux ou trois pièces, que Konski avait roulées jusque-là sur des leviers; c'étaient les seules qu'il eût sous sa main. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons; et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, de l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à soi tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts : ce mouvement trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement par le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a dit, et déjà il a poussé droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Marzinski porte devant lui; plus que tout à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef, il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète :

» *Non nobis, non nobis, domine exercituum, sed nomini tuo da gloriam* [1]. » Les Tartares et les spahis le reconnurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout-à-fait à sa présence. « Par Allah ! répétait sans cesse Sélim-Gieray, le roi est » avec eux ! » Survint alors une éclipse de lune ; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

En ce moment, les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la » Pologne ! » Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs, brillans de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible, que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances !

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Sifistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Jablonowski. En même temps, Charles de Lorraine et le prince de Waldeck, passant sur le corps de toutes ces troupes chrétiennes des principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près leur camp. Le grand interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le visir ne sut que fondre en larmes. « Et toi ! » dit-il au kan de Crimée qui arrivait entraîné par les fuyards, ne » peux-tu me secourir ? — Je connais le roi de Pologne, répondit » Sélim-Gieray ; je vous disais bien qu'avec lui il n'y aurait rien à » faire que de nous en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, » voyez si Dieu n'est pas contre nous. » Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes dans le camp, et de les ranimer. Mais point. Tout fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé ses fils

[1] « Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous, seigneur Dieu des armées, » c'est pour ton nom que nous te demandons la victoire. »

en pleurant. Vaincue, pleine d'épouvante, n'osant lever les yeux en haut, l'armée musulmane n'était plus. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait vaincu. Le flot de la puissance ottomane reculait épouvanté, et reculait sans retour.

L'abandon du prince des Tartares parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turcs parut à l'Europe entière un miracle. A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp turc. Il arriva le premier aux quartiers du visir. A l'entrée de cette vaste enceinte, un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail armé de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turcs, qui auraient pu revenir à la charge durant une nuit orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeans des tranchées. A la faveur des ombres, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre, de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter [1] qu'à deux cents le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turcs laissés sur le champ de bataille qu'à six cents; d'autres l'élevèrent à quarante mille. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvemens de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie, et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turcs font assez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier; car les relations même qui le donnent, rapportent que le lendemain le grand nombre des restes sanglans dont la plaine et le camp étaient jonchés, infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La Gazette de France,

[1] Annales de l'Empire.

dans ses premiers récits, peu bienveillans, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment huit ou dix mille Turcs tués depuis le Calemberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à mille combattans. Ils ne formaient que le tiers de l'armée. Les impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement en fantassins ; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins approcher de celle des Polonais; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretinrent tant de vaillans exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière ! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Europe attribua, que l'histoire attribue encore ses jeunes exploits. Et faut-il le dire ? cet étrange larcin fut l'œuvre de sa mère. Le roi avait laissé à Marie Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Warsovie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son cœur fermentait une prédilection effrénée. Et par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'environner ainsi de prestiges, de grandir long-temps à l'avance dans l'opinion du monde, celui des deux auquel son cœur partial voulait assurer l'héritage de leur père.

Cependant les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stahremberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour (lundi 13 septembre) s'offrit un spectacle effroyable : il n'y avait plus de Turcs nulle part ; mais on voyait leurs œuvres. Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le

défendre, et quoique cent vingt mille tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-on, l'étendard de l'empire : il songea à massacrer toutes les femmes de son sérail, pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains du vainqueur. Il avait pris le même soin de sa ménagerie, des chameaux qui restaient, des chevaux, enfin des captifs. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfans surtout dont les Orientaux aimaient à avoir grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantemir, dans son histoire, porte ces victimes à trente mille ; plus loin, l'incendie allumé jusqu'au pied des montagnes annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie, et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière la Raab.

Le roi entra cependant dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, à pareil jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, retentissaient, à la place du bruit terrible d'un siége, des acclamations de tout un peuple qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant ce chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain caché loin des périls, s'écriait, en lui pressant les mains et lui baisant les habits : « Ah ! pourquoi celui-là n'est-il pas notre » maître ! » Le regard sévère des officiers de l'empereur n'arrêtait point ces transports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là fut le prêtre qui s'écria : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

Au fronton de cette cathédrale, brillait un croissant qui y avait

été attaché lors du siége de Soliman, en retour de la promesse qu'il avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes leurs batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après : ce retard fut la première vengeance de Léopold.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stahremberg; et le soir il retourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour ses quartiers les tentes, où plutôt le palais enchanté du visir. Là, il ne prit point de repos : il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, comme fils aîné de l'Église, et roi très-chrétien; c'était un malicieux hommage, une courtoise et spirituelle vengeance. Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne n'était toujours à ses yeux qu'un roi électif.

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI., pour lui porter l'étendard que les vainqueurs appelaient celui du Prophète, auquel les Turcs contestaient cette gloire. Enfin il tourna ses pensées du côté de Marie Casimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre; des copies plus ou moins complètes en coururent : la correspondance de madame de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne l'original qui a été retrouvé; c'est un monument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire [1].

Dans les tentes du visir, le 13 septembre, la nuit.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette !
» Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ;
» il lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent
» jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans,
» des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les ap-
» proches de la ville, les champs d'alentour, sont couverts des morts
» de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens

[1] Lettre neuvième.

» nous amènent à tous momens des chameaux, des mulets, des bœufs,
» des brebis, que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude
» innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre
» de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés.
» La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville
» comme dans notre camp, on était toujours en alarmes; on croyait
» voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudres et
» munitions, pour la valeur d'un million de florins.

» J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle que j'avais désiré
» depuis long-temps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres
» en plusieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement
» dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette oc-
» casion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère;
» mais c'est une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un
» demi-million de perte.

» Le visir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son
» habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier; car
» la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

» Avançant avec la première ligne, et poussant le visir devant moi,
» j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les
» tentes de sa cour privée; ces tentes occupent à elles seules un espace
» grand comme la ville de Warsovie ou de Léopold [1]. Je me suis
» emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de
» porter devant le visir. Quant au grand étendard de Mahomet, que
» son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-
» père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes
» équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai
» pas encore tout vu; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que
» nous avons vu à Kotzim. Rien que quatre ou cinq carquois montés
» de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats.
» Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares
» à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un*
» *guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté; car il n'y a que l'homme*
» *qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

» J'ai aussi un cheval du visir avec tout le harnais. Lui-même a

[1] Dans la correspondance de madame de Sévigné, post-scriptum de Corbinelli (septembre 1683), cette phrase se trouve presque textuellement citée.

» été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus belle retirade du monde*. Cependant, les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tartares, à trois cent mille combattans; d'autres ont compté trois cent mille tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au-delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près cent mille tentes; car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut, ceux même de la ville sont venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de femmes tuées; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le visir s'était emparé, dans un des châteaux de l'empereur, d'une très-belle autruche vivante; mais il lui a aussi fait couper la tête, pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinemens de luxe que le visir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapin, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

» Aujourd'hui, je suis allé voir la ville: elle n'aurait pu tenir au-delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épouvantable; on dirait de grands quartiers de roc.

» Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le visir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers

» moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à
» faire ; j'ai vu alors accourir Monsieur de Bavière, le prince de
» Waldeck et autres ; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage ;
» les généraux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les
» officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah ! unser brave könig*[1] !
» Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

» Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et mon-
» sieur de Saxe ; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils
» étaient à l'extrême gauche ; je leur avais donné quelques escadrons de
» nos hussards, commandés par le maréchal de la cour[2]. Le comman-
» dant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui.
» Tout cela m'a embrassé, en me donnant le nom de sauveur. J'ai
» été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds,
» les habits ; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'é-
» criaient : « Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses ! » Ils
» avaient l'air de vouloir crier *vivat* ; mais ils étaient retenus par la
» crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros de
» peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les su-
» périeurs le voyaient de mauvais œil ; aussi, après avoir dîné chez le
» commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp.
» La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg
» est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me
» recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'empereur
» m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici... Mais voilà le jour qui
» commence à poindre ; il faut que je finisse cette lettre. On ne me
» laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus long-temps de votre
» aimable tête-à-tête.

» Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille ; nous
» regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous parlera. Parmi
» les étrangers, le prince de Croy a été tué ; son frère est blessé, et
» ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

» *Il Padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effu-
» sion de sa joie ; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe
» blanche planer sur nos armées.

» Nous nous mettons en marche, dès aujourd'hui, pour poursuivre

[1] Ah ! notre vaillant roi !
[2] Le chevalier Jérôme Lubomirski.

» l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompa-
» gneraient.

» C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et
» gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

» Dès que le visir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit
» appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant.
» Il dit ensuite au kan des Tartares : *Sauve-moi, si tu peux*. Le kan
» lui répondit : *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne ; il est im-*
» *possible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là*.

» Nous avons des chaleurs si accablantes, que nous n'existons plus
» qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quan-
» tité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur
» sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce
» moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de
» petits canons dans sa fuite.

» Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hon-
» grie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous re-
» voir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et pré-
» parer les appartemens.

» Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en
» servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

» Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jus-
» qu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux
» premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres,
» tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

» J'ai écrit au roi de France ; je lui ai dit que c'était à lui parti-
» culièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de
» faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté*.

» L'empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en
» chaloupe ; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir,
» peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne
» pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà pourquoi je lui cède la place.
» Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies ; on ne nous a ré-
» galés que de cela jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan est brave au dernier*
» *point*[1]. »

[1] Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il

Plus tard, le roi disait encore :

« ..... Les Turcs ont défendu quelque temps leur camp et leurs » tentes. Au moment où ils les eurent évacuées, je fis publier la peine » de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs ; nous nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous nous serions » disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue ; on ne se » voyait plus ; alors les soldats ont allumé les flambeaux turcs, et » c'est avec leurs secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, » surtout les officiers et towarzysz, qui avaient des valets à leur suite » ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les » tentes une fois qu'ils les avaient occupées.... Ces valets se sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans » les tentes du visir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient » une ouverture du côté opposé, et emportaient ce qu'ils voulaient. » Un petit Kosake, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître » pour plus de quatre mille ducats de bijoux. Les Allemands n'ont » presque rien eu ; car, excepté ceux qui se trouvaient avec moi, » aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le camp turc : aussi n'ont-ils » ni prisonniers, ni étendards, ni aucun gage de victoire. »

Les Turcs n'avaient pas tant détruit et tant emporté que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que des munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons, beaucoup étaient marqués aux armes des empereurs ; quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient celles peut-être que Zolkiewski avaient laissées sur le champ de carnage du Kobilta.

« Je vous envoie, mon ami, écrivait le roi, la liste des munitions » qu'on a prises dans le camp turc et dont nous devons faire le partage[1]. C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs pré-

montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très-large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Note de M. le comte de Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.)

[1] Rubinkoski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des

» paratifs, et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié » avait déjà été gaspillée par notre armée; car on n'a commencé à » faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque-là chacun prenait » ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est » resté. Il faut traduire cette liste dans plusieurs langues, et la publier » dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout* » *écrire; mais les choses principales sont : une ceinture de diamans,* » *deux montres de diamans, quatre ou cinq couteaux fort riches; cinq* » *carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches, des couver-* » *tures, des tapis, et mille autres bagatelles. Des fourrures de martres-* » *zebelines, les plus belles du monde*[1]. Il y a beaucoup de ceintures » en diamans parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les Turcs en » voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter; peut-être » voulaient-ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en » leur pouvoir; ce qui est certain, c'est que les diamans sont beaux, » et la monture très-riche. On dit que Minczynski cadet en a une » fort belle, mais il ne veut pas la montrer, et prétend l'avoir déjà » envoyée en Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand » nombre et à bas prix, de peur que leurs maîtres ne les leur re- » prissent. Au moment où la déroute a commencé, le visir est entré » dans sa tente, et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs » d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux » jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif » dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un » parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air » d'être cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image » de la sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand » trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu; je suis » arrivé le premier dans les tentes du visir, et je n'ai vu personne » s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou

munitions que les Turcs abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait :

60 canons de 48 livres.	9,000 chariots de munitions.
60 canons de 24.	125,000 tentes.
150 can. de moindre cal.	5,000,000 de livres de poudre.
40 mortiers.	

[1] On se rappelle que tout ce qui est imprimé en italique a été écrit par Sobieski en français dans les mêmes termes.

» qu'on ne nous l'ait pas encore amené, ou qu'il n'ait été enveloppé avec » les dernières avant la bataille. »

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette à l'extrême abondance. Malgré la désolation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turc. Les soldats vendaient un bœuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turcs avaient laissé derrière eux, à côté des cadavres des femmes, beaucoup de leurs enfans qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourait pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paule leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices puisqu'il les gagnait à la foi.

Le roi aussi recueillit un trophée qui le toucha entre tous les autres. C'était un vieux tableau qui fut découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame de Lorette dont la couronne était soutenue par deux anges, portant dans leurs mains des rouleaux avec ces deux inscriptions : *In hac imagine Marie, vincas, Johannes. In hac imagine Marie, victor ero Johannes.* Cette image, d'une grande vétusté, fut réputée miraculeuse. Jean la destina à la chapelle de Zolkiew et depuis lors il s'en fit suivre dans tous ses voyages. Il ne reparut pas sous la tente sans y apporter ce talisman.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événemens qui venaient de fixer les destinées de l'Occident, volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestans, États catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles descendus d'en haut. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux aux pieds d'un crucifix en fondant en larmes.

Des illuminations magnifiques firent du dôme, que Michel-Ange a bâti, un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Kotzim, ce fut comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfans du peuple-roi n'ont point de Capitole ; ils se bornèrent à promener le signe révéré de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvens en couvens. Dans toute l'Europe il en courut des images avec de grossières traductions de ses devises arabes. Long-temps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. Christine alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. La voici : en la lisant avec attention on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à blesser Louis XIV.

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au » monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse jour- » née pour laquelle le saint-siége et l'univers tout entier vous doivent » tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien d'ap- » plaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heureux » jour Votre Majesté s'est montrée digne non-seulement de la cou- » ronne de Pologne, mais de celle de l'univers. *L'empire du monde* » *vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat.* J'ose dire » que personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos » travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, » et je m'en fais gloire ; c'est que personne n'a mieux connu les dan- » gers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination » dont cette formidable puissance nous menaçait. *C'est à Votre Ma-* » *jesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la con-* » *servation de leurs royaumes.* Moi, qui ne possède plus de royaume, » je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, » de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de tous les empires » de la terre. Je dois pourtant avouer mes torts envers un si grand » roi que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de » l'envie, mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau,

» *Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains*[1]. Votre » Majesté *seule* m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette » à ce sentiment dont je me croyais entièrement incapable. Au reste, » ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses » trophées, ce sont ses privations et ses dangers; c'est le titre de » libérateur de la chrétienté; c'est la satisfaction et la gloire d'avoir, » on peut le dire, *donné la vie et la liberté à vos amis et à vos enne-* » *mis*[2], car c'est là ce que vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne » prix des actions héroïques, vous tenir compte de vos travaux dans » ce monde et dans l'éternité! il n'y a que lui qui puisse dignement » vous récompenser.

» Je suis, etc. »

Dans les passages soulignés, notamment ceux où tous les monarques, même ennemis du roi de Pologne, sont déclarés, avec affectation et insistance, redevables à ce prince de la conservation de leurs couronnes, éclate le dessein d'irriter dans l'ame de Louis les sentimens jaloux que l'Europe lui supposait, que lui supposait Jean lui-même. « Ils crèveront tous de dépit, malgré toutes leurs mani- » gances, » écrivait-il à Marie Casimire, en parlant de la cour de Versailles. L'humeur y était grande en effet. Comme dit Bayle, Sobieski avait taillé en pièces non-seulement les Turcs, mais aussi les prédictions, dont Paris était rempli alors, sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. Cette maison relevait sa tête humiliée. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion de la Flandre, espérant entraîner ainsi les états-généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire; et le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les états-généraux lui donnèrent des troupes, firent des levées, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après les succès qu'il venait d'obtenir, par la grace de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son premier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent XI soutint ce langage; il triomphait dans sa double passion contre l'infidèle et

[1] Nemini viventi invidebam unquam.

[2] Possit dici V. M. dator vitæ libertatisque amicis æque ac *inimicis*; utrisque enim vitam et libertatem in tuto locavit. Cette expression *inimici* ne peut s'appliquer qu'au roi de France.

contre Louis. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une lutte qui pouvait devenir universelle ; et le feu de la guerre civile, allumé déjà dans le Vivarais et le Dauphiné par la politique intolérante des Letellier à laquelle la mort de Colbert avait laissé le champ libre, lui rendait redoutable ce vaste incendie. Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées.

Aussi la France ne put-elle unir sa voix au concert de bénédictions dont retentissait l'Europe. Les gazettes n'annoncèrent la levée du siége que sous la rubrique de Cologne, fort tard, le jour même où dans Madrid des fêtes consacraient déjà cette victoire. Encore dans ces récits Jean n'était pas nommé. *Un coup du ciel* avait sauvé Vienne ; quand il fallut en venir enfin à prononcer son nom, le Mercure galant, seul journal raisonné que la France possédât alors, employa plusieurs volumes à démontrer que le roi de Pologne n'avait rien fait que tout autre prince n'eût fait à sa place ; que Louis avait comme lui offert des secours ; que ce n'était point sa faute si la haine aveugle de Léopold les avait refusés ; que nonobstant il avait bombardé opiniâtrément Alger pour faire une diversion utile, et la faire à ses dépens, tandis que d'autres dans leur conduite n'avaient obéi qu'à leur intérêt ; qu'au reste on n'entendait pas nier que la journée de Vienne n'eût sauvé l'Allemagne et l'Italie, puisque c'était chose d'une incontestable évidence ; mais qu'il n'y avait pas eu de bataille livrée, que toutes les relations qui en avaient couru étaient mensongères. « Au moment où on se préparait à combattre, ajoutait l'écri-
» vain officiel, le bruit se répandit que le roi de Pologne estoit à la
» tête de l'armée chrestienne. A ce nom la frayeur saisit aussitôt le
» cœur de tous les Turcs, et le grand visir ayant pénétré au fond de
» leurs ames prit le parti de la retraite, s'imaginant de le voir encore
» vainqueur. Ainsi c'est sans combat que l'armée chrestienne a mis
» l'Italie hors de crainte ; qu'elle a sauvé l'Allemagne ; qu'elle a fait
» fuir un ennemi qui avait couvert la campagne de ses armées
» formidables ; qu'elle a vu avorter ses vastes entreprises, malgré
» ses dépenses aussi grandes que ses desseins, et qu'elle a profité de
» tout son butin. On peut dire que trois personnes y ont contribué :
» le comte de Stahremberg d'abord par sa prudente conduite ; le
» secours de Vienne n'est pas moins dû aux prières du pape et de
» toute l'Église, et aux sommes que sa sainteté a données, sans

» lesquelles il eût été impossible de mettre tant de troupes sur pied.
» Le roi de Pologne doit être nommé le troisième : on le met le
» dernier parce que sa réputation est si forte que les Turcs ont levé
» le siége avant que d'estre attaqués, seulement parce que l'on
» disait qu'il devait combattre en personne...» Telle était la petite guerre de la politique française contre Jean Sobieski. C'était là une étrange manière de déprimer sa gloire. La flatterie a beau être inventive ; elle n'eût pas trouvé si bien.

LIVRE X.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Hongrie.

(1683.)

(14 septembre 1683) Il y eut dans le monde un autre potentat qui pensa sur le libérateur de Vienne comme Louis XIV. Ce fut Léopold. Ce monarque avait erré loin des armées pour éviter de se rencontrer aux côtés de Sobieski, et de mettre en présence le rang et la gloire. Au premier bruit de la victoire qui venait de sauver sa couronne, il s'était hâté de redescendre le cours du Danube pour rentrer dans sa capitale. Mais quand il sut que le roi de Pologne y recevait les hommages de la population reconnaissante, il suspendit sa marche, afin de n'être pas témoin du triomphe plus qu'il ne l'avait été des périls. L'histoire ne peut dire qui ce prince se montra le plus attentif à fuir, de ses ennemis ou de ses libérateurs. Enfin, il apprit que le roi de Pologne, pénétrant les misères de son orgueil, avait fui à son tour devant lui ; que déjà même il se mettait en marche vers la Hongrie, pressé en apparence de poursuivre les barbares, plus pressé en effet de laisser le champ libre à son ingrat allié. Léopold alors reprit la route du palais paternel ; il reparut parmi ses peuples, « au courage desquels « on aurait pu dire, selon le Journal de Louis XIV, qu'il devait » la conservation de sa capitale, si les rois pouvaient devoir quelque » chose à leurs sujets. »

Maintenant, ses conseillers, les électeurs, les princes, l'entouraient, criant qu'il ne pouvait laisser son allié s'éloigner de Vienne sans le voir : c'était s'exposer à ce qu'il reprît le chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. Léopold agité tenait conseil. La question des préséances était grandement débattue. A qui appartenait la main, de lui ou de son hôte illustre ? Comment de-

vait-il aborder un roi électif? A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, répondit le magnanime Charles de Lorraine (15 septembre).

Cependant, le roi de Pologne avait levé ses tentes, s'acheminant du côté de la division qu'il avait lancée à la poursuite des Turcs. Il fallait que Léopold allât à lui, qu'il le visitât au milieu de son armée: vives perplexités, longues négociations. L'esprit du roi fournit un expédient qui les termina au grand divertissement de l'Europe. Laissons-le parler lui-même [1].

« J'ai eu mon entrevue avec l'empereur, avant-hier, c'est-à-dire » le 15. Il était arrivé à Vienne quelques heures après mon départ. » Je l'ai envoyé complimenter par le vice-chancelier, chargé en même » temps de lui remettre un des étendards du visir, en souvenir de » notre victoire... A minuit, on m'annonce Shafgotsch, arrivant » avec grand empressement de la part de l'empereur; il m'assure » que Sa Majesté serait très-peinée de ne pouvoir communiquer avec » moi que par l'entremise du vice-chancelier; qu'elle ne veut pas » voir mon envoyé; que c'est moi en personne qu'elle désire entre- » tenir; qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de ne point sol- » liciter d'audience. Je me mets à écrire en conséquence, et voilà » que deux heures après arrive encore le comte de Shafgotsch : « Il » y a eu un malentendu, dit-il; la faute en est à Galeçki. » Voyant » bien que tout cela n'était que pure chicane, j'ai déclaré que lors- » qu'il s'agissait de parler aux souverains, je le faisais en personne, » et que mon chancelier ne s'adressait qu'aux envoyés des cours ou » autres autorités. « Ainsi, disais-je, vous vous inquiétez pour rien; » annoncez plutôt franchement ce que vous voulez; toute la difficulté » porte sans doute sur la grande question de savoir qui aura la droite. » Mais tout cela peut s'arranger et il ne s'agit que de s'entendre. » » Shafgotsch a répondu qu'en effet c'était là ce qui embarrassait » l'empereur; qu'il ne pouvait point céder le pas, qu'il se trouvait » dans le moment au milieu des électeurs, représentant, pour ainsi » dire, la tête de l'empire. J'ai proposé le moyen suivant : « Du mo- » ment que l'empereur approchera de mon camp, j'irai à sa ren- » contre, nous nous saluerons à cheval et nous resterons ainsi vis-à- » vis l'un de l'autre, moi du côté de mon armée, lui du côté de la » sienne et de la capitale, lui accompagné des électeurs, moi de mon » fils, des hetmans et des sénateurs. »

[1] Lettres à la reine Marie Casimire; lettre dixième.

» Shafgotsch a accueilli cette proposition, et tout s'est passé en » conséquence. Cependant l'empereur n'a été accompagné que de » l'électeur de Bavière; celui de Saxe l'avait déjà quitté. Il avait à sa » suite une cinquantaine de cavaliers de sa cour, d'employés et de » ministres. Des trompettes le devançaient; des gardes-du-corps et » une dizaine de valets de pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le » portrait de l'empereur, car il est connu. Il était monté sur un cheval » bai de race espagnole; il avait un justaucorps richement brodé, un » chapeau à la française, avec une agrafe et des plumes blanches et » rouges, une ceinture montée en saphirs et en diamans, l'épée de » même. Nous nous sommes salués assez poliment; je lui ai fait mon » compliment en latin et en peu de mots; il a répondu dans la même » langue en termes choisis. Étant ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, je » lui ai présenté mon fils qui s'est approché et l'a salué. L'empereur » n'a pas seulement mis la main au chapeau; j'en ai été comme ter- » rifié. Il en a usé de même avec les sénateurs et les hetmans, et » même avec son allié le prince palatin de Belz [1]. Pour éviter le » scandale et les gloses du public, j'ai encore adressé quelques mots » à l'empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval; nous nous sommes » salués mutuellement et j'ai repris la route de mon camp. Le palatin » de Russie a fait voir notre armée à l'empereur, ainsi qu'il l'avait » désiré, mais nos gens ont été très-piqués et se plaignaient haute- » ment de ce que l'empereur n'avait pas daigné les remercier, ne » serait-ce que du chapeau, pour tant de peines et de privations. » Après cette séparation, tout a changé subitement; c'est comme si » on ne nous connaissait plus. Shafgotsch et le légat nous ont » quittés... On ne nous donne plus ni fourrages ni vivres. Le saint- » père avait envoyé de l'argent à cet effet à l'abbé Buonvisi; mais » l'abbé est resté à Lintz. »

Le roi, dans ce récit, ne rapporte pas la réponse au remerciement gauche et froid de l'empereur, que lui prêtent toute les relations. « Je suis bien aise, sire, aurait-il dit, de vous avoir rendu ce petit » service. » Ce fut dans la plaine d'Ébersdorff qu'eut lieu cette singulière entrevue. Le roi se tint à l'aile droite de son armée, de sorte que l'empereur fut obligé, pour le joindre, de se porter à l'extrémité

[1] Constantin Wieçnowieçki, allié de la famille impériale par le mariage du roi Michel avec l'archiduchesse Éléonore.

du front des Polonais. A quelque distance, il s'approcha au petit galop; tous deux portèrent la main en même temps, lui au bonnet, Léopold au chapeau. Dans la présentation de son fils, le roi remplit la lacune que laissait le silence extraordinaire de l'empereur, en disant qu'il l'avait amené, malgré sa jeunesse, pour lui apprendre comment on se comportait avec des alliés; et, comme Léopold continuait de ne pas trouver des paroles, le roi reprit : « Vous voulez probablement, mon » frère, voir mon armée? Voilà mes généraux; je leur ai donné l'ordre » de vous la montrer. » Puis, il tourna bride, et l'empereur, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour parcourir les lignes polonaises. Cette muette entrevue avait duré moins d'un quart d'heure. La surprise était grande dans les deux armées; grande l'indignation dans les rangs polonais. L'empereur se décida, deux jours après (17 septembre), à donner des excuses de son étrange procédé envers ce jeune prince Jacques, auquel la main d'une archiduchesse était promise. Il lui envoya une épée, et écrivit qu'il n'avait pu la veille exprimer toute sa reconnaissance et toute sa joie, dans le trouble où l'avaient jeté le souvenir de ses dangers et la vue de son libérateur.

La conduite de Léopold n'avait rien de nouveau. Le lendemain de la victoire de Saint-Godard, les Français, qui la lui avaient gagnée, ne pouvaient plus, même à prix d'or, obtenir des fourrages et du pain. Il aurait tenu à affamer ses libérateurs autant que ses ennemis. Cette fois, c'était pis encore; les Polonais ne pouvaient obtenir ni des vivres, ni des tombeaux.

Jean écrivait à la reine [1] :

« L'envoyé d'Espagne, qui avait tant insisté pour avoir une au» dience, et auquel j'avais déjà accordé les honneurs d'un siége, ne » paraît plus. Nos malades sont couchés sur du fumier; nos blessés, » dont le nombre est assez considérable, ne peuvent pas obtenir de » bateau pour descendre la rivière jusqu'à Presbourg, où je serais » plus à même de les entretenir à mes frais. On refuse d'enterrer » nos morts dans les cimetières de la ville, même ceux de grades » supérieurs. On leur indique les champs ou les cimetières des fau» bourgs ruinés et pleins de cadavres païens. Un dragon allemand a » frappé, à quatre pas de moi, un de mes pages, et lui a mis le visage » en sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine, et n'ai obtenu

[1] Lettre dixième.

» aucune satisfaction. On a arraché à un autre de mes gens mon man-
» teau qu'il portait. On pille nos bagages; on nous enlève de force
» nos chevaux, qui étaient restés au-delà des montagnes et avaient
» de la peine à nous rejoindre. Quelques-uns de mes gardes-du-corps,
» que j'avais laissés près des canons turcs jusqu'à ce qu'on les eût
» distribués également (bien que ce soient les nôtres qui en ont pris
» le plus grand nombre le jour de la bataille), ont perdu leurs man-
» teaux, leurs habits et leurs montures.... Il est très-vrai de dire
» que nous n'avons jamais été en si mauvais état. Si ce n'était l'avoine
» que nous avons trouvée dans le camp turc, nous aurions déjà perdu
» tous les chevaux. C'est un tel état de misère partout, qu'il est dif-
» ficile de trouver une botte de foin ni d'herbe fraîche; des champs
» tout nus, voilà ce qui reste après le passage de ces nuées de païens;
» et cependant nous aurons encore quinze milles d'un pareil pays à
» traverser, à moins qu'on n'ait la charité de nous construire un pont
» sur le Danube, pour nous faire entrer au plus vite dans le pays
» ennemi. Là nous pourrions encore trouver des vivres. Mais ces
» messieurs de Vienne remettent tout d'un jour à l'autre; ils se sont
» établis en ville, et s'y adonnent à ces plaisirs et à ces débauches
» pour lesquels Dieu les a si justement punis.

» Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lorraine chez le comman-
» dant de Vienne. Ils étaient à manger et à boire; tous deux l'ont
» reçu assez froidement, n'ont rien accordé, et nous ont seulement
» fait reproche des prétendus fourrages que nous avons prélevés, et
» que pourtant aucun de nous n'a vus ni touchés un moment. Obar
» y a été à même d'entendre toute sorte de discours pleins d'ingra-
» titude. Comme beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour
» y trouver quelque nourriture, parce que l'on meurt de faim dans
» la campagne, le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne pas
» les laisser entrer, et de faire feu sur eux : on prétend que c'est
» parce qu'un Polonais a tiré sur des Allemands qui voulaient lui
» enlever son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne le père Haque,
» jésuite, pour recueillir les malades, payer leurs dettes, et enfin
» louer des bateaux dans lesquels ils pourraient descendre le Danube
» jusqu'à Presbourg. Moi, pour ma part, j'ai eu toutes les peines
» du monde d'obtenir chez les pères de la Société un réduit pour y
» déposer mes effets; encore n'ont-ils pas voulu en faire la liste, si
» bien que tout y est resté à la garde de Dieu. Veuillez bien, ma

» chère ame, raconter tout cela à monseigneur le nonce du pape.

» Après une si grande bataille où nous avons perdu tant de monde » et des familles les plus illustres, nous perdrons encore nos chevaux » et nos bagages, et nous nous serons exposés à la risée publique.... » Les officiers de l'empereur voudraient nous enlever même le peu » que nous avons. Que nous reviendra-t-il de notre victoire, si nous » n'en profitons pas pour entrer dans le pays ennemi, et si on nous » laisse périr de misère? Aujourd'hui, nous avons l'air de pestiférés » que tout le monde évite, tandis qu'avant la bataille, mes tentes, » qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir » la foule des arrivans.

» Nous savons de science certaine que le saint-père a avancé des » sommes considérables, qu'il n'a pas même épargné l'argenterie » des églises; que nombre de particuliers ont contribué à des quêtes. » A quoi donc tout cela a-t-il servi? Maintenant, dussent même » tous ces secours arriver, il serait trop tard. Les chevaux crevés et » ceux qui périssent encore tous les jours ne revivront plus.

» Sur mon Dieu, il y a de quoi mourir mille fois par jour, en » voyant échapper tant d'heureuses occasions, tant de belles jour- » nées; car les chaleurs sont plus grandes ici à présent qu'elles ne le » sont chez nous dans la canicule.

» Tout ce que nous avons fait et entrepris était fondé sur les pro- » messes du pape, et maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir » en voyant périr notre armée, non pas sous les coups de l'ennemi, » mais par la faute de ceux qui nous doivent tout.

» Giza et Absalon sont arrivés ici de la part de Tékéli; ce dernier » veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en ai fait part à » l'empereur; mais je vois qu'il ne se soucie plus de moi. Ils en sont » revenus à leur ancienne fierté; ils ont l'air même d'oublier qu'il » y a un Dieu au-dessus d'eux.

» Je me mets en marche aujourd'hui pour aller peut-être au-devant » d'une plus grande famine encore; mais je veux m'éloigner de cette » ville de Vienne, où l'on fait feu sur les nôtres...

» Nous sommes ici sur les bords du Danube, comme autrefois les » Israélites sur les bords de l'Euphrate. Nous pleurons la perte de » nos chevaux, l'ingratitude de ceux que nous avons sauvés, et tant » d'occasions de succès échappées. »

On regrette d'avoir à dire que l'évêque de Neustadt et de Vienne

s'associa aux sentimens et aux procédés de son gouvernement. Jean ne vit Colonitz ni à l'autel, ni chez Stahremberg, ni dans sa tente. Lui-même raconte doucement la spirituelle vengeance qu'il tira de cet oubli de toutes les bienséances, de cet oubli de tous les services. Il écrivit au prélat que n'ayant pas eu le plaisir de le voir, et prêt à quitter son diocèse, il prenait le parti de lui adresser par lettres ses félicitations du succès des armes chrétiennes et du rétablissement de monseigneur dans son poste. Colonitz fit comme Louis XIV : il laissa la lettre royale sans réponse.

L'ingratitude était l'ame de la cour impériale. Généraux, feudataires, alliés, tous virent leurs services condamnés à un même oubli. Stahremberg seul fut comblé par son élève des graces qu'il avait méritées. Nommé feld-maréchal contre son tour, et conseiller privé, il eut encore cent mille florins et la Toison-d'Or. Le comte de Capliers, Caprara, Leslé, blessés par mille endroits, s'éloignèrent. Déjà l'électeur de Saxe, qui avait aussi ses griefs, venait de reprendre avec son armée la route de ses États. Les troupes des cercles de l'Empire, Waldeck à leur tête, s'apprêtaient à replier leurs enseignes. L'électeur de Bavière menaçait d'abandonner les drapeaux de l'orgueilleux suzerain ; il défendait à ses troupes de dépasser Vienne, et une laborieuse négociation était employée à le ramener de la Moravie, où il s'était retiré de sa personne, comme Achille dans ses tentes.

Le duc de Lorraine lui-même, malgré ses liens de parenté, vit ses immenses services méconnus. « Le pauvre diable, écrivait Jean [1], » n'a ni dépouille de l'ennemi ni gratification de l'empereur.... J'ai » eu la visite du prince de Saxe-Lawembourg, très-honnête homme, » et le plus ancien de son illustre famille. Le jour de la bataille, » nous avons toujours été ensemble. Il gémit et se plaint au-delà de » toute expression ; il quitte l'armée ; ses gens et ses amis murmurent » et menacent ; mais bien d'autres murmurent aussi, et voilà pour- » quoi il y a tant de retards dans nos affaires. Tout le monde est » découragé et de mauvaise volonté ; c'est un martyre d'entendre » tout ce que disent les subalternes, ils vont jusqu'à regretter que » nous ayons secouru l'empereur. Ils auraient voulu que cette or- » gueilleuse race eût péri pour ne plus se relever. »

La postérité le croira-t-elle ? Jean fut le seul auquel ne se présenta

[1] Lettre douzième.

même point la pensée de déserter ce champ d'insultes : ses serments le tenaient lié à la fortune de l'Empire. En vain Sieniawski mourant, Jablonowski indigné, tous les palatins, tous les sénateurs lui demandaient de reprendre le chemin de la Pologne ; en vain nombre d'entre eux désertèrent avec leurs compagnies. En vain l'armée appuya tout entière de ses cris le vœu des grands, tantôt au nom de l'honneur de son roi outragé par les mépris de l'empereur, tantôt au nom des dangers de la patrie, sur laquelle, disait-on, se portaient les Tartares pour avoir raison de leur désastre. Si on excepte la course victorieuse de Zolkiewski et de Wladislas sur Moscou, c'était la première fois, depuis la fondation de la république, que les Polonais se voyaient hors des frontières de leur pays. En dépassant Vienne, ils se crurent entraînés au bout du monde. Mais ne connaissant que sa parole, et pensant que si lui aussi abandonnait l'Empire, l'armée de Kara-Mustapha bientôt ralliée présenterait encore un front terrible, Jean malgré cette ingratitude, malgré son abandon, se porta en avant. Les Turcs se replièrent de toutes parts devant lui en mettant bas les armes.

Kara-Mustapha ne s'était arrêté au camp de Raab que le temps de pourvoir à sa sûreté du côté du sérail. Que fit-il pour détourner de soi les justices de son maître irrité ? Il manda dans sa tente l'illustre béglier-bey de Bude, Ibrahim-Pacha, et fit à la face de l'armée tomber sa tête octogénaire. Les pachas d'Essek et de Posséga eurent le même sort. Le sang des chefs, des beys, des émirs, de quiconque avait encouru ses disgraces, coula à flots. Le kan des Tartares, prince célèbre dans les arts de la paix comme de la guerre, fut déposé. C'était désigner d'autres coupables que soi au courroux du sultan, et lui montrer dans tous ces chefs autant de traîtres qui avaient tout perdu ; c'était satisfaire son premier besoin de vengeance, en lui faisant voir la grandeur de l'holocauste promptement égalée à la grandeur du revers : gouvernemens détestables, où un ministre ose également se jouer de la crédulité du maître et de la vie des sujets ; où des torts et des crimes nouveaux peuvent être un moyen assuré de conserver la confiance du prince ; où les hommes ne sont que des pièces d'échiquier que les grands jouent selon l'intérêt de leur partie, et qu'ils sacrifient, qu'ils perdent sans remords !

Au reste, l'armée turque, le divan et l'Europe étaient injustes pour le grand visir. Ce n'étaient pas ses fautes véritables et ses véritables

crimes qu'on lui reprochait ; on lui reprochait ce qui était sa gloire. Sa marche hardie sur Vienne fut universellement blâmée. Il reste convenu, chez les musulmans et dans la chrétienté, que là était la cause de tous les revers, là le délire qui avait tout perdu. On oublia l'épouvante que cette entreprise avait jetée, les dangers que l'Empire avait courus, l'Allemagne tout entière compromise, la Hongrie subjuguée tout entière. Le malheur était de n'avoir pas su exécuter après avoir su concevoir. C'est dans la conduite du siége que l'histoire doit chercher les torts du généralissime ottoman, et ils y surabondent.

Ses précautions sanglantes une fois prises, Kara se réfugia dans Bude, pour réorganiser les troupes et recommencer, s'il était destiné à vivre, une expédition nouvelle. A ses yeux, c'était à lui de reprendre l'offensive ; la campagne lui semblait terminée en ce qui touchait les alliés. Cette terre qu'il foulait, réunie à l'empire des Osmanlis depuis près de deux cents ans, faisait pour les musulmans partie de l'empire même. C'était, dans leur façon de voir, une terre sacrée. Ils n'imaginaient pas que personne pût avoir l'idée de la leur disputer.

Tel était pourtant le dessein du roi de Pologne. Il entendait remettre sur-le-champ sous la loi chrétienne le vieux royaume de saint Étienne, de Corvin, de Jean Huniade. Toute son ambition était de *porter un second coup décisif* [1] qui arrachât cette riche proie à l'hydre ottomane, et il marchait aux barbares dans cet espoir. Ce qui est admirable, c'est que tous les historiens [2] lui fassent reproche d'avoir par ses lenteurs suspendu les progrès des impériaux, entravé le génie de Lorraine, facilité la fuite des vaincus. Un fait bien simple réfute ces assertions. Les Polonais étaient en avant, et y furent pendant toute la campagne.

Charles de Lorraine se trouvait dans Vienne encore, les impériaux encore sous les murs de cette capitale, que Jean campait déjà non loin de celle de la Hongrie. Il est vrai que cette marche même, ne fut point rapide, moins parce que le roi croyait devoir du repos à son armée après cette course précipitée et ces opiniâtres combats, que faute de pouvoir affronter seul la fuite de ces masses qu'un élan de

[1] Lettre quinzième.

[2] Hormis l'auteur de l'Histoire des troubles de Hongrie, ouvrage généralement fort exact (3 vol., Amsterdam, 1717), où il est dit que ce furent les impériaux qui suspendirent la marche de Jean, et entravèrent ses desseins.

courage et de génie suffisait pour ramener d'un moment à l'autre sur lui. S'il y eut dans ses résolutions mollesse et indifférence sur les instans perdus; s'il y eut lieu à ce parallèle avec Annibal dans Capoue, auquel l'a condamné Voltaire, on en peut juger par ce qu'on a lu déjà, par ce qu'on va lire encore [1] :

Au camp de Schonaü, sur le chemin de Presbourg, près du Danube.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette!

» Du temps des Romains, on accusait Annibal de n'avoir pas su » user de la victoire. Aujourd'hui nous saurions bien profiter de la » nôtre; mais, soit que Dieu y mette obstacle en punition de notre » ingratitude, après les graces dont il nous a comblés, soit toute » autre raison, l'affaire ne marche pas, sans qu'on sache à quoi cela » tient. Je suis en avant, et le staroste de Luck avec Strzalkowski » sont à quelques lieues devant moi, couvrant de morts les grands » chemins et faisant des prisonniers par troupeaux. L'armée impé- » riale et les autres alliés sont derrière nous, à un mille de Vienne. » Aujourd'hui encore nous poussons en avant. Les Allemands ne » bougeront pas, j'en suis sûr. L'électeur de Saxe a rétrogradé avec » son corps d'armée, après avoir vivement exprimé son ressentiment » envers l'empereur. Je lui ai envoyé hier, en souvenir, deux che- » vaux richement enharnachés, deux étendards turcs, quatre pri- » sonniers, deux beaux vases et un riche voile pour l'électrice. J'ai » fait remettre au général saxon Gultschoff un sabre monté en or, » qui faisait partie du butin; enfin un beau cheval a payé l'officier » qui est venu me complimenter de la part de l'électeur. Tout cela » a été reçu avec beaucoup de reconnaissance et peut-être avec » plus d'étonnement encore. Ils se trouvent recevoir les présens de » celui auquel il leur convenait plutôt d'en offrir.....

» L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment un saint homme, » pleure en voyant ce qui se passe autour de nous, et il fait son pos- » sible pour amener ceux de Vienne à une résolution quelconque.....

» Vous ferez extraire un article de gazette de la présente, mais » bien entendu en mettant de côté tous mes sujets de plainte. Il ne

1 Lettre dixième.

» faut pas oublier le vieil adage de Kochanowski[1] : *Qui ne sait* » *cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi.* Dites seulement que » les commissaires de l'empereur ont trompé notre armée relative- » ment aux vivres et fourrages qu'ils s'étaient engagés de fournir ; » que le pont n'est pas fait ; que l'armée souffre beaucoup ; que les » impériaux sont encore sous Vienne ; que les Saxons se sont re- » tirés ; que le roi est en avant ; que sa cavalerie légère presse l'en- » nemi ; que si ce n'était cette horrible dévastation du pays, pas un » Turc n'aurait échappé ; que le roi envoie à tout moment vers l'em- » pereur, pour le presser d'entrer sur le territoire ennemi, et d'in- » vestir au moins deux forteresses, tant que la saison le permet ; » que Tékéli m'a envoyé des émissaires, s'en remettant tout-à-fait » à ma décision, et ainsi de suite.

» Grand nombre des nôtres demandent à revenir dans le pays, et » il sera difficile de les retenir ; d'autres s'échappent avec un immense » butin ; d'autres décampent pour éviter la famine ; d'autres encore » sont las de la guerre ; d'autres ont leurs affaires particulières : ainsi » du reste.

» Je vous embrasse un million de fois, mon cher cœur ; *à M. le* » *marquis et à ma sœur mes baisemains.*

» Dites à la princesse[2] que toutes les campagnes autour de Vienne » sont dévastées, Luxembourg, Favorite, en un mot tout. Un seul » bâtiment a été épargné, celui où l'on entretenait les lions. C'est » l'endroit où, il y a cent cinquante ans, Soliman avait fait dresser » ses tentes. J'avais oublié de vous en parler, ma chère ame.

» J'avais quitté Vienne, et je marchais avec l'avant-garde : j'aper- » çois dans une vallée un grand château non ruiné. Je demande ce » que ce peut-être ; sur la réponse que c'est l'endroit où l'on entre- » tient les lions, je m'en approche, et j'entends des coups de feu » (c'est ce qu'il faut aussi mentionner dans la gazette). Je fais prendre » des informations sur ce que cela veut dire, et j'apprends que c'est » une cinquantaine de janissaires échappés pendant la nuit des tran- » chées de Vienne, et qui étaient venus s'enfermer dans une tour, » espérant que le visir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils se » refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En effet, ils

[1] Poète polonais du seizième siècle.

[2] La princesse veuve Sobieska-Radziwill, propre sœur du roi. La sœur dont il parle plus haut est la grande chancelière Wielopolska, sœur de la reine.

» avaient déjà tué beaucoup de monde, et on ne pouvait guère les
» déloger que par une explosion de mine. Je leur ai fait dire que j'y
» étais en personne; alors ils se sont rendus, et on les a conduits
» sains et saufs dans mon camp. J'ai trouvé dans le château une
» lionne très-affamée, à qui j'ai fait donner à manger; mais, ce qui
» valait bien mieux, nous y avons trouvé du biscuit pour en charger
» cinquante mille chariots; car c'est d'ici qu'on approvisionnait
» chaque jour l'armée des assiégeans. »

POST-SCRIPTUM.

18 septembre.

« J'ai oublié, mon cœur, de vous parler du pauvre docteur Pé-
» covini, qui est un fort honnête homme et paraît fort habile. Pour
» exciter un peu son zèle au service de l'armée, je lui ai fixé des
» appointemens sur ma cassette, comme vous le savez; mais ne
» voilà-t-il pas que le père Haçko, de la compagnie de Jésus, que le
» nonce apostolique a établi à la tête des hôpitaux, ne veut pas en-
» tendre parler de Pécovini, attendu que monseigneur le nonce ne
» l'a pas marqué sur la liste. Il faut donc que vous en parliez au
» nonce apostolique. Non-seulement nous avons ici quantité de ma-
» lades et de blessés, mais encore presque tous les officiers supé-
» rieurs ont été atteints de fièvre et de dyssenterie; c'est le résultat
» des fatigues, du dénuement et de ces excessives chaleurs où l'on
» ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé jusqu'à cinq jours
» sans nourriture, avec cela toujours à la belle étoile et empêchés
» de dormir. Aussi un grand nombre s'en retourne dans leurs foyers,
» et il est presque impossible de les retenir.

» Les chemins sont jonchés de cadavres. A un des passages de ri-
» vière, les Turcs ont perdu jusqu'à deux mille hommes, massacrés
» tant par les nôtres que par les paysans de Neuhausel, de manière
» que nous ne sortons d'une infection que pour rentrer dans une
» autre. Les impériaux et autres Allemands n'ont pas encore bougé
» de Vienne. Nous ne savons donc pas comment nous continuerons
» la guerre, car ils y tiennent conseil sans nous.

» D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre que je ferais bien
» d'offrir quelques beaux chevaux de selle à l'empereur, et que Sa

» Majesté impériale ne manquerait pas de me rendre la pareille.
» Voilà un fort joli compliment et qui vient fort à propos, à présent
» que je n'ai presque plus de montures. Cependant je ferai chercher
» si on pourra en trouver dans l'armée, puisque telle est ma des-
» tinée, que je dois obliger tout le monde, et n'avoir pour moi rien
» à attendre que de Dieu....

» Ce n'est pas la moindre des singularités que nous avons éprouvées,
» de ne pas savoir ce que nous deviendrons. Il eût été convenable,
» je crois, de me faire demander de quelle manière je me propose
» de continuer la guerre, mais on ne s'adresse plus à moi. Si, du
» moins, ils déclaraient franchement qu'ils n'ont plus besoin de nous,
» et qu'ils agiront séparément, j'irais de mon côté, et je serais libre
» dans mes mouvements. *Addio, addio, cor mio.* »

Dans toute cette conduite extraordinaire et ces éternels retards de la cour impériale, quels étaient donc les ressorts de sa politique? les voici. Beaucoup de désordre y régnait depuis que Jean ne gouvernait plus les volontés rivales; et si quelque chose dominait dans cette anarchie, c'était la peur, son génie indécis et changeant. Les gazettes du temps font voir qu'on s'effrayait de tout, et particulièrement de la disposition du roi à tenter de nouveau les aventures, à commettre aux hasards d'une seconde bataille les résultats immenses de la première. Le conseil aulique était bien plus occupé de fortifier Vienne, et de le ravitailler sans relâche, que de troubler la fuite de l'infidèle au travers de la Hongrie. La Hongrie! Léopold pouvait-il oublier qu'il avait naguère fait briller cette couronne aux yeux du monarque polonais? Qu'allait-il advenir de l'apparition de ce héros populaire au milieu d'une nation mécontente et placée par des traités anciens sous le protectorat de la Pologne? Quels desseins, d'ailleurs, l'y guidaient? Le conseil aulique flottait entre mille perplexités contraires. Retiendrait-on le roi Jean? c'était l'irriter, perdre son assistance, livrer aux musulmans, dès lors raffermis, les États héréditaires. Lui laisserait-on le champ libre? on risquait la Hongrie.

(19 septembre) Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. L'espèce de long défilé, et, pour ainsi dire, de porte étroite, que forment, au village de Hambourg, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Hongrie, s'était ouvert devant les escadrons polonais, leur laissant voir tout à coup ce beau royaume, ses riants aspects, ses opulentes cités, ses îles fécondes. Le Danube le coupe en deux parties inégales;

à droite, s'étend la Pannonie des Romains, ou basse Hongrie, province montagneuse, dans laquelle sont Raab, Strigonie, Bude, Wissembourg, Canitza, les plus importantes cités; à gauche, la haute Hongrie, dont les plaines fertiles vont s'élevant des bords du fleuve et des murs de Presbourg jusqu'à la Transylvanie et à la Pologne. Un peuple valeureux, une riche et fière noblesse, couvrent cette contrée, ensanglantée, depuis l'origine de l'histoire, par des guerres sans termes, illustrée souvent par des héros chers au monde, et presque épuisée enfin dans des efforts, opiniâtres comme ceux de la Pologne, et non moins stériles peut-être par les mêmes causes, pour prendre au sein de l'Europe nouvelle la place d'une nation indépendante, pour sauver de jougs contraires ses autels et ses lois.

Nous verrons le roi de Pologne dire trop bien que la Hongrie n'a pas une motte de terre qui, si on la pressait, ne rendît du sang. Toute sa correspondance est pleine de la sympathie que lui inspirait cette nation infortunée; aussi avait-il à cœur deux sollicitudes égales : le soin d'y briser sans retour la domination ottomane, et celui de défendre contre le conseil aulique, à la faveur de stipulations tutélaires, les vieilles libertés du pays. A son aspect, l'armée du comte Budiani, qui, lors de l'ouverture des hostilités, avait couru à l'infidèle, passa sous les drapeaux des alliés, et, afin d'obtenir grace, se jeta en Styrie sur les corps épars de Kara-Mustapha. Tékéli, de son côté, s'éloigna des confins de la Moravie, à marches forcées, pour se rapprocher du grand visir, non sans implorer la médiation du roi de Pologne près la cour impériale. Le prince de Transylvanie se rangea aussitôt dans la même clientelle. Jean accueillit les envoyés de ces princes; il les protégea contre les insultes des impériaux, et se hâta d'ouvrir des négociations à Vienne, en faveur des mécontens. Léopold prit l'alarme de plus belle; il ne songea plus qu'à retarder la marche du roi dans les provinces que ce trop fidèle allié venait lui reconquérir.

Mais les obstacles devaient se multiplier devant les pas de Sobieski sans réussir à le détourner de son but. Courir en droite ligne sur l'antique capitale était son premier dessein; le conseil de Vienne objecta le péril de s'attacher aux traces des barbares dans une contrée montagneuse, âpre, désolée. Il fut résolu que ce serait par la rive du Danube que la guerre serait continuée. L'empereur se flattait d'enchaîner ainsi le roi à l'investissement de quelque place obscure, à la garde inactive de ses domaines; et le roi céda à l'espérance de trouver

dans la Haute-Hongrie des fourrages et des vivres. Mais il fallait passer le fleuve. Charles de Lorraine faisait descendre le pont de Tuln, celui qui avait servi au premier passage des alliés, alors qu'on marchait à la délivrance de Vienne; ce furent de nouveaux retards. Jean écrivait à la reine [1] :

(19 septembre) « Nous avons l'espoir de franchir bientôt le Danube sur ce pont qui est encore à faire; et cela afin d'entrer le plus tôt possible en pays ennemi..... Les Turcs ne se sont arrêtés nulle part... Si nous avons occasion de les rencontrer en pleine campagne, nous tenterons encore une fois la fortune.

» Mais ces détails militaires n'auront peut-être pas d'intérêt pour vous, mon cœur; car j'ai souvent eu lieu d'observer, lorsqu'il nous en venait de quelque part, que vous ne les écoutiez pas avec beaucoup d'attention.....

» L'empereur est reparti de Vienne pour se rendre à Lintz; je lui ai envoyé quelques beaux chevaux de selle, conformément à l'insinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai mis des harnais montés de diamans, de rubis et d'émeraudes..... J'ai envoyé aujourd'hui au prince d'Anhalt, mon ancien ami, et que je n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, un cheval de selle tout caparaçonné. Comme nous ne sommes pas encore à la fin de tout cela, je serai peut-être réduit à revenir dans mes foyers avec des buffles et des chameaux.

» Le père Louis et son frère auront cependant de quoi se réjouir; car j'ai fait l'acquisition, entre autres, de toute la pharmacie du visir. Il y avait là des huiles, des gommes, des baumes, et autres choses rares que Pecovini ne peut se lasser d'admirer. *Il faut bien avouer, à la gloire du visir, que c'était un galant homme, et qu'il nous a donné de bien belles choses; particulièrement tout ce qui touchait son corps étaient les choses les plus mignonnes et les plus délicates du monde.* Nous y avons trouvé, entre autres, certains poissons rares, qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous-en, mon cœur, chez le père Louis; ce doit être une chose précieuse pour réchauffer l'estomac.

» Le duc de Lorraine est attendu, et jusque-là je n'ai pas un moment de repos ni jour ni nuit. On vient chez moi à tout moment,

[1] Lettre onzième.

» tantôt pour le mot d'ordre, tantôt pour la disposition des avant-
» postes, un tel de la part de l'empereur, tel autre de la part du
» duc. Vous savez, *chère dame*, combien j'aime la lecture. Eh bien!
» je vous jure sur mon honneur que, depuis Ratibor, je n'ai pas eu
» un livre à la main.....

» J'embrasse tendrement mon incomparable; *à M. le marquis et*
» *à ma sœur mes baisemains.*

» Nous mangeons ici, à leur intention, des grappes de raisin dont
» les grains sont de la longueur d'un demi-doigt. Quel beau pays!
» mais comme ces païens l'ont abîmé! »

(25 septembre) Enfin le pont de Tuln arriva sous Presbourg. Les Polonais passèrent dans l'île de Schutt, vaste et fertile territoire, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues entre deux bras du Danube, de Presbourg, où cette île commence, à Comorn, qui défend son extrémité méridionale. Les Turcs n'y avaient point porté leurs ravages. L'armée espéra se refaire de ses souffrances; un fléau destructeur fondit sur elle. Laissons parler le roi [1] (28 septembre) :

Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Presbourg.

« Seule joie de mon cœur, charmante et bien-aimée Mariette!

» Hier, de grand matin, nous avons vu arriver Dupont [2]... Com-
» bien il m'a donné de joie, en m'apportant l'heureuse nouvelle que
» vous vous portez bien, mon cœur! Jusqu'à ce moment je suis en-
» core à le questionner sur tout ce qu'il m'importe d'apprendre:
» comme il a trouvé mon incomparable, quelle a été votre surprise,
» ce que vous avez dit, ce que vous avez fait; en un mot, s'il a été
» bien interrogé chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre camp.
» Je vous rends mille graces, mon cher cœur, pour l'écharpe, et je
» baise un million de fois les jolies mains qui y ont travaillé. *Il n'y*
» *a rien de plus élégant et de plus mignon,* mais il n'y a pas devant qui
» en faire parade. Ici personne ne se soucie de toilette. Les princes
» et les généraux s'habillent moitié à la française, moitié à la hon-
» groise, et ne tiennent qu'à avoir leur habit doublé...

» Nous voici entrés dans un pays où il y a des fourrages; mais
» nous n'en sommes pas plus avancés; la moitié de notre armée est

[1] Lettres douzième et treizième. — [2] Ingénieur français au service du roi.

» malade, et d'un mal contagieux comme la peste. On appelle cette » maladie la fièvre hongroise ; elle est accompagnée de dyssenterie » et de flux de sang ; puis viennent les vomissemens, les défaillances, » le délire. Presque tous nos seigneurs et officiers sont alités à Pres- » bourg ; beaucoup sont déjà morts, et ce qu'il y a de plus extraor- » dinaire, c'est que la maladie ressaisit quelquefois ceux qui l'ont » déjà eue.

» ..... Dieu, dans sa bonté, daignera peut-être adoucir un peu nos » maux ; s'ils devaient durer, il n'y aurait plus besoin d'autre ennemi » pour nous détruire ; il meurt encore beaucoup de monde des suites » de blessures... Le palatin de Wolhynie est très-mal. Le grand » trésorier [1], le staroste d'Opaczyn [2] et le staroste de Wisznie sont » à la mort, ainsi que les palatins de Cracovie, de Lublin et de San- » domir ; c'est au point qu'en partant aujourd'hui avec le palatin de » Russie, pour pousser une reconnaissance sur Javarin, et prendre » une vue de cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu à qui laisser le » commandement. Le palatin de Pomérélie est malade aussi ; il est » resté à Presbourg. Enfin, il n'y a presque plus de chefs de corps ; » les deux Szezuko sont alités. C'est un si étrange fléau, que vous » venez de voir un homme debout et plein de vie, on vous l'annonce » sans connaissance et sans espoir. Nous avons remarqué que l'ivro- » gnerie était un moyen de salut. Pecovini, qui a passé quelques » années en Hongrie, prétend que l'inquiétude et la crainte contri- » buent beaucoup à la contagion. Hier, le palatin de Cracovie m'a » fait dire qu'il se portait un peu mieux, mais qu'il était couché » parmi les cadavres, car les towarzysz et les simples soldats sont » déposés dans la même salle, et tombent comme des mouches. Vous » concevez combien ce spectacle doit m'attrister. Cependant, que » Dieu soit loué, et que sa volonté soit faite ! »

Le pieux héros était de toutes parts battu par les chagrins. La reine avait entendu qu'il envahirait le trône de Hongrie, et c'est à ces préoccupations ambitieuses qu'il faisait allusion dans ce passage de sa correspondance [3].

« *Ce que vous faites, mon amour, entre les deux élévations à la* » *messe, me fâche et me chagrine extrêmement ;* il faut vous soumettre

[1] Dominique Potoçki.
[2] Stanislas Malachowski.
[3] Lettre douzième.

» à la volonté de Dieu, et ne lui demander que ce qui peut lui plaire. » Ainsi, c'est au nom de ce Dieu à qui vous adressez votre prière, » que je vous demande de vous en désister, et de vous conformer » en tout à sa volonté sainte. Je ne serai tranquille que lorsque je » vous verrai encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne. »

A peine le vit-elle attaché, sans ambition personnelle, à cette laborieuse guerre, en butte cependant à l'ingratitude de l'empereur, et exposé peut-être, dans une longue absence, à secouer le joug qu'elle tenait appesanti sur lui, elle ne garda plus de mesures. Sa colère éclata en reproches, en persécutions sans nombre. Chaque courrier apportait au roi des tourmens nouveaux. A entendre l'impérieuse Marie Casimire, il méconnaissait le cri de sa tendresse; il prolongeait follement la guerre par passion pour le comte Émeric; il prodiguait, par ses largesses, le butin auquel elle avait droit sans partage; elle menaça enfin de venir en personne l'enlever à son armée, et le ramener en Pologne; il répondait[1]:

« ... Je n'ai aucun faible, malgré ce que vous en dites, pour Tékéli. » C'est la nation hongroise qui m'inspire une grande compassion. Ils » sont bien malheureux!

» Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre lettre, ma chère amie. » Vous avez dit à Starowolski que vous marcheriez vous-même à la » tête de votre compagnie. Quels sont donc ces heureux soldats, et » quelle est la compagnie que vous voulez bien nommer la vôtre? Il » me faut finir, car il faut me mettre en route pour Javarin... J'em- » brasse, non pas en vaines paroles, mais bien de vive intention, toute » la personne de mon incomparable, depuis ses beaux cheveux, jus- » qu'à ses jolis petits pieds. »

(Octobre) A un courrier suivant il disait[2]:

« Vous êtes en peine pour le bunchuk que j'ai donné à l'empereur, » mais j'en ai encore plusieurs, et, outre cela, quelques étendards » très-riches, de couleur écarlate, brodés en or. J'ai été fort con- » trarié d'apprendre que ce que j'ai voulu tenir secret a été imprimé » en polonais, et donné comme un extrait de la lettre que je vous » écrivais; on y a même ajouté toutes sortes de choses. Je vous con- » jure de faire racheter les feuilles, et de les brûler. Cette mésaven- » ture me tourmente véritablement.

[1] Lettre treizième.
[2] Lettre quinzième.

» J'ai été très-étonné aussi, mon cher cœur, de ce que vous dites » avoir vu des lettres du grand écuyer, et d'autres encore des 14, » 15, 16 et 18. Je leur ai demandé quelles étaient ces occasions » dont je ne savais rien. Ils jurent tous leurs grands dieux qu'ils » n'ont pas été à même d'écrire si souvent, et qu'ils n'ont pas rêvé » à toutes ces expéditions.

» Quant aux cartes, je n'y ai pas joué plus de dix fois depuis mon » départ, et à peine deux ou trois fois avec celui que vous sous-en- » tendez, c'est-à-dire seulement lorsqu'il n'y avait personne pour » le remplacer. Toutes ces nouvelles, et autres semblables, sont » forgées par des gens qui n'ont rien à faire qu'à boire et à médire. » Ils devraient bien laisser en paix ceux qui, comme nous, ont déjà » bien assez de soucis et de peines sans qu'on vienne leur attribuer » encore des torts imaginaires.

» Nous avons perdu beaucoup de monde ces derniers jours, les uns » par suite de leurs blessures, d'autres emportés par la dyssenterie. » J'ai fait venir de Vienne à Presbourg quelques bateaux chargés de » malades; les habitans sont ici honnêtes et hospitaliers comme » ceux de notre Pologne.

» Vous me dites que je devrais mettre l'armée en quartiers d'hiver » et revenir de ma personne. Sachez, mon cœur, qu'il faut d'abord » conquérir ces quartiers d'hiver; autrement les Turcs reviendraient » à la charge, et ne nous laisseraient pas en repos. *Mais vous faites* » *la guerre, mon amour, selon que vous le souhaitez.* Je vous suis » bien reconnaissant de cette preuve d'attachement, et je ne de- » mande pour toute grace que d'être aimé présent, comme je le » suis maintenant dans l'absence; bien que l'amour soit charmant » en souvenir, il ne vaut cependant pas autant qu'en réalité. Puisque » je ne puis en jouir, je laisse au moins un libre cours à mon ima- » gination, et j'embrasse un million de fois mon adorable Mariette. »

Plus tard encore, il repoussait de nouvelles instances en termes dignes, comme ses actions, des regards de la postérité [1].

« Je ne puis me résoudre à partir avant d'avoir terminé convena- » blement la campagne. Nous avons ici, graces au ciel, de très- » bonnes troupes, et de jour en jour il nous en arrive de nouvelles. » L'ennemi recule partout et nous livre le pays. La contagion cesse

[1] Lettre vingtième.

» peu à peu; pourquoi donc abandonner ce qui est en si bon train?
» D'ailleurs, la saison elle-même va bientôt mettre fin à la campagne.
» Puissions-nous du moins la finir avec avantage et avec gloire! Je
» crois bien qu'il y a beaucoup de gens qui désirent mon retour en
» Pologne; mais ils le désirent pour leur compte, et non pour le
» mien. Pour moi, j'ai dévoué ma vie à la gloire de Dieu et à sa
» sainte cause, et j'y persiste.

» Toutefois je n'expose ma personne qu'autant qu'il est convenable à un roi dont l'Europe entière surveille les actions. Et moi
» aussi je tiens à l'existence, j'y tiens pour le service de la chrétienté
» et de ma patrie, pour vous, mon cœur, pour mes enfans, ma famille
» et mes amis. Mais l'honneur, pour lequel j'ai travaillé pendant
» tout le cours de ma carrière, l'honneur doit aussi m'être cher!
» Au reste, je puis concilier tous ces intérêts, et j'espère y parvenir
» avec l'aide de Dieu.

» Pour l'amour de Dieu! ma chère Mariette, soyez donc en garde
» contre ces gens qui vous tourmentent inutilement, qui vous font
» voir mille chimères, et qui raisonnent à perte de vue sur ce qu'ils
» n'entendent pas. Oh! le beau conseil en vérité! Après avoir délivré
» la Hongrie, nous devrions l'évacuer pour l'hiver, laisser toutes nos
» provisions à la merci des autres et ramener l'armée en Pologne,
» où il n'y a rien de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle in-
» convenance à ce que notre armée passe l'hiver dans ce pays et
» consomme les provisions qu'elle a conquises à coups de sabre?...
» On dirait ces messieurs bien impatiens de voir revenir les troupes
» dans le pays, et cependant si on les prenait au mot, si les troupes
» leur tombaient sur les bras, ils en seraient bien vite dégoûtés. Non
» certainement, nos quartiers d'hiver en Hongrie n'ont aucun in-
» convénient, et couvrent un peu mieux la Pologne que si nous
» nous établissions aux environs de Siradz ou de Posen. Libre de
» l'entretien d'une armée, la république pourra plutôt réunir l'argent
» nécessaire pour mettre, le printemps prochain, les régimens au
» complet, et le recrutement se fera mieux que la dernière fois, où,
» pressés comme nous l'étions, nous n'avons pu faire aucun choix
» dans les nouvelles levées. Enfin, le seul passage de l'armée de
» Lithuanie écraserait le pays, et ôterait toute possibilité d'y per-
» cevoir nul impôt.

» J'espère que tout ira bien, avec l'aide de Dieu; j'établirai l'armée

» dans de bons quartiers d'hiver, où elle sera parfaitement bien, » pourvu que les commandans ne quittent pas leur poste. Malheu- » reusement, j'ai lieu de le craindre; car le mauvais exemple une » fois donné, on n'est que trop porté à le suivre. J'ai toujours été » d'avis, et je le suis encore, qu'il vaut mieux ne pas entreprendre » une guerre, que de s'en désister trop tôt. Ce n'est point là une » partie de chasse qu'on puisse remettre d'un jour à l'autre. Pour » un mille de terrain que nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il » gagnerait des provinces entières au printemps. Conformons-nous » au proverbe, et battons le fer tandis qu'il est chaud. Autrefois on » établissait l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y perdait beau- » coup d'hommes et de chevaux, plus encore que nous n'en avons » perdu ici, et cela uniquement pour ne pas en faire supporter le » poids à la Pologne. D'où vient donc qu'à présent on s'obstine à en » juger autrement? N'est-ce pas un résultat assez important, d'avoir » chassé l'ennemi d'un royaume limitrophe, de lui avoir donné beau- » coup à faire avant qu'il puisse penser à de nouvelles conquêtes? » J'invite messieurs les discoureurs à y repenser mûrement et à ne » plus déraisonner. Si la guerre n'enlevait pas les hommes, si elle » ne leur imposait pas des fatigues et des privations de tout genre, » il en serait de la vie des camps comme du séjour des capitales; on » ne songerait qu'à se divertir, à donner des spectacles et des fêtes; » mais Dieu a voulu distinguer les deux carrières aussi bien que les » personnes qu'il y destine. Aux uns il a départi le plaisir, aux » autres une gloire immortelle. »

C'est au milieu de tels tourmens, entre les suspicions de Léopold, les persécutions de Marie Casimire, les recris de son armée, la désertion de ses lieutenans, que Jean poursuivit sa destinée. Les impériaux l'avaient rejoint enfin (2 octobre). Il y avait trois semaines de la victoire de Vienne, trois semaines à peu près perdues. Un conseil, tenu à Wiswar (3 octobre), sous Comorn, avec le duc de Lorraine, fixa la suite des opérations, et les Polonais passèrent le second bras du Danube. Deux jours après, les Allemands suivirent (5 octobre). L'armée chrétienne descendit le cours du fleuve par la rive gauche pour marcher aux musulmans. En prenant la route du midi, les troupes de la république poussèrent des cris de désespoir; elles se croyaient à mille lieues de leur patrie, et le roi était près de le croire lui-même. Une de ses lettres commence ainsi [1] :

[1] Lettre quinzième.

« Figurez-vous que M. Dalayrac est venu ici de Cracovie en quatre » jours. Nous en étions tous ébahis. Nous nous figurions être réelle- » ment au bout du monde, et dans ces chaudes régions vers lesquelles » nos oiseaux prennent leur vol en hiver. Je regarde l'arrivée de » Dalayrac comme une preuve de votre affection, mon cher cœur; » de votre côté, vous devriez être bien assurée que si mes lettres ne » parviennent pas, ce n'est point ma faute. Malgré les constantes » occupations qui pèsent à tout moment sur moi, je n'ai pas laissé » passer la moindre occasion. »

Ce Dalayrac de qui la présence touchait Jean, comme une preuve de l'affection de la reine, arrivait avec la mission d'enflammer les mécontentemens des sénateurs, et de contraindre ainsi le roi à reprendre le chemin de la Pologne.

Il ne le pouvait plus alors sans tout perdre. Des lettres clémentes de Mahomet IV venaient d'arriver dans Bude au visir avec de nouveaux étendards. Ce prince, après avoir passé le temps de la guerre à chasser en Thrace et dans la Grèce, s'était rapproché de Constantinople pour y faire son entrée triomphale, quand il apprendrait la soumission de Vienne : il apprit les revers de ses armes. Mais les sanglans artifices de Kara-Mustapha furent couronnés d'un plein succès. Le sultan ne vit que les trahisons dont se plaignait son lieutenant, et leur châtiment rapide. Il pardonna à condition qu'aucune conquête ne serait faite sur la sublime Porte, qu'aucune place ne tomberait au pouvoir des chrétiens. Kara-Mustapha répondait de l'intégrité de l'empire sur sa tête. Ces nouvelles ranimèrent son génie. Il versa ses trésors parmi les troupes; intimida les chefs par cette restauration de son pouvoir; remplit les soldats de religieuses alarmes; leur montra l'islamisme menacé dans ses vieilles conquêtes, poursuivi jusque dans ses foyers. A la voix des musseims, une nouvelle ardeur guerrière pénétra dans les rangs. Tous avaient à redouter les foudres de leur chef, et à bien mériter de leur Dieu.

Le visir porta donc son armée en avant, sur Strigonie. Cette place, que les Hongrois appellent Gran, est située, comme Bude, sur la rive droite. Comme Bude, elle a un pont sur le fleuve avec un faubourg fortifié, semblable à Pest, sur la rive gauche, pour lui servir de tête de pont. Ce faubourg s'appelle Parkan. C'était là que venait de passer une partie des Turcs. Le nouveau kan des Tartares les avait devancés en traversant le Danube à Pest. Ses colonnes s'étendaient vers les mon-

tagnes par lesquelles devait arriver Tékéli. Tékéli comptait sous ses enseignes près de quarante mille combattans. Parmi les corps qui composaient l'armée musulmane, beaucoup étaient étrangers au désastre de Vienne, et n'avaient pas combattu. C'étaient des détachemens laissés à l'arrière-garde pendant le siége, des garnisons tirées de toutes les places, des renforts venus de Grèce ou d'Asie; tous étaient jaloux de faire mieux que leurs devanciers, et ceux-ci à leur tour brûlaient de laver leur grande injure.

' (Jeudi, 7 octobre) Les Polonais continuaient d'avoir une marche sur les impériaux. Un jour, leur avant-garde descendait un rideau de hauteurs boisées qui finissent au Danube : en avant, était le fort de Parkan ; sur la droite se montrait Strigonie, et sa citadelle dominant le fleuve et sa double rive. Tout à coup, les Turcs parurent. Les dragons voulurent mettre pied à terre : ils furent culbutés. Les Kosakes, les pancernes, accoururent conduits par le vaillant Lydzinski, castellan de Sandomir. Leurs charges expirèrent devant la furie des infidèles. Tout fut renversé, sabré, détruit ; à l'aspect de leurs débris fugitifs, le roi laisse ses fantassins, aussi bien que ses canons, et formant en bataille le reste de son escorte au nombre de quatre mille chevaux, il s'avance à la tête des hussards pour soutenir le choc. Trois fois en effet l'ennemi a plié sous ses coups terribles. Le grand enseigne de la couronne, Lecszinski, se signale par des prodiges d'audace. Mais l'infanterie était loin encore, l'artillerie n'arrivait pas; on n'avait point de nouvelles des impériaux ; le feu de la citadelle de Strigonie portait le ravage dans les escadrons polonais ; on voyait les colonnes ottomanes se déployer et s'étendre vers la droite pour tout envelopper ; les hussards qui formaient l'aile gauche furent pris d'épouvante : ils se débandèrent. En même temps, l'aile droite succomba sous les charges multipliées des spahis ; tout s'enfuit à la fois. Le comte de Maligny, une foule de volontaires français, Jablonowski, le roi lui-même faillirent être massacrés par ces bandes éperdues qu'ils voulaient arrêter. Il fallut que tout cédât au torrent. Le roi, furieux, s'obstinait à combattre encore. Une foule de sénateurs, l'évêque vice-chancelier, le général des impériaux Dunewald, qui ne l'avait pas quitté, le suppliaient de penser à son salut. Il ne pensait qu'à son désespoir et à la vengeance. Enfin le flot l'entraîna. Il fuyait entouré du palatin de Pomérélie, comte de Denhoff, de Joseph Szluska, maréchal de la cour du grand-duché, du référendaire de la couronne

Krasziński, du vice-chancelier Gninski, prélat intrépide, d'une foule de gentilshommes qui se serraient autour de lui pour sauver sa vie sacrée, et sur lesquels s'acharnait la rage triomphante des vainqueurs. Un Turc touchait son épaule du cimeterre, quand cet homme fut abattu par un towarzysz, qui tomba lui-même au même instant. La plaine, théâtre de cette déroute horrible, était hérissée de monticules, sillonnée de ravins, couverte de vignobles, jonchée de cadavres, embarrassée de monceaux de lances, d'étendards, de cymbales, de tambours que jetaient les fuyards. En courant au travers de tant d'obstacles, les chevaux tombaient de toutes parts les uns sur les autres, et pour le cavalier toute chute était la mort. Le cheval du roi, sous le lourd fardeau qu'il portait, ne bronchait pas. Il volait au milieu des rochers, des sillons, des débris; mais sa course rapide passait les forces de son maître. Jean n'était plus jeune. Il n'était pas accoutumé à fuir. Son émotion, sa douleur ajoutaient à sa lassitude. Sa main fatiguée ne put bientôt plus tenir les rênes. Sa tête flottait sur sa poitrine. Le fidèle Matcziuski, maintenant grand écuyer, et Czerkas, gentilhomme lithuanien le soutenaient de chaque côté en présentant le pistolet aux spahis qui voulaient sa vie. Les seuls mots qu'il put proférer étaient de demander si on avait des nouvelles de son fils, et on n'en avait pas. Il était arrivé à son âge, après trente-cinq ans de combats, sans savoir ce que c'était que d'être vaincu. Il l'éprouvait cruellement pour la première fois.

Enfin Konski parut à la tête de l'artillerie et des fantassins en bon ordre. Les impériaux approchaient. La contenance de ces troupes imposa aux vainqueurs. Ils s'arrêtèrent. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Le roi, étouffé, meurtri, haletant, était étendu sans respiration sur un peu de foin, au milieu de ses lieutenans en deuil. Il avait l'ame et le corps également brisés. L'unique signe de vie qu'il put donner fut de redemander son fils dont le sort était toujours un mystère. On sut qu'un officier français lui avait sauvé la vie en le conduisant dans une chapelle éloignée, où il attendait du secours. Le grand écuyer courut le dégager. A sa vue, son père souleva la paupière et fixa sur lui un morne regard. Vinrent bientôt en hâte les généraux allemands qui se mêlaient aux Polonais consternés, et entouraient le roi la douleur à la bouche et la joie dans le cœur. Quand le duc de Lorraine arriva, le roi ne pouvait encore parler. Il fit un effort, et s'adressant à la foule des généraux et des

princes allemands : « Messieurs, leur dit-il, j'ai été bien battu, mais » je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. C'est de quoi il » faut s'occuper. »

L'aspect du monarque glorieux dans sa triste fortune n'inspira à Charles de Lorraine que des sentimens généreux. Le brave duc vit la victoire de Vienne perdue et l'empire compromis, tandis qu'on essayait de lui faire voir dans ce revers des injures vengées. Tout ce qui l'entourait accusait le roi de Pologne d'avoir commencé l'action en son absence, pour s'assurer sans partage la gloire de la journée. L'histoire a reproduit et consacré ces reproches; la relation qu'on va lire prouve que cette affaire, si mal engagée, le fut contre la volonté du roi. Ce n'était pas ainsi en effet qu'il s'y prenait d'ordinaire pour livrer bataille. Ce qui est possible, c'est qu'il eût trop légèrement lancé son avant-garde. Il paraît en effet que Charles de Lorraine n'avait pas entendu qu'on dût paraître si tôt sous les murs de Parkan. Quoi qu'il en soit, est-on curieux de savoir comment ce héros qui avait triomphé en tant d'illustres journées parlait de sa défaite ? Il le faisait en ces termes [1] :

8 octobre, à un mille de Gran.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette !

» La journée d'hier n'a pas été heureuse. Selon ma coutume, je » m'étais mis en marche dès le point du jour, et j'avais dépêché » l'abbé Zebrzydowski vers le duc de Lorraine, afin qu'il me suivît » avec sa cavalerie ; en même temps je donnai ordre à l'avant-garde » de pousser en avant, de s'emparer des bateaux sur le Danube, de » faire halte à un mille du pont, de m'y attendre et de reconnaître » l'ennemi.

» En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan, qui est de ce côté-ci » du fleuve, et qu'il se retirât de l'autre côté dans la ville de Gran en » détruisant le pont, nous devions occuper Parkan et nous y retran- » cher. Si au contraire il y avait un corps qui voulût défendre ce » lieu, je voulais m'arrêter à la distance d'un mille, et attendre l'in- » fanterie et les canons qui étaient encore loin derrière nous ; mais » l'avant-garde, sans avoir pris de renseignemens sur la position de

[1] Lettre seizième.

» l'ennemi et sans me prévenir, s'est avancée jusqu'au Danube, et y » a trouvé toute l'armée turque qui venait de passer le pont la nuit » même. L'escarmouche commença; le palatin de Russie accourut aus- » sitôt à l'avant-garde et fit mettre pied à terre à ses dragons; mais on » vit bientôt les Turcs sortir de toutes parts des bruyères et s'avancer » en force. Dès lors il n'était plus temps de reculer; car on aurait » perdu et les dragons et toute la cavalerie; dans cet embarras, le » palatin m'envoie demander des secours; je m'avance avec les régi- » mens que j'avais près de moi, mais sans infanterie et sans canons, » puisque tout était resté en arrière, et que d'ailleurs on ne m'avait » pas averti que j'avais affaire à toute l'armée ennemie. Tout à coup » notre avant-garde est attaquée, enfoncée, et la cavalerie fuit en » abandonnant les dragons à leur malheureux sort.

» Cependant, je rangeais en bataille le peu de régimens dont je » pouvais disposer; bientôt je vois paraître l'ennemi, qui prend posi- » tion à la distance d'environ cent pas. Nous n'étions pas tout-à-fait » cinq mille hommes; car nous avions déjà beaucoup perdu en tués, » morts de maladies, malades à Presbourg; un plus grand nombre » encore était déjà près des bagages. Je fis faire halte, et en atten- » dant, j'envoyais courrier sur courrier au duc de Lorraine et aux » régimens d'infanterie. Je mis le palatin de Russie [1] à l'aile droite, » celui de Cracovie [2] à l'aile gauche, celui de Lublin [3] au centre. » Enfin, je disposai de mon mieux ce petit corps d'armée faible de » nombre, et déjà ébranlé.

» Cette situation des esprits frappa le palatin de Russie, qui vint » en toute hâte me conjurer, pour l'amour de Dieu et de la patrie, » de me retirer à temps. Effectivement, les dragons, qui étaient » près de moi, refusaient à toute force de descendre de cheval, et la » cavalerie légère ne voulait pas davantage aller au poste qu'on lui » indiquait. Mais après avoir conduit les miens dans un mauvais pas, » pouvais-je les y abandonner? Je restai donc là, à observer *la con-* » *tenance de l'ennemi*. J'avais à mes côtés le général Dunewald de » l'armée impériale; c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et il » envoyait aussi de son côté pour demander au duc de Lorraine, ne » fût-ce que quelques régimens de cavalerie. Ces secours n'arri- » vaient pas.

[1] Jablonowski. — [2] Félix Potoçki. — [3] Martin Zamoyski.

» Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte charge contre le pa-
» latin de Russie, fut repoussé, réitéra l'attaque et dut se retirer en-
» core. Enfin, les Turcs chargent une troisième fois Jablonowski, et
» avec la plus grande furie. Ses régimens sont attaqués de front, de
» flanc et à dos. Ils tourbillonnent et commencent à fuir. Persuadé
» que le plus grand danger qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller
» devant les Turcs, je me mets à la tête de ce que j'avais de mieux,
» c'est-à-dire de l'escadron de hussards du staroste Szczurowieçki et
» de quelques autres encore, et je me porte sur ceux des ennemis
» qui avaient tourné le palatin de Russie. Avec l'aide de Dieu, je les
» ai bientôt mis en fuite; mais à peine avais-je fait un changement
» de front que notre centre et notre aile gauche, qui n'avaient même
» pas d'ennemis vis-à-vis d'eux, se mirent à fuir. Les Turcs les pour-
» suivirent avec acharnement l'espace d'un demi-mille, et sans ar-
» rêter un moment. J'avais beau crier et retenir, tous m'abandon-
» nèrent. J'ordonnai alors à Fanfan de prendre les devans avec les
» fuyards, mais j'en ai été bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre
» de personne ce qu'il était devenu; j'ai cru en mourir de douleur.
» Enfin je me mis à fuir après tout le monde, n'ayant plus que six
» ou sept cavaliers autour de moi. Dans toute cette confusion, l'on
» se poussait de cheval l'un l'autre, comme il est arrivé à notre pauvre
» palatin de Pomérélie, qui est resté sur le carreau avec tant d'autres.
» J'avais auprès de moi le grand écuyer, le staroste de Luck, Pie-
» karski, Czerkass, Ustryzçki, towarzysz de mon escadron de hus-
» sards, et un soldat de grosse cavalerie.

» On avait répandu dans notre armée, comme chez les impériaux,
» le bruit que j'avais succombé. Il est en effet miraculeux que cela
» ne soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient la gloire; car aucune
» créature humaine n'avait ni le pouvoir, ni la pensée de me sauver.
» Les palatins de Russie, de Lublin et autres, abusés par les bruits
» qui couraient, m'avaient déjà cherché parmi les morts. Ainsi,
» pour que ces bruits n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte de vous
» écrire et de vous annoncer que je suis sain et sauf, grace au ciel!

» Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris courage; peut-être
» même le visir voudra-t-il repasser le Danube. Pourvu que nous
» puissions réunir toute l'infanterie impériale, nous attaquerons
» dès demain Parkan et le pont. Il nous faut recevoir notre échec
» comme une juste punition de Dieu pour le pillage de tant d'églises,

» pour tant de rapines, de libertinage et de désordres. J'ai vu venir » tout cela, et j'ai souvent menacé de tout quitter, ne voulant plus » rester avec une armée qui s'attirait le courroux de Dieu par toutes » ses actions. Ajoutez à cela que tous nos gens se sont amollis, qu'ils » ont oublié les manœuvres; les officiers sont ignares, indolens; les » soldats se plaignent hautement d'eux, surtout les dragons, qu'on » a misérablement sacrifiés; imaginez qu'ils n'avaient pas même » leurs mèches allumées [1]. Hier encore j'ai proposé au duc de Lor- » raine de venir de suite attaquer les Turcs, quoique je puisse à peine » me tenir à cheval de douleur et de fatigue. J'avais les mains, les » cuisses et tout le corps meurtri par les armures et les sabretaches » des fuyards. En outre, il fallait franchir des fossés, des tas de » morts, des tambours, des monceaux d'effets qu'on avait jetés dans » la fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très-pressé de venir à notre » secours. Il a donné pour excuse qu'il n'avait pu réunir assez vite » tous ses détachemens, bien que, le pays étant très-ouvert, il n'y » eût pas lieu de marcher en colonnes séparées, et qu'on pût s'avancer » en masses. Le staroste de Sandomir s'est abattu deux fois avec son » cheval; on l'a relevé heureusement, et il est sain et sauf. Il a seu- » lement perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la cour [2] n'était » pas avec nous, il était resté avec l'armée impériale. Il nous a en outre » manqué deux régimens qui étaient en réserve. J'embrasse mille » fois votre chère personne; *à M. la marquise et à ma sœur mes bien-* » *semeins*. J'embrasse les enfans. »

Apostille du prince Jacques, fils du roi.

« J'embrasse les genoux de Votre Majesté, en lui annonçant que » je suis sain et sauf, grace à Dieu!

» De Votre Majesté,

» Madame,

» *Le très-humble et très-obéissant serviteur.* »

JACQUES.

[1] On se servait encore de mèches dans ce temps pour faire partir le coup de fusil.

[2] Le chevalier Lubomirski.

Le roi était résolu à avoir réparation de son injure. Pouvant à peine remonter à cheval, il voulait marcher à l'ennemi. Les Polonais hésitaient. « Chose singulière! a raconté le roi [1], le lendemain de notre » désastre, je consultais les miens sur ce qui nous restait à faire, » et le plus grand nombre était d'avis de nous retirer en Pologne » avec toute cette honte sur le corps; je leur ai répondu que c'était » la consternation qui les faisait parler; que l'armée, pour s'être » mal conduite la veille, n'en pouvait pas moins tout réparer le len- » demain, comme on l'a vu souvent. « Écoutez les Allemands, leur » disais-je, ils ne sont point intimidés : aussi leur avis ne sera-t-il » pas non plus timide! » Je leur ai déclaré en finissant qu'il fallait » faire un acte de contrition pour nos péchés, et que dès le lende- » main tout irait pour le mieux; alors l'abbé Skopowski a récité une » exhortation où il a développé la série de crimes qui avaient attiré » sur nous les châtimens de Dieu. Il a touché tout l'auditoire, et on » s'est mis en marche avec confiance et courage; les escadrons se » trouvaient même plus complets que la veille, où une grande partie » de nos gens s'étaient tenus près des bagages. »

Déjà il n'y avait plus moyen de différer le combat. Les Turcs venaient le présenter. Il fallait le recevoir ou fuir.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha, qui était à Bude, à dix lieues du champ de bataille, porta toutes ses troupes en avant par les deux rives du Danube avec l'instruction de charger l'ennemi vaincu tête baissée, de le poursuivre dans toutes les directions et de l'exterminer. Il manda Tékéli en toute hâte avec ses quarante mille Hongrois. Le kan de Tartares eut ordre de déborder l'armée chrétienne, de répandre ses hordes dans les champs de Nehaussel pour en détruire les derniers débris.

Les Turcs se formaient dans la plaine de Parkan, débouchant à la fois par les montagnes qui s'étendent vers Bude et par le pont de Strigonie. Toute la nuit on entendit le bruit des bataillons traversant le Danube. L'armée ottomane n'avait jamais été plus belle; et maintenant elle joignait à l'ardeur de sa foi ranimée la confiance de la victoire. On croyait que Jean Sobieski n'était plus. Le bruit en courut dans toute l'Europe. Les Turcs pensaient n'avoir plus d'ennemi devant eux.

[1] Lettre dix-septième.

(9 octobre) Le samedi matin, ils s'avancèrent en poussant des cris de triomphe et d'extermination. C'était un jour heureux à Sobieski, le jour de Kotzim, le jour de l'élection, le jour de la prise de possession du Calemberg. Jean courut à leur rencontre.

Ils s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine, ayant leur droite appuyée aux gorges par où devait d'un moment à l'autre déboucher l'armée hongroise. Cette aile était commandée par Kara-Méhémet, qui avait succédé au vieil Ibrahim dans le pachalik de Bude. Le visir de Silistrie commandait le centre; l'aile gauche avait pour chef Ali, pacha de Karamanie, illustre parmi les musulmans. Leur ordre de bataille se composait d'une seule ligne, mais profonde, et derrière un rideau de collines s'avançaient trois formidables colonnes, prêtes à se précipiter au premier signal et à se déployer en tout sens.

L'armée chrétienne, malgré les combats, les maladies, les désertions, comptait encore près de quarante mille combattans. Frédéric Guillaume, en voyant la victoire de Vienne, s'était séparé de Louis XIV. Son contingent venait d'arriver. Jean avait reçu ses Kosakes. Les troupes de Lithuanie lui étaient annoncées enfin, et le bruit de leur marche ne laissait pas que d'inquiéter les Osmanlis. Une heure avant le lever du jour, Jean avait rangé l'armée en bataille sur trois lignes, en mêlant, dans la vue d'exciter davantage l'émulation et les courages, les troupes de toutes les nations. Ce fut à neuf heures du matin que tout s'ébranla pour se porter, au petit pas, à la rencontre de l'ennemi. Le roi était à l'aile droite qu'il se proposait de lancer hardiment sur Parkan. Lorraine marchait au centre, ayant Louis de Bade, le duc de Croy et Stahremberg sous ses ordres. La gauche était confiée à Jablonowski. Là furent les premiers et les plus terribles coups. Les Turcs voulaient tourner le grand hetman pour envelopper les chrétiens. Leur choc fut effroyable. Jamais une armée entière n'avait montré tant de furie. Jablonowski leur opposa un front de fer. Les Turcs étonnés revinrent à la charge avec leur ligne entière; mais le duc de Lorraine porta en avant son infanterie d'une façon si habile, que cette ligne terrible en fut rompue. Les escadrons qui arrivèrent sur les chrétiens ne s'y enfoncèrent que pour être accablés. Kara-Méhémet fut atteint de trois coups de sabre au milieu des rangs polonais; le pacha de Karamanie tomba blessé aux mains des hussards qu'il avait entamés. Le pacha de Silistrie perça si avant

qu'il resta seul avec une quarantaine des siens au milieu de la cavalerie allemande. Sa petite troupe mit pied à terre pour lui faire un rempart. Tous tombèrent, et le pacha sanglant, cherchant des yeux le superbe Jablonowski, ne voulut remettre qu'à lui son épée.

Cependant le roi s'avançait vers Parkan, sous le feu du château de Strigonie, masquant sa marche à la faveur des plis du terrain, et les lances de ses hussards baissées sur le poitrail de leurs chevaux. Enfin il parut au pied du fort. A cet aspect l'épouvante saisit tous ces escadrons déjà rompus par leurs charges inutiles; tous se précipitèrent du côté de Parkan, de ses murailles, de son pont qui fléchissait sous le poids des fuyards. Les deux ailes de l'armée chrétienne, formant un vaste croissant, s'appuyèrent bientôt au Danube. Dans le même moment, Jean chargea avec furie toutes ces troupes débandées; et le duc de Lorraine pointa son artillerie sur le pont encombré : alors ce ne fut plus une déroute, mais une fuite, une terreur, un désespoir. Toute cette multitude consternée se culbutait dans la plaine, s'écrasait dans le fort, se noyait dans le fleuve tout noirci d'hommes et de chevaux. « C'était, dit Dalayrac, un spectacle » divertissant; les moins hardis à tenter ce chemin dangereux furent » taillés en pièces sur la rive, et il y en resta des monceaux entassés » d'une toise de hauteur qui formaient une espèce de parapet sur les » bords du fleuve. »

Au milieu de cette épouvante, le roi était parvenu au pied des murailles de Parkan; les palissades étaient hérissées des têtes de ses soldats tombés dans leur défaite de l'avant-veille. Il ordonna à son infanterie d'emporter sur-le-champ le fort chargé de ces funestes trophées. Le comte de Morstyn, parent du grand trésorier, et Sessevin se mettent en devoir d'obéir : ils vont droit à l'une des deux portes; le prince Louis de Bade court à l'autre avec trois régimens de dragons qui ont mis pied à terre. On force l'entrée : les Turcs éperdus posent bas les armes; ils arborent un drapeau blanc; ils crient merci. Mais le Polonais, dans l'ivresse de la victoire, ne sait pas faire quartier : on fond sur ces masses suppliantes; on les poursuit; on les extermine jusqu'à ce que, ranimés par le désespoir, les malheureux ramassent leurs armes, font volte-face et chargent avec furie les vainqueurs débandés. Ces vainqueurs, tout à l'heure impitoyables, s'enfuyaient à leur tour, quand un jeune page de France, La Mouilly, gentilhomme du marquis d'Arquien, s'établit à l'une

des portes, et repoussé à coups de sabre les fuyards. Ces lieux étaient propices à la valeur française : il y avait vingt ans que l'armée de Coligny et de La Feuillade s'y était illustrée par une nouvelle victoire après la victoire de Saint-Godard.

Cette fois, arrêtés par le courageux enfant, les Polonais retournèrent contre l'ennemi et ramenèrent la fortune. Le pont s'était écroulé : ils tuent tout ce que le Danube ne dévore pas. Une foule de généraux, entre autres cinq pachas, y périssent. Kara-Méhémet, seul des chefs, arrive tout sanglant sur l'autre bord. La multitude des malheureux, perdus dans le fleuve et retenus par les restes du pont détruit, avait fini par former un autre pont, un pont de cadavres, sur lequel quelques centaines de fugitifs passèrent. On compta en tout trois ou quatre mille hommes échappés à cet effroyable désastre.

Les Polonais et les impériaux, battant des mains sur le rivage, jouissaient de tout ce qu'il y avait d'hommes noyés, ou se disputaient les chevaux et les armes qui surnageaient. Dans ce moment parut sur les montagnes, du côté de la Hongrie, une nombreuse et florissante armée : c'était Tékéli. La comtesse était, suivant son usage, à cheval à ses côtés. Ils arrivaient trop tard. On a dit que le comte s'était à dessein égaré dans sa marche. La déroute du roi de Pologne l'avait affligé : elle le laissait à la merci des Turcs ; la destruction des Turcs l'affligea : elle le laissait à la merci des impériaux. Dans cette situation cruelle, il ne prit même point le seul parti qui s'offrit à lui désormais, celui d'entrer dans les vues du roi de Pologne, en se prêtant franchement à des négociations. Le roi attendit long-temps en vain ses commissaires ; soit qu'il y eût indécision chez le malheureux comte, soit que son orgueil ne pût se plier à des concessions, soit que Jean voulût l'impossible en se flattant de conclure des arrangemens où il fallait concilier la sujétion avec la liberté.

L'armée chrétienne campa sur la rive qu'elle venait de conquérir. Le roi, dans la nuit, écrivit à Marie Casimir une relation de la journée, où il oublie sa victoire pour ne parler encore que de sa défaite. Il est tout simple qu'une défaite lui tînt plus à cœur que ses triomphes. Cette lettre est la seule où, dans l'effusion de sa pieuse allégresse, il se soit départi de sa formule favorite : Seule joie de mon ame, incomparable et bien-aimée Mariette [1] !

[1] Lettre dix-septième.

Parkan, vis-à-vis Strigonie, le 10 octobre.

« Ah ! que Dieu est bon, ma chère Mariette, de nous avoir donné, » en dédommagement d'un peu de confusion, une victoire encore » plus grande que celle de Vienne ! Au nom de votre amour pour » moi, ne cessez de lui rendre grace ; demandez-lui toujours de » continuer ses miséricordes à son peuple fidèle ; faites encore une » fois célébrer les obsèques de ceux qui ont succombé.

» J'ai écrit de ma propre main, et en français, le bulletin de la » journée ; je l'ait fait transcrire par Dupont. Il faut l'envoyer à » toutes les cours ; c'est un récit fidèle.

» Je suis, grace au ciel ! tout-à-fait bien portant ; je puis même » dire que je me sens plus jeune de vingt années depuis notre vic- » toire ; mais je me souviendrai long-temps des deux nuits pré- » cédentes : je m'en souviendrai surtout pour l'honneur de ma » nation.

» Enfin, Dieu soit loué ! tout est réparé maintenant, et les Alle- » mands entonnent de nouveau nos louanges. Ils en étaient déjà à » dire aux Polonais : « Vous n'êtes pas dignes de votre roi, vous » l'avez abandonné ! » Et pourtant on assure que nos soldats d'in- » fanterie, au moment où on leur annonçait que je ne vivais plus, » s'étaient écriés : Que nous importe de vivre, à présent que nous » avons perdu notre père ! Menez-nous au feu, et périssons tous !

» Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Ustrzycki était près de » moi dans ce pressant péril ; je me suis trompé, c'était un towar- » zysz de la compagnie de mon fils. Quant au soldat de cavalerie dont » je vous ai parlé, c'est bien lui à qui je dois la vie ; deux Turcs me » cernaient de près, et dans le même moment il tua l'un et blessa » l'autre. Je lui avais destiné une grande récompense ; mais, hélas ! » il n'est pas sorti vivant de ce combat. Du moins, qu'il soit fait men- » tion particulière de lui dans le service divin !

» A présent que me voici entièrement rétabli, je peux vous avouer, » mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meurtri par les » fuyards, que dans beaucoup d'endroits mon corps était noir comme » charbon.

» Le pauvre palatin de Pomérélie [1] a été trouvé sans tête ; ces

[1] Denhoff.

» barbares ne font pas de prisonniers. Voilà pourquoi les nôtres » aussi ne font point de quartier. Les massacres nous sont déjà si fa- » miliers, que nous regardons avec indifférence la mort de nos gens » comme celle de nos ennemis.

» Presque tous mes pages ont péri dans l'action. Gdonski est mort » de maladie avant-hier. Notre petit nègre Joseph est tombé dans les » mains des Turcs, qui lui ont coupé la tête. J'avais aussi un jeune » Hongrois qui parlait plusieurs langues ; il a péri. Mais apprenez, » mon amie, ce qui est arrivé à mon petit kalmouck ; vous savez » son habileté à la chasse forcée du lièvre ; eh bien ! toute son » adresse à cheval n'a pu le sauver ; mais, par je ne sais quel heureux » hasard les Turcs, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la » défaite des infidèles, on l'a trouvé dans une de leurs tentes. Les » nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval attaché à la » même tente, lorsqu'un Allemand accourut, et lui lança un coup » d'espadon dans la figure ; malgré les promesses des chirurgiens, qui » donnent de l'espérance, je ne sais s'il en échappera.

» Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit de faire ultérieure- » ment, et nous commencerons, avant toute chose, par rendre nos » actions de grace à la divine providence.....

» Il faut que je vous raconte un trait curieux d'un valet de la » compagnie des hussards. M'étant mis à la tête de mes escadrons, » j'avais ordonné que quiconque avait encore une lance se rangeât » en première ligne ; voilà qu'un valet se présente la lance au poing, » et son maître le suit pour la lui reprendre ; mais le valet de lui ré- » pondre : « Non, monsieur, j'ai rapporté cette arme de la bataille ; » je ne l'ai pas jetée comme tant d'autres ; elle est à moi. » J'ai beau- » coup loué ce brave homme, et je lui ai donné cinq ducats.

» Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. Ils trem- » blaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés par les Turcs. » A présent je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils se réjouissent ; mais » enfin cela pourrait bien être, puisqu'ils sont catholiques. Je ne les » renvoie qu'aujourd'hui ; car après le désastre qui les avait eus pour » témoins, il m'importait de les retenir jusqu'après la victoire dont » je n'ai pas douté un moment : j'avais confiance en Dieu.

» Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'abbesse [1] ; veuillez bien,

[1] Dorothée Danilewicz, tante du roi, était abbesse d'un couvent des bénédictines, à Lemberg.

» mon cher cœur, le faire pour moi, en lui donnant le récit de tout » ce qui s'est passé, et nous recommandant à ses prières.

» C'est une chose bizarre : jeudi dernier, lorsque nous marchions » à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles, était constamment devant » nous sans qu'il fût possible de le chasser ; ajoutez qu'un aigle noir » a plané, pendant quelque temps, presque au niveau de nos têtes, et » puis s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, un pigeon » blanc s'est placé plusieurs fois devant nos escadrons; un très-bel » aigle, tout blanc aussi s'est abattu devant nos lignes, et rasant » presque la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi.

» Il me faut finir ; j'embrasse un million de fois votre chère per- » sonne ; *à M. le marquis et à ma sœur mes baisemains ;* j'embrasse » les enfans.

» Fanfan s'est bien habitué au feu dans la journée d'hier ; car l'ar- » tillerie du château, de l'autre côté du Danube, nous a canonnés » sans cesse. On ne peut nier que le sang de la noblesse polonaise » n'ait coulé à flots pour la cause de l'empereur et pour celle de la » chrétienté. Les impériaux ont perdu bien moins d'hommes que » nous.

» On dit que l'électeur de Bavière est revenu au projet de nous » rejoindre, et qu'il nous arrive quelque secours du cercle de Souabe. » Galeçki m'annonce en même temps que l'empereur a reçu avec » plaisir les chevaux que je lui ai envoyés, et rien de plus. »

A la nouvelle de son désastre, Kara-Mustapha s'enfuit de Bude à Belgrade pour fléchir par des artifices nouveaux les justices de son maître. Comme il proposait une escorte au juif chargé de ses diamans, de peur qu'il ne fût pillé par ses propres soldats : « Non, dit cet homme; » je mettrai sur la tête mon bonnet à l'allemande. Toute votre armée » fuira. — Tant il est vrai, » répondit le visir en levant les yeux au ciel, « que le proverbe a bien raison de le dire : ceux que Dieu a mis » en fuite auraient peur même d'un juif. »

En apprenant cette retraite de Kara-Mustapha, la joie de Jean fut grande. « Voilà donc, s'écriait-il [1], la Hongrie délivrée de l'infidèle » après deux cents ans. Belgrade n'est plus en Hongrie, mais en » Servie... Les Turcs n'ont de garnison que dans cinq ou six princi- » pales forteresses. Ainsi il ne nous faut que quatorze jours de temps

[1] Lettre dix-neuvième.

» pour qu'à l'aide de Dieu nous délivrions entièrement ce grand et » beau royaume. Voilà qui a passé notre espoir, et, je crois, celui de » tous nos contemporains. »

C'était toujours par Bude qu'il se proposait de commencer le cours de conquêtes si rapides et si faciles au gré de son génie. Le duc de Lorraine préféra tenter d'abord le siége de Strigonie. Cette disposition était plus prudente. Jean y consentit.

Gran ou Strigonie est l'une des plus importantes cités et des plus fortes de la Hongrie. Les Hongrois la révéraient comme la ville sainte, l'antique siége primatial de leur nation. Les Turcs y régnaient depuis cent quarante ans passés. Soliman II n'avait pas marqué son règne par de plus glorieuses conquêtes. Il fallut un siége (1543) de quatre mois pour la faire tomber en ses mains. Depuis lors le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses remparts, et l'archiduc Mathias, la rendirent un moment à l'Empire; mais elle rentra aussitôt sous la domination musulmane, et son siége archiépiscopal, plus ancien que la couronne de Hongrie, fut transféré à Presbourg, qui hérita en même temps des honneurs de Bude et de ceux de Strigonie. Cette possession donnait aux Turcs la souveraineté du cours du Danube, un libre passage de la Haute à la Basse-Hongrie, un lien entre Wissembourg et Neuhausel, un point d'appui pour attaquer Javarin et Comorn, pour menacer Vienne et Presbourg. Les alliés en étaient séparés par le fleuve qu'il fallait franchir sous le feu de l'ennemi. La place se composait d'une ville basse entourée de fossés, de murs et de tours; d'une ville haute, ou citadelle, assise sur des roches escarpées, et d'un fort extérieur planté aussi sur un mont inaccessible, de Thomasberg. Une garnison de cinq mille janissaires défendait ces postes si bien défendus par la nature, et on ne pouvait douter qu'il n'y eût des munitions en abondance. Tandis que l'armée chrétienne entonnait à genoux sur le rivage le *Te Deum* en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire, on voyait des convois de chameaux se succéder par centaines dans les murs de Strigonie pour la ravitailler.

Les alliés jetèrent des troupes dans des îles situées à une lieue au-dessus de la ville, et envoyèrent chercher dans l'île de Schutt ce pont officieux de Tuln et de Comorn qui avait été deux fois déjà si funeste aux Osmanlis. Il arriva, fut placé, et deux mille chevaux passèrent. Le roi et le duc de Lorraine allèrent reconnaître les abords

de la place. A leur aspect, les Turcs brûlèrent les hameaux de la plaine, la ville basse, les faubourgs; et Jean résolut d'ouvrir la tranchée sans retard.

Mais les Polonais n'étaient pas disposés à mettre le Danube, comme une barrière de plus, entre eux et la patrie. La désertion, le brigandage, la maladie, multipliaient à l'envi les ravages dans leurs rangs.

« Nous ne voyons, écrivait le roi [1], que maladies, pillage, villes » en feu, églises dévastées. Avant-hier encore, trois brigands ont été » brûlés vifs. Hier, on en a pendu quelques-uns.

» Tous les nôtres sont bien dégoûtés, et soupirent après leurs » foyers, leurs fours et leur bière. L'autre jour, P*** a dit devant » beaucoup de monde : Je m'en retourne, et je ramènerai mon » escadron en Pologne; car ce pont que l'on construit sur le Danube, » c'est pour nous conduire à Bude où nous périrons jusqu'au der- » nier. Je ne lui en ai pas encore parlé; j'attends la première occa- » sion. Le maréchal de Lithuanie [2] a voulu avoir le régiment que » j'ai préféré donner au castellan de Livonie [3]. Comment voulait-il » servir à la fois dans les armées de la couronne et de la Lithuanie? » Dès ce moment, il s'est mis aussi à bouder..... J'aurais encore » mille choses à vous dire; mais je n'en ai pas le temps; c'est à » présent plus que jamais qu'il faut songer à tout, si nous voulons » glorieusement finir la campagne. Je ne me dissimule pas que, si » on voulait satisfaire nos gens, il faudrait les conduire tout droit » en Pologne, du côté de la mauvaise bière et des fours enfumés » qu'ils préfèrent aux beaux palais et au vin de Tokay. Après tout » cela, votre lettre, mon ame, au lieu de m'apporter quelque con- » solation, m'annonce au contraire qu'on glose sur ce que je n'ai pas » tout quitté après la bataille de Vienne. Ç'aurait donc été pour qu'on » dît de moi que je sais vaincre et non pas profiter de la victoire.

» Vous finissez par me déclarer, mon cher cœur, que vous êtes » grandement mécontente de moi, et cependant je vous ai fait part » de tout dans mes lettres. Voilà quel est mon sort, quelle est ma » consolation dans mes peines!

» Ce que vous me dites ensuite des affaires du temps est tout-à-

[1] Lettre dix-huitième.
[2] Stanislas Radziwill. — [3] Othon Telkierzamb.

» fait inintelligible pour moi. Qui me recherche? et qui faut-il écouter?
» car je ne vois que le seul Tékéli qui se soit adressé à moi ; et en-
» core avez-vous dit, mon cœur, mille fois que c'était un traître, et
» qu'il ne fallait pas s'intéresser à lui. »

A-t-on besoin de le dire? la reine conspirait contre les résolutions de Jean avec tous les mécontens de l'armée. Ces mécontens étaient ceux du parti de France qui reconnaissait pour chef le grand hetman Jablonowski, depuis que ce n'était plus le roi ; et la reine revenait au parti de sa patrie depuis que l'ingratitude de Léopold avait mis une exaspération plus vive à la place de son exaspération contre Louis XIV. Habile à faire jouer tous les ressorts, elle toucha la corde qu'elle savait le plus sensible dans le cœur de son époux, se dit alarmée pour sa propre sûreté des incursions que Tékéli pouvait tenter sur Cracovie, appela le roi à son secours. Il répondit [1] :

«.... Je suis fort étonné de ce que vous êtes toujours dans la crainte
» de Tékéli. Vous n'avez donc pas lu mes lettres avec attention? Tékéli
» est à six milles de nous et à cinquante des frontières de Pologne :
» pour un peu que nous fassions un pas vers lui, il marche jour et
» nuit pour s'éloigner davantage...

» Je vous conseillerai de vous établir plutôt en ville qu'au châ-
» teau ; pour ce qui regarde le danger, je vous garantis qu'il n'y a
» rien à craindre ; mais, en cela comme en toute chose, que la volonté
» de Dieu soit faite, et ensuite la vôtre, mon cher cœur.

» Votre mauvaise santé me chagrine sensiblement et influe sur la
» mienne. Remettons-nous à la miséricorde de Dieu ; il sait mieux
» ce qui nous convient : il faut donc avoir confiance en lui, et tout
» ira bien, j'espère. Bude est plus près de Cracovie que de Stryi,
» comme je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois. Si, avec l'aide de
» Dieu, nous faisons la conquête de Strigonie, nous repasserons le
» Danube, et nous le côtoierons sur l'autre rive, dans la direction de
» Pest, ville située vis-à-vis de Bude, et ensuite nous nous dirigerons
» vers les frontières de Pologne pour mettre l'armée en quartiers.

» Peu après le départ de M. Dalayrac [2], je me suis mis à débrouiller
» les chiffres, et je n'ai gagné à ce travail que du chagrin. Au nom
» de Dieu, dites-moi donc quel est le brouillon qui vous souffle et

[1] Lettre dix-neuvième.
[2] Lettre vingt-unième.

» vous fait prendre toutes ces idées? Je dois donc m'attirer la haine » des Polonais! pourquoi? parce que j'expose pour eux tous les jours » ma fortune, ma santé, ma vie. On a voulu l'alliance avec l'empe- » reur, j'y ai consenti; j'ai fait marcher l'armée sans qu'il en ait » coûté un sou à la république. Je lui épargne l'entretien des troupes » pendant l'hiver. J'ai procuré de la gloire et des richesses à mes » soldats. S'il a péri du monde, eh bien, c'est notre lot à tous : nous » naissons pour mourir.

» Il faut, dit-on, ménager l'armée; oui, sans doute, au commen- » cement d'une campagne, mais point vers la fin; car l'année pro- » chaine, il peut n'y avoir pas de guerre, et il faut cent ans pour » retrouver une pareille fortune.

» Vous me dites dans vos chiffres que d'autres se sont dès long- » temps retirés : pourquoi ne pourrais-je pas aussi m'en aller en ma » qualité d'auxiliaire? Mais, ma chère ame, il y a une grande diffé- » rence entre moi et les autres. D'abord, il est de notre intérêt de » combattre un ennemi qui nous attaquerait en Pologne s'il n'était » pas occupé ici. Secondement, aucun autre n'a fait un serment aussi » solennel que celui que j'ai prêté dans les mains du cardinal légat, » de ne point abandonner mon allié. Troisièmement, si je m'éloignais, » l'empereur s'arrangerait avec les Turcs à mes dépens. Quatrième- » ment, les armées chrétiennes m'ont élu pour leur généralissime, » et si même l'armée polonaise m'avait quitté, je serais resté seul; » j'aurais fini la campagne avec les troupes impériales, bavaroises, » allemandes. A présent même, au siége de Strigonie, tous les géné- » raux étrangers m'ont prié de les commander, sans faire concourir » à cette opération mes Polonais. Ils sont bien mal-intentionnés ceux » qui veulent nous faire rentrer dans notre pays; c'est vouloir le dé- » vaster et le mettre hors d'état de payer des impôts. Il n'y a qu'un » ennemi de la patrie et de la religion qui ait pu vouloir vous mettre » ces idées dans la tête. Une fois pour toutes, je ne ramènerai pas » l'armée en Pologne; quelque autre pourra s'y résoudre; qu'il fasse » ce beau présent à son pays.... Pour moi, il est temps que je me » repose, car aucun ennemi ne m'a tant accablé que ces raisonnemens » et ces injustices.

» Comme ils savent parler ces hommes d'État du coin de la che- » minée! et quand ils se tromperaient dans leurs calculs, que leur » importe? ils se dédiront, et voilà tout! Oh! je renonce bien, pour

» l'avenir, à toutes ces alliances et à tous ces commandemens, fût-
» ce de l'Europe entière!

» C'est donc moi qu'il faut accuser! moi qui m'expose aux fatigues,
» aux privations de tout genre, qui me tourmente jour et nuit pour
» le bonheur de mon pays? Eh bien! qu'ils montrent leur savoir-faire
» ces habiles discoureurs, et qu'ils me remplacent dans mon autorité,
» puisque tout ce que je fais est mal, quoi qu'en dise le monde entier.
» Oui! que l'avis de vos conseillers prévale! que tout se fasse selon
» leurs caprices! aussi bien ma tâche ici est bientôt remplie. Elle le
» sera avec honneur et gloire, du moins d'après l'avis des étrangers,
» si ce n'est d'après celui de mes concitoyens.

» Je suis trop à plaindre en vérité : je me tourmente de ces chiffres;
» je m'attends à y débrouiller quelque chose d'agréable, quelque con-
» solation pour mon cœur, et je ne trouve que les anciennes et éter-
» nelles clabauderies. »

Au milieu de toute la colère à laquelle le tendre et docile monarque se laissait entraîner contre sa coutume, il racontait gaîment à son impérieuse compagne que si elle était indignée de sa fidélité aux intérêts de la république chrétienne, les Turcs n'en étaient pas moins surpris.

« Les pachas que nous avons faits prisonniers, racontait-il, tout en
» discourant avec le staroste de Culm [1], lui ont demandé : Eh bien!
» que ferez-vous à présent? Nous avions cru que vous vous en re-
» tourneriez après la victoire de Vienne. » Le staroste leur a répondu : « Nous continuerons la guerre pour reconquérir les pays que
» vous avez enlevés aux chrétiens. — Nous voyons bien, reprirent-
» ils, que c'est Dieu même qui a suscité votre roi pour nous punir;
» mais tout cela ne répond pas à ce qui est écrit dans nos livres
» saints; c'est nous qui devions d'abord subjuguer toute la chrétienté,
» et votre tour devait venir plus tard; mais pourquoi vous hâtez-vous
» tant? êtes-vous si impatiens de voir arriver le jugement dernier;
» car, il est dit dans nos livres que du moment que les chrétiens
» l'emporteront et que les Turcs seront subjugués, ce sera la fin du
» monde. Eh bien! voulez-vous la voir venir si tôt? Le staroste se
» mit à rire, et leur dit que nous n'avions pas peur du jour du juge-
» ment, et que nous ne cesserions pas de les poursuivre. »

[1] Michel Rzewuski.

Cependant ce ne furent pas les Polonais qui eurent à poursuivre l'attaque de Strigonie. Le roi les laissa sur la rive gauche, battant de leur artillerie postée à Parkan les tours dont les murailles étaient flanquées ; il n'établit que des impériaux et des Bavarois aux pieds de la place, et le siége à peine entrepris fut poussé avec vigueur. Charles de Lorraine, Stharemberg et le baron de Mercy ne quittaient pas les ouvrages. Ils guidaient les sapeurs, pointaient les mortiers, présidaient aux assauts. Ce bombardement, ces travaux, ces attaques rapides étonnaient les Turcs, déjà consternés de tant de revers. C'était la première fois depuis la fondation de leur empire, qu'ils avaient à soutenir des siéges, à défendre des places. Jusque-là ils n'avaient fait qu'attaquer. Ils étaient, après trois cents ans, vaincus et envahis à leur tour. C'était pour eux un art inconnu à apprendre ; c'était une ère nouvelle qui commençait pour le monde. Au bout de quatre jours, le roi put écrire à la reine [1] :

Dans la ville même de Strigonie, le 28 octobre.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette !

» Que Dieu soit loué pour les bienfaits dont il nous comble tous
» les jours dans son inépuisable bonté ! Pressé par la mauvaise saison
» et le manque de fourrages, j'ai résolu, contre l'avis de tout le
» monde, d'attaquer la forteresse. Et quoiqu'il y eût là trois mosquées
» que les Turcs étaient intéressés à défendre, dès le quatrième jour
» du siége, c'est-à-dire cette nuit, la garnison a capitulé, sous mes
» auspices, bien que je n'aie pas employé mes Polonais à cette opé-
» ration, à cause de l'épuisement où ils se trouvent.

» Il y avait à Strigonie cinq mille Turcs et deux pachas. Ils étaient
» commandés par le pacha d'Alep, un des plus distingués parmi les
» leurs, à qui le visir avait ordonné de défendre la forteresse jusqu'à
» la dernière goutte de sang. Tout en donnant ces ordres, le visir
» s'était enfui lui-même de Bude, où il ne se croyait pas en sûreté....
» Les Turcs vomissent des imprécations contre leur chef qui pré-
» tend punir la lâcheté de mort, et qui en donne le premier l'exemple.

» La garnison a obtenu libre sortie avec armes, mais sans bagages
» ni artillerie. Tous les nôtres sont dans la joie. Il y a trois jours,

[1] Lettre vingt-unième.

» personne ne rêvait un pareil résultat. C'est la plus forte place de » tout le royaume de Hongrie. Strigonie a été pendant cent quarante » ans dans les mains des Turcs, et a servi de tout temps de théâtre à » d'affreux combats ; malheureuse contrée où chaque motte de terre » qu'on presserait dans la main devrait rendre du sang ! Voilà en- » core un nouveau grief ajouté à tant d'autres que les Turcs auront » contre moi. Ils m'ont déjà appelé leur bourreau à cause du grand » nombre d'hommes que leur ont coûté mes victoires. Eh bien ! ce- » pendant ils aiment encore mieux s'en rapporter à ma foi qu'à celle » de tout autre.... Si la saison n'était pas si avancée, ils auraient été » forcés, suivant toute vraisemblance, d'évacuer toutes les forteresses » de la Hongrie.

» A quels changemens de fortune le monde est sujet ! Dans quel » état étaient les affaires de l'Empire en juillet et en août, et vous » voyez ce qu'elles sont devenues ! Cependant personne ne veut nous » parler ni du passé ni du présent. Dieu et la gloire, voilà notre ré- » compense ! »

La fortune de l'Empire était grande en effet ; de toutes parts des troupes d'insurgés mettaient bas les armes. Les comtés de Transchin, de Tirnau, de Nitria se soumirent. Une foule de châteaux arborèrent les enseignes impériales. La place de Leventz ouvrit ses portes au général Dunewald ; et Neuhausel, coupé ainsi de Bude, se trouva perdu pour les Turcs. Ajoutez que Strigonie était une conquête qui assurait la possession de tout le reste. Cette place n'était plus destinée à revoir des drapeaux étrangers dans ses murs, grace à quelques princes français, Conti, La Roche-Guyon, Commercy, qui, l'année suivante, la sauvèrent.

(30 octobre) Avant de la remettre aux impériaux, Jean voulut restituer en personne au Dieu des chrétiens la cathédrale antique où saint Étienne, premier roi de Hongrie, reçut l'onction sacrée des mains de saint Adalbert, et où sa cendre repose. Ce triomphe était celui qui flattait le plus son orgueil. « Il y a, écrivait-il [1], beaucoup de » choses curieuses à Strigonie ; la montagne sur laquelle le château » est assis, est une espèce de rocher contenant du marbre de toutes » couleurs, mais surtout de cette couleur rougeâtre comme sont nos » monumens dans la cathédrale de Cracovie ;... la chapelle du châ-

[1] Lettre vingt-deuxième.

» teau est toute en marbre. Les païens l'avaient convertie en mos-
» quée ; mais pour la réhabiliter, nous y avons fait chanter la messe
» et le *Te Deum* le jour des Saints-Apôtres ; c'était la première fois
» depuis cent quarante ans. Le grand autel est en marbre, et d'un
» ouvrage merveilleux ; seulement les figures sont un peu endom-
» magées ; l'ensemble de l'architecture est fort bien, et les mosaïques
» très-curieuses. »

Pendant ce siége de quelques jours, les pluies avaient rendu tous les chemins impraticables ; les neiges qui suivirent, et des froids précoces, achevèrent de fournir à Jablonowski des motifs suffisans pour se faire, dans la tente royale, l'écho des cris de l'armée. Il parlait de revendiquer ses droits de grand hetman, et d'ordonner le départ. Les menaces de *confédération* retentissaient dans le camp comme sous un roi Michel Koributh. Suivant toute apparence, Jablonowski eût emmené les troupes si Jean avait persisté dans son dessein de profiter de la surprise et de la consternation des Turcs pour leur enlever Bude sur-le-champ. La saison ne le permettait plus. De son côté, Charles de Lorraine ne pouvait retenir plus long-temps les troupes auxiliaires sous les drapeaux. La campagne était terminée, et Jean s'en consolait en s'écriant : « Du moins, elle l'est avec gloire ! »

(1er novembre) On se mit en marche sur-le-champ pour gagner les quartiers d'hiver. Ceux des impériaux furent fixés sur le Danube. Jean choisit pour les siens le cours de la Teysse ou Tibisque, et particulièrement les comtés d'Épeyriès et de Tokay, dans la Hongrie supérieure. Arrivé là, il pouvait cantonner l'armée dans de riches provinces, se trouver au printemps également en mesure de porter le poids de ses armes sur Bude ou sur Kaminiek, et suivre pendant tout l'hiver ses négociations avec le kan des Tartares, les hospodars et Tékéli. Les Polonais reprirent avec joie, quoique par un temps affreux, la route du nord. Sénateurs et soldats ne s'inquiétaient guère de la pensée d'hiverner en-deçà des monts Crapathes. Ils comptaient bien forcer leur roi à franchir les frontières.

Le roi, content de ce qu'il avait fait pour la chrétienté, ne pouvait se résoudre à s'éloigner sans avoir fait quelque chose pour la Hongrie. Les commissaires de Tékéli, conduits par le jeune comte d'Humanaï, étaient arrivés enfin à ses quartiers. « Mais, dit le roi dans sa corres-
» pondance[1], les commissaires impériaux ne veulent plus traiter avec

[1] Lettre vingt-deuxième.

» eux..... Je leur ai dit de se rappeler quelle était leur situation en » juillet et en août, ce que Dieu leur avait fait éprouver, et combien » il importait de savoir garder des mesures dans la bonne comme » dans la mauvaise fortune. Il est vrai aussi que Tékéli peut, en » grande partie, attribuer ses malheurs à lui-même. Il n'a pas voulu » suivre mes avis ; il a biaisé, et n'a pas pris de fortes résolutions en » temps opportun. Je ne sais pas à présent ce que le désespoir va lui » dicter.

» L'écervelé, disait ailleurs le roi, s'est perdu avec ses retards. » En effet, plus tôt, le roi pouvait encore commander en quelque sorte au conseil aulique ; car alors il commandait à la fortune. Aujourd'hui, il avait tant relevé l'Empire, qu'on pouvait ne plus le redouter : il s'était désarmé par ses propres bienfaits.

Cependant, il exigea que Charles de Lorraine et les commissaires de l'empereur entrassent en conférence avec Humanaï (5 novembre). C'était le dernier jour de marche commune. Impériaux et Polonais campaient cette fois ensemble sur les bords de l'Ypsel. Jean tint ce colloque de Poissy dans sa tente, auprès du village de Chago. Le vice-chancelier posa en son nom les bases d'une transaction. Mais l'empereur était enflé des victoires qu'on lui avait gagnées. Le prince Charles répondit pour sa majesté apostolique d'une façon haute et dure. Des promesses d'amnistie furent tout ce qu'on obtint de lui. Ensuite le vaillant prince dit au roi de Pologne un adieu qui devait être éternel. Ces dignes rivaux d'ambition et de gloire se séparèrent, emportant des sentimens amers. De leur côté, les envoyés de Tékéli s'éloignèrent irrités. Jean comptait encore, et sur ses services pour désarmer Léopold, et sur son ascendant pour convaincre Tékéli. Un incident vint tout entraver.

Nous avons dit que l'armée lithuanienne se trouvait prête enfin à entrer en campagne. C'était un peu tard. Elle ne s'achemina pas moins vers la Moravie, sous les ordres de son grand hetman Sapiéha, comme s'il y avait eu encore un siége de Vienne à lever, charmée qu'elle était de traverser la Pologne entière, les États autrichiens, la Hongrie : on ne pouvait manquer une occasion si belle de piller trois royaumes. A l'approche de ces tardifs défenseurs, la Moravie avait poussé des cris d'effroi. Des ordres du roi arrivèrent. Ses lieutenans se résolurent à le rejoindre au travers de la Haute-Hongrie, et des dévastations inouïes marquèrent leur passage. Les commissaires de

Tékéli trouvèrent dans le rapprochement de ces hostilités et de leurs mécomptes la preuve d'une trahison des Polonais. La douleur de Jean fut profonde. Il l'exprimait ainsi :

« Toute la négociation a été arrêtée par la nouvelle des désordres » de l'armée de Lithuanie...

» Ah ! pour Dieu, comment peut-on faire souffrir ces pauvres pay- » sans ! Quant à moi, je donne même la liberté aux soldats hongrois » que je fais prisonniers, en leur expliquant que je ne suis pas venu » faire la guerre aux chrétiens, fussent-ils même calvinistes, mais » que je n'en veux qu'aux païens. Aussi, tout le peuple ici prie Dieu » pour notre cause ; il se met sous notre protection, il n'a d'espoir » qu'en nous ; et nous voudrions les massacrer ! Ce sont eux qui » nous ont nourris jusqu'à présent, et qui nous nourriront encore. » D'ailleurs, ce n'était pas là le chemin de l'armée de Lithuanie ; » qu'est-elle aller faire du côté de la Moravie, où l'on est en paix ? » C'est ici que sont les Turcs et Tékéli ; c'est ici qu'il leur convien- » drait de venir escarmoucher avec l'ennemi, et non pas d'aller ex- » terminer de malheureux laboureurs ! »

Comment les ordres du monarque furent exécutés par les généraux du grand-duché, on le voit dans la suite de sa correspondance ; après bien des jours, il disait avec amertume [1] :

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée lithuanienne. Le » towarzysz, que les deux hetmans ont envoyé, annonçait leur ar- » rivée pour le surlendemain, et voici déjà treize jours de passés. Il » est à craindre que, pour éviter la frontière turque, ils ne soient » entrés dans l'enceinte des quartiers de l'armée impériale. Ils y » mettront le désordre, et nous donneront du fil à retordre. Leur » campagne se sera bornée à marcher, manger et boire, tout le long » de la Lithuanie, de la Pologne et de la Hongrie. »

C'est ainsi qu'un roi de Pologne était obéi de son armée, alors que ce roi était Jean Sobieski, Jean chargé de triomphes et couronné de gloire. Aussi disait-il que *la détestable conduite* des Lithuaniens avait tout compromis. Tékéli, ballotté entre ses défiances, ses terreurs, ses emportemens contraires, se jeta plus que jamais dans les bras des Turcs. Il rompit en visière au chef de la république polonaise, son unique appui. Jean, assailli de tous côtés par les troupes hongroises, s'écriait dans la tristesse de son cœur [2] :

[1] Lettre vingt-troisième. — [2] Lettre vingt-huitième.

« Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'ai été trompé et par » l'empereur et par Tékéli... Tékéli a été perfide envers nous; ne » voulant pas attendre mon arrivée malgré toutes les garanties que » je lui avais données, il s'est dirigé du côté de Debretschyn avec » sa femme; dans le même moment, il a fait marcher toutes ses » troupes sur le pays que nous devions occuper, avec ordre de nous » traiter partout en ennemis, et cela sans nous en prévenir, ni moi » ni mes envoyés. Aussi, dès l'instant où nous sommes entrés dans » la Hongrie supérieure, quand nous croyions être parfaitement en » sûreté, nous avons rencontré des hostilités de toutes parts, à com- » mencer par le château de Satwar, à dix milles d'ici. On fait feu » sur nous, de chaque village et de chaque buisson. Nobles, paysans » et soldats, tous nous donnent la chasse comme à des loups. Les » malades qui ne peuvent suivre l'armée sont égorgés avec la plus » grande cruauté. Les Hongrois sont pis que les Turcs. Voilà pour- » quoi nous devons avancer lentement et être sur nos gardes le jour » et la nuit, pour ne pas perdre plus de monde encore. »

La longue, la laborieuse marche du roi de Pologne fut une suite de négociations et de conquêtes magnanimes. Il avançait vers ses quartiers, plaidant près de l'empereur la cause des mécontens, et soumettant à l'Empire toutes ces places dont les populations venaient l'assaillir, où le drapeau de la Hongrie était placé sous la garde de troupes musulmanes. L'anniversaire de la journée de Kotzim devait être relevé par un triomphe. Jean l'a raconté dans une narration rapide comme ses conquêtes (11 novembre).

Schetzin, le jour de la Saint-Martin.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette!

» Gloire et louange à Dieu pour la grace qu'il nous a accordée hier » contre toute attente humaine! Comme il nous fallait passer sous » le canon de Schetzin, j'ai envoyé l'ordre à messieurs les hetmans » de tenir conseil de guerre avec les généraux et colonels, pour dé- » cider s'il fallait attaquer ou passer outre. Deux exceptés, tous se » sont accordés à résoudre la question dans ce dernier sens. En at- » tendant, j'ai envoyé Fanfan, avec le castellan de Léopold [1], le » palatin de Lublin [2], Dunewald, général autrichien, et Truels, gé-

[1] Martin Konski. — [2] Martin Zamoyski.

» néral brandebourgeois, pour reconnaître les lieux.... Nous nous
» sommes campés hier sous les murs de la ville, au milieu des neiges
» et des giboulées.... Nous avons trouvé les fortifications en bon état,
» les palissades doubles; avec cela fossé, murailles, et grosses tours;
» le tout sur une éminence. A la vue de ces remparts, si bien garnis,
» les nôtres ont désespéré de la réussite. J'ai relevé leur courage,
» en leur disant que j'avais du bonheur avec les places fortes, et
» qu'elles avaient coutume de se rendre à la seule nouvelle de mon
» approche. Tandis que notre infanterie et nos dragons se portaient
» en avant, l'ennemi a mis le feu aux faubourgs où nous aurions pu
» nous établir. J'ai commandé aux Kosakes d'aller de suite éteindre
» l'incendie. Ils ont exécuté mes ordres avec tant de courage et de
» célérité, que dans peu de temps ils ont été les maîtres, non-seu-
» lement des faubourgs, mais encore des palissades avancées, où ils
» ont arboré leurs étendards avec le signe de la croix. Rapportez
» ce fait, mon cher cœur, au nonce apostolique; il lui fera grand
» plaisir.

» L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les soutenir, et s'em-
» parèrent du reste des palissades. Le feu devenant plus pressant de
» la part des assiégés et nous enlevant du monde, nos seigneurs
» recommençaient déjà à murmurer de l'entreprise, lorsque enfin
» Dieu daigna exaucer mes prières, et, après trois heures de combat,
» les assiégés élevèrent le pavillon blanc et demandèrent grace du
» haut des remparts. Je fis cesser le feu, et nous vîmes descendre
» le long du mur le bey commandant de la place et deux religieux,
» l'un représentant l'état ecclésiastique, l'autre les habitans de la ville.
» Ils annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion, et ouvrirent les
» portes à notre infanterie. Ils demandèrent à me voir, et, dès qu'ils
» me furent amenés, les voilà de trembler comme s'ils avaient eu la
» fièvre, de tomber la face contre terre, de baiser le pan de mes
» habits et de demander grace pour la vie.

» Vous avez ma parole, leur dis-je, cela suffit, quoique vous m'ayez
» offensé hier en refusant de vous rendre.

» Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et répondirent: « Nous
» ne pouvions pas faire autrement; le visir nous eût punis de mort. »

» Ne craignez rien, repris-je, il ne vous tombera pas un cheveu
» de la tête. Je ne suis pas orgueilleux dans la prospérité, car c'est
» à Dieu seul que je l'attribue. »

« Ah ! répondirent-ils tous ensemble, assurément c'est nous qui » avons été orgueilleux et Dieu nous punit. »

« Après cela ils demandèrent à voir les pachas prisonniers. Ceux- » ci leur adressèrent des reproches pour s'être rendus. « Nous ne » pouvions plus résister, répliquèrent-ils ; nous avions déjà perdu » trop de monde. »

« Les envoyés retournèrent en ville, mais ils étaient encore transis » de crainte. Je m'approchai alors des remparts, et je m'assurai que » cette reddition était vraiment une grace de Dieu, car la place » aurait pu se défendre quelques semaines, étant d'ailleurs abon- » damment pourvue de munitions et de vivres. Faites donc encore » chanter le *Te Deum* en actions de grace pour la terreur que Dieu » a répandue parmi les païens, et en même temps pour la confiance » qu'ils ont en ma parole.

» Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détachemens sur quelques » forts occupés par les Turcs et qu'ils sont à la veille d'évacuer. » Schetzin une fois pris, Neuhausel est perdu pour les Turcs, et » l'empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un homme, une seule livre » de poudre ; car Parkan et Strigonie ont coupé la communication » avec Bude, et Schetzin avec Agria.

» Demain, je vais faire célébrer l'office divin dans les deux mos- » quées. En voilà cinq enlevées aux païens cette année. Graces en » soient rendues au Tout-Puissant !

» Faites extraire une gazette de cette lettre. Il faut augmenter la » pension du gazetier pour le porter ainsi à être plus véridique. L'ar- » mée lithuanienne se traîne lentement à notre suite, évitant non- » seulement les forteresses, mais même les frontières turques. Elle » n'était déjà plus qu'à quelques milles de distance ; mais les chefs » n'ont voulu ni se présenter chez moi, ni faire leur rapport. Ils se » sont arrêtés aux environs de l'armée impériale, près de Leventz, » dévastant le pays et attendant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs » il leur serait fort difficile de dire contre qui ils voudraient l'em- » ployer. Enfin ils ont si bien fait que depuis la Wilia [1] jusqu'à la » Cisa [2] ils n'ont pas vu d'ennemis. Je suis dans l'intention d'écrire » d'Epéryés à l'empereur, en lui faisant mes adieux, et en lui rap-

[1] Rivière du nord de la Lithuanie.
[2] Rivière en Hongrie.

» pelant que ce n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale, son » duché d'Autriche et son royaume de Hongrie. Qu'on me cite » l'exemple de prince qui ait jamais fait autant pour un autre et en » si peu de temps ! Nous n'avons pas marchandé pour des assauts et » pour des batailles comme cela s'est pratiqué de leur part dans les » combats près de Cracovie contre les Suédois [1]. Nous n'avons pas » demandé non plus des villes de Hongrie en hypothèque comme » on nous a demandé à nous nos salines de Wieliczka. »

Le monarque magnanime parvint, à travers les combats, les succès, les fatigues, dans la contrée où son armée devait se reposer de ses travaux et de sa gloire : « Nous tiendrons conseil aujourd'hui, écri- » vait-il, sur ce qu'il faut faire et sur la manière d'établir notre » armée. En attendant il circule ici mille bruits. On raconte com- » ment c'est moi qui ai voulu perdre l'armée. »

En effet tout manquait. La famine et la maladie faisaient un égal ravage. « Nous bivouaquons en plein air, ajoutait le roi ; car nous » ne pouvons pas même nous servir de nos tentes, la terre étant si » gelée qu'il est impossible d'y enfoncer un pieu.

» Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'éprouve de peine de- » puis trois jours. Nous voici entrés dans un pays tout-à-fait ennemi. » Les villes et châteaux ferment devant nous leurs portes. Ils sont » occupés par des soldats de Tékéli. Quant à lui, il a passé la Lisa » et est entré sur le territoire turc sans donner réponse à aucune de » mes propositions. Koschytze a une garnison de quelques milliers » d'hommes. Nous y avons envoyé des parlementaires, mais je doute » qu'ils obtiennent quelque chose. Je vous écrirai la prochaine fois » ce qui en sera résulté. »

Il en résulta qu'on tira sur le parlementaire, que de toutes parts se multiplièrent les agressions et les assassinats. Jean prit en considération, dit-il, qu'il y avait dans cette ville beaucoup de catholiques, qui auraient péri tous s'il eut donné l'assaut. Il se contenta d'enlever la place de Sibin. Ce poste était assez important pour offrir des quartiers à une partie de l'armée ; mais l'armée sut y mettre bon ordre. Il s'agissait pour elle par-dessus tout de faire faire ses volontés à son roi. « Cette prise, continuait-il [2], n'est pas du goût de beaucoup de » monde ; ils n'ont plus rien en vue que de rentrer au plus vite dans

[1] Lettre vingt-neuvième.

[2] Lors de l'invasion de Charles Gustave en Pologne.

» notre malheureuse Pologne. Nous voici dans un pays riche et abon-
» dant. Mais les mécontens parmi les nôtres mettent le feu aux gre-
» niers, aux villages, même aux églises catholiques, afin qu'il nous
» soit impossible de nous y établir. Ils ne songent pas que l'ennemi
» peut reprendre courage et nous poursuivre jusqu'en Pologne. »

La reine de son côté voulait obliger le roi à changer de dessein. Elle avait en quelque sorte pris le parti de l'affamer. Il ne recevait plus d'elle signe de vie, et ignorait ce qui se passait dans le monde entier. « Si la Pologne, disait-il une autre fois, était une île au milieu
» de l'Océan, elle serait pour nous à présent comme celles dont nous
» parlent les historiens, qu'on voyait flottantes au-dessus des mers,
» tantôt visibles et tantôt submergées. Depuis cinq semaines je ne sais
» vraiment plus s'il est une Pologne au monde. Après tout, ce n'est
» pas tant de nouvelles politiques que je suis avide; car celles-ci pour-
» raient encore me parvenir en faisant un circuit par Vienne, et puis
» par les communications militaires. Ce sont surtout des nouvelles
» de votre santé qu'il m'importe d'avoir, de cette santé dont dépend
» la mienne, dont dépendent mon bonheur et ma vie. »

Jean cessa de lutter contre la reine, contre les frimas, contre la disette, contre l'armée. Il laissa dans ces cantonnemens les troupes étrangères, les reitres, toute son infanterie, les corps enfin dont le passage eût été le plus onéreux à la Pologne; et ouvrant les monts Crapathes à sa noblesse, il prit avec elle le chemin de la patrie. Il ne put jeter un dernier regard sur le beau royaume qu'il venait d'arracher à la domination des barbares, sans tenter un nouvel effort pour écarter des Hongrois cet autre joug prêt à les ressaisir. Ce fut au pape Innocent XI qu'il recourut. Il adressa à son ministre près le saint-siége des instructions qui doivent être connues. Nous les traduisons en les abrégeant.

« L'abbé de Dönhoff se rendra auprès du saint-père, et seul avec sa sainteté il lui exposera respectueusement que sa majesté sacrée, par son alliance, sa marche rapide, ses travaux, a fait des prodiges en faveur de l'Empire, aux yeux de quiconque connaît l'état des affaires en Pologne; que de magnifiques appâts lui ayant été offerts par S. M. I. A., il les a repoussés, ne voulant que la gloire de servir Dieu et l'univers.

» S. M. S. avait prévu dès long-temps que les indignes traitemens faits à Tékéli et aux Hongrois les jeteraient dans les bras des Turcs;

l'empereur reçut ses conseils amis, et lui déféra la médiation dans ces grands démêlés.

» Le roi l'accepta pour le bien de l'empereur et pour celui de la chrétienté. Car Tékéli satisfait, son concours contre le Turc est acquis; la Transylvanie, que le poids de la tyrannie allemande a livrée au protectorat de l'infidèle, reprend confiance et se lie aux puissances chrétiennes; la Walaquie imite cet exemple; les Kosakes, les Serviens, les Bulgares, tous ces disciples de l'Évangile l'auront bientôt suivi.

» S. M. S. a déposé avec une confiance filiale dans le sein de sa sainteté, ses griefs, ses déboires, ses mécomptes; mais de tous ses chagrins le plus grand est qu'on attribue ce qu'il a fait pour le sérénissime empereur, ce qui est tenté pour la Hongrie, à des intérêts personnels, au projet de prendre ou de donner au prince Jacques la conronne de saint Étienne. Le roi l'a refusée, on le sait. Et s'il la voulait, quoi de meilleur pour lui qu'un système qui de chaque Hongrois ferait un Tékéli?

» L'unique intérêt de S. M. S. est de rallier les peuples contre les païens. Pour cela il demande qu'on traite chrétiennement la nation qu'il a reconquise à la loi chrétienne.

» Chef d'un peuple libre, le roi ne pourrait donner les mains à l'asservissement des Hongrois, armés pour conserver les libertés de leurs pères. L'alliance sainte se trouverait donc compromise, et comme le traité de Warsovie a pour garant le chef de l'Église, S. M. S. supplie sa sainteté de faire en sorte que la médiation qui lui a été déférée, cesse d'être un titre vain et trompeur. C'est l'unique récompense que le roi ambitionne pour les services qu'il a rendus à la cause de la croix et à celle de l'Empire. »

« S. M. S. en a besoin comme d'une consolation pour toutes les pertes de sa patrie dans cette expédition ruineuse, pour la mort de tant de sénateurs et de guerriers illustres, pour le deuil de tant de familles qui pleurent des fils, des frères, des neveux. Le roi leur offrira-t-il en dédommagement le spectacle des villes de Hongrie reconquises sur Tékéli au profit de la tyrannie impériale? C'est là une considération qui doit toucher le conseil de Vienne, si on veut la coopération de la Pologne dans la suite de la guerre. Car il faut que la république, il faut que l'armée même y consente, puisque ceux-là qui marchent sous les drapeaux dans la guerre sont les citoyens qui siégent aux comices dans la paix. [1] »

[1] Zaluski, t. II, p. 777.

(17 décembre) Ce fut à Lubowla, au milieu des défilés glacés des montagnes que Jean toucha le sol de sa patrie. Il y rapportait la reconnaissance, l'admiration de l'Europe, un butin magnifique, les dépouilles de l'Orient ; et, triste présage ! il y trouva, à peine entré, des chagrins. Le premier fut la mort de l'hetman de campagne, le vaillant Sieniawski, et celle de Dominique Potoçki, grand trésorier de la couronne, qui expirèrent dans la ville même de Lubowla, en quelque sorte sur le seuil de leur pays. Il éprouva une affliction non moins vive de la scission de Jablonowski, qui s'éloigna sans prendre congé de lui, comme s'il regrettait de n'avoir pas eu à exécuter les menaces des factieux et à se porter pour chef d'une confédération des troupes insurgées. Ce lui fut une autre peine de ne pas rencontrer sur ses pas Marie Casimire. Elle était bien accourue, mais non par la route qu'il avait tracée, celle de Nowitarg ; « car, écrivait-il amèrement [1], je » suis si malheureux que je ne puis rien persuader à personne. On » fait toujours à rebours de mes volontés. » Marie Casimire était passée par Sandecz et Wielizca. C'était le chemin que suivait le gros de l'armée, sous la conduite de Jablonowski. Enfin, les deux époux se joignirent (23 décembre), et Jean reprit ses chaînes, laissant à décider à l'histoire ce qu'il y a de plus extraordinaire : ou qu'un homme de cette hauteur d'ame et de génie pliât sous une telle femme ; ou que le chef de ces troupes volontaires, indisciplinées, séditieuses, réussît à moissonner une telle gloire. Qu'eût fait Jean Sobieski sur un trône plus fort ? qu'eût-il été sous un plus digne joug ?

[1] Lettre trentième.

LIVRE XI.

Suite du règne de Jean III et de la guerre d'Orient, jusqu'après la rupture de la paix de Nimègue.

(1683 — 1689.)

(24 décembre) Ce fut la veille des fêtes de Noël que le roi rentra dans Cracovie sous des arcs de triomphe. Les Polonais le revirent avec tous les transports d'un peuple ivre d'orgueil et de joie. Il n'y avait que quatre mois qu'il s'était éloigné de leurs frontières, et il revenait chargé d'une immense moisson de gloire.

(25 décembre) Précisément le lendemain, un aga des janissaires se présentait dans Belgrade au grand visir fugitif. Cet officier venait, au nom du sultan, lui demander sa tête. Mahomet IV avait pardonné le désastre de Vienne; mais la défaite de Parkan mit à bout sa clémence, et entre deux parties de chasse ou de débauche, il lança sur son ministre, son favori, son gendre, le fatal cordon. Cet homme qui, peu auparavant, entouré de toutes les forces de l'Asie, tenait l'Europe en suspens sur ses destinées, eut pour toute grace la permission de recourir, pour se faire étrangler, à ses propres bourreaux. Mahomet IV l'aimait pourtant; on a même dit qu'il avait voulu le sauver, mais que telle était l'exaspération du peuple et de l'armée qu'il eut peur pour sa propre vie et sacrifia son lieutenant à ses terreurs, comme celui-ci avait fait du béglier-bey de Bude. Ce sont là les justices et le libre arbitre du pouvoir absolu! Mandé à Constantinople, Kara-Mustapha cacha ses trésors en faisant égorger les ouvriers albanais qu'il y employa, et il feignit une maladie, dans l'espoir de détourner son destin en l'ajournant. La mort vint le chercher. Il aperçut d'une des fenêtres de son palais l'aga et le kehaïassi du grand-seigneur qui s'avançaient au milieu d'une escorte nombreuse; il changea d'abord de couleur, envoya ses ichoglans au-devant des messagers de son maître, les reçut

avec calme, tira de sa poitrine le sceau de l'empire qu'ils redemandaient, le baisa, ainsi que le hatti-chérif de mort, fit une prière, lava ses mains, son visage, sa tête, pour recevoir, pur de corps et d'ame, le martyre ; puis, s'étant agenouillé, il ajusta lui-même le lacet que lui présentaient ses esclaves, et sa tête, quelques jours après, décorait les portes du sérail : sanglant trophée qui rendit témoignage, jusque dans les murs de Constantinople, des triomphes de Jean Sobieski.

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée du retentissement que ces triomphes eurent dans tout l'univers. Les Turcs ne sont plus, pour la chrétienté, des objets d'épouvante. C'est précisément dès lors qu'ils ont cessé de l'être. Mais le dix-septième siècle nourrissait des sentimens presque aussi vifs que ceux qui avaient fait les croisades. Si l'horreur sainte s'était affaiblie, la terreur politique s'était accrue par cette longue suite de conquêtes qui avaient porté l'étendard de l'infidèle, des murs de la Mecque, de Jérusalem, de Damas, jusques en vue du Vatican. La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places de la Hongrie supérieure, venait de menacer à la fois l'Italie par le nord et par le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe dans son progrès éternel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce débordement destructeur et inévitable. Jean survient. Le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désintéressé, et d'utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn dictant ses vertueuses lois au Nouveau-Monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébrèrent les louanges de cet autre Machabée ; les académies les consacrèrent par leurs dissertations savantes. Les poètes s'inspiraient, avec le goût peu sûr d'alors, à ce triomphe de Jean et de Jésus-Christ. Il arriva de France un distique. Un évêque eut ce courage [1]. Du reste, toute notre littérature fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé nulle part ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poètes italiens, allemands et anglais de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les rois de ses bassesses, avait inventé parmi nous de se déclarer jalouse du

[1] Dignior imperio numme Austrius, anne Polonus ?
Odrysias acies, hic fugat ; ille fugit.

héros de la Pologne pour faire honneur à Louis XIV; et, il faut le dire, Louis XIV eut le tort de provoquer cet injurieux hommage.

Qu'on nous pardonne les détails où nous entrons : l'histoire est le registre des faiblesses humaines. Ne sera-t-il pas curieux de voir le gouvernement français et la cour impériale s'accorder, sans s'être entendus, à fixer sur la tête d'Innocent XI toute la gloire de la délivrance de Vienne? Léopold ayant à choisir entre des alliés et des bienfaiteurs, Louis entre des ennemis ou des rivaux, ce fut le souverain pontife qu'ils se mirent ensemble à exalter. De tous les princes qui avaient secouru l'un et contrecarré l'autre, le pape était celui dont la puissance et la renommée faisaient à tous deux le moins d'ombrage.

Le vertueux Innocent XI eut la faiblesse de prendre les louanges des deux cours au sérieux et de tremper dans leurs jalousies. Il institua, en l'honneur du triomphe de la chrétienté, une fête où étaient portées en procession des bannières décorées de son image et de celle de l'empereur. C'était le cas d'appliquer le mot de Tacite : Le public ne vit sur les bannières que la figure qui n'y était pas.

Après avoir, de son côté, frappé des médailles où il ne faisait mention que de lui-même, et se montrait sauvant l'Empire, les armes à la main, Léopold décréta qu'une statue serait élevée dans Vienne au libérateur de la chrétienté; c'est ainsi qu'il appelait Innocent XI. Dans le même temps un prédicateur parlant à Paris, le jour de Noël, devant la cour, s'exprimait ainsi :

« Que César (l'empereur) ne se vante pas que ce soit la force de » son bras et la valeur de ses alliés (les Polonais) qui a fait lever le » siége si fameux de Vienne, et qui a mis en déroute le tyran de » l'Asie! C'est *l'ange de Dieu* qui a dissipé l'armée de Sennacherib, » et qui a frappé ses soldats d'une *terreur panique*. A la vérité, Josué » (le roi de Pologne) est venu au secours et a combattu. Mais c'est » Moïse (le pape) qui a vaincu Amalec. » Ainsi, pour flatter Louis XIV, il fallait attribuer à une terreur panique, à une intervention de l'ange de Dieu les victoires du roi de Pologne, c'est-à-dire déclarer à Louis en face que la cause qu'il avait désertée n'était rien moins que la cause du ciel!

Cependant la France est enthousiaste de la gloire. Le gouvernement sentit le besoin de justifier la mauvaise humeur que le salut de la chrétienté lui avait donnée; et ses apologistes officiels s'en prirent, par une assertion mensongère, à un défaut de forme. « Il a fallu tout

» ignorer, dit *le Mercure*, comme on ignore une mort jusqu'à noti-
» fication. Que de réjouissances nous aurions vues si tout se fut
» faict dans les règles ! Mais nous n'avons pu nous réjouir que dans le
» cœur d'un avantage qu'on a voulu que nous ignorassions. »

La société française et la cour elle-même s'associaient aux sentimens de l'Europe à ce point, que le duc de Saint-Aignan, l'un des grands seigneurs placés le plus près de l'oreille de Louis XIV, ayant reçu de Marie Casimire, sa parente, un des sabres du roi de Pologne, les journaux, les entretiens, les livres, tout fut rempli de ce présent. Croirait-on que, durant des mois entiers, ce n'est, dans tous les écrits du temps, qu'admirations de cette arme glorieuse, récits de sa magnificence, gravures qui la représentaient. Le duc en reçut les complimens de la cour et de la ville comme d'une promotion. Pressé entre le besoin de caresser un favori et la crainte d'irriter le maître, Bussy, courtisan plus lâche à mesure que Louis l'accablait davantage de sa disgrace, adressa au duc de Saint-Aignan ses vives félicitations d'un évènement qui était, à l'entendre, « la plus grande joie qu'il eût eue
» depuis plus d'un an. Il n'y a, ajoutait-il, qu'un tel don du roi notre
» maître, qui me parût plus doux et plus honorable. »

Jusqu'alors Jean Sobieski n'avait vaincu en quelque sorte que dans l'ombre, loin des regards du monde, sur les confins de l'Asie, au milieu de régions et de peuples barbares; cette fois, il venait de combattre au grand jour de l'occident et du midi, et sous les yeux de l'univers. Il avait combattu à la tête d'une moitié de l'Europe policée, au milieu de capitaines illustres, de dignes juges de son génie; et quand sortait-il ainsi des nuages qui tenaient sa patrie cachée au reste du monde? Dans un moment où la scène était silencieuse, pour ainsi dire, et vacante. Après avoir voulu profiter des dangers de la maison d'Autriche pour envahir ses domaines, Louis, dès qu'il avait vu Vienne sauvé, s'était mis à tempérer ses foudres de peur d'allumer un incendie qui désormais risquait de lui devenir funeste. La prise de Courtray et de Dixmude fut un triomphe facile; et si on n'a lu que les écrivains nationaux, on ne peut soupçonner à quel point ce triomphe était impopulaire en Europe. Le contraste de la politique des deux monarques donna un lustre de plus à celle du libérateur de l'Empire. Ses victoires s'agrandissaient, dans l'estime des peuples, du chagrin qu'on supposait au roi de France. C'étaient les premières qui eussent affligé l'ambition et l'orgueil de Louis-le-Grand.

C'étaient d'ailleurs, il faut le reconnaître, les plus éclatantes et les plus décisives qui eussent été remportées depuis plusieurs siècles. Nous pas assurément que nous pensions avec les contemporains que la prise de Vienne eût entraîné sans retour la sujétion de l'Allemagne et de l'Italie; mais on ne sait si on trouverait dans l'histoire une autre bataille qui eût ainsi marqué nettement, pour un grand empire, le passage de la grandeur à la décadence. Ce fut le caractère du revers des Turcs dans les champs de l'Autriche, d'être la borne fatale posée à leur puissance. Le désastre de Lépante n'avait fait qu'en suspendre l'essor; celui de Vienne la brisa. Après la victoire de don Juan, l'islamisme se remit à conquérir, comme si de rien n'était, des provinces, des îles, des royaumes. Depuis la victoire de Jean III, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre : la trêve de Zuranow est sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne démentit pas ces brillans débuts. La guerre de quinze années qui commençait ainsi, allait être pour la chrétienté féconde en réparations et en victoires. Aussi, est-ce des journées de Kotzim, de Vienne, de Parkan, de Strigonie, qu'à l'exemple du prince Cantémir, tous les historiens font dater la décadence de l'empire des Mahomets et des Solimans.

Cette révolution était particulièrement profitable à la Pologne. Le plus opiniâtre de ses ennemis et le plus terrible se trouvait abattu sans retour. Il avait perdu l'offensive. Déjà c'était à lui de trembler pour ses frontières. De toutes ses conquêtes sur la république, rien ne lui restait que cet inexpugnable rocher de Kaminiek, que la Pologne n'était pas en mesure de ressaisir par un siége long et dispendieux, mais que la paix ne pouvait manquer désormais de lui restituer.

En effet, la partie de l'Ukraine que le traité de Zuranow avait aliénée, était rentrée sous les lois de la couronne. Les Kosakes de ces cantons, reconnaissant l'autorité royale, avaient reçu de Jean victorieux un hetman. Ce chef, appelé Kuniçki, se réunit à Félix Potoçki, castellan de Cracovie, qui recueillit bientôt le bulawa d'hetman de campagne, laissé vacant par Sieniawski, et tous deux de concert massacrèrent par milliers les hordes qui, de Hongrie, cherchaient à regagner la Crimée ou à redescendre le Danube. Ces victoires redoublées méritèrent que Léopold allât solennellement en rendre grace à Dieu. La nation tartare, débris de la domination de

Tchengis-kan et poste avancé de l'islamisme dans le nord, après avoir été ainsi battue en ruine par les Polonais, se trouva pour jamais hors d'état de menacer sérieusement leur repos ou de lutter contre ses voisins, et ce fut un des effets heureux des triomphes du roi Jean.

(Janvier 1684) Les troupes de la république s'avancèrent dès lors sur les restes des hordes mutilées le long des bords du Pruth et du Borysthène, au cœur des provinces ottomanes. Potoçki rétablit (février) dans le principat de Moldavie Petryczaïko, ce hospodar qui, sur le champ de bataille de Kotzim, était passé sous les drapeaux de Sobieski. Son compétiteur, appelé jusqu'alors l'heureux Ducas, tomba dans les mains des Polonais, et vint orner, à Javorow, de ses malheurs, les prospérités de Jean (mars). Les boyards de Walaquie y arrivèrent à leur tour, apportant la foi et l'hommage de cette principauté. La république remontait ainsi à son rang entre les couronnes. Elle se relevait autant par le recouvrement de ses domaines perdus que par l'abaissement de ses voisins. Personne alors n'eût deviné que l'abaissement des Tartares ne tournerait qu'au profit de ces czars ignorés, et celui des Turcs qu'au profit des héritiers de Léopold.

Jamais, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère, et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait pour long-temps aux regards de l'étranger les blessures incurables du dedans. Cette plaie profonde de l'esclavage, qui paralysait le corps entier du peuple, cette autre plaie, à elle seule mortelle, de la licence indomptable de l'ordre équestre, le défaut absolu de commerce, d'administration, de concorde, de force enfin, suites de ces maladies profondes de la Pologne, tout cela disparut derrière les trophées de Vienne. On crut qu'il y avait là un puissant empire, parce qu'on avait vu un roi, une armée et des victoires.

C'était encore un résultat immense des travaux de Jean Sobieski. Pour les nations comme pour les simples hommes, l'estime est de la puissance : la Pologne s'agrandissait en quelque sorte et se fortifiait des respects du monde.

Dans la cour tranquille de la starostie de Javorow que Jean aimait en mémoire de ses aïeux, se pressaient les ambassadeurs chargés de lui porter les félicitations et les remercîemens de l'Europe. C'étaient les princes de Courlande, Ferdinand et Alexandre-Bras-de-Fer pour

le Brandebourg, pour l'Autriche un Wallenstein, un Morosini pour Venise, pour l'Espagne un Montécuculi, les noms les plus militaires et les plus grands de ce siècle. Le pape envoya au roi dans sa retraite l'épée bénite, et à Marie Casimire la rose d'or. Le marquis de Béthune vint sans mission avouée représenter la France dans ce rendez-vous d'illustrations et d'hommages. Les nations et les rois briguaient à l'envi l'amitié de la Pologne.

Venise, qui songeait à tirer vengeance de vieilles injures depuis qu'elle avait vu la Porte écrasée, sollicita l'alliance des Polonais après l'avoir naguère repoussée durement. Le traité conclu (15 avril), cette république qui tenait des princes à sa solde, arma à grand bruit et fit commander son infanterie par Alexandre de Parme, sa cavalerie par Ferdinand d'Este, son artillerie par le duc de la Mirandole ; elle ne confiait les flottes, sa force et sa gloire, qu'à un de ses citoyens, et ce fut le grand Morosini, le défenseur de Candie, qu'elle plaça comme généralissime, malgré son grand âge, à la tête d'une puissante expédition dirigée sur la Grèce.

La princesse Sophie voulut associer la Moscovie à cette ligue qui semblait devoir renverser l'empire ottoman ; elle espérait achever la destruction des Tartares que les Polonais continuaient d'exterminer en Ukraine. Mais Jean exigea la restitution de Kiow et de Smolensk avant de traiter, et la politique tracée par Alexis à ses successeurs, qui ne l'ont pas oubliée, était d'avancer le plus possible sur l'Europe, de ne rétrograder jamais. Les tentatives d'Innocent XI, infatigable chef de l'alliance, échouèrent devant le refus opiniâtre de Sophie, ou plutôt de son ministre, de son favori, l'habile Galitzin.

(Mai) L'empereur espéra être plus heureux. Une ambassade solennelle alla gourmander durement les jeunes czars dans une harangue qui est un monument littéraire et un monument diplomatique également curieux. Nous la transcrivons [1]. Il faut voir dans quel style la

[1] *Oraison que le 28 May la grande Députation Impériale fit en langue latine aux Grands Ducs de Moscovie par la bouche du Baron de Blomberg.*

Sa Majesté Imperiale de Rome, nostre Seigneur tres clément, se diligente à vous donner des marques copieuses de la sincerité de son affection fraternelle, ne doutant pas qu'à l'imitation de leurs Ancestres de glorieuse et loüable Mémoire, Vos Majestez ne soient enclines à une Amitié et affection reciproques. L'on a pour cet effet des temps propres devant soy, de sorte que les temps se peuvent conformer au temps. La Suede a fait une Paix Eternelle, et la Pologne

cour de Vienne déclarait *peu beau* le retardement des Russes à s'ouvrir la mer Noire, et les suppliait de marcher sur Byzance, de réduire sous leur domination la Grèce et l'Asie, *jusqu'à la mer Rouge, qui les attendait à bras ouverts !* Pierre, qui écoutait ce langage, avait alors

une Treve asseurée. Le pauvre estat de la Porte Ottomane, et de ses forces épuisées donne à connoistre que ce sera bien-tost fait de luy. Après la défaite qu'ils ont eüe de Vienne, l'on ne doit pas faire plus de compte de leur vigueur que de mouches, puis qu'une terreur panique a estouffé leurs Esprits vitaux, et que la honteuse fuite a enflammé leur sang, par où il leur est né une maladie dont ils ne releveront pas. Le Nerf de leurs meilleures Troupes a esté battu pres de Barcan, et ce qui a voulu prendre la fuite a esté englouty du Danube. Que leur reste-t'il maintenant qu'une chair sans os, un corps sans corps, et une teste sans teste ? L'un de leurs bras qui estoit composé de Morlaques, Croates et Albanois, et l'autre que composoient les Moldaves et Valaques, leur ont esté coupez par les Venitiens et ceux de Sarmatie. Il semble que la charge de l'Empire Ottoman, comme trop pesante à soy mesme, doive estouffer et perir là dessous, que son estomac surchargé et assouvy se soit enfin lassé, et qu'il veuille revomir ce qu'il a pris de trop, avec troublement de tout le Corps.

C'est maintenant l'occasion la plus propre que l'on puisse jamais souhaiter, laquelle monstre au doigt par où se peut ouvrir le Chemin au Pont Euxin, puisqu'il n'y a aucun empeschement pour la Mer Scyte, et qu'il n'y en a presque aucun pour la Mer Noire. *La Mer Rouge souhaite de vous recevoir à bras ouverts; toute la Grece et l'Asie vous attendent;* et au lieu que dernierement il vous fut difficile de mettre le pied dans le Krim (la Crimée), vous pouvez maintenant le faire à vostre aise. Le temps de reduire sous vostre Domination cet Oiseau de proye, et ces meurtriers est enfin venu, et les contraindre à adorer vostre Ideme. Combien de temps souffrirez vous encore que les Tartares du Krim abusent de vostre patience ? Mettez au Loup un frein dans la Gueule craignant que vous n'en soyez dévorez. Votre ville de Czechrin est desja engloutie, Asop ruïné, et ils taschent maintenant, à penetrer jusqué dans vos entrailles. Prenez donc craignant que vous ne soyez pris ; le Turc est troublé dans l'Orient aussi bien que dans l'Occident et ne sçait d'où procede l'Esclat d'un si grand Dieu. Si le Ciel avoit voulu que son Corps fust egal à la convoitise de son Cœur, tout le monde ne pourroit l'assouvir ny le comprendre. Il se joüe des Serments comme de Dez, et ne garde ny Paix ny Treve, puis qu'incontinent apres la Guerre de Hongrie il alla attaquer la Candie, mais non pas comme un Potentat de bien et d'honneur. Aprés qu'il eut pris Candie, il donna dans la Podolie, et avant que cette querelle fust entierement appaisée, il vous prit une bonne partie de vos Terres ; enfin la Treve n'estoit pas encore expirée lors qu'il a mis à feu et à sang l'Austriche avec le beau et gras royaume de Hongrie. Le moment précieux est maintenant venu pour fouler aux pieds ce faux Dieu, et ruiner l'esclat de sa Gloire. Ce clair du Croissant est desja obscurcy par Leopold ; et par Anagramme, *Luna* (lune) vaut autant à dire que *Ulna* (aune), laquelle estant demie, comme le Croissant l'est aussi, peut-estre mesurée sans beaucoup de peine. La demie Lune ne connoist point d'Eclipse, mais aime mieux disparoistre tout à fait. Il faut que sa Medicté se diminue, et que vostre Clarté s'augmente de rechef. Si vous estendez une autre fois vostre aune valeureuse, vous ferez en sorte que le Dragon Ottoman

onze ans. La leçon ne fut pas perdue. Ses successeurs et lui n'ont pas demandé mieux que d'exaucer le vœu de l'Autriche.

L'appui que Léopold cherchait en Moscovie, Louis XIV le chercha en Pologne. Il essaya de profiter des mécontentemens de la cour de

soit réduit à la moitié de l'aune. La Glace est maintenant rompue et le Lion est donné en proye à l'Aigle. Le cimeterre du Sultan commence à s'emousser; croyez et tenez pour certain que le Sultan d'aujourd'hui ressemble à une vieille Femme qui ne sauroit suer, mais si fait bien pleurer. Que la porte soit brisée par la force de vostre armée. Que vos Armes ouvrent la Porte à de grands Pays. Ce n'est pas sans une providence particuliere de la Tres Sainte Trinité, que les deux Frères Pierre et Jean ont esté establis Regents, puis que comme nostre Sauveur choisit deux Disciples de ces noms pour la felicité eternelle, et pour executer de grandes choses dans le Monde, l'on peut esperer de mesme que les deux Czars feront quelque chose d'extraordinaire et qu'ils se rendront fort Grands. Il a sans doute destiné l'un à la priere et à l'administration de la Justice et l'autre à la Conduite des Armées; l'un aux Armes et l'autre à la Robe; l'un à la Sagesse et l'autre à la Guerre: il a esté donné une Ame unanime mais non pas discordante aux deux Corps. Et qui oseroit maintenant s'opposer à deux tels Princes? Le Grand et Puissant Empereur Romain leur souhaite bien de la Grandeur; il souhaite que ce qui a esté possedé par vos Ancestres soit pareillement possedé par vous autres. Il vous souhaite le Ciel tousjours beau et serain, et non pas jamais nubileux ny humide. Il vous souhaite un Siege affermy, et un Throne sans troubles et sans espines, mais enrichy des conquestes de ses Ennemis. Il vous souhaite à tous deux un Diademe esclatant, et un Sceptre glorieux par ses Triomphes; en un mot il vous souhaite heureux de toute part. Mais nous, suivant la coustume du Grand Basile qui avait accoustumé anciennement de conseiller les Rois de la Grece, nous souhaitons que vostre Cœur soit remply de Sagesse, comme le Jordain inonde la Terre du temps de la moisson et le Nil dans l'Automne. Faites voir devant l'Arriere saison vostre volonté, qui soit conforme à vostre pouvoir. Faites ouyr vos Hautbois et vos Tambours. Malheur à ce Roy ou Prince qui laisse refroidir le sang de sa première Jeunesse, flestrir la Fleur de son adolescence, et secher les Fruits de son Age viril. Afin que le Regne de Christ soit accreu, il faut sacrifier le Sang, la Fleur, et les Fruits. Vostre Puissance est plus grande que vostre volonté. Si vostre vouloir alloit de pair avec vostre Puissance, vous deviendriez semblables à la Divinité, puisque la Puissance et la volonté de Dieu sont Dieu mesme. Si vous ne le faites pas vous ne serez pas Dieux, mais vous serez encore plus petit que vous n'estes maintenant. Cela n'est pas beau; la volonté qui est plus grande que le pouvoir est plus louable, que le pouvoir qui est plus grand que la volonté. Tous les Princes de la Chrestienté s'efforceront maintenant de rompre les Cornes du Croissant Ottoman. Vous qui mesme vous vantez, voulez-vous estre les seuls qui soyez exclus honteusement de la Communion des Fidelles? quel Tiltre meriterez-vous, si vous n'estes pas du Nombre des Chrestiens militants? vous ne serez pas traitez de Sultans, comme un autre, mais plustost de Satans, et à bon droit, quoy que vous protestiez injustement à l'encontre. Lors qu'un Chrestien n'aide pas l'autre contre l'Ennemy hereditaire des Chrestiens, il est luy mesme Ennemy. Personne ne doit estre plus grand Amy que les Chrestiens entre eux, parceque qui ne se souvient pas de son

Zolkiew et des nouvelles liaisons de la reine avec le parti de France pour se réconcilier avec le cabinet de Warsovie, détacher Jean des impériaux et l'entraîner dans ses inimitiés contre la maison d'Autriche. Il venait de mettre le siége devant Luxembourg, et il jetait treize mille bombes sur Gênes la superbe, en punition de ce qu'on

membres est un Corps mort et insensible. Permettez-vous que vos Membres qui se sont revestus de Christ soient oppressez sous le Joug de la Tyrannie ? Combatez pour la Croix de Jesus Christ, marchez devant afin que ces Impies soyent exterminez. Vengez la Croix de Christ et allumez sa lumière. *Prenez Constantinople où vos Patriarches doivent avoir le siege.* Il est honteux de recevoir la Regle de la Foy d'un infidelle qui a ruiné vos Eglises, en établissant sur leurs Mazures le Siege de l'Idolatrie. Qui peut et ne veut pas, negligeant ce à quoy il est obligé commet un double peché. Si vous souhaitez d'estre aimez des Chrestiens au Culte et à la Lumiere de qui vous participez, il faut que vous vous aimiez reciproquement. Il ne faut pas seulement porter le nom mais aussi les effets d'un Chrestien. Vous donnerez une marque de charité, si vous ne doutez pas de demander, par où vous obteniez, ny de chercher, par où vous trouviez. Que si vous voulez chercher en fuyant vous ne trouverez jamais. Qu'un desir interne vous eguillone à vouloir recouvrer cela mesme que vous avez. Combatez et vous serez appelez Grands Czars, Fares de toute la Chrestienté, où on allume les Feux de la nuit pour addresser les voyageurs. Combatez sur Terre, afin que vous triomphiez au Ciel. Agissez justement, afin qu'il ne vous soit pas fait de tort. Il faut que vous en usiez fraternellement avec vostre Frere Leopold ; car si vous l'abandonnez vous serez aussi abandonnez, et si vous ne l'aidez pas vous ne serez pas aidez non plus. Catilina, Verres, et Sylla ont pris place dans le sein de vostre Empire, dont la Poison ennemie doit estre jettée non pas sur vous mais sur le faux Mahomet. La mauvaise et impertinente douleur se répand encore dans le Navire de vostre Royaume, mais elle peut estre evacuée par une Guerre contre les Turcs. Il faut se faire des Amis afin de n'avoir pas à craindre les Ennemis. Si vostre Navire commence une fois à se rendre inhabile et à faire eau, où trouvera t'on de la Place à mettre à sec vos Gens de Guerre ? Où sont les Archers attachez ensemble, où les Nautoniers qui parlent la Langue de Barbarie ? Lorsque la Mer est calme, il faut songer à l'Ancre et à la voile, qui est tendue par dessus et par dessous la Poupe du navire, et à la Proüe pensez à un Baston au dedans duquel il y ait un Poignard. Qui se reveillera à vos cris si durant la Tempeste que souffrent vos Amis vous ne leur tendez pas la main ? Pendez à la droite de vostre ceinture le poids de vos entreprises, afin que vous ne soyez pas surpris à la gauche. Prenez garde que la pointe de vostre Esprit ne s'emousse par des discussions trop subtiles. Vous voyez bien, mais vous ne discernez point qui l'affaire touche. Vous estes bien douez d'entendement, mais vous vous laissez seduire par la fausseté. Vous souhaitez ce qui est aimable et cher ; mais vous rendez le bien pour le mal. Vous considerez merveilleusement le bien, mais vous ne scavez pas eviter le mal. Si vous ne voulez pas vous mettre en Campagne, vous ne gaignerez rien. Vous craignez la cheute, et si, vous suivez un Abisme. Entrez dans l'Alliance, Prenez les Armes, armez vous du Bouclier et vous aurez la Domination de la Terre et de la Mer ; le Triomphe est asseurement entre vos mains, veu que vous n'avez pas à faire avec des Lions mais avec des Gens epou-

parlait mal de lui tout haut dans cette république, et de ce qu'on y montrait de l'inclination pour l'Espagne. Le prince d'Orange, de son côté, redoubla d'efforts pour armer les états-généraux contre la France (juin). Les états-généraux voulurent d'abord entraîner Charles II, le médiateur et le garant de la paix de Nimègue. Ce prince était important par ses royaumes, comme la Pologne l'était par son roi. Mais ébranler Charles Stuart fut impossible ; il avait autre chose à faire que de maintenir en Europe les traités placés sous sa garde. Sydney venait de mourir. C'étaient maintenant lord Grey, le comte d'Essex, l'infâme Titus Oates, le duc de Monmouth, une légion de gentilshommes qui étaient accusés de haute trahison. Charles justifia son inaction aux yeux de la Hollande, comme à ceux de l'Angleterre, en montrant les complots, la guerre civile, les échafauds. Il expliquait ses fautes par ses fautes.

Louis XIV, par d'autres raisons, n'eut pas plus de succès auprès du roi de Pologne, que Guillaume auprès du roi d'Angleterre. Jean était engagé par sa parole dans la guerre d'Orient. Il resta sourd aux propositions du cabinet de Versailles. Dès lors on se résigna des deux parts à déposer tout espoir de guerre. Luxembourg pris, Louis offrit de traiter; il craignait que l'empereur ne fît la paix avec la Porte, que la nation anglaise ne réussît à maîtriser son roi, que la Pologne ne pût à aucun prix être détachée de l'alliance impériale. Il restitua (juillet) Courtray et Dixmude, et conclut avec les deux branches de la maison d'Autriche, à défaut d'arrangemens définitifs, la trêve de Ratisbonne qui devait durer vingt ans, qui eut peine à durer vingt mois. C'était la seconde fois qu'après avoir alimenté l'insurrection

vantez ; vous verrez bien des Sabres et Epées, mais ils ne vous donneront pas d'empeschement. Vous aurez devant vous de grandes Troupes, mais des Hommes dont le Cœur est au jeu et non pas au Casque. Il y aura beaucoup de Gens, mais ils consisteront en Soldats nouveaux. Il y aura un gros Peloton, mais la conduite luy manquera. Prenez maintenant l'occasion aux cheveux, qui vous eschapera si vous la negligez. Les Venitiens et Polonois sont prests à donner du Secours, et sont egalement puissants, belliqueux, et vaillants. Embarquez vous sur le Vaisseau de l'Empereur, dont les Anges sont les Pilotes, et Christ le Patron et le Port. Si vous negligez cette occasion et que vous nous laissiez partir sans rien effectuer, lors que nous vous prions d'observer vostre interest, vous perdrez vostre grand Renom et vostre Fortune. Nous vous prions tres humblement de nous expedier au plustost et comme nous le souhaitons, afin que nous puissions nous resjouir et dire avec allegresse : vivez longtemps et portez vous bien.

de Tékéli, Louis XIV, puissant et libre, abandonnait les Hongrois à leur sort.

La faute était grande, et Jean eut le tort de l'imiter en n'intervenant pas d'une façon plus directe et plus haute dans les affaires de ce royaume. Telle est à nos yeux l'unique erreur qui puisse être imputée à ce prince au milieu de conjonctures si difficiles; et celle-là, l'histoire, écho fidèle des plus folles accusations de ses concitoyens, n'a pas, non plus qu'eux, pensé à la lui reprocher. S'il eût mis la continuation de ses hostilités contre la Porte au prix de concessions décisives en faveur de la Hongrie; s'il eût au besoin déclaré ce vieux peuple placé sous le protectorat de l'épée puissante qui venait de le reconquérir à la chrétienté, nul doute que l'Europe n'eût compté une nation, et la Pologne une alliée, un rempart de plus. Jean aurait ainsi satisfait un double intérêt, celui d'affaiblir de tout un royaume les Osmanlis, et de ne pas en fortifier cette maison impériale déjà chargée de couronnes. Mais, d'un côté, la conscience timorée de Jean lui exagéra ses devoirs d'allié de l'Empire; de l'autre, son génie ne discerna point assez nettement ses intérêts de citoyen et de roi de Pologne. Il ne vit pas que la maison d'Autriche, en rendant tous ses trônes héréditaires à la fois et absolus, allait être une voisine aussi dangereuse que la Porte l'avait été jusqu'alors.

C'est là notre destin à tous, que nous n'ayons de sollicitudes que pour les dangers déjà ressentis. Bien courte fut toujours la prévoyance des plus grands hommes. Qui eût dit alors que les héritiers de Léopold dépouilleraient dans un avenir prochain les successeurs de Jean Sobieski? Sobieski avait été nourri dans une seule haine, dans un seul effroi : c'étaient les Turcs. Par religion comme par loyauté, il était esclave des traités qui l'enchaînaient au saint-empire. Nous verrons toutes les infidélités du cabinet de Vienne impuissantes à l'ébranler; jamais il ne se fût enhardi jusqu'à introduire des conditions nouvelles dans les engagemens qu'il avait souscrits au pied de la croix. Quelle plus grande excuse pour lui que de voir le roi de France, sans avoir les mêmes liens, tomber dans le même aveuglement? Louis, qui passa sa vie à tout faire pour abaisser la grandeur de la maison d'Autriche, Louis, qui prodigua tant de fois la guerre par ambition, par faste ou par passion, épargna le coup de canon qui sauvait les Hongrois. A quoi sert d'être un grand politique et un puissant monarque pour commettre de telles fautes?

Jean fut loin de pousser l'insouciance des intérêts de la Hongrie aussi loin que le cabinet de Versailles. Pour lui complaire, le conseil de Vienne avait publié, au commencement de l'année, une grande et complète amnistie. La restitution des biens et des temples confisqués y était comprise, mais non la restauration des anciennes libertés. Tékéli n'était point reconnu pour prince tributaire. L'intraitable comte, irrité, attaqua Polonais et Allemands avec furie, et comme une foule de seigneurs avaient accepté l'amnistie impériale, entre autres le comte d'Humanaï, les Baragotzi, François Clébai, Étienne Maskaï, les noms les plus illustres de Hongrie, il les poursuivit, en saisit plusieurs, et imitant les procédés de Léopold, il fit tomber leurs têtes sur les échafauds.

Jean restait mécontent des concessions incomplètes du conseil aulique ; et sans se croire le droit de rompre ses liens, il résolut de retirer à l'Empire l'appui de sa présence. Il refusa pour le prince Jacques la Toison-d'Or, rappela ses troupes de Hongrie, les porta sur le Dniester, et laissant les impériaux mettre le siége devant Bude, sous la conduite de Charles de Lorraine (8 août), tandis que Moronisi enlevait, à l'entrée du golfe d'Ambracie, l'île de Leucade et sa forteresse de Sainte-Maure, il partit de Javorow pour menacer d'un troisième côté la puissance ottomane.

Les Turcs avaient porté cent mille hommes sur les frontières de la république; et le plus expérimenté de leurs capitaines, Aineji-Soliman-pacha, qui devint peu après grand visir, fut préposé à la tâche d'arrêter le roi de Pologne. La nation tartare se trouva en même temps tenue en échec tout entière. Jean secourut ainsi les impériaux par la terreur de son nom. Ce fut une diversion puissante dont les alliés ne surent pas profiter. Dieu voulait qu'ils sentissent son absence.

(Septembre) En effet, le vide qu'il avait laissé à leur tête fut rempli par des revers. Les Vénitiens se bornèrent en quelque sorte à jeter l'ancre sur le continent de la Grèce aux rivages d'Actium : les chevaliers de Malte des langues de Provence, d'Auvergne et de France, qui faisaient partie de l'expédition de Morosini, conquirent Prévesa (28 septembre); et le cri d'indépendance, parti des monts de l'Acarnanie à l'aspect des enseignes chrétiennes, courut d'écho en écho réveiller l'ardeur guerrière des Maïnotes sur les ruines de Lacédémone. Mais l'armée impériale, toute fortifiée qu'elle était de la dispersion des Turcs obligés à faire face aux Vénitiens comme à la

Pologne, et de l'entrée en ligne des troupes retenues sur le Rhin avant la trève de Ratisbonne, l'armée impériale ne sut pas reprendre un pouce de terre sur les domaines du divan. Après quatre mois de tranchée ouverte, et la perte de plus de vingt-cinq mille hommes, elle allait être contrainte de lever le siége de Bude et de se retirer sous le canon de Strigonie. L'Europe s'aperçut que les troupes de l'Empire étaient veuves de leur glorieux chef. Le renom du roi de Pologne et de sa vaillante armée s'agrandit des échecs de cette seconde campagne autant que des succès de la première.

Jean cependant venait d'emporter Iaslowicz, la seconde capitale de la Podolie, le dernier poste des Turcs dans ces contrées, si on en excepte Kaminiek; et tel était le prestige dont il marchait maintenant environné, que la chute de cette place subalterne fit grand bruit en Europe. Il bâtit, en vue de Kaminiek, une forteresse menaçante pour en contenir la garnison, et s'avançant, à travers une pluie de boulets, jusque sur les glacis de cette place imprenable, de manière à voir ce qui se passait dans les rues, il se consola par cette prouesse de jeune homme de ne pouvoir tenter davantage; ensuite il promena ses drapeaux le long du Dniester (octobre).

Soliman-pacha, résolu à éviter le destin de ses prédécesseurs, avait pris le parti de renoncer à la prétention de vaincre; c'était à ses yeux l'unique manière de ravir au roi la victoire : il refusait partout le combat. Une fois Jean vit jour à livrer bataille. Jablonowski blâmait ce dessein : il demanda la réunion d'un conseil de guerre, et opposa enfin son autorité de grand hetman au vœu du roi. Le roi, désolé, reprit (novembre) le chemin de son vieux manoir de Zolkiew, plus impatient que jamais d'y cacher sa vie et sa gloire. L'étranger avait plus de respect que les nationaux pour ce prince magnanime. Un chef tartare qui l'avait connu, se trouvant en face de lui le long du Dniester, demanda la permission de le visiter. Jean le permit en lui faisant offrir des otages. « Je n'en ai pas besoin, répondit le musulman; » sa parole est un sauf-conduit. »

C'était au milieu de la cour la plus illustre et la plus magnifique qui eût encore brillé sous les cieux du nord qu'avait eu lieu cette marche triomphante au travers de l'Ukraine. Tous les représentants de l'Europe, les princes de Courlande, le jeune Montécuculi, Wallenstein, Angelo Morosini, Béthune, s'étaient pressés autour de son char de victoire. La reine, fière de cette auréole éclatante, se mit

de la partie avec les princes ses fils ; des essaims de gentilshommes français, oisifs depuis la diète de Ratisbonne, vinrent, par cet attrait de gloire qui est le propre de la nation, grossir la foule de ceux que le roi de Pologne comptait dès long-temps sous ses drapeaux. D'illustres seigneurs ne craignirent pas de s'éloigner de Versailles, pour aller, disaient-ils, apprendre l'art de la guerre à cette grande école, quoiqu'ils eussent Louis XIV pour maître. On vit successivement briller parmi ces volontaires un Grammont, le marquis de Colbert, le marquis de Souvré, fils de Louvois. Des Bourbons même, les jeunes Conti s'évadèrent encore une fois de Versailles (1685) avec le prince de Turenne, le comte de Soissons, le chevalier d'Angoulême, le prince de Commercy et une foule d'officiers que Louis cassa. Ils se proposaient tous d'employer près du roi de Pologne leur vaillance découvrée. Chemin faisant, l'électeur de Bavière leur apprit que le roi Jean ne commanderait pas ses armées en personne, et il les entraîna sur le Danube.

Jean ne trouvait pas le bonheur dans la gloire ; sa patrie n'y trouva point la puissance. Il aurait voulu qu'elle profitât du répit que lui donnait le ciel pour assurer ses destinées ; les coutumes antiques, les préjugés, les institutions ne le permirent pas.

Les Polonais avaient déjà oublié leurs premiers transports. Les factions, un moment éblouies, ne tardèrent pas à reprendre les complots déconcertés l'année précédente par la fermeté du prince, suspendus par la guerre et par la victoire ; ces complots n'étaient point la faute des hommes, ils tenaient au fond même des lois. Une royauté viagère tentait toutes les ambitions ; et des charges, des commandemens, des ministères inamovibles assuraient l'impunité à toutes les entreprises. Déplorable régime où ces grands dignitaires qui se trouvaient n'avoir rien à redouter de la disgrace, non plus que rien à attendre de la faveur, pouvaient cependant tout espérer de la fortune ; où les serviteurs les plus éminens du trône ne considéraient dans le trône qu'un but ou un obstacle ; où le dépositaire de l'autorité royale était pour eux en quelque sorte un ennemi commun ; où les rois sans valeur étaient jaloux de leurs sujets renommés ; où les sujets, sous un grand prince, osaient être jaloux de leur roi !

Jean vit avec une douleur profonde ses amis, ses parens même, céder à l'entraînement de leur position, et se tourner par degrés contre lui. La faction de France se grossit de tous les mécontens à

titres divers ; et ceux qui d'abord avaient gardé des mesures, furent emportés par cette inévitable pente des partis aux dernières violences. Les Sapiéha ne se souvenaient plus de ce que le roi avait fait pour leur grandeur. Son règne pesait surtout à celui d'entre eux qui, successeur de Michel Paz, n'apercevait plus devant soi qu'un échelon à franchir. Grand hetman de la Lithuanie, l'ambitieux Casimir rêvait une couronne ; si le royaume devait lui échapper, il ne méditait rien moins que de rendre au duché son indépendance antique pour mettre, après la scission, le patrimoine des Jagellons dans sa famille. Et si, au temps des monarques débiles, les chefs des deux armées de la république tourmentaient l'État de leurs implacables rivalités, à présent que les hetmans voyaient un plus grand qu'eux sur le trône, ils compromettaient la république par leur concorde.

Également effacés aux yeux du monde par la gloire de leur roi, également impatients de se créer des droits à une promotion de plus, Jablonowski et Sapiéha se laissèrent entraîner à mettre en commun leur ennui de ne paraître dans les armées que pour voir ce roi toujours à cheval recueillir seul l'honneur de succès achetés, disaient-ils, au prix de leurs veilles et de leur sang. Peut-être le palatin de Russie avait-il commencé par regarder d'un œil mécontent, à son propre insu, l'obstination de Sobieski à gagner, trente ou quarante ans de suite, des batailles. Et maintenant il était le chef avoué de tous ceux que l'aversion de l'Autriche, un engagement avec la France, l'inquiétude d'esprit, la conscience, la passion, soulevaient contre la politique de leur roi. Le mot d'ordre de cette faction était Kaminiek. Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas repris sur l'infidèle la capitale de la Podolie, l'unique boulevart de la république, plutôt que de voler au secours de capitales étrangères? A quoi bon dépenser le sang, l'or, le temps des Polonais dans des expéditions inutiles pour la patrie? Quel profit l'État retirait-il de ces triomphes? Un seul intérêt avait été servi, celui de la renommée de Jean III. N'était-il pas manifeste qu'il avait tout immolé, qu'il immolait tout encore à des espérances où son pays n'avait point de part, à des projets d'établissement de famille, qui ne serviraient qu'à mettre en péril, par une alliance plus étroite avec la maison d'Autriche, les libertés de la patrie? Les amis des grands hetmans avaient soin d'ajouter que si Leurs Dominations Illustrissimes rentraient en possession du droit de leur charge, fort témérairement usurpé par la couronne, celui de commander les

armées, on aurait des campagnes conduites dans l'intérêt de tous : dès lors, Kaminiek pourrait être reconquis. A ce nom, la foule docile criait : Kaminiek ! Kaminiek !

La diète devait cette fois siéger en Lithuanie, d'après la constitution décrétée sous le roi Michel. Ce fut à Warsovie que le roi la convoqua. La proximité du théâtre de la guerre, l'approche des hostilités, la nécessité de promptes solutions, la convenance de ménager le temps et la fortune de la noblesse dans de telles conjonctures, motivèrent ce changement. A tort ou à raison, la Lithuanie supposa au roi des arrière-pensées, et ce furent entre le royaume et le grand-duché de nouveaux, d'effroyables discords.

(16 février 1685) La diète devait s'ouvrir le 16 février, le jour où Charles Stuart terminait son règne frivole et cruel, où ce funeste héritage échut à Jacques II, prince digne, par son noble cœur, d'une moins triste scène et de meilleurs destins. La Lithuanie manqua tout entière au rendez-vous. Elle s'était assemblée à Grodno, opposant ses comices à ceux de la couronne. Il fallut d'interminables négociations pour pacifier ces débuts. La reine s'y employa de toute sa puissance (mars), et son esprit fertile en ressources, son charme inexprimable, son empire sur Jablonowski, et celui de Jablonowski sur les Sapiéha, empêchèrent de se prolonger la scission qui menaçait de séparer sans retour le grand-duché de la Pologne. En consentant à se rendre sur les bords de la Vistule, les Lithuaniens, pour conserver le droit de leur pays, stipulèrent (28 mars) que l'assemblée prendrait le titre de diète de Grodno, et que le maréchal serait choisi parmi eux. Ces résistances vaincues, la succession du grand chancelier Christophe Paz, mort récemment et funeste à Jean jusque dans le tombeau, suscita de nouveaux orages. Le roi avait donné les sceaux à Michel Oginski, personnage de haute naissance, et peu après gendre du grand chancelier de la couronne, Wielopolski, le beau-frère de la reine. On contestait la légalité de cette nomination parce qu'elle n'avait pas été faite en présence de la diète. Un autre Paz, irrité de n'avoir recueilli la succession d'aucun des membres de sa famille, remplit l'assemblée de ses fureurs. C'était lui qui, trente-cinq ans auparavant, avait fait au jeune Sobieski, dans un combat singulier, la blessure qui l'obligea de laisser son frère Marc aller seul mourir pour la patrie. Cet homme osa en pleine diète envoyer jusqu'au trône de telles injures, que le roi porta la main à son cimeterre, et le Lithua-

nien, défiant son adversaire couronné, promit de lui faire sentir de nouveau la pesanteur de son bras. Les choses ne se passaient pas autrement chez les Slaves, dans l'état sauvage. La Pologne était la seule république au monde où le premier magistrat pût rencontrer de tels outrages, la seule monarchie où le roi pût entendre un sujet menacer impunément sa tête; et ce roi était celui que tant de princes souverains suivaient naguère au combat avec obéissance, celui dont le monde bénissait la gloire, celui qui, sujet et roi, avait sauvé dix fois sa patrie prête à passer sous le joug de l'étranger!

On ne peut dire si de telles scènes sont plus remarquables comme restes des temps barbares, ou comme présages d'une fin prochaine. Ces déchiremens ne permettaient de rien accomplir d'utile à la république, et ne laissaient même pas de place à l'espérance.

Jean crut désarmer les chefs des opposans en annonçant que sa santé délabrée lui défendait de commander l'armée en personne. Mais ses efforts pour hâter le vote des troupes et des impôts ne furent pas plus heureux. On accusa toujours sa fidélité intéressée à l'alliance de Léopold, alors même que Léopold, couronnant ses ingratitudes par une déloyauté, donnait au jeune électeur de Bavière la main de l'archiduchesse Marie Antoinette, promise depuis deux ans au prince Jacques; et ces hommes qui voulaient que la Pologne, pour la première fois depuis son origine, se hasardât à tenter le siége d'une place puissante, mirent en délibération, par jalousie, par dédain nobiliaire, la suppression de l'infanterie dans leurs armées! Un seul point put être résolu. Il s'agissait de Tékéli, qui sollicitait, par l'entremise même du saint-siége, l'intervention officieuse des Polonais, n'attendant, disait-il, que la restauration des droits héréditaires de ses concitoyens pour se séparer des Osmanlis. Les comices repoussèrent l'illustre suppliant : c'était oublier qu'il est des rapports de situation et de destinée, des sympathies nécessaires, au-dessus desquelles les peuples ne s'élèvent jamais sans péril. Une assemblée où dominait l'esprit de la France n'aperçut pas que la maison d'Autriche allait être également terrible à toutes les nations libres d'alentour, et par ses armes et par ses maximes. Ce fut le seul point où les Polonais, irrités des agressions de Tékéli, s'entendirent avec leur roi. C'était jouer de malheur.

(31 mai) La diète se sépare enfin; Jablonowski court se mettre à la tête des troupes de la république. Et tandis que les peuples d'oc-

cident emploient leur repos suivant leur génie (juin), que la cour de Portugal célèbre des auto-da-fé, celle de Madrid des courses de taureaux, celle de France des carrousels où assiste une magnifique ambassade [1] des deux czars; que la rébellion du comte d'Argyle, la descente du duc de Monmouth, le procès de lord Danby, la condamnation d'Oates, préparent à l'Angleterre d'autres spectacles, et que le pape tient chapelle pour appeler par des prières et des fêtes les bénédictions du ciel sur les armes chrétiennes, les Vénitiens, les impériaux, les Polonais, vont assaillir en même temps la Turquie par tous ses confins, depuis les eaux de la Messénie jusques aux rives du Dniester... Comme dans l'Iliade, toute la gloire sera pour le héros qui ne combattait pas.

Cette fois encore, les Vénitiens furent les plus heureux d'entre les alliés. L'armée de Morosini, où se rencontrèrent le prince Maximilien de Brunswick, Philippe de Savoie, le brave commandeur de la Tour-Maubourg, de l'*auberge* d'Auvergne, et quatre cents chevaliers de la *religion*, qui avaient défendu Candie sous ses ordres; cette armée, assemblage de ce que l'Italie, l'Allemagne et la France avaient de plus brave, apparut sur les rivages du Péloponèse. Morosini venait disputer cette noble terre aux barbares; il débarqua dans ces mêmes eaux de Sapienza, où, un siècle et demi après, les enseignes françaises sont revenues prendre terre pour ressusciter enfin la Grèce.

(24 juillet) La croix fut arborée sur les murs de Calamata; un assaut sanglant livra ceux de Coron au lion de Saint-Marc (11 juillet). La conquête d'Épeyriès, d'Esseck, de Neuhausel, fut tout ce que les impériaux tentèrent. Ils s'estimèrent heureux d'empêcher Strigonie de retomber au pouvair des Ottomans. Charles de Lorraine, cette année encore, s'arrêta aux pieds de Bude. La campagne n'avait servi qu'à faire briller, au milieu de la paix dont jouissait la France, l'ardent courage de ses plus nobles fils. Conti, la Roche-sur-Yon, Turenne, Commercy, Vaudemont, prodiguèrent leur bravoure et leur sang dans toutes les rencontres. Les impériaux les virent toujours

[1] Cette ambassade, que Voltaire place en 1667, est celle dont il dit que c'était la première qui fût venue de Moscovie en France, « où, ajoute-t-il, on n'avait eu encore aucune correspondance avec ce pays, et où on ne le connaissait pas. » Nous avons vu, pendant toute la durée du règne, beaucoup trop oublié, d'Alexis, des légations fréquentes de ce prince près la cour de Saint-Germain et de Versailles.

devant eux. La chrétienté comptait partout à son avant-garde des gentilshommes ou des princes français.

(Septembre) Jablonowski n'ouvrit la campagne que lorsque Charles de Lorraine venait de la fermer. Ses universaux avaient en vain appelé l'ordre équestre aux armes. Malgré les efforts des factions, la voix du roi était la seule qui pût être entendue. Les grands hetmans n'eurent pas quinze mille hommes à conduire aux ennemis.

Loin de reprendre Kaminiek, dont ils avaient fait tant de bruit, ils ne pensèrent pas à tenter le siége; ils ne purent même point empêcher les Turcs de ravitailler la place par une marche hardie; et voulant marquer du moins leur commandement par quelques coups éclatans, ils allèrent en Moldavie se faire envelopper et battre par les Turcs, les Walaques et les Tartares (octobre).

C'était à Bayani. Les cruautés effroyables de Petryczaïko et des Moldaves en Bessarabie avaient soulevé la population entière contre lui. Aineji-Soliman-pacha n'eut pas de peine à resserrer les liens des principautés avec le divan. Il institua hospodar de Moldavie Constantin Cantimir, prince chrétien du sang de Tamerlan. La Walaquie obéissait à Sirvan Cantacuzène, génie plus ambitieux que hardi, qui se souvenait d'être issu des empereurs de Byzance, s'indignait de sa sujétion, et rêvait des destins meilleurs. Cantimir, qui avait autrefois servi en Pologne, était près de penser comme Cantacuzène. Mais tous deux suivaient Soliman-pacha par souci des nombreux otages qu'eux ou leur noblesse avaient à Constantinople, et par effroi de la faiblesse de l'armée polonaise. Un mal-entendu apparemment fit qu'après des négociations secrètes et des relations amies avec Cantimir, ce furent ses troupes sans défiance que Jablonowski attaqua. Les Moldaves et les Walaques, indignés, se défendirent avec furie. Selim Giray, rétabli à la tête des Tartares, et Soliman-pacha, survinrent. L'habileté du grand hetman, les efforts de Konski, la bravoure des princes de Courlande, celle du comte de Maligny et des autres volontaires français, les coups d'éclat de Souvré, ne purent rien contre les difficultés de la position et du nombre. Les Polonais furent écrasés. Derrière eux s'étendait, les séparant de la patrie, l'immense et inculte forêt de la Bukowine. Les Turcs ne voyaient dans leurs débris qu'une proie dont s'amusait l'orgueil musulman. Jablonowski sut se frayer un passage sur le corps d'ennemis renversés, au travers de bois abattus. Cette retraite fut une réparation de ses fautes, sinon pour le profit, au moins pour la gloire.

Au premier bruit de ses dangers, le roi souffrant avait soulevé le poids de la maladie pour rassembler la noblesse de son voisinage, et courir ainsi au-devant de son lieutenant. Il apprit en chemin que l'armée était vivante et libre. Mais elle avait perdu l'artillerie, les bagages, les chevaux, un tiers des hommes, et, ce qui est plus que tout, l'offensive.

La faction de Jablonowski était déconcertée. Ses partisans s'avisèrent de rejeter sur le roi ses revers; le roi, disaient-ils, avait annoncé des renforts toujours attendus en vain, et ne s'était ébranlé dans sa retraite paisible, pour aller au secours du grand hetman, qu'aux dernières extrémités; en un mot, il nourrissait une secrète jalousie des talens de cet illustre officier et de sa renommée croissante. Soit pour autoriser ces bruits, soit par honte du mauvais résultat des menées auxquelles il avait donné les mains, Jablonowski ne se présenta point à Zolkiew. Le roi se rappelait que c'était lui dont le suffrage lui avait ouvert les chemins du trône; il lui écrivit la lettre suivante:

« Les nombreuses obligations que je vous ai, monsieur le grand hetman, et l'affection qui me lie à vous, me font apercevoir votre longue absence, et remarquer avec douleur l'indifférence que vous me témoignez. Que je l'aie méritée ou non, venez promptement dissiper le nuage qui a couvert notre intime amitié, et croyez que votre présence sera plus efficace pour mon prompt rétablissement, que tout l'art des médecins dont je suis entouré. »

Cette lettre peint Sobieski. La bonne grace et la grandeur indulgente qui y respirent, font voir si Jean savait oublier les injures. Toutefois, il avait été blessé par la cour de Vienne dans tous ses sentimens de roi et de père. Envers ce prince d'extraction commune, on ne se croyait point tenu à des égards; l'ingratitude alla si loin que pendant deux ans on lui disputa les canons d'origine polonaise qu'il avait repris dans le camp du grand visir [1]. La reine, exaspérée, s'était rapprochée de Louis XIV. En même temps qu'elle travaillait à rompre les nœuds qui attachaient la politique de son époux à la guerre d'Orient, elle s'occupait de le réconcilier avec la France. Il n'y répugnait pas. C'était même à ses yeux un moyen de désarmer l'opposition qui se tenait à la solde du roi de France. Son beau-

[1] L'empereur lui écrivit : *Vestris spoliis non invidemus.* — *Non spoliator veni*, répondit-il; *sed liberator.*

frère, le chancelier Wielopolski, alla en ambassade solennelle proposer à Louis XIV l'oubli du passé. Ce seigneur, dans son discours d'apparat, étonna l'orgueil du grand roi d'un long parallèle entre les *deux soleils égaux* qui éclairaient alors le monde, l'un levé sur l'Occident, l'autre qui brillait dans le Nord. Ce renouvellement officiel des anciens rapports des deux cours fit une sensation profonde en Europe. On savait que les conseils de la vindicative Marie Casimire luttaient près de Jean contre les scrupules de la foi jurée. On expliqua par son empire et par celui du marquis de Béthune la résolution qui avait retenu le roi, dans la dernière campagne, loin de son armée. L'empereur et les Vénitiens, tous les ennemis du Turc et tous ceux de Louis XIV, prirent l'alarme.

Une grande trame s'ourdissait alors; la Pologne y devait tenir une place considérable. Les bases de la ligue d'Augsbourg venaient d'être posées.

Louis XIV et le roi Jacques appartenaient tout entiers aux préoccupations de leur conscience. L'un, au milieu des rébellions et des échafauds, marchait avec assurance à son but, l'affranchissement, et s'il fallait en croire ses ennemis, le triomphe de la foi de ses pères : il voulait demander au parlement, en faveur de l'église catholique, la liberté. L'autre détournait ses regards des affaires du monde pour s'occuper de deux intérêts, alors plus hauts dans sa pensée : la révocation définitive de l'édit de Nantes, et son mariage avec madame de Maintenon. Le mariage fut ajourné de quelques mois; mais le chancelier Le Tellier eut la joie de sceller (22 octobre) l'édit destructeur, et huit jours après il expira (30 octobre). Le culte protestant était décidément aboli sous peine de mort; les temples devaient être démolis, les ministres chassés, les pères et mères expropriés de leurs enfans; l'émigration était punie de la confiscation; il fallait que les réformés n'eussent que des domestiques catholiques, sous peine des galères pour les hommes, du fouet et de la marque pour les femmes; en un mot douze cent mille Français se virent condamnés à l'alternative de l'apostasie et de l'esclavage, ou pour mieux dire la France le fut à la perte de douze cent mille des plus industrieux de ses fils! L'histoire doit le dire pour la leçon des instituteurs des hommes : une considération pallie les barbaries de Louis XIV, et ennoblit ses faiblesses. Quand il ruinait sa monarchie et l'ensanglantait pour la persécution, comme Jacques compromettait sa couronne pour la liberté de conscience, tous deux croyaient

également obéir à un devoir; tous deux le faisaient avec sécurité, et ils marchaient sur un volcan.

Guillaume avait l'œil sur l'un et l'autre. Il tendait les bras, comme tous les princes protestans et plus qu'aucun d'eux, aux Français expatriés; et tout en s'enrichissant des pertes de la France, il comptait bien ravir aussi au roi d'Angleterre ses sujets.

La haine qu'il nourrissait contre Louis XIV et qu'avait exaspérée le coup de main tenté par M. de Grignan sur la principauté d'Orange à l'ombre de la paix de Nimègue, ne trouvait que trop de sympathie en Europe. Le fier monarque avait pour ennemis tous ceux qui étaient jaloux de sa grandeur, comme le roi d'Espagne et Léopold; tous ceux qu'avaient indignés les conquêtes judiciaires des chambres de Metz ou de Brisach, l'enlèvement de Strasbourg, l'occupation de Casal, tels que le roi de Suède, les états-généraux de Hollande, l'électeur Palatin, le duc de Neubourg, la maison de Savoie; tous ceux enfin qui ne lui pardonnaient pas ses conspirations avec l'infidèle contre la paix, contre la foi de l'Allemagne et de l'Italie, c'est-à-dire l'électeur de Saxe; celui de Bavière, plus que tout Innocent XI. Car cette coalition, fondée sur les exigences du protestantisme en Angleterre et sur ses souffrances parmi nous, avait pour principaux appuis la maison d'Autriche et le saint-siége. C'était afin d'entraîner l'électeur de Bavière, qui hésitait encore, que Léopold lui avait donné l'archiduchesse promise au roi de Pologne pour son fils. A la foule des princes entrés dans le complot, il faut joindre l'inquiet et changeant Frédéric Guillaume. On voit que cette alliance était l'Europe même. Telle fut la ligue d'Augsbourg.

Ainsi, toute cette politique, ambitieuse et altière, qui s'était jouée des traités et des hommes, dont les historiens ont vanté la grandeur, allait aboutir à un soulèvement de l'Europe entière, à une guerre acharnée sous le poids de laquelle la France épuisée ne pouvait à la longue manquer de fléchir!

Chose admirable! le traité de coalition comprit dans sa prévoyance minutieuse le détail des forces que chaque puissance devait fournir contre la France; et avec toutes les ressources de son gouvernement absolu, avec toutes les pratiques de sa police sans frein, Louis XIV ignora tout.

Cependant la ligue reconnut qu'avant d'agir, il lui fallait deux points d'appui, l'Angleterre et la Pologne:

L'Angleterre, pour qu'avec son secours les flottes de l'Espagne et de la Hollande pussent affronter le pavillon blanc sur les mers, et que, la guerre menaçant à la fois partout nos établissemens et nos rivages, la monarchie française se vît assiégée par tous ses confins ;

La Pologne, pour que la Hongrie pût être domptée, la Porte Ottomane réduite à recevoir la paix, et les derrières de l'Allemagne assurés contre toute diversion.

Le prince d'Orange se chargea de l'Angleterre. Depuis l'avènement d'un prince constant et résolu comme Jacques II, il ne voyait plus jour à entraîner l'empire britannique autrement que par une révolution ; et dans l'espoir d'ébranler Louis XIV, l'Europe se mit à conspirer la chute des Stuarts. Déjà Guillaume avait aidé le duc de Monmouth à tenter ces grandes chances. Ce malheureux fils de Charles II rencontra sur le sol britannique, au lieu de la victoire et de la royauté, la mort des traîtres. Dès lors le prince d'Orange ne s'appliqua plus qu'à fixer sur soi les vœux de l'Angleterre protestante et la couronne de son beau-père. Les alliés ne voulaient commencer la lutte que quand la Grande-Bretagne serait passée dans leur camp : ils attendirent en silence. C'était un secret qui embrassait l'Europe, et il fut gardé.

De son côté, Léopold n'entendait pas avoir en même temps à soutenir le poids d'une double guerre. Il lui fallait avant tout en finir avec les mécontens de Hongrie ; et comme la Porte se refusait à les abandonner, qu'elle ne pouvait se résoudre à souscrire pour la première fois une paix inglorieuse, qu'elle redemandait ses terres perdues, et du moins l'indépendance de la couronne de saint Étienne, Léopold sentit qu'il ne pouvait pacifier ses frontières de l'est qu'en frappant sur la Turquie des coups éclatans et décisifs. Dès lors, il fallait que le roi Jean descendît de nouveau dans la lice. Le voudrait-il ?

Pour l'entraîner, il ne s'agissait de rien moins que de réparer les dommages de deux ans d'ingratitude, de détruire le crédit renaissant de Béthune, de combattre l'ascendant de la reine, de renverser ses conseils impérieux et passionnés. Peu de chances de succès paraissaient s'offrir à la coalition. Nous empruntons à Dalayrac un spirituel portrait du négociateur qu'elle y employa.

« Un ministre caché et secret de la cour de Vienne, dit le prétendu » chevalier de Beaujeu [1], était arrivé, sous l'habit de jésuite et sous » le titre spécieux de missionnaire député en Moscovie par la réunion

[1] Anecdotes de Pologne, t. I.

» des Russiens schismatiques. C'est le fameux père Vota, Savoyard
» de naissance, Autrichien par inclination, et de profession grand
» parleur, mais parlant bien, homme de cour nourri dans la fine po-
» litique d'Italie, élevé dans les intrigues du cabinet tant pour les
» manéges des princes que des républiques. Il a, avec cette grande
» pratique, un esprit vif, pénétrant, éclairé, la mémoire fournie de
» tout ce que l'histoire a de plus rare, grand théologien, géographe
» élégant, enfin l'homme universel ; adroit à détourner les questions
» délicates, à prévenir celui qui les fait par des insinuations adula-
» toires, à dépayser le discoureur en sorte qu'il étourdit, qu'il prime
» sur tout, qu'il paraît en tout le maître d'escrime, voulant aussi
» parler toujours sans qu'on puisse attraper le moment de répliquer;
» car il ne mouche, ni ne crache, ni ne tousse. Semblable à une ma-
» chine qui va de la longueur de son ressort, dès que son esprit est
» monté sur une matière il ne s'arrête plus, que faute d'auditeurs.
» Il avait le défaut, attaché à la soutane de la société, d'aimer sur-
» tout le commerce des grands, les honneurs, les distinctions, la pré-
» séance dans les compagnies illustres, les civilités des têtes couron-
» nées. Du reste, homme de bonnes mœurs, sobre, n'estimant la
» bonne chère que celle qu'on lui faisait en l'écoutant, très-bon re-
» ligieux, dévot sans forfanterie, simple sans affectation, dépouillé
» des vanités mondaines, et véritable homme de bien.

» L'empereur ne pouvait mieux choisir. Il savait que le monarque
» aime les doux amusemens d'esprit, les affaires de savoir, les in-
» trigues de la république des lettres, qu'il lui fallait *un plastron de*
» *conversation*, *un saventas* à toute outrance : mais un esprit souple,
» rampant, sujet, essuyant reproches, injures, contre-temps, travail,
» incommodités. Le jésuite était né dans tout cela. Je l'ai vu coucher
» cent fois sur le plancher pour ne pas s'éloigner des occasions d'en-
» tretenir le roi. Par ce moyen, il s'est rendu nécessaire ; il est entré
» dans toutes les négociations délicates. Il s'est rendu maître du
» secret des affaires.

Tel était le compétiteur que la ligue sainte avait suscité à Marie Casimire. La tâche difficile n'était point de combattre les efforts tentés par Béthune pour séparer le roi de ses alliés. Le roi avait juré au pied de la croix de ne jamais traiter seul ; et il n'était pas de griefs qui pussent balancer dans son esprit le poids de ses sermens. La grande affaire était de le ramener de sa personne dans les camps,

de lever les entraves qu'opposaient à sa naturelle passion de la guerre ses ressentimens légitimes et ceux de la reine. Innocent XI se servit du père Vota pour remplir Zolkiew des alarmes, des plaintes, des prières de la religion éplorée, et rappeler au roi la mission sainte qu'il avait reçue de ses ancêtres, qu'il avait acceptée, au milieu des tombeaux de tous les siens et des pleurs de sa mère, celle de terrasser à tout prix l'infidèle et de donner à sa patrie, comme à sa famille, un vengeur. L'empereur employa son habile agent à intéresser l'ambition de Marie Casimire au succès de ses vœux, en faisant briller aux yeux de cette princesse l'éclat de souverainetés indépendantes pour ses fils. Le cabinet de Vienne s'offrit à garantir par un traité aux princes de la maison de Sobieski la possession de ces vastes principautés des bords du Danube que la Porte gouvernait par des fanariotes sous le nom de hospodars, et dont la Pologne revendiquait depuis des siècles la suzeraineté.

Il n'était pas besoin de tant de promesses et d'artifices pour éveiller dans le cœur de Jean des besoins de gloire. Il suffit d'entrer dans un rêve qui avait rempli sa vie, de revenir à des plans dont il avait sans cesse entretenu l'Europe : on le détermina sur-le-champ ; et il se trouva participer aux fins de la ligue d'Augsbourg, sans soupçonner, plus que Louis XIV, l'existence de ce grand complot.

Le petit-fils de Zolkiewski roulait toujours dans sa pensée un dessein dont l'accomplissement aurait changé la face du monde et marqué d'une gloire éternelle le terme de son éclatante carrière. Deux nations de races et de mœurs étrangères, barbares égarés vers les confins de l'Europe policée, pesaient depuis trop long-temps de tout leur poids sur la Pologne et la chrétienté. Ce sont les Turcs et les Tartares. Jean a proposé cent fois de rendre à l'Asie ces hôtes funestes. On s'engage à l'y aider. En deux campagnes il poussera ses armes aussi loin que les Sarmates soient jamais parvenus le long de la mer Noire. La Crimée le verra d'abord chasser ces pâtres armés, ces soldats nomades qui, tous les ans, infestaient la république de leurs incursions et de leurs brigandages. Il ira ensuite apparaître sous les murs de Byzance. Morosini, Courbon, la Tour-Maubourg, Brunswick, qui conduisent les armées de Venise, et le prince de Lorraine, l'électeur de Bavière, qui marchent à la tête des troupes de l'Empire, arriveront, les uns de la Hongrie, les autres du Péloponèse, à ce rendez-vous de la dernière des croisades. Sous Mahomet IV s'écrou-

lera l'empire que Mahomet II a fondé. Tels sont les vastes desseins de Jean ; telles, les dernières clartés de ce génie qui depuis un demi-siècle éclaire le Nord tout entier.

Et ce n'était pas seulemeut la destruction des barbares qui préoccupait le roi de Pologne. Il voulait fonder sur leurs ruines la grandeur de sa patrie par des créations plus utiles que les conquêtes. Son plan était de l'appuyer au cours du Danube et au Pont-Euxin. Elle eût alors été bornée par deux mers, et il négociait avec la Hollande un traité qui, assurant l'exploitation de cette double source de prospérités, eût introduit parmi les Polonais des arts nouveaux et de nouvelles richesses. Il voyait déjà le commerce unissant pour la première fois la Propontide et la Baltique par des canaux, des routes, des échanges. C'était une pensée vaste et sage. Plus loin dans le nord grandissait un enfant qui se chargea de l'accomplir.

(Janvier 1686) Déjà le roi Jean sent la nécessité d'associer la Moscovie à ses projets. Il cherche à la Porte des auxiliaïres jusque dans la Perse. Il veut traiter l'empire turc comme une place forte, l'investir, l'assiéger de toutes parts, ouvrir à la fois de tous côtés la tranchée. Il mesure l'attaque au colosse. Des sacrifices ne lui coûteront pas pour attirer sur l'infidèle le débordement des immenses armées moscovites. Après tout, fallût-il abandonner à prix d'argent les droits de la couronne sur Kiow et Smolensk, ce ne serait souscrire qu'à un arrêt irrévocable de la fortune. La Pologne n'est pas en mesure de ressaisir les capitales de la Russie Blanche et de la Russie Rouge. D'ailleurs ces places sont en dehors de la frontière naturelle de la république. Ce qui l'intéresse, c'est de conserver cette frontière, de la conserver en l'étendant jusqu'au Pont-Euxin. Peu importe aux Polonais ce qui se passera sur l'autre rive du Borysthène, si le Borysthène et le Danube bornent seuls leur empire du côté du midi, jusqu'aux rivages de la mer Noire.

(20 février) Le palatin de Posnanie, avec une suite de trois cents gentilshommes, va, aux applaudissemens de la Pologne, traiter sur ces bases avec les czars. Sophie et Galitzin luttent deux mois contre les conditions auxquelles Jean met l'abandon de prétentions vaines (mars). Les négociations sont plusieurs fois rompues. Enfin Sophie consent (14 avril) une soulte de quinze cent mille florins ; une alliance offensive et défensive contre les Turcs ; la promesse de les attaquer depuis le Caucase jusques au Borysthène et de se refuser à toute tran-

saction séparée ; la liberté du commerce entre les deux empires, sauf l'introduction en Russie de l'eau-de-vie et du tabac, les denrées, il est vrai, qu'on y consomme le plus ; enfin l'établissement d'une ligne de postes aux lettres, depuis Moscou jusqu'à Warsovie. Les Russes prenaient tous les moyens d'entrer en Europe ; ils se liaient à la chrétienté par la politique pour la première fois.

C'était au mois de mai que les alliés avaient fixé la reprise des hostilités. Sûrs de la coopération active du roi de Pologne, ils ne mirent de bornes ni à leurs espérances, ni à leurs apprêts.

L'Empire porta toutes ses forces en avant. Venise soudoya des troupes dans tout l'univers. De son côté, Jean épuisa son propre trésor pour mettre au complet l'armée de la république ; il versa en Ukraine trois cent mille florins de ses deniers, afin d'animer les Kosakes à cette grande lutte, et la parole de Cantimir, celle de Cantacuzène, lui premirent le concours des hospodars.

L'empire ottoman fut menacé à la fois sur tous ses confins, et il l'était aussi au cœur. Tandis que Morosini faisait voile de Corfou pour continuer la conquête du Péloponèse et de l'Achaïe, que le provéditeur Cornaro enlevait la Dalmatie pied à pied, que la Croatie était rentrée sous les lois de Léopold, que le Danube fléchissait sous le poids des troupes impériales, que le foudre du nord grondait sur les principautés, et que Galitzin parlait de lancer trois cent mille hommes au sein de la Tartarie, les saïques du Kosake infestaient le Pont-Euxin, et les galères de Venise, celles de Malte, celles du pape, celles de Florence, pressaient tous les rivages de la mer Égée ; ces flottes se rencontrèrent devant Constantinople, y portèrent l'épouvante, et liant ainsi en quelque sorte les opérations du nord à celles du midi, elles complétèrent pour l'empire ottoman cette ceinture de combats et de dangers.

Au dedans, c'étaient d'autres dangers, d'autres combats. La croix n'avait pas reparu en vain sur cette vieille terre de la Grèce ; du Taygète au Balkan, toute une race d'hommes s'était réveillée de son esclavage. Les Klephtes, les Armatoles, étaient descendus de leurs montagnes sacrées dans la plaine. Les Maïnotes combattaient en bataille rangées le pacha du Péloponèse. Ceux d'Athènes appelaient des libérateurs ; une armée nationale se formait sur les rivages et dans les gorges de Thessalonique ; les Morlaques tenaient plus loin en échec toutes les forces du pacha de Bosnie ; les Monténégrins, les Albanais,

ceux des îles, plus policés et aussi braves, les Candiotes surtout, entrèrent dans cette ligue qui se formait, sans s'être entendue, aux cris de religion, patrie et liberté. L'Europe s'émut de cette renaissance de tout un peuple. Les princes de l'Allemagne et de l'Italie coururent en soldats sous les drapeaux des alliés. Les seigneurs de France s'y précipitèrent de toutes parts. Les noms de Philopœmen et de Léonidas remplissent les journaux du temps.

Les mécontens de Hongrie échappaient aussi à la Porte Ottomane. Tékéli par ses négociations avait irrité le divan. A la fin de la dernière campagne, les pachas de Waradin et de Bude, faisant pour la cause de Léopold plus que n'avaient fait ses armées, jetèrent le comte dans les fers. C'était porter l'effroi et le désordre dans son parti; c'était envoyer ses amis et ses soldats aux pieds de l'empereur. Les populations, les villes, les troupes, la noblesse, tombèrent devant les impériaux en criant merci. La Hongrie supérieure se trouva réduite tout entière sans coup férir. Seule inébranlable au milieu du désespoir public, la digne compagne du comte se réfugia sur le rocher de Montchaz, résolue à s'ensevelir sous les ruines de son château avec ses fils. Un bombardement effroyable ne l'étonna point. Durant trente mois, elle vit plus d'une fois sans s'émouvoir les bombes se briser à ses pieds, contente de venger par du sang le sang de Serini, son père, et de tenir levé quelque temps encore l'étendard où était écrit : Pour Dieu et la liberté!

Étonnés de leur ouvrage, les Turcs se hâtèrent de rendre au comte ses titres et ses armes. Ils ne lui rendirent pas ses soldats, ses villes, son pouvoir. Le mal était irréparable : la Hongrie se trouvait pour jamais assujettie à la maison d'Autriche.

Malheureuse nation! elle avait compté trois alliés, le roi de France, le roi de Pologne, le grand-seigneur; tous trois la perdirent!

La campagne fut ouverte; jamais plus terrible orage n'avait grondé sur les Turcs depuis les jours de leur établissement en-deçà du Bosphore! jamais ils n'avaient été plus prompts et plus habiles à ordonner leurs apprêts. Aineji-Soliman-pacha, jugé digne, dans les deux dernières campagnes, de tenir tête au roi de Pologne, venait d'être préposé au gouvernement de l'empire (1er juin). Il mit promptement sur pied cinq armées pour couvrir le Péloponèse, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie, les principautés; il laissa Selim Gieray chargé du soin de défendre la Crimée, et lui-même se disposa à courir où seraient les plus grands périls.

Jean était allé dans les monts Crapathes, concerter avec les généraux autrichiens les opérations des alliés; et, les plans convenus, l'Europe entière sembla s'ébranler. Partout les Ottomans plièrent. Tandis que le comte Caprara s'avançait sur la Transylvanie, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, à la tête de deux armées qui formaient ensemble quatre-vingt-dix mille hommes, descendirent la double rive du Danube, et vinrent placer hardiment le siége devant la capitale de la Hongrie (19 juin). En même temps, le *ban* de Croatie, baron de Mercy, se précipita entre le cours de la Drave et de la Save jusques aux limites de l'Esclavonie, et tourna les défenseurs de Bude. Les Vénitiens de terre ferme s'étendirent des bouches de Cattaro au fond de l'Albanie, et jetant l'ancre, à la tête des flottes alliées, dans le port de Navarin, sous le feu des batteries ottomanes, Morosini envoya (6 juin) ses lieutenans, le comte de Kœnigsmark et le marquis de Courbon, battre le séraskier de la Morée (14 juin); il enleva (17 *juin*) à leur retour cette place, que Bajazet II avait conquise, que don Juan, vainqueur à Lépante, ne put reprendre; il courut à Modon (22 juin), y planta les enseignes chrétiennes (7 juillet), triompha aux champs, ou plutôt aux sépulcres d'Argos (août 6), emporta enfin, sur ce rivage illustre, Napoli de Romanie (31 août), où une foule de chevaliers de Malte des langues de France payèrent de leur sang la victoire; et Venise, au milieu des fêtes, tira de la poussière, pour l'arborer sur le palais Saint-Marc, l'étendard de la Morée, qui n'avait pas vu depuis cent ans la clarté du jour.

Cependant, Jean campait depuis un mois sur le Dniester, et y campait presque seul. Ce monarque, au milieu de sa Pologne débile et divisée, semblait un esprit, une ame de feu dans un corps impuissant. Vieux, infirme, embarrassé d'un embonpoint qui l'accablait, lui seul savait vouloir et agir. Les hetmans avaient jugé ses grands desseins impraticables. C'était aux pieds de Kaminiek que Jablonowski voulait toujours borner l'essor de l'aigle polonaise; et on seconde mal les plans qu'on improuve. Les hetmans d'ailleurs pouvaient seuls lever, réunir, ordonner l'armée; suivant le vieil usage de cette malheureuse nation, rien ne se trouva préparé à temps.

Jean n'avait autour de soi que les ambassadeurs, Béthune, une troupe de volontaires de France conduits par le marquis de Courtenvaux, fils de Louvois, qui était venu pour assister à des batailles, qui trouvait Jean, sa solitude et son désespoir.

Toutefois, Jean était une armée. Apaffi s'excusa de marcher au secours de Bude sur la présence du roi de Pologne aux frontières; les Tartares refusèrent de répondre à l'appel du divan; et, quand Caprara se porta au milieu de la Transylvanie, le grand visir ne put détacher, pour sauver cette province, le corps d'armée chargé de maintenir la foi suspecte des hospodars: il fallait avant tout empêcher que le roi ne vînt, au travers de ces contrées indécises, menacer les derrières des lignes musulmanes.

Enfin, vingt-quatre mille hommes furent rassemblés autour de la lance royale, et Jean s'avança contre le colosse ébranlé de l'empire ottoman. L'été versait depuis long-temps tous ses feux sur ces steppes sans bornes qu'on allait conquérir. L'enthousiasme, dont le roi remplit les troupes au départ, ne les empêchait pas de mesurer les fatigues et les privations qui les attendaient sous un ciel brûlant, sur une terre dévorée. Ces soldats, accoutumés à ne pas quitter la patrie, même pour la mieux défendre, ne laissèrent pas derrière eux sans terreur cette forêt profonde de la Bukowine, où ils avaient manqué périr, et qui était encore jonchée de leurs débris. On atteignit le Pruth, on cotoya ses bords. La marche était difficile et lente. On arriva dans un désert jonché de restes d'armures, triste scène où le temps avait respecté tous les témoignages d'un grand désastre. Jean fit incliner les armes et célébrer les mystères saints en l'honneur des soldats morts pour la patrie. Ce lieu était illustre par les travaux de Zolkiewski.

(15 août) Bientôt les Polonais entrent dans la capitale de la Moldavie. Les habitans, les boyards surtout engagent au roi et à la république leurs sermens. D'immenses provisions sont amassées par une sollicitude prévoyante pour refaire l'armée. Mais celui qui a eu ce soin ne se montre pas: il a pris la fuite; c'est Cantimir, et on n'entend pas parler de Cantacuzène. Surpris du retard du roi de Pologne et de la faiblesse de son armée, ces princes ont craint de compromettre leurs fils, leur couronne, leur tête. Au lieu d'une résolution hardie qui entraînerait la fortune, ils attendent ce qu'elle aura décidé; et faisant entre les deux camps, qui leur semblent avoir des chances égales, un égal partage, ils portent au séraskier musulman leur personne et leur armée, en laissant au roi de Pologne des vivres et leurs sujets.

(17 août) Après deux jours de repos [1], Jean et ses troupes se re-

[1] Tous les historiens, à l'exemple du prince Démétrius Cantimir, fils du hos-

mettent en marche. Devant eux s'étendent arides et brûlantes ces plaines éternelles que la nature fit fécondes, que la guerre a rendues désertes et sauvages, lieux d'étrange destin qui, depuis deux mille ans, servent de frontières à la civilisation et à la barbarie, sans pouvoir appartenir à l'une ou à l'autre ; provinces malheureuses que Darius, que la Grèce, que les Césars convoitèrent comme le Bas-Empire, et la monarchie de Rurik, comme les fils de Tchengis-Kan, comme les héritiers de Charles-Quint. Là nul grand empire ne s'est assis ; là des races ennemies se sont sans cesse combattues ; et sous les hospodars, comme sous les Daces, cette terre reste en proie à de perpétuels ravages, également désolée par qui la possède et par qui la désire. Affaiblie à chaque pas par la lassitude et la faim, l'armée allait conquérant des déserts, recueillant les sermens des rares bourgades, surprise de s'approcher par de tels chemins du Danube qu'elle avait vu à Vienne et à Parkan, moins éloignée alors de Constantinople que de Vienne ou de Warsovie, et plus abattue, plus découragée à mesure qu'elle apercevait de plus près le Pont-Euxin, et de plus loin la patrie.

Depuis deux jours, on n'avait pas trouvé ame vivante : cette solitude étonnait les plus fiers courages. Tout à coup, des mugissemens lointains retentissent dans le désert (21 août) : c'étaient ceux du canon ; on s'arrête avec surprise. Rzewski, à la tête de l'avant-garde, venait de rencontrer la nation entière des Tartares.

Galitzin et ses Moscovites n'avaient point paru : le kan de Crimée, rassuré sur son territoire, s'était acheminé vers Jean Sobieski. Il le trouve, et ses hordes reculent. Mais les Polonais ne vont plus faire un pas dans cette Bessarabie sauvage sans avoir à lutter contre le monde d'ennemis qui les entourent : le ciel était un ennemi plus menaçant encore. L'armée resta une fois trois jours sans une goutte d'eau ; on rencontrait des rivières : elles étaient à sec ; un lac : il était empoisonné. Les Tartares avaient des plantes vénéneuses avec lesquelles ils savaient tout infester. En approchant de la mer Noire, le sol changea d'aspect. C'étaient des monts arides, des abîmes, des

podar, disent que le roi de Pologne demeura quinze jours dans Jassy, et la plupart lui en font reproche. Le Journal de Jablonowski, qui donne étape par étape la marche des Polonais, celui de Balayrac, une lettre du roi au pape conservée par Zaluski, et plus que toute la suite des évènemens, font voir que cette accusation est sans fondement. Le roi, de sa personne, ne coucha même point dans Jassy. Cantimir a confondu le second passage du roi avec le premier, et tous les écrivains l'ont copié sans réflexion.

gorges redoutables ; et, partout en embuscade, hérissant les hauteurs, coupant les communications, taillant en pièces les traînards, détruisant le bagage, du reste inaccessibles et refusant toujours le combat, les Tartares semaient la terreur et les désastres sur les pas des Polonais affamés. Il fallut changer de route, se rapprocher du Pruth, le franchir à Serecz (31 août), pour se mettre à couvert de ces hordes terribles, chercher ainsi le Danube, et gagner par ses rivages la route du Pont-Euxin.

(Septembre) Mais l'armée s'épuisait par les marches, les combats, le désespoir, la faim. On sut que le séraskier Buickly-Mustapha, pacha de Romélie, qui courait vers Bude avec trente-quatre mille soldats d'élite, s'était détourné pour défendre l'empire ottoman contre un danger plus pressant que les évènemens de la Hongrie. L'effroi régnait au sérail ; Constantinople croyait voir le roi de Pologne à ses portes. Les Turcs s'avancèrent donc à marches forcées ; déjà ils étaient proche (2 septembre). Le jeune Poniatowski les a vus : sa compagnie de hussards vient de faire des prodiges contre un corps de spahis. Aussi les hospodars ont-ils repris courage ; ils ralliaient leurs troupes, et marchaient à la rencontre de l'armée polonaise : fixés maintenant dans leur incertitude, ils étaient résolus à l'écraser. Qu'était devenue l'armée impériale de Transylvanie et sa coopération promise ? ce que devenaient les Moscovites. Jean était abandonné seul à la merci des Turcs, des Kosakes, des Tartares.

Dans cette situation extraordinaire, au milieu des mêmes déserts où Pierre-le-Grand fut, quelques années plus tard, près de voir échouer sa fortune, Jean a du loisir pour la lecture et l'érudition. L'armée passait non loin d'un mohila célèbre dans toute la contrée, tombeau barbare, qu'on appelait le rempart de Trajan. Il y va muni de ses livres, croit reconnaître un monument élevé à Décebale, gravit au sommet, et découvre dans le lointain les flots de l'armée musulmane. Il tressaille ; il espère qu'une bataille va le rendre maître du cours du Danube et des principautés. Mustapha-pacha refuse aux Polonais l'occasion de la victoire ; il se retranche, il veut les voir périr sans combat, pressés entre le fleuve, lui, les Tartares. Un tiers de l'armée chrétienne n'était déjà plus. Les forces et les espérances de ce qui restait, épuisées par les fatigues, les privations, les combats, étaient tombées depuis long-temps devant les sollicitudes défiantes des hetmans et leur contagieuse incrédulité. On ne doutait plus que le destin

de Zolkiewski ne fût réservé à son petit-fils. Il fallait à Jean lui-même le souvenir des prodiges de Podhaïce et de Zuranow pour ne pas s'épouvanter. Jablonowski et Sapiéha s'épouvantèrent pour lui ; ils appuyèrent de leur autorité le cri de l'armée qui demandait la retraite. La retraite était plus difficile, plus dangereuse à opérer qu'une position à prendre sur le Danube ; mais le roi ignorait le destin des alliés ; les populations, prévenues de la haine des Polonais pour l'église grecque, s'étaient montrées à lui trop mal disposées en faveur d'un suzerain catholique, pour qu'il pût en attendre assistance. D'ailleurs la volonté des grands hetmans était précise, et il ne pouvait lutter contre leur prérogative, en même temps que contre le désespoir des troupes. Il se résigna donc, et, l'œil sur l'horizon lointain qui lui dérobait Andrinople, il donna le signal du retour (3 septembre).

Ce même jour, les impériaux, après cent quarante ans, rentraient enfin dans Bude. Le grand visir Soliman avait fait pour sauver la capitale de la Hongrie une démonstration vaine. Privé des secours du séraskier de Romélie, de ceux des Walaques et des Moldaves, de ceux des Tartares, il ne s'était porté sur le Danube que pour assister au triomphe de la croix. Apaffi, dès l'apparition du roi de Pologne sur ses frontières, avait livré sans défense la Transylvanie aux armes du comte Caraffa ; et Jean, l'auteur de tant de biens, restait perdu au milieu d'effroyables déserts. Cerné par près de deux cent mille hommes, destitué des appuis que lui assuraient les traités, il se devait beaucoup louer de sa fortune, s'il sauvait sa vie et celle de son armée.

Jamais marche ne fut plus effroyable. Il fallait affronter un ennemi innombrable, féroce, insaisissable, vivre d'herbes desséchées, chercher de l'eau en creusant sous les sables, soutenir la chaleur des jours, perdre en combats sans espoir le repos des nuits. Les feux du soleil et ceux de la guerre n'étaient pas les seuls qu'on eût à braver ; la torche du Tartare allumait les roseaux de ces rivières taries, et les bruyères de ces plaines désolées. L'incendie aussitôt courait d'un bout de l'horizon à l'autre, et on avait à fouler cet embrasement destructeur, à percer ces flammes étouffantes en les abaissant sous les pieds des chevaux avec des lances armées des cuirasses des hussards. Quand les ardeurs de l'été s'apaisèrent, ce furent d'autres tourmens : le vent soulevait, de ces herbes mortes et de ces cendres, une poussière dévorante comme les sables de la Libye. A Jassy enfin (12 octobre), on trouve des vivres ; quelques combats heureux répriment

la furie des Tartares. Après quarante jours, cette petite armée que les Turcs n'avaient osé combattre, que les Tartares n'avaient pu entamer, que son chef glorieux avait sauvée de tous les assauts, hormis ceux du découragement, de la fatigue, de la faim, rentra par la route de Soczowa et d'Uszcye dans ces frontières fatales que la Pologne semblait ne pouvoir dépasser (13 octobre).

En ce moment, Seghédin ouvrait ses portes aux impériaux (22 octobre); Cinq-Églises était assiégé et allait capituler, ainsi que Darda et d'autres places (31 octobre). La Drave et la Save ne coulaient plus que sous les lois de l'Empire : une femme, la comtesse Tékéli, continua seule à protester, les armes à la main, en faveur de la vieille cause de la Hongrie. Le comte errait exilé dans les camps de l'Osmanli; Léopold régnait sur des provinces que ses aïeux n'eussent pas osé ambitionner. La Turquie était tout ouverte aux assauts de la chrétienté. Les hospodars, qui pensaient trouver dans le conseil aulique un appui plus sûr que dans la république polonaise, tournaient déjà du côté de Vienne des regards supplians. L'attente de la coalition était surpassée. Par sa diversion puissante, l'armée polonaise avait déterminé ces grands résultats; et dans ses travaux héroïques il n'y eut de profit que pour l'heureux, que pour l'ingrat Léopold.

(Novembre) Jean trouva établie à Zolkiew une ambassade ou plutôt une armée moscovite, qui vivait aux frais de ses hôtes suivant l'usage d'alors, et, prolongeant à dessein cet utile séjour, attendait le roi pour justifier près de lui le manque de parole des czars; les czars s'excusaient moins sur la longueur des apprêts, que sur la nécessité d'attendre, pour l'exécution des conditions promises, la formalité du serment qu'il devait prêter à leur exemple; de l'avis d'un sénatus-consulte, Jean le prêta (22 novembre).

L'empereur ne se donna point la peine de pallier les torts de ses généraux, ou plutôt ceux de son cabinet; et comme la faction des hetmans se récriait plus haut que jamais contre le système des grandes entreprises, le roi détourna les yeux de Constantinople, et les fixant sur sa patrie, loin de laquelle du moins il pouvait se glorifier d'avoir rejeté pour jamais le joug ottoman, il annonça la résolution de borner l'effort de la campagne prochaine au siége de Kaminiek.

Il employa l'hiver à organiser une artillerie de siége, à faire venir des artilleurs, des officiers du génie, de Saxe et de France, à fortifier

son infanterie. Cependant Léopold s'occupait d'affermir ses conquêtes ; la victoire ne le contentait pas sans la vengeance ; ce n'était pas assez d'avoir dompté la Hongrie ; il fallait la punir. Les échafauds furent dressés ; celui d'Épeyriés resta neuf mois en permanence, et comme le bourreau n'est pas infatigable, trente aides lui furent donnés, qui se relayaient dans leur effroyable travail. La noblesse hongroise ne compta point une famille qui ne fournît à ces expiations sanglantes son contingent de mort. Ce furent là les amnisties de Léopold.

(Juin 1687) L'été venu, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière ouvrirent la campagne. Les princes de France ne se montraient plus auprès d'eux. L'aîné des Conti était mort, peut-être du chagrin que l'amour de son frère La Roche-sur-Yon pour la princesse de Conti lui avait donné ; celui-ci, héritier de son titre, était allé se réconcilier avec Louis XIV, et recueillir le dernier soupir du grand Condé. On sentit leur absence dans les batailles ; on sentit dans les opérations celle de Sobieski. Rassuré du côté de la Pologne, Soliman-pacha fut en mesure de tenir tête aux impériaux. Apaffi se replaça sous la protection et dans l'alliance de la Porte Ottomane. Battus devant Essek (19 juin), le prince Charles et l'électeur se retirèrent sous le canon de Bude. Galitzin ne fut pas plus heureux du côté des Tartares : il trouva cette nation tout entière en armes, fit sur Perécop une tentative vaine, bâtit quelques forts, perdit dans ces solitudes, renommées peu après par le désastre de Charles XII, ses bandes sans nombre ; enfin il ne sut, avec ses deux cent mille hommes, faire rien de remarquable, si ce n'est de donner pour hetman aux Kosakes cet ancien page de Jean Casimir, l'intrépide et vieux Mazeppa.

(Juillet) Jablonowski, Sapiéha et le prince Jacques étaient allés mettre le siége devant Kaminiek. Le roi savait de reste que la valeur polonaise n'était pas assez patiente pour en venir à son honneur, ni le trésor de la république assez riche pour créer tout ce qui manquait à ses armées ; il regarda de loin cette tentative, afin de laisser aux hetmans toute liberté d'action. Cependant Soliman-pacha, inquiet pour la clef du nord, envoyait Buickly-Mustapha-pacha avec une division puissante au secours des assiégés. Jean aussitôt, de s'élancer de Zolkiew, de jeter des ponts sur le Dniester, de courir aux Osmanlis pour les détruire (août). Dans le même temps, Lorraine et Bavière marchent au grand visir, et combattent dans les champs de

Mohats (10 août), où Ligniville, Commercy, Villars, illustrent leur bravoure. Morosini est rentré en campagne, et en trois jours il a enlevé le château de Morée et celui de Romélie, Patras, Lépante. Kœnigsmark et Courbon, Philippe de Savoie, le landgrave de Hesse, Brunswick, deux princes de Wurtemberg, d'Harcourt, un Conflans, chassent tour-à-tour les derniers restes de l'armée ottomane des grandes ruines de Corinthe, de Misitra, d'Athènes (22 septembre), noms immortels! Athènes a vu tous ses enfans se lever pour accueillir les défenseurs de la croix. Les barbares soutiennent un siége dans ses murs, et le canon des soldats de l'Europe policée foudroie le Parthénon (27 septembre). Mais ce n'est pas tout : il faudra que les habitans négocient avec l'armée chrétienne victorieuse pour se racheter du pillage : le marché sera plusieurs fois rompu et repris ; cent mille florins sont dédaignés. Enfin, on va jusqu'à deux cent mille ; à ce prix les Vénitiens renoncent au sac d'Athènes, et comme l'Achaïe, comme le Péloponèse, l'Attique est réunie à leur empire.

(Octobre) Les Turcs étaient épouvantés de cette longue suite de revers, et ainsi que le grand-seigneur faisait tomber la tête des généraux vaincus, le peuple, las d'adversités, s'en prit au maître de tous ces coups du sort. L'armée, abandonnant les provinces, s'avança sur Constantinople pour exercer aussi ses justices. Mahomet IV crut apaiser la sédition en sacrifiant le grand visir Soliman, le seul homme de tête et de cœur qui eût tenu les sceaux de l'empire depuis les Kiuperli. Mais il fallait une plus grande victime. En vain annonce-t-il une réforme dans ses mœurs et dans ses dépenses. En vain ouvre-t-il les portes du harem à mille esclaves superflues que par luxe il y tenait renfermées. En vain fait-il étrangler ministres, beys, émirs, pachas. La rébellion grossit et approche. Pour en finir, il imagine de rester seul de la race d'Othman. Il va lui-même présider à l'égorgement de ses frères et de ses fils (7 novembre). Mais à la porte de leur prison le bostangi-bachi lui barre le passage ; il ordonne qu'on tue cet homme : les eunuques se regardent au lieu d'obéir..... Le pouvoir absolu était brisé dans ses mains.

(8 novembre) Cependant, à la voix d'un fils d'Achmet Kiuperli, on procède d'une façon régulière à sa déposition. Les chefs vont à Sainte-Sophie consulter le mufti, qui déclare, au nom de l'uléma, du peuple et de la milice, Mahomet IV déchu du trône sur lequel il pesait depuis quarante ans. On le jette dans la prison d'où l'on tire,

pour régner, son frère Soliman, qui se consolait de la captivité par l'ascétisme, que rien ne console de son élévation, tant elle l'épouvante. Il croit long-temps qu'on le raille, qu'on le perd, qu'on veut sa tête; il s'évanouit, revient à soi, règne, et voilà des millions d'hommes esclaves de cet esclave qu'on couronne.

Ce sera miracle si l'empire se relève sous un tel maître. Digne frère de l'incapable Mahomet IV, le temps que celui-ci usait dans des chasses ruineuses, Soliman l'emploie dans de mystiques rêveries, et la différence fut que le premier reçut du hasard, pour gouverner son enfance et sa jeunesse, une suite de grands hommes. L'inexpérience chenue du second, au lieu de s'appuyer sur cet autre Kiuperli qui s'annonçait pour l'héritier de leur génie, commence par l'exiler à la voix des janissaires, et par livrer les rênes à l'anarchie. Nul doute que l'empire ne se fût écroulé, si Léopold avait su loyalement s'entendre avec le roi de Pologne et avec les czars, pour marcher à la rencontre des Vénitiens dans les champs de la Romélie. Mais ce prince, qui ne pardonnait pas aux services et à la gloire de Jean, était près d'en vouloir à sa puissance. Il n'entendait pas que les principautés fussent conquises au profit de la république; c'était pour lui-même qu'*il* les aurait maintenant ambitionnées. S'emparer du cours du Danube jusqu'au Pont-Euxin, tentait son orgueil; mais laisser les Vénitiens s'agrandir alarmait sa politique, et tourner ses armes contre Louis XIV, abaisser la France, c'était sa passion.

Rien ne l'empêchait plus de porter la guerre à l'occident; les derniers vivans de la noblesse hongroise venaient de déclarer en face des bourreaux la couronne héréditaire (9 décembre); il fit sacrer son fils dans Presbourg. Après trente mois de siége, Montchaz tomba enfin (23 janvier 1688). La comtesse Tékéli alla dans Vienne, décorer de sa captivité ces sanglans triomphes. Victorieux et des armes et des lois de la Hongrie, il ne lui restait plus qu'à maintenir la Pologne dépendante. C'était l'affaire d'intrigues faciles; et, à la faveur du long sommeil de Louis XIV qui n'avait de sollicitude que pour l'extirpation de l'hérésie ou les controverses de sectes obscures, le prince d'Orange armait dans les ports de la Hollande la flotte destinée à couper court aux résistances des Stuarts, et à conquérir aux confédérés d'Augsbourg, impatiens d'éclater, l'accession de l'Angleterre.

Toutefois, Louis commençait à ouvrir les yeux. La rencontre de l'électeur de Bavière avec le duc Victor Amédée dans les bals de

Vénise l'étonnait. Sans deviner encore par quel endroit Guillaume comptait l'atteindre, il ne se dissimulait pas que les armemens d'Amsterdam étaient dirigés contre la France. Il comprenait enfin, mais trop tard, qu'abandonner la Hongrie avait été une faute immense. On apprit que Soliman III, épouvanté, avait résolu d'envoyer Alexandre Maurocordato proposer, ou en d'autres termes demander la paix à l'empereur; c'était la première fois que les Turcs en venaient à cette extrémité. L'alarme fut grande à Versailles. Girardin à Constantinople eut ordre de tout tenter pour changer les vues pacifiques du divan; Béthune à Warsovie eut ordre de tout faire pour détourner de la Turquie les hostilités de la Pologne.

(27 janvier) Le moment était propice; la diète siégeait à Grodno. C'était un champ de bataille ouvert à toutes les passions et à toutes les intrigues de l'étranger.

Les partis avaient pris dans les derniers temps une face nouvelle. A la lutte des grands et de l'ordre équestre avait succédé d'abord la lutte du parti de France et du parti de l'Empire, représentés celui-ci par la Lithuanie, celui-là par la Pologne. Depuis quelques années, tous deux s'étaient réunis dans l'opposition commune contre la foule des amis du roi et de sa gloire, qui formaient une sorte de parti nouveau, celui de la cour. Ceux de la faction de France qui étaient dans l'opposition combattaient la politique du roi. Ceux de la faction impériale, Lithuaniens entêtés des haines des Paz, combattaient sa personne. Tous suivaient des chefs que des ambitions personnelles animaient à cette guerre intestine, qui étaient las de la paix intérieure de la république; las du long règne de Jean Sobieski et de leur longue obéissance. Ils voyaient dans l'élection nouvelle une sorte de loterie brillante, où des chances sans nombre étaient ouvertes à leur orgueil; aussi comptait-on de ce côté la plupart des grands.

Maintenant, deux camps distincts se montrèrent. L'opposition polonaise, conduite par Jablonowski, liée d'intérêts avec Louis XIV, demandait la paix à grands cris. Elle voulait soulever les comices contre toute demande de troupes et de subsides, et obliger le roi à rester impuissant, si on ne pouvait le détacher de l'alliance impériale L'opposition lithuanienne ne s'entendait plus avec celle-ci que pour semer les obstacles autour du prince. Les Sapiéha, comme on le pense, marchaient à sa tête; ils se trouvaient ainsi tenir, au milieu de ces discordes, la place des Paz qu'ils avaient tant combattus: peut-

être était-il impossible que les premiers dignitaires du grand-duché ne fussent pas les ennemis de la Pologne. Ce parti demandait la continuation de la guerre, mais en traçant au roi des plans étroits et stériles. Il n'était pas, du reste, le moins violent, le moins subversif. Une main invisible tenait tous les fils de ses complots : c'était l'empereur.

L'empereur attachait désormais plus de prix à l'alliance qu'à la coopération de la Pologne. Il voulait qu'elle lui restât unie, sans entreprendre des conquêtes du côté de la mer Noire, et la solution de ce problème s'offrait dans le cri de Kaminiek. Ses émissaires aigrissaient donc la multitude, en accusant le roi de sacrifier l'or et le sang des peuples à l'espérance de doter ses fils de puissantes principautés sur le Danube, comme s'il avait pu ignorer que ces provinces une fois conquises avec les soldats et les deniers de la république, elle seule prétendrait y régner ! C'était toujours le système de fermer les yeux sur l'impossibilité de reconquérir dans des courses de quelques semaines une place formidable, et sur l'utilité de rejeter les Turcs derrière le Danube, de conquérir l'accès de la mer Noire pour unir les deux mers, et prendre rang parmi les grands empires.

La diète passa en emportemens tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les animosités étaient fomentées par cette grande haine toujours croissante des Lithuaniens et des Polonais ; la noblesse, les valets, les paysans même avaient partout le sabre et le pistolet à la main ; on se battait dans les rues et dans les couvens, dans les faubourgs et sur les marches du trône. Six semaines s'écoulèrent sans que la première des formalités, celle de l'élection du maréchal, pût être remplie ; et comme les Polonais voyaient cette anarchie prolonger leur séjour dans le grand-duché, le terme légal fut à peine atteint, qu'ils se levèrent, en déclarant la diète rompue (5 mars) : c'était une nouvelle forme du *liberum veto*. Les fureurs s'accrurent ; tous les partis s'accusaient de cette trahison, tous demandaient une révolution à grands cris, comme l'unique remède aux maux de la république.

Le roi ne pouvait se passer d'impôts et d'armées. Il recourt à une *convocation* ou réunion extraordinaire du sénat, et assemble sur-le-champ ce grand corps (9 mars). Mais il y retrouve tous les chefs de l'ordre équestre. C'étaient eux surtout dont l'ambition éveillée soupirait après un nouveau règne. Le collége des pères de la patrie fut agité d'autant de tourmentes que l'avaient été les comices. Ceux des

grands qui se croyaient le plus près du trône ourdissaient une conspiration pour attenter aux jours du héros de la Pologne ou le déposer.

Au milieu des calamités et des injures grossières que les factieux élevaient jusqu'au trône, Jean n'était attentif qu'à presser l'affaire des subsides. Les opposans demandèrent qu'on s'assurât des intentions du saint-siége sur la continuation des secours qu'il avait, depuis les commencemens de la ligue sainte, fournis à la Pologne. L'archevêque de Césarée, Cantelmi, nonce apostolique, répondit par un mémoire, ou plutôt un manifeste, qui prenait sous la protection révérée du souverain pontife les secrets desseins de l'Autriche, et les accusations des conjurés. Il déclara qu'Innocent XI ne fournirait des subsides que si la guerre était poursuivie dans l'intérêt de la Pologne et de la chrétienté, non plus pour des ambitions personnelles, des conquêtes téméraires, de dispendieuses folies... Léopold, qui avait garanti le retour des principautés à la couronne de Pologne, dut trouver piquant de faire ainsi interdire, au nom de Dieu et de la république, l'exécution des promesses qu'il avait faites à la république, et qu'il avait mises sous la sauve-garde du Dieu vengeur des serments.

Jean se soumit à demeurer un an désarmé ; et congédiant les sénateurs, il eut la consolation d'apprendre que ces complots n'avaient pu réussir à compromettre son nom dans l'affection publique. Wilna s'était plaint de n'avoir jamais contemplé son roi ; il visita la capitale de la Lithuanie, et sa présence réveilla ces vieux transports qu'il voyait éclater autrefois le lendemain des campagnes où il avait sauvé son pays. La patrie des Paz et des Sapiéha se chargeait d'acquitter envers ce grand homme la dette immense de la Pologne.

Mais Léopold lui réservait d'autres chagrins. Le prince Radziwill avait laissé en mourant une fille héritière de ses vastes domaines. Sa naissance la rendait digne d'alliances royales, et ses propriétés, ses forteresses, sa puissance en Lithuanie la faisaient rechercher de tous les voisins de la république. Oncle et tuteur de la jeune orpheline, Jean s'était promis de l'unir au prince Jacques. Elle préféra le margrave Louis de Brandebourg, l'épousa, le perdit au bout de deux ans, et le roi reprit ses premiers projets. La princesse habitait Berlin, où le grand électeur venait d'expirer (7 mai) au milieu de son conseil, en donnant sa bénédiction à son fils Frédéric III, celui qui ceignit, le premier, le bandeau des rois. Comme Louis XIV cherchait avide-

ment les occasions de complaire au roi de Pologne, le marquis de Gravel, ministre de France en Brandebourg, intervint au nom de son maître, en faveur du prince polonais. Il réussit dans sa négociation; la princesse promit sa main (juin) : elle voulut même que Jacques vînt dans Berlin recevoir, au vu de toute l'Europe, ses engagemens. Elle lui donna son portrait, souscrivit la promesse de se marier à la fin de son deuil, et ajouta un dédit en forme qui comprenait toute sa fortune. Jacques, heureux de sa conquête, repartit pour Warsovie, et, le surlendemain, Charles de Neubourg, frère du prince que Jean avait autrefois écarté du trône de Pologne, épousa, dans l'hôtel où il se tenait caché, la fille des Radziwill. On ne saurait imaginer plus odieuse et plus lâche déception. Par qui cette intrigue avait-elle été conduite? par Léopold. On est tenté de croire qu'il prodiguait les affronts à son illustre allié, par le besoin de se venger de ses bienfaits. En y regardant de plus près, on reconnaît à la politique impériale d'autres mobiles. Le compétiteur de Jacques n'eût-il pas été frère de l'impératrice, les choses se seraient encore passées ainsi. Les Sapiéha s'épouvantaient d'un mariage qui donnait au sang des Sobieski de nouvelles chances d'élévation, et formait un nouveau lien entre la Lithuanie et la Pologne. L'empereur mit un double intérêt à complaire aux Sapiéha et à entrer dans leur projet de séparer quelque jour, s'ils ne pouvaient aspirer plus haut, le royaume, du grand-duché. En effet, la scission s'est accomplie plus tard. On sait ce que les Sapiéha et la maison d'Autriche elle-même y ont gagné.

Louis XIV triomphait. Il ne douta point que l'alliance de Sobieski et de Léopold ne fût rompue, et il fit arriver à Warsovie une ambassade ottomane qui offrait la paix et Kaminiek démantelé. Jean refusa. Il avait banni de sa présence le résident de l'empereur : sa conscience ne lui permettait rien de plus. Il n'imaginait pas qu'il y eût quelque chose dans le monde qui pût relever d'un serment.

Grande fut l'effervescence du parti français. L'altière Marie Casimire, qui ne respirait que vengeance, joignit ses emportemens à ceux de Jablonowski et de sa faction. Elle accusait le père Vota de l'avoir dépossédée de son empire, et de dominer les conseils de son époux. Des cris du peuple soudoyé, des pasquinades abominables que les tribunaux firent brûler par la main du bourreau, propagèrent les imputations de la reine, de Béthune et de leurs amis. Un grand seigneur avait semé des caricatures obscènes qui représentaient le roi

traîné à une procession par des jésuites, et se nourrissant, d'un air dévot, d'un livre que lui présentait Vota. Dans ce moment la société jouait un grand rôle en Europe. Léopold faisait élever les fils de Tékéli par les jésuites de Prague ; Sophie employait les pères Gerbillon et Pereira à conquérir aux jeunes czars, par un traité avec la Chine, la possession de la haute Asie. Le père La Chaise continuait à marquer son influence funeste dans les affaires de la France, et Jacques II descendait du trône au bras du père Péters.

Ce prince luttait depuis plus d'un an contre le clergé anglican pour maintenir ses déclarations [1] en faveur de la liberté de conscience : il

[1] Une déclaration du 14 avril 1667 contenait en substance que le roi, après avoir été conservé par une providence extraordinaire de Dieu, et établi sur le trône de ses ancêtres, n'avait eu rien de plus à cœur que de rendre son règne heureux, et d'attacher ses sujets par affection à sa personne autant que leur devoir les engageait à lui être fidèles. Qu'il avait cru ne pouvoir employer pour cet effet des moyens plus efficaces, que de leur accorder le libre exercice de leur religion... et que le peu de succès de tout ce qui avait été fait dans les quatre derniers règnes pour établir l'uniformité de religion, faisait assez connaître les difficultés insurmontables de cette entreprise; qu'ainsi sa majesté avait jugé à propos pour donner à ses sujets une marque de sa bonté, de leur procurer le repos en accordant par cette déclaration, une entière liberté de conscience, en vertu de son autorité et prérogative royale, ne doutant pas que les deux chambres du parlement ne donnent leur consentement à cette même déclaration lorsqu'il lui plaira de les assembler... L'exécution de toutes les lois pénales contre les non-conformistes, contre ceux qui ne fréquentent pas leurs paroisses et qui ne communient pas, sera suspendue... Afin que le roi tire de ses sujets tout le service qu'ils lui doivent en cette qualité, et qu'aucun désormais ne puisse être exclu des charges et emplois à cause des sermens qui ont ordinairement été exigés en semblables occasions, sa majesté ordonne que les sermens d'allégéance et de suprématie, et quelques autres semblables mentionnés dans les actes des parlemens de la vingt-cinquième et de la troisième année du règne de Charles II ne seront plus exigés. Que personne ne sera obligé de les prêter, ni de les signer pour entrer dans aucune charge de robe ou d'épée. Déclarant aussi qu'elle est résolue d'accorder des lettres sous le grand sceau à tous ceux qui se seront ainsi employés, pour les dispenser de prêter les mêmes sermens.

Une déclaration du 2 mai 1688 contenait que depuis la proclamation du 14 avril 1687 touchant la liberté de conscience, le roi avait eu un soin particulier de la faire exécuter sans aucune distinction, y étant encouragé par le grand nombre d'adresses que ses sujets de toutes sortes de religions lui ont présentées pour l'assurer de la satisfaction et de la soumission avec laquelle ils l'avaient reçue. Que S. M. espérait en voir des effets au prochain parlement, et reconnaître que ses soins et ses efforts pour établir à perpétuité la liberté de conscience n'ont pas été inutiles : et qu'ainsi la postérité reçoive le fruit d'un dessein si avantageux pour le bien du royaume. Que par ce moyen elle souhaite établir la sûreté publique sans la contrainte des sermens qui ont été établis malheureusement

ne vit pas qu'il fallait cent ans et plus avant que ce noble mot pût retentir en Angleterre sans ébranler le trône jusques aux fondemens. Louis XIV venait de découvrir enfin l'ennemi à qui le prince d'Orange destinait ses coups; mais tous les avertissemens échouèrent devant la pieuse et opiniâtre sécurité du roi Jacques; et quoique le cabinet de Versailles fût loin d'imaginer [1] par quelle rapide catastrophe l'alliance ou plutôt le vasselage de cette couronne puissante allait lui échapper, tout le monde sentait que là des périls inattendus menaçaient la France.

D'un autre côté, tous les efforts avaient été impuissans à Constantinople pour empêcher une démarche pacifique. Des conférences s'étaient ouvertes à Bade, et Lorraine, qui les conduisait, brûlait de les mener promptement à bon terme, afin de venir sur le Rhin, à la tête des confédérés d'Augsbourg, tirer raison des longues injures de Louis XIV. Louis XIV se vit de toutes parts pressé par les tempêtes. Une seule ressource lui restait : ce fut d'offrir à Soliman son alliance contre l'Empire, en profitant de ce que le divan avait repris courage. L'inaction du roi de Pologne, dépourvu d'argent et de

sous quelques règnes : mais qui n'en ont jamais pu soutenir aucun, puisque les charges, les emplois doivent être la récompense du mérite, de la fidélité et des services, et non pas de ces sortes de sermens : que le roi espère que tous les bons chrétiens et toutes les personnes affectionnées au bien public du royaume, se joindront à lui pour accomplir cet ouvrage; que dans cette vue il avait été obligé de changer plusieurs officiers, ne croyant pas capables de grands emplois ceux qui refusent de concourir à l'établissement de la paix et de la grandeur de leur patrie : que sa majesté ne désirait rien davantage, et que le bon état de ses armées et de ses flottes, qui serait encore meilleur lorsque la sûreté ou l'honneur de la nation le requerrait, était une preuve convaincante de ses bonnes intentions. Le roi exhorte ses sujets à faire réflexion sur le bonheur dont ils jouissent, et à considérer que depuis trois ans que Dieu l'a élevé sur le trône, il n'a point paru tel que ses ennemis le représentaient; qu'au contraire sa principale intention a toujours été de faire voir qu'il était le père et non l'oppresseur de son peuple; qu'il n'en peut donner de plus grande marque qu'en conjurant ses sujets de renoncer à toutes animosités particulières et à des soupçons mal fondés, pour députer au prochain parlement des personnes capables de contribuer à achever ce grand ouvrage que sa majesté a entrepris pour le bien et pour l'avantage du royaume; et qu'elle a résolu pour cet effet de convoquer le parlement, au mois de novembre prochain pour le plus tard.

[1] Pelisson écrivait de la cour, au moment même de la traversée de Guillaume : « Je ne comprends pas qu'avec 15,000 hommes on puisse aller envahir un royaume comme celui d'Angleterre, à moins qu'il soit divisé en de grandes factions contraires, ce qui ne nous paraît pas jusqu'ici (1er novembre 1688). »

soldats, était venue changer la face des affaires. De là l'heureuse résistance des Tartares à une nouvelle tentative de Galitzin (septembre); de là les vains efforts de Morosini contre la capitale de l'Eubée, Négrepont, que toute une armée ottomane vint défendre, et devant laquelle le généralissime, doge alors, vit tomber Courbon, Koenigsmark et sa propre gloire; de là enfin les mouvements, long-temps indécis, des troupes impériales. La chute de Belgrade, que Louis de Bade emporta d'assaut (6 septembre), fut pour la Porte l'unique revers de cette campagne. Les Turcs ranimés acceptèrent donc les propositions de Louis XIV, à condition qu'ils en verraient les effets sur-le-champ (octobre). Et prenant prétexte de difficultés survenues dans l'élection de l'évêque de Cologne, pour rompre la trêve de vingt ans, Louis envoya tout à coup (6 octobre) le dauphin forcer Stahremberg dans Philisbourg (29 octobre) : l'incendie du Palatinat, qui fit horreur à l'Europe, acheva de tranquilliser le divan (novembre). C'était donner aux barbares des gages dignes d'eux.

Déjà Guillaume avait fait voile vers les îles britanniques, afin de les arracher à la France. Il descendit (14 novembre) aux mêmes bords que le premier Guillaume, parti de nos rivages. Les grands, les évêques, qui endormaient Jacques au bruit de leurs sermons (décembre), son gendre le prince de Danemarck, sa fille, tous coururent aux pieds de cet autre gendre qui venait détrôner un père. Il entra dans Londres sans coup férir (21 décembre); et les premiers jours de cette année 1689, si grande dans l'histoire, virent la *convention* réunie à Londres consommer, par le couronnement de Guillaume et Marie (1er février 1689), ce que les Anglais appellent *leur glorieuse révolution*.... glorieuse! et elle se composa de perfidies, de parjures, on osera dire de parricides; glorieuse! et elle a tenu les échafauds dressés au sein de l'Angleterre pendant quatre-vingts années, jusqu'à ce qu'enfin le sort ait épuisé le sang des Stuarts, quand les bourreaux ne pouvaient tarir celui de leurs partisans; glorieuse! et elle plaça en dehors des institutions, qui font la vraie gloire de la Grande-Bretagne, un tiers de ses peuples condamné à la guerre civile ou à l'esclavage. Elle n'eut pas la liberté pour principe, mais bien l'oppression : les perpétuelles suspensions de l'*habeas corpus*, les longues servitudes de la presse l'attestent; et aujourd'hui encore, après un siècle et demi, le sol britannique tremble, parce que l'héritier de Guillaume proclame ces doctrines de liberté des croyances et d'égalité des droits qui perdirent les Stuarts!

Voyez la suite des décrets de la Providence ! Louis a prétendu mettre la nation anglaise en dehors des affaires du monde en corrompant ses princes ; et il n'a réussi qu'à déposséder des princes amis, de leur royaume ! Il n'a traité à Nimègue que pour pousser plus sûrement les hostilités en pleine paix ; il a voulu que cette paix fût conquérante pour lui comme la guerre, qu'au dehors elle livrât à son ambition et à son orgueil des ennemis sans défense, qu'au dedans elle abandonnât aux fantaisies de sa conscience, armée du glaive, ses sujets dissidens ; par passion pour cette coupable paix, il a délaissé la Hongrie dans les dangers où il l'avait mise..... Et le voilà, roi très-chrétien ; obligé de courir aux armes pour la défense du croissant ! En croyant écraser l'hérésie, il a donné à l'Allemagne des artisans, à la Hollande des soldats, au prince d'Orange Schomberg, à la France une guerre civile, au protestantisme une couronne ! Pour quelques places envahies, pour quelques États humiliés, il a soulevé contre soi la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne tout entière : la diète de Ratisbonne le déclare ennemi public (4 mars) ; on va jusqu'à mettre au ban de l'Empire quiconque ne prendra point les armes pour l'abattre, et à traiter comme ennemi de la confédération germanique tout État étranger qui resterait entre la confédération et *cet allié des barbares, cet ennemi de la chrétienté ;* la Suède, la Savoie entrent en lice ; en un mot, il a l'Europe entière, moins la Pologne, à combattre. Il a tout fait dans la vue d'abaisser Jean Sobieski ; il l'a frappé de ses dédains ; il a voulu lui ravir sa couronne, en punition d'un dissentiment ; et, grace à l'invasion musulmane que la politique de Versailles a provoquée, ce prince brille d'un immense éclat ; tous les rois, y compris Louis XIV, briguent son alliance ; l'affection de tous les peuples l'environne ; il n'a au dehors qu'un ennemi, et sa gloire s'en agrandit : car cet ennemi est Léopold.

Ajoutons qu'autant Louis a été violent, inique, hautain, mal habile dans la paix et la prospérité, autant il sera grand dans la guerre. Il a provoqué l'orage, mais il saura l'affronter. Sur toutes ses frontières s'avancent de grands princes et de grandes armées. Guillaume III, Waldeck, Vaudémont, le duc de Lorraine, l'électeur de Brandebourg, l'électeur de Bavière, Victor Amédée, vont se donner la main depuis la Manche jusqu'à la Méditerranée. L'Espagne se lève en armes. Toutes les flottes de l'univers assiégent et incendient nos rivages. Mais Louis fait les grands hommes : car il les trouve. Tourville,

Mortemart, Duguay-Trouin, Château-Renaud, Jean Bart, maintiendront le pavillon de France grand sur les mers ; Noailles et Vendôme couvriront les Pyrénées; Catinat, les Alpes; Villeroi, Boufflers, Luxembourg, le Rhin; Vauban, tout. Dans une lutte effroyable de six années, la France, battue en brèche par l'Europe comme un camp retranché, comptera presque autant de grands capitaines que de généraux, presque autant de victoires que de batailles; elle sera épuisée plutôt que vaincue, et, si Louis a besoin de toute cette gloire pour expier ses fautes, celle de la France au moins est entière : la France est innocente de ses malheurs.

LIVRE XII.

Fin du règne de Jean Sobieski.

(1689 — 1699.)

Au milieu des révolutions qui rendirent mémorable l'an 1689, et de la guerre universelle qui, pendant longues années, mit le monde en feu, tandis que les mouvemens contraires des armées et leurs succès balancés ensanglantaient à la fois les rives du Rhin et de la Meuse, de l'Èbre et du Pô, de la Save et du Danube, de l'Océan et de la mer Égée, la Pologne, presque seule, n'entendit point de foudres destructeurs gronder sur ses frontières. Une paix inconnue régna même dans ses provinces, à travers les débats des partis bornés à quelques grandes familles et à leurs cliens. Le prince qui avait rappelé sa république de la ruine profonde où nous l'avons vue au temps de Jean Casimir, ce prince, porté de la foule des citoyens au rang des rois, était au faîte de la gloire, au faîte des prospérités humaines. Mais qu'il y a loin, des prospérités et de la gloire, au bonheur! Triste témoignage de la vanité des dons de la fortune, Jean-le-Victorieux avait le cœur dévoré d'ennuis. Il ne nous reste plus à dire que les sollicitudes privées et les chagrins publics qui allaient flétrir, qui allaient abréger les restes de cette grande vie.

Marie Casimire fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république, de ses complots et de ses intrigues; mettant la main à toutes les affaires d'État ou de famille, et ne mettant la main nulle part sans y porter la discorde et la corruption; troublant par son inconstance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, l'intérieur du roi, quand ce n'était pas par son ambition et son avarice; plus emportée dans ses caprices sans nombre à mesure que les ans, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre davantage, sinon ressentir son déclin; jalouse

de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse; disputant à ses vieux jours d'honorables et douces affections, après ne lui avoir pas contesté dans sa jeunesse les fantaisies passagères d'obscures amours; exilant du palais sa sœur la grande chancelière Wielopolska, la princesse Sobieska Radziwill, le savant Zaluski, tous les esprits capables de charmer sa vie, et livrant le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à deux femmes de chambre, la Letreu et la Féderba, ennemies acharnées, qui régnaient sur elle comme elle sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la ville et la cour de menées, de discordes, de fureurs, de vénalité? Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à Zaluski. Wielopolski mort, il les lui présente; car il était plus esclave encore de sa parole que de la volonté de Marie Casimire. Mais « mon ami, » lui dit-il, si vous les acceptez, c'en est fait de moi. Je serai obligé » de fuir ma maison; je n'imagine pas où je pourrai aller mourir en » paix! »

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'État, Jean travaillait en vain à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus comme les partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent: ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères; c'étaient des compétiteurs.

Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé qu'à le remplir.

Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son ame, il l'a dit mille fois, celles-là étaient encore les plus amères.

Sujet et grand dignitaire, on l'a vu ambitionner pour son pays le régime de l'hérédité. C'était dans l'espoir d'accomplir cette révolution qu'il s'était lié aux vœux de Jean Casimir et de Louise de Gonzague, en faveur du sang des Condé; occupé seulement du salut de la république, il voulut alors affermir, au profit de la maison de France, ce trône auquel il touchait. Roi et père, faudra-t-il s'étonner qu'il nourrit l'espoir d'assurer la couronne à ses fils?

Bien que le principe de l'élection eût toujours régi la monarchie

polonaise, trois dynasties avaient obtenu le bénéfice de l'ordre héréditaire. Ces dynasties ne finirent même que lorsque le trône échut à des rois qui n'avaient point d'héritiers directs : et comme les princes intermédiaires, tels que Louis de Hongrie, Étienne Batori, Michel Koributh, ne laissèrent point de fils, il n'y avait pas d'exemple que le fils aîné du roi n'eût point régné sur les Polonais. Le titre auguste dont il était revêtu du vivant de son père semblait le destiner à la couronne. L'espoir de Jean III reposait donc sur des précédens tellement consacrés, qu'on pouvait y voir un des élémens de la constitution nationale. En voulant que la désignation de l'héritier du trône eût lieu de son vivant, il sauvait la république des brigues de l'élection et des malheurs de l'interrègne ; et ce n'était pas innover : car les choses s'étaient ainsi passées sous les Jagellons. Si pourtant Jean Casimir, en formant le même vœu, avait excité tant d'orages, on pouvait attribuer le soulèvement de l'ordre équestre à la haine de ce parti pour Louise de Gonzague, à l'extraction française du prince qu'elle présentait, aux maximes despotiques dont on supposait imbu tout ce qui avait respiré l'air des Richelieu et des Mazarin ; plus que tout, aux étroites liaisons du duc d'Enghien avec les grands. Cette fois, ce n'était point pour un étranger que Jean formait des vœux : c'était pour son fils ; c'était pour le prince de Pologne.

Cependant il savait trop bien que les difficultés étaient immenses ; car les maux comme les biens s'enchaînent. Les mœurs antiques des Slaves avaient enfanté les institutions de la Pologne, et ces institutions avaient produit les mœurs publiques des derniers temps. La liberté devenait plus chatouilleuse et plus exigeante de règne en règne ; l'élection n'était plus un principe abstrait ou une orgueilleuse formalité, mais un droit actif, une constante pratique ; et maintenant que les guerres du dehors, la paix intérieure, l'empire de Jean, avaient suspendu les querelles de la petite et de la haute noblesse, en affermissant le pouvoir des grands, leur ambition excitée s'opposait, autant que les ombrages jaloux de l'ordre équestre, à la tentative qu'ils avaient appuyée sous Louise de Gonzague. Jean avait une chance de succès ; c'était sa gloire : mais il sentait sa gloire compromise dans le respect et l'amour des peuples par son inquiète compagne. A travers tous les prestiges de sa tendresse confiante, il voyait cette princesse défier la haine publique par ses caprices et ses intrigues, blesser l'orgueil national par l'usurpation altière de toutes les prérogatives souveraines

de son époux, se porter pour l'arbitre de tous les choix, au péril de leur commune renommée, braver trop souvent les bienséances et les lois; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces torts pour mettre en péril l'avenir de la maison royale, Marie Casimire était en dissidence avec lui, et le contrecarrait hautement dans la question où il devait le plus naturellement compter sur le concours d'une mère.

De ses trois fils, les deux plus jeunes étaient les plus beaux et les mieux faits. La Pologne aimait en eux des princes nés sur les marches du trône. Jacques Louis, petit, brun, maigre, inconstant dans ses goûts, avec un esprit élevé, déplaisait par son air seul. Le marquis de Béthune, son oncle, avait dit de lui qu'il portait l'exclusion sur son visage, et les Polonais ne l'appelaient que le fils du grand maréchal: Alexandre et Constantin étaient les fils du roi. Malheureusement la reine pensait sur ses fils comme la Pologne. Sa prédilection conspirait pour faire arriver au prince Alexandre cette couronne si peu assurée à sa famille. Le roi essaya vainement, par sa tendresse égale, de consoler le prince Jacques de l'inimitié de sa mère. Alexandre, fier des dons de la nature et des préférences qui s'attachaient à lui, n'était occupé qu'à en faire sentir le poids à son frère aîné. Il le traitait d'avance en rival malheureux. Tous ces complots tenaient à la constitution de la république. Dans le libre déchaînement de toutes les ambitions, des frères, placés le plus près du but, devaient être les plus ardens à se le disputer, et la première des familles polonaises se trouvait, comme la Pologne elle-même, condamnée à l'anarchie..

La perspective de l'établissement d'une quatrième dynastie ne blessait pas seulement tous les seigneurs qui se croyaient des chances d'arriver au trône; il n'y avait pas maintenant de gentilhomme qui ne tînt à l'ordre électif comme à une portion de son patrimoine et de ses espérances; car on avait deux moyens de fonder sur l'élection sa fortune: c'était d'obtenir les suffrages ou de vendre sa voix. La fierté naturelle de l'ordre équestre, la vaine et fatale gloire d'avoir seuls dans le monde conservé le droit de se donner des rois, rendaient nationale cette coutume que tant de passions avaient intérêt à maintenir. Il arriva donc que le public tout entier fut en quelque sorte pour les jeunes Sobieski ce qu'ils étaient l'un à l'autre, un compétiteur haineux. Il n'y eut pas d'ailleurs d'entreprise ni de calomnie qui coûtât à leurs adversaires conjurés pour saper dans l'affection publique la nouvelle maison royale; et toutes ces trames achevèrent d'attrister la vieillesse de son fondateur.

Tel était pourtant l'ascendant de sa renommée, que ses fils purent sans obstacle prendre le rang et exercer les priviléges d'héritiers de la couronne. Le prince Jacques avait élevé son bonchuck au-dessus de la lance de commandement des grands hetmans, sans qu'il eussent protesté contre cette nouveauté. Déjà même ce prince n'avait pas craint d'aller un jour s'asseoir dans le sénat aux côtés de son père, qu'il n'avait pas consulté sur cette hardiesse; et les sénateurs se turent. Le roi, auquel ces compétitions domestiques et ces tortueuses tentatives étaient également importunes, résolut de faire à la république, en faveur de sa maison, ou plutôt en faveur de la patrie même, une demande haute et franche, déterminé, s'il n'obtenait pas gain de cause à ses vœux, d'abandonner ce dessein sans retour, et d'en imposer le sacrifice à ses enfans jusqu'au jour où sa succession serait ouverte au profit du plus digne..... du plus heureux.

(1688) Il avait compté proposer cette résolution dans la diète que nous avons vue siéger à Grodno. On le sut. Mais ce n'était plus le faible représentant des Jagellons et des Wasas qui occupait le trône: cette fois, les factions se contentèrent de crier à la tyrannie, ou de conspirer obscurément la chute du monarque. Une main cachée tint les fils de tous les complots, soudoya toutes les intrigues: ce fut encore Léopold.

Léopold ne voulait pas de la monarchie héréditaire en Pologne, parce que la Pologne en eût été fortifiée. D'ailleurs il y avait des archiducs; on pouvait toujours espérer que l'un d'eux serait élu quelque jour, et alors seulement il serait temps de faire participer la Pologne, comme la Bohême et la Hongrie, aux bienfaits de l'ordre héréditaire. Pour le moment, le cabinet de Vienne prodiguait l'or à ces seigneurs, amis ardens de la liberté et de l'égalité, qui s'effarouchaient de toute désignation d'un héritier du trône comme d'une première atteinte aux règles de la république. L'empereur se donnait ainsi deux satisfactions; celle d'embarrasser son bienfaiteur, de le déconsidérer, de le compromettre, et de jeter ses voisins dans d'interminables déchiremens.

Les opposans trahirent sans ménagement leur concert avec la cour impériale. Ils comprenaient à la fois dans leurs emportemens injurieux l'application de Louis XIV à rompre la ligue sainte, les tentatives du roi pour conquérir la Moldavie, et les ambitieux projets du prince Jacques; ils demandaient l'expulsion de Béthune, et le

siége de Kaminiek : Léopold en personne n'eût pas fait mieux.

Le roi n'avait pas parlé encore. Et déjà les grands seigneurs du parti de France ; la foule des évêques qui, tous issus des premières maisons du royaume, aspiraient à couronner un frère ou un neveu ; Jablonowski, que la reine préférait, dit-on, sinon à son fils Alexandre, du moins au prince Jacques, pour successeur de son mari ; tous enfin égalèrent en violence la foule des stipendiés de l'Autriche. Les grands cherchèrent de l'appui dans l'ordre équestre et dans l'armée pour arracher sur-le-champ au roi la couronne dont il voulait déshériter leur ambition. Ils appelaient au secours de la liberté menacée les foudres de la religion et ses maximes. Le nonce apostolique intervint, et, fidèle truchement de Léopold, le ministre d'Innocent XI déclara que la diète serait rompue, les troupes laissées sans subsides, et la chrétienté privée de l'appui de la Pologne, si S. M. S. ne renonçait aux entreprises subversives qu'elle méditait. Par cette démarche coupable, le saint-siége ne croyait pas donner les mains à la ruine du seul royaume catholique du nord.

L'ame navrée, et résolu d'abandonner l'avenir de sa maison au souvenir de ses victoires, aux travaux de ses fils, à la nécessité, au temps, Jean éloigna de Grodno le prince Jacques. Il crut avoir désarmé par sa condescendance la furie des factions : la diète fut rompue.

Il fallut recourir à un sénatus-consulte pour le vote des impôts. Mais là siégaient les chefs de la noblesse polonaise, les véritables rivaux de la maison royale, et un feu nouveau embrasa les esprits. Ces créatures et ces serviteurs de la couronne surpassèrent en colère tout ce qu'on avait vu aux comices. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir contraint le roi à déposer son paternel, son patriotique espoir ; il fallait le châtier de l'avoir conçu.

Le grand trésorier Lesczinski, jeune seigneur qui eut pour fils un roi battu aussi des orages, fixa d'abord sur la reine ses dénonciations insultantes. Ce sénateur était gendre de Jablonowski. Une attaque si vive, et venue de ce côté, dut cruellement frapper Marie Casimire au cœur. Vint le tour du roi : il avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu. Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siradie, son pensionnaire, poussa plus loin l'insolence, et traita le vainqueur de Slobodysza et de Podhaïce d'ennemi de la patrie. Le vieux monarque, indigné, se lève avec effort, et congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes poétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'ame, qui a dit que les » petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. » L'univers même restera muet en contemplant nous et nos conseils ! » Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement ; cette mère » bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'instinct de la conser- » vation, et donné aux plus chétives créatures des armes pour leur » défense : nous seuls dans le monde tournons les nôtres contre » nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, » par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos » passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh, quelle » sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que du faîte » de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, » nous ayons laissé notre patrie tomber en ruine, y tomber, hélas! pour » jamais ! Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des batailles ; » mais je me reconnais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste » plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis chrétien, » mais au Dieu grand et fort, de l'avenir de ma patrie bien aimée.

» Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait un re- » mède aux maux de la république ; ce serait que le roi ne fît point » divorce avec la liberté, et la restituât..... L'a-t-il donc ravie ? Séna- » teurs, cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle » j'ai grandi, repose sur la foi de mes sermens, et je ne suis pas un » parjure. Je lui ai dévoué ma vie ; dès mon jeune âge, le sang de » tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévouement. » Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de mes an- » cêtres ; qu'il suive la route qu'ils me frayaient vers l'immortalité. » Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tar- » tares et des déserts de la Walaquie. Il entendra sortir du sein des » entrailles de la terre et de dessous le marbre glacé, des voix criant : » *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux de mourir pour la* » *patrie !* Je pourrais invoquer les souvenirs de mon père, la gloire » qu'il eut d'être appelé quatre fois à présider les comices dans ce » sanctuaire de nos lois, et le nom de bouclier de la liberté qu'il mé- » rita..... Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait » mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désordres, appellent » sur notre patrie le cri du prophète, que je crois, hélas ! entendre » déjà retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante jours, et » Ninive sera détruite !

» Vos Dominations illustrissimes savent que je ne crois point aux » augures; je ne cherche point les oracles; je n'ajoute point foi aux » songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi qui m'enseigne que » les décrets de la Providence ne peuvent manquer de s'accomplir. » La puissance et la justice de celui qui régit l'univers règlent le des- » tin des États; et là où l'on peut impunément oser tout du vivant du » prince, élever autel contre autel, chercher les dieux étrangers sous » l'œil du véritable, là grondent déjà les vengeances du Très-Haut.

» Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la république en- » tière, je proteste de mon respect pour la liberté; je promets de la » conserver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me détacher » de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude, ce monstre de la na- » ture... Je continuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la religion » et de la république, espérant que Dieu ne refusera point ses miséri- » cordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours pour son peuple...»

L'auguste vieillard voulait poursuivre; il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, Radziejowski, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Jean ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère, qui prouvait seulement que les Polonais valaient mieux que leurs lois. Ces lois meurtrières, Jean Sobieski les avait bien jugées; son discours révèle et toute son âme, et tout son génie; la prévoyance s'y montre comme la douleur. Il savait trop bien qu'après lui l'heure de Ninive sonnerait bientôt.

Dès lors le roi, renonçant à réformer son pays par le faite, ne songea plus qu'à chercher des améliorations ailleurs. Il voulut essayer du commerce et de la paix. C'était une haute pensée; il ne s'agissait de rien moins que de reprendre l'ouvrage du grand Casimir. Mais quatre cents ans avaient passé sur les ruines de ses créations; cette lèpre de la population juive, qui s'était propagée, desséche le commerce à ses sources en l'avilissant, et prit la place de la bourgeoisie nationale, qui eût donné à la société polonaise une nouvelle vie.

La Hollande avait introduit le négoce dans les villes et sur les plages de la Moscovie. Un traité avec cette industrieuse nation, pro-

mit les mêmes biens à la Pologne. Jean voulait en même temps que la république se résolût à des sacrifices décisifs pour écraser l'empire ottoman ou qu'elle lui fît la loi d'accepter les propositions avantageuses de la Porte. Une résolution des comices eût mis à l'aise sa conscience froissée entre les conseils de la religion et ceux de la politique, entre les intérêts du monde chrétien et ceux de son pays.

(Octobre) Il convoqua donc sans délai une diète nouvelle. Les diétines se réunirent sous l'empire de sentimens loyaux et sages (décembre). L'impression des paroles royales avait été grande dans la république et n'était pas effacée. Un esprit de modération animait les palatinats, et l'assemblée s'en montra pénétrée (19 décembre). Elle ne fit que remplir de ses orages l'année qui allait s'ouvrir (1689). Le marquis de Béthune voulut emporter la paix de vive force. Il s'occupa de grossir le parti de Louis XIV à force d'or, et compromit par cet air d'intrigue et de faction l'utile politique qu'il proposait à la Pologne. On put dès lors présager que la faction de l'Autriche serait assez puissante, sinon pour dominer les comices, du moins pour les enchaîner. Malheureuse nation qui était déjà partagée entre les grands États, qui était déjà conquise, dont les assemblées nationales appartenaient déjà à l'étranger! Léopold régnait à Warsovie bien autrement que Sobieski.

Le bruit public était qu'il y avait un complot ourdi par quelques ambitieux pour en finir avec ce long règne, et à la tête des conjurés on nommait Jablonowski, les Sapiéha, les Opalinski, les Lubomirski, Raphaël Leczinski et la reine: la reine qui se montrait également mécontente des démarches faites par le roi en faveur du prince Jacques, et de sa résolution d'empêcher désormais toute tentative en faveur d'aucun de ses fils. Elle aurait voulu, s'il fallait en croire ces rumeurs, couronner Jablonowski, veuf alors, pour prendre place sur le trône à ses côtés! Quoi qu'il en soit, les conjurés formaient une minorité dissidente; et en Pologne c'en était assez pour maîtriser la diète et la république. Dans la haine de la tyrannie, on avait établi la tyrannie des minorités.

Là comme à Grodno, éclatèrent donc les accusations et les outrages. La presse et le dessin les répétèrent à l'envi. Le traité de commerce avec les Hollandais excitait surtout les dédains des conjurés. On fit des caricatures représentant le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier que des juifs aidaient à remplir ses poches. L'année

précédente, il avait paru le destructeur de la liberté; maintenant on le représentait, à cause de ses idées de négoce et d'industrie, comme l'ennemi de l'honneur polonais. Des querelles particulières envenimèrent ces débats. L'évêque de Culm, Opalinski, dans un jugement, s'emporta jusqu'à dire au roi : « Sois équitable ou cesse de régner. » Ce mot du prélat souleva une indignation universelle. Le castellan de Sandomir s'écria que la Pologne était dévorée d'une fièvre maligne, qu'il fallait lui tirer du sang ; l'évêque épouvanté s'évada. On le ramena pour demander pardon au monarque outragé. Il s'agenouilla aux pieds du trône, fit des excuses, et déclara qu'en expiation de sa faute il abdiquerait ses droits de sénateur ; il sortit en effet au milieu des sifflets de l'assemblée, et le palatin de Belcz Matzinski, comprenant le collége des évêques dans les torts d'un seul, dit tout haut qu'il fallait les renvoyer à Rome tous ensemble. « Vous oubliez, répondit Zaluski, » alors évêque de Kiovie, qu'avant d'être évêques nous étions gen- » tilshommes, et que nous siégeons au même titre que vous.—Sans » doute, dit le roi en prenant les mains du pontife irrité, vous aussi » vous êtes des nôtres ; » et il essaya de ramener, sur les grandes questions jusqu'alors vainement appelées, l'attention des deux ordres qui venaient de lui donner ces témoignages de gratitude et de respect. Un autre incident entrava tout.

La couronne avait demandé l'application à la princesse Radziwill des lois qui ne permettaient pas les mariages avec les princes étrangers sans le consentement de la république, sous peine de confiscation ; et la confiscation aurait dû être prononcée au profit de Jacques pourvu d'un dédit authentique et irréfragable. Il était de l'intérêt de la Pologne de ne pas laisser sortir du royaume une fortune immense, ou de ne pas y laisser introduire une maison souveraine du dehors. La politique était donc d'accord avec les actes et les lois. Mais les Sapiéha ne voulaient pas que la postérité de Sobieski devînt puissante en Lithuanie. Le Brandebourg et l'Autriche avaient les mêmes intérêts. L'Autriche, le Brandebourg, les Sapiéha, après plusieurs semaines de discussions emportées, placèrent leur querelle sous la protection du *liberum veto*. La première diète qui se fût depuis long-temps annoncée paisible et sage avait le sort de toutes les autres. Elle était rompue.

On ramena le nonce dissident, et, ne gardant plus de ménagemens envers les factieux, le roi livra aux comices des lettres d'un se-

crétaire italien des Sapiéha, qui donnait la clef du complot de ses maîtres. L'indignation fut grande contre eux. On voulait que justice fût faite de leur crime. Mais le roi craignit que, par la rupture de l'assemblée, leurs partisans ne missent obstacle à la conclusion des affaires, et il étendit sur eux son pardon en retour de la promesse, faite à genoux, d'expier leur faute par un long repentir, de ne plus rentrer dans Warsovie et de respecter l'activité de la diète. Le lendemain (31 mars), un nonce de leur parti lance son *veto* et s'enfuit à leur palais. Une députation court le ressaisir. Le grand hetman de Lithuanie, qui fumait à sa fenêtre, répond gaiement aux députés qui l'interrogent sur cet homme, que Dieu ne l'a pas chargé de garder son frère. Une négociation s'établit entre les fiers Lithuaniens et les représentans de la république ; dans l'intervalle la nuit survient, et on reste en séance sans lumière, les sénateurs sur leurs fauteuils, les nonces à leur banc, le roi sur son trône, pour ne pas donner des armes aux ennemis de la paix publique, par une infraction des lois. Toute la nuit s'écoule ainsi. Ces dignitaires, ces ministres, ce monarque, ces spectateurs dans les ténèbres qu'aucune affaire n'occupe, s'échauffent, tirent le sabre. Un Lithuanien donne un soufflet à un évêque polonais. La fureur est à son comble, le sang coule, les bancs volent, tout s'enfuit ; la diète est rompue ; le cardinal primat lance (1er avril) l'interdit sur la Pologne pour trois jours, en réparation de l'outrage fait à l'épiscopat. Le ministre de Brandebourg perd dans le tumulte une lettre, qui apprend que les Sapiéha ont reçu de lui soixante mille florins pour la journée qui vient de finir ; et ces seigneurs triomphans s'en retournent paisiblement dans le grand-duché avec tout leur monde, en riant de la confusion et de l'impuissance où ils ont jété la république.

La diète se trouva définitivement dissoute, après quatre mois de travaux, sans avoir attaché son souvenir à autre chose qu'à de funestes discordes et à une décision plus funeste encore. Savant modeste, Lysczinski avait passé sa vie dans de profondes études. Il lui tomba sous la main un livre de théologie où l'existence de Dieu était démontrée par des argumens tellement absurdes qu'en bonne logique ils auraient prouvé le contraire, si le contraire pouvait être prouvé. Lysczinski mit en marge cette note satirique : *Ergo non est Deus !* Un malheureux, Brzoska, son obligé et son débiteur, se hâta de produire le livre aux yeux de l'évêque de Posnanie. Dénonciation à la diète, cris unanimes,

procès, jugement. L'athéisme n'était pas un crime assez grand; l'évêque y joignit le grief de blasphème contre le dogme de la divinité de Marie. La diète l'accueillit, fit arrêter le gentilhomme, le jugea, porta contre lui une sentence abominable. Car les hommes, quand ils s'avisent de venger la querelle de Dieu, entendent toujours proportionner la réparation, non au coupable, mais à l'offensé, et ils n'imaginent qu'un moyen d'égaler la grandeur du client tout-puissant qu'ils se donnent : c'est la grandeur des atrocités.

Zaluski, à la fois homme de lettres et homme d'État, raconte et justifie ainsi cette horrible scène. « Après l'amende honorable, le » condamné fut mené sur l'échafaud où le bourreau lui arracha d'a- » bord avec un fer rouge la langue et la bouche avec *lesquelles il* » *avait été cruel envers Dieu;* ensuite, ils brûlèrent à petit feu ses » mains, instrumens de la production abominable. Le papier sacri- » lége fut jeté aux flammes; lui-même enfin, ce monstre de ce » siècle, ce déicide, fut précipité dans les flammes expiatoires, expia- » toires si un tel forfait pouvait être lavé! »

La piété de Jean était révoltée de ces horreurs. Il s'écria que l'inquisition n'aurait pas fait pis. Le saint-office de Rome blâma en effet la sentence. Innocent XI écrivit une lettre où sa sainte indignation des procédés du prélat qui avait cru, dit-on, marquer ainsi sa dévotion au saint-siége et se donner des droits à la pourpre romaine, éclatait en amers reproches (mai). Odescalchi touchait au terme de son long et glorieux pontificat (12 juin). Cette lettre en fut le dernier monument.

C'était dans le moment même où le parlement britannique, réuni autour de Guillaume III et de Marie, proclamait la longue servitude de la religion catholique, et l'éternelle exclusion de tout prince attaché à l'église romaine, que les évêques et la diète de la république de Pologne donnèrent au monde étonné un tel spectacle. Depuis cinq ans, c'était la seule affaire que les assemblées nationales eussent terminée.

Les annales polonaises offrent la meilleure réponse à ceux qui supposent le culte catholique difficilement compatible avec certaines formes de gouvernement. Quel pays au monde ou quels pontifes poussèrent plus loin la foi et la liberté?

Cependant le roi restait indigent et désarmé sur ce trône sans lois, sans subsides, sans soldats. Le cœur blessé, le corps souffrant,

l'esprit frappé de pressentimens sinistres, ce malheureux prince, qui se sentait désormais inutile à sa patrie, et la voyait tomber en ruine sous lui et malgré lui, n'aspira plus qu'à déposer le triste honneur de décorer de son nom cette sanglante agonie de la Pologne. Il voulut abdiquer. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire; il trouva des consolations dans l'épouvante que le bruit de sa retraite avait semée. Il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, que les partis eux-mêmes s'étonnaient de perdre ce rempart de la patrie; et il se résigna à régner jusqu'au bout, comme un soldat à combattre, sans illusion et sans espoir.

La crainte de lasser et de perdre ce grand homme produisit des effets heureux. Les conjurés, abandonnés de leur clientèle, restèrent soumis. Le pays fut paisible. La diète, assemblée l'année suivante, put adopter des réglemens utiles pour l'administration des finances, et échapper aux menaces du *liberum veto*. Mais jusque-là les subsides manquèrent (juillet). Après avoir donné le spectacle d'un grand roi réduit à essayer de remplir ce vide par des souscriptions, le roi renonça à tenir la campagne, et Jablonowski ne put que jeter quelques bombes sur Kaminiek (août). Le généralissime de la princesse Sophie, Galitzin, dans une expédition qu'il tenta sur Pérécop, eut affaire à la nation tout entière des Tartares (septembre). Il perdit son armée dans ces steppes terribles, revint à Moscou fugitif, rencontra les mépris du czar Pierre (octobre), voulut des vengeances, et ne fit que provoquer la révolution qui déposséda Sophie au profit de ce jeune barbare de dix-sept ans, le chef du parti des idées nouvelles, et bientôt l'étonnement, la lumière, l'épouvante du nord.

(30 octobre) En même temps s'accomplissait à Constantinople une révolution plus simple, car il ne s'agissait que du supplice d'un grand visir; mais presque aussi décisive, car elle portait également au timon de l'empire un puissant génie. Soliman II choisit pour ministre cet autre Kiuperli, frère d'Achmet, race d'une sève généreuse qui n'était pas au bout de ses prospérités, et qui avait fourni déjà en deux générations trois grands hommes. Réformant à la fois d'une manière hardie les finances, l'administration, l'armée, Mustapha rendit d'abord à la monarchie ottomane la vie qui avait semblé défaillir dans ce grand corps depuis que les Kiuperli n'étaient plus. La fortune seconda son génie. La ligue sainte avait Louis XIV pour

adversaire, et n'ayant plus pour chef l'ardent Innocent XI, à qui le bienveillant Ottoboni venait de succéder sous le nom d'Alexandre VIII; elle allait n'avoir plus pour généralissime le simple, le magnanime, l'habile duc de Lorraine, alors mourant, autre ennemi acharné dont la Providence délivrait Louis XIV. Morosini, infirme, doge, et malheureux sous Négrepont, ne commandait plus les armées; le surnom de Péloponésiaque, qu'il portait maintenant à la tête de l'État, parlait aux Vénitiens des périls de leur domination autant que de sa gloire. Les Grecs avaient retrouvé, dans ces maîtres nouveaux, des croyances ennemies et de violentes exactions. La tyrannie répondant de Venise comme de Constantinople à leurs cris de liberté, ils balançaient entre les oppresseurs, et la Porte prit l'habile parti de créer un prince des Maïnotes, de race et de religion grecque, qui opposa la croix à la croix, en ralliant les enfans de la Laconie contre le lion de Saint-Marc. Favorisé par les évènemens, Mustapha-Kiuperli reporta en avant sur toutes les frontières les étendards fugitifs de la Porte Ottomane (1690); il reconquit la Servie, emporta Nissa, reprit Belgrade, la clef des deux empires, arbora le croissant sur l'autre rive du Danube, se saisit des places et des bords de la Save, poussa jusqu'à Essek; et, menaçant de nouveau toute la Hongrie, il installa Tékéli (juin) dans la Transylvanie comme successeur de Michel Abaffi qui n'était plus. Enfin, il fit trembler l'Empire, que Louis XIV, de l'autre côté, battait en brèche aux champs de Fleurus et de Staffarde (août). En ne secondant pas dans ses grands desseins le génie du roi de Pologne, Léopold avait retenu, pour un siècle ou deux, la monarchie ottomane sur le penchant de sa ruine, et c'était lui qui portait tout le poids de sa grandeur relevée. Digne suite des passions égoïstes et des étroits calculs! Maintenant Louis voulait abattre la maison d'Autriche, et, les Hongrois écrasés, il était trop tard. L'empereur, de son côté, eût volontiers donné beaucoup pour jeter les barbares dans le Pont-Euxin : le moment en était passé. Dieu sait ce que ces fautes de tant d'habiles politiques ont coûté aux nations européennes de sang et de pleurs.

Léopold éprouva la nécessité de reconquérir l'amitié du roi de Pologne, et de rappeler à la tête des armées ce génie dont l'éloignement ou le concours semblait décider la fortune. Pour ramener le cœur paternel qu'il avait si profondément blessé, il flatta le prince Jacques

d'une alliance royale, et, comme maintenant les promesses ne pouvaient plus suffire, il assura au jeune Sobieski le consentement d'une princesse de Neubourg, sœur du rival heureux qui lui avait enlevé l'héritière des Radziwill. Cette union faisait du prince de Pologne le beau-frère à la fois du roi Pierre de Portugal, de Charles II d'Espagne et de l'empereur Léopold ; elle l'alliait à tout ce qu'il y avait en Europe de têtes couronnées, mais l'attachait par des nœuds étroits à la foule des ennemis du roi de France. Le marquis de Béthune mit tout en usage dans l'espoir de traverser ce dessein. Il noua mille intrigues contre une transaction qui resserrait les liens de l'Empire et de la Pologne. On l'accusa même d'avoir soudoyé une invasion de quatre-vingt mille Tartares et de vingt mille Turcs, qui vinrent (février 1691), au milieu des glaces et des neiges, mettre à feu et à sang le patrimoine entier du roi, sans qu'à cette époque de l'année le grand hetman eût des troupes sous les armes pour réprimer ces insolentes agressions. La colère publique, peut-être fort injuste, et les mécontentemens personnels de Jean furent poussés au point que Louis se vit contraint de rappeler son ministre; et tandis que, laissant ses filles à la Pologne, où elles venaient d'épouser un prince Radziwill et le fils aîné de Jablonowski, Béthune alla mourir à Stockholm ambassadeur de France, le mariage de Jacques avec la princesse palatine fut célébré à Warsovie (25 mars); incomplètement consacrée jusqu'alors par la gloire et par la royauté, la maison de Sobieski sembla prendre place entre les familles royales pour la première fois.

La joie de Jean fut de courte durée. La reine et sa belle-fille, à peine en présence l'une de l'autre, se haïrent. Marie Casimire ne pardonnait pas à la princesse d'être jeune et belle. Elles remplirent le palais de nouvelles discordes, et affligèrent le cœur du roi de leurs efforts ennemis pour s'y disputer l'empire. Agé à peine de quatorze ans, Alexandre vit avec chagrin le royal hymen de son frère comme un échelon pour arriver au rang suprême. Il se ligua avec sa mère contre les deux époux. Les regards affaiblis de Jean ne se reposaient plus, de près et de loin, que sur des rivalités, des dissensions, des misères.

Réconcilié avec l'empereur, et pressé de châtier l'invasion qui avait désolé ses provinces, il partit bientôt (14 juillet), moins peut-être pour cueillir des palmes nouvelles que pour chercher des consolations sur les champs de bataille. Une vieillesse hâtive précipitait la fin d'une

existence usée dans les veilles de l'étude, de la guerre et du chagrin. Il y avait quarante ans qu'il combattait et tremblait pour sa patrie. Une de ses blessures était rouverte. Son corps épaissi ne se soutenait à cheval qu'avec peine; il ne put méconnaître dès les premières marches que ses infirmités allaient rendre son génie inutile pour la guerre : les infirmités de la Pologne le rendaient inutile pour la paix. Il le sentait, et ce ne fut pas un des moindres désespoirs de cette ame restée jeune et puissante sous le faix des ans.

Jean emmenait avec lui, pour faire l'apprentissage du métier des armes, son fils Alexandre à qui la reine avait déjà fait, lors de la campagne de Vienne, une renommée militaire en Europe. Jacques s'indigna de voir cet enfant paraître sur les champs de bataille aux côtés de son père. Il osa dans son désespoir annoncer la résolution d'abandonner la Pologne, et d'instruire le monde de ce qu'il appelait un complot contre son droit d'aînesse. Le roi lui répondit qu'il pouvait fuir s'il voulait emporter la malédiction paternelle. Jacques rédigeait son manifeste, quand tous ses amis, tous ses serviteurs le délaissèrent à la fois. Effrayé de sa solitude, ramené au repentir par les officieuses exhortations de Vota, il vint se jeter aux pieds de son père outragé. Les deux jeunes princes firent ensemble la campagne, mais ils la firent se combattant plus qu'ils ne combattaient les Tartares, l'aîné chagrin et irrité, le plus jeune employant la séduction de ses graces et de son esprit pour charmer l'armée, tous deux désolant le vieux roi et lui arrachant ce cri, qu'il y avait là une guerre qui lui donnerait plus de peine que celle des musulmans.

L'armée était, suivant l'usage, faible et à peine vêtue. Il jeta sur la nudité des troupes des vêtemens et des armes, suivit son vieux système d'aller chercher les barbares, aussi loin que la saison avancée et les pluies qui survinrent lui permettraient d'entraîner ses soldats. Le kan et ses hordes s'enfuirent de toutes parts; les Turcs se soplièrent. Une victoire sanglante dans les champs de Pérérita livra la Moldavie à ses armes; il s'empara de toutes les places fortes; Soroka, Sereth, Soczowa, d'autres villes munies de châteaux et de murailles, reçurent garnison polonaise, et formèrent à la république une frontière nouvelle qui s'appuya, non plus au Dniester, mais au Pruth, le Hierasus des anciens. Kaminiek se trouva perdu dans les domaines de la Pologne. La Pologne reprenait par sa position l'offensive sur les Turcs et les Tartares; jusque-là Jean ne l'avait reprise que par ses armées.

(19 août) Sur ces entrefaites, un coup du ciel releva l'empire. Après avoir donné pour successeur au faible Soliman II, qui venait de mourir, Achmet II son frère, Mustapha-Kiuperli s'était avancé au-devant des armées impériales, commandées par Louis de Bade. L'expédition de Jean l'obligea de maintenir Buiokly-Mustapha-pacha dans les principautés ainsi que les hospodars, et de détacher vingt mille hommes du côté de la Transylvanie dont Tékéli avait à protéger les abords. Affaibli de cette sorte, il livra bataille dans les champs de Salankemen, et se vit obligé de combattre en soldat comme en capitaine. La victoire fut long-temps indécise. Il la fixait dans ses rangs par un coup d'audace et de génie, quand tout à coup le tabulchana, musique guerrière qui entoure les visirs, fit silence : l'armée musulmane s'arrêta épouvantée. Les impériaux qui fuyaient reprirent courage; ils s'avancèrent sur le Turc en désordre et l'écrasèrent. Une balle avait abattu Kiuperli.

Cette campagne et cette mort se firent sentir long-temps à l'Europe. Les impériaux reconquirent les villes perdues; ils revinrent jusqu'au pied de Belgrade, et pendant les trois années que son règne dura encore, Achmet II s'épuisa en efforts inutiles pour reprendre terre en Hongrie. Ce fut sur cette frontière des deux empires que la guerre se fixa. Les impériaux portèrent sur le Rhin tout le poids de leurs armes, et sauf quelques siéges illustres, tels que la prise de Mons, de Montmélian, de Namur (1692), de Heidelberg (1693), de Gironne (1694), Louis XIV ne parvint dans les heureuses journées de Leuse, de Steenkerke, de la Hogue, de Neerwinde, de Marsaille, qu'à se tenir encore la ligue d'Augsbourg sur la défensive; il fut obligé de renoncer à réparer le mal qu'il avait fait à la restauration anglaise. Avec la chute de Limérik (3 décembre) était tombée sous les coups de l'heureux Guillaume la cause de l'église catholique et de la liberté de conscience pour un siècle et demi, la cause des Stuarts pour toujours.

Jean cependant rentra en Pologne pour n'en plus sortir. Les armées ne revirent plus à leur tête ce capitaine illustre qui, venu au monde dans le siècle où le génie de la guerre a enfanté le plus de grands hommes, eut la gloire de remporter le plus de victoires difficiles et décisives. Jablonowski, que la reconnaissance persévérante du roi porta au poste de castellan de Cracovie, pour le faire après lui le plus grand citoyen de la république, conduisit la guerre dans les an-

nées suivantes, de concert avec Casimir Sapiéha. Obligés (1692) de se renfermer dans les plans qu'ils avaient opposés à ceux du roi, ils ne réussirent ni à reprendre Kaminiek, ni même à empêcher les Tartares de ravitailler cette place, et de porter parfois leurs ravages au sein de la Pologne. Les Turcs, de leur côté, échouèrent dans l'entreprise, renouvelée chaque année, de ressaisir la frontière que le roi Jean venait de donner à la république. L'intrépide Rapp qui avait si long-temps défendu Bialacerkiew contre les Kosakes et les Tartares, défendit Soroka contre les assauts du Turc et du Moldave. Un siége long et régulier fut stérile. La Pologne conserva ces dernières conquêtes, ces derniers trophées de son roi.

Les diètes furent jusqu'au bout ce que nous les avons vues. Le *liberum veto* poursuivit ses funestes triomphes; il n'y eut plus de comices qui arrivassent à leur terme. Ainsi, le gouvernement se trouva en quelque sorte suspendu, ou pour mieux dire dissous; un sénateur s'écriait très-bien que ce n'était pas une conspiration contre le trône, mais contre la liberté; que le pouvoir absolu sortirait inévitablement de cette anarchie (1693). Il en serait en effet sorti, suivant toute apparence, sans le partage. Car les nations peuvent se passer à la rigueur de liberté: la liberté n'est que le bien-être. Le gouvernement est l'action et la pensée. C'est la vie.

Une querelle du grand hetman de Lithuanie et de l'évêque de Wilna accrut toutes ces misères. Casimir Sapiéha, bravant l'un des plus anciens priviléges du clergé, avait mis ses troupes en quartiers d'hiver sur les terres ecclésiastiques. Cette affaire tint quatre ans la république en émoi. L'excommunication fut lancée par l'évêque contre le grand hetman (1694): le grand hetman fit mettre au feu les mandemens; de là les interdits, les appels aux armes, la coalition de la Pologne et du clergé en haine des Lithuaniens, des Grecs, des dissidens. Par suite, il arriva que l'ordre équestre prit fait et cause pour Sapiéha, que les grands se prononcèrent pour les immunités ecclésiastiques qu'ils regardaient comme une portion de leur patrimoine, comme un élément de la fortune de leurs fils; et ainsi s'annonça le réveil de cette guerre intestine de la noblesse polonaise, si funeste sous Jean Casimir et sous Koributh. Le saint-siége tenta vainement de rétablir la paix. Jean s'y appliquait tout entier sans mieux réussir. Recourait-il aux diètes pour accomplir une transaction? ces diètes, grosses de tempêtes, n'enfantaient que le *liberum veto*. Les Sapiéha, auxquels

les Lithuaniens obéissaient comme un docile troupeau, sortaient de l'assemblée avec tous leurs concitoyens, et ce nouveau mode de rupture avait un résultat particulier, celui d'animer l'un contre l'autre les deux peuples unis depuis Jagellon. Jean en appelait-il au sénat? ses sessions n'étaient pas moins orageuses, pas moins funestes; c'était chercher le calme dans la région où se formait la tourmente. La France et l'Autriche parurent dans tous ces démêlés. L'intervention étrangère les envenimait, et sans cesse dans les diètes, dans les carrefours, sous la tente, quelquefois même dans l'habitation royale, le sang coula.

Au milieu de ces agitations, le roi s'accoutuma plus que jamais à vivre comme il avait fait depuis qu'il était sur le trône, loin du tumulte d'une capitale. C'était un des griefs des grands. Eût-il passé ses jours dans le palais de Warsovie, on eût accusé le mauvais emploi de son temps et de ses trésors. Il fuyait le monde et les fêtes; il cultivait les jardins, les domaines, et, si l'on peut parler ainsi, les habitudes de ses pères: on l'accusa d'économiser ses revenus, et d'amasser des sommes immenses, pour laisser à ses fils de quoi corrompre les comices et acheter la couronne.

Il restait à Willanow durant les diètes. C'était en Russie, dans ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence. Il allait de château en château, ou bien il errait d'un site à l'autre, suivant l'usage polonais, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrens, des scènes sauvages, charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les danses, de jouer, au travers de cette vie imitée des Sarmates antiques, des opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires. Jean ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs. Son ame était souffrante comme son corps. Il tenait les rênes de l'État d'une main découragée, tel qu'un journalier qui creuse sur un sol condamné du ciel, son vain sillon. Sa constante occupation était d'appeler les grands près de soi, de leur demander le sacrifice des haines passées, l'oubli de tout autre intérêt que celui de la patrie. Les sectes dans leurs différends étaient aussi mandées à ce tribunal, et le capitaine blanchi sous le harnais discutait avec les théologiens contraires; il

essayait de les convaincre pour les ramener plus sûrement à la modération et à la concorde, heureux de travailler ainsi à la fois au repos de sa patrie et à la satisfaction de sa conscience.

Les historiens du dernier siècle, et à son exemple ceux du nôtre, lui ont fait reproche de s'être appliqué aveuglément à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'église latine. Telle avait été en effet la constante préoccupation de Jean Casimir. Mais dans la vie de Jean III, nous n'avons pas trouvé trace d'une semblable tentative. Ses discussions, ou pour mieux dire ses causeries philosophiques et religieuses, ne tenaient de place que dans sa vie privée. C'était un pieux et savant emploi de ses loisirs. On s'est sûrement mépris à ses efforts pour terminer les différends de l'évêque de Wilna et du grand hetman dans lesquels les intérêts de l'église d'Orient se trouvaient mêlés. Cette louange au contraire lui est due, que sous son empire, protestans ou schismatiques vécurent en paix; et loin qu'il tournât son pouvoir contre aucuns dissidens, sous lui rentrèrent, en grande partie, dans le sein de la république, ces peuples de l'Ukraine que les intérêts de leur religion avaient jetés dans les bras du Moscovite et de l'Ottoman. Au milieu de tant de déchiremens, il cicatrisa une des plaies de la patrie. La tolérance faisait partie de sa piété.

Un autre service que rendirent ses efforts et ses exemples, fut de propager, comme avait fait Louise de Gonzague, le goût des lettres, l'étude des sciences, l'intelligence des arts. Les grands mirent leur gloire à prendre rang, non plus seulement parmi les protecteurs, mais aussi parmi les adeptes de l'érudition et de la littérature. La presse polonaise publia sous son règne plus d'ouvrages que pendant les deux siècles précédens. L'astronomie jeta un grand éclat. La médecine fleurit. L'histoire fut explorée avec ardeur; la poésie compta des disciples en foule sous les auspices de ce héros, qui savait l'inspirer à la fois et la cultiver. A ses derniers jours encore, sa main défaillante traçait des vers qui égalaient en élégance et surpassaient en simplicité les compositions des poètes polonais de son temps. La muse latine n'eut pas seule ses hommages; la Pologne redit encore les chansons en langue nationale, où il célébrait ses nombreuses amours. Cette langue jusqu'alors trop négligée, commença sous son règne à être en honneur; et c'est depuis lors surtout que le génie polonais en a multiplié les monumens.

Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur

le front de ce prince que nous avons vu, entre la bataille de Vienne et celle de Parkan, écrire à la reine avec douleur que depuis quinze jours il n'avait pas ouvert un livre : c'était le charme des lectures profondes et des doctes entretiens. Il y avait long-temps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassemens de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle, et à la philosophie qui faisait ses délices. Là, sous ce ciel rigoureux, au milieu d'une cour magnifique campée à la manière des barbares, ce roi chargé des trophées de la guerre dissertait sur la nature de l'ame, sur les justices de la Providence, sur les merveilles de la création, sur cette autre vie, pleine de mystères encore plus que le monde où nous sommes, redoutable et pourtant pleine d'espérances, jamais trop chèrement payée par les travaux et les misères de notre existence d'un jour [1]. Tandis qu'il parlait ainsi, les tempêtes se soulevaient de toutes parts contre sa vieillesse, et, de peur que sa mémoire ne fût en faveur de ses fils une trop puissante autorité, la jalousie, l'ambition plus que tout, ne trouvaient pas dans les trésors de la calomnie assez d'armes pour tendre contre lui tous les ressorts de la haine publique.

Ses doctes habitudes déplaisaient à l'ordre équestre. Le clergé, dépositaire du savoir et de la littérature, trouvait, à ce titre, dans son intérieur un constant accès. Ses entretiens à la manière des sages de la Grèce antique étaient tournés en ridicule par la tourbe nobiliaire, jalouse de toutes les supériorités comme les classes inférieures, et dédaigneuse des arts de la pensée comme une aristocratie féodale. C'était là d'ailleurs que le père Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres étrangers, la plupart instruits et ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. Le célèbre abbé de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée, et les graces de son esprit, son instruction étendue, mais simple, sa conversation tour-à-tour forte ou enjouée, et toujours vive, élégante, persuasive, charmèrent également le roi et la reine. Son ascendant sur l'auguste couple inquiéta Léopold et sa faction. Marie Casimire ne trouva pas dans ses soixante ans une protection contre les cris de la malignité. L'affection

[1] Voyez dans Connor une de ces conversations textuellement reproduite.

du roi ne fut pas en butte à moins d'assauts. Tout ce qui était vendu à l'Autriche, l'accusa de se vendre à la France.

Son médecin anglais, Connor, son médecin juif, Jonas, un autre juif qu'il avait pour intendant, suivant l'usage de toutes les grandes maisons polonaises, devaient à leur savoir l'honneur d'entrer dans ce cercle littéraire. On lui fit un crime de ces simples relations. On accusa les deux israélites de trafiquer de sa confiance; on accusait aussi depuis long-temps la reine de trafiquer des charges et des honneurs. Cette femme, déjà trop coupable, souilla-t-elle le règne de son époux de cette infamie? Ce sont là des choses toujours faciles à dire, impossibles à prouver. Mais on rougit d'ajouter que le roi a été enveloppé dans la même accusation par les ambitieux qui enviaient son trône et sa gloire. L'histoire a répété ces clameurs. La vie entière de Sobieski proteste contre de tels soupçons. Nous avons vu dans sa correspondance, quelles considérations déterminaient ses choix quand il y avait des offices à conférer. On sait que, dans tout le cours de sa carrière, il fut prodigue pour la Pologne de sa fortune comme de sa vie. Et en mettant de côté cette noblesse de cœur qui éclate dans toutes ses actions, il y a une noblesse de rang, de dignité, de pouvoir, si haute qu'il est des infamies auxquelles elle ne permet pas de descendre.

On peut douter que l'imputation adressée aux deux israélites eût elle-même quelque fondement; une diète réunie à Grodno se donna le plaisir de poursuivre l'un d'eux, Bethsal, qui fut condamné à mort. Le fait sur lequel s'appuya la sentence, était de ces crimes qu'on frappe quand on n'en peut pas prouver de véritables. Il fut condamné pour sacrilége. On accusait ce malheureux, qui était fermier des douanes, d'avoir un christ sur lequel il faisait jurer aux marchands l'observation des lois fiscales, et qu'il laissait ensuite traîner sans respect dans la poussière de ses papiers. Jean parvint à lui sauver la vie: deux ans après, il mourut insolvable.

Le médecin Jonas aurait essuyé les mêmes persécutions, si le cri public n'eût arrêté la diète. Les souffrances croissantes du roi obtinrent grace pour celui qui, sans pouvoir prolonger sa vie, en adoucissait les derniers jours. Les Polonais songèrent cette fois à avoir pitié de Sobieski.

Il n'en était pas ainsi des Lithuaniens. Le roi malade n'avait pu quitter Zolkiew pour venir à Warsovie présider les comices. Les Sa-

piéha exigèrent qu'on le sommât d'accourir, et n'obtenant pas satisfaction, ils rompirent l'assemblée en prodiguant les outrages et les sévices à leurs adversaires. On a peine à comprendre le degré d'audace auquel ces seigneurs étaient parvenus. Ils faisaient trembler la Lithuanie sous leurs lois, et par la Lithuanie affrontaient la Pologne. C'était en abusant de leurs charges irrévocables et toutes-puissantes qu'ils étaient arrivés à ce pouvoir. Le grand trésorier ne laissait pas payer un écu à qui n'était pas de leurs partisans éprouvés. Le grand hetman ne donnait les grades et les offices qu'à la charge de le servir; y avait-il un chef douteux, il le destituait; se connaissait-il un ennemi, il envoyait une compagnie, un régiment, une armée en quartiers sur ses terres : c'était une famille perdue et ruinée. Ses amis n'avaient jamais à loger les troupes, à supporter les charges, à fournir les contingens; tout pesait sur ses adversaires. Si, dans les diétines, quelques gentilshommes exaspérés voulaient nommer un nonce qui leur fût ennemi, ils envoyaient hardiment des soldats les saisir, les sabrer, et c'est ainsi que la députation du grand-duché leur appartenait tout entière comme un seul homme. Jamais le sceptre, disait-on, n'avait été si lourd que le bulawa d'un tel grand hetman.

Les Sapiéha poussèrent enfin l'insolence au point de vouloir régner dans Warsovie même, d'une façon aussi superbe et aussi brutale que dans le grand-duché. Une diète nouvelle siégeait (4 janvier 1695); jusqu'à l'élection d'un maréchal, les fonctions devaient en être remplies, selon l'usage immémorial, par le maréchal de la précédente assemblée. Mais ce seigneur, nommé Kriszpin, était neveu de l'évêque de Wilna, Brzotowski. Les Sapiéha contestaient sa noblesse. Deux d'entre eux, le notaire et le maître d'hôtel de Lithuanie, entrent dans la salle des nonces à la tête de leur garde lithuanienne, arrachent Kriszpin du fauteuil, et lui brisent sur le corps le bâton de sa charge.

Le roi tenait sa cour à Warsovie; il y était venu pour le mariage et le départ de sa fille, la princesse Thérèse, qui allait s'asseoir sur le trône électoral de Bavière près de ce brave Maximilien Emmanuel, volontaire à Vienne sous Jean Sobieski, aujourd'hui l'un des grands généraux de l'Empire, et veuf de l'archiduchesse Marie Antoinette, fille de Léopold. Les seigneurs de la maison du roi s'indignent comme toute la diète, comme toute la Pologne, de l'attentat des Sapiéha. Niezuchowski s'est exprimé plus vivement encore que le reste de la cour. Un Lithuanien envahit le palais, pénètre dans la chambre à

coucher de la reine, y cherche, y frappe le Polonais, et s'enfuit en soufletant les huissiers qui veulent lui barrer le passage.

L'institution des klopèches ne pouvait manquer d'être en vigueur au milieu de telles scènes. Pourtant les enfans des deux nations convinrent de n'avoir ni armes blanches, ni pistolets. C'était le bâton seul qui vidait, dans ces petites guerres, la querelle de la Pologne et de la Lithuanie. Un des Sapiéha court vers la plaine suivi de ses hussards, va aux enfans de la troupe polonaise, les charge, les disperse, les écrase sous les pieds des chevaux. Alors l'indignation est au comble. La guerre civile éclate. Le peuple assaillit dans les rues, dans les églises, dans la diète même, tout ce qui est originaire de la Lithuanie, et tout ce qui tient pour elle. L'autorité royale, impuissante contre les attentats des agresseurs, l'est aussi contre les vengeances de la Pologne. La couronne venait de proposer de punir de mort toutes les voies de fait sanglantes, tous les attentats contre la diète et contre la majesté royale. Les Sapiéha s'enfuirent, et cette fois encore la diète fut rompue (19 février).

Dans le même moment, les Turcs et les Tartares, sur le bruit qui avait couru de la mort du roi, débordant à travers les champs de la Wolhynie sans défense, arrivaient comme le foudre vengeur jusqu'au sein de la petite Pologne, et mettaient le siége sous Lemberg, où Jablonowski se renferma avec ce qu'il y avait d'armée. Le roi fit partir sa garde, convoqua la pospolite, et, suivi de la reine, s'embarqua sur la Vistule, comme la même Marie Casimire et le même Jean Sobieski s'embarquaient aux mêmes lieux, il y avait quarante ans passés, avec Louise de Gonzague et son heureux époux, pour aller à ces mêmes ennemis, que, depuis lors, il avait tant vaincus. Cette fois, ils venaient le défier dans le repos de sa longue agonie; ils ne ne l'attendirent pas. Quand ils le surent vivant et en marche, ils s'enfuirent satisfaits d'avoir tourné les places qu'ils ne pouvaient reprendre, et mis à feu et à sang trois provinces.

Depuis quelques jours, Achmet II ne vivait plus. Une course victorieuse des Vénitiens sur la mer Égée, la conquête de Chio et des Cyclades, vieux berceaux de la fable et de l'histoire, qui n'échappèrent un jour aux barbares que pour être aussitôt reperdus par les querelles de l'église d'Orient et de l'église latine, fut le seul évènement qui marqua la fin de son règne. Son neveu, Mustapha II, fils de Mahomet IV, lui succéda. C'était un homme d'esprit et de cœur. Il se mit

à la tête de ses armées, défit les impériaux à Lugos en Hongrie (août), battit les Vénitiens sous Mytilène (septembre) et dans les eaux de Chio reconquise, envenima par sa politique la haine des Grecs contre leurs maîtres, leurs tyrans nouveaux, en même temps qu'il l'encourageoit par ses victoires ; et, après avoir ouvert la campagne en bravant au cœur de la Pologne la vieillesse de Jean Sobieski, il la termina en triomphant, sous les murs d'Asoff, de la jeunesse de Pierre-le-Grand, vaincu et fugitif à ses premières armes. Mustapha semblait devoir rétablir la grandeur ottomane, quand Léopold mettant à la tête de ses armées ce jeune volontaire que lui avait donné Louis XIV, le croissant pâlit de nouveau devant l'étoile du prince Eugène.

La ligue sainte d'un côté, la ligue d'Augsbourg de l'autre, ne poursuivaient plus la guerre qu'avec mollesse. C'étaient toujours des marches et contre-marches sur les mêmes frontières, ou des rencontres au pied des mêmes forteresses. Depuis que le bras de Jean Sobieski s'était retiré, l'Europe semblait ne plus savoir frapper de grands coups.

L'Europe était à une de ces époques de renouvellement où des générations de grands hommes tombent et disparaissent, laissant la scène déserte jusqu'à ce que d'autres favoris de la gloire s'élèvent pour disposer du monde. La foule de capitaines puissans que les guerres de l'Empire et de la France suscitèrent n'étaient plus. Sobieski avait vu finir le jet d'hommes de génie qui entoura Richelieu, Cromwell, Gustave Adolphe, et vu passer Turenne, Condé, Charles de Lorraine, Morosini, le grand électeur, les trois Kiuperli, Duquêne, Luxembourg. Au bord de la tombe, il voyait croître l'espérance du siècle suivant.

Sur le premier plan parut le czar Pierre ; maintenant seul maître de l'héritage du grand Alexis, et lieutenant-colonel sous les ordres de l'ingénieur Lefort, qui savait faire sortir de terre des flottes, des réglemens, des armées, qui créait la discipline, l'instruction, et créa peut-être Pierre-le-Grand lui-même, Pierre entrait en scène avec éclat (avril 1696). Il s'avançait vers la mer Noire, résolu, cette fois, à y arborer ses enseignes; Constantinople s'étonna de l'aspect de son pavillon, de la proximité de ses frontières, du nombre de ses soldats, de la grandeur de sa puissance ; et, maître bientôt d'Azoff et d'Akermann, plantant en quelque sorte l'aigle moscovite au milieu des mers du midi, montrant à Trébizonde et à Byzance ces navires de sa création, jusque-là captifs dans les eaux du Volga, n'appuyant son

empire à l'Euxin que pour l'étendre plus facilement à la Baltique, prenant ainsi position afin de pouvoir défier l'Europe, d'avoir des ports et des comptoirs, des arsenaux et des chantiers, Pierre donnait des fondemens à son empire, qui n'en avait pas eu jusqu'à lui. Il accomplissait la pensée d'Alexis, et commençait un ordre de choses nouveau pour l'Europe. L'œil affaissé de Sobieski voyait le petit-fils de ces czars, que son grand-père détrônait au Kremlin, consommer, libre dans un despotisme puissant, les plans que son génie, esclave dans les mille liens de la malheureuse liberté polonaise, n'avait pu que rêver.

Depuis plusieurs mois, l'Europe était remplie de la mort de Jean qui descendait au tombeau à soixante-sept ans, usé par la goutte, la gravelle et des blessures, mais malade surtout de fatigue, de chagrin, et en quelque sorte de gloire.

Des consolations furent données à ses derniers jours. Alexandre VIII n'avait fait que passer sur la chaire de saint Pierre. Innocent XII, qui lui succéda, mettait sa gloire à rendre le repos au monde, comme Innocent XI à illustrer son pontificat par la guerre et par des victoires. Il fit déférer au roi de Pologne la médiation entre les couronnes, et, pour lui complaire, il éleva aux honneurs de la pourpre romaine le marquis d'Arquien, à qui Louis XIV, voulant réparer ses premiers torts, venait d'envoyer le cordon bleu. C'était avec Forbin-Janson qu'Alexandre VIII avait enfin nommé, l'abbé Denhoff et le prince Radziejowski, le quatrième chapeau donné au roi de Pologne. Dans tout le cours des siècles précédens, la république n'avait compté qu'un seul membre dans le sacré collége.

Autant la ligue d'Augsbourg et Louis XIV étaient disposés à quitter les armes, autant Mustapha montrait des intentions guerrières. Mais on savait que le divan était animé de sentimens moins belliqueux ; le sultan lui-même, pressé de reconquérir la Hongrie et de diminuer le nombre de ses ennemis, offrait à la Pologne Kaminiek et la paix. Il ne fallait plus à Jean que quelques mois de vie pour restituer à la république son précieux boulevart et pacifier le monde.

Mais il s'affaiblissait de jour en jour. On pouvait prévoir qu'il ne jouirait pas de son ouvrage.

(Juin) Des accidens extraordinaires se prononcèrent dans le cours de juin. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

La reine, inquiète de voir le roi expirer sans régler le partage de sa fortune entre elle et ses fils, donna commission à Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour. Dans le récit de cet incident, le prélat s'exprime en ses termes [1] : « Peu d'espoir restait. Dans sa » prévoyance de l'avenir, ou plutôt en ayant plus que la *prescience* » *(futurorum provida et plus quam prescia)*, la reine me demanda de » chercher, d'une façon quelconque, l'occasion de persuader au roi » de songer enfin à déposer dans un testament ses dispositions der- » nières. L'occasion ne se fit pas attendre ; le lendemain même, le » roi me parlait des ravages qu'avait faits en lui une dose de mer- » cure qu'il n'avait prise qu'avec effroi, et ce fut avec des sanglots » qu'il me peignit ses souffrances du corps et de l'ame ; puis, comme » un homme emporté par la douleur, « n'y aura-t-il personne, s'écria- » t-il, qui veuille venger ma mort ? »

» Avec quelle affection je compatis à ses peines, ajoute Zaluski, » Dieu le sait. En l'écoutant, qui aurait retenu ses larmes ? Ce grand » prince, l'amour et l'espoir public, chez qui la bonté est moins une » qualité qu'un instinct, force l'affection des plus prévenus. Je ré- » pondis, non comme j'aurais voulu, mais comme je pus ; car on ne » pouvait avoir un tel entretien sans terreur. »

Cependant, Zaluski s'occupa de remplir son message. Comme le roi lui demandait ce qu'il faisait sans cesse dans sa solitude de Pultowa, il répondit qu'il y faisait son testament. Le roi le comprit, et riant beaucoup. « *O medici*, s'écria-t-il, *mediam pertundite venam !* » puis, changeant de ton, il poursuivit avec humeur : « Je ne comprends » pas, monsieur l'évêque, qu'un homme d'autant de sens que vous » perde ainsi son temps. » Et Zaluski voulant insister : « Pour » l'amour de Dieu, reprit-il, brisons-là. Pouvez-vous attendre quel- » que bien du temps où nous sommes ? Voyez le débordement des » vices, la contagion des folies ; et nous croirions à l'exécution de » notre volonté dernière ! Nous ordonnons, vivans, et ne sommes » pas écoutés ; morts, le serons-nous ? » Jean voyait juste : le tes- tament d'un roi plus puissant que lui, celui de Louis XIV, l'a prouvé.

L'entretien se prolongea, et après avoir opposé aux argumens de l'évêque de Kiow tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à » répondre, dit-il gaiement, monsieur le testamentaire ? » Zaluski

[1] Amico confidenti, t. II, in-fol., p. 95.

ne se tenait point pour battu sans retour ; mais la reine entra, et elle lut aisément dans les traits des deux interlocuteurs l'échec qu'elle avait reçu.

(17 juin) Le jour de la Fête-Dieu qui, par une étrange rencontre, avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. « Il accepta, dit Zaluski, le sacrifice de mourir plus » volontiers qu'il n'avait accepté, il y avait vingt-trois ans, celui de » régner ; car alors il lui fallut plus de quarante-huit heures de com- » bats avant de se rendre aux vœux de son pays ; ici il ne combattit » point, et déposa, sans se plaindre, dans cette journée solennelle, la » couronne et la vie, pour l'échanger contre une autre vie, et, je le » crois bien fermement, contre une autre couronne. »

La foule se pressait, pour célébrer le double anniversaire, à Villanow où était le roi. Il demanda ce qu'on disait à Warsovie. On lui répondit que Warsovie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie, et priant le ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier parce qu'il n'était plus à jeun, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie Casimire, la foule de palatins et d'évêques, qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent la plupart chancelant d'ivresse. Quand il reprit ses sens, il vit ce concours, et dit en italien : *Stava bene*, comme s'il regrettait de reprendre à la vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacremens ; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon ; et une tempête qui s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel, sembla présager aux Polonais l'avenir prêt à se lever sur leur malheureuse patrie.

« Avec cet Atlas, continua Zaluski, est tombée à mes yeux (et » puissé-je être un faux prophète !) la république même. Aussi sem- » blons-nous l'avoir perdu moins qu'être tous descendus avec lui au » tombeau. Il a porté la couronne de manière à donner à l'autorité » royale plus de lustre qu'il n'en a reçu. On dirait que la patrie et » sa gloire sont mortes avec lui. Je crains trop du moins que ce ne soit » fait de notre puissance.

» Aussi, à cette nouvelle, le deuil est public. On s'aborde en pleu-
» rant, et ceux même qui ne pleurent pas s'épouvantent du sort qui
» nous attend. A part l'effroi, quelle douleur fut jamais plus légitime?
» Il est peut-être le premier des rois sous lequel pas une goutte de
» sang n'ait été versée en réparation de ses injures. Il n'a eu qu'un
» seul tort, c'est de n'être pas immortel. Né pour l'univers, il n'a
» vécu que pour sa patrie. Bien des siècles s'écouleront avant de faire
» un tel présent à la terre : excellent et grand homme, merveilleux
» assemblage que la nature même ne croirait pas pouvoir produire
» si elle n'en avait une fois étonné le monde ! »

Dans la nuit, le prince Jacques apprit qu'il n'avait plus de père ; à la pointe du jour (18 juin), il pénétra dans le château de Warsovie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et fit prévenir sa mère que si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation ouverte par les grands, qui entouraient et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie Casimire s'achemine de Villanow vers Warsovie sous l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Tous les grands, tous les gentilshommes, tout le peuple se pressent à sa rencontre. Le cortége entre dans la capitale ; il avance vers le palais, dans lequel le roi, qui n'est plus, doit reprendre sa place jusqu'au jour où son successeur le mènera à la dernière demeure qui les attend tous deux. Le château fermé, Jacques en refuse l'accès à son père, de peur que Marie Casimire n'y pénètre sous la protection du cercueil auguste. Le peuple s'indigne ; la noblesse tonne : vain bruit ! Jean Sobieski frappe sans succès à la porte de ce palais dont il a conquis le séjour à ses fils. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Et Marie Casimire entre comme dans une place conquise, dans la royale habitation dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt, on dresse le lit d'honneur, où sera exposée la dépouille du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On cherche, pour parer ce front livide, le bandeau des rois ; mais Marie s'est saisie de tous les joyaux. On lui demande la couronne ; elle la refuse, de crainte, dit-elle, que Jacques s'en empare ; et comme Jean Sobieski reste la tête dépouillé, le fidèle Matzinski, que la douleur ne laissera survivre que quelques semaines

à son maître, plante sur le front le casque d'un soldat, digne couronne pour un tel roi.

(20 juin) Le cardinal Radziejowski, primat du royaume et comme tel interroi, fit son entrée dans Warsovie. Dévoué à la maison royale, et résolu à la perpétuer sur le trône par respect pour la mémoire du héros de la Pologne, il travailla sur-le-champ de toute sa puissance à réconcilier le fils avec la mère, à les réconcilier tous deux avec la pudeur publique. Zaluski, le palatin de Kiovie, le jeune Stanislas Lekszinski, qui faisait ses débuts sur la scène du monde par un magnifique discours à la gloire du feu roi, la foule de ceux qui avaient les mêmes sentimens, réunirent leurs efforts; ce fut en vain : la reine, Jacques, Alexandre se disputaient l'héritage de ce mari, de ce père dont les cendres n'étaient pas froides encore; et l'héritage qui suscitait leurs passions acharnées n'était point le trône de Pologne; c'était la fortune de Sobieski, les bijoux, les terres, le trésor. Le trésor est à Zolkiew. Jablonowski y a couru pour s'en saisir dans l'intérêt de la reine, sous prétexte d'y mettre les scellés au nom de la république. Ce trésor, dont on avait fait si grand bruit, s'est trouvé de six millions, l'économie de quelques années du revenu de ses domaines. Jacques s'élance à Zolkiew. Ses frères le suivent : il les reçoit à coups de canon. Marie Casimire se présente à son tour, et les gens du cardinal d'Arquien, qui forment son avant-garde, sont sabrés. Le cardinal interroi accourt pour conserver à ces malheureux princes la véritable succession de leur père, si affreusement compromise, ou plutôt déjà perdue par ces abominations. Mais aux attentats du glaive succède la guerre des écrits. La veuve, le fils aîné, les jeunes frères, font pleuvoir les pamphlets sur la Pologne, la remplissant du bruit de leurs réclamations et de leurs griefs, la révoltant du spectacle de leur haine et de leur avidité. On ne peut dire l'impression que produisirent ces scènes extraordinaires. Le calme et le deuil régnaient. Plus les ambitieux prenaient courage, plus la république reconnaissait avec effroi qu'il y avait dans son sein un vide immense : tout le monde semblait averti que ce vide ne serait rempli que par des malheurs... La Pologne avait vu le dernier de ses grands rois.

Au dehors, les espérances et les rivalités s'éveillèrent. Les princes étrangers osèrent se porter pour les rivaux de la maison de Sobieski. Les champions de l'un des nombreux candidats s'écriaient : « Vous

» voyez que pour ce qui est des princes du sang de Sobieski, il ne » saurait être question d'eux. Puisqu'ils sont si occupés d'arranger » leur fortune privée, c'est qu'ils ont abdiqué. »

Un autre imprimait : « Des trois aura les biens de Jean qui » voudra. Aucun n'aura sa couronne plus que ses vertus. »

Les diétines siégeaient alors. Elles avaient à élire la diète de convocation. Plusieurs donnèrent l'exclusion aux fils indignes du feu roi, à Jacques parce qu'il avait violé les lois de la patrie, exercé à main armée une puissance illégitime, outragé son père, révolté tous les cœurs; à son frère Alexandre, parce qu'il était un enfant sans courage, que ce ne serait point lui qui régnerait, mais son odieuse mère, et qu'il n'apporterait en dot à la république que la guerre civile.

Sur ces entrefaites, l'armée prend les armes et se confédère autour d'un nommé Baranowski, personnage obscur, le prête-nom des factieux qui soudoyaient l'insurrection. Quels sont-ils?

Les sentimens connus de l'armée ne permettent pas de douter que cette confédération ne cachât des desseins favorables au sang du feu roi. Mais ces desseins se perdent sous des questions de solde : la reine, Jacques, Alexandre, Jablonowski, les Sapiéha, les Lubomirski, chefs d'une faction nouvelle, ou plutôt de la vieille faction purement dévouée à l'Autriche, s'imputent ce complot, et chacun compte en tirer parti.

De sages conseils, et plus que tout le cri des diétines, avaient fait comprendre à Jacques le mal que lui faisaient ses torts. Il voulut se réconcilier avec sa mère, sollicita un entretien, ne put la fléchir, la poursuivit sur les chemins pour embrasser ses genoux. Un jour, il la joignit. Une foule de sénateurs et de prélats étaient à cheval autour de lui. A sa vue, Marie Casimire ordonne à son cocher et à ses Tartares de fuir. Mais le cocher n'ose manquer à cet illustre cortége. Il s'arrête. Jacques se précipite sous les roues de la voiture de sa mère. Elle refuse de l'entendre, d'entendre même les grands qui l'accompagnent, et ne lève pas, en leur parlant, le masque dont elle faisait usage pour protéger ses traits contre les ravages d'un soleil brûlant. Ce procédé envers tant d'éminens personnages parut une insulte à la république même, et on ne sait en vérité ce qui indigna le plus la noblesse, de l'incivilité de la reine ou de la dureté de la mère.

(29 août) La diète de convocation s'assembla au milieu de l'effervescence publique. Elle déclara qu'un Piast ne pourrait être élevé au trône (septembre). C'était proscrire la race dégénérée de Jean III. Un nonce, Horodenski, lui lance son *veto*, et en se réfugiant auprès de Baranowski, il désigne à tous les yeux les instigateurs de la confédération.

Bientôt l'armée de Lithuanie suit l'exemple de l'armée de la couronne. Toute la noblesse, cruellement pressée sous le joug des Sapiéha, saisit le moment de se révolter contre leur pouvoir. Michel Oginski est le chef des troupes qui s'arment pour l'abattre, et auxquelles une foule de gentilshommes, conduits par les kriszpins, se rallient. Une lettre interceptée de Marie-Casimire apprend au public qu'elle soudoie la révolte.

Cependant la diète de convocation rompue, la noblesse se confédère en corps pour la religion et la liberté. Il fallait régler le temps, les conditions, les formes de l'élection. On décide que, cette fois, la pospolite entière composera le corps électoral, et on renvoie l'élection à l'année suivante : autant de mesures hostiles pour les Sobieski; car le temps ne pouvait manquer de tourner contre des princes qui en faisaient un tel usage. Les souvenirs de leur père, qui plaidaient encore leur cause, bien qu'ils eussent outragé sa mémoire, iraient s'effaçant; et la petite noblesse, que son règne avait pliée au joug des lois, semblait devoir être défavorable à ses fils.

Il y avait alors une réaction générale de l'ordre équestre contre les grands et le clergé; ajoutez la lutte de la Lithuanie et de la Pologne, la lutte de l'Autriche et de la France.

Mais ces trois grandes divisions pouvaient se réduire à une seule. C'était entre Louis XIV et Léopold que cette fois encore roulait le débat; car généralement, aujourd'hui comme depuis cinquante ans, la petite noblesse, le grand-duché, l'Empire, faisaient cause commune; la Pologne, sauf la Gallicie, continuait, ainsi que tous les grands, d'appartenir à la France.

Toutefois les haines que les Sapiéha avaient soulevées au sein du grand-duché, les rejetèrent dans la faction du clergé, de la Pologne, de Louis XIV. Les Lubomirski restaient fidèles aux traditions de leur famille et à l'alliance de Léopold. Jablonowski, quand il eut perdu pour soi tout espoir, trahit ses antécédens, et se laissa gagner au parti de l'Empire. Le cardinal, les Prziemski, les Zaluski, les Sluzca, les

Lecsinski, les Potoçki, tenaient bon pour la maison royale; ils croyaient à l'appui de la cour de Vienne, et mettaient cependant leur espoir dans la haute noblesse, c'est-à-dire dans le parti français. Cette combinaison fausse acheva de tout perdre.

Le prince Jacques haïssait la France en haine de sa mère. Louis XIV, son parrain, le savait, et l'abbé de Polignac eut ordre de l'exclure à tout prix. Léopold, son beau-frère, s'annonçait pour son protecteur, mais sans vouloir son succès, parce qu'avant tout il ne fallait pas fonder une quatrième dynastie au sein de la Pologne.

La France se donnait pour amie de la reine, mais afin de savoir ses brigues, et de les rompre toutes. La France gardait dans le secret de ses conseils une candidature personnelle.

Au milieu de ces incertitudes, Marie Casimire reconnut qu'il fallait renoncer à sa chimère de couronner Alexandre. Elle tenait à ce prince, parce qu'elle seule eût régné. Et c'était précisément pour cela que la Pologne ne voulait pas de lui.

L'abbé de Polignac la poursuivit alors du conseil perfide d'éloigner ses jeunes fils, dont les prétentions étaient une complication inutile, et de leur donner ses capitaux à porter en France pour les mettre en lieu de sûreté contre les entreprises de Jacques. Ils partirent, allèrent à Paris briller dans les fêtes, recueillirent d'universels respects, furent comblés d'honneurs par Louis XIV comme par la France, placèrent enfin une partie de leurs trois millions sur la ville de Paris, et la reine se trouva désarmée.

Un nouveau dessein l'occupait. Elle travaillait maintenant pour elle-même. Elle voulait, par un nouveau mariage, conserver son rang et sa puissance. C'était ce qu'avait fait Louise de Gonzague, ce qu'avait rêvé l'archiduchesse Éléonore, conséquence inévitable d'un ordre de choses où les reines, en perdant un époux, perdaient trône et patrie.

Un soir, les amis et la foule obséquieuse étaient assemblés autour d'elle. On parlait des destins de la Pologne. « Sachez, s'écrie-t-elle, » que si je ne suis pas Polonaise de naissance, je le suis de cœur. Je » préfère la Pologne à ma famille, et c'est pourquoi je vous le dis : » gardez-vous de prendre un roi parmi les miens. Je connais mon sang » mieux que vous. Si vous élisez un de mes fils, et surtout le prince » Jacques, c'en est fait de la république? » On ne croirait pas à ces horreurs, si notre siècle n'avait vu, aux scènes d'Aranjuez et de Bayonne, qu'il peut exister une telle mère.

Zaluski la suppliait de prendre garde à ses paroles. « Non, monsieur l'évêque, continua-t-elle, je ne les regretterai pas. Jamais je ne me repentirai de ma sollicitude pour les intérêts et l'avenir de la Pologne. Prenez un simple gentilhomme plutôt que le prince Jacques. N'avez-vous pas ce brave palatin de Kiovie, illustré par tant de combats?.... — Madame, interrompit Konski, Votre Majesté Sacrée s'est opposée, il y a peu de mois, à ce que le bulawa des hetmans fût remis en mes mains : comment vous paraîtrais-je digne du sceptre aujourd'hui? »

Le brave palatin ne s'y était pas trompé. On savait de reste que c'était sur le front de Jablonowski qu'elle voulait porter la couronne. Mais Jablonowski connaissait aussi l'odieux que ces combinaisons appelaient sur lui. Il vit que la reine lui faisait plus de mal par son affection, que de bien par ses trésors et son génie; il désavoua hautement ces vues, et les désavoua en pure perte. La Pologne était résolue à ne pas lui livrer l'héritage de son malheureux ami.

Marie Casimire, qui avait compté sur l'appui de l'abbé de Polignac pour l'exécution de ce plan, lui proposa, dans sa colère, un autre parti. C'était de donner la couronne à Vendôme, qui en partagerait avec elle le fardeau. Polignac la flatta d'un vague espoir. Il voulait bien en effet appeler au trône le sang de France; mais son *candidat* ignoré était jeune, charmant et marié. C'était Conti. Ignoré? il ne l'était plus. Polignac avait donné aux Sapiéha l'argent nécessaire pour pacifier la Lithuanie et dissoudre la confédération d'Oginski, en leur faisant la loi de réunir leurs suffrages sur le vaillant neveu de Louis XIV. A cette nouvelle, la reine éclate en fureurs; et elle va au palais de l'ambassadeur de France arracher elle-même des lambris, son portrait qu'elle venait de lui donner.

Dans son désespoir, elle se réconcilia avec le prince Jacques, pour être mère, sinon femme, de roi; ils mirent en commun leurs haines, leurs brigues, leurs moyens de corruption. Mais le temps où cette coalition aurait pu être puissante était déjà loin. Maintenant, elle ne servit qu'à déposséder le prince Jacques du seul titre qu'il eût conservé à la bienveillance de la Pologne : l'inimitié de sa mère.

Les intrigues de Marie Casimire soulevaient une telle indignation, qu'après mille supplications officieuses ou publiques, le cardinal interroi, qui restait fidèle à la mémoire de Jean et à sa famille, fut obligé (janvier 1697) d'obéir au vœu unanime des diétines, et de lui

ordonner de s'éloigner de Warsovie. On lui appliquait la loi qui bannit de la ville électorale tous les compétiteurs. Elle mit trois mois à exécuter le commandement de la république, et partit enfin chargée des malédictions de tout un peuple (mars).

(Avril) Dans son exil près Dantzik, elle reposait encore un dernier espoir sur l'armée. Mais l'armée s'était détachée comme la Pologne de toute cette maison déchue. Marie Casimire voulut se donner, aux yeux de l'ordre équestre, le mérite de contribuer à la pacification générale en avançant avec son fils une partie des sommes qu'exigeraient les confédérés. Tous les ambitieux en firent autant. Jablonowski, chargé de la négociation ouverte à Lemberg, s'y employa aussi avec ardeur, dans l'espoir de se créer des chances d'élévation. Tous ces soins n'eurent d'autre résultat que de mettre un terme au déchirement du royaume ; et le public dit : Il est trop juste que ceux qui ont fait le mal, le réparent.

(15 avril) La mort de Charles XI ravit à Jacques le seul protecteur sincère qu'il eût parmi les couronnes. Charles XII, âgé de quinze ans, avait dès l'enfance une passion pour Jean Sobieski. Il ne s'était décidé à l'étude du latin, que lorsqu'il avait su que c'était la langue habituelle de son héros, et, en apprenant sa mort, il s'écria : De tels hommes ne devraient pas mourir. Mais il n'avait pas eu le temps de recueillir les rênes, que la diète, dont il était destiné à renverser l'ouvrage, s'assembla (15 mai). Cet enfant ne devait que trop intervenir dans les affaires de la Pologne, et il devait y intervenir avec son épée.

Quatre-vingt mille gentilshommes se pressèrent dans le champ de Wola. Un candidat nouveau se mit sur les rangs, le candidat véritable de l'Autriche, qui ne proposait le prince Jacques qu'afin de mieux couvrir ses desseins. Le prince qu'elle voulait, c'était le jeune électeur de Saxe, Frédéric Auguste, qui lui promettait une alliance puissante en Occident et la Lusace. Le pape l'appuya pour gagner à l'église catholique une maison souveraine tout entière. C'était ce qu'annonçait Frédéric Auguste ; lui-même déjà venait d'abjurer.

(26 juin) Tel était l'ascendant de la mémoire de Jean Sobieski, que, malgré l'exclusion donnée aux Piast, malgré toutes les fautes, tous les attentats que nous avons racontés, son coupable fils fut sur le point d'être élu. Le cardinal Radziejowski continua de le porter. Les premiers escadrons qui donnaient leurs voix, ceux de Cracovie et de Posnanie, d'autres encore le soutinrent ; le reste de la Pologne cria

Conti. Le cri de : Vive le prince Jacques! se fit entendre encore dans le palatinat de Plozko, au milieu d'acclamations favorables à l'électeur de Saxe, et le sabre coupa court à l'opposition des partisans des Sobieski. Ainsi rien n'était résolu encore ; mais ces votes ne furent qu'un inutile hommage aux cendres du vainqueur de Podhaïce et de Kotzin. Sa race s'était dépossédée; et, dans la nuit qui suivit ce grand jour, elle prit soin de se combattre elle-même. L'emportement des haines de la reine contre la France allait si loin, qu'au dernier moment (27 juin) elle prodigua l'or et les manœuvres pour assurer le succès d'Auguste, plus attachée à exclure Conti qu'à essayer d'élever son fils. Jacques entra dans ces combinaisons, afin de capter du moins la bienveillance de Léopold. Ses émissaires, d'après ses instructions, employèrent le temps qui restait à obtenir de ses partisans l'abandon de sa candidature en faveur de l'électeur; et, ce qu'on ne pourrait croire si des actes de lui, dans lesquels il réclama hautement le salaire promis, n'étaient d'irrécusables preuves, il avait passé d'avance un marché avec Auguste pour lui vendre ses voix. On comprend que la succession de son père ne put appartenir qu'au prince allemand ou au Français.

Elle fut dévolue à tous deux. La majorité nomma le neveu de Louis XIV, la minorité proclama Auguste II (juillet). Les deux partis chantèrent le *Te Deum* en la gloire de leur roi. Cette fois, chacun consentait à se passer de l'unanimité.

Des deux compétiteurs Auguste était le plus proche. Il arriva le premier (août), le mieux accompagné, et régna. C'est de cette révolution qu'on peut dire, à juste titre, suivant un mot heureux de nos jours, que le trône fut le prix de la course.

En effet, on ne fut jamais plus expéditif à changer de foi ou à conquérir un royaume. Ces deux choses furent pour Auguste l'affaire de quelques jours. Mais une circonstance nouvelle marqua son avènement. Il se présenta sur les frontières avec une armée de Saxons. Jusqu'alors le système électif n'avait livré la Pologne qu'aux manœuvres et à l'ascendant des étrangers : maintenant c'était à leurs armes.

Il courut droit à Cracovie pour s'y faire couronner. Le parti de France se pressa autour de la dépouille du feu roi, de peur que ses partisans ne s'en saisissent, et que la présence de Sobieski mort ne consacrât cette audacieuse inauguration. Auguste II ne s'en laissa pas arrêter. Il donna le nom de diète à un gros de ses amis (15 sep-

tembre), éleva un cénotaphe à Jean III, et se joua des protestations de Radziejowski, des Sapiéha, des Potoçki. C'est ce qu'on appela la comédie en cinq actes, savoir : un roi sans diplome; un enterrement sans cercueil; une diète sans nonces; un sacre sans primat; des protestations sans effet. Il advint de là que Jean Sobieski, dont les funérailles se trouvèrent remises à un nouveau règne, attendit trente-six ans un tombeau. Il sembla rester debout au milieu de son peuple pour assister à l'accomplissement de ses présages, et voir après lui les nations voisines fouler la république aux pieds.

Louis XIV résolut d'attaquer les armes à la main l'usurpation d'Auguste; mais il n'était pas heureux avec les usurpateurs. Affaissé sous le poids de l'Europe moins que sous celui de ses victoires, il avait été réduit, dans sa pénurie d'argent et d'hommes, à désirer la paix. Elle fut conclue à Riswick (21 septembre), et par la première disposition il reconnaissait pour roi légitime d'Angleterre et pour ami le spoliateur des Stuarts : c'était chose à laquelle Jean, moins engagé que lui, et uni aux Stuarts par affection seulement et par loyauté, n'avait jamais voulu consentir.

La paix de Nimègue, si imprudemment violée, était remise en vigueur de nom; mais, de fait, abolie au préjudice de la France. Ce ne fut pas assez que les arrêts des chambres de Metz, Brisach et Besançon fussent cassés; que le roi restituât la principauté d'Orange, Courtray, Luxembourg, Ath, Mons, le comté de Chini, Dinant, Philipsbourg, Brisach, Kell, Fribourg, le Brisgaw; il rasa en outre le fort Louis, le fort Royal, Trarsac, Strasbourg, gloire de Vauban; précédemment il avait cédé la Savoie, Pérouse, Sainte-Brigitte, Pignerol; il rendit encore à l'Espagne la Catalogne, et la vaste province de Lorraine au jeune Léopold, fils bienfaisant du vaillant duc Charles et de la reine Éléonore..... Ainsi, Louis dépouillait ses plus belles conquêtes; il avait compromis sa monarchie comme sa renommée dans des agressions perfides et altières, pour abandonner, au bout de neuf années de combat, les plus beaux fleurons de sa couronne; c'était lui maintenant qui consacrait en Angleterre la maison de Nassau, et rétablissait la maison de Lorraine. Les historiens ont eu soin de remarquer que Léopold vint lui rendre hommage à genoux; mais il n'y avait d'humilié que Louis, *assis et couvert*, pour qui cet hommage était un monument de ses fautes. Et ce roi d'Angleterre, réduit à protester dans le palais de Saint-Germain contre l'abandon de celui

qui nourrissait son exil, cette reine détrônée, les princes leurs fils, les seigneurs qui leur étaient fidèles, semblèrent rester à la cour de Louis, moins en témoignage de sa générosité qu'en reproche et en châtiment de ses torts.

L'Europe elle-même s'étonna de l'abaissement du grand roi. On vit dans sa résignation de vastes pensées; on s'attendit que du moins il allait tout faire pour mettre dans sa maison, comme disaient les *Annales de la cour*, le sceptre de ces trois dynasties illustres : *les Mamellins, les Jagellons* et *les palatins*. Il confia en effet Conti à Jean Bart, pour le jeter sur la plage de Dantzik. Mais bien du temps avait été perdu; Louis épuisé ne s'était pas pressé de faire des sacrifices, et Conti lui-même s'était pressé moins encore de chercher ce trône qui lui semblait ouvert. Il aimait; car c'était à aimer ou combattre qu'il passait sa vie. Les ordres du roi, ainsi que les prières d'Adélaïde de Bourbon sa femme, qui était encore plus avide de l'éloigner de France que de régner, l'avaient forcé d'accepter son élection et de la soutenir; mais il n'aspirait qu'à perdre un royaume par fidélité pour ses amours. Il le perdit. On doit reconnaître que dix mille louis et des lettres de change n'étaient ni un trésor, ni une armée qui pussent aisément balancer et l'ascendant des troupes saxonnes, et le vœu de la petite noblesse, et le dévouement de Dantzik aussi bien que des autres places protestantes, et le crédit de Léopold, et par-dessus tout, la possession. Cependant telles étaient l'ardeur des grands pour le sang de France, la puissance du nom de Louis XIV, et la gloire qui couvrait Conti, qu'au bruit de son arrivée en vue de la plage polonaise, tout s'émut. Le parti français, ranimé, prit les armes. Le cardinal, Zaluski, les Sapiéha, Konski, accoururent. Ils allèrent le complimenter sur ses vaisseaux, lui dire qu'ils l'avaient élu, « parce qu'une » tâche immense était à remplir, celle de consoler la Pologne de la » perte de Jean Sobieski; » ils l'engagèrent à descendre à terre, à se rendre aux vœux de la noblesse qui accourait, à paraître au milieu des troupes qui venaient à lui de toutes parts. Il voulut attendre des forces plus considérables, resta en rade, déconcerta ses amis par ces hésitations, si contraires en apparence à ce qu'on disait de sa vaillance téméraire. Plus dégoûté de la Pologne à mesure qu'il voyait le trône de plus près, et de plus loin ses amours, il déclara son parti trop faible pour tenter la fortune, et fit voile vers la France (5 novembre), préférant une femme aimée au bandeau des rois, lui sacrifiant jusqu'

sa gloire, faisant douter la Pologne de son courage, et blessant, par son abandon inattendu, tous ces grands, tout ce peuple qui venaient à lui. Du moins, Henri de Valois avait consenti à régner deux ans sur leurs ancêtres.

(16 janvier 1698) Auguste, après avoir eu la satisfaction de voir se montrer et disparaître cet illustre compétiteur, s'avança hardiment sur Warsovie. Les dissidens se rallièrent à lui en foule. Le cardinal consentit, à prix d'argent, dit-on, à paraître dans sa cour; les Sobieski même s'y pressèrent. Marie Casimire espéra y reprendre son ascendant sur les destins de la Pologne. L'illusion, il est vrai, dura peu; et, après s'être mêlée aux solennités de l'avènement, après avoir pris part aux longs banquets où Auguste fêta le czar Pierre, qui revenait d'Europe (août), elle sentit la nécessité de s'éloigner, et alla, en pélerinage, disait-elle, chercher un asile pour sa grandeur déchue dans cette antique capitale de l'univers, ruine immortelle, qui semble prédestinée à servir de rendez-vous aux puissances tombées.

Le prince Jacques se retira sur les terres de l'empereur. Alexandre consentit à prendre du service dans la garde d'Auguste, dans sa garde saxonne. C'était blesser la Pologne au cœur; car la république entière demandait le renvoi de cette milice insultante, et Auguste fut contraint de le promettre.

Il différa, sous prétexte de s'en servir comme d'un renfort dans la suite de la guerre contre les Turcs; mais il n'y eut de guerre qu'entre Jablonowski et les généraux saxons, qu'entre les soldats allemands et les troupes polonaises. On n'entendit pas parler des Osmanlis.

Mustapha, battu à Zenta et mis en fuite par Eugène, inclinait à la conclusion de cette guerre de quinze années, si fatale à la grandeur musulmane. Un congrès des cinq puissances belligérantes se réunit à Carlowitz (octobre), sur le Danube, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Des difficultés d'étiquette faillirent tout entraver : Maurocordato, ministre de Mustapha, imagina un grand pavillon circulaire, à sept portes; les sept légations avaient leur tente dressée du côté de leur pays; tous les ministres entraient à la fois et s'asseyaient au siége placé devant eux (26 janvier 1699). Le traité prit pour base le *uti possidetis*. L'Autriche garda la Hongrie et la Transylvanie, avec la Save pour frontière du côté de l'Esclavonie. Tékéli, réfugié avec son intrépide compagne à Constantinople, où il

vivait dans l'intimité du sultan, dut avoir son séjour marqué sur les rivages de l'Asie : la vengeance impériale lui interdisait la terre d'Europe. Ce fut pour peu de temps ; il ne tarda pas à revenir de ce côté de l'Hellespont, conformément à sa demande dernière, pour y être enseveli. Pierre retint Azoff et ses possessions nouvelles. La république de Venise et celle de Pologne, maltraitées par leurs alliées, furent contraintes de céder, l'une les places situées au nord du golfe de Lépante, l'autre les dernières conquêtes de Jean sur le Dniester. Mais Venise conservait encore la Dalmatie, les îles, le Péloponèse, où le divan comptait, il est vrai, ne souffrir le lion de Saint-Marc et la croix que jusqu'au jour où la ligue sainte serait rompue. La Pologne recouvrait Kaminiek, qui ne vit plus l'infidèle aux pieds de ses murailles. Tranquille au dehors, Auguste put s'occuper d'affermir sa puissance ; Pierre-le-Grand, d'exterminer le parti des anciennes mœurs ; l'Empire, de cicatriser ses blessures ; Louis XIV, de proscrire les erreurs de madame Guyon. Les massacres de Moscovie, et les exécutions de réformés en France, de catholiques jacobites en Angleterre, n'étaient pas choses qu'on remarquât alors ; la querelle de Bossuet et de Fénélon fit seule du bruit en Europe : à ce moment solennel où le dix-septième siècle terminait sa glorieuse carrière, l'univers était en paix.

Cette paix fut un magnifique hommage rendu par la fortune à la mémoire de Jean Sobieski. Par les sacrifices imposés aux Polonais, elle leur faisait sentir la grandeur de leur perte ; les alliés n'eussent ni exigé, ni obtenu du libérateur de Vienne l'abandon de ses conquêtes en Moldavie. Par les biens qu'elle assurait à la république comme à la chrétienté, elle attestait et la sagesse de ses plans, et la puissance de ses œuvres. Il partageait avec du Gueselin l'honneur d'emporter, mort, des villes. C'était à lui que les clefs de Kaminiek étaient remises. Du fond de son cercueil, il abaissait le croissant et agrandissait la Pologne.

En effet, le traité de Carlowitz était tout entier son ouvrage. On peut dire que son épée en avait laissé les clauses écrites sur des champs de victoire : c'était sa main puissante qui avait poussé jusqu'à Belgrade, jusqu'à Lépante, jusqu'à Lacédémone, cette guerre commencée sous les murs de Vienne. Tels qu'un torrent épuisé qui se retire et rapproche ses bords, les barbares avaient, sur toutes leurs frontières, fui devant son ascendant. On a même remarqué que toute la fortune

de la guerre semblait tenir à sa présence : s'ébranlait-il, il entraînait la victoire, comme par miracle, depuis Salankemen jusqu'aux ruines d'Argos ; restait-il témoin inactif de cette grande lutte, sur-le-champ, de Chio à Belgrade et Azoff, l'islamisme recommençait à étendre ses rivages. A la fin, le divan s'avoue vaincu. Le vœu de Jean et sa mission sont accomplis. De lui, de ses travaux, datera l'irréparable et éternel abaissement de la grandeur ottomane.

Les évènemens qui se sont succédé depuis lors n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kaminiek a été la dernière qu'ait faite sa patrie. Il a été aussi son dernier roi national, le dernier qu'ait respecté le monde. Avec lui s'évanouit la puissance de la république et son prestige. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce furent tour-à-tour les troupes saxonnes, suédoises, moscovites, impériales, prussiennes, qui régnèrent. La Pologne n'était déjà plus ; suivant les présages de Zaluski, elle était descendue au tombeau avec le plus grand de ses fils.

Sans doute, Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de fautes. Nous avons signalé celles qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée ; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit plutôt qu'il trouvât, dans cet ordre de choses même, un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Entre ce peuple condamné à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, bourgeoisie nobiliaire, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent, qui aimait l'oppression comme les autres la condamnent, qui enfin ne comprenait de métier que celui des armes, et ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès lors intéressés à le maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un réformateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire, l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire : il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins cent mille gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre surtout la constitution sociale. C'est la société qui était assise sur des bases caduques.

C'est par là que cette noble et valeureuse nation a succombé.

Si du prince nous passons à l'homme, nous reconnaîtrons que le caractère de Jean Sobieski dut avoir ses côtés faibles. L'histoire est même près de passer condamnation sur ce reproche d'avarice, universellement attaché à sa mémoire; et toutefois son empressement à payer l'armée de ses deniers, à la vêtir, à prendre les subsistances sur ses terres, à déposer les priviléges lucratifs des grands hetmans, à distribuer de toutes mains les riches dépouilles du Turc dans la campagne de Vienne, semblent le justifier. Zaluski s'indignait, plusieurs années après, de cette imputation, et demandait qu'on interrogeât son trésorier, prêt à dire que ses immenses revenus privés s'épuisaient en sacrifices pour soutenir l'éclat du trône, en largesses pour subvenir à toutes les infortunes. Aux gentilshommes pauvres seulement, était destiné, sur sa cassette personnelle, un fonds de vingt mille florins par mois. Quand on ouvrit son trésor, qu'on disait immense, et qui avait excité tous les cris des factions contraires, qu'y trouva-t-on? une si faible épargne, qu'elle ne prouve qu'une chose : c'est que, dans les dernières années de sa vie, il prévit le destin qui attendait ses fils, et voulut leur laisser les moyens de promener leur exil loin de leur patrie.

Du reste, brave et tendre; pieux et philosophe; joignant la grace à la majesté, la douceur à la force, l'esprit au génie; supérieur dans un tournois comme à la guerre, et à la tribune comme sur le champ de bataille; amoureux des sciences, des arts, de la gloire; passionné pour la patrie : tel il se montre à la postérité, qui verra en lui l'un des hommes les plus accomplis dont parle l'histoire, et l'un des plus grands, le capitaine dont la carrière fut marquée par le plus d'utiles prodiges, le roi qui a le moins emprunté son éclat du rang suprême. Elle dira qu'il fut illustre, entre les hommes éclairés de son temps, dans le siècle du génie; entre les hommes de guerre, quand le grand Condé vivait; entre les têtes couronnées, pendant le règne de Louis XIV. Louis XIV est le seul prince qui ait, à cette époque, jeté plus d'éclat. Voltaire dit avec raison de Louis, que « quoiqu'il y eût alors des héros » comme les Jean Sobieski, qui effacèrent en lui le guerrier, per» sonne n'effaça le monarque. » Mais, si Louis régna au dedans avec autant d'autorité que de splendeur au dehors, peut-être dut-il beaucoup au hasard, qui lui donna le soin de conduire la société docile que Richelieu et Mazarin avaient façonnée au joug : en France, la

puissance féodale n'existait plus, et l'esprit réformateur n'existait pas encore. En Pologne, Jean eut affaire à un peuple vieilli dans l'exercice du pouvoir, enivré du sentiment de l'indépendance personnelle, incapable de commander avec modération, plus incapable encore d'obéir. Louis XIV posséda éminemment cet art des trônes, de bien placer sa faveur. Jean, au contraire, fit trop souvent des ingrats; et c'était encore une suite inévitable des institutions de son pays. On ne peut nier d'ailleurs que le roi de Pologne n'eût plus de qualités aimables, un plus vaste savoir, un plus brillant génie, ni que le roi de France sût mieux imposer aux hommes et forcer l'obéissance. Le premier compta dans sa carrière de plus éclatantes journées; il eut des éclairs de gloire qui éblouirent le monde. La splendeur du second fut plus soutenue; elle se composa de soixante années de faste et de puissance; il y entrait tout un cortége de hautes renommées. Car Louis remplit son siècle : il le représente aux yeux de la postérité; en lui éclatait on ne sait quelle grandeur souveraine que le monde respecte, que reconnaît l'histoire; son nom régna. Le héros de la Pologne n'était qu'admiré; mais il arriva au faîte de la grandeur à force de travaux. Le roi de France y fut porté par sa naissance; mais il était digne de sa fortune. Jean créa la sienne, et fut de tout point un grand homme : Louis XIV était le grand roi.

Les deux monarques s'étaient formés au milieu des orages; tous deux passèrent leur vie à combattre; tous deux asservirent aux lois d'une femme leur vie et leur gloire; tous deux portèrent plus loin que jamais le nom de leur patrie, et l'établirent plus haut dans l'estime du monde; tous deux soutenaient le poids d'une constitution qui n'avait plus que cent ans de vie.

La mort établit entre ces princes un dernier rapport. Leurs cendres furent insultées, celles de Louis par son peuple, celles de Jean par son fils. Louis vivant eut la douleur de voir tomber autour de soi tous les rameaux de son tronc illustre, et, un siècle après, ce fut sa monarchie même, fastueuse, absolue et sans étais, qui s'écroula. De son laborieux empire, rien ne resterait que le souvenir de ses magnificences, de ses prodigalités, de ses déréglemens et de l'expiation insensée qui marqua la seconde moitié de sa carrière, si son lourd et superbe despotisme n'avait laissé en héritage à sa maison et à son peuple, avec une gloire militaire immense, une gloire littéraire qui domine le cours entier des temps modernes. La famille de Sobieski

tomba du rang suprême où il l'avait portée, et ce fut au milieu des mépris publics; mais Jean ne le vit pas; il pressentit seulement la chute de ses fils; il ne présagea que trop celle de son pays : et alors que sa maison et sa patrie ne sont plus, de lui reste ce grand monument, la décadence profonde, le perpétuel refoulement des barbares. Le premier cri de liberté qui a retenti de nouveau parmi les ruines de la Grèce a été un hommage à sa gloire. Cette renaissance de tout un peuple se lie si bien au souvenir de ses travaux, qu'il n'est pas une tribune dans l'univers que, depuis les martyres de Missolonghi, de Chio, de Psara, nous n'ayons entendue retentir du nom de Jean Sobieski.

D'où vient que cet homme, si bon et si grand, a eu l'ame rongée de chagrins; que les affections et la puissance, que la vie publique et la vie privée, lui ont été également amères; que ses fils grandirent sous ses yeux, dans ces lâches désordres qui les ont perdus; qu'envié du monde, il a vécu, il est mort dans le désespoir? Est-ce un de ces caprices de la fortune, qui étonnent la conscience? Non; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il poursuivit, quand il obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au comble des honneurs et de la fortune, venait de descendre au tombeau; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie, n'était pas digne d'un autre amour; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer et de l'embellir; qu'elle mettrait au sein de ses enfans les poisons dont le sien était rempli; qu'elle saurait méconnaître quelque jour et trahir son nouvel époux comme elle insultait au premier.... La passion aveugla Sobieski; et de tous les entraînemens, celui-là est assurément le plus digne d'excuse aux yeux du monde; mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la fortune. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie?.... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.

CONCLUSION.

Suite de l'histoire de Pologne jusqu'à nos jours.

(1700—1814.)

La paix de la Pologne, la paix de l'univers ne fut pas de longue durée. Le dix-huitième siècle à son lever trouva le monde en feu.

L'héritage de Gustave Adolphe, tombé aux mains d'un jeune prince de dix-huit ans, parut au roi de Pologne, au roi de Danemarck et au czar Pierre, une proie facile; et, dans le même temps, une proie plus grande fit courir le midi tout entier aux armes. Le roi d'Espagne, Charles II, dont la mort avait préoccupé les cabinets depuis sa naissance, descendait enfin au tombeau, laissant à disputer entre les maisons de France et d'Autriche une succession qui comprenait la moitié du monde.

Ainsi, une double guerre allait embraser l'Europe. L'incendie commença par le Nord. Frédéric Auguste eut la gloire de l'allumer.

Auguste, loin d'apaiser les dissensions civiles depuis la paix de Carlowitz, n'avait fait que les irriter. Le parti du clergé, des grands, de la France, rallié à ce prince par la nécessité, s'éloignait de lui chaque jour, repoussé par ses fautes. L'ascendant de l'Autriche sur ses conseils, son faible pour la petite noblesse qui l'avait élu, son intention manifeste d'abaisser les maisons puissantes, la difficulté qu'avait cet électeur absolu à se conduire en roi dépendant et limité, sa cour luthérienne, et plus que tout ses troupes étrangères, justifiaient ceux qui avaient combattu sa canditature, et grossissaient le nombre des opposans. Peu à peu son gouvernement et sa cour furent entièrement saxons. On comprend qu'il préférât à Jablonowski ou Sapiéha, qui le contrecarraient souvent, Flemming et Steynau, qui obéissaient toujours; toute son application fut de disperser les troupes polonaises et

de les dissoudre. Il ne voulait plus avoir à son service que l'armée allemande : et comme l'insolence de cette armée s'accroissait avec le besoin qu'il avait d'elle, Frédéric Auguste fut bientôt pour ce peuple libre, qui l'avait couronné, un monarque étranger et en quelque sorte victorieux. La Pologne, humiliée et mise au pillage, se sentait un pays conquis.

Aussi les discordes étaient-elles plus que jamais ardentes. Sans que la légitimité du roi fût nulle part mise en question, des combats acharnés ensanglantaient la querelle du parti qui l'avait élu, et de celui qui l'avait repoussé. En Lithuanie, cette querelle prit décidément la forme d'une guerre civile sous le double drapeau des Sapiéha et de la faction allemande, de la faction d'Auguste, qui eut pour chef d'abord un Oginski, ensuite un prince de Wieçnowicz : les Wieçnowieçki faisaient toujours cause commune avec la petite noblesse. En Pologne, ce fut une guerre nationale entre les troupes de la république et les Saxons, qui ne pouvaient se voir sans s'égorger.

Vainement, le roi avait promis le renvoi de sa milice étrangère. Résolu de la conserver, il chercha quelque part une guerre à déclarer, et ce fut Charles XII qu'il choisit pour adversaire. Contre le vœu des lois, il n'informa point la diète de sa résolution, pour marquer que c'était une guerre qui le regardait seul, et avoir le prétexte de n'employer, dans l'expédition qu'il méditait contre la Livonie, que les troupes électorales. En même temps, il se vanta de cette guerre, comme d'une preuve de sa fidélité à remplir les *pacta conventa* de son couronnement. Il y avait contracté l'obligation de restituer à la république toutes ses anciennes dépendances. Cette clause alors fut faite pour Kaminiek : il l'appliquait à Riga.

Un obscur démêlé divisait depuis long-temps le Danemarck et la Suède. Frédéric IV jugea le moment opportun pour se montrer exigeant ; il se trompait. Les conseillers de Charles, qui avaient aidé leur jeune maître à déposséder sa grand'mère de la régence, ne craignaient rien tant que le repos. La guerre de Livonie était peu considérable à leurs yeux. Ils se jetèrent avec empressement dans une autre guerre toujours nationale chez les Suédois. La Hollande, l'Angleterre et le Hanovre, qui ne pardonnaient pas au cabinet de Copenhague son penchant pour la France, unirent (juillet 1700), contre la couronne de Danemarck, leurs forces de terre et de mer à celles de Charles XII. Il l'écrasa (août).

Cependant Frédéric Auguste échoua devant les fortifications de la capitale de la Livonie et sa nombreuse garnison (septembre). Il avait regagné la Pologne, quand la Suède apprit qu'un autre ennemi la menaçait vers ces frontières lointaines. Pressé de voir la Baltique (octobre), le czar Pierre s'avançait sur le golfe de Finlande avec quatre-vingt mille hommes commandés par le duc de Croy. Charles accourut (3 novembre). Les quatre-vingt mille Moscovites, Pierre-le-Grand et Croy furent, aux champs de Narva, écrasés comme les Danois.

Le prestige tombe, si on réfléchit que l'extermination des strelitz venait d'énerver l'empire; que les bandes moscovites, malgré le long travail d'Alexis et de Pierre Ier, montraient encore peu d'ordre et d'instruction; qu'on voit dans Puffendorf que le roi de Suède avait en ligne, à Narva, plus de trente mille hommes, et que c'étaient à peu près les meilleures troupes de l'Europe : c'étaient les plus vieilles, les plus instruites, les mieux payées.

Il faut considérer qu'au milieu d'une conflagration universelle, la Suède était, depuis vingt ans, en paix. Charles XI s'était appliqué à cicatriser la plaie profonde des guerres de Gustave Adolphe et de Charles Gustave. Absolu mais sage, et habile quoique dur, il laissa en héritage un pouvoir illimité, une population puissante et robuste, un commerce et un crédit florissans, des flottes qui faisaient l'admiration comme l'effroi du Nord, une armée nombreuse et instruite, des coffres remplis. Cette longue épargne d'argent et d'hommes était une richesse qui égalait Charles XII, tant qu'elle durerait, aux plus grands rois. Fils prodigue, il la dissipa.

Au lieu de profiter de ses triomphes pour dicter la paix au czar et à Auguste comme au roi de Danemarck, Charles s'avança sur la Duna, nourrissant d'ambitieux projets; et là commence une guerre de quatre années, la plus étrange qui se fût vue encore dans le monde.

(1701) Après tout ce qui s'était passé, le parti français ne plaçait plus d'espoir sur la France. Les grands cherchèrent ailleurs un appui. Deux monarques s'offrirent : le margrave de Brandebourg, Frédéric II, qui mettait en ce moment lui-même sur son front la couronne royale, mais qui, par cette hardiesse autant que par son voisinage, inspirait des alarmes sur l'indépendance de la Pologne; et ce roi victorieux, qui venait du fond du Nord pour donner, disait-il, main-forte aux Polonais opprimés, sans autre ambition que d'assurer la liberté de leur patrie. Les Sapiéha se jetèrent les premiers dans

ses bras, et le cardinal Radziejowski promit d'en faire autant.

Pendant dix-huit mois, ce roi de vingt ans, qui se voyait à la tête d'une puissante armée, resta campé sur les frontières de la Livonie et de la Courlande, encourageant à une révolution, par des négociations secrètes où patentes, le sénat, les hetmans, l'archevêque de Gnesne, tous les chefs du parti qui l'appelait; refusant de négocier avec le roi, comme illégitimement élu; battant ça et là ses Saxons, et se déclarant en paix avec la république. Dans cette politique circonspecte et habile, on reconnaît le génie de Piper, dont la prudence imperturbable trouva un admirable appui dans la volonté également patiente et entêtée de son jeune maître. C'était beaucoup que, brave et ambitieux de renommée, Charles sût comprendre à son âge et adopter les vues de son ministre. Quel prince de vingt ans aurait eu cette connaissance des hommes et des factions, ce tact à en manier les ressorts, cette confiance qui sait attendre, cette modération calculée qui rassurait la Pologne et ôtait à l'empereur la pensée d'intervenir dans ces différends?

Dans ces conjonctures extraordinaires, Auguste sentit la nécessité de lier les Polonais à sa querelle et de les engager. Il prit le parti de rappeler son armée saxonne en ordonnant aux hetmans de se porter sur les frontières à la tête des troupes nationales. Les hetmans refusèrent, parce que la république n'avait pas déclaré la guerre à la Suède. De cette sorte, la Pologne resta ouverte, et Charles continua de négocier l'expulsion du roi sans envahir le royaume.

Le pape intervint; il menaça le primat de ses foudres s'il trempait dans une conjuration ourdie pour livrer aux armes d'hérétiques obstinés la Pologne catholique. Clément XII oubliait que les Saxons étaient hérétiques comme les Suédois, et que le parti à la tête duquel marchait le cardinal était celui des grands et de l'épiscopat. Mais ce parti était ennemi de l'Autriche; ce parti aimait la France; ce parti tendait la main au fils de rois sous lesquels avait tremblé l'Empire; et Léopold continuait de dominer la politique du Vatican.

Radziejowski répondit au pape qu'il affronterait mille fois le martyre pour soustraire la Pologne à l'ascendant des hérétiques. Il conseilla au roi Auguste d'accréditer sa maîtresse, la comtesse de Koenigsmark, près le jeune roi de Suède, pour lui arracher la paix; il écrivit à Piper d'empêcher son maître de recevoir cette dangereuse ambassadrice, et conspira plus passionnément que jamais la chute du prince devant lequel il pliait le genou.

Une diète, à laquelle le roi s'avisa de recourir, fut élue sous l'influence des grands : la haine que la nation portait à la domination saxonne avait fortifié leur ascendant. Le souvenir de Jean Sobieski et sa gloire, le nom de ses fils et leurs griefs, remplirent les débats. Auguste comprit qu'il marchait sur un volcan.

(1702) Cependant Radziejowski s'étonna de ne pas trouver dans ses amis l'audace qu'il aurait voulue. Par une suite étrange de l'état de la Pologne, le roi voyait clairement tous ces complots, il en était entouré sans avoir la puissance de s'en garder, non plus que de les punir, et ceux qui les ourdissaient hésitaient à les consommer. Une foule de motifs les empêchaient encore de prononcer la déchéance : les longues animosités de l'ordre équestre interdisaient l'espoir d'un concours unanime; la religion du serment était puissante chez ce pieux et vaillant peuple; enfin, on ne parvenait pas dans les conciliabules à s'accorder sur le nouveau roi. Le chagrin de n'être pas compté au nombre des candidats avança, dit-on, la mort de Jablonowski, effacé au milieu de ces orages, et moins grand que jamais depuis que le grand homme objet de son envie ne siégeait plus au trône. Le cardinal et les Sapiéha prirent le parti d'engager Charles XII à venir fixer, par sa présence, ces longues incertitudes : la guerre de la succession ébranlait alors l'Empire, et Philippe, maître de Madrid, maître de Naples, marchait victorieusement sur le nord de l'Italie; Charles ne craignit plus de descendre, à la tête de son armée, dans les champs de la Pologne. Il entra dans Warsovie sans coup férir (24 mai); et, ne voyant d'obstacle à un entier triomphe que l'armée d'Auguste, dont les lignes couvraient Cracovie, il alla renverser l'obstacle aux plaines de Clissau (août).

En traversant la capitale, Charles avait adressé au primat, chef de la république à ses yeux comme dans un interrègne, l'invitation de profiter de la délivrance de la Pologne pour mettre au plus tôt, par une élection régulière, un terme à ses malheurs. Radziejowski n'avait pas de vœu plus cher; le parti qui avait succombé aux élections dernières se trouvait relevé par la fortune de Charles XII, et pourtant deux années encore se passèrent dans ces négociations patientes du roi de Suède, dans ces menées indécises du parti français.

Jamais peuple n'eut une situation plus extraordinaire. Deux factions étaient en présence : toutes deux avaient, pour les représenter et les défendre, une armée; mais une armée étrangère, une armée

conquérante, conquérante sans combat. L'élu de la petite noblesse avait introduit les Saxons; les grands appelaient les Suédois. A dater du jour où Jean Sobieski ferma les yeux, l'étranger régna sur la Pologne. C'est qu'une nation sans peuple est promptement épuisée : la république semblait n'avoir plus de sang à donner pour la guerre civile même. On ne voyait de rencontres armées qu'entre les troupes suédoises et allemandes ; c'étaient en quelque sorte les champions des combats judiciaires d'autrefois : du reste les factions conduisaient leur querelle comme un procès. Réunies autour de l'électeur de Saxe ou du roi de Suède, en diètes, en confédérations, en sénat, partout où la victoire conduisait ces princes, elles échangeaient les notes et les sommations. La corruption se montrait dans ces démêlés plus que la violence ; on cherchait de part et d'autre à gagner ses adversaires plus qu'à les abattre. C'est ainsi que l'or, dit-on, enleva le chevalier Lubomirski à la faction allemande, que l'office de grand chancelier lui donna Zaluski. Réciproquement déclarés traîtres à la patrie, les chefs passaient sans cesse d'un camp à l'autre. Le cardinal partagea sa vie entre les devoirs qu'il rendait à Auguste dans sa cour, et la trame qu'il conduisait contre lui dans le camp de Charles XII.

Cette prolongation d'anarchie tenait à la difficulté de faire un roi. Charles XII prenait sa force à la fois et dans l'assistance, et dans la clientèle d'un parti où se rencontraient tous les évêques, d'un parti qui s'appuyait sur l'aversion de la Pologne pour le cortége hérétique de Frédéric Auguste, d'un parti contre lequel s'étaient brisés les efforts et les victoires de Charles Gustave. Piper reconnut donc que son maître n'avait pas une chance de conquérir plus que de recevoir la couronne. Charles déclara dès lors que le choix de la république était libre. L'unique condition fut d'élire un Piast. La politique des Suédois craignait qu'un prince étranger ne fût pas assez soumis à leur tutelle, et leur orgueil souhaitait que ce roi, leur vassal, fût du sang de Jean Sobieski.

Dès les premiers jours, les grands avaient tourné leurs regards vers le prince Jacques, et lui-même avait tendu les mains à la couronne, qui brillait de nouveau à ses regards. Des réclamations dans les diètes contre le gouvernement d'Auguste annoncèrent sa candidature ; mais Léopold, sur les terres duquel il habitait, qui était devenu, par son mariage, son patron en Europe, et qui lui avait promis un gouvernement dans les États héréditaires, Léopold voyait avec épouvante

la marche d'un roi de Suède sur les frontières de l'Empire. Menacé de l'inimitié impériale, et combattu entre les conseils contraires de son ambition, Jacques hésita long-temps. Enfin il se décida pour la royauté. Un acte de Charles XII déclara (octobre) que, s'il était librement élu, son amitié comme son assistance lui étaient à jamais acquises. Cette transaction semblait devoir mettre un terme à l'interrègne, ce grand nom rétablir l'indépendance de la Pologne (mars 1704). Un jour que le prince et un de ses frères chassaient dans leur terre de Silésie, trente cavaliers sortent d'un bois, les enlèvent, les traînent en Saxe, et une forteresse répond d'eux à leur audacieux rival.

Voltaire raconte que Charles offrit le trône à celui des trois frères qui était libre encore, puis il ajoute : « Le prince déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et surtout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Lesczinski, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince qui la refusait. »

Nous ne rappelons ce récit, que parce que tous les historiens l'ont répété. On voudrait qu'il fût véritable. Par malheur, si les fils de Sobieski ont perdu leur illustre héritage, la faute n'en est point à leurs vertus; pour dissuader les lecteurs, il suffirait de dire que des trois frères, celui qui demeurait libre, était Alexandre. Des prodiges de tendresse fraternelle ne s'attendent pas de lui.

Le sacrifice qu'on suppose n'eût pas été d'ailleurs héroïque ; car il eût été insensé. La sagesse, comme le dévouement, était d'accepter la couronne pour la garder au prisonnier d'Auguste.

En effet, à peine a-t-on parcouru les documens sans nombre, officiels et privés, que nous possédons sur cette époque, qu'on découvre d'abord comment les choses se passèrent.

Ce qui est vrai, car le roi Auguste le dit dans une note adressée à la diète de Ratisbonne en justification du guet-apens qu'il venait de commettre sur les terres de l'Empire, c'est que le jeune Constantin n'était pas destiné à rester captif; il était libre, mais voulut partager le sort de son frère. Ce qui est vrai encore, c'est que cet attentat réveilla dans tous les cœurs un intérêt si animé en faveur de cette race illustre, qu'Alexandre aurait pu se saisir du trône ; Dantzik lui-

même se prononça contre Auguste. Une confédération formée à Warsovie déclara qu'elle était armée pour défendre et sauver les fils de celui qui avait tant de fois défendu, tant de fois sauvé la patrie. Dès lors la déchéance fut résolue. Chacun se crut affranchi de ses serments; mais ce ne fut point par un désintéressement inouï qu'Alexandre laissa échapper cette couronne tant enviée de son enfance; ce fut, et par avarice, et par lâcheté.

A la première nouvelle de l'arrestation de son frère, il résolut d'en tirer parti, en fit grand bruit en Europe, déféra ses plaintes au tribunal de la république et à celui de l'Empire, se porta enfin pour le chef des confédérés. Ses volumineux manifestes contre Auguste étaient remplis de répétitions pécuniaires, qui contrastaient avec la grandeur du débat. Il redemandait entre autres deux cent mille florins promis à sa mère, lors de la dernière élection, pour appuyer l'électeur de Saxe au préjudice de la France, au préjudice de son fils peut-être. Auguste répondit très-bien qu'il se garderait de nier la dette; qu'il s'estimait trop heureux de voir ces princes convenir d'une telle lâcheté, et en réclamer le salaire.

Les Polonais avaient contre Alexandre d'autres griefs. En prenant des années, *ce fils de la grace et non de la nature*, comme Zaluski l'appelle, s'était de jour en jour efféminé. Les grands, qui reprochaient à son frère de n'être pas assez guerrier pour marcher à leur tête, étaient loin toutefois de confondre avec l'indécision et la mollesse d'Alexandre l'esprit peu militaire, mais prompt et hardi de Jacques; malgré tout, telle était la puissance du nom qu'il portait, telle fut la révolte de la Pologne à la nouvelle du coup qui avait frappé *les pupilles, les décorations* de la république, que, dans l'extrémité où l'on se trouvait, les confédérés s'accordèrent à porter sur lui leurs suffrages. On lui demanda des sacrifices pour lever des troupes et gagner des voix. Il répondit qu'il ne placerait pas un sou sur quelque chose d'aussi fragile que la faveur qu'on lui montrait. La colère des confédérés peut s'imaginer; ses amis essayèrent de lui faire voir l'abîme où il précipitait sa maison et sa patrie. Tout fut inutile : *expensarum pericula detrectavit;* et, de tous les dangers, celui de dépenses vaines n'était pas encore à ses yeux le plus redoutable. Que deviendrait-on, disait-il, si l'empereur, faisant sa paix avec le roi de France, tournait ses armes contre l'élu du parti suédois? Les confédérés de Warsovie n'avaient point d'armée. L'ordre équestre n'était pas pour eux. Qui

pouvait lui répondre qu'en *mettant la main dans ce tronc brisé, il l'en retirerait tout entière ?*

Ces objections, opposées à Charles comme aux confédérés, portèrent l'indignation dans les cœurs. En vain le roi de Suède fit de nombreux efforts pour donner à ce jeune homme le courage d'être roi. En vain Marie Casimire, présente du milieu de l'Italie à toutes ces intrigues, et attentive à lui écrire, par les courriers de l'Autriche, de repousser les propositions funestes de la Suède, lui écrivait-elle par ceux de France de les accepter. Plus il approchait du but, plus en quelque sorte sa tête tournait. Il aurait voulu être élu sans risques comme sans frais, pour ainsi dire à son insu, et malgré lui. Alors il n'aurait armé contre soi ni l'empereur, ni Charles XII, ni Auguste même, ni la fortune.

Cependant il fallait un roi à Charles XII. L'interrègne usait sans fruit son armée. Il se rencontra un seigneur, jeune, éloquent et brave, qui lui avait plu ; c'était Stanislas Leczinski. Les confédérés l'élurent (14 juillet).

Mais ce choix était loin d'avoir l'autorité qu'aurait eu le nom des Sobieski. Jérôme Lubomirski, le primat, les Potocki, d'autres grands, s'éloignèrent indignés. Stanislas, au lieu de prêter de la force aux Suédois, ne pouvait en recevoir que d'eux. Vainement Louis XIV et Philippe V se hâtèrent de reconnaître le successeur des droits de Conti. On put pressentir qu'il le serait aussi de sa fortune, que cette élection violente ne le ferait point roi de Pologne. Par d'étranges vicissitudes, elle fit sa fille, alors au berceau, reine de France.

On ne peut douter que le prince Jacques, malgré ses fautes, n'eût régné s'il eût été libre, et probablement son pouvoir, consacré par des souvenirs dont la Pologne se montrait chaque jour plus reconnaissante et plus fière, aurait survécu aux désastres même des Suédois. Aussi Auguste le resserra-t-il plus étroitement que jamais. L'empereur, qui croyait le danger passé, réclama son beau-frère pour complaire à la diète de Ratisbonne, autant que pour ne pas paraître complice de cet attentat. Tandis qu'Auguste luttait avec embarras contre une volonté qu'il n'osait ni satisfaire, ni méconnaître, il apprit que ce monarque était au lit de mort. Les derniers regards de Léopold avaient vu le génie de la France humilié aux plaines d'Hochstett, la maison de Bourbon, son éternelle rivale, accablée depuis Gibraltar jusque dans les Pays-Bas et en Italie, Churchill et

Eugène couronnés de gloire. Ce fut au milieu de ces triomphes que, terminant enfin son règne, perfide, cruel et fortuné, de quarante-sept années, il tomba entre les mains de Dieu (16 août 1705).

Son fils, l'empereur Joseph Ier, donna peu de soins à la délivrance des Sobieski. Lui-même mit au ban de l'Empire leur beau-frère, l'électeur de Bavière, coupable d'attachement à la France, et tint en prison ses jeunes fils. Pendant que tous les enfans de Jean Sobieski étaient ainsi battus des orages, les factions et l'étranger se disputaient avec acharnement la couronne qu'aucun d'eux n'avait su ni reprendre ni mériter. L'avènement de Stanislas Leszczinski fortifia le roi Auguste, et lui fit trouver des soldats. Plusieurs palatinats, dans la petite Pologne surtout, prirent les armes pour sa querelle. Les Lithuaniens se levèrent, et déjà un nouveau champion était entré dans cette lice sanglante. Le Moscovite avait pris terre en Pologne, à peu près pour n'en plus sortir.

Charles XII, en deux campagnes, nettoie la Lithuanie des bandes étrangères; il rappelle sous les drapeaux de Stanislas la foule des grands; et, comme les efforts de Villars, de Vendôme, de Berwick, pour réparer, après le désastre d'Hochstett, le désastre de Ramillies, ont fatigué les impériaux, il va, à travers la Silésie et au cœur de l'Empire, tarir, dans la Saxe même, la source de cette grande guerre. Ce fut l'affaire de quelques journées. On ne sait pourquoi il campe une année entière dans ces contrées, où dort Gustave Adolphe; peut-être s'amuse-t-il d'intimider l'empereur (1707), dont la fortune faiblissait devant les grands hommes suscités pour sauver la France; et, dictant des lois brutales à Auguste épouvanté, il l'oblige de déposer la couronne de Pologne, d'écrire à Stanislas des félicitations sur son triomphe, de rendre la liberté aux princes sérénissimes qu'il tient captifs. Auguste s'abandonne jusqu'à livrer aux barbaries de son ennemi victorieux l'infortuné Patkul, l'ambassadeur du czar, son protecteur et son allié. Enfin Charles part après avoir fait à l'électeur, dans Dresde, une visite dès long-temps convenue, et Stanislas écrit à la reine Marie Casimire que, de toutes les graces qu'il a reçues du ciel, la plus grande est d'avoir vu affranchis de leurs fers les rejetons illustres d'un héros, l'éternel honneur de la Pologne.

La vie de tous ces princes était désormais terminée. Marie Casimire traîna son inquiète vieillesse neuf années encore en Ita-

lie (1708), et en France où elle revint mourir : le château de Blois fut son dernier séjour. Le prince Alexandre mourut jeune, à Rome, sous l'habit de capucin. Le prince Constantin vécut obscurément en Pologne. Jacques fut gouverneur de la Styrie, et termina ses jours en 1737, dans le manoir de Zolkiew. Il avait deux filles. L'aînée épousa successivement, dans l'espace de quelques mois, deux frères, de la maison de la Tour-d'Auvergne, tous deux ducs de Bouillon et grands chambellans de France : plusieurs de nos plus illustres maisons se glorifient de se rattacher au roi Sobieski par ce rameau. La seconde fut unie au chevalier de Saint-Georges. Le sang des Stuarts et celui des Sobieskis se confondirent sur la terre d'exil. Mais pour ces deux races, le jour des prospérités était passé sans retour. Leur union donna naissance au brave et malheureux prince Édouard.

Cependant Charles était rentré dans cette Pologne qu'il avait délivrée tout entière de la domination saxonne. Il résolut d'y briser le joug du protectorat moscovite, en frappant aussi le czar au cœur.

Mais Charles n'était plus ce prince qui croyait aux conseils. Il n'était plus ce roi qui avait des trésors et des soldats, légués à sa jeunesse par les longs travaux d'un père. Dans les neuf ans qui venaient de s'écouler, il avait épuisé la Suède d'argent et d'hommes. Des recrues remplaçaient maintenant les vieilles bandes, et rien dans son génie ne remplaçait les lumières, la sagacité, la prudence de ministres maintenant dédaignés. Pour avoir terrassé Auguste et ses vingt mille Saxons, il crut pouvoir renverser le colosse moscovite. Pour avoir parcouru en tous sens la Pologne, sous les auspices d'un des partis qui la divisaient, il crut l'avoir conquise, et pensa pouvoir aussi conquérir la Russie (1709). C'était du délire. Au lieu d'accorder la paix au czar qui l'implorait, au lieu de s'établir ainsi l'arbitre du Nord, il employa une année à franchir le Niémen, la Bérésina, le Borysthène, puis il disparut (juillet), comme le Rhin dans les sables, au milieu des steppes de l'Ukraine, sous un pas de Pierre-le-Grand.

Aussitôt, Auguste se présenta aux Polonais à la tête de son armée. Stanislas était une ombre qui ne pouvait se soutenir. La Pologne ne devait plus vivre sous les lois de princes appuyés seulement au vœu national ; et, pour l'affranchir, le vertueux Lesczinski manquait de la première vertu de la royauté, le sang ou le génie qui sont la force personnelle du prince. Les grands l'abandonnèrent pour tomber aux pieds de l'élu de l'ordre équestre qui pardonna. L'élu du parti fran-

gais erra quelque temps en Europe, avant de chercher en France un asile, et tout en luttant parfois contre le joug de la domination saxonne, la république fut paisible par impuissance de s'affranchir.

(1713) Dans le même temps, la paix d'Utrecht fixa les lots entre les cohéritiers de la monarchie espagnole; toutes les couronnes démembrèrent, et cette fois encore le monde respira.

Peu après, Louis XIV frappé à coups redoublés par la fortune dans sa puissance, par la mort dans sa famille et dans ses affections, Louis XIV descendit du théâtre du monde qu'il avait rempli soixante ans (1715). Comme ces rois d'Asie avec qui étaient ensevelis leurs trophées, leurs trésors, leurs esclaves, il sembla porter toute sa monarchie au tombeau. L'ordre ancien disparut avec lui. On dirait que l'esprit humain, captif à ses pieds, sortit après lui de tutelle. Toutes les libertés se déchaînèrent. La tyrannie avait pesé sur les mœurs, sur la foi, sur les lettres, sur la société tout entière. Les mœurs, les croyances, les lettres, la société enfin se vengèrent par la licence.

Chose singulière! la révolution, que le dix-huitième siècle venait accomplir dans l'univers, eut pour précurseur ce Scythe du vieux sang, ivrogne, emporté, cruel, grossier, qui dominait le Nord; et elle commença parmi les barbares de Moscovie, comme elle devait finir dans la France de Louis XIV, en procédant par le glaive et la hache aux améliorations qu'elle promettait, en courbant, sous le niveau effroyable des bourreaux, le parti entier des anciennes institutions et des anciennes mœurs. Impitoyable novateur, Pierre voulut tout réformer dans son empire, hormis lui-même, et, comme a fait depuis la Convention, il voulut tout réformer à la même heure, les mœurs comme les lois, les modes comme les arts, la robe orientale comme les préjugés sauvages. Il inventa cette politique, de prendre la terreur pour institutrice de tout un peuple; car le despotisme et la démagogie se ressemblent. Les deux monstres ont la même passion de nivellement, la même tyrannie intraitable, précipitée, cruelle. Mais ce n'est pas en violentant la nature humaine qu'on l'améliore. Vainement multiplier les écoles, et propager les sciences, sera l'application de ce héros extraordinaire, féroce par tempérament, législateur par instinct, tambour ou charpentier par passion de la gloire. En plantant dans le sang cet arbre de la civilisation qu'il veut faire fleurir sous les cieux du nord, il retardera les progrès domestiques de son peuple autant qu'Alexis les avait hâtés. Ce qui fait sa grandeur, c'est

que son bras de géant renverse les barrières antiques, met en communication le septentrion et le midi, fait en quelque sorte de son empire ignoré le pôle du monde : désormais tout roulera sur lui.

Dans ce mouvement de réformation qui emporte l'univers, la Pologne, comme toutes les nations, réfléchit sur elle-même, et veut aussi renouveler ses destinées; et comme il faut qu'entre elle et le reste du monde tout diffère, tandis que les autres peuples s'agitent pour arriver à la liberté, c'est contre sa mortelle liberté que s'arment avec raison ses réformateurs. Ils veulent un pouvoir tutélaire; la Pologne ne le trouvera point. Les autres empires prospèrent; ils grandissent, et elle périra.

Ce fut la haute noblesse qui, plus éclairée, comprit la nécessité de créer des remparts à la république par des lois; mais il était trop tard : les partis ne marchaient plus que sous la tutelle des puissances étrangères. Quand on en est là, il n'y a plus de patrie.

Les grands, d'ailleurs, n'avaient que des alliés lointains, la Suède ou la France. Ceux qui voulaient à tout prix maintenir ce qu'ils appelaient la liberté et l'égalité antiques, c'est-à-dire l'oppression des serfs et l'anarchie des nobles, avaient des appuis toujours présens; c'étaient autrefois les impériaux; c'étaient maintenant les impériaux, la Russie, la Prusse; c'était surtout la Russie. Par le penchant des Lithuaniens pour elle, par sa puissance, par la gloire des quatre femmes qui marchèrent à sa tête, par le vasselage intéressé de la maison de Saxe, la Russie gouvernait victorieusement la Pologne.

(1733) La mort de Frédéric Auguste mit aux prises les deux partis, les deux systèmes, les deux camps. Les grands et la France firent que Stanislas fut élu de nouveau; la Russie fit qu'Auguste III régna. Il régna trente ans, ou plutôt l'armée saxonne, le *liberum veto* et l'influence russe régnèrent. Auguste assurait son ombre de royauté par ses troupes allemandes. La Pologne maintenait une ombre de liberté en cassant toutes les diètes, en brisant la puissance publique aux mains de ses maîtres. La Russie pesait, et sur ces maîtres impuissans, et sur ces impuissans citoyens : entre tant de fantômes, la seule chose réelle était son pouvoir : il n'y eut pendant ce long période ni guerre civile, ni troubles extraordinaires; seulement il n'y avait non plus ni diète, ni gouvernement, ni nation. C'était l'idéal de l'anarchie; c'était une ruine qui restait debout; c'était un champ ouvert qui attendait les bataillons de l'étranger.

(1763) Quand il fallut donner un successeur à Auguste III, les bataillons de l'étranger arrivèrent. La czarine voulait pour roi Stanislas Poniatowski, et, cette fois, il n'était plus question de marchander la Pologne dans les comices, et de l'acheter. L'élection fut commandée les armes à la main (1764). La diète se tint, suivant un vieil usage, *sous le bouclier* du Moscovite, du Kosake, du Tartare, qui brandissaient leurs armes autour du kolo. Par l'organe du courageux Mokranowski, le *liberum veto*, comme pour se réhabiliter à la dernière heure de la patrie, protesta contre cette nouveauté, conséquence et châtiment de toutes les fautes des siècles précédens. Vains efforts! Stanislas Poniatowski fut roi, il en porta du moins le titre; et quand la Pologne voulut, à la voix des Czartoriçki, déposer cette immunité funeste, dont elle venait de faire un héroïque usage, on apprit avec étonnement que la Russie et la Prusse avaient pris le *liberum veto* sous leur sauvegarde. Il fallait que la république restât jusqu'au bout démantelée (1766).

La petite noblesse fit la faute immense de recourir à Catherine, pour mettre ses vieilles institutions à l'abri des plans de réforme vers lesquels inclinait Stanislas. La czarine embrassa la cause de ces républicains aveugles contre le roi qu'elle leur avait imposé. En même temps, elle dictait à la république, en faveur de la réforme et du schisme, des lois de tolérance tracées avec le glaive. Les grands, le clergé, tous ceux qui tenaient encore à l'intolérance par passion, et pensaient, dans de telles conjectures, à opprimer leurs frères plus qu'à établir la concorde; tous ceux aussi qui comprenaient l'étendue des périls où cette intervention altière jetait la patrie, coururent aux armes. Aidée des vœux de la France, que Choiseul régissait alors, du génie de Dumouriez, du courage de Viomesnil, la confédération de Bar rendit de généreux combats (1768). Mais à la longue, elle fut vaincue; Joseph II se réunit à l'impératrice et au grand Frédéric pour le partage des dépouilles (1774); et tandis que la haute noblesse, résolue de constituer enfin la royauté sur de solides bases, recherchait les conseils de Jean-Jacques Rousseau, le premier démembrement valut à la Sémiramis du Nord les louanges de Voltaire.

Hâtons-nous de dire que cette grande et terrible leçon ne fut pas perdue pour la Pologne. Le *liberum veto* cessa de désoler ce qui restait de la république. Les partis se pressèrent autour du faible Stanislas. Les grands ne furent plus seuls à comprendre que des

institutions, nées dans les forêts de la Sarmatie, ne pouvaient défendre l'État chancelant au milieu de la force d'action et du mouvement ascendant développés chez tous les peuples par le principe d'égalité que le christianisme a déposé au sein des sociétés modernes. On comprit aussi que ce n'était pas assez de chercher des remparts dans une réforme politique; qu'il fallait demander à une réforme sociale des trésors et des armées; et, le 3 mai 1791, une constitution basée sur l'hérédité du trône, l'abolition du *liberum veto*, la tolérance des divers cultes, l'émancipation de la bourgeoisie et l'affranchissement progressif des serfs, fut proclamée par Stanislas Auguste, au milieu des pleurs de joie de cette malheureuse nation qui se croyait sauvée.

Ainsi, partout l'ordre antique tombait devant l'esprit nouveau : en France, sous les coups de la faction populaire et de l'anarchie ; en Pologne, sous l'influence bienfaisante de la noblesse, dans l'intérêt de l'ordre, dans le sens du pouvoir. Et, mystérieuse dispensation de la Providence ! la réforme sanglante de la France a enfanté des richesses sans nombre, de la puissance, des lois, la liberté : la réforme de la Pologne ne produisit que les invasions et le partage.

C'est que le temps de la sagesse même était passé pour les Polonais. Comme ces vieillards qui reconnaissent leurs égaremens aux bords de la tombe, ils avaient porté le joug des passions de leur premier âge, jusqu'à cette heure qui ne laisse plus de place à la réforme, qui ne permet que le repentir. Depuis les jours de Sobieski, toute tentative d'amélioration devait être stérile ; la Pologne était condamnée à ne compter en Europe que par ses malheurs.

Dans ses malheurs, elle a trouvé la gloire ; elle n'a pu y retrouver la puissance et la vie. Vaincu au 3 mai par le cri national, le parti des vieilles lois vivait encore ; il s'arma dans Targowice, et implora Catherine ; confédération coupable à laquelle la Pologne a imputé toutes ses infortunes. La Pologne a eu tort : ce prétexte eût manqué à la czarine, qu'il y avait toujours l'inévitable penchant du nord vers le midi, et l'éternelle inclination de la Russie à rassembler sous ses lois les rameaux épars de la race slavone. Quoi qu'il en soit, un second démembrement (1793) instruisit la république du sort que lui réservaient les alliés ; et la diète de Grodno, sommée d'y adhérer, cria qu'on la déportât en Sibérie. Une lutte terrible s'engagea bientôt. Les Polonais recoururent à leur courage (1794). Ils appelèrent les

serfs, le peuple entier aux armes. Tardifs efforts ! l'ordre équestre se trouva seul prêt à descendre sur les champs d'honneur, et l'exterminer fut pour Suwarow l'affaire de quelques batailles. Une loi n'avait pu réveiller les paysans de dix siècles d'esclavage ; un mouvement généreux n'avait pu donner une bourgeoisie à la Pologne.

Nous ne redirons point les travaux du chef de cette grande guerre. Qui ne connaît Kosciusko ? Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait conduit dans les solitudes américaines, et il y rencontra les drapeaux de Washington. Une autre passion malheureuse, la patrie, le ramena. Après avoir vu grandir, tout à coup immortelle, la jeune liberté du nouveau monde, il vit tomber, au milieu de toutes les républiques soudaines dont se hérissait l'Europe, la plus vieille république de l'univers. Laissé sur le champ de bataille de Macéjowice, on recueillit de sa bouche ce mot, ce soupir (11 octobre) : « *Finis Poloniæ.* » En effet, la dernière vivante des tribus guerrières de qui est issu le monde moderne, la Pologne, n'était plus ; mais il ne mourut pas avec elle. Le Tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie, et la France accueillit son exil.

(1795) Stanislas-Auguste abdiqua sa funeste royauté. Il alla vivre à Saint-Pétersbourg en captif, et le traité de partage fut conclu (1796). C'est au moment où la révolution française triomphait de toutes les coalitions des rois que les rois frappèrent à mort un grand peuple, au milieu de la sage réforme qu'il tentait d'accomplir. Les successeurs de ces margraves de Brandebourg, qui prêtaient serment de fidélité à la république dans les diètes ; de ces czars que Zolkiewski détrônait au Kremlin, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan, ces princes décidèrent que la Pologne serait rayée du sang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfants désespérés de cette Pologne mise au néant cherchèrent les champs de bataille. La France tenait levé un drapeau qu'on appelait le drapeau de la liberté : ils y coururent.

Semblables à ces guerriers scandinaves qui, ne vivant plus, combattent encore, et dont les ombres valeureuses cherchent jusques dans les nuages les périls et la gloire, les Polonais n'avaient plus le droit de porter ce nom, qu'ils l'illustraient encore par d'héroïques exploits (1808). Nous tous qui les avons vus dans nos rangs, témoins

de leur vaillance dans la victoire, de leur fidélité dans les revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

(1812) Un jour, la Pologne pensa renaître ; un homme eut dans la main son avenir ; car il avait, en quelque sorte, la puissance du destin, la puissance du temps. Il pouvait donner à la société polonaise, avec des lois nouvelles, une nouvelle vie. Il pouvait le tenter du moins. Il aima mieux briser des trônes que de refaire un peuple. Il courut au Kremlin, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur ; et, quand plus tard le monde l'enferma vivant dans le sépulcre de Sainte-Hélène, il emporta sur ce rocher lointain, sur ce trône de l'exil, parmi les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Était-ce comme souvenir de ses triomphes, ou comme monument de ses fautes ?

(1814) Cependant, il avait donné au petit-fils de Pierre-le-Grand de visiter notre France à la tête de l'Europe armée. L'empereur Alexandre rapporta dans son empire, pour tout trophée, les cendres de Kosciusko. La Pologne, dans le même temps, retrouva son nom, et il lui fut permis de dresser un tombeau au dernier de ses grands citoyens. Elle put croire que Dieu avait pris pitié de ses malheurs.

Nous nous arrêtons. Au terme de notre longue carrière, jetterons-nous un dernier regard sur les annales de la Pologne ? Qui ne voit que cette vaillante république ne pouvait manquer de succomber aux coups de ses voisins ? Tandis que le mélange des races, des classes, des pouvoirs, avait créé partout ailleurs des nations, là, il n'y avait, depuis deux mille ans, qu'un camp de Slaves, indociles et divisés. Le tiers-état des sociétés modernes y manqua toujours, comme la noblesse éclairée du midi y avait manqué long-temps ; c'était un édifice qui s'écroulait faute de base.

La civilisation, qui, dans le reste du monde, enfantait des prodiges par l'admirable puissance du travail commun de tout un peuple, ne pénétra dans cette organisation, tradition et débris des temps primitifs, que pour l'affaiblir : l'altière noblesse, unique défense du pays, s'amollissait en se polissant.

La constitution politique se ressentit de tous ces contresens funestes. On y cherche en vain cette royauté féconde de l'Europe moderne, qui concilie le progrès avec la stabilité, l'égalité avec l'aristocratie, la force avec la liberté. A sa place, croît et s'étend de siècle en siècle, sur la terre des Jagellons, le monstre destructeur de l'anarchie.

Aussi l'histoire de Pologne est-elle, plus qu'aucune autre, instructive et morale. C'est qu'elle est plus complète. Le drame a un dénouement, et ce dénouement fait voir la nécessité de la justice dans la domination, la nécessité du pouvoir auprès de la liberté.

Ce sont les deux grandes lois sous lesquelles Dieu a placé les sociétés humaines. Le malheur de la Pologne fut de méconnaître à la fois l'une et l'autre. Ce malheur tint à ce que le principe de la constitution barbare, qui est non le droit, mais la force, non la sagesse, mais la passion, domina le cours entier de ses destinées, et c'est par là qu'elle a péri.

Ferrea jura,
Insanumque forum.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE VII.

Règne de Jean Sobieski jusqu'à la paix de Zuranow et aux conférences de Nimègue.

(Juin 1674 — Octobre 1676.)

De la royauté dans la constitution polonaise. La royauté en Europe. Situation d'un roi électif au siècle de Louis XIV. — Procédés de Louis XIV envers le roi. Intrigues de la reine. — Guerre turque. Politique d'Achmet Kiuperli. — Invasion de Mahomet IV en Ukraine. Prise de Kotzim. Siége d'Human. — Rencontre des Moscovites et des Turcs. — Marche de Jean. Retraite de Mahomet IV. — Quartiers d'hiver du roi et de son armée. Désertion de Michel Paz. Intrigues de l'Autriche. — Nouvelle campagne. Progrès du Turc. Défense de Zbaras par Desauteuil. — État de l'Europe. Mort de Turenne. — Bataille de Lemberg. Siége de Podhaïce. Siége de Trembowla. Héroïsme de Chrazanowska. Fuite des Turcs. Pont du Dniester brûlé par les Polonais pour arrêter la marche du roi. — Couronnement de Jean et de Marie Casimire. Diète. Projets de réforme dans la constitution. Opposition de la reine. Résolutions des trois ordres. — Mort d'Alexis. Le czar Fœdor. — Rupture de la reine avec Louis XIV. Manœuvres de Léopold. Armement de Mahomet IV. — Nouvelle invasion. Soumission des Wolhynies et de la Pokutie. Dénuement du roi. Rencontre sur le Dniester. Camp de Zuranow. Le roi et l'armée assiégés. La tranchée ouverte. Combats. Sommations. Bataille. Paix. — Exaltation d'Innocent XI (Odescalchi). — Joie de la Pologne. — Services rendus par Jean Sobieski à la république, et par la république à la chrétienté, dans cette guerre de trente ans . P. 5-50.

LIVRE VIII.

Suite du règne de Jean Sobieski. — Paix générale.

(Octobre 1676 — Décembre 1682.)

Négociations de toutes les puissances. Congrès de Nimègue. — Craintes du Brandebourg et de l'Autriche du côté de la Pologne. — Cordon bleu de

Jean III. Aventure de Brisacier. — Recris du parti autrichien dans la diète. Persistance de Jean dans la politique de la France. Secours aux Hongrois. Projets sur la Prusse. — Troubles de Dantzik. Strauch. Jean Hevel. — Manœuvres de l'Autriche dans le sérail. Kara-Mustapha, grand visir. Ses insultes à la Pologne. Georges Chmielniçki. Son histoire. Campagne de Kara-Mustapha contre les Moscovites. — Traité de la Moscovie avec la Pologne. Traité de la France et de la Hollande à Nimègue. — Changement de la politique du roi de Pologne. — Ultimatum de la Porte. Résolutions du roi. — Diète de Grodno. Ses particularités. Ses orages. Jésuites. Accord des factions à prolonger les débats. — Tentatives de croisade. Plan du roi de Pologne. Adhésion d'Innocent XI. — Refus de Léopold. Paix générale en Europe. — Tableau de la politique de Louis XIV. Suite de la guerre contre la maison d'Autriche. Envahissemens en pleine paix. — Résistances d'Innocent XI et de Jean III. — Hostilités du parti français contre le roi. Diète de Warsovie. Comment rompue. Arrangement avec la Porte. Repos de la Pologne. — Agressions de Louis XIV contre l'Empire. Armemens des Turcs. — Détresse de Léopold. Frédéric Guillaume. Pierre Ier. Recours à la Pologne. — Hostilités. Victoires de Tékéli. Marche de Mahomet IV et de Louis XIV. Périls de la maison d'Autriche . . . . . 51-91.

LIVRE IX.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Vienne.

(1683.)

Dispositions militaires de l'Europe et de l'Asie. Kara-Mustapha. Son caractère. Ses desseins. Ses préparatifs. — Résolution de Jean. Motifs et conditions de son alliance avec l'empereur. Ses négociations avec la Perse, la Suède, la Moscovie, l'Ukraine, Tékéli. Ses desseins sur la Grèce. — Ressentimens de Louis XIV. Complots de Vitry. Agitations de la diète. Procès de Morstyn. Sanction de l'alliance. Départ de Vitry. Bruits en Europe des infirmités du roi de Pologne. — Ses apprêts. Envoi de Lubomirski en Hongrie. — Marche de Mahomet IV sur le Danube, de Louis XIV sur le Danube, de Louis XIV sur le Rhin. Ouverture des hostilités. Succès de Tékéli. Retraite de Charles de Lorraine. Fuite de Léopold. Investissement de Vienne. — Vienne. Son histoire. Ses fortifications. Destruction de ses faubourgs. Tranchée ouverte. — Camp des Turcs. Sa magnificence. Son étendue. Sa force. Cour de Kara-Mustapha. Princes tartares. Princes chrétiens. — Garnison de Vienne. Stahremberg. Capliers. Évêque Colonitz. Duc de Croy. — Travaux. Progrès des Turcs. Effroi de l'Europe. Incertitude de Louis XIV. Mort de Marie Thérèse. Souscriptions. Volontaires. Conti. Carignan. Eugène. — Détresse de Vienne. Marche de Jean. Séparation du roi et de la

reine. Courroux de Louis XIV. Invasion des Pays-Bas. Réunion des Polonais et des impériaux. Traversée du Danube. Marche sur le Calemberg. Lettre du roi. Vue du camp turc. Conseils de Kara-Mustapha. Résolution de Jean. — Ordre de bataille des deux armées. Souverains. Princes. Nations. — Messe du Léopolsberg. Bataille de Vienne. — Délivrance de la ville. Prise du camp turc. — Perte réciproque. — Entrée du roi dans Vienne. — Sa lettre à la reine. Ses trophées. — Résultats en Europe . . 93-146.

LIVRE X.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Hongrie.

(1683.)

Ingratitude de Léopold. Son entrevue avec le roi de Pologne. — Fuite de Kara-Mustapha. Ses précautions contre la colère du sultan. — Marche de Jean. Ses desseins. — Obstacles. Politique impériale. Opposition de l'armée. Menées de la reine. — Lettres du roi. — Passage du Danube. Défaite de Parkan. Victoire de Parkan. — Siége et prise de Strigonie. — Fautes de Tékéli. Médiation de Jean. — Retour des Polonais et de leur roi en Pologne. . . . 147-198.

LIVRE XI.

Suite du règne de Jean III et de la guerre d'Orient, jusqu'après la rupture de la paix de Nimègue.

(1683 — 1689.)

Retour du roi à Cracovie. Retour du grand visir en Turquie. Sa mort. — Caractère des victoires de Jean Sobieski. Impression en Europe. Résultats généraux. — Résultats particuliers pour la Pologne. Recouvrement de l'Ukraine. Destruction des Tartares. Respect des puissances. — Alliance avec les Vénitiens. Négociation avec la princesse Sophie et les czars. Harangue curieuse d'un ambassadeur de Léopold. — Trève de Ratisbonne entre Louis XIV et la maison d'Autriche. Abandon de la Hongrie. Faute de Louis. Faute de Jean. — Amnistie de Léopold. Mécontentement du roi. — Campagne stérile des impériaux en son absence. Prise de Sainte-Maure et de Prévésa par les Vénitiens. Course du roi sur le Dniester. — Mécontentement des hetmans. Opposition du parti de France. Diète de Grodno tenue à Warsovie. — Nouvelle campagne. Absence de Jean. Point de résultats.

— Fondemens de la ligue d'Augsbourg. Importance de l'Angleterre et de la Pologne. Projets de Guillaume sur l'Angleterre. Tentatives de l'empereur sur la Pologne. — Portrait du père Vota. Ses efforts près de Jean. Nouvel accord de l'empereur et de Sobieski. Plan pour la destruction de l'empire ottoman. Alliance avec les czars. — Marche des alliés sur la Turquie. Captivité de Tékéli. Siége de Bude. Invasion de l'Albanie. Combat et prise de Navarin, de Modon, de Napoli de Romanie. Volontaires et princes de France. Campagne de Jean en Moldavie et en Bessarabie. Chute de Bude. Soumission de la Transylvanie. — Vengeances de Léopold en Hongrie. — Nouvelle campagne. Siége de Kaminiek. Bataille de Mohats. Prise du château de Morée, de celui de Romélie, de Patras, de Lépante, de Corinthe, de Misitra, d'Athènes. Rançon exigée d'Athènes par Morosini. — Révolution à Constantinople. Soliman III. — Politique de Léopold. Ses intrigues contre le roi de Pologne pour l'empêcher de faire des conquêtes. Intrigues de la France pour détacher Jean de la ligue. — Diète de Grodno. Esprit des partis. Succès de l'empereur. — Projet de mariage du prince Jacques. Trahison conduite par Léopold. — Embarras de la France. Fidélité de Jean à ses engagemens. Armemens du prince d'Orange. Négociations de la Porte avec l'Empire. — Alliance de Louis XIV avec les Turcs. Guerre contre l'Empire, contre toute l'Europe. Siége de Philipsbourg. Révolution d'Angleterre. — Torts et fautes de Louis depuis la paix de Nimègue. Sa grandeur et sa gloire jusqu'à la paix de Riswick . . . . . 199-245.

LIVRE XII.

Fin du règne de Jean III, et suite de la guerre d'Orient et d'Occident, jusqu'à l'établissement de la paix générale par les traités de Riswick et de Carlowitz.

(1689 — 1699.)

Gloire et chagrins de Jean Sobieski. — Menées de la reine. Discordes de la maison royale. Haine des princes Jacques et Alexandre. — Tentative pour assurer aux Sobieski la succession à la couronne. Oppositions. Discours prophétique du roi. — Diète de Warsovie. Traité de commerce avec la Hollande. Complots de la Hollande. Manœuvres des Sapiéha. Interdit. Rupture violente de la diète. — Supplice de Lyszinski pour athéisme. — Projet d'abdication. Amélioration de l'esprit public. — Révolution à Moscou. Avènement du czar Pierre. Révolution à Constantinople. Mustapha-Kiuperli. — Campagne brillante des Turcs. — Rapprochement de l'empereur et du roi de Pologne. Mariage du prince Jacques. — Dernière campagne de Jean. Conquêtes en Moldavie. Bataille de Salankemen. Mort de Kiuperli. Retour de Jean. — Suite de la guerre de Pologne jusqu'à la fin du règne.

Suite des diètes. Démêlé de l'évêque de Wilna et du grand hetman Sapiéha. — Vie privée du roi. Courses sous les tentes. Doctes entretiens. Soins littéraires. Crédit de l'abbé de Polignac. Les juifs Bethsal et Jonas. — Leur procès. — Audace des Sapiéha. Scènes sanglantes à Warsovie. — Invasion des Tartares. Avènement de Mustapha II. Ses victoires. — Le prince Eugène. L'ingénieur Lefort. Le czar Pierre. Marche des Moscovites sur la mer Noire. — Dispositions pacifiques en Orient et en Occident. Médiation déférée par Innocent XII au roi de Pologne. — Mort du roi. — Entrée du cortége funèbre à Warsovie. Attentat du prince Jacques. Autre scandale. Guerre de ce prince, de la reine et d'Alexandre, pour le partage des biens du feu roi. — Diétines. Confédération de l'armée de Pologne et de l'armée de Lithuanie. — Diète de convocation. Sa rupture. Confédération de la noblesse. État des partis. — Abandon de la candidature d'Alexandre. Vues de la reine sur Jablonowski, sur Vendôme. — Cadidature de Conti. Réconciliation de Jacques et de la reine. — Candidature d'Auguste de Saxe. Diète d'élection. Élection double. — Marche rapide d'Auguste. Lenteurs et chute de Conti. — Paix de Riswick. Paix de Carlowitz. Fin du dix-septième siècle. — Résumé de la vie de Jean Sobieski. Ses qualités. Ses fautes. Expiation . . . . . 247-290.

CONCLUSION.

Suite de l'histoire de Pologne jusqu'à nos jours.

(1700 — 1814.)

Avènement du dix-huitième siècle. Rupture de la paix générale. Guerre de la succession au midi. Au nord, guerre contre Charles XII. — Agression du roi Auguste. Ses motifs : Haine des Polonais et des Saxons. Accroissement du parti français. Maintien des troupes étrangères. — Succès de Charles XII sur les Danois à Copenhague, sur Pierre à Narva. — Séjour de Charles sur la frontière de la Pologne. Intelligences de ce prince et des grands. Déclaration commune contre le roi Auguste. Longues négociations. Politique patiente du roi de Suède. — Marche de ce prince au secours du parti français. Victoire de Clissaw. Confédérations contraires. — Résolution d'élire Jacques Sobieski en place d'Auguste. Captivité de Jacques. — Refus d'Alexandre Sobieski d'accepter le trône. Ses motifs : avarice, lâcheté. — Élection de Stanislas Leszinski. Ravages que ce choix produit dans le parti français. — Marche de Charles sur la Saxe, à la faveur des guerres de l'Empire, Délivrance des Sobieski. Leur destinée. Destinée de leur mère. — Marche de Charles sur la Moscovie. Calculs insensés et ruine de ce prince. — Rétablissement d'Auguste. Paix d'Utrecht. Mort de Louis XIV. — Politique nouvelle de l'univers. Rapports entre la révolu-

tien de Russie et celle de France aux deux extrémités de dix-huitième siècle. — Caractère particulier de l'esprit novateur en Pologne. Tentative de réformation dans le sens du pouvoir. Vœu des grands. Obstacles. — Auguste III. Anarchie. Intervention de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche. — Élection violente de Stanislas Poniatowski. Confédération de Bar. Premier démembrement. — Constitution nouvelle. Recours de la petite noblesse à l'étranger : confédération de Targowice. Second démembrement. Guerres de Kosciusko. — Partage. — Les Français en Pologne. — Révolution de 1814. Résumé de la marche contraire de la société polonaise et des autres sociétés européennes dans tout le cours de sa durée. Causes. Résultats. — Moralité . . . . . 291-308.

FIN DE LA TABLE.